







HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

O U

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les
Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières,
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS, ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION;

Revue sur les Originaux des Voyageurs, & où l'on a non-seulement fait des Ad-
ditions & des Corrections très-considérables;

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, qui ont été gravées par & sous la Di-
rection de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME QUINZIÈME.



A LA HAYE.

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. LVII

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale & de Nos Seigneurs les Etats de
Hollande & de West-Frisse.





AVERTISSEMENT

DE

MR. L'ABBÉ PREVOST.

RAPPELONS, en faveur de ceux qui manquent de mémoire ou d'attention pour observer les variétés d'un long Ouvrage, que les premiers Tomes de ce Recueil font une simple Traduction de l'Anglois; & que diverses raisons, dont on a rendu compte à l'entrée du huitième (a), ayant arrêté l'Auteur au milieu de sa carrière, on s'est engagé, pour satisfaire le Public, & par soumission pour des ordres respectables, à continuer une entreprise qui demandoit un redoublement de peine & de soin. Ce qu'on regrettoit alors, c'étoit de se voir enchaîné au Plan d'autrui, pendant qu'on en reconnoissoit les défauts. On avoit senti, dans le cours de la Traduction, que la méthode Angloise blessait les meilleures loix de l'ordre & du goût; qu'elle entraînoit des longueurs inutiles & d'ennuyeuses répétitions; qu'elle étoit sujette à des inégalités continues, à des interruptions, à des renversemens & des obscurités, en un mot à toutes les imperfections que la critique lui a reprochées. Quel moyen d'y remédier, lorsqu'on étoit obligé d'envoyer chaque semaine, à la Presse, les feuilles qui venoient de Londres avec la même régularité; & lorsque l'impatience des Souscripteurs n'auroit pas permis de remettre la publication de chaque Volume au-delà du terme?

IL auroit fallu, pour donner, à la partie Angloise de l'Ouvrage, une forme dont elle étoit digne par le fond, qu'au lieu d'arriver par lambeaux, les six Volumes qu'elle contenoit eussent passé la

Mer

(a) C'est le dixième de notre Edition. R. d. E.

Mer ensemble. Les changemens & les réparations auroient peu coûté, dans un sujet dont on auroit eu toutes les parties sous les yeux. Mais outre les deux raisons que j'ai touchées, c'est-à-dire, l'usage établi à Londres de publier les feuilles des gros Ouvrages à mesuré qu'elles sortent de la Presse, & l'impatiente vivacité des Souscripteurs, on faisoit regarder le passage hebdomadaire des feuilles comme une grace insigne, dans un tems de guerre; & je n'en ai eu l'obligation qu'aux sentimens particuliers d'estime & de vénération dont toute l'Angleterre étoit remplie pour M. le Chancelier d'Aguesseau. Ensuite, l'Auteur Anglois ayant renoncé au travail, il est arrivé par les mêmes causes, que je n'ai pu continuer le mien sans suivre le chemin qu'il m'avoit ouvert. Il m'abandonnoit au milieu des Indes Orientales. J'étois trop avancé, pour changer de marche. En cedant à la nécessité, je n'ai pas laissé de mettre, dans sa méthode, plusieurs changemens dont le Public a paru satisfait. Ils sont expliqués, dans les Avertissemens des Tomes dont je n'ai partagé le travail avec personne. S'il n'en résulte pas un Ouvrage sans reproche, j'ose du moins penser, avec égalité d'honneur entre le premier Auteur & moi, qu'il n'a paru jusqu'à présent aucun Recueil de cette nature, dans lequel on puisse trouver plus de choix & d'exactitude, plus d'abondance & de variété, & sur-tout un plus grand nombre de Relations étrangères, traduites de la plupart des Langues de l'Europe; sans parler des Cartes Géographiques, dont le mérite doit être regardé comme indépendant, & qui composeront quelque jour, en elles-mêmes, une très-précieuse Collection.

A la vérité, lorsqu'avec plus de fidélité que de goût pour mes engagements, je me suis assujetti au Plan, dont je n'avois plus la liberté de m'écarter, j'étois soutenu par l'espérance que cette tyrannie cesseroit un jour. J'entrevois dans l'éloignement, qu'après être sorti des Régions où les Anglois m'avoient laissé, il me seroit libre de secouer une partie du joug. J'ai pris plaisir plus d'une fois à l'annoncer, comme une espèce de récompense que je me promettois, pour avoir sacrifié si long-tems mes idées à celles d'autrui. Enfin le tems est venu d'en faire hautement profession;

&

& je n'ai pas eu d'autre vue, en rappelant, dans cette courte Préface, l'origine & le progrès de mon entreprise.

J'E déclare donc que ce Volume est le dernier, où la méthode Angloise sera consultée; & que n'ayant plus à traiter, dans les Tomes suivans, que ce qui regarde l'Amérique & les Voyages au Nord, j'embrasse une nouvelle méthode, qui n'aura de commun, avec l'autre, que ce qui est indispensable pour ne pas faire deux Ouvrages différens sous le même Titre. Un Voyageur, s'il m'est permis de prendre une comparaison du sujet de mon Travail, qui découvre le rivage de sa Patrie, après une longue & pénible navigation, n'est pas plus content de sa perspective que je le suis de la mienne.



AVER-



AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS DE HOLLANDE.

LES Descriptions, qui font l'ouverture de ce Volume, contiennent l'exécution de nos dernières promesses. Après avoir revu & corrigé, avec soin, celles des Isles Marianes & des Isles Philippines, sur lesquelles nous avons fait plusieurs Remarques curieuses, nous donnons un Supplément à la Découverte des Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines, dont nous croyons l'existence prouvée, contre le sentiment de M. Prevost, qui la revoque en doute, & qui ne paroît pas avoir eû connoissance de ces nouveaux Eclaircissemens.

La Description de l'Isle Celebes ou Macassar étoit annoncée, dans notre dernier Avertissement, comme un tissu de calomnies atroces contre la Nation Hollandoise, qu'on se proposoit de refuter; & cette promesse a excité l'impatience des Curieux. On ose se flatter que le Public impartial lira avec plaisir cet Article, couvert de ténèbres, & rempli de faussetés dans l'Edition de Paris. Nous n'avons garde d'accuser de passion M. Prevost, qui aura suivi son Auteur sans défiance; C'est plutôt le justifier, que de rapprocher les corrections qu'il fournit lui-même dans une autre partie de son Ouvrage. Son récit, & les deux Articles dont nous l'augmentons, servent de preuves à nos Notes critiques sur le Roman de l'Abbé Gervaise, qui n'a confondu les époques & les personnages, pour nous faire ce pot pourri d'histoire & de fable, que dans la seule vie de vomir à son aise toute sa bile contre une Nation respectable à tant d'égards.

L'UTI-

AVERTISSEMENT DES EDITEURS DE HOLLANDE. vij

L'UTILITÉ de nos Remarques Géographiques sur l'Isle Celebes, paroitra par leur simple comparaison avec la Carte, dont on doit se contenter, faute de lumières suffisantes sur les Parties intérieures, pour en dresser une meilleure. On trouve ensuite une Description de l'Isle de Borneo, que M. Prevost n'avoit pas cru pouvoir promettre (a).

DANS les Relations, outre le Voyage du Capitaine Cowley, qui offre plusieurs circonstances remarquables, nous insérons encore un Supplément au Voyage de M. Anson, contenant les aventures extraordinaires du malheureux Equipage du Wager, un des Vaisseaux de son Escadre; & enfin l'Histoire de l'Escadre Espagnole de l'Amiral Pizarro, dont les desastres sont tout aussi frappans, quoique moins variés. Ces deux Morceaux, intéressans par eux-mêmes, reçoivent un nouveau prix de leur liaison avec la fameuse Expédition de M. Anson, dont le Journal, dans l'état où nous l'avons mis, peut le disputer aux plus belles Editions de ce curieux & important Voyage.

TOUTES ces Additions, jointes à celles du Texte & des Notes, répandues dans le corps de l'Ouvrage, se montent à quinze feuilles d'Augmentations, avec vingt-neuf nouvelles Cartes & Figures, encore la plupart doubles, & très-bien gravées.

LE Lecteur, accoutumé à nos Corrections, remarquera sans peine que notre attention ne s'est point rallentie dans ce Volume. Nous avons relevé des erreurs énormes jusques dans les Originaux (b); mais, après avoir fait disparaître la plupart des moindres fautes, nous n'indiquerons point ici celles que nous avons cru devoir observer, pour donner de tems en tems des preuves de notre exactitude. Ces défauts sont d'ailleurs bien excusables, dans un Ouvrage dont le fond est excellent. La suite des Voyages par le Sud Ouest, sera toujours une des plus belles parties de cette Collection. Si les Relations font honneur à l'Historien, les Cartes de la Mer du Sud, du Détroit de Magellan, du Dé-

troit

(a) Voyez le Tome XIV. pag. 226.

(b) Voyez-en deux exemples entr'autres, pag. 16 & 274.

VIIJ AVERTISSEMENT DES EDITEURS DE HOLLANDE.

troit de le Maire, & de l'Amerique Méridionale, ne distinguent pas moins avantageusement le Géographe.

NOUS souhaitions pouvoir déclarer ici, avec M. Prevost, que ce Volume est le dernier, qui nous reste à publier sur les Indes Orientales (c). Nous aurions une véritable satisfaction de le suivre en Amerique. En attendant, donnons-nous du moins celle d'annoncer, qu'il s'est surpassé dans l'exécution de son nouveau Plan, dont nous sommes réellement enchantés. C'est une justice que nous lui devons; & que le Public ne lui refusera pas. Il la mérite à toutes sortes de titres.

RENDONS le même tribut de reconnaissance à la Personne qui a bien voulu nous communiquer ses Remarques sur les Relations de la Côte de Coromandel, insérées dans notre dernier Volume. Nous ne saurions mieux lui témoigner notre sensibilité de ses peines, qu'en plaçant ici la Lettre qu'elle nous a fait l'honneur de vous écrire.

(c) Nous avons encore les Voyages aux Terres Australes, les Voyages errans, & l'Histoire Naturelle des Indes-Orientales;

trois Articles, qui, avec nos Augmentations, seront poulés à deux Volumes.



LETTRE

L E T T R E

A U X

EDITEURS DE HOLLANDE.

M E S S I E U R S ,

LA peine que vous avez prise, dans vôtre dernier Volume, d'éclaircir le cahos de nos Relations de la Côte de Coromandel, au sujet des différends survenus entre les Anglois & les François de ces Contrées, me fait croire que vous vous intéressez assez au sort de cet Ouvrage, pour voir, avec plaisir, vos remarques & vos conjectures confirmées sur les principaux événemens, & pour accepter, en bonne part, les petits supplémens de correction ou d'augmentation, qu'on est en état de vous communiquer, par rapport à d'autres articles. Ma première idée étoit de vous envoyer le Journal du Colonel *Lawrence*, qui m'est tombé entre les mains; mais dans la crainte de vous faire un présent inutile, j'ai voulu auparavant m'assurer, par moi-même, jusqu'où cette Relation pourroit être conforme à la vôtre. Après une exacte confrontation, il en est résulté des Notes, que je trouve mieux mon compte à vous adresser, dans la persuasion où je suis, que je me ferai par-là un plus grand mérite auprès de vous.

La Relation du Colonel *Lawrence* remonte à l'année 1730, & son but est de faire connoître les Personnages qui ont eu la principale part dans les derniers Troubles, pour mettre le Lecteur en état de décider de quel côté est la justice, entre les Anglois & les François, dans les secours qu'ils ont accordés aux Prétendans du Nababat d'Arcatte, ou Gouvernement de la Province du Carnate. Cette dignité, comme on sçait, étoit à la disposition du Soubah du Dekan, ou Nabab de Golkonde, selon d'autres. Après la mort de *Daoust-Aly-Khan*, Nabab d'Arcatte, tué dans la Bataille donnée contre les Marattes, en 1740, *Nizam-ul-Mulk* (a), Soubah du Dekan, qui l'avoit établi, nomma de même son fils *Sabder-Aly-Khan*, pour lui succéder dans ce poste. Celui-ci, qui, après la défaite de son père, s'étoit retiré à Madras, sous la protection de M. *Benyon*, Gouverneur Anglois, ayant été assassiné, par son beau-frère *Muley-Aly-Khan*, Nabab de Velour, dans un Festin que le dernier lui donnoit (b), *Coza-Abdallab-Khan* obtint le Gouvernement

(a) Quoiqu'il fût Premier Ministre du Grand Mogol, & attaché à la Cour de Dely, toutes les Patentes, qui regardoient le Dekan, s'expédioient en son nom, & *Nasser-Aly* son fils étoit chargé de ses ordres.

(b) Le Journal de M. *Lawrence* fixe cet

événement à l'année 1744; mais c'est sans doute une faute du Copiste, pour 1742. On peut s'en rapporter à vos Relations des Missionnaires Danois. *Hist. Gen. des Voy.* Tom. XIV. pag. 52.

L E T T R E A U X

vernement d'Arcatte; mais il n'en jouit pas longtems (c), & Anaverdy-Khan fut nommé à sa place. C'est le père de *Mabomet-Aly-Khan*, dont les Anglois ont épousé les intérêts.

Le Nabab François, qu'on nomme tantôt *Sander-Saheb*, tantôt *Chunda-Saib*, étoit Gendre de Daoust-Aly-Khan, sans famille, sans biens, mais dont les talens reparoient amplement l'ingratitude de la fortune: Né à Pondichery, il commandoit un petit District, & pouvoit mettre environ cent chevaux en Campagne (d). Le Nabab d'Arcatte, au service duquel il étoit entré, reconnoissant son mérite, l'éleva aux honneurs, & lui donna même une de ses filles en mariage. Dans la suite, il s'empara de Trichinapaly (e), dont il fut fait Nabab, & il y étoit encore lorsque les Marattes revinrent une seconde fois dans ce Pays, en 1741, se rendirent maîtres de la Ville (f) & emmenèrent Sander-Saheb prisonnier à *Satarah*, Capitale de leur Province, où il fut détenu jusqu'en 1748.

Cette même année mourut *Nizam-ul-Mulk*, laissant quatre fils, nommés *Gauzedy-Khan*, *Nazerzingue*, *Salabetzingue* & *Nizam-Aly*. L'aîné, qui étoit Trésorier Général du Mogol, la première Charge de l'Empire après celle de Vizir, ayant apparemment des vûes plus vastes, refusa le Gouvernement du Dekan, cedant ses prétensions à *Nazerzingue*, son second frère, que *Shâb-Hamet*, Grand Mogol régnant, nomma *Soubah* de *Golkonde*.

NIZAM-UL-MULK avoit un Neveu, nommé *Eradmooden-Khan*, communément appelé *Mouzaferzingue*, qui, à la mort de son Oncle, reclama les Nababats d'Arcatte & de Trichinapaly, qu'il disoit lui avoir été promis; mais *Nazerzingue* ayant confirmé la nomination de son Père, en faveur d'Anaverdy-Khan, ce refus porta *Mouzaferzingue* à soutenir ses prétensions par la force ouverte. Sa première démarche fut de se rendre à *Satarah*, pour solliciter l'appui de *Ballazerow*, Chef des Marattes. Il y vit *Sander-Saheb*, qui étoit toujours prisonnier. *Mouzaferzingue* s'employa vivement

(c) C'est bien celui que vous nommez *Kajdala-Abdula-Kan*, (pag. 53) mais différemment d'Anaverdy-Khan, qui lui succéda après sa mort, contre votre Remarque, pag. 65.

(d) Le fait m'a été confirmé, à moi-même, par un Officier François de distinction, employé pendant plusieurs années sur cette Côte. Quoiqu'ami de M. Dupleix, il avouoit, que ce Gouverneur de Pondichery, ayant besoin d'un Prétendant, ne trouvoit personne plus propre que *Sander-Saheb*, pour servir ses vûes particulières.

(e) Le dernier Roi Gentil de Trichinapaly étant mort sans enfans, avoit nommé, pour son successeur, le fils de son frère. La Reine *Minaebiam*, appuyée par ses deux frères, s'empara de la Régence; mais un autre parti, de la famille du Roi défunt, lui disputant le Trône, cette Princesse implora le secours de

Daoust-Aly-Khan, Nabab de la Province, qui lui envoya un Corps de Troupes sous les ordres de *Sander-Saheb* son Gendre. Ce Général ménagea si bien ses intérêts, qu'après avoir affoibli les deux partis, il entra dans la Ville, sous prétexte de faire une visite à la Reine, prit possession du Palais, & fit emprisonner cette Princesse, qui ne voyant plus aucune ressource, s'empoisonna elle-même, après avoir brûlé l'Alcoran, sur lequel *Sander-Saheb* avoit juré qu'il n'avoit d'autre intention, dans cette visite, que de lui rendre ses respects. La mort de tous les Prétendants acheva de faire passer le Royaume de Trichinapaly au pouvoir des Maures. Cette Note servira de supplément aux pages 13 & 28 de votre dernier Volume.

(f) Elle fut reprise l'année suivante, par les Mogols, pag. 53.

vement à lui faire obtenir sa liberté; Sander-Saheb, de son côté, lui offrit d'aller à Pondichery, & d'engager M. Duplex dans ses intérêts. Le Chef des Marattes consentit à tout, & promit son assistance. Cependant il n'envoya point de Troupes; mais il relâcha Sander-Saheb, qui se rendit à Pondichery, & Mouzaferzingue partit pour lever une Armée. Ce sont-là les deux Personnages, que les François établirent, l'un Soubah de Golkonde, & l'autre Nabab d'Arcatte. Ce n'est point à dessein de les faire mieux connoître, que j'ai cru nécessaire d'entrer dans un détail si conforme à vos propres notions; mais c'est uniquement pour confirmer vos réflexions sensées, & les conséquences que vous en tirez, par rapport à la justice de cette cause. Je quitte l'ordre historique, & me borne aux simples remarques que la Relation de M. Lawrence me fournit sur quelques-uns de vos Articles.

Page. 93. Note (b). Le fils aîné du Nabab d'Arcatte, nommé *Mafouz-Kan*, fut fait prisonnier, dans la Bataille où son Père perdit la vie.

Ibid. Le motif du Siège de Tanjour fut le refus que le Roi avoit fait de reconnoître Mouzaferzingue & Sander-Saheb. Les Troupes Françaises, qu'on employa à cette expédition, étoient commandées par M. *Law*, Parent du fameux Auteur du Syllème de 1722.

Page. 94. Les Ennemis levèrent le Siège, moyennant une Capitulation, en vertu de laquelle le Roi de Tanjour s'étoit engagé de leur payer comptant 10 Laks de roupies (g). & 75 autres Laks à terme; mais le lendemain de leur départ, les François revinrent exiger une nouvelle somme d'argent pour eux-mêmes, alléguant qu'on ne leur avoit donné aucune part de la première; Cependant ils n'obtinrent rien, le Roi de Tanjour, qui venoit de recevoir, de Trichinapaly, un grand convoi de poudre, dont on manquoit totalement dans la Place, leur ayant refusé leur demande; & quoique la brèche continuât de rester ouverte, les François n'osèrent point tenter une attaque. Sur ces entrefaites on eut avis de la marche de Nazerzingue; ce qui obligea les François de lever une seconde fois le Siège.

Page. 95. C'étoit, par rapport aux Anglois, un acte de propre défense, d'arrêter les progrès des François, & en même-tems un acte de justice, d'assister le légitime Prince du Pays, contre des Rebelles.

Ibid. Le Corps que Mahomet-Aly-Khan amenoit de Trichinapaly, étoit de douze mille hommes, avec un Détachement des Anglois, aux ordres du Capitaine *Cope*. Ils joignirent la grande Armée à Valdour, au mois de Février 1750. Le mois suivant, M. Lawrence, & le Sr. *Westcott*, Membre du Conseil du Fort Saint David, revetus de la qualité d'Ambassadeurs, arrivèrent au Camp de Vilnour, avec un nouveau renfort de six cens hommes. Nazerzingue ayant déclaré le premier Généralissime de son Armée, forte de trois cens mille hommes, lui proposa d'attaquer immédiatement l'Ennemi; „ Je lui représentai, ajoute M. Lawrence, qu'il „ falloit être bien sûr de la victoire, sans quoi la force du Poste, & l'Ar- „ tillerie

(g) Le Lak de roupies vaut environ douze mille Livres Sterling.

„ tillerie des Ennemis (b), pourroient lui couter beaucoup de monde; mais que s'il lui plaisoit de se mettre entr'eux & Pondichery, il les obligeroit de combattre avec desavantage, ou de périr faute de provisions. Quelque prudent que fut ce conseil, il m'attira une réponse des plus ridicules; *Quel avantage reviendrait-il au grand Nazerzingue, me dit ce Prince, de paroître se retirer devant un Ennemi si méprisable? Non, je veux marcher à lui & l'attaquer en front.* Je lui témoignai qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeoit à propos, & que j'étois prêt à le suivre. Les Armées se trouvoient si proche l'une de l'autre, que le combat s'engagea le lendemain par quelques coups de canon. M. Dauteuil me fit savoir que son intention n'étoit point de verser le sang Européen; mais qu'ignorant mon poste, il ne pouvoit répondre de mon monde. Ma réplique fut, qu'il lui seroit aisé de reconnoître notre position, aux Drapeaux Anglois, & que je serois aussi mortifié que lui, de répandre le sang Européen; mais que s'il m'envoyoit quelques volées de canon, ce seroit sa faute si je lui rendois la pareille. Ce fut apparemment pour s'assurer de ma résolution, qu'il fit bientôt après tirer contre nous quelques coups de canon, qui ne portèrent pas. Je donnai ordre de lui répondre par trois pièces, ce qui lui fit prendre le parti de se retirer pendant la nuit, abandonnant onze pièces de canon, & même une partie de son Corps d'Artillerie.

„ NAZERZINGUE, informé de sa retraite, tomba sur le Camp des Maures, & ayant atteint les Troupes de Mouzaferzingue & de Sander-Saheb, il en tailla la plupart en pièces, sans épargner les malheureux Canonniers François. Nous sauvâmes tous ceux que nous pûmes arracher par force des mains des Maures, nous fîmes panser leurs blessés par nos Chirurgiens, & nous en prîmes tout le soin que l'humanité exigeoit de nous. Pour notre remerciement, M. Duplex écrivit une longue Protestation contre nous, pour avoir fait prisonniers des Sujets François en pleine Paix; tandis que ces infortunés, plus sensibles à notre générosité, publioient par-tout qu'ils nous étoient redevables de la vie.

„ Le Journal de M. Lawrence répond affirmativement à la question que vous faites au sujet de Mouzaferzingue, qui se rendit prisonnier à Nazerzingue son Oncle, uniquement dans la vûe de former un parti contre lui, comme la conjuration, qui lui coûta la vie, ne le prouva que trop, peu de tems après. „ Les François, continue-t-il, humiliés par leur dernière disgrâce, tâchèrent de justifier leur conduite, dans une longue Lettre à Nazerzingue, qui ne voulut pas l'ouvrir, ni la lire qu'en notre présence. „ Cette Lettre étoit conçue en termes fiers, & l'on y offroit la Paix, à

„ con-

(b) Les François étoient bien retranchés. Leur Artillerie consistoit en vingt pièces de canon. Nazerzingue en avoit trois cens; mais on peut juger qu'elles ne valoient pas grand chose. Son Général de l'Artillerie étoit un Irlandois; car les Maures croyent que tous les Européens sont Ingénieurs. M. Lawren-

ce s'étant avisé de critiquer la disposition de son Parc, qui étoit dans un enfoncement, à couvert des hauteurs, il lui dit fort gravement, en son accent Irlandois; *Me croyez-vous donc assez fou, pour exposer le canon de son Excellence, en le plaçant sur une éminence?*

condition que toute la famille d'Anaverdy-Khan fut exclue du Gouvernement du Carnate. Le Nabab, Mahomet-Aly-Khan, disposé à traiter avec eux, demanda nôtre médiation, que nous lui accordâmes, du consentement de Nazerzingue. En conséquence nous écrivîmes à M. Duplex, qui nous répondit, *que les François nous étoient fort obligés de nos offres; mais qu'ils étoient en état de négocier pour eux-mêmes.* Le Conseil de Pondichery envoya là-dessus deux Ambassadeurs à Nazerzingue, qui les reçut avec beaucoup d'indifférence; mais c'est de quoi ils se mettoient peu en peine, puisque le véritable but de leur commission n'étoit que de se concerter avec Mouzaferzingue, Shanavas-Khan, Premier Ministre de Nazerzingue, & les autres Personnes, qui avoient part au projet, formé d'abord à Pondichery, par Sander-Saheb, & approuvé ensuite par M. Duplex, qui promit d'y concourir de toutes ses forces. Tout cela ne se tramait cependant pas si secrètement que j'en eus quelque connoissance. Je voulus même en faire avertir Nazerzingue; mais mon Interprète étoit si saisi de crainte, qu'il n'osa pas s'acquitter de sa commission, ni accuser le Premier Ministre, qui jouissoit d'une si haute faveur auprès de son Maître".

Les Anglois voyant qu'on ne cherchoit qu'à les amuser, retirèrent leurs Troupes, sans qu'on se fût proprement refusé à leurs demandes. Au contraire, Nazerzingue promettoit de les satisfaire, s'ils vouloient le suivre à Arcatte; mais c'est ce qu'ils ne pouvoient faire, sans exposer leurs Colonies aux insultes de deux mille François, & de Sander-Saheb, qui levoit alors une nouvelle Armée.

Pag. 96. Les François ne se seroient jamais rendus maîtres de Gingy, si l'argent ne leur en eût fait ouvrir les portes. La perte de cette Forteresse tira Nazerzingue de sa léthargie. En partant d'Arcatte, il jura qu'il la reprendroit, ou qu'il n'en reviendrait pas.

DEPUIS cette époque jusqu'à la mort de Mouzaferzingue, (pag. 105) je ne trouve presque aucune circonstance qui ne soit conforme à votre récit, ou à vos Notes critiques. La seule remarque particulière qu'il y ait à faire, c'est que ce Prince périt par les mêmes mains qui l'avoient élevé; les Nababs de Cuddava & de Condanore s'étant revoltés contre lui, parcequ'ils ne se croyoient pas assez recompensés du service qu'ils lui avoient rendu, en assassinant Nazerzingue; mais le Nabab de Condanore y perdit aussi la vie, & avec lui un grand nombre de ses Patanes.

SALABETZINGUE, que les Chefs de l'Armée proclamèrent à la place de Mouzaferzingue, étoit le troisième fils de Nizam-ul-Mulk. A son élévation, il fit emprisonner Nizam-Aly, le plus jeune de ses frères. Gauzedy-Khan, son aîné, qui étoit à la Cour de Delly, fut nommé, par le Grand Mogol, au Gouvernement du Dekan; & au mois de Mars de cette année, il envoya, à Mahomet-Aly-Khan, des Lettres Patentes, qui le confirmoient dans le Poste de Soubah du Carnate. Ce ne fut que vers la fin de l'année suivante, que Gauzedy-Khan put se mettre en Campagne, pour venir chasser Salabetzingue de la Province; mais, quinze jours après son arrivée à Aurengabad, il fut empoisonné par sa propre sœur, qui favorisoit son

son autre frère. Salabetzingue fit ensuite sa paix avec les Marattes, & le Mogol, ayant appris la mort de Gauzedy-Khan, nomma *Shaw-Abadin-Khan* son fils pour lui succéder, avec ordre de s'y rendre à la tête d'une puissante Armée, pour châtier les Rebelles; mais l'état des affaires à la Cour de Dely, ne lui permit pas de s'éloigner de cette Capitale de l'Empire. En attendant, Salabetzingue, continuant dans son usurpation, donna, aux François, tous les Etablissements Anglois au Nord de la Côte de Coromandel. Cependant ils ne prirent possession que de l'Isle de Divi & de ses dépendances. Ils eurent, avec Salabetzingue, de fréquentes disputes, que M. de Buffly faisoit naître à plaisir, quand il manquoit d'argent, & qu'il raccommoitoit dès que son intérêt y trouvoit sa convenance. Telle étoit la situation des affaires au Nord, à la fin de 1752.

Je passe sur les événemens de la Partie Méridionale jusqu'au mois de Juin de la même année; ils sont très-bien rapportés dans vos Extraits, depuis la page 107 à la page 114; mais vous trouverez ici des particularités curieuses, sur l'état où on nous représente le Gouvernement de Pondicherry, après la mort de Sander-Saheb, & la déroute des François.

„ Ce coup, dit M. Lawrence, n'abattoit point encore M. Dupleix.
 „ Soutenu par son orgueil, & fertile à imaginer des expédiens, l'injustice
 „ de sa cause ne l'embarassoit jamais. Les moyens ne lui coutoient rien,
 „ pourvu qu'il arrivât à ses fins. Sa femme, avec autant d'esprit & d'am-
 „ bition que lui, étoit née dans le Pays, & possédoit, au suprême degré,
 „ la politique particulière aux Naturels, dont elle parloit bien les langues.
 „ Ces deux personnes gouvernoient despotiquement le Conseil, qui, com-
 „ posé de leurs propres créatures, ne se régloit que sur leurs volontés.
 „ L'ARRIVÉE des Vaisseaux de l'Europe fournit une nouvelle ressource
 „ aux François. Outre les Troupes qui s'y trouvoient à bord, M. Du-
 „ pleix fit prendre les armes à tous les Equipages, & envoya les Vais-
 „ seaux à la Chine, sous la conduite des *Lascarins*, qui sont les Batteliers
 „ du Pays. Avec ces renforts, il ne lui manquoit plus qu'un Prétendant au
 „ Gouvernement du Carnate. A la mort de Sander-Saheb, il avoit d'a-
 „ bord proclamé *Raja Sîth* son fils, Nabab de la Province; mais le trou-
 „ vant ensuite peu propre à ses vûes, il offrit cette place à Muley-Aly-
 „ Khan, Kiledar de Velour, le même qui avoit assassiné son beau-frère
 „ Sabder-Aly-Khan, Prince du Carnate. C'étoit l'homme qu'il lui falloit;
 „ riche & vicieux tout ensemble, il devoit lui procurer de l'argent & ser-
 „ vir d'instrument d'iniquité. M. Dupleix sçut tirer de lui, en divers
 „ tems, & sous divers prétextes, plus de trois laks de roupies; mais le
 „ Prince titulaire, las de se voir la dupe du Gouverneur François, refusa de
 „ lui en fournir davantage, à moins qu'il ne lui tint promesse. Les subsi-
 „ des cessant, M. Dupleix n'avoit plus des saveurs à lui accorder, & il
 „ le laissa dans le même état qu'il l'avoit trouvé, seulement un peu plus
 „ pauvre.

„ Le pouvoir que M. Dupleix s'arrogeoit de disposer à son gré du Gou-
 „ vernement d'Arcatte, étoit fondé, disoit-on, sur une Commission du
 „ Grand Mogol, qui le déclaroit Gouverneur Général de toute la partie
 „ „ du

du Carnate, située entre le Fleuve Kishna & le Cap Comorin jusqu'à la Mer. L'Envoyé, qu'on supposoit être venu de Delly, pour lui apporter cette Commission, fut reçu, à Pondichery, avec tous les honneurs qu'on a coutume de rendre aux personnes revêtues du caractère d'un grand Monarque. La farce n'auroit pas été complète, sans l'installation de M. Dupleix, qui, monté sur un éléphant, & équipé à la Maure, fut proclamé avec une pompe & une magnificence dignes des Orientaux. Depuis ce tems, le Gouverneur François donnoit tous les ordres en qualité de Commandant Général de la Côte; il avoit même son Dirbar, il étoit assis sur un sofa, & recevoit des présens de son Conseil, comme un Prince du Pays".

Ce ne fut que deux ans après, à l'occasion des Conférences de Sadras, que les Anglois découvrirent l'artifice. M. Lawrence raconte ailleurs le fait de cette manière.

Les Commissaires François arrivèrent munis de ce qu'ils appelloient des *Pièces authentiques* du Mogol & de ses Ministres, qui nommoient & établissoient M. Dupleix Gouverneur Général de tout le Pays, depuis le Fleuve Kishna à la Mer; & pour en convaincre nos Députés, ils voulerent bien leur permettre de prendre copie de ces papiers. Un Interprète Persan, qui fut chargé de les examiner, s'assura bientôt que les sept premiers *Saneds* n'étoient que de simples Copies, & nos Députés avoient cru voir les Originaux. Les François répondirent qu'ils étoient restés à Pondichery, entre les mains de M. Dupleix, & que si on les souhaitoit, ils les feroient venir; mais que les Copies, attestées par le Cady, étoient tout aussi valables; Après quelques contestations, nos Députés, continuant l'examen des pièces, M. *Vanfittart*, qui entendoit assez la Langue Persane, remarqua que le sceau du Saned, dit du Mogol, étoit faux, & que le premier n'avoit point de date. Les François, avant que d'aller plus loin, demandèrent alors, qu'on leur produisît aussi les Saneds de Nazerzingue, accordés au Nabab, sans quoi ils ne pouvoient pas nous permettre de prendre copie des leurs. Nous leur représentâmes que l'assistance donnée par Nazerzingue, au Nabab, étoit un Saned suffisant en sa faveur; que leur première proposition, & celle que M. Dupleix avoit fait depuis longtems à M. Saunders, étoit, de commencer par l'examen de leurs propres Saneds, & que nous ne pouvions qu'être fort surpris de leur refus, après avoir déjà permis quelques copies; que des pièces si publiques, par leur nature, pouvoient être exposées aux yeux de tout l'Univers; mais que nous avions remarqué, que le premier de ces Saneds étoit sans date, & que le seul Original, qu'ils eussent produit, & le plus authentique, à leur dire, étoit manifestement faux, sans marque du Mogol ou de son Vizir, sans signature, & portant, sous l'inscription du sceau attaché à l'enveloppe, les figures 1133, date de l'Hégire de trente années passées; preuve bien sensible que le sceau avoit été emprunté de quelque vicieux Saned, sur-tout puisqu'on y distinguoit encore le N°. 3, qui indiquoit la troisième année du règne du dernier Mogol. Je ne me suis arrêté si longtems sur ce point, que pour faire voir de quoi M. Dupleix étoit capable, lorsqu'il s'agissoit de pousser une affaire".

Pag.

Pag. 115. Note (r). Les Anglois avoient voulu reprendre Gingy, mais le Corps de Troupes que M. Saunders, Gouverneur de Madras, y avoit envoyé, nonobstant les fortes représentations de M. Lawrence, fut obligé de se retirer avec une perte assez considérable.

Les particularités de l'attaque du 6 Septembre sont bien rapportées dans la première Relation dont vous donnez le précis. Les Anglois y firent prisonniers M. de Kerjean, quinze Officiers & cent hommes. Les François avoient eu plus de deux cens morts & blessés; les Anglois seulement soixante-dix-huit, un Officier tué & trois ou quatre blessés; mais M. Lawrence ne parle point du malheur des Officiers François, qui m'a tout-à-fait l'air d'une fable.

Pag. 11. Cet intervalle est rempli, dans la Relation de M. Lawrence, par le récit de diverses rencontres & escarmouches; mais vous ne me sauriez point de gré d'entrer dans les détails ennuyeux d'une Campagne des plus pénibles pour les Anglois. M. Lawrence l'égaye par l'aventure de son palanquin, qui s'étant écarté de la route, tomba entre les mains des Marattes ennemis, à qui les François l'arrachèrent pour l'envoyer à Pondichery, où M. Duplex le fit porter en triomphe autour de la Ville.

Je bornerai mes remarques à la grande Revolution arrivée dans l'Indostan, sur la fin de cette année 1753. La Relation que vous en donnez, (pag. 122,) laisse de l'obscurité sur les principales circonstances. Celle de M. Lawrence vous a déjà fait connoître Shaw-Abadin-Khan, fils de Gauzedy-Khan, l'aîné des frères de Salabetzingue. Ce Grand Trésorier de l'Empire, au-lieu de venir se mettre en possession du Dekan, où son Oncle se maintenoit, à l'aide des François, avoit été employé à la tête de trois cens mille hommes de Cavalerie, pour réduire les Rasbouts, les plus belliqueux Peuples des Indes. Cette expédition lui ayant réussi, il étoit sur le point de retourner à Delly, lorsqu'un de ses Oncles, jaloux de sa gloire, profita de son absence, pour persuader le Mogol, qu'il avoit toujours été son ennemi, & que son dessein étoit de faire servir l'Armée à le détrôner. Le Prince, plongé dans les délices de son Serrail, se sentoît lui-même trop foible, pour ne pas se croire menacé de la part d'un homme si puissant. Il résolut de s'en défaire dans une entrevue particulière; Pour cet effet, il sortit de Delly, à la tête d'une nombreuse Armée, sous prétexte de lui faire honneur, & de le récompenser de ses services. Shaw-Abadin-Khan, instruit de tout ce qui se passoit, vint à la rencontre du Mogol, avec trente mille Marattes. Les Partisans de l'Empereur, effrayés de son approche, abandonnèrent au-tôt leur Maître, qui suivit ses Troupes à Delly, où Shaw-Abadin Khan ne tarda pas de faire entrer les siennes. Après s'être emparé du Palais, il se saisit du Mogol, lui fit crever les yeux, & ayant assemblé les Omrahs, il leur proposa *Alam-Gerr*, Prince du sang des Mogols, qu'ils mirent sur le Trône à sa place.

J'ai l'honneur &c.



CEREMONIE NUPCIALE du JAPON. Trouw-PLEGTIGHEEDEN in JAPAN.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVII^{ME} SIÈCLE.

QUINZIÈME PARTIE.

VOYAGES AUX INDES ORIENTALES
PAR LE SUD-OUEST.

Suite du LIVRE QUATRIÈME.

DESCRIPTION DES ISLES MARIANES, PHILIPPINES,
PALAOS, CELEBES, OU MACASSAR, ET BORNEO.

Description des Isles Marianes.

DEPUIS plus de deux siècles que les Espagnols passent entre ces Isles, dans leurs Voyages aux Philippines, ils ont trouvé qu'elles forment une chaîne qui s'étend du Sud au Nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la Nouvelle-Guinée, jusqu'au trente-sixième degré, qui les approche du Japon. Elles sont renfermées, par conséquent, entre le Tropique du Cancer & la Ligne Equinoxiale, vers l'extrémité de la Mer Pacifique, à près de quatre cents lieues des Philippines; & dans cette position elles occupent environ cent cinquante lieues de Mer, depuis

XV. Part.

A

Gua-

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.
Situation
de ces Isles.

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.
Comment
elles ont été
nommées Ma-
rianes.

Guaban, qui en est la plus grande & la plus méridionale, jusqu'à *Urac*, qui est la plus proche du Tropique (a).

Pour juger de la grandeur & de la situation de ces Isles, il ne faut pas s'en rapporter à nos anciennes Cartes, parceque leurs noms & leur véritable position ne sont connus que depuis quelques années (b). Magellan, qui

(a) Voici, suivant *Carreri*, les noms qu'on a donnés aux Isles qui ont été découvertes. *Tguana*, *Zarpana*, *Buona-Vista*, *Sad-spara*, *Anatana*, *Sarigan*, *Guguan*, *Alamagan*, *Pogon*, le Volcan de *Griga*; *Timay* & *Maug*, *Urac*; trois autres Volcans, le premier, au vingt-troisième degré trente minutes; le second, au vingt-quatrième; & le troisième au vingt-cinquième. *Pater*, la *Desconchida*, *Molabriga*, la *Guadalupe*, les trois Isles de *Tesla*, découvertes le 23 Décembre 1664, par le Gallion le *Saint-Joseph*, font depuis le trente-quatrième degré jusqu'au trente-sixième. Le même Auteur ajoute, qu'il y a quantité d'autres Isles, depuis le treizième degré jusqu'à la Ligne, & à la Nouvelle-Guinée, dont on ne connaît encore que l'existence. On ne connaît guères autrement une autre chaîne d'Isles, qui commence vers la Ligne, à trois cens lieues de Callao de Lima, & qui s'étend vers l'Occident, sans qu'on en ait pu découvrir la fin. Les plus connues ne sont point habitées, & ne nourrissent aucun animal à quatre pieds. On n'y voit que des oiseaux, qui se laissent tuer à coups de bâton. Tous les Corsaires qui passent par le Détroit de Magellan, ou de le Maire, pour entrer dans le *Merc du Sud*, vont caréner leurs Vaisseaux dans ces Isles. On les a nommées *Les Galapagos*, parcequ'on y trouve un grand nombre de ces animaux, qui ressemblent aux grandes tortues. *Carreri*, Tome V. pag. 295 & 296.

(b) Les seules Cartes indèles sont celles qui ont été possédées sur les lieux par le Père *Afonso Lopez*, Jésuite Espagnol. Un autre Missionnaire de ces Isles, nommé le Père *Morales*, a composé un Mémoire de leur véritable position, & des nouveaux noms qu'elles ont reçus des Espagnols. On le donne, d'après le Père *Gobien*.

1. *Guaban*, ou *Guan*, la plus grande & la plus méridionale des Isles Marianes, a quarante lieues de circuit. Les Espagnols la nomment l'Isle de *Saint-Jean*. Elle est à treize degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Nord, & à sept lieues de l'Isle de *Zarpane*.

2. *Zarpane*, ou *Rata*, que les Espagnols appellent l'Isle de *Sainte-Anne*, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés, & à treize lieues de l'Isle d'*Aguiguan*.

3. *Aguiguan*, ou l'Isle de *Saint-Anges*, a trois lieues de tour. Elle est à quatorze degrés quarante-trois minutes, & à une lieue de l'Isle de *Tinian*.

4. *Tinian*, ou l'Isle de *Buona-Vista-Mariana*, a quinze lieues de tour. Elle est à quatorze degrés cinquante minutes, & à trois lieues de l'Isle de *Saypan*.

5. *Saypan*, ou l'Isle de *Saint-Joseph*, a vingt-cinq lieues de tour. Elle est à quinze degrés quarante minutes, & à trente-cinq lieues de l'Isle d'*Anatajan*.

6. *Anatajan*, ou l'Isle de *Saint-Joachim*, a dix lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt minutes, & à trois lieues de l'Isle de *Sarigan*.

7. *Sarigan*, ou l'Isle de *Saint-Charles*, a quatre lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés vingt-cinq minutes, & à six lieues de l'Isle de *Guguan*.

8. *Guguan*, ou l'Isle de *Saint-Philippe*, a trois lieues de tour. Elle est à dix-sept degrés quarante-cinq minutes, & à trois lieues & demie de l'Isle d'*Alamagan*.

9. *Alamagan*, ou l'Isle de la *Conception*, a six lieues de tour. Elle est à dix-huit degrés dix-huit minutes, & à dix lieues de l'Isle de *Pagon*.

10. *Pagon*, ou l'Isle de *Saint-Ignace*, a quatorze lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés, & à dix lieues de l'Isle d'*Agrigan*.

11. *Agrigan*, ou l'Isle de *Saint-François-Xavier*, a seize lieues de tour. Elle est à dix-neuf degrés trente-trois minutes, & à vingt lieues de l'Isle d'*Affonfong*.

12. *Affonfong*, ou l'Isle de l'*Assomption*, a six lieues de tour. Elle est à vingt degrés quinze minutes, & à cinq lieues de l'Isle de *Maug*.

13. *Maug*, ou *Tunar*, est composée de trois rochers, qui ont chacun environ trois lieues de circuit. Les Espagnols l'ont nommée l'Isle de *Saint-Laurent*. Elle est à vingt degrés trente-cinq minutes, & à cinq lieues d'*Urac*, la dernière & la plus septentrionale de ces Isles. On appelle *Gani*, les neuf dernières, c'est-à-dire, celles qui sont le plus au Nord.

Nota La Carte de ces Isles est au Volume précédent, pag. 220. R. d. E.

qui les découvrit le premier, en 1521, les nomma *Isles des Larrons*, dans le chagrin de s'être vu enlever, par les Insulaires, quelques morceaux de fer & quelques instrumens de peu de valeur. Ensuite, la multitude de petits Bâtimens, qui viennent à voiles déployées au-devant des Navires de l'Europe, leur fit donner le nom d'*Isles de Las Velas*, qu'elles ont perdu vers la fin du dernier siècle, pour recevoir celui d'*Isles Marianes*, à l'honneur de la Reine d'Espagne, Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV.

MICHEL Lopez-Legaspi, en prit possession pour cette Couronne en 1565; mais n'y trouvant pas toutes les commodités qu'il desiroit, il n'y fit pas un long séjour. Après avoir traité fort humainement les Insulaires, il alla faire la Conquête des Philippines, où les Espagnols tournèrent assez long-tems tous leurs soins. Les Isles Marianes furent oubliées jusqu'à ce que le zèle des Missionnaires en réveillât l'idée. Un célèbre Jésuite, nommé le Père de *Santitores* (c), excita la Reine, Veuve de Philippe IV. & Mère de Charles II, à faire répandre les lumières de l'Evangile dans ces Régions sauvages. Cette Princesse, qui gouvernoit alors l'Espagne en qualité de Régente, envoya ses ordres au Gouverneur de Manille. Les Espagnols se rendirent facilement maîtres de l'Isle de Guahan. Ils y introduisirent les Missionnaires; & par degrés, ils subjuguèrent toutes les autres.

L'Isle de Guahan étant la principale, ils y bâtirent un bon Château, dans lequel ils n'ont pas cessé d'entretenir une Garnison d'environ cent hommes. Les Jésuites y ont bâti deux Collèges, pour l'instruction des jeunes Indiens de l'un & de l'autre sexe; & la Cour d'Espagne donne, chaque année, trois mille pièces de huit à ce religieux Etablissement. Un Vaisseau de Manille, envoyé aussi tous les ans, y apporte de l'étoffe & d'autres provisions. Carriero se trompe, lorsqu'il ne donne qu'environ dix lieues de tour à l'Isle de Guahan. Elle en a quarante (d). Elle est agréable & fertile. Ses Ports sont commodes (e), & le fond en est excellent. Les principaux sont *Hawi*, vers l'Ouest; *Umatay*, où les Hollandois, qui paroissent dans ces Mers, viennent quelquefois carener leurs Vaisseaux; *Iris* & *Pig-pug*, qui ne sont séparés que par une langue de terre. Tous ces Ports ont de l'eau douce en abondance, par quantité de ruisseaux qui s'y déchargent. Mais le meilleur est celui d'*Agadna*, parceque les Vaisseaux y sont à couvert de tous les vents, & que le mouillage y est sûr, à dix & dix-huit brasses (f). L'Isle de Zarpane a deux excellens Ports, l'un au Sud & l'autre

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.

Quand l'E-
vangile y a
pénétré.

Premier
Missionnaire.

Etablisse-
ment Espa-
gnol.

Divers Ports
des Isles.

(c) Il étoit d'une Maison illustre en Espagne, & sa vocation à l'Apostolat s'étoit déclarée dès l'enfance. Elle le conduisit à la gloire du Martyre, qu'il obtint, le 2 d'Avril 1672, par la main d'un Seigneur Indien dont il venoit de bâtifier la fille. *Histoire des Isles Marianes*, par le Père Gobien, Edition de Paris, 1701, un Volume in-12, pag. 166.

(d) M. Anfon ne lui en donne que trente. Il remarque que ce Poste n'est important que par le passage du Galion, & les rafraichissemens qu'il lui fournit. R. d. E.

(e) Ces Ports ne sont pas si commodes

qu'on nous les représente ici, selon M. Anfon. Après avoir parlé de quelques mauvais Rades, il dit que celle de Guahan n'est pas meilleure: il arrive souvent que le Galion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chasse sur ses ancres, est jeté en Mer & contraint d'abandonner sa Chaloupe. Jusqu'à présent on ne connoît pas un seul bon Port dans aucune des Isles, qu'on trouve en assez grand nombre, entre le Mexique & les Philippines. *Ibid.* R. d. E.

(f) *Histoire des Isles Marianes*, pag. 75.

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.

Leur climat.

Ancienne
simplicité des
Marianes.

Ils ne con-
noissoient pas
le feu.

Conjectures
sur leur ori-
gine.

tre au Nord-Ouest. Les Espagnols nomment le dernier, *Port Saint-Pierre*; tandis que les Habitans lui conservent son ancien nom, qui est *Socorro* (g). Aguiuan s'élève au milieu de la Mer, comme une Forteresse. Elle est si haute & si escarpée, qu'elle seroit inaccessible, sans quelques défilés, qui permettent d'y entrer (h). Saypan est remarquable par son Port, nommé *Catanbitda*, qui est du côté de l'Ouest, dans le fond d'une Baye profonde & couverte de bois (i). En général, quoique les Mariannes soient sous la Zone torride, le Ciel y est fort serain. On y respire un air pur, & la chaleur n'y est jamais excessive. Les montagnes, chargées d'arbres presque toujours verts, & coupées par un grand nombre de ruisseaux, qui se répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent le Pays fort agréable.

AVANT que les Espagnols eussent paru dans ces Isles, les Habitans y vivoient dans une parfaite liberté. Ils n'avoient pas d'autres Loix que celles qu'ils vouloient s'imposer. Séparés de toutes les Nations, par les vastes Mers dont ils sont environnés, ils ignoroient qu'il existât d'autres terres, & se regardoient comme les seuls Habitans du Monde. Cependant, ils manquoient de la plupart des choses que nous croyons nécessaires à la vie. Ils n'avoient point d'animaux, à l'exception de quelques oiseaux, & presque d'une seule espèce, assez semblable à nos tourterelles. Ils ne les mangeoient pas; mais ils se faisoient un amusement de les apprivoiser & de leur apprendre à parler. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'ils n'avoient jamais vu de feu. Cet élément, sans lequel on ne s'imagineroit pas que les hommes pussent vivre, leur étoit tellement inconnu, qu'ils n'en purent deviner les qualités, en le voyant pour la première fois dans une descente de Magellan, qui brûla quelques-unes de leurs maisons, pour réprimer leur audace (k). Ils prirent d'abord le feu pour un animal, qui s'attachoit au bois & qui s'en nourrissoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés, leurs cris inspirèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de Join. Ils appréhenderent la morsure d'un si terrible animal, qu'ils crurent capable de les blesser par la seule violence de la respiration; car c'est l'idée qu'ils se formèrent de la flamme & de la chaleur. Mais cette fausse imagination dura peu. Ils s'accoutumèrent bientôt à se servir du feu comme nous.

QUOIQU'ON ignore dans quel tems les Mariannes ont été peuplées, & de quel Pays les Habitans tirent leur origine, leurs inclinations, qui ressemblent à celles des Japonais, & les idées de leur Noblesse, qui n'est pas moins fière & moins hautaine qu'au Japon, font juger qu'ils peuvent être venus de ces grandes Isles; d'autant plus qu'ils n'en sont éloignés que de six à sept journées. Quelques-uns se persuadent, néanmoins, qu'ils sont sortis des Philippines & des Isles voisines, parceque la couleur de leurs visages, leur langue, leurs coutumes & la forme de leur Gouvernement, ont beaucoup de rapport avec ce qu'on lira bientôt des *Tagales*, anciens Habitans des Philippines. Peut-être viennent-ils des uns & des autres, & leurs

(g) *Ibid.* pag. 77.
(h) *Ibid.* pag. 383.

(i) *Ibid.* pag. 304.
(k) Relation de Pigafetta, pag. 15.

Isles se sont-elles peuplées par quelques naufrages des Japonois & des Tagales, que la tempête aura jettes sur leurs Côtes.

Les Mariannes sont fort peuplées (1). On compte plus de trente mille Habitans, dans la seule Isle de Guahan. Celle de Saypan en contient moins, & les autres à proportion. Toutes ces Isles sont remplies de Villages, répandus dans les plaines & sur les montagnes, dont quelques-uns sont composés de cent & cent cinquante maisons. Les Habitans sont bazanés; mais leur teint est d'un brun plus clair que celui des Philippinois. Ils sont plus robustes que les Européens. Leur taille est haute & bien proportionnée (m). Quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines, de fruits & de poisson, ils ont tant d'embonpoint, qu'ils en paroissent enflés: mais il ne les empêche pas d'être souples & agiles. Rien n'est moins rare, parmi eux, que de vivre cent ans. Leur Historien assure que la première année qu'on leur prêcha l'Evangile, on en bâtit plus de six-vingt qui passioient cet âge, & qui ne paroissent pas au-dessus de leur cinquantième année. La plupart arrivent à l'extrême vieillesse, sans avoir jamais été malades. Ceux qui le deviennent se guérissent avec des simples, dont ils connoissent la vertu.

Les hommes sont entièrement nus; mais les femmes ne le sont pas tout-à-fait. Elles sont confister la beauté à se rendre les dents noires & les cheveux blancs. Ainsi la plus importante de leurs occupations est de se noircir les dents avec certaines herbes, & de blanchir leur chevelure avec des eaux préparées pour cet usage. Elles la portent fort longue; au-lieu que les hommes se la rasent presque entièrement, & ne conservent, au sommet de la tête, qu'un petit flocon de cheveux, long d'un doigt, à la manière du Japon.

Leur langue a beaucoup de rapport à celle des Tagales, qu'on parle aux Philippines. Elle est assez agréable. La prononciation en est douce & aisée. Un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, & quelquefois même les syllabes du même mot; ce qui donne occasion à des équivoques, que ces Peuples aiment beaucoup. Quoiqu'ils n'aient aucune connoissance des Sciences ni des beaux Arts, ils ne laissent pas d'avoir des Histoires remplies de Fables, & même quelques Poésies, dont ils se font honneur. Un Poète est respecté de toute la Nation. Mais jamais Peuple ne fut rempli d'une vanité plus sotte & d'une plus ridicule présomption. Tous les Pays, dont on leur parle, ne paroissent exciter que leur mépris. Ils n'entendent ces récits qu'avec des marques de pitié. Leur Nation est distinguée en trois Etats, la Noblesse, le Peuple, & ceux qui forment comme l'Etat moyen. La Noblesse est d'une fierté, que leur Historien traite d'incroyable. Elle tient le Peuple dans un abaissement, qu'il est impossible, dit-il, de s'imaginer

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.
Combien les
Isles Mariannes
sont peuplées.

On y vit fort
long-tems.

Coquetterie
des femmes.

Leur langue
& leurs sciences.

Distinction
des Etats.

(1) Il est vrai que les Isles Mariannes étoient autrefois fort peuplées; on prétend qu'il n'y a pas plus de soixante ans que Guahan, Rota & Tinian, contenoient plus de cinquante mille Habitans; mais il y en a beaucoup moins aujourd'hui. Tinian est totalement dépeuplée, & on n'a laissé que deux ou trois cents Indiens à Rota pour cultiver du riz,

qui sert à nourrir les Habitans de Guahan, la seule Isle qu'on puisse dire habitée. *Asien*, Vol. III. pag. 122 & 123. R. d. E.

(m) Les Habitans de ces Isles sont, selon Carreni, d'une figure gigantesque, extrêmement gros, & d'une force extraordinaire. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ÎLES
MARIANES.

ner en Europe. C'est la dernière & la plus criminelle infamie, pour les Nobles, de s'allier aux filles du Peuple. Une famille, qui le souffre, est perdue de réputation. Avant qu'ils eussent embrassé le Christianisme, s'il arrivoit qu'un Noble se dégradât, par une alliance si révoltante, tous ses Parens s'assembloient; & de concert, ils lavoient cette tache dans le sang du coupable. Enfin, ce fol entêtement va si loin; que c'est un crime, pour les personnes du Peuple, d'approcher de la maison des Nobles; & s'ils desirent quelque chose les uns des autres, il faut qu'ils se le demandent de loin.

Titres &
Fiefs des Nobles.

Ces Nobles sont distingués par le titre de *Chamorris*. Ils ont des Fiefs, héréditaires à leurs familles. Ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux pères, mais les frères & les neveux du Mort, dont ils prennent le nom, ou celui du Chef de la famille. Cet usage est si bien établi, qu'il ne cause jamais aucun trouble. La Noblesse la plus estimée est celle d'*Algadna*, Capitale de l'Île de Guahan. Une situation avantageuse & l'excellence des eaux ont attiré dans cette Ville plus de cinquante familles nobles, qui jouissent d'une grande considération dans l'Île entière. Leurs Chefs président aux assemblées. On les respecte, on les écoute; mais la déférence pour leur jugement n'est jamais forcée. Chacun prend le parti qui lui convient, sans y trouver d'opposition; parceque ces Peuples n'ont proprement aucun Maître, ni d'autres Loix que certains usages, dont ils n'observent religieusement un petit nombre que par la force de l'habitude.

Leurs civilités
mutuelles.

DANS une si profonde barbarie, on remarque, entre les Chamorris, quelque apparence de politesse. Lorsqu'ils se rencontrent, ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par quelques termes civils (n). Ils s'invitent mutuellement à manger. Ils se présentent d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche, & qui leur tient lieu de tabac. Une de leurs civilités les plus ordinaires est de passer la main sur l'estomac, à ceux qu'ils veulent honorer. C'est une extrême incivilité, parmi eux, de cracher devant ceux à qui l'on doit du respect. Leur délicatesse va là-dessus jusqu'à la superstition. Ils crachent rarement; & jamais sans beaucoup de précautions. Ils ne crachent jamais près de la maison d'un autre, ni le matin. Les plus graves en apportent quelques raisons, qu'on n'a pas bien pénétrées.

Occupations
des Insulaires.

LEUR occupation la plus commune est la pêche. Ils s'y exercent dès l'enfance. Aussi nagent-ils comme des poissons. Leurs Canots (o) sont d'une légèreté surprenante, & d'une propreté qui ne déplairait pas en Europe. Carrer en fait une description curieuse. Ils ne sont pas faits d'un seul tronc d'arbre, comme en Afrique & dans d'autres lieux, mais de deux troncs, cousus & joints avec de la canne des Indes. Leur longueur est de quinze ou de dix-huit pieds; & comme ils pourroient tourner facilement, parceque leur largeur n'est que de quatre palmes, ils joignent, aux côtés, des pièces de bois solides, qui les tiennent en équilibre. Ce Bâtiment ne pou-

Description
de leurs Na-
vires.

(n) *Ati-Arimo*, qui signifie, *permettez que je vous baise les pieds*.

(o) On trouvera ci-dessous, dans le Voya-

ge de M. Anson, une description plus exacte & plus curieuse des *Proas*, ou Canots de ces Insulaires. R. d. E.

pouvant guères contenir que trois Matelots, ils sont un plancher dans le milieu, qui s'avance des deux côtés sur l'eau, & qui est la place des passagers. Des trois Matelots, l'un est sans cesse occupé à jeter l'eau, qui entre également par dehors & par les fentes; tandis que les deux autres sont aux extrémités, pour gouverner. La voile, qui ressemble à celle qu'on nomme *Latine*, est de nattes, & de la longueur du Bâtiment; ce qui les expose à se voir renversés, lorsqu'ils n'évitent pas soigneusement d'avoir le vent en poupe. Mais rien n'est égal à leur vitesse. Ils sont, dans une heure, dix & douze miles. Pour revenir d'un lieu à l'autre, ils ne sont que changer la voile, sans tourner le Bâtiment. Alors la proue devient la poupe. S'ils ont besoin d'y faire quelque réparation, ils mettent les marchandises & les passagers sur la voile; & leur manœuvre est si prompte, que les Espagnols, qui en sont témoins tous les jours, ont peine à croire leurs yeux. C'est dans ces frêles machines, qu'ils ont quelquefois traversé une Mer de quatre cens lieues jusqu'aux Philippines.

DESCRIPTION
DE L'ILE
MARIANES.

Leurs Edifices ne sont pas sans agrémens. Ils sont bâtis de cocotiers, & d'un bois nommé *Maria*, qui est particulier à ces Iles. Chaque maison est composée de quatre appartemens, séparés par des cloisons de feuilles de palmiers, qui sont entrelassées en manière de natte. Le toit est de la même matière. Ces appartemens sont propres, & destinés chacun à son usage. On couche dans le premier. On mange dans le second. Le troisième sert à garder les fruits & les autres provisions, & le quatrième au travail.

Edifices.
Bois de Maria.

On ne connoît aucun Peuple qui vive dans une plus grande indépendance. Chacun se trouve maître de soi-même & de ses actions, aussi-tôt qu'il est capable de se connoître. Le respect même & la soumission pour les Parens, que nous regardons comme une inspiration de la Nature, est un sentiment qu'ils ignorent. Ils n'ont de rapport, avec leurs pères & leurs mères, qu'autant qu'ils ont besoin de leur secours. Chacun se fait justice, dans les démêlés qui naissent entr'eux. S'il survient quelque différend entre les Villages & les Peuples, ils le terminent par la guerre. Leur facilité est extrême à s'irriter. Ils se hâtent de courir aux armes. Mais ils les quittent aussi promptement qu'ils les prennent, & jamais leurs guerres ne sont de longue durée. Lorsqu'ils se mettent en campagne, ils poussent de grands cris, moins pour effrayer leurs Ennemis, que pour s'animer eux-mêmes; car la Nature ne les a pas fait braves. Ils marchent sans Chef, sans discipline & sans ordre. Ils partent sans provisions. Ils passent deux & trois jours sans manger; uniquement attentifs aux mouvemens de l'Ennemi, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège. C'est un art, dans lequel peu de Nations les égalent. La guerre, parmi eux, ne consiste qu'à se surprendre. Ils n'en viennent aux mains qu'avec peine. La mort de deux ou trois hommes décide ordinairement de la victoire. Ils paroissent saisis de peur à la vue du sang; & prenant la fuite, ils se dissipent aussi-tôt. Les Vaincus envoient des présens au Parti victorieux, qui les reçoit avec une joye insolente, telle qu'est toujours celle des caractères timides, qui voyent leurs Ennemis à leurs pieds. Il insulte aux Vaincus. Il compose des Vers satyriques, qui se chantent ou qui se récitent dans les Fêtes.

Indépendance singulière des Insulaires.

Ils sont peu guerriers.

UNE

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.

Leur seule
espèce d'ar-
mes.

Combien
elle est dan-
gereuse.

Leur passion
pour la ven-
geance.

Leur carac-
tère est un
obstacle à
leur conver-
sion.

Amusemens
des femmes.

UNE singularité, qui distingue encore cette Nation, est de n'avoir point d'arcs, de flèches, ni d'épées. Les armes des Marianois sont des bâtons, garnis du plus gros os d'une jambe, d'une cuisse, ou d'un bras d'homme. Ces os, qu'ils travaillent assez proprement, ont la pointe fort aiguë, & sont si venimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste dans une blessure cause infailliblement la mort, avec des convulsions, des tremblemens, & des douleurs incroyables, sans qu'on ait pu trouver, jusqu'à présent, de remède à la force d'un poison si puissant. Chaque Insulaire a quantité de ces redoutables traits. Les pierres font une autre partie de leurs munitions. Ils les lancent avec tant d'adresse & de roideur, qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres. On ne leur connoît point d'armes défensives. Ils ne parent les coups qu'on leur porte, que par la souplesse & l'agilité de leurs mouvemens. Mais s'ils sont mauvais guerriers, ils entendent si bien la dissimulation, que les Etrangers y ont toujours été trompés, avant que d'avoir appris à les connoître.

LA vengeance est une de leurs plus ardentcs passions. S'ils reçoivent une injure, leur ressentiment n'éclate jamais par des éclats ou des paroles. Toute leur aigreur & leur amertume se renferme dans leur cœur. Ils sont si maîtres de leurs dehors, qu'ils laissent passer tranquillement des années entières, pour attendre l'occasion de se satisfaire. Alors, ils se dédommagent d'une si longue violence, en se livrant à tout ce que la haine & la trahison leur inspirent de plus noir & de plus affreux.

LEUR inconstance & leur legereté sont sans exemple. Comme ils vivent sans contrainte, & dans l'habitude continuelle de suivre tous leurs caprices, ils passent aisément d'une inclination à l'autre. Ce qu'ils desirent avec le plus d'ardeur, ils cessent de le vouloir au moment d'après. Les Missionnaires regardent cette mobilité d'humeur, comme le plus grand obstacle qu'ils aient trouvé à la conversion de ces Barbares. Elle est accompagnée d'un goût fort vif pour le plaisir. Ils ont naturellement de la gayeté. Ils s'exercent agréablement par des railleries mutuelles, & par des bouffonneries qui ne laissent point languir la joye. S'ils sont sobres, c'est moins par inclination que par nécessité. Ils s'assemblent souvent. Ils se traitent en poisson, en fruits, en racines, avec une liqueur qu'ils composent de riz & de cocos rapés. Ils se plaisent, dans ces fetes, à danser, à courir, à lutter, à raconter les aventures de leurs Ancêtres, & souvent à réciter des Vers de leurs Poëtes, qui ne contiennent que des extravagances & des fables. Les femmes ont aussi leurs amusemens. Elles y viennent fort parées; autant du moins qu'elles peuvent l'être avec des coquillages, de petits grains de jais, & des morceaux d'écaille de tortue, qu'elles laissent pendre sur leur front. Elles y entrelassent des fleurs, pour relever ces bizarres ornemens. Leurs ceintures sont des chaînes de petites coquilles, qu'elles estiment plus que nous ne faisons, en Europe, les perles ou les pierres précieuses. Elles y attachent de petits cocos, assez proprement travaillés. Elles ajoutent, à toutes ces parures, des tissus de racines d'arbres; ce qui ne sert qu'à les défigurer; car ces tissus ressembtent plus à des cages qu'à des habits.

DANS leurs assemblées, elles se mettent douze ou treize en rond, debout

bout & sans se remuer. C'est dans cette attitude qu'elles chantent les Vers fabuleux de leurs Poëtes, avec un agrément & une justesse, qui plairoient en Europe. L'accord de leur voix est admirable, & ne cède rien à la Musique la mieux concertée. Elles ont dans les mains, de petites coquilles, qu'elles font jouer comme nos castagnettes. Mais les Européens sont surpris de la manière dont elles soutiennent leur voix, & dont elles animent leur chant, avec une action si vive & tant d'expression dans les gestes, qu'au jugement même des Missionnaires, elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent (p).

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.

Les hommes prennent le nombre de femmes qu'ils jugent à propos, & n'ont pas d'autre frein que celui de la parenté. Cependant l'usage commun est de n'en avoir qu'une. Elles sont parvenues, dans les Isles Mariannes, à jouir des droits qui sont ailleurs le partage des maris. La femme commande absolument dans chaque maison. Elle est la maîtresse. Elle est en possession de toute l'autorité; & le mari n'y peut disposer de rien, sans son consentement. S'il n'a pas toute la déférence que sa femme se croit en droit d'exiger, si sa conduite n'est pas réglée, ou s'il est de mauvaise humeur, sa femme le maltraite ou le quitte, & rentre dans tous les droits de la liberté. Ainsi le mariage des Marianois n'est pas indissoluble. Mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd pas ses biens: ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle choisit, comme s'il étoit leur père. Un mari a quelquefois le chagrin de se voir, en un moment, sans femme & sans enfans, par la mauvaise humeur & la bizarrerie d'une femme capricieuse.

Empire & supériorité sans exemple, des femmes sur leurs maris.

Mais ce n'est pas le seul désagrément des maris. Si la conduite d'une femme donne quelque sujet de plainte à son mari, il peut s'en vanger sur l'Amant; mais il n'a pas droit de la maltraiter, & son unique ressource est le divorce. Il n'en est pas de même de l'infidélité des maris. Une femme, convaincue qu'elle est trahie par le sien, en informe toutes les femmes de l'Habitation, qui conviennent aussitôt d'un rendez-vous. Elles s'y rendent, la lance à la main, & le bonnet de leurs maris sur la tête. Dans cet équipage guerrier, elles s'avancent en corps de bataille vers la maison du coupable. Elles commencent par désoler ses terres, arracher ses grains & les fouler aux pieds, dépouiller ses arbres, & ravager tous ses biens. Ensuite fondant sur sa maison, qu'elles ne traitent pas avec plus de ménagement, elles l'attaquent lui-même, & ne lui laissent de repos qu'après l'avoir chassé. D'autres se contentent d'abandonner le mari dont elles se plaignent, & de faire savoir à leurs parens qu'elles ne peuvent plus vivre avec lui. Toute la famille, brûlant d'envahir le bien d'autrui, s'assemble pour en saisir l'occasion. Le mari se croit trop heureux, lorsqu'après avoir vu piller ou saccager tout ce qu'il possède, il ne voit pas aller la fureur jusqu'à renverser sa maison. Cet empire des femmes éloigne quantité de jeunes gens du mariage. Les uns louent des filles; & d'autres les achètent de leurs parens, pour quelques morceaux de fer ou d'écaille de tortue.

Comment elles punissent leurs infidélités.

Libertinage des jeunes gens.

Ils

(p) Le Père Gobien, pag. 55.

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.

Ils les mettent dans des lieux séparés, où ils se livrent avec elles à tous les excès du libertinage. Mais ils ne connoissent guères d'autres crimes. L'homicide & le vol sont en horreur dans toute la Nation. Leur Historien assure qu'on leur avoit fait une injustice, en donnant à leur Pays le nom d'*Isles des Larrons* (g). Entr'eux du moins, ils sont de si bonne-foi, qu'ils ne tiennent pas même leurs maisons fermées; & l'on n'apprend jamais que personne ait volé son voisin.

Les Maria-
nois étoient
sans Religion.

AVANT l'arrivée des Missionnaires, ils ne reconnoissoient aucune apparence de Divinité; & n'ayant pas la moindre idée de Religion, ils étoient sans Temples, sans Culte & sans Pretres. On n'a trouvé, parmi eux, qu'un petit nombre d'Impositeurs, distingués par le nom de *Alancas*, qui s'attribuoient le pouvoir de commander aux Elemens, de rendre la santé aux Malades, de changer les saisons, & de proeurer une récolte abondante, ou d'heureuses pêches. Mais ils ne laissoient pas d'attribuer, à l'ame, une sorte d'immortalité, & de supposer, dans une autre vie, des récompenses ou des peines. Ils nommoient l'Enfer, *Zazarraguan*, ou *Maison de Châti*; c'est-à-dire, d'un Demon, auquel ils donnoient le pouvoir de tourmenter ceux qui tomboient entre ses mains. Leur Paradis étoit un lieu de délices, mais dont ils faisoient consister toute la beauté dans celle des cocotiers, des cannes de sucre & des autres fruits, qu'ils y croyoient d'un goût merveilleux. Mais ce n'étoit pas la vertu, ou le crime, qui les conduisoit dans l'un ou l'autre de ces deux lieux. Tout dépendoit de la manière dont on sortoit de ce Monde. Ceux qui mouroient d'une mort violente avoient le *Zazarraguan* pour partage; & ceux qui mouroient naturellement, alloient jouir des arbres & des fruits délicieux du Paradis.

Deuil &
témoignages
extraordina-
res de dou-
leur.

PEU de Nations sont plus éloquentes dans la douleur. Rien n'est aussi lugubre que leurs enterremens. Ils y versent des torrens de larmes. Leurs cris ne peuvent être représentés. Ils s'interdisent toute sorte de nourriture. Ils s'épuisent par leur ~~abstinence~~ & par leurs larmes. Leur deuil dure sept ou huit jours, & quelquefois plus long-tems. Ils le proportionnent à la tendresse qu'ils avoient pour le Mort. Tout ce tems est donné aux pleurs & aux chants lugubres. L'usage commun est de faire quelques repas autour du tombeau; car on en élève toujours un, dans le lieu de la sépulture. On le charge de fleurs, de branches de palmier, de coquillages, & de ce qu'on a de plus précieux. La douleur des mères s'exprime encore par des marques plus touchantes. Après s'y être abandonnées long-tems, tous leurs soins se tournent à l'entretien de leur tristesse. Elles coupent les cheveux des enfans qu'elles pleurent, pour les conserver précieusement. Elles portent au cou, pendant plusieurs années, une corde, à laquelle elles font autant de nœuds qu'il s'est passé de nuits depuis leur perte. Si le Mort est du nombre des Chamorris, ou si c'est une femme de qualité, on ne connoît plus de bornes; le deuil est une véritable fureur. On arrache les arbres, on brûle les édifices, on brise les bateaux, on déchire les voiles, qu'on attache par lambeaux au-devant des maisons. On jonche les chemins

(g) Cependant il n'y a point de Voyageur qui ne se plaigne d'y avoir été volé.

mins de branches de palmier , & l'on élève des machines lugubres à l'honneur du Mort. S'il s'est signalé par la pêche , ou par les armes , on couronne son tombeau de rames & de lances. S'il est également illustre dans ces deux professions , on entrelasse les rames & les lances , pour en faire une espèce de trophée.

LE Père Gobien , représentant la douleur des Marianois , la nomme , non-seulement vive & touchante , mais *fort spirituelle*. Il traduit quelques-unes de leurs expressions. „ Il n'y a plus de vie pour moi , dit l'un ; ce qui „ m'en reste ne fera qu'ennui & qu'amertume. Le Soleil , qui m'animoit , „ s'est éclipsé. La Lune , qui m'éclairait , s'est obscurcie ; l'Étoile , qui me „ conduisoit , a disparu. Je vais être enseveli dans une nuit profonde , & „ abîmé dans une mer de pleurs & d'amertume. A peine l'un a-t-il cessé , „ qu'un autre s'écrie : Hélas , j'ai tout perdu ! Je ne verrai plus ce qui fai- „ soit le bonheur de mes jours & la joie de mon cœur. Quoi ! la valeur „ de nos Guerriers , l'honneur de notre race , la gloire de notre Pays , le „ Heros de notre Nation n'est plus. Il nous a quitté ! Qu'allons-nous de- „ venir , & comment pourrions-nous vivre sans lui (r) ? ”

D'AUTRES Voyageurs , s'attachant moins aux mœurs & aux usages , sont entrés dans quelques détails sur les productions naturelles de ces Îles. Quoique les arbres n'y foyent pas si grands , ni de la même épaisseur , que ceux des Philippines , le terroir produit tout ce qui est nécessaire aux Habitans. Elles n'avoient autrefois , dit Carreri , que les fruits du Pays & quelques poules ; mais les Espagnols y ont introduit le riz & les légumes. Ils y ont porté des chevaux , des vaches & des porcs , qui ont assez heureusement multiplié dans les montagnes. On n'y voyoit pas même de souris , avant que les Vaisseaux de l'Europe en eussent apporté. Il ne s'y trouve d'ail- leurs aucun animal venimeux.

LE fond du terroir est rougeâtre , & d'une aridité qui ne l'empêche pas d'être assez fertile. Les pommes de pin , les melons d'eau , les melons musqués , les oranges , les citrons & les noix de cocos , y croissent abondamment. Mais le plus merveilleux fruit de ces Îles , & qui leur est particulier , se nomme *Rima*. Dampier l'appelle le *fruit à pain* , parcequ'il tient lieu de pain aux Insulaires , & qu'il est en effet très-nourrissant. La plante est épaisse , & bien garnie de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit , qui croît aux branches , comme les pommes , est de figure ronde , & de la grosseur de la tête humaine. Il est revêtu d'une forte écorce , hérissée de pointes. Sa couleur est celle d'une datte. On le mange bouilli , ou cuit au four ; dans cet état , il se garde quatre & six mois. Mais , frais , il ne peut être gardé plus de vingt-quatre heures , sans devenir sec & de mauvais goût. Comme il n'a ni pepins ni noyaux , tout est substance , & ressemble à la mie tendre & blanche de notre meilleur pain. Carreri en compare le goût à celui de la figue d'Inde ou du plantain (s). Dampier se contente d'assurer qu'il est fort agréable avant que d'être raffiné , & qu'il ne l'a vu qu'aux Îles Marianes (t). [Ce fruit dure huit mois de l'année.]

DESCRIPTION
DES ÎLES
MARIANES.

Exemples
de cette dis-
tinction.

Productions
naturelles des
Îles Maria-
nes.

Rima , fruit
merveilleux
& particulier
à ces Îles.

(r) *Ubi supra* , pag. 69 & précédén.

(s) Carreri , *ubi supra* , pag. 300.

(t) Dampier , *Tom. I* , pag. 313.

DESCRIPTION
DES ISLES
MARIANES.
Doucoudou.

Etrange variation de la Bouffole.

Mouillage de l'Isle de Guahan.

Observations importantes de Dampier, sur les Longitudes, & sur la largeur de la Mer du Sud.

LE *Doucoudou*, est un autre arbre de ces Isles, dont le fruit, qui est verd en dehors, a la forme d'une longue poire. La pulpe en est blanche & molle. Elle renferme quinze noyaux, qui, étant rôtis, ont le goût de la chataigne. Les racines y sont les mêmes qu'aux Philippines.

CARRERI parle, avec étonnement, d'une étrange variation de la Bouffole, qu'on observe dans cette Mer, & dont les Pilotes, dit-il, n'ont pu donner aucune raison depuis deux siècles. Elle commence du Cap *Saint-Bernardin*, au douzième & treizième degrés, & va toujours en augmentant jusqu'à dix-huit & vingt, pendant le cours de plus de mille lieues. De-là, elle va toujours en diminuant jusqu'au Cap *Mendocino*, où elle ne se trouve plus que de deux degrés. Mais comme elle est tantôt au Nord-Est, tantôt au Nord-Ouest, tantôt moindre & tantôt plus grande, ces inégalités & ces différences en rendent l'explication fort difficile. Les Pilotes la connoissent au coucher du Soleil, parcequ'ayant le véritable point de l'Ouest, ils voyent s'il correspond juste avec le Nord, & les deux autres points Cardinaux (v).

DAMPIER fait remarquer que de loin, l'Isle de Guahan paroît plate & unie; mais qu'à mesure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'Est, qui est le plus élevé, & qu'elle est défendue par des rochers escarpés, qui arrêtent la violence des flots, poussés comme ils sont continuellement par les vents alisés; aussi ne peut-on mouiller de ce côté-là. Mais à l'Occident, elle est assez basse, & pleine de Bayes sablonneuses, divisées par autant de pointes de roches (x).

LE même Voyageur, qui venoit alors du Cap *Corrientes*, sur la Côte du Mexique, prit soin de fixer les Longitudes; & pour l'utilité de la Géographie ou de la Navigation, il a publié, depuis son retour, une table particulière du fillage de chaque jour (y).

(v) Carreri, *ubi supra*, pag. 304.

(x) Dampier, *ubi supra*, pag. 330.

(y) Elle est composée de sept colonnes, dont la première marque les jours des mois; la seconde, la route de chaque jour, ou le point du compas sur lequel il faisoit route; la troisième, la longueur de cette route, c'est-à-dire, le chemin que le Vaisseau faisoit chaque jour, en milles italiques ou géométriques, à raison de soixante pour un degré. Mais comme on ne fait pas toujours route sur le même point, la quatrième & la cinquième colonnes montrent combien de milles il faisoit par jour au Sud, & combien à l'Ouest. Les deux autres sont celles des Latitudes & des Vents. La somme totale des milles est 7323, qui font en tout, de Longitude, cent vingt-cinq degrés onze minutes. Il y joint un raisonnement d'importance, qui ne doit pas être supprimé dans un Recueil de Voyages. „ Supposant, dit-il, la vérité „ de ce que tous les gens de Mer accordent, qu'il faut soixante milles d'Italie pour

„ un degré équinoxial, Il s'ensuivra de-là, „ que la Mer du Sud doit être plus large „ de vingt-cinq degrés que les Hydrographes ne comptent ordinairement, puisqu'ils ne lui en donnent qu'environ cent, „ plus ou moins: car étant certain, comme „ il le vérifia dans le cours de son Voyage, „ que la distance de l'Isle de Guahan jusqu'aux Parties Orientales de l'Asie, est „ absolument la même, suivant le compte „ ordinaire, il s'ensuit de-là nécessairement, „ que vingt-cinq degrés de Longitude, ou „ environ, qu'on compte de distance entre „ l'Amérique & les Indes Orientales, qui „ sont à l'Ouest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la Mer „ Atlantique, ou du Continent de l'Amérique, ou de tous ces espaces ensemble; & par conséquent, le Globe de la Terre en doit être diminué d'autant. Pour „ mettre cette vérité dans tout son jour, il „ ajoute, que la Mer d'Ethiopie, ou des Indes, doit être beaucoup plus moins large „

„ ge

„ge qu'on ne compte en général; s'il est
„vrai, comme il l'avoit entendu dire mille
„& mille fois à d'habiles Marins, que les
„Vaisseaux qui vont du Cap de Bonne-Es-
„pérance à la Nouvelle-Hollande, (tous
„ceux qui vont à Java, ou aux environs,
„tiennent cette Latitude) se trouvent é-
„choués, & quelquefois en danger de pé-
„rir lorsqu'ils croyent être bien loin. De-
„là vient, peut-être, que les Hollandois
„nomment cette partie de la Côte, d'un
„mot qui vient du Verbe *attirer*, comme
„si c'étoit un aimant qui attirât les Navires,
„& qui les avertisse de s'en éloigner. Mais
„l'Auteur croit plus volontiers que c'est la
„proximité de la Terre qui les surprend, &
„non un gouffre, ou chose semblable. Pour
„la largeur de la Mer Atlantique, il fait
„parfaitement, dit-il, qu'on lui donne six,
„sept, huit, à dix degrés de trop: car ou-
„tre différentes Cartes qu'il en a compo-
„sées lui-même, sur les Relations de diver-
„ses personnes expérimentées, *M. Cambris*,
„homme éclairé, qui a fait plusieurs Voya-
„ges, en qualité de Contre-Maitre, du Cap
„Lopez aux Barbades, a souvent assuré
„qu'il l'a toujours trouvée entre soixante
„& soixante deux degrés, au-lieu qu'on la
„met à soixante-huit, soixante-neuf, soi-
„xante-dix & soixante-douze degrés dans
„les Cartes ordinaires”.
„Quant à la supposition de soixante milles
pour un degré, Dampier n'ignoroit pas com-
bien elle a été examinée, & que ceux qui

étoient pour soixante-dix, & plus, l'ont em-
porté: mais n'étant pas convaincu de la jus-
tesse & de l'exactitude des expériences qui
ont été faites sur terre, par *M. Norwood*, &
d'autres, sur-tout lorsqu'il considère l'inégali-
té de la surface de la Terre, & l'obliquité de
la méthode, qui lui rend les mesures sus-
pectes, il croit devoir s'en tenir au calcul gé-
néral de la Marine, confirmé, pour l'essen-
tiel, par l'expérience journalière; du moins
jusqu'à ce qu'on ait produit quelque chose
de plus certain. En faisant voile au Nord
ou au Sud, il se trouva au lieu qu'il s'étoit
proposé, dans un espace de tems qui quadre
assez avec ce qu'il dit de la supposition ordi-
naire; en accordant ce qui est raisonnable,
pour les petits détours inévitables à l'Est ou
à l'Ouest. Pourquoi donc ne pas se servir,
en traversant les Méridiens, du même calcul
qui s'est trouvé si juste en faisant route sur
les Méridiens? Dans le Voyage de *Guahan*,
en particulier, il augmenteroit, plutôt que
de diminuer, le compte qu'il fait de sa lon-
gueur, à cause des vents d'Est & de la vio-
lence des courans. S'il avoit calculé le sillage
de la ligne de minute, sur le pied qu'elle
étoit en arrière, comme on le fait ordinaire-
ment, ce qui peut aller à trois ou quatre
milles sur cent, lorsque le vent est fort frais,
il auroit fallu compter plus de cent vingt-
cinq degrés: mais c'est ce qu'on ne fit
point dans le Voyage. *Ubi supra*, pag. 303
& suivantes.





DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Introduction.

Description des Isles Philippines.

ON se propose pour guides, dans cette Description, les Relations de l'Amirante Dom Hieronimo de *Bancelos y Carillo*, & de Ferdinand de *Las-Rias-Coronel*, le Memoire pour le Commerce de Dom Juan *Grau y Montfalcone*, Procureur Général des Isles Philippines; la Relation d'un Religieux Espagnol, qui y avoit passé dix-huit ans; une Relation Espagnole de l'Isle de Mindanao; les Observations de *Dampier*, de *Gemelli-Carreri*, & de quelques autres Voyageurs, dont les noms seront cités dans les Notes.

§. I.

Idee générale de ces Isles.

Origine de
leur nom.

L'AUTEUR de la Nature a placé, dans la vaste Mer des Indes, au-delà du Gange, un grand nombre d'Isles, qui ne sont connues aujourd'hui que sous le nom de *Philippines*, presque vis-à-vis les Côtes des Royaumes de Malaca, de Siam, Camboye, Chiampa, Cochinchine, Tonquin & la Chine. Le fameux Magellan les avoit nommées l'*Archipel de Saint-Lazare*, parcequ'il y avoit jetté l'ancre, en 1521, le Samedi avant le Dimanche de la Passion, auquel les Espagnols donnent le nom de *Saint-Lazare*. Vingt-deux ans après, Louis Lopez de *Villalobos* les nomma Philippines, à l'honneur du Prince Philippe, Héritier présomptif de la Monarchie d'Espagne. D'autres prétendent néanmoins qu'elles ne prirent ce nom que plus de vingt ans après, sous le règne de Philippe II, lorsque Michel Lopez *Legaspi* en fit la conquête pour l'Espagne.

On ignore leur ancien nom. Quelques-uns veulent néanmoins qu'elles s'appellaient autrefois *Luçones*, du nom de la principale, qui est *Luçon*, ou Manille; le mot de Luçon signifiant un *Mortier*, en langue Tagale, on auroit voulu dire, par ce nom, le *Pays des Mortiers*. En effet, les Insulaires font certains mortiers de bois, d'un demi pied de profondeur & d'autant de largeur, dans lesquels ils pilent leur riz, qu'ils passent ensuite avec des cribles, nommés *Bilao*. Il n'y a personne qui n'en ait un devant sa porte; & plusieurs en creusent trois dans un même tronc, pour employer tout à la fois autant d'ouvriers à ce travail. Mais d'autres prétendent que le nom de *Manilles*, que les Portugais donnent aux mêmes Isles, est leur premier nom; connu, disent-ils, depuis Ptolomée.

Disposition
de ces Isles.

LES Vaisseaux, qui viennent de l'Amérique à l'Archipel de Saint-Lazare, ou des Philippines, voyent nécessairement, lorsqu'ils commencent à découvrir la terre, une des quatre Isles qui se nomment *Mindanao*, *Leyte*, *Ibabao*, & *Manille*, depuis le Cap du *Saint-Esprit*, parcequ'elles forment en face une espèce de demi cercle, de six cens miles de longueur. Manille se présente au Nord-Est, Ibabao & Leyte au Sud-Est, & Mindanao au Sud.

A

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.
Leur nom-
bre & leurs
noms.

A l'Ouest, on trouve *Paragua*, qui est la plus grande après *Manille* & *Mindanao*, & qui forme, avec elles, un triangle, dont la pointe, qui est du côté de *Borneo*, appartient au Roi de ce nom, & l'autre au Roi d'Espagne. Au milieu de ce triangle, outre les cinq Iles qu'on a déjà nommées, il s'en trouve cinq autres, grandes & bien peuplées, qui se nomment *Mindoro*, *Panay*, l'Isle des Noirs, *Sebu* & *Bool*. Ainsi l'on ne compte, dans cet Archipel, que dix Iles remarquables par leur grandeur (a). Mais entre ces dix grandes, il s'en trouve dix autres de moindre étendue, qui ont aussi leurs Habitans, & qu'on rencontre dans la route de la Nouvelle-Espagne. Leurs noms sont *Luban*, *Marinduque*, *Isla de Tablas*, *Romblon*, *Sibuyan*, *Misibata*, *Ticao*, *Capoul*, & *Cantaduanes*, hors du Détroit. Personne n'a donné une Relation exacte de quantité d'autres petites Iles, les unes habitées, d'autres désertes, qui ne laissent pas d'être bien connues des Indiens, parcequ'ils y vont chercher des fruits. On sçait en général, que vis-à-vis de *Manille*, du côté du Nord, entre le Cap de *Boxeador* & celui de l'*Enganno*, à vingt-quatre miles de terre, on trouve les deux petites Iles, qui se nomment *los Babuyanes*, dont la première est habitée par des Indiens Chrétiens, qui payent un tribut à l'Espagne, & l'autre par des Sauvages, qui ne sont pas éloignés des deux *Lequios* & de l'Isle *Formose*. Près de *Paragua*, vis-à-vis de *Manille*, on rencontre trois Iles, qu'on appelle *Calamianes*, après lesquelles on en trouve huit ou neuf, toutes habitées. Ensuite, retournant vers le Midi, à quatre-vingt-dix miles au-delà des *Calamianes*, vis-à-vis de *Caldera*, qui est une Pointe de *Mindanao*, on trouve *Taguima*, *Xolo* (b), & plusieurs autres petites Iles voisines. Celles de *Cuyo* sont entre les *Calamianes* & *Panay*, dans la Province d'*Oton* & de *Maras*. L'Isle du Feu [ou des Feux] est proche de celle des Noirs. *Bantayan* est proche de *Sebu*. *Pangla* [ou *Panglao*] touche presque à *Bool*. *Panamao*, *Maripipi*, *Camiguin*, *Siargao* & *Panaon*, se trouvent entre *Mindanao* & *Leyte*. Enfin, les Voyageurs en apperçoivent quantité d'autres, qu'il seroit difficile de compter, & dont on ignore les noms; ce qui fait voir, conclut *Carreri*, l'erreur de ceux qui fixent le nombre des Philippines à quarante; car, s'ils ne parlent que des grandes, il n'y en a pas tant; & s'ils prétendent les renfermer toutes dans ce compte, il y en a beaucoup davantage (c).

LA situation de toutes ces Iles est sous la Zone Torride, entre l'Equateur & le Tropique du Cancer; car la Pointe de *Mindanao*, qu'on nomme *Sarrangan*, ou le Cap de *Saint-Augustin*, se trouve à la Latitude de cinq degrés trente minutes (d); & les *Babuyanes*, avec le Cap d'*Enganno*, au-delà du dix-neuvième. L'*Embocadero* de *Saint-Bernardin* est au treizième degré; & la Ville de *Manille*, au quatorzième & quelques minutes. La Longitude, suivant les meilleures Cartes, est entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés (e).

Leur position.

LES

(a) Ptolomée n'en compte aussi que dix.
(b) *Taguima*, ou *Tagima*, ne paroît point dans notre Carte. Ce doit être la même que *Basilan*, à en juger par sa position & son étendue. *Xolo* y est sous le nom de *Jolo*. R. d. E.

(c) *Voyage de Gemelli-Carreri*, de l'Édition de Paris, 1719. Tome V. pag. 60.

(d) Ce Cap se trouve même au-delà du septième degré, suivant notre Carte. R. d. E.

(e) Les Philippines, suivant *Dampier*, comprennent environ treize degrés de Latitude.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Comment
elles se font
formées.

Les différentes opinions, sur la manière dont les Isles Philippines ont pû se former, n'ont rien qu'on ne puisse appliquer à toutes les Isles du Monde. Cependant on remarque particulièrement que les Philippines ont beaucoup de Volcans & de Sources d'eau chaude, au sommet des montagnes. Les Tremblemens de terre y sont fréquens, & quelquefois si terribles, qu'à peine y laissent-ils subsister une maison. Les Ouragans, que les Insulaires nomment *Bagyos*, déracinent les plus grands arbres, & chassent dans les terres une si grande quantité d'eau, que des Pays entiers s'en trouvent inondés. Le fond est rempli de Bancs entre les Isles, sur-tout proche de la terre; & l'embarras est extrême à chercher les Canaux, qui ne laissent pas de s'y trouver pour la communication. Ces observations font juger que, si dans l'origine du Monde, toutes ces Isles, ou quelques-unes d'entr'elles, étoient jointes à la Terre-ferme, il n'est pas besoin de recourir au Déluge universel pour expliquer leur séparation.

Trois for-
tes de Peu-
ples.

Malais &
Tagales.

Les Espagnols y trouvèrent trois sortes de Peuples. Sur les Côtes, c'étoient des *Mores-Malais*, qui venoient, comme ils le disoient eux-mêmes, de Borneo, & de la Terre-ferme de Malacca. D'eux étoient sortis les *Tagales*, qui sont les Naturels de Manille, & des environs. On remarque leur origine à leur langage, qui ressemble beaucoup au Malai, à leur couleur, à leur taille, à leur habillement, & sur-tout à leurs usages, qu'ils ont pris des Malais & des autres Nations des Indes. L'arrivée de ces Peuples, dans les Isles, peut être attribuée à quelque tempête. En 1690, un accident de cette nature y amena quelques Japonais, qui embrassèrent le Christianisme. Carreri, qui se trouvoit à Manille, en 1696, vit quelques-uns de ces nouveaux Fidèles, qui avoient deux robes aussi longues que des soutanes ecclésiastiques, avec des manches rondes & larges. Celle de dessous étoit serrée de deux ceintures, l'une venant de la droite, & l'autre de la gauche. Leurs haut-de-chausses étoient fort longs, & leurs souliers ressembloient aux focs des Religieux Franciscains, qu'on nomme *Pénitens*. Leurs cheveux étoient courts, & rasés sur le devant jusqu'au sommet de la tête (f).

MAIS ne se peut-il pas aussi que les vûes du Commerce & l'espérance du gain aient amené volontairement des Malais aux Philippines?

Bisayas, ou
Pintados.

Les Peuples, qu'on nomme *Bisayas* & *Pintados*, dans les Isles de Camarines, de Leyte, de Samar, Panay & plusieurs autres, sont venus vraisemblablement de l'Isle Celebes, ou de Macassar, dont les Habitans,

tude en longueur, & s'étendent depuis près de cinq degrés de Latitude Septentrionale jusqu'au-delà du dix-neuvième degré, & ont en largeur environ six degrés de Longitude. Ptolémée met les Isles *Maniales*, ou Manilles, au cent quarante-deuxième degré de Longitude. Mais tout le monde ne commence pas à compter du même point. Il y a, suivant les observations de Dampier, douze ou quatorze Isles au Midi de Luçon, ou Manille, habitées par des Espagnols. „ Outre celles-là, dit-il, „ Il y en a une infinité d'autres petites, qui „ ne font d'aucune considération. Il y en a „ même de grandes, qui ne valent pas

„ micux. Plusieurs n'ont pas de nom, ou „ en ont du moins de si différens, que les „ Géographes varient extrêmement là des- „ sus”. *Voyage de Dampier*, Amsterdam, 1701, Tome I. pag. 323.

Nota. Dampier, & d'après lui, M. Prevost dans cette Note, renferment ces Isles entre le cinquième & le douzième degré de Latitude, quoiqu'ils leur donnent treize degrés d'étendue. Nous avons corrigé cette erreur, qui n'est pas moindre de *sepi* degrés. R. d. E.

(f) Carreri, *ubi supra*, pag. 64.

dans plusieurs Cantons, ont, comme eux, l'usage de se peindre le corps (g). A l'égard de Mindanao, Xolo, Bool, & une partie de Sebu, ceux que les Espagnols ont trouvés Maîtres de ces Isles, paroissent venus de Ternate, qui n'est pas éloignée. On en juge par leur Commerce & leur Religion, qui sont les mêmes, & sur-tout par les liaisons qu'ils conservent encore avec les Habitans de cette Isle.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Les Noirs, qui vivent dans les rochers & les bois épais dont l'Isle de Manille est remplie, n'ont aucune ressemblance avec les autres Habitans. Ce sont des Barbares, qui se nourrissent des fruits & des racines qu'ils trouvent dans leurs montagnes, & des animaux qu'ils prennent à la chasse. Ils mangent des singes, des serpens & des rats. Leur unique vêtement est un morceau d'écorce d'arbre, au milieu du corps; comme celui de leurs femmes est une toile, tissue de fil d'arbres, qu'elles nomment *Tapisse*, avec quelques brassilets de jonc & de cannes. Cette race de Sauvages n'a ni Loix, ni Lettres, ni d'autre Gouvernement que celui de la Parenté. Chacun obéit au Chef de sa famille. Leurs femmes portent les enfans dans des besaces d'écorce d'arbres, ou liés autour d'elles. Ils dorment dans tous les lieux où la nuit les surprend, soit dans le creux d'un arbre, ou dans des nattes d'écorce, qu'ils disposent en forme de hutes. Leur passion va si loin pour la liberté, que les Noirs d'une montagne ne permettent point à ceux d'une autre de mettre le pied sur leur terrain; & cette indépendance mutuelle fait naître entr'eux de sanglantes guerres. Ils ont une haine mortelle pour les Espagnols. Lorsqu'ils en tuent quelqu'un, ils célèbrent leur joye par une fete, dans laquelle ils boivent entr'eux dans son crâne. Leurs armes sont l'arc & les flèches, dont ils empoisonnent la pointe, & qu'ils percent à l'extrémité, afin qu'elles se rompent dans le corps de leurs Ennemis; avec la zagaie ils portent une espèce de poignard attaché à leur ceinture, & un petit bouclier de bois. Ces Noirs n'ayant pas laissé de s'allier avec des Indiens aussi sauvages qu'eux, il en est sorti une autre race de Noirs, qui se nomment *Mangbians*, & qui habitent les Isles de Mindoro & de Mundos. Quelques-uns ont les cheveux aussi crépus que les Nègres d'Ang-la. D'autres les ont assez longs. La couleur de leur visage est celle des Ethiopiens. Carreri, qui tenoit ce détail des Jésuites & de plusieurs autres Missionnaires, ne fait pas difficulté d'ajouter, sur leur témoignage, qu'on a vu, à plusieurs de ces Barbares, des queues de quatre ou cinq pouces de long (b).

Noirs des
montagnes de
Manille.

Race sortie
d'eux.

On trouve, dans les Isles, quelques autres espèces de Sauvages, tels que les *Zanbales*, qui portent les cheveux longs comme les Indiens conquis; les *Ilayas*, les *Tingbians*, & les *Igolottes*. Quelques-uns payent le tribut, quoiqu'ils n'aient pas été vaincus par les Espagnols. Carreri ne put être informé de la Religion des Noirs. Les Missionnaires l'assurèrent unanimement, que ce malheureux Peuple vit comme les bêtes farouches, & que la seule trace de culte qu'ils aient aperçu, dans les montagnes, est une pierre ronde, ou un tronc d'arbre, pour lesquels ils marquent une sorte de vénération

Autres Sauvages des
Isles.

(g) On a vu dans les journaux de de Noort, de le Maire, &c., que cet usage est

commun dans les Isles de la Mer du Sud.

(b) *Ibidem*, pag. 68.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

ration (i). Les trois autres Nations, qu'on a nommées auparavant, conservent quelque penchant pour les superstitions du Mahométisme, par la correspondance qu'ils entretiennent avec l'Isle de Ternate & les Malais.

Il paroît, suivant l'opinion la plus commune, que les premiers Habitans de ces Isles ont été les Noirs, & que leur lâcheté naturelle ne leur ayant pas permis de défendre leurs Côtes contre les Etrangers qui sont venus de Sumatra, de Borneo, de Macassar & d'autres Pays, ils les ont abandonnées pour se retirer dans les montagnes. Aussi, dans toutes les Isles où cette race de Noirs subsiste encore, les Espagnols ne possèdent que les Côtes. Ils ne les possèdent pas même entièrement. Depuis *Maribebes* jusqu'au Cap de *Bolinao*, dans l'Isle même de Manille, on n'ose descendre au rivage pendant cinquante lieues, dans la crainte des Noirs, qui sont les plus cruels ennemis des Européens. Ils occupent tout l'intérieur de l'Isle; & l'épaisseur des bois est seule capable de les défendre contre les plus fortes Armées. On lit, dans les Relations mêmes des Espagnols, que de dix Habitans de l'Isle, à peine l'Espagne en compte un dans sa dépendance. Passons, avec Carteri & Dampier, à la Description particulière des Isles.

(i) Pag. 69. Il ajoute qu'on a trouvé néanmoins, dans leurs cabanes, quelques Statues informes.

§. II.

Description de l'Isle de Luzon, nommée aussi Manille.

Forme de
l'Isle de Ma-
nille.

CETTE Isle passe pour la principale des Philippines. Son extrémité Orientale est au treizième degré trente minutes, & celle du Nord touche presque au dix-neuvième. On compare sa figure à celle d'un bras plié; inégale néanmoins dans son épaisseur, puisque du côté de l'Orient on peut la traverser en un jour, & que de celui du Nord elle s'élargit si fort, que sa moindre largeur, d'une Mer à l'autre, est de trente à quarante lieues. Toute sa longueur est de cent soixante lieues Espagnoles, & son circuit d'environ trois cens cinquante.

Origine de
sa Capitale.

DANS le coude de ce bras, la Mer reçoit une grande Rivière, qui forme une Baye de trente lieues de circuit. Les Espagnols l'appellent *Babia*, parcequ'elle sort d'un grand Lac nommé *Babi*, qui est à dix-huit miles de leur Capitale. C'étoit dans le même lieu, c'est-à-dire, dans l'angle formé par la Mer & la Rivière, que les Insulaires avoient leur principale Habitation, composée d'environ trois mille huit cens maisons. Elle étoit environnée de plusieurs marais, qui la fortifioient naturellement, & d'un terrain, qui produisoit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie; deux raisons qui la firent choisir, à Lopez-Legaspi, pour en faire la Capitale Espagnole, sous l'ancien nom de Manille (a). Ce dessein fut exécuté le jour de Saint-Jean de l'année 1571, cinq jours après la conquête: mais la victoire s'étant déclarée pour les armes d'Espagne, le jour de Sainte *Potentia-*

(a) On renvoie sa Description à la fin de l'Article.

ne,

ne, qui est le 19 du même mois, cette Sainte fut choisie pour la Patrone de l'Isle.

La Baye est profonde dans presque toutes ses parties, fort poissonneuse, bordée de villages & de quantité d'arbres. A trois lieues de Manille, elle offre un fort bon Port, qui se nomme *Cavite*. Vers son entrée, à huit lieues de Manille, on voit l'Isle *Mirabelle*, ou *Maribeles*, dont la terre est fort haute, & d'environ trois lieues de circuit. Les Espagnols y entretiennent une garde de six Soldats, commandés par un Officier, qui fait aussi l'office de Corregidor, ou Gouverneur, dans un Village de cinquante maisons, qui regarde la Ville de Manille. On distingue trois passages, pour entrer dans la Baye. Le premier, qui est le plus fréquenté, parce qu'il est le plus profond, n'a pas moins d'une demie lieue de largeur. Il est entre l'Isle & la Pointe qu'on nomme *Pointe du Diable*. Le second est large d'un quart de lieue, entre la Côte opposée, & ce qu'on nomme l'*Ecueil des chevaux*. Il a peu de fond; & quelques petits rochers, cachés sous l'eau, le rendent moins sûr. Le troisième, qui a trois lieues de largeur, est entre l'*Ecueil des chevaux* & la Pointe de *Marigondon*. Les Bancs, dont il est rempli, ne permettent point d'y entrer sans beaucoup de précautions.

En sortant de la Baye, sur la gauche, par la route que prennent les Vaisseaux de la Nouvelle-Espagne, on trouve, après quatorze lieues de chemin, la Baye de *Balayan* & *Bombon*, qui a trois lieues de tour, & derrière laquelle on découvre un Lac avec quantité d'Habitations. En allant vers l'Est, on passe la Pointe du *Souffre*, & l'on entre dans la Baye de *Batangas*, qui n'est habitée que par des Indiens. Près de la Pointe, on rencontre la petite Isle de la *Caza*, qui est remplie de gibier, & le Port de *Malcaban*, qui est entre cette Isle & la Pointe.

Après avoir passé la Baye de *Batangas*, on trouve les Villages de *Lozo* & de *Galban*, dont le voisinage offre des apparences de Mines. C'est-là que se termine la Province de *Balayan*, qui commence à l'Isle *Maribeles*, & qui contient environ deux mille cinq cens Indiens tributaires. On entre ensuite dans celle de *Calilaia*, ou *Tayabas*, qui s'étend jusqu'au Cap de *Bondo*, & dans les terres jusqu'à *Mauban*, sur la Côte opposée de l'Isle. Elle est plus grande & mieux peuplée que la première. On passe, de cette Province, dans celle de *Camarines*, qui comprend *Bondo*, *Pasacao*, *Abalon*, Capitale de la Jurisdiction de *Cantaduanes*, *Bulan*, *Sorsokon*, Port où l'on construit les gros Vaisseaux du Roi, & la Baye d'*Albay*, qui est hors du Détroit, & proche de laquelle est un Volcan très-haut, qu'on aperçoit de fort loin en venant de la Nouvelle-Espagne. La Montagne du Volcan a quelques sources d'eau chaude; une entr'autres, dont l'eau change en pierre le bois, les os, les feuilles, & l'étoffe même qu'on y jette. *Carreri* rend témoignage qu'on présenta au Gouverneur des Philippines, Dom François *Tello*, une écrevisse, dont la moitié seulement étoit pétrifiée, parce que dans la vûe de rendre ce phénomène plus sensible, on avoit pris soin qu'elle ne le fût pas entièrement. Dans un Village, nommé *Troi*, à deux lieues du pied de la montagne, on trouve une grande source d'eau tiède,

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Baye de
Bahia, ou de
Manille.

Trois passages
dans cette
Baye.

Province &
Baye de
Balayan & Bour-
bon.

Province de
Calilaia, ou
Tayabas.

Province de
Camarines.

Source dont
l'eau pétrifie.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Ville &
Evêché de
Caceres.

Province
de Paracala.
Ses Mines
d'or, & d'au-
tres métaux.

Nouvelle-
Segovie, Ca-
pitale de la
Province de
Cagayan.

Province
d'Ilocos.

de, qui a la même propriété, sur-tout pour les bois de *Molai*, de *Binanua* & de *Naga* (b).

AU-DELA d'Albay, vers l'Orient, on découvre le Cap de *Burysagai*. Ici la Côte remonte vers le Nord, en laissant à droite les Isles Cantaduanes, qui en sont éloignées de deux lieux. Ensuite, côtoyant l'Isle, on trouve la Rivière de *Bicor*, qui vient d'un Lac, & baigne les murs de *Caceres*, Ville fondée par Dom François de Sande, second Gouverneur & Propriétaire de ces Isles. L'Evêque du nouveau Caceres y fait sa résidence; & les Provinces de Calilaia, de Camarines & d'Ibalon sont sous sa Jurisdiction.

DE la Province de Camarines, on entre dans celle de *Paracala*, qui a de riches Mines d'or & d'autres métaux, sur-tout d'excellentes pierres d'aiman. On y compte environ sept mille Indiens, qui payent tribut à l'Espagne. Le terroir en est plat & fertile. Il produit particulièrement des arbres de cacao & des palmiers, dont on tire beaucoup d'huile & de vin. Après trois jours de chemin le long de la Côte, on trouve la Baye de *Mauban*, dans le pli du bras. Au-dehors de cette Baye est le Port de *Lampon*, qui ressemble à celui de *Mauban*.

DEPUIS Lampon jusqu'au Cap *Del-Enganno*, la Côte n'a pour Habitans que des Infidèles & des Barbares. C'est-là que commence la Province & la Jurisdiction de *Cagayan*, la plus grande de toutes ces Isles. Elle s'étend l'espace de quatre-vingt lieux en longueur, & de quarante en largeur. Sa Capitale est la *Nouvelle-Segovie*, fondée par le Gouverneur Dom Gonfalve de Ronquille, avec une Eglise Cathédrale, dont le premier Evêque fut Michel de Benavides, en 1598. La Ville est située sur le bord d'une Rivière du même nom, qui vient des montagnes de *Santor*, dans *Pampangan*, & qui traverse presque toute la Province. C'est la résidence d'un Alcade Major, avec une Garnison. On y a construit un Fort de pierre, soutenu par d'autres Ouvrages, pour se défendre des Montagnards. Les Paroisses de cette Province ont été confiées aux *Dominiquains*. On observe que le Cap d'Enganno, qui est le plus Septentrional de l'Isle, est fort dangereux par les vents du Nord & par la force des Courans. Après avoir suivi la Côte, de l'Est à l'Ouest, pendant quinze lieux, on trouve l'autre Pointe, qui se nomme *Boxendor*. Au-delà de ce Cap, la Côte tourne au Sud, & l'on fait encore vingt lieux dans la Province de *Cagayan*, pour entrer dans celle d'Ilocos. Les *Cagayans* tributaires sont au nombre d'environ neuf mille. Toute la Province est fertile; & ses Habitans, dont on vante la vigueur, se partagent entre l'agriculture & la milice, tandis que leurs femmes font divers ouvrages de coton. Les montagnes y fournissent une si grande abondance de cire, qu'étant à très-vil prix, les pauvres s'en servent au lieu d'huile à brûler. On trouve, dans les mêmes lieux, quantité de bois estimés, tels que le brésil & l'ébène. Les forêts y sont remplies de sangliers, moins bons à la vérité que les nôtres, & de cerfs qu'on tue pour la peau & les cornes, dont on fait un Commerce avantageux avec les Chinois.

LA Province d'Ilocos passe pour une des plus peuplées & des plus riches

de

(b) Carreri, *ubi supra*, pag. 77.

de toutes ces Îles. Elle a quarante lieues de Côtes, & sa situation est sur les bords de la Rivière de *Bigan*. Guido de *Laccazaris*, Gouverneur Espagnol, y fonda, en 1574, une Ville, qu'il nomma *Fernandine*. Cette Province ne s'étend pas plus de huit lieues dans les Terres, parcequ'on trouve, à cette distance, des montagnes & des forêts habitées par les *Igolottes*, Nation guerrière & de haute stature, & par des Noirs qui n'ont pas encore été subjugués. Une Armée Espagnole, qui attaqua les *Igolottes*, en 1623, connut l'étendue de ces montagnes, dans une marche de vingt & une lieues qu'elle n'y put faire qu'en sept jours. Elle passa continuellement sous des muscadiers sauvages & sous des pins. Ce ne fut qu'au sommet de la montagne, qu'elle trouva les principales Habitations des *Igolottes*. Ces lieux sauvages leur fournissent de l'or, qu'ils échangent avec les Tributaires d'*Iloocos* & de *Pangasinan*, pour du tabac, du riz & d'autres commodités.

DESCRIPTION
DES I-LES
PHILIPPINES.

On passe ensuite dans la Province de *Pangasinan*, dont la Côte a quarante lieues d'Espagne de longueur, & la même largeur, à peu près, que celle d'*Iloocos*. Ses montagnes produisent beaucoup d'une espèce de bois, que les Indiens nomment *Sibucan*, renommé pour teindre en rouge & en bleu. Tout le fond de cette Province est habité par des Sauvages, qui vont errans dans les forêts & les montagnes, aussi nuds, aussi féroces que les animaux des mêmes lieux. Ils sèment néanmoins quelques grains dans leurs vallées; & le reste de leur travail consiste à ramasser, dans le lit des Rivières, de petits morceaux d'or, qu'ils donnent, pour ce qui leur manque, aux Indiens tributaires. On compte, de ceux-ci, dans la Province d'*Iloocos*, environ neuf mille; & sept mille dans celle de *Pangasinan*. C'est dans la dernière qu'est le Port de *Bolinan*, & la *Plaga-Onda*, lieu fameux aux Philippines, par la victoire que les Espagnols y remportèrent sur la Flotte Hollandoise d'Olivier de Noort. (c).

Province
de Pangasinan.

La Province de *Pampangan*, qui fait la séparation du Diocèse de la Nouvelle-Ségovie & de l'Archevêché de Manille, suit celle de *Pangasinan*. Cette Province, qui a beaucoup d'étendue, est d'une extrême importance pour les Espagnols, par l'utilité qu'ils en tirent continuellement pour la conservation de l'Île. Les Habitans, qu'ils ont pris soin d'accoutumer à leurs usages, servent non-seulement à les défendre, mais à les seconder dans toutes leurs entreprises. D'ailleurs son terroir est très-fertile, sur-tout en riz; & Manille en tire ses provisions. Elle fournit aussi du bois pour les Vaisseaux, avec d'autant plus de facilité que ses forêts sont sur la Baye, & peu éloignées du Port de Cavite. On y compte huit mille Indiens conquis, qui payent le tribut en riz. Ses montagnes sont habitées par les *Zambales*, Peuples féroces, & par des Noirs aux cheveux crépus, qui sont continuellement aux mains pour défendre les limites de leurs juridictions sauvages, & s'interdire mutuellement l'accès des bois dont ils s'attribuent la propriété.

Province
de Pampangan.

BAHI est une autre Province à l'Orient de *Bahia*, qui n'est pas moins importante aux Espagnols pour la construction des Vaisseaux. On recueille,

Province
de Bahi.

(c) C'est tout le contraire, & de Noort s'attribue la victoire; Voyez la Relation au Tome XIV. pag. 223. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Betel de
Manille.

le, autour du Lac de son nom, & des Villages voisins, les meilleurs fruits de l'Isle; sur-tout de l'areca, que les Habitans nomment *Bonga*, & du betel, qu'ils appellent *Buys*. Le betel de Manille l'emporte sur celui du reste des Indes. Aussi les Espagnols mêmes en mâchent-ils du matin au soir. Les Habitans tributaires de cette Province, qui sont au nombre d'environ six mille, sont employés sans cesse à couper, ou scier du bois, pour le Port de Cavite. Le Roi leur donne, pour le travail, une piañtre par mois, & leur provision de riz.

Province
de Bulacan.

ENTRE Pampangan & Tondo, on trouve une petite Province nommée *Bulacan*, qui abonde en riz & en vin de palmier. Elle est habitée par les *Tagales*, dont on ne compte que trois mille, qui payent le tribut.

Province
des Isles.

Isle de Can-
taduanes.

ENFIN l'on met au nombre des Provinces de Luçon, ou Manille, plusieurs Isles voisines de l'embouchure du Canal, telles que *Cantaduanes*, *Masbate*, & *Bourias*. La première a trente lieues de circuit, & sa figure est triangulaire. Elle est des premières qui se présentent à l'approche des Philippines, & si proche de l'Embocadero de Saint-Bernardin, que plusieurs Pilotes, s'y étant trompés, & croyant entrer dans la bouche du Détroit, se sont jetés entre des Bancs dangereux, dont toute l'Isle est environnée jusqu'à la portée du mousquet. Elle est exposée aux vents du Nord, qui ne permettent point d'en approcher jusqu'au milieu de Septembre. Sa fécondité est extrême en riz, en huile de palmier, en cocos, en miel & en cire. On y trouve plusieurs Rivières, dont le passage est dangereux, & le sable mêlé d'or, que les torrens y entraînent des montagnes; la plus grande se nomme *Catandagan*. Les Espagnols lui ont donné le nom de *Cantaduanes*, d'où l'Isle a pris le sien. La principale occupation des Habitans est de faire de petites Barques, qu'ils vendent à Mindoro, à Calilaia, à Balayan & dans d'autres lieux. Ils commencent par en faire une grande, coufue, suivant leur usage, avec des cannes, sans pont & sans cloux; & continuant par degrés d'en faire de plus petites, ils les mettent l'une dans l'autre, & les transportent ainsi jusqu'à cent lieues. Cette Nation est guerrière. Elle se peint comme les *Bifayas*; mais elle porte une sorte de veste, qui descend jusqu'aux genoux. Les femmes sont vêtues modestement, à la manière des *Bifayas*, d'une robe & d'un long manteau; & leurs cheveux sont liés, au sommet de la tête, d'un nœud en forme de rose. Elles portent, sur le front, un morceau d'or battu, large de deux doigts, & doublé de taffetas; avec trois pendans d'or à chaque oreille, l'un, comme on les porte en Europe, les deux autres plus bas, & des anneaux aux jambes, dont le bruit se fait entendre lorsqu'elles marchent. Cette parure n'empêche pas qu'elles n'ayent l'esprit mâle, & qu'elles ne s'exercent, comme les hommes, au travail de l'agriculture & de la pêche.

Description
de la Ville de
Manille.

APRÈS avoir fait le tour de l'Isle de Luçon, ou Manille, il ne manque, à cette curieuse Description, que celle de sa Capitale. La Ville de Manille est dans une position qui la fait jouir d'un Equinoxe presque continu. Pendant toute l'année, la longueur des jours & celle des nuits ne diffèrent pas d'une heure; mais les chaleurs sont excessives. Elle est située sur une Pointe de terre que la Rivière forme en se joignant à la Mer. Son circuit est d'environ deux miles, & sa longueur d'un tiers de mile, dans une forme

me si peu régulière, qu'elle est fort étroite aux deux bouts, & large au milieu. On y compte six Portes; celles de *Los Almazanes*, de *Saint-Dominique*, de *Parian*, de *Sainte-Lucie*, la *Royale*, & une Poterne. La muraille, du côté de Cavite, n'a que cinq petites Tours, garnies de pièces de fer; mais à la pointe, elle est défendue par un fameux Bastion, qui se nomme *Della-Fundizione*, & plus loin par un autre. C'est entre ces deux Ouvrages que se trouve la Porte Royale, qui est garnie d'une bonne Artillerie de fonte, avec plusieurs Ouvrages extérieurs. On trouve ensuite le Bastion de *Parian*, qui tire ce nom d'un Fauxbourg qui le couvre, & qui est monté aussi de plusieurs pièces de fonte. En continuant de suivre la Rivière, on voit la Tour de Saint-Dominique, proche d'un Couvent de cet Ordre; & l'on achève le tour de la Ville, en venant du Château, qui termine sa longueur. Ainsi, Manille est baignée au Midi par la Mer; au Nord & à l'Est par la Rivière, sur laquelle on entretient des ponts-levis, pour entrer dans la Porte Royale & dans celle de *Parian*.

SES maisons, quoique de simple charpente, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tirent assez d'agrément de leurs belles galeries. Les rues sont larges; mais on y voit quantité d'Edifices ruinés par les tremblemens de terre, & peu d'empressement pour les rebâtir. C'est la même raison qui fait que la plupart des maisons sont de bois. On comptoit, à la fin du dernier siècle, trois mille Habitans dans Manille, mais nés presque tous de tant d'unions différentes, qu'il a fallu des noms bizarres pour les distinguer. On y donne le nom de *Créole* à celui qui est né d'un Espagnol & d'une Américaine, ou d'un Américain & d'une femme Espagnole. Le *Métis* vient d'un Espagnol & d'une Indienne; le *Castis*, ou le *Terceron*, d'un Métis & d'une Métive; le *Quarteron*, d'un Noir & d'une Espagnole; le *Mulâtre*, d'une femme Noire & d'un Blanc; le *Grifo*, d'une Noire & d'un Mulâtre; le *Sambo*, d'une Mulâtre & d'un Indien; & le *Cabra*, d'un Sambo & d'une Indienne.

LES femmes de qualité, dans Manille, sont vêtues à l'Espagnole; mais celles du commun n'ont pour tout habillement qu'une pièce de toile des Indes, qui se nomme *Saras*, qu'elles s'attachent de la ceinture en bas, pour servir de juppe; & une autre, qu'elles appellent *Chinina*, qui leur sert de manteau. Dans un Pays si chaud, elles n'ont besoin, ni de bas, ni de souliers. Les Espagnols de la Ville sont habillés à la manière d'Espagne; mais ils ont pris l'usage des hautes sandales de bois, dans la crainte des pluies. Ceux, dont la condition est aisée, font porter, par un domestique, un large Parasol, pour les garantir des ardeurs du Soleil. Les femmes se servent de belles Chaîses, ou d'un *Hamac*, qui n'est, comme ailleurs, qu'une espèce de filet, soutenu par une longue barre de bois & porté par deux hommes, dans lequel on est fort à l'aise.

QUOIQUE la Ville soit également petite par l'enceinte de ses murs & par le nombre de ses Habitans, elle devient très-grande, si l'on y comprend ses Fauxbourgs. A cent pas de la Porte de *Parian*, on en trouve un du même nom, qui est le Quartier des Marchands Chinois. On les appelle *Sangleys*. Cette Habitation a plusieurs rues, toutes bordées de boutiques remplies d'étoffes de soye, de belles porcelaines, & d'autres marchandises.

On

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

Distinction
des races qui
viennent de
différentes
unions.

Habit des
Espagnols de
Manille.

Fauxbourgs
qui agrandis-
sent beaucoup
Manille.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Des Chinols,
nommés San-
gleys, font
tout le Com-
merce.Leur Gouver-
nement.Quinze
Fauxbourgs à
Manille.Collège des
Jésuites de
Manille.

On y trouve toutes fortes d'Artisans & de Métiers. Les Espagnols dédaignant de vendre & d'acheter, tout leur bien est entre les mains des Sangleys, auxquels ils abandonnent le soin de le faire valoir. On en compte près de trois mille dans Parian, sans y comprendre ceux des autres parties de l'Isle, qui sont au même nombre. Ils étoient autrefois environ quarante mille; mais la plupart périrent dans diverses séditions, qu'ils avoient eux-mêmes excités, & qui attirèrent d'Espagne une défense à tous les autres de demeurer dans l'Isle. Cet ordre est mal observé. Il en arriva tous les ans quelques-uns, dans quarante ou cinquante Chiampons, qui apportent à Manille quantité de marchandises, sur lesquelles ils font beaucoup plus de profit qu'ils n'en peuvent espérer à la Chine. Ils demeurent cachés quelque-tems, pour éluder la Loi. Ensuite l'habitude de les voir, & l'intérêt même des Espagnols, font fermer les yeux sur leur hardiesse.

LES Sangleys de Parian sont gouvernés par un Alcade, ou un Prévôt, auquel ils payent une somme considérable. Ils ne sont pas moins libéraux pour l'Avocat Fiscal, qui est leur Protecteur déclaré, pour l'Intendant & les autres Officiers; sans parler des impôts & des tributs qu'ils payent au Roi. Pour la seule permission de jouer (d), au commencement de leur nouvelle année, ils donnent au Roi dix mille pièces de huit. On ne leur laisse néanmoins cette liberté que très-peu de jours, pour ne les pas exposer au risque de perdre le bien d'autrui. D'ailleurs, ils sont contenus rigoureusement dans le devoir. On ne leur permet pas de passer la nuit dans la maison des Chrétiens; & leurs boutiques ne doivent jamais demeurer sans lumière. Carriero assure que c'est pour les détourner d'un vice abominable qui est fort commun à leur Nation (e).

APRÈS avoir passé la Rivière sur le Pont qui est proche de Parian, on trouve les Fauxbourgs de *Tondo, Minondo, Sainte-Croix, Dilao, Saint-Michel, Saint-Jean de Bagumbaia, Saint-Jacques, Notre-Dame de l'Hermitte, Malati, Chiapo*, & plusieurs autres jusqu'au nombre de quinze, qui sont tous habités par des Indiens, des Tagales, & d'autres Nations, sous la direction d'un Alcade. La plupart des maisons y sont de bois, & bâties sur des piliers le long du Fleuve. Elles sont couvertes de *Nipas*, ou de feuilles de palmier. Les côtés sont garnis de cannes. On y monte par des échelles, qui sont nécessaires dans un terrain humide & souvent couvert d'eau. *Tondo*, qui s'étoit conservé sous la puissance d'un petit Roi, étoit autrefois environné de remparts & muni de quelques pièces d'Artillerie; mais il fit peu de résistance aux armes des Espagnols. Dans l'espace qui est entre ces Fauxbourgs, on trouve, sur l'un & l'autre bord de la Rivière jusqu'au Lac de Bahi, quantité de Jardins, de Fermes & de Maisons de campagne.

CARRERI eut la curiosité de visiter tous les Edifices de Manille, qui lui parurent dignes de ses observations. Le Collège des Jésuites est fort grand, orné

(d) Leur Jeu se nomme la *Metana*. C'est un pair ou non. Ils mettent quantité de petites monnoyes en un monceau, qui est pour celui qui devine. Ceux qui tiennent le Jeu sont si adroits, que la longueur & la hauteur

du monceau leur font connoître le nombre des monnoyes. Quelquefois il leur suffit d'en lever subtilement une petite pièce, pour faire le nombre qu'ils se font proposer.

(e) *Voyez supra*, pag. 22.

orné de très-longues & très-hautes voutes, avec de spacieux dortoirs; mais, depuis le premier étage jusqu'au sommet, tout est de bois, dans la crainte des Tremblemens de terre. Par la même raison, toute la partie supérieure de l'Edifice est soutenue par de hautes colonnes, afin que ce poids fatigue moins les murs, qui ne résisteroient pas autrement à de si violentes secousses. On voit, au centre du Collège, un magnifique Cloître, & une Eglise du même éclat; dont le Maître-Autel est richement orné. Six autres Autels, brillans des plus belles dorures, répondent au principal. Le Portail est d'une pierre fort estimée, & travaillée avec beaucoup d'art. Cette Maison, qui se nomme *Saint-Ignace*, fut fondée en 1581, sous le premier Evêque de Manille, par le Père *Sedigno-Alonso*. Allez proche, est un autre Edifice, nommé *Saint-Joseph*, qui porte plus proprement le titre de Collège, où les Jésuites avoient alors quarante Ecoliers pour les Humanités, la Philosophie & la Théologie. On y prend tous les Degrés. Outre ses revenus particuliers & les pensions du Roi, il s'y trouve des Etudiens, qui payent une pension annuelle de cent cinquante pièces de huit. Ils sont vêtus de couleur de pourpre, avec des robes d'étoffe rouge. Les Gradués, pour se distinguer des Humanistes, portent un collier de la même étoffe.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Distinction
des Etudiens.

Le Couvent de *Sainte-Claira* n'a de remarquable, que d'être composé de quarante Religieuses, qui vivent d'aumônes, sans dot & sans domestiques, & de s'être soutenu, dans cette austérité, depuis l'année 1701, que ses Fondatrices vinrent de la Nouvelle-Espagne.

Divers
Couvens.

La *Miséricorde* est un Monastère dédié à Sainte-Elisabeth, où l'on reçoit les Orphelines, filles d'Espagnols & de Métifs. Lorsqu'elles trouvent l'occasion de se marier, on leur donne pour dot, trois cens, & quelquefois quatre cens pièces de huit.

Le Couvent des Augustins est spacieux. Les dortoirs en sont voutés. On admire, dans l'Eglise, quinze Autels dorés, dont quelques-uns ont des paremens d'argent massif. La Sacristie est d'une richesse, qui mérite la curiosité des Voyageurs.

Le Château, qui porte le nom de *Saint-Jacques*, est situé sur la pointe Occidentale de la Ville. La Mer le baigne d'un côté, & la Rivière de l'autre. Le Fossé, qui le sépare de la Ville, est fort profond, & se remplit d'eau lorsque la Mer monte. On le passa sur un Pont-levis. Aux deux extrémités, il a deux bons Bastions, bien montés d'Artillerie. L'autre pointe du triangle, vers l'Occident, est défendue par une Tour, qui garde tout à la fois l'entrée de la Rivière, & un très-petit Port, dont l'accès n'est facile qu'aux moindres Bâtimens. Deux petits Ravelins, à fleur d'eau, font le reste des fortifications. Après avoir passé deux Portes, on arrive au Corps-de-Garde, qui est suivi d'une grande Place d'armes, au bout de laquelle on trouve un second Corps-de-Garde, la Maison du Gouverneur & une autre Place d'armes.

Château de
Manille.

La Chapelle Royale est devant le Château. Elle est fort ornée de dorures. Huit Chapelains la desservent, à chacun desquels le Roi donne par mois quinze pièces de huit, & cinquante au Doyen. Ils sont obligés d'enterrer les Soldats, pour une somme fixe qu'ils n'ont pas honte de recevoir à chaque Enterrement.

XV. Part.

D

L'EGLISE

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

L'ÉGLISE Archiépiscope est grande, & soutenue de chaque côté par six Pilastres. Mais elle est fort mal ornée. Cependant le seul revenu fixe de l'Archevêque est de six mille pièces de huit; & de douze Chanoines, qui composent le Chapitre, les uns ont quatre cens, d'autres cinq cens pièces, toutes payées par le Trésor Royal. Manille, après avoir eu son premier Evêque en 1581, fut érigé en Archevêché en 1598 (f).

Les Eglises des Augustins Déchaussés & de Saint-Dominique ne manquent point d'ornemens. Les Dominicains ont deux Collèges; l'un nommé *Saint-Thomas*, dont les revenus servent à l'entretien de cinquante Etudiants, qui portent un habit verd, avec une robe de satin incarnat, & qui doivent être Espagnols. Dans l'autre, on reçoit indifféremment des enfans Espagnols & des Métais. Leur habit est bleu, & la fondation de cet Etablissement les oblige d'assister, les jours de Fête, aux Offices de la Chapelle Royale. On prend les Degrés dans le Collège de Saint-Thomas, comme dans celui de Saint-Joseph.

Obligation
singulière du
Roi d'Espa-
gne.

C'EST une observation singulière, que le Roi d'Espagne fournit de l'huile pour les Lampes, & du vin pour les Messes, à toutes les Eglises des Philippines; sans autre exception que celle des Terres titrées, dont le Seigneur, ou le Baron, est obligé à l'entretien du Curé, & de l'huile qui sert à l'Eglise.

Autres Eta-
blissemens de
Manille.

Les Observantins, que nous nommons *Cordeliers*, sont chargés, à Manille, du Gouvernement des Paroisses. Ils ont une Eglise bien dotée, qui se nomme *Saint-François*. Celle d'une Paroisse des Augustins, qui est à deux miles de la Ville, & qui se nomme *Nôtre-Dame des Remèdes*, a ses murs intérieurs & son portail revêtus, avec beaucoup d'art, d'écailles d'huitres & d'autres poissons; ce qui forme, suivant l'Auteur, un spectacle digne de la curiosité des Etrangers. *Sainte-Potentiane* est un Couvent fondé par le Roi, pour seize pauvres Orphelines, auxquelles il fournit l'entretien, & une dot honnête lorsqu'elles se marient. Les femmes séparées de leurs maris, & les filles de débauche, y sont reçues aussi, par l'ordre de la Justice, mais sans communication avec les Orphelines, & sous la dure condition d'y gagner leur vie par un travail continu. L'Hôpital Royal est à deux miles de la Ville. Il n'a de singulier, que la distribution des deux Sexes, dont l'un occupe les corridors d'en-haut, & l'autre ceux d'en-bas. Un mile plus loin, on trouve un petit Fort, flanqué de petites tours & garni de fauconneaux, dans lequel on fait de la poudre pour le service du Roi.

Fort de
Saint-Philip-
pe; prison de
Dom Fernand
de Valenzua-
la.

CARRERI ne visita pas avec moins d'attention le Fort nommé *Cavite*, qui est proprement celui de Manille, quoiqu'il en soit éloigné de trois lieues. Il passa par le Fort de *Saint-Philippe*, situé sur une pointe de terre que forme la Baye. Ce Fort, qui fut bâti après celui de Manille, est un quarré régulier, défendu par un assez grand nombre de petites pièces d'Artillerie, autour duquel on bâtissoit alors des Cazernes pour les Soldats, des Magasins & des Citernes. Il servit de prison, pendant dix ans, à Dom Fernand

(f) Le premier Evêque fut le Père *Salsar*, Dominicain; & le premier Archevêque, le Père *Bauza*, Franciscain.

mand *Valenzuela*, Grand d'Espagne & Premier Ministre, qui s'y vit relegué en 1679 (g).

La Ville de Cavite est à la vûe de Manille, au Sud, sur une langue de terre assez étroite, qui a d'un côté la Mer, & de l'autre le Port. Cette situation n'a pas permis de la ceindre de murailles; mais, vers le bout de la langue de terre, elle a pour sa défense un bon Château. Le côté opposé est fermé d'une Mer à l'autre, par un mur garni de quelques pièces de canon, & par un fossé qui se remplit d'eau dans les hautes marées, & qu'on passe sur un pont-levis. Avec peu de dépense, on seroit une Ile de Cavite. Le Port est en demi cercle, comme celui de Trapani en Sicile. On y est à l'abri des vents du Sud, mais si peu des vents du Nord, que les gros Vaisseaux n'y trouvent pas de sûreté, s'ils ne sont fort proches de Terre. Les Edfices de Cavite sont de bois, ou de cannes, sans excepter les Eglises; à la réserve de celle des Augustins & du Collège des Jésuites, qui sont de pierre. L'Arsenal forme la pointe du Château. On y voit ordinairement deux ou trois cens Indiens, & quelquefois six cens, que les Espagnols forcent de travailler à la fabrique des Vaisseaux & des Galions. Outre que le bois de l'Isle est dur & pesant, les planches ont tant d'épaisseur, & sont si bien doublées, qu'elles résistent au canon. On construit, dans cet Arsenal, des Vaisseaux d'une grandeur extraordinaire: mais l'Auteur condamne la pratique des Espagnols, qui exposent témérairement leurs biens dans ces vaites machines, sur une Mer orageuse, où les Bâtimens moyens courent moins de danger que les grands (b).

SAINT-ROCH, unique Fauxbourg de Cavite, s'étend hors du mur, depuis une rive jusqu'à l'autre, & n'est composé que de maisons de bois, au milieu d'une forêt d'arbres. L'Eglise Paroissiale en est fort belle. Ce Fauxbourg a plus d'Habitans que la Ville; Espagnols, Indiens & Sangleyes.

Le Lac de *Babi*, qui donne son nom à la Rivière & à la Baye, est fort long, mais fort étroit. Son circuit est d'environ quatre-vingt-dix miles. On trouve sur ses bords, qui sont habités & cultivés par des Indiens conquis, plusieurs maisons de Jésuites, d'Augustins & de Cordeliers. La pêche y est toujours abondante, quoique dangereuse par le grand nombre de crocodiles (i), qui sont également la guerre aux hommes & aux bêtes. On n'y voit pas moins de ces poissons qui se nomment *Eperes*; & ces deux espèces de monstres se battent entr'eux avec une extrême furie. Le dernier, trouvant son ennemi couvert d'écaillés, qui parent les coups de sa pointe, plonge, & le frappe au ventre. Aulli demeure-t-il ordinairement vainqueur.

(g) *Ibidem*. pag. 264. Voyez le Plan de Manille, que nous avons inséré au Tome précédent, pag. 223. R. d. E.

(b) *Ibid.* pag. 265. On en fait, dont la quille a soixante-deux coudées, & larges à proportion.

Nota Ces Vaisseaux sont si solidement construits, que quatorze Bâtimens Hollandois, qui s'approchoient de Cavite, à dessein de s'en emparer, n'en purent endommager un contre lequel ils se battoient, quoiqu'ils

eussent tiré plus de mille boulets de canon dans ses flancs. *Dampier*, pag. 120. R. d. E.

(i) *Carreri* dit qu'il ne se passe point d'année, que ces crocodiles ne dévorent quantité de personnes, & un grand nombre de chevaux sur lesquels ils s'élancent, lorsqu'ils s'approchent des bords du Lac. Comme ces monstres préfèrent la chair des chiens à la chair humaine, les Indiens mettent des chiens dans les pièges qu'ils leur tendent, & les prennent par ce moyen. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.
Description
de Cavite.

Son Faux-
bourg.

Lac de Babi.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Autre petit
Lac.Chauve-
souris des
Philippines.Source d'une
chaleur sur-
prenante.

queur. L'arme naturelle, qui lui a fait donner le nom d'épée, a jusqu'à six palmes de longueur, avec une bordure de dents aussi pointues que des cloux; & réunissant ainsi les qualités d'une scie & d'une épée, elle perce, elle coupe & déchire du même coup. En allant de Manille au Lac de Bahi, qui en est à dix-huit miles dans les terres, on rencontre quelques belles fermes & plusieurs Couvens. Un autre Lac, petit, mais profond, qui se trouve sur une montagne, à peu de distance du grand, est rempli d'eau fomaiche, tandis que celle du grand Lac est fort douce; ce qu'on attribue aux minéraux qui peuvent être dessous. Les arbres, dont il est environné, sont chargés d'une infinité de grandes chauve-souris, qui pendent attachées les unes aux autres, & qui prennent leur vol à l'entrée de la nuit, pour aller chercher leur nourriture dans des bois fort éloignés. Elles volent quelquefois en si grand nombre, & si serrées, qu'elles obscurcissent l'air de leurs grandes ailes, qui ont quelquefois six palmes d'étendue (k). Elles savent discerner, dans l'épaisseur des bois, les arbres dont les fruits sont murs. Elles les dévorent pendant toute la nuit, avec un bruit qui se fait entendre de deux miles; & vers le jour, elles retournent à leurs retraites. Les Indiens, qui voyent manger leurs meilleurs fruits par ces animaux, leur font la guerre, non-seulement pour se vanger, mais pour se nourrir de leur chair, à laquelle ils prétendent trouver le goût du lapin. Un coup de flèche en abat infailliblement plusieurs.

DANS un des Couvens qu'on rencontre sur cette route, on admire une Source, dont l'eau est si chaude qu'on n'y sauroit mettre la main; & que si l'on y met une poule, on lui voit tomber, non-seulement les plumes, mais la chair même de dessus les os. Elle fait mourir un crocodile qui en approche, & tomber ses plus dures écailles. La fumée, qu'elle exhale, ressemble à celle d'une fournaise ardente. Cette Source, qui est dans une montagne voisine du Couvent, forme un grand ruisseau, qui vient le traverser, & qui communique encore une chaleur extraordinaire aux lieux dans lesquels on la retient. L'eau en est excellente à boire, lorsqu'elle est refroidie. Une demie lieue plus loin, on voit, avec la même admiration, une petite Rivière, qui sort aussi de la montagne, & dont les eaux sont excessivement froides; mais sur le bord de laquelle on ne peut creuser tant soit peu le sable, sans en faire sortir une eau fort chaude (l).

(k) Ibid. pag. 42.

(l) Ibidem. pag. 42.

§. III.

Isles de Capoul, Ticao, Bourias, Marbate, Marindague, Mindoro, Louban, Babuyan, Paragua, Calamianes, Cuyo, Panay, Iuaras, Sibuyan, Romblou, Batan & Tablas.

Capoul.

À l'entrée du Détroit, on rencontre *Capoul*, & plusieurs autres petites Isles, qui, resserrant le Canal, donnent assez de violence aux courans pour faire tourner deux ou trois fois les plus gros Navires. Capoul a trois lieues de circuit. Son terroir est agréable & fertile. Les Indiens y ont

ont de fort bonnes Habitations, à la manière des Bifayas. *Ticao*, qui est à huit lieues au Nord-Est de la bouche du Détroit, est une île d'environ huit lieues de tour, habitée aussi par des Indiens, mais la plupart Sauvages. Elle offre un fort bon Port, dans lequel on trouve de l'eau fraîche & du bois. C'est la dernière Terre où les Vaisseaux touchent, en allant à la Nouvelle-Espagne.

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.
Ticao.

On découvre *Bourias*, à quatre lieues de *Ticao* vers l'Ouest. Cette île contient, dans une circonférence de cinq lieues, quelques Indiens tributaires, qui dépendent de la Paroisse de *Masbate*, autre île au Sud de *Bourias*, dont les Espagnols ne se rendirent Maîtres qu'en 1569. On donne, à *Masbate*, trente lieues de tour & huit de large. Ses Ports sont commodes pour toutes sortes de Vaisseaux. Elle est habitée par deux cens cinquante familles Indiennes, qui payent le tribut en cire, en civette & en sel; mais les Montagnards y sont en fort grand nombre. Quoique les Espagnols des Philippines soyent persuadés que *Masbate* a de riches Mines d'or, ils ne les font pas chercher; parcequ'ayant, tous les ans, à négocier pour la Nouvelle-Espagne, plusieurs centaines de mille pièces de huit, à dix pour cent de Commission, ils ne veulent pas risquer des frais, dont le retour est incertain. D'un autre côté, les Insulaires présentent un plat de riz, qui leur cause peu de fatigue, à des richesses qu'ils ne peuvent se procurer que par un pénible travail. A peine ramassent-ils l'or qu'ils trouvent quelquefois dans leurs Rivières. Les bords de la même île sont souvent enrichis d'ambre gris, que les courans du Canal y jettent sur le rivage.

Bourias.

Masbate, &
ses Mines
d'or.

AU-DESSUS de *Ticao*, de *Masbate* & de *Bourias*, on trouve, à quinze lieues de *Manille*, l'île de *Marinduque*, dont le circuit est d'environ dix-huit lieues. Sa terre est fort haute & abondante en fruits, sur-tout en cocos, dont les Habitans se nourrissent, parcequ'ils ont peu de riz. On y recueille beaucoup de pois: mais la cire n'y est pas si commune que dans les autres îles. Elle est habitée par cinq cens familles, d'une Nation douce & paisible, qui s'est assujettie à la Jurisdiction des Tagales, quoiqu'on remarque, au langage de ces deux Peuples, qu'ils n'ont pas la même origine.

Marinduque.

MINDORO, qui est à huit lieues de *Manille*, & cinq de *Marinduque*, a soixante-dix lieues de circuit. Sa figure est longue; & sa plus grande largeur est au Cap du Sud, où s'approchant d'une petite île élevée, qui se nomme *Ebin*, elle forme, avec elle, un Détroit, entre leur Côte & celle de *Panay*. Ce Détroit porte le nom de *Potal*. On en distingue un autre, entre *Mindoro* & *Louban*, qui s'appelle *Calabite*. La terre de *Mindoro* est haute & remplie de montagnes. Elle abonde en palmiers & en fruits; mais elle manque de riz dans plusieurs endroits. Les Canaux, & les Embouchures des Rivières, sont habités par des Indiens paisibles; Tagales, du côté de l'Est-Nord-Est & de *Manille*; Bifayas, sur la Côte qui regarde *Panay*. Ceux qui vivent dans le cœur de l'île, sont Manghians. Ils vont nus, & ne se nourrissent que de fruits sauvages: ils changent de demeure, suivant les saisons. Quoique voisins de *Manille*, ils ont encore la simplicité de

Mindoro.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Louban.

Ambil, &
son Volcan.

Babuyanes.

Les Cala-
miones.

Paragua.

changer la cire de leurs montagnes pour des cloux, des couteaux, des aiguilles & des plats (a). Ces Peuples sont braves, & fidèles à payer le tribut; mais jusqu'à présent ils ont rejeté le Christianisme, à l'exception d'un petit nombre, sur le territoire de *Nauban*. La Capitale de l'Isle, où l'Alcade Espagnol fait sa résidence, se nomme *Baco*. Son Canton est plein d'eaux fort saines, qui coulent de diverses montagnes, sur lesquelles on cueille quantité de salse-parcille. Assez proche de *Baco*, on trouve le *Vieux Mindoro*, d'où l'Isle a tiré son nom. Un de ses Caps, nommé le *Varadero*, s'étend vers *Tale*, Village de la Côte de Manille, entre les Bayes de *Bombon* & de *Bontengos*; & la petite Isle de *Verte*, qui se trouve entre les deux, resserre tellement le passage, que n'ayant pas plus d'un mile de large, les tourrans & les courans qui s'y forment sans cesse, mettent les Vaisseaux en danger, s'ils n'y entrent pas avec un vent & un courant favorable. On compte, dans *Mindoro* & dans *Louban*, mille sept cents Tributaires, qui fournissent de la cire, & une espèce de chanvre noir, dont on fait des cables pour les Vaisseaux du Roi, qui se construisent à *Tale*. [Les Naturels de *Louban* sont d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, d'un caractère vif & violent. Ils ne souffrent jamais d'insultes sans se vanger. Ces Insulaires sont braves & courageux, & ont résisté les premiers aux Espagnols, qui ont eu bien de la peine à les soumettre.] *Louban*, est une petite Isle basse, qui a cinq lieues de circuit, & proche de laquelle est la petite Isle d'*Ambil*, où se trouve un Volcan fort haut, que ses flammes font découvrir de fort loin.

De *Louban*, en remontant vers le Nord, on ne voit aucune Isle remarquable; mais au-delà du Cap *Boxeador*, à huit lieues de-là, vis-à-vis de la Nouvelle-Segovie, on trouve les petites Isles basses de *Babuyanes*, qui s'étendent jusqu'à celles de *Formose* & de *Lequios*. Dans la plus proche, que les Espagnols ont conquise, cinq cents Insulaires payent le tribut. Elle produit de la cire, de l'ébène, des patates, des cocos, des plantains, ou plantains, & d'autres commodités qui servent à l'entretien des Habitans. Le nom de *Babuyanes* vient de certains animaux, nommés *Babouyes*, qui s'y trouvent en abondance. A quatorze ou quinze lieues au Sud-Ouest de *Louban*, on découvre dix-sept petites Isles soumises, qui composent une Province Espagnole, sous le nom de *Las Calamiones*, outre plusieurs autres qui n'ont point encore été subjuguées. La plus grande se nomme *Paragua*. Une partie appartient aux Espagnols, & l'autre au Roi de Borneo. Cette Isle est la troisième en grandeur, parmi les Philippines: sa figure est allongée, comme un bras, par lequel Manille & *Mindoro* paroissent se donner la main avec la grande Isle de Borneo. Le circuit de *Paragua* est de deux cents cinquante lieues; sa longueur de plus de cent, & sa largeur de douze ou quatorze. Elle est, au centre, sous le dixième degré; & le Cap de *Tagufo*, qui la termine au Nord-Ouest (b), n'est éloigné de Borneo que de cinquante lieues.

DANS cet espace, les Isles basses sont en si grand nombre, qu'elles paroissent

(a) *Ubi supra*, pag. 42.

(b) C'est au Sud-Ouest, R. d. E.

roissent joindre les deux grandes Isles. Leurs Habitans, sur les Côtes, sont Sujets du Roi de Bornéo, qui est Mahométan; mais le milieu des Terres est habité par des Indiens sauvages, sans Chefs & sans Loix, qui apportent tous leurs soins à se défendre également du joug des Espagnols & de Bornéo. Environ douze cens des Insulaires maritimes, payent tribut à l'Espagne. Ils sont aussi noirs que les Nègres d'Afrique, & jamais ils n'ont de demeure fixe. [Ces Indiens ont des coutumes très-barbares: ils enterreront tout vivant un enfant né aveugle, on boiteux, ou avec quelque défaut qui le rende inutile à la Société. C'est encore un usage chez eux, de se tirer une goutte de sang, & de la présenter à celui avec qui ils font une alliance. Après cette cérémonie, ils manqueraient plutôt à leur père qu'à leur ami.] Les Espagnols entretiennent une Garnison à *Taytay*, sur le Cap opposé à *Taguso*, qu'ils appellent *Bornei*, dans un Fort assez médiocre. Le *Lampon*, ou le Gouverneur pour le Roi de Bornéo, fait sa résidence à *Lavo*. L'Isle est montagneuse, remplie de toutes sortes d'arbres & d'animaux, riche en cire, mais peu féconde en riz.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

PROCHE du Cap Septentrional de Paragua, vers l'Est, on trouve les trois Isles nommées *Calamianes*, qui donnent leur nom à une Province dont elles font partie. Ces Isles, & neuf autres voisines; sont habitées par des Indiens fort doux. Les montagnes y fournissent beaucoup de cire, dont la récolte se fait deux fois chaque année. On trouve, sur les rochers de la Côte; quantité de ces nids d'oiseaux, qui passent en Orient pour un mets fort délicat, & l'on y pêche aussi de très-belles perles. Au-delà des *Calamianes*, à la vue de la haute montagne de *Mindoro*, s'offrent les cinq Isles de *Cuyo*; peu éloignées les unes des autres. On y compte environ cinq cens familles tributaires, & fort affectionnées aux Espagnols, qui profitent de cette disposition pour en tirer beaucoup de riz, de légumes & de fruits. Leurs montagnes sont remplies d'oiseaux & de toutes sortes d'animaux.

Province des
Calamianes.

Leurs nids
d'oiseaux &
leurs perles.

Isles de *Cuyo*.

LA Province des *Calamianes* finit à ces Isles; & l'on entre dans celle de *Panay*, dont la première Terre est *Potol*. *Panay* est la plus fertile & la plus habitée de toutes les Isles de l'Archipel. Sa figure est triangulaire, & son circuit de cent lieues. Les noms de ses principaux Caps sont *Potol*, *Naso* & *Boulacabi* [ou *Bucalavi*.] La Côte, depuis *Boulacabi* jusqu'à *Potol*, court de l'Est à l'Ouest; celle de *Potol* à *Naso*, du Nord au Sud; celle de *Boulacabi* jusqu'au Cap d'*Iloilo*, qui a moins de hauteur que les trois précédens, continue du Nord au Sud; & celle d'*Iloilo* à *Naso*, va de l'Est à l'Ouest. Le milieu de l'Isle est sous le dixième degré de Latitude (ϵ). Du côté du Nord, jusqu'au milieu des deux Caps de *Boulacabi* & de *Potol*, la fameuse Rivière de *Panay* se rend à la Mer, vis-à-vis de la petite Isle *Lutaya*. On attribue la fertilité extraordinaire de *Panay*, aux Rivières dont elle est arrosée. On n'y fait pas une lieue sans rencontrer un ruisseau, sur-tout proche de la grande Rivière qui donne son nom à l'Isle, & qui l'arrose pendant quarante lieues. Les Espagnols assurent, que lorsqu'il tonne dans cette Isle, il y tombe, au lieu de foudre, de petites croix de pierre, d'un verd noirâtre, auxquelles ils

Province
de *Panay*.

Fertilité de
l'Isle de ce
nom.

(c) Sous l'onzième, suivant les Cartes. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Attentions
qu'elle s'est
attirées de
l'Espagne.

ils supposent beaucoup de vertu. Plusieurs Voyageurs ont vu de ces pierres; mais ils ne garantissent point que les Espagnols n'y impriment les croix. L'Isle a paru mériter tous les soins du Gouvernement. Elle est divisée en deux Jurisdictions, dont la première, qui est celle de Panay, comprend tout ce qui est entre le Cap de Potoi & celui de Boulacabi. Le reste de l'Isle dépend de l'Alcade d'Otton, qui fait sa résidence dans le Port d'Iloilo, bâti en 1681, sur un Cap de même nom. Ce Cap s'avancant au Sud, entre les Rivières de Tig, Bavan & Jaro, forme, avec l'Isle d'Imaras, un Détroit qui n'a pas plus d'une demie lieue de largeur, ou plutôt un Port ouvert. On compte, dans l'Isle, seize mille trois cents soixante-un Indiens tributaires. Elle produit mille boisseaux de riz, mesure d'Espagne. Ses Habitans sont d'une taille épaisse, adroits à la chasse, & fort exercés à l'agriculture. Ils ont, en abondance, des sangliers & des cerfs. Leurs femmes entendent l'art de fabriquer des étoffes & d'en varier les couleurs. L'Isle de Panay a quatorze Paroisses, dépendantes des Augustins; trois autres Eglises, desservies par des Prêtres séculiers, & un Collège de Jésuites. Outre les Tributaires, on y voit encore un assez grand nombre de ces Indiens noirs, qui ont été les premiers Habitans de l'Isle, & que les Bisayas ont forcés de se retirer dans l'épaisseur des bois. Ils n'ont pas les cheveux si crépus, ni la taille si haute, que les Nègres de Guinée. Leur retraite est dans les lieux les plus escarpés des montagnes, où ils mènent une vie paisible avec leurs femmes & leurs enfans. Ils sont absolument nus, & si légers à la course, que souvent ils prennent des cerfs & des sangliers sans le secours de leurs flèches. Alors, ils demeurent, comme les corbeaux, autour de l'animal jusqu'à ce qu'ils l'aient mangé. [Ils ne se nourrissent que de leur chasse.]

Isle d'Imaras.

ENTRE les Isles qui environnent celle de Panay, on compte *Imaras*, vis-à-vis d'Iloilo. Elle est longue & basse, & dans son circuit elle n'a pas plus de dix lieues; [Sa largeur n'est que d'environ trois lieues;] mais elle produit quantité de bons arbres & beaucoup de faïence pareille. Ses eaux sont excellentes, & ses montagnes bien peuplées de sangliers & de cerfs. Elle offre un Port, nommé *Sainte-Anne*, qui n'est qu'à trois lieues d'Iloilo.

Isles de Sibuyan, Romblon, Batan, & de Tablas.

A dix lieues au Nord de Boulacabi, est l'Isle de *Sibuyan*, qui ressemble beaucoup à celle d'Imaras. Deux lieues plus loin, au Nord, on trouve *Romblon* & *Batan*; enfin l'Isle de *Tablas*, plus grande que les deux dernières, & seulement à cinq lieues du Cap de Potoi. Tous les Indiens de ces Isles parlent le même langage que ceux de Panay, & ne se ressemblent pas moins dans leurs usages.

§ LV.

Isles de Samar, Leyte, Bool, Sibuyan, Bantayan, Camotes, Negros, Fuegos, & Panamao.

Forme de l'Isle de Samar, & ses Caps.

LES deux grandes Isles de Manille & de Mindanao ont entr'elles celles de Leyte, de Samar & de Bool, dont la première est la plus proche de

de Manille (a). La seconde est nommée *Samar* du côté des Îles, & *Ibabor* du côté de la grande Mer. On peut comparer sa forme au tronc d'un corps humain, sans tête & sans jambes. Sa plus grande longueur est depuis le Cap de *Baliquaton*, qui forme, avec la Pointe de Manille (b), le Détroit de *Saint-Bernardin*, sous le treizième degré trente minutes, jusqu'au Cap de *Guiguan*, qui est sous l'onzième degré (c). Deux autres Caps sont les coudes du buste & la plus grande largeur de l'Île. L'un se nomme le Cap du *Saint-Esprit*, dont les hautes montagnes se montrent de loin aux Vaisseaux qui viennent de la Nouvelle-Espagne; & l'autre, qui est à l'Occident, vis-à-vis *Leyte*, forme un Détroit, dont la largeur n'est que d'un jet de pierre. La circonférence de l'Île est d'environ cent trente lieues. Entre le Cap de *Guiguan* & celui du *Saint-Esprit*, on trouve le Port de *Borongon*, qui est suivi, à peu de distance, de ceux de *Palapa* & de *Caduvig*, la petite Île de *Bin* & la Côte de *Cutarmam*.

Il arrive souvent que la tempête jette des Barques inconnues sur la Côte de *Palapa*. Vers la fin du dernier siècle, on y vit arriver des Sauvages, qui firent entendre que les Îles, d'où ils étoient partis, n'étoient pas fort éloignées; qu'une de ces Îles n'étoit habitée que par des femmes, & que les hommes des Îles voisines, leur rendant visite dans des tems réglés, en rapportoient les enfans mâles. Les Espagnols, sans la connoître mieux, l'ont nommée l'Île des *Amazones*. On apprit, des mêmes Sauvages, que la Mer apportoit, sur leurs Côtes, une si grande quantité d'ambre gris, qu'ils s'en servoient comme de poix pour leurs Barques; récit fort vraisemblable, puisqu'il est certain que les tempêtes en jettent beaucoup aussi sur la Côte de *Palapa*. Plusieurs Jésuites des Philippines se persuadèrent que ces Îles, qui ne sont pas encore découvertes, étoient celles de *Salomon*, que les Espagnols cherchent depuis si long-tems, & qu'on croit également riches en or & en ambre gris (d).

Île des
Amazones.

En entrant par le Détroit de *Saint-Bernardin*, après avoir passé *Baliquaton*, on trouve la Côte (e) de *Samar*, qui offre, sur ses bords, les Villages d'*Ibatan*, *Bongabon*, *Catbalogan*, où l'Alcade Major & le Commandant des Troupes Espagnoles font leur résidence, *Paranos* & *Calbiga*. Ensuite, passant le Détroit de *Saint-Yuanillo*, on va jusqu'au Cap & à la petite Île de *Guiguan*, qui finit le tour de l'Île. Elle est remplie de montagnes escarpées; mais ses plaines sont abondantes. Entre plusieurs fruits, qui lui sont communs avec les Îles voisines, on en distingue un, que les Chinois estiment beaucoup, & qu'ils nomment *Seyzu*. Les Espagnols l'ont nommé *Chicoy*. On voit croître aussi, dans le voisinage de *Catbalogan*, une plante, à laquelle on attribue des vertus surprenantes. Les Hollandois de *Batavia*, qui

Île de
Guiguan.

(a) C'est M. Prevost qui se trompe: *Samar* est, des trois Îles qu'il nomme, la plus proche de Manille. Voyez la Carte des Philippines. R. d. E.

(b) C'est-à-dire de cette partie de Manille qui porte le nom de *Camarines*. R. d. E.

(c) Suivant la Carte, le premier de ces

Caps est sous le douzième degré trente minutes; & le second sous l'onzième degré & demi. R. d. E.

(d) Voyez ci-dessous l'Article des Îles Palaos. R. d. E.

(e) C'est la Côte Occidentale, qui court Sud & Est. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Fruit pré-
cieux par ses
vertus.

qui en avoient quelque connoissance, payoient d'abord une pistole pour chacun de ces fruits. Quelques-uns les nomment *Fruits de Catbalogan*; d'autres, de *Saint-Ignace*, parceque les Jésuites en faisoient d'heureuses expériences; mais le nom Indien est *Bisay-Isagur*. La plante ressemble au lierre, & s'attache à quelque arbre. Le fruit, qui croît aux nœuds & aux feuilles, est de la couleur & de la grosseur de nos pavis. Il renferme huit, dix, ou seize noyaux, de la grosseur d'une noisette, verts & jaunes. Dans leur maturité, ils tombent d'eux-mêmes. Quoiqu'il en croisse aussi dans les Isles de *Bentajan*, d'*Ilabao*, d'*Igasur* & de *Caragot*, les plus estimés sont ceux de *Panamao* & de *Leyte*. Leur vertu augmente, si l'on y joint un autre fruit, que les Indiens nomment *Ligazo*, & les Espagnols *Pepinillo de Saint-Grégoire*, qui ressemble fort au baume, aussi bien que la plante; mais qui est rempli d'une substance semblable à l'étope de chanvre (f).

Isle de Leyte.

L'Isle de *Leyte* prend son nom du Village de *Leyte*, situé dans une Baye, vis-à-vis de *Panamao*. De la pointe de cette Baye, la Côte s'étend vingt lieues au Nord, jusqu'au Détroit de *Saint-Juanillo*. Ensuite, revenant du Nord au Sud, on trouve, à trente lieues de distance, l'Isle de *Panahan* [ou *Panaon*,] qui a deux Caps, à trois lieues l'un de l'autre; le premier, nommé *Cabalian*; l'autre, *Motawan*; nom qui lui vient d'un rocher opposé, qu'on appelle aujourd'hui *Sogor*. Ferdinand Magellan, dans la découverte de ces Isles en 1521, y entra par le Détroit de *Panahan*.

Elle a tout
à la fois l'Hy-
ver & l'Été.

De *Sogor*, qui se nommoit autrefois *Dimassivare* [ou *Limasjava*], en allant vers l'Ouest, on trouve encore quarante lieues de Côte jusqu'à la Pointe de *Leyte*. Ainsi le tour de cette Isle est d'environ quatre-vingt-dix, ou cent lieues. Elle est très-peuplée du côté de l'Est, c'est-à-dire, depuis le Détroit de *Panamao* jusqu'à celui de *Panahan*; & ses plaines y sont si fertiles, qu'elles rendent deux cens pour un. De hautes montagnes, qui la divisent en deux parties, causent tant de différence dans l'air, que l'Hyver règne d'un côté, pendant que l'autre jouit de tous les agrémens de la plus belle saison. Une moitié de l'Isle fait la moisson & l'autre sème; ce qui procure, chaque année, deux abondantes récoltes aux Insulaires. D'ailleurs les montagnes sont remplies de cerfs, de vaches, de sangliers, & de toutes les sauvages. La pierre, jaune & bleue, s'y trouve en abondance. Les légumes, les racines & les cocos y croissent sans aucun soin. Le bois de construction, pour les Edifices & les Vaisseaux, n'y est pas moins commun; & la Mer, aussi favorable que la Terre aux heureux Habitans de l'Isle, leur fournit quantité d'excellent poisson. On en compte neuf mille, qui payent le tribut en cire, en riz & en toiles. On vante aussi la douceur de leur naturel, & deux de leurs usages: l'un d'exercer entr'eux la plus parfaite hospitalité, lorsqu'ils voyagent; l'autre, de ne jamais changer le prix des vivres, dans l'excès même de la disette. Enfin l'on ajoute, à tant d'avantages, que l'air est plus frais à *Leyte* & à *Samar*, que dans l'Isle de *Manille*.

Avantages
naturels de
l'Isle de Leyte.

Isle de Bool.

Du côté de *Baybay* & d'*Ogmuc*, l'Isle de *Leyte* regarde celle de *Bool*, dont

(f) Carreri rapporte toutes les propriétés sur-tout contre les poisons & le cours de ventre, de ce fruit, sur le témoignage des Jésuites; pag. 106 & suivantes.

dont la longueur est de seize lieues, du Nord au Sud, & la largeur de huit ou dix. Sa Partie Méridionale est la plus habitée, depuis *Olong*, sa Capitale, jusqu'à la Presqu'Isle, ou la petite Isle de *Panglao*. Elle est bordée de trois autres Isles, moins peuplées. Son terroir ne produit point de riz; mais il est riche en Mines d'or. Le fruit de ses palmiers & ses racines suppléent d'ailleurs au défaut du riz. Ses montagnes sont remplies de bêtes fauves, & les Isles voisines lui fournissent du coton. Les Habitans ont le même langage que les Bisayas; mais ils sont plus blancs & mieux proportionnés dans leur taille, plus braves aussi sur Mer & sur Terre.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

SIBU, *Cebu*, ou *Sogbu* (g), devoit occuper le premier rang dans cette Description, si l'on avoit suivi l'ordre de la Conquête. C'est la première Isle où les Officiers de Magellan plantèrent l'étendard Espagnol, en 1521, & d'où ils sortirent, en 1564, pour subjuguier Manille & les autres Isles (b). Mais on s'est attaché à l'ordre naturel, en les suivant de l'Est à l'Ouest. La forme de Sibü s'étend de quinze ou vingt lieues en longueur, & sa circonférence est d'environ quatre-vingt-quatre. Son principal Cap, qui est au Nord-Est, se nomme *Burulaque*; & de-là les deux Côtes s'étendent, l'une du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'au Détroit de *Tanay*, & l'autre du Nord au Sud, jusqu'à la petite Isle de *Matta*, & la Ville du Nom de *Jesús* (i). Cette Ville est située sur une Pointe, presque au milieu de l'Isle, sous le dixième degré (k). Elle n'est éloignée de la petite Isle de *Matta*, du côté de l'Est, que de la portée du mousquet, & de celle du canon à l'Ouest (l). C'est dans ce lieu que Magellan, son Beau-père, & le Capitaine Juan Serrano furent tués par les Indiens (m). On trouve, entre ces deux terres, un Port, où l'on est à l'abri de tous les vents, & qui a deux entrées, du côté de l'Est & de l'Ouest; mais ses Bancs exercent l'attention des Pilotes. La Ville a perdu son ancienne splendeur, depuis que Manille s'est accru. C'est néanmoins la résidence d'un Evêque, d'un Gouverneur, de deux Alcades & de quelques autres Officiers. Elle est défendue par un bon Fort. La Garnison consiste en deux Compagnies, d'Espagnols, de Pampanghis & de Cagayans. Un Couvent d'Augustins, fondé, comme la Ville, en 1598, y conserve une Image de l'Enfant Jésus, qui fut trouvé, le jour de la Conquête, entre les dépouilles des Vaincus. On jugea qu'elle avoit été laissée par quelque Soldat de Magellan, au tems de la première découverte. Les Indiens l'avoient honorée comme leurs Idoles. On compte, dans la Ville du Nom de Jésus, cinq mille maisons. Les Jésuites y ont un Collège. De deux Bourgs, qui sont dans le reste de l'Isle, celui de *Payran* est habité

Sibü, ou Sogbu.

Sa Capitale.

(g) Pigaphetta la nomme *Zebu*.

(b) Ce ne furent pas les Officiers de Magellan qui subjuguèrent ces Isles; mais d'autres Espagnols, sous les ordres de Michel Legaspi, comme on le verra ci-dessous. Les premiers, en partant des Philippines, prirent la route des Moluques. Voyez le Volume précédent, pag. 198. & 199. R. d. E.

(i) Son ancien nom est *Zebu*, ou *Sibü*. R. d. E.

(k) Trente-cinq minutes au-delà, suivant la Carte. R. d. E.

(l) Il est évident que le côté Occidental de *Matta* est le plus proche. R. d. E.

(m) Pigaphetta ne parle pas du Beau-père, & raconte que Juan Serrano fut abandonné viv, dans l'Isle, par ses Compagnons, pag. 42.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Productions
de Sibû.Isles qui l'en-
vironnent.

Isle des Noirs.

Isles de Fue-
gos & de Pa-
namao.

bité par des Marchands & des Ouvriers Chinois; l'autre, par des Indiens originaires de l'Isle, qui sont exempts du tribut, parcequ'ils ont été les premiers à recevoir les Espagnols pour Maîtres, & qu'ils les ont aidés à découvrir les autres Isles. Le principal fruit du terroir est une sorte de grain, nommé *Borona*, qui tient lieu de riz aux Insulaires. Il est de la couleur du millet; mais un peu plus petit & d'un autre goût. Sibû produit encore beaucoup d'*Abaca* blanche, dont on fait des cables & des toiles fort fines. Cette plante se sème. On la bat dans sa maturité, pour en tirer les fils; comme le *Ganuto*, qui est une autre espèce de filasse, qu'on tire du cœur des palmiers pour en faire des cordes noires, mais qui ne résiste pas si longtemps à l'eau. Il y croît aussi beaucoup de coton & de tabac. On trouve, dans les montagnes, quantité de cire & de eivette. Les femmes Indiennes font de très-belles toiles de leur coton. Elles en font une autre de l'écorce des palmiers, dont la chaîne est de coton.

SIBU a plusieurs Isles au Nord-Est, telles que *Bantayan*, qui est environnée de quatre ou cinq autres plus petites, dans lesquelles on ne compte que trois cens Tributaires, uniquement occupés de la pêche & de la fabrication des toiles. A l'Est, entre Sibû & la Côte d'Ogmuc & Leyte, on trouve les petites Isles de *Camotes*, dont la principale est *Poro*, qui dépend de Sibû. Son Cap, nommé *Tanion*, confine à l'Isle des Noirs, qui a cent lieues de tour, & dont elle n'est séparée que par un petit Canal, large d'une lieue & très-dangereux par ses courans. Cette Isle s'étend, depuis le neuvième degré, jusqu'au dixième trente minutes (n). Elle est assez fertile en riz, pour en fournir Sibû & les Isles voisines, après avoir payé son tribut. Les montagnes sont habitées par des Noirs aux cheveux crépus, dont l'Isle a tiré son nom, & qui ont divisé entr'eux ces Cantons sauvages. Les uns en occupent les sommets, & les autres sont établis sur les pentes. Outre la jalousie des limites, ils ont souvent l'occasion de se battre, parcequ'ils ne peuvent avoir de femmes que celles qu'ils se sont enlevés mutuellement. Aussi le sang coule-t-il sans cesse dans cette farouche Nation. On distingue une autre espèce de Noirs, qui demeurent aux embouchures des Rivières, sans communication avec les précédens, & qui portent une haine mortelle aux Espagnols. Cependant, lorsque l'Isle est attaquée par les Corsaires de Mindanao & de Xolo, ils courent tous à la défense commune; mais ensuite ils se retirent aussi-tôt dans leurs Cantons. Les Bisayas habitent les plaines, & le plus grand nombre est du côté de l'Ouest, sous le gouvernement des Jésuites. On compte trois mille Tributaires dans l'Isle, dont la principale occupation est de faire du cacao, qu'on a porté de la Nouvelle-Espagne aux Philippines. Les montagnes produisent du riz, qui croît naturellement sans eau.

L'ISLE de *Fuegos* (o), ou de *Siquior*, est proche de la dernière & de Sibû. Quoique petite, elle est habitée par des Peuples courageux, qui se font redouter de Mindanao & de Xolo. L'Isle de *Panamao*, située vers l'Ouest

(n) Suivant la Carte elle s'étend jusqu'au onzième quinze minutes. R. d. E.

(o) C'est l'Isle des Feux. R. d. E.

l'Ouest (p), n'est éloignée de Leyte que de la portée du mousquet. Son circuit est de seize lieues, sa longueur de quatre, & sa largeur proportionnée. Elle est montagneuse, arrosée de plusieurs Rivières, & remplie de Mines de souffre & de vis-argent. C'est depuis peu d'années qu'elle a cessé d'être déserte, & son Gouvernement dépend de celui de Leyte.

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

DANS toutes les Isles qu'on a nommées, le nombre des Sujets de la Couronne d'Espagne, Espagnols, ou Indiens, monte à deux cens cinquante mille ames, quoiqu'à peine en ait-on subjugué la douzième partie. Les Indiens mariés payent dix piastras de tribut; & tous les autres, cinq, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à cinquante. De ce nombre, le Roi n'a que cent mille Tributaires. Le reste dépend des Seigneurs, & les revenus royaux ne montent pas à plus de quatre cens mille pièces de huit, qui ne suffisent point pour l'entretien des quatre mille Soldats répandus dans les Isles, & pour les gages excessifs des Ministres. Aussi la Cour est-elle obligée d'y en joindre deux cens cinquante mille, qu'elle envoie de la Nouvelle-Espagne.

(p) Panamao est située, non à l'Ouest, au Nord de Leyte, & fort éloignée, de ce mais à l'Est de celles des Noirs & de Sibú, côté-là, de l'Isle des Feux. R. d. E.

§. V.

Isles de Mindanao & de Xolo.

ON compte ces deux Isles entre les Philippines, quoique la première soit à deux cens lieues de Manille au Sud-Est. Sa situation est depuis le sixième degré jusqu'au dixième trente minutes (a), entre les Caps de *Saint-Augustin*, de *Sulago* & de *Samboangan*. Elle forme ainsi comme un triangle, dont ces trois Caps sont les pointes. On trouve, entre ceux de *Sulago* & de *Saint-Augustin*, c'est-à-dire, du Nord au Sud, une belliqueuse Province, qui se nomme *Los Caragos*. Celle d'*Illigan*, qui dépend de *Dapitan*, & celle de *Subanos*, sont entre *Sulago*, qui est au Nord-Est, & *Samboangan*. La Province, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, depuis ce dernier Cap jusqu'à celui de *Saint-Augustin*, forme une ligne droite, & confine d'un côté & de l'autre avec les Provinces de *Bahayen* & de *Mindanao*. Le circuit de l'Isle entière est d'environ trois cens lieues; mais elle a tant de Caps avancés & des Bayes si profondes, qu'on peut la traverser en un jour & demi. Elle est environnée de plusieurs Isles, entre lesquelles on distingue *Xolo*, à trente lieues de *Samboangan*; *Basilan*, *Sangail*, & la Presqu'Isle de *Santrangan*.

Situation &
grandeur de
Mindanao.

Avec tant d'éloignement & de division entre ses parties, Mindanao se ressent de divers climats, & se trouve entourée de Mers orageuses, sur-tout du côté de *Los Caragos*. La partie, qui est sous le Gouvernement de *Samboangan*, est très-temperée. Les vents y sont agréables, les tempêtes rares,

(a) Suivant *Carreri* & *Dampier*, la plupart des Voyageurs placent Mindanao entre le cinquième degré trente minutes, & le huitième quarante minutes. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

res, & les pluies peu fréquentes. Dans les Provinces de Mindanao & de Buhayen, qui dépendent de deux Rois Maures, les Terres sont marécageuses, & remplies de mouchérons fort incommodés. On compte; dans l'Isle, vingt Rivières navigables, & deux cens de moindre grandeur. Les plus fameuses sont celles de Buhayen & de Butuan, qui viennent de la même source, mais dont la première coule vers Mindanao, & la seconde se joint à la Mer vis-à-vis Bool & Leyte. La troisième, nommée Sibuguey, prend sa source près de Dapitan, & sépare les Provinces de Mindanao & de Samboangan. L'Isle contient aussi deux Lacs; l'un qui se nomme Mindanao, d'où elle a tiré son nom (b), & qui est d'une fort grande étendue; l'autre, d'environ huit lieues de circuit, nommé Malanao, & situé dans la partie opposée de l'Isle. Tout le Pays est rempli de montagnes; à l'exception des parties maritimes; ce qui n'empêche point qu'il ne produise beaucoup de riz, & des racines fort nourrissantes. On y trouve de toutes parts, principalement sur la Côte de Los Caragos, & près de la Rivière de Butuan, une grande abondance de ces palmiers, dont les fruits se nomment Sagu, de la farine desquels on fait du pain & du biscuit, comme aux Moluques (c).

Ses productions
particulières.

OUTRE les productions communes aux autres Isles, Mindanao a le Durion, fruit estimé sur toute la Côte des Indes, dans lequel on trouve trois ou quatre amandes, couvertes d'une substance molle & blanchâtre, avec un noyau semblable à celui des prunes, qui se mange rôti, comme les marons. Il a la même qualité que les autres fruits de l'Orient; c'est-à-dire, qu'il faut le cueillir pour le faire parvenir à sa maturité. On en trouve beaucoup depuis Dapitan jusqu'à Samboangan, dans une étendue de soixante lieues, particulièrement dans les Cantons élevés; mais sur-tout dans les Isles de Xolo & de Basilan. On assure que l'arbre est vingt ans à donner ses premiers fruits. La Cannelle n'est pas moins particulière à l'Isle de Mindanao. L'arbre, dont elle est l'écorce, y croît sans culture, sur les montagnes, & n'a pas d'autre maître que celui qui s'en saisit le premier. De-là vient apparemment que, dans la crainte d'être prévenu par son voisin, chacun se hâte d'enlever l'écorce avant qu'elle soit mure; & quoiqu'elle soit d'abord aussi piquante que celle de Ceylan, elle perd en moins de deux ans son goût & sa vertu. On la recueille dans vingt-cinq Villages, sur la Côte de Samboangan, vers Dapitan, & dans un seul Village de la Province de Cagayan (d).

Cannelle de
Mindanao.

Or de cette
Isle.

LES Habitans de l'Isle y trouvent de fort bon or, en creusant assez loin dans la Terre. Ils en trouvent dans les Rivières, en y faisant des fossés avant

(b) Mindanao signifie, en Langue du Pays, Homme de Lac.

Nota. Les Naturels du Pays l'appellent proprement Mangibuanos R. d. E.

(c) C'est de la moëlle de ces arbres, & non de la farine des fruits, qu'on fait le pain de Sagu aux Moluques. Voyez nos Notes sur l'Histoire Naturelle de ces Isles, au

Tom. XI. pag. 102. & le sybe. XI. ci-dessous. R. d. E.

(d) Dampier, quoique fort exact à relever les avantages de Mindanao, ne parle point de la Cannelle, qu'on prétend accorder à cette Isle. C'est apparemment le *Caulis Lawsoni*, écorce d'arbre, dont l'odeur approche beaucoup de celle du clou de girofle, surtout quand on en tire l'huile. R. d. E.

avant l'arrivée du flot (e). Les Volcans leur donnent beaucoup de soufre, sur-tout celui de *Sanxil*, qui est dans le voisinage de Mindanao. Il s'y éleva, en 1640, une haute montagne, qui vomit tant de cendres, que cette éruption fit craindre la ruine entière de l'Isle (f).

On pêche de grosses Perles dans les Mers voisines. Le Père de Comber, Jésuite, qui a publié l'Histoire de Mindanao, raconte que dans un endroit très-profond, on en connoît une, qui est de la grosseur d'un œuf, & qu'on a tenté inutilement de la trouver (g). Avec toutes les espèces d'oiseaux qui sont dans les autres Isles, Mindanao produit le *Charpentier*, auquel on attribue la propriété de trouver une herbe qui rompt le fer. On y voit une prodigieuse quantité de sangliers, de chèvres & de lapins; mais sur-tout de singes très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons.

Les Insulaires sont divisés en quatre Nations principales, sous les noms de *Mindanaos*, de *Caragos*, de *Lutaos* & de *Subanos*. On vante les Caragos pour leur bravoure. Les Mindanaos sont renommés par leur perfidie. Les Lutaos, Nation établie depuis peu dans les trois Isles de Mindanao, de Xolo & de Basilan, vivent dans des maisons bâties sur des pieux, au bord des Rivières; & leur nom signifie *Nageur*. Ces Peuples aiment si peu la Terre, que ne s'embarrassant jamais du soin de semer, ils ne vivent que de leur pêche. Cependant ils entendent fort bien le Commerce; & la liaison qu'ils entretiennent avec les Habitans de Borneo, les engage à porter le turban comme eux. Les Subanos, dont le nom signifie *Habitans des Rivières*, sont regardés des autres avec mépris. Ils passent pour les Vassaux des Lutaos. Leur usage est de bâtir leurs maisons sur des pieux si hauts, qu'on n'atteindroit pas avec une pique à cette espèce de nids. Ils s'y retirent la nuit, à l'aide d'une perche qui leur sert d'échelle. Les *Dapitans*, qui sont aussi comme une Nation séparée, surpassent toutes les autres par le courage & la prudence. Ils ont puissamment assisté les Espagnols, dans la conquête des Isles voisines.

L'INTÉRIEUR du Pays est habité par des Montagnards, qui ne descendent jamais sur les Côtes. On y trouve aussi quelques Noirs, à qui leur barbarie ne produit point d'autre avantage que de servir à la conservation de leur liberté. Tous ces Insulaires sont Idolâtres, ou sans Religion; mais, depuis Sanxil jusqu'à Samboangan, le Mahométisme règne sans partage, sur-tout dans les Isles de Basilan, & dans celle de Xolo, qui est comme le siège de cette Secte & la Mecque de l'Archipel, parceque celui qui en infecta ces Isles y avoit son tombeau, que les Espagnols détruisirent à leur

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Souffre de
ses Volcans.

Ses perles,
ses oiseaux,
& ses ani-
maux.

Peuples qui
l'habitent.

Leur Reli-
gion.

(e) Les Hollandois ne conviennent pas de cette propriété importante de l'Isle, dont les Habitans vivent dans la dernière indigence; & si on leur a vu, en certains tems, plus d'or qu'à l'ordinaire, Valentyn est persuadé qu'il venoit des Espagnols. On assure cependant qu'il s'en trouve quelque peu dans l'Isle de *Sarangani*, quoique les Commissaires

Hollandois n'en ayant jamais pu découvrir le moindre indice. R. d. E.

(f) C'est l'Isle de Sangir, dont on a donné la description au Tome XI. pag. 20. On y trouve en même-tems une relation curieuse de la terrible éruption de la montagne *Abou*, en 1711. R. d. E.

(g) Dampier & Valentyn ne disent rien de ces belles perles. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

arrivée. Au fond, dit Carreri, la plupart sont Athées, & ceux qui ont quelque Religion sont Sorciers (b). Les Mahométans ne connoissent de la leur, que la défense de manger du porc, la loi de la circoncision & la liberté d'entretenir plusieurs femmes. D'ailleurs ils sont fort sobres. Leur nourriture est un peu de riz cuit à l'eau, & des racines, sans aucun assaisonnement d'épices. Avec le poisson même & la chair des animaux, ils n'employent que de l'eau & du sel. Leur habillement n'est pas moins simple: un même habit leur sert de haut-de-chausse, de pourpoint & de chemise. Ils portent au côté un cris, espèce de poignard dont le manche est doré, & une ceinture au-dessus du haut-de-chausse, ou plutôt une écharpe si large qu'elle leur tombe sur les genoux. Les femmes ont une sorte de sac, qui leur sert de juppe pendant le jour, comme de draps & de matelas sur une mauvaise natte pendant la nuit. Leurs maisons de bois sont couvertes de joncs. La terre leur sert de sièges, les feuilles d'arbre de plats, les cannes de vases, & les cocos de tasses.

Usages &
loix fort bar-
bares.

Les usages des Nations, qui habitent les montagnes, sont plus barbares que ceux des Mahométans. Un Père, qui rachète son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave; & les enfans exercent la même rigueur à l'égard de leur père. Le moindre bienfait donne droit, parmi eux, sur la liberté d'autrui; & pour le crime d'un seul, ils réduisent toute une famille à l'esclavage. Ils ne connoissent point l'humanité pour les Etrangers. Ils ont le vol en horreur; mais l'adultère leur paroît une faute légère, qu'ils expie par quelque amende. Ils punissent l'inceste au premier degré, en mettant le coupable dans un sac, & le jettant au fond des flots. Jamais une Nation ne s'arme contre une autre. Mais les Particuliers, qui ont à vanger quelque injure, s'efforcent, par toutes sortes de voyes, d'ôter la vie à ceux dont ils se croient offensés; sans autres loix, dans leurs querelles, que le pouvoir ou la force des adversaires. Le plus foible a recours aux présens, pour arrêter les poursuites. Celui qui se propose de commettre un meurtre, commence par amasser une somme d'argent, pour se mettre à couvert de la vengeance, s'il redoute les parens de l'ennemi, dont il veut se défaire. Après son expédition, il est mis au rang des Braves, avec le droit de porter le turban rouge. Cette cruelle distinction, qui est établie parmi les Subanos, a plus d'éclat encore dans la Nation des Caragos, où, pour obtenir l'honneur de porter la marque des Braves, c'est-à-dire, un turban de diverses couleurs, nommé *Baxacho*, il faut avoir tué sept hommes.

Administra-
tion de la Jus-
tice, & de-
grés de No-
blesse.

Les deux Rois Maures de Mindanao administrent la Justice par les mains d'un Gouverneur, qui porte le nom de *Zarabandal*. Cet Office est la première Dignité, dans chacune des deux Cours. On y distingue des degrés de Noblesse. *Tuam* est le titre des Grands. *Otagayas* est celui des Personnes riches, qui sont Seigneurs d'un certain nombre de Vassaux. Les Princes du Sang Royal se nomment *Cacites*. En général, les simples Sujets ont beaucoup à souffrir de l'oppression des Grands, parceque l'autorité souveraine est trop foible pour réprimer cette tyrannie.

ON

(b) *UN* *suprà*, pag. 214.

ON vante la magnificence & la piété des Mahométans de l'Isle, aux funéraires des Morts. Leur pauvreté ne les empêche pas d'employer tout ce qu'ils possèdent, pour vêtir d'habits neufs, le parent, ou l'ami qu'ils ont perdu, & pour le couvrir des plus riches toiles. Ils plantent, autour du sépulchre, des arbres & des fleurs. Ils brûlent des parfums; & s'il est question d'un Prince, ils enferment son tombeau dans un beau Pavillon, avec quatre étendards blancs aux côtés. Anciennement, ils tuoient un grand nombre d'esclaves, pour servir de cortège au Mort. Mais leur usage le plus singulier est celui qui les oblige de faire leur cercueil pendant leur vie, & de le tenir en vûe dans leurs maisons, pour ne jamais oublier que la condition humaine les destine à la mort.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Funérailles
somp tueuses
des Mahomé-
tans.

LEURS femmes sont chastes & modestes; mais elles trouvent, dans leur laideur, un grand secours pour l'exercice de cette vertu. Les nûces se célèbrent avec beaucoup de pompe; & la fête dure quinze jours. Après la célébration, la femme conserve l'habit blanc qu'elle a pris le jour des fiançailles, & le mari en prend un rouge.

Leurs Ma-
riages.

L'ARME, que les Mahométans portent sans cesse, est un poignard, ou un kris, dont la lame est flamboyante. Les Seigneurs sont distingués par le manche, qui est d'ivoire ou d'or. Dans leurs guerres, ils employent la lance & le bouclier rond; ce qui les distingue aussi des Habitans de toutes les autres Isles, qui portent un bouclier de forme longue (i). En Mer, ils ont l'usage de certaines petites cannes, de la grosseur du doigt, qu'ils nomment *Babacales*, & qui sont si dures & si pointues, qu'étant tirées comme des flèches, elles ont la force de percer une planche. Ils joignent sur Terre, à la lance & au kris, un cimeterre fort tranchant. Ceux qui les croyent venus originaiement de Borneo, en apportent, pour preuve, un autre usage, qui leur est commun avec les Habitans de cette Isle: c'est celui de la Sarbacane. Ils lancent, par la seule force du souffle, de petites flèches empoisonnées, qui causent infailliblement la mort, si le remède n'est pas appliqué sur le champ; & l'expérience a fait reconnoître que l'excrément humain est le plus sûr.

Armes dont
ils se servent.

ON trouve, autour de Mindanso, plusieurs Villages gouvernés par un petit Prince indépendant du Roi de cette partie de l'Isle, qui n'a jamais pu le subjuguier. Ce Peuple est Idolâtre, & les Nobles sont Mahométans.

A trente lieues de l'Isle, vers le Sud-Est, on rencontre celle de *Xolo*, qui est gouvernée par un Roi particulier, & que la multitude de Navires Maures, qui ne cessent pas d'y aborder, font nommer justement la Foire de toutes les Isles voisines. C'est la seule des Philippines, qui offre des éléphants. Les Insulaires, n'ayant pas l'usage d'appivoiser ces animaux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils s'y sont extrêmement multipliés. On y trouve des chèvres, dont la peau n'est pas moins mouchetée que celle des tigres. Le *Salangan*, si renommé aux Indes, par l'usage qu'on

Isle de Xo-
lo, & ses pro-
priétés.

Ses élé-
phants, & chè-
vres mouchetés.

Nom de l'oi-
seau dont on
mange les
nids.

(i) Le bouclier rond est aussi en usage à Amboine, à Celebes, & dans quelques autres Isles. Voyez le Tome XI. R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Fruit du Roi.

qu'on fait de ses nids pour la bonne chère, est le plus curieux des oiseaux de Xolo. Entre les fruits, on compte beaucoup de poivre, que les Habitans recueillent verd; des durions en abondance; & l'espèce de pomme, que les Espagnols ont nommée le *Fruit du Roi*, parcequ'elle ne se trouve que dans son Jardin. Sa grosseur est celle d'une pomme commune; & sa couleur, un assez beau pourpre. Ses pepins blancs, de la grosseur des gouffes d'ail, sont couverts d'une écorce aussi épaisse que la femelle d'un soulier; & le goût en est très-agréable. On vante, dans cette Ile, une herbe, nommée *Utosbamban*, dont la vertu est d'exciter l'appétit. Les perles, qui se pêchent sur les Côtes, sont distinguées par leur beauté. C'est une méthode singulière des Plongeurs de Xolo, avant que de s'enfoncer dans l'eau, de se frotter les yeux avec le sang d'un coq blanc. La Mer jette beaucoup d'ambre gris sur le rivage, principalement depuis Mai jusqu'à Septembre; tems pendant lequel on n'y connoît pas les vents de Sud & de Sud-Ouest.

Herbe qui
excite l'appé-
tit.

Perles &
ambre gris.

Ile de Ba-
silan, nom-
mée le Jardin
de Samboan-
gan.

Ses prin-
cipaux fruits.

L'ISLE de *Basilan*, qui n'est qu'à trois lieues de Mindanao, en a douze de circuit. Comme elle fait face à la Province de Samboangan, on la nomme le Jardin qui lui fournit des platanes, des cannes de sucre, des gaves & des lanzones. Ce dernier fruit, qui porte le nom de *Boaba*, dans l'Isle de *Pintador*, est de la grosseur d'une noix. Il renferme, dans son écorce, trois ou quatre pepins, si doux & si délicats, qu'on en peut manger une quantité surprenante, sans en ressentir aucune incommodité. Le maron, qu'on nomme *Tugup* à Leyte, est un autre fruit de ces deux Isles, qui a l'écorce cotoneuse, & qui devient aussi gros que le melon. La substance en est molle & de fort bon goût. Il contient de petits noyaux, qui ressemblent aux *Atas* & aux *Cirimayas* de la Nouvelle-Espagne. Le *Balono*, avec l'apparence d'un coing au dehors, renferme un noyau, qui est environné d'un poulx d'un doigt d'épaisseur. On le confit au vinaigre avant sa maturité. *Basilan* produit beaucoup de riz, qui ne diffère pas moins, en couleur & en odeur, que par ses autres qualités. Dans une si petite Ile, les Rivières sont grandes & difficiles à traverser. Les sangliers & les cerfs n'y manquent point dans les forêts. Le bois y est propre à bâtir. Enfin la Mer concourt à l'abondance du terroir, en fournissant aux Insulaires tous les poissons connus en Europe, & d'autres espèces qui sont particulières au climat; sur-tout de belles tortues de la seconde espèce, c'est-à-dire de celles qu'on recherche pour leur écaille. On joint, à toutes ces richesses, deux sortes de *Fais*.

Autres pro-
priétés de
l'Isle.

Ile de
S. Jean.

[L'ISLE de *St. Jean*, suivant Dampier, est à l'Orient de Mindanao, à trois ou quatre lieues de distance, & à sept ou huit degrés de Latitude. Cette Ile a environ trente-huit lieues de longueur, & vingt-quatre de largeur, au milieu. Le côté Septentrional est plus large, & le Méridional plus étroit. L'Isle est assez élevée, & pleine de petites montagnes couvertes de bois.]

§. VI.

Conquête des Isles Philippines.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

APRÈS la découverte des Philippines, les Espagnols, satisfaits de s'être ouvert une nouvelle route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornèrent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement dans ces dernières Isles. Mais, tandis qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit, en Portugal & en Espagne, avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la Plume, les Astrolabes & les Cartes Géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin, ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal; & le peu d'Espagnols, qui restoient aux Moluques, les abandonnèrent volontiers, sans autre condition que d'obtenir leur passage en Espagne.

Lentement des
Espagnols
pour la Con-
quête de ces
Isles.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença sérieusement à tourner ses vûes vers les Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entreprise de Magellan, elle résolut de conquérir des Isles, sur lesquelles on ne lui contestoit pas les premiers droits. Ruyz-Lopez de Villalobos reçut ordre, en 1542, de partir, du Mexique, avec cinq Vaisseaux. Après deux mois de navigation, il découvrit, à la hauteur de dix degrés, l'Isle de *Los-Corales*, & de-là celles des *Larons*, qui ont pris depuis le nom de *Marianes*. Ensuite, les Pilotes s'accordant mal, il ne put trouver les Isles à l'onzième degré. Il se vit forcé de mouiller dans la Baye de *Caraga*, au mois de Février 1543, & non-seulement il y perdit presque tous ses gens, par la faim & les maladies; mais les tempêtes abîmèrent quatre de ses Vaisseaux; & rejeté par les Portugais, qui lui refusèrent des rafraîchissements aux Moluques, il alla mourir de chagrin dans l'Isle d'Amboine.

Cette disgrâce rebuta les Espagnols, jusqu'à leur faire oublier, pendant dix ans, l'intérêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines. Mais Philippe II, reveillé par un Religieux Augustin, nommé le Père *Urbanetta*, donna de nouveaux ordres au Viceroy du Mexique, qui fit partir, en 1564, une Escadre de quatre Vaisseaux de guerre, & d'une Fregate, montée de quatre cens hommes, sous le commandement de Michel-Lopez *Legaspi*. *Urbanetta*, & quelques Religieux du même Ordre, s'engagèrent dans une entreprise dont on devoit le plan à leurs conseils. La Flotte arriva dans l'Isle de *Leyte*, au commencement de l'année suivante; & passant heureusement le Détroit, elle alla mouiller dans le Port de *Sibu*, le 27 d'Avril, jour de la Pentecôte. Elle avoit été guidée par un Maure de Borneo, qui connoissoit toutes ces Isles, & que *Legaspi* avoit pris à bord près de *Panaon*. Les Espagnols ne trouvèrent point d'obstacle à leur descente; mais, ayant conçu quelque défiance des Insulaires, ils emportèrent d'assaut la Ville Indienne de *Sibu*. On trouva, dans le pillage, cette Image de l'Enfant Jesus, dont le nom fut donné à la Ville & au premier Couvent que les Augustins y fondèrent. Après l'établissement des Espagnols, *Urbanetta* partit sur l'Amiral, avec Dom Philippe de *Salzedo*, pour découvrir & fixer

Entreprise
de Lopez Le-
gaspi.Il se rend
Maitre de Si-
bu, & la nom-
me Jesus.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Service
qu'Urbanetta
rend à la Na-
vigation.Fondation
de Manille.Accroisse-
ment des
Espagnols
aux Philippi-
nes.Leurs Con-
quêtes dans
l'Isle de Min-
danao.Paix qu'ils
font avec le
Roi.

une route jusqu'à la Nouvelle-Espagne, dans des Mers immenses, qu'on n'avoit encore traversées qu'au hasard. Il fit heureusement ce Voyage; mais l'honneur de la découverte lui fut ravi par Dom Alonso de *Arelana*, qui étoit parti dans une Patache avant lui, & qu'il trouva dans la Nouvelle-Espagne en y arrivant. Cependant on n'en a pas moins d'obligation aux lumières & au travail d'Urbanetta, qui a tracé les Cartes nécessaires pour cette Navigation, après avoir observé fort soigneusement la route.

EN 1570, Legaspi fut revêtu du titre de Général, par des Lettres du Roi d'Espagne, qui lui ordonnoient d'étendre ses Conquêtes. Il se présenta, l'année suivante, devant la Ville de Manille; & l'ayant subjuguée sans effusion de sang, il y jeta les fondemens de celle qui subsiste aujourd'hui. Bien-tôt le Commerce y fut ouvert avec la Chine. Legaspi mourut en 1572; mais Guido de *Labazarris*; qui succéda au Gouvernement, continua de s'étendre dans l'Isle, & fit présent, à ses plus braves Soldats, de plusieurs terres qui furent érigées en Fiefs, avec de glorieuses distinctions, que la Cour d'Espagne ne fit pas difficulté de confirmer. En 1574, les Espagnols se trouvèrent assez forts pour repousser une Flotte de soixante-dix Barques, qu'un Corsaire Chinois, nommé *Limabon*, avoit rassemblées pour les attaquer. L'année d'après, Dom François de *Sande*, envoyé du Mexique avec de nouvelles forces, entreprit la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après avoir vaincu le Roi. Il força, au tribut, les Isles de Mindanao & de Xolo. Ses Successeurs marchèrent vivement sur ses traces. Stefano Rodriguez de *Figueras* entreprit en 1597, la Conquête de Mindanao à ses propres fraix, & rendit le nom Espagnol redoutable à toutes les Isles; mais il mourut dans le cours de ses exploits. Dom Juan de *Ronquillo* prit le commandement après lui, & la guerre fut continuée long-tems avec divers succès. Enfin, le 6 d'Avril 1635, Juan *Chaves* se rendit maître de la Province de Samboangan, dans laquelle il fit bâtir un Fort. Le Roi de cette partie de l'Isle se vit réduit à demander la paix. Elle fut conclue à plusieurs conditions, dont la principale étoit une amitié si sincère, que dans toutes les offenses & les accusations de mécontentement, les plaintes devoient être portées aux deux Cours, & que la bonne intelligence ne seroit jamais rompue qu'après l'espace de six mois (a). Le Roi de cette partie de l'Isle pouvoit mettre alors trente mille hommes en campagne, armés de mousquets, que les Hollandais leur avoient vendus, de flèches & d'autres instrumens militaires. Sa résidence habituelle étoit dans un lieu ouvert, qui n'étoit fortifié que de palissades & de quelques pièces de canon. Après avoir vécu long-tems avec lui dans une profonde paix, le Gouverneur de Manille se croyant menacé par les Corsaires Chinois, lui abandonna le Fort de Samboangan, à condition qu'il le rendroit aux Espagnols lorsqu'ils en voudroient rétablir la Garnison. Mais, comme ils avoient moins de confiance pour les Habitans de la Province de Caragas, ils ne cessèrent point d'y entretenir un Alcade Major, avec quelques Troupes de leur Nation. Ils avoient d'ailleurs le Fort d'*Illigan*, dans la Provin-

ce

(a) On trouve ce détail dans l'Histoire de Mindanao, par le Père de *Robit*.

ce de Dapitan, qu'ils continuèrent de faire garder avec le même soin, quoique les Habitans de cette Province ne se fussent jamais relâchés de la fidélité qu'ils avoient promise à l'Espagne. Mais on n'ignoroit pas qu'une crainte puérile avoit eu beaucoup de part à leur soumission. En voyant les Espagnols, l'épée au côté, manger du biscuit & fumer du tabac, ils les avoient pris pour des monstres redoutables, qui avoient une queue, qui mangeoient des pierres, & qui vomissoient de la fumée.

ON observe que les Jésuites entrèrent dans l'Isle de Mindanao, le 24 de Février 1624, pour s'employer à la conversion des Insulaires, & pour remplir toutes les fonctions Ecclésiastiques. Dom Ferdinand Tello, Gouverneur de l'Isle pour l'Espagne, leur confia le soin des Paroisses. Eligan & Dapitan furent compris dans cette distribution.

DOM Sebastien Hurtado de *Corcuero*, Gouverneur de Manille en 1638, conquiert l'Isle de Xolo avec une Flotte de quatre-vingt Barques, montée d'un grand nombre d'Indiens & de six cens Espagnols. La paix qu'il fit avec les Insulaires fut cimentée par l'établissement du Christianisme, sous la direction des Jésuites. Mais elle fut rompue par l'imprudence de quelques Officiers d'Espagne, & renouvelée en 1646, à condition que le Roi payeroit tous les ans, pour tribut, trois Barques chargées de riz, de la longueur de huit brasses. Deux ans après, l'Isle fut attaquée par les Hollandois, qui trouvèrent une résistance insurmontable dans la valeur des Espagnols; mais le Roi de Xolo, prenant cette occasion pour rompre son dernier Traité, parvint à se délivrer de ses Vainqueurs. La nécessité força les Espagnols d'accepter des conditions à leur tour. Ils ont la liberté de mouiller dans les Ports de l'Isle; & les Sujets du Roi vont trafiquer aux Philippines.

LORSQUE l'union des Couronnes de Castille & de Portugal eut mis une partie de l'Orient sous la domination de l'Espagne, le Gouverneur de Manille arma une Flotte considérable, pour achever la Conquête des Isles: mais étant parti dans une Galère, pour se rendre à bord de l'Amiral, qui avoit déjà mis à la voile, ses Rameurs, qui étoient des Sangleys, se mutinèrent, le tuèrent avec tous les autres Espagnols, & conduisirent sa Galère à la Chine. Dom Louis de *Las Marianas*, son fils, succéda au Gouvernement, & n'abandonna point son entreprise. Les Gouverneurs suivans ont tourné tous leurs efforts à la même vûe; & le succès a répondu si mal aux espérances de l'Espagne, que suivant le témoignage de tous les Voyageurs, elle n'a pas subjugué la dixième partie des Insulaires.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Opinion
que les Habitan-
s ont des
Espagnols.

Conquête
de Xolo.

Les Espa-
gnols en font
chasse.

§. VII.

Gouvernement de Manille & des autres Isles.

MALGRÉ l'extrême éloignement de la Cour de Madrid, le Gouvernement Espagnol, de ces Isles, est établi sur des Loix si sages, & d'une forme si propre à les rendre constantes, qu'elles ne servent pas moins à soutenir l'exercice de l'autorité qu'à prévenir ses abus.

L'ADMINISTRATION Ecclésiastique est entre les mains de l'Archevêque de Manille, qui est nommé par le Roi. Il décide, non-seulement tous

Gouverne-
ment Ecclé-
siastique.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

tes les Causes de son Diocèse, mais encore celles des Evêques, ses Suffragans, par voye d'appel. Cependant, si sa sentence ne s'accorde point avec la première, on est libre d'en appeller à l'Evêque de Camarines, qui est revêtu d'un pouvoir particulier du Saint-Siège. Outre l'Archevêque, & ses trois Suffragans, qui sont les Evêques de Sibû, de Camarines & de Cagayan, il y a toujours, à Manille, un Evêque Titulaire, ou un Coadjuteur, que les Espagnols nomment *Evêque à l'Anneau*; il prend le Gouvernement de la première Eglise vacante, afin que tous les devoirs soyent remplis sans interruption. On n'a pû trouver de meilleur expédient, pour conserver au Roi d'Espagne le droit de nomination, & pour assurer le repos des Fidèles, qui seroient six ans sans Pasteur, s'il falloit attendre celui qui leur vient de Madrid. Le Commissaire de l'Inquisition est nommé par le Tribunal du Mexique.

Gouvernement Civil.

Tribunal
suprême.

L'ADMINISTRATION Civile & Militaire a pour Chef un Gouverneur, qui joint à ce titre celui de Capitaine Général. Son Office dure huit ans. Il est Président du Tribunal suprême, qui est composé de quatre Auditeurs, ou Juges, & d'un Procureur Fiscal. Ce Tribunal ayant été formé en 1584, on crut en reconnoître l'inutilité; & les appointemens des Officiers furent destinés, en 1590, à l'entretien d'un Corps de Troupes. Mais, en 1598, il fut rétabli avec de nouvelles prérogatives. Cette Cour reçoit les appels des Magistrats des Villes, & juge des violences commises par les Ecclesiastiques, comme le Tribunal de la Force en Espagne. Le Gouverneur y assiste en qualité de Président; mais il n'a point de voix; & si celles des quatre Auditeurs sont également partagées, il nomme un Docteur, qui fait pencher la balance. Les appointemens annuels de chaque Auditeur sont de quatre mille quatre cents pièces de huit, dont ils reçoivent le tiers de quatre en quatre mois. Ceux du Procureur Fiscal sont les mêmes; mais il a de plus six cents pièces, des Sangleys, pour la protection qu'il leur accorde; & deux cents, comme Procureur de la Sainte-Croisade. Les appointemens réglés du Gouverneur montent à treize mille trois cents pièces de huit; quatre mille en qualité de Général, quatre mille comme Président de la Cour, & cinq mille trois cents comme Gouverneur, ou Supérieur Civil. S'il meurt dans le cours de son administration, le plus ancien Auditeur jouit de ses appointemens, & prend soin des affaires civiles & militaires, dont il rend compte ensuite au nouveau Gouverneur.

Prérogatives
extraordinaires
du
Gouverneur.

ON doit trouver surprenant, que dans un Pays, où les vivres, les étoffes, & tout ce qui sert au faste, comme aux nécessités de la vie, est à plus vil prix que dans aucun autre lieu du Monde, les Officiers reçoivent de si grands salaires. Aussi les Voyageurs observent-ils, que si les Isles Philippines étoient moins éloignées de l'Espagne, il n'y auroit pas de Seigneur, dans cette Cour, qui ne brigât un Gouvernement où le gain est immense, la juridiction fort étendue, l'autorité sans bornes, les commodités en abondance, les prérogatives plus flatteuses & les honneurs plus distingués que dans la Viceroyauté des Indes (a). Outre le Gouvernement Civil, & l'Administration de la Justice avec le Conseil, le Gouverneur donne tous les emplois militaires,

(a) Carreti, *ubi supra*, pag. 49.

taïres, nomme vingt-deux Alcades, qui gouvernent autant de Provinces, dispose du Gouvernement des Isles Marianes, lorsqu'il vacque par la mort, jusqu'à ce que la Cour y ait pourvu. Il dispofoit aufli de ceux de Formofe & de Ternate, tandis que ces Isles appartenoient à l'Efpagne. Il distribue des Seigneuries, fur les Villages Indiens, aux Soldats Efpagnols, qu'il juge dignes de cette récompense. Ces Fiefs fe donnent ordinairement pour deux vies, c'est-à-dire, avec droit de fuccellion pour la femme & les enfans; après quoi, la terre revient au Domaine Royal. Les Seigneurs reçoivent la plupart des droits qui feroient payés au Roi, fur-tout le tribut de dix piaftres pour chaque marié, & de cinq pour les autres; mais ils font obligés aufli de fournir, pour l'entretien de la Milice, deux piaftres de chaque tribut, & quatre *Cavans* de riz (*b*) à chaque Soldat de leur Diftrict. Outre les dix piaftres, le Roi tire, dans les terres de fon Domaine, deux *Cavans* de riz par tête.

Le Gouverneur des Philippines nomme à tous les Canonicats vacans de l'Eglife Archiépifcopale, & n'est obligé qu'à le faire favoir au Roi, qui confirme fa nomination. Pour remplir les Paroiffes féculières, & les Bénéficiers Royaux, l'Archevêque nomme trois Sujets, entre lesquels le Gouverneur en ehoift un. Les Paroiffes des Réguliers font pourvues par le Supérieur Provincial de l'Ordre, dont le choix n'a pas befoin de confirmation; mais un Religieux n'a droit d'entendre que les Confellions des Indiens, fans la permission des Evêques. Enfin le Gouverneur nomme le Général du Gallion qui va tous les ans à la Nouvelle-Efpagne; emploi qui rapporte plus de cinquante mille écus. Il nomme les Commandans des Places de guerre, & plus de Capitaines & d'Officiers qu'il n'y en a dans toute l'Efpagne; parcequ'il a le pouvoir de distribuer, aux Indiens, des commiffions de Colonels, de Majors & de Capitaines, pour les attacher à la Nation Efpagnole, par des diftinctons qui les exemptent de la moitié du tribut.

MAIS cette grandeur & cette étendue d'autorité ont leur contrepoids, dans la recherche que les Habitans des Philippines font de la conduite d'un Gouverneur après fon adminiftration. Le droit des plaintes eft accordé à tout le monde, & fe publie dans chaque Province. Ce droit dure foixante jours, pendant lesquels l'oreille du Juge eft ouverte. [Les accusateurs ont encore trente jours pour pourfuivre leurs plaintes devant le Juge.] C'est ordinairement le Gouverneur qui fuccède. Il apporte une Commiffion exprefle du Roi & du Conseil des Indes. Cependant la Cour fe réfervé le jugement d'un certain nombre de chefs, que le Juge envoie en Efpagne, après avoir reçu toutes les informations: mais il prononce fur les cas qui ne font pas réfervés. Les Auditeurs, qui font chargés de l'adminiftration après la mort d'un Gouverneur, ou qui paffent à quelque pofte dans un autre Pays, font fousmis à la même recherche, avec cette différence, qu'ils peuvent partir, en laiffant un Procureur qui réponde pour eux. La rigueur eft poulfée fi loin, dans ces étranges Procès, que fans égard à la grandeur du rang, elle va jufqu'à la prifon. Dom Sébaltien Hurtado de Corcuera fe

Inconvé-
niens qui les
balancent.

vit

(b) Le *Cavan* pefe cinquante livres d'Efpagne.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Triste sort
de la plupart
des Gouver-
neurs.

vit renfermé, pendant cinq ans, dans le Château de Saint-Jacques; & Dom Diegue de Taxardo, quelque tems de moins: mais un ordre exprès du Roi leur fit rendre tout ce qu'on leur avoit ôté injustement. A la vérité, le Conseil des Indes a modéré cette rigueur, en ordonnant que, sans maltraiter les Gouverneurs, toutes les informations fussent envoyées en Espagne. Cependant la distance des lieux empêche toujours que cet ordre ne soit exactement observé. Carreri assure, que depuis la Conquête, on ne compte que deux Gouverneurs, qui soyent revenus en Espagne, & que les autres sont morts, ou de chagrin, ou de la fatigue du Voyage. Il ajoute que la recherche des crimes vaut toujours cent mille écus à celui qui succède; & que le Prédécesseur est obligé de tenir cette somme prête, pour se délivrer des embarras dont il est menacé (c).

(c) *Ubi supra*, pag. 54.

§. VIII.

Climat & Richesse des Philippines.

Chaleur &
humidité
régnautes.

Règne des
vents.

Qualités de
l'air.

LA chaleur & l'humidité sont les deux qualités générales de toutes ces Isles; mais la première n'y est pas si sensible qu'en Italie, aux jours caniculaires, quoiqu'elle soit plus incommode, par les sueurs qu'elle cause & qui affoiblissent les meilleurs tempéramens. L'humidité vient du grand nombre de Rivières, de Lacs, d'Etangs, & des pluies abondantes qui tombent pendant la plus grande partie de l'année. On observe, comme une propriété particulière aux Philippines, que les orages y commencent par la pluie & les éclairs, & que le tonnerre ne s'y fait entendre qu'après la pluie. Pendant les mois de Juin, de Juillet, d'Août, & une partie de Septembre, on y voit régner les vents du Sud & de l'Ouest. Ils amènent de si grandes pluies & des tempêtes si violentes, que toutes les campagnes se trouvant inondées, on n'a point d'autre ressource que de petites Barques, pour la communication des lieux. Depuis Octobre jusqu'au milieu de Décembre, c'est le vent du Nord qui règne; pour faire place ensuite, jusqu'au mois de Mai, à ceux d'Est & d'Est-Sud-Est. Ainsi les Mers des Philippines ont deux Moussons, comme les autres Mers des Indes; l'une, sèche & belle, que les Espagnols nomment la *Brise*; l'autre, humide, orageuse, qu'ils appellent *Vandaral*.

ON remarque encore que dans ce climat, les Européens ne sont pas sujets à la vermine, de quelque saleté que soyent leurs habits & leurs chemises; tandis que les Indiens en sont couverts. La neige n'y est pas plus connue que la glace; aussi n'y boit-on jamais de liqueur froide, à moins que, sans aucun égard pour sa santé, on ne se serve de salpêtre pour rafraîchir l'eau. En un mot, la chaleur est si constante, qu'avec l'avantage d'un continuel équinoxe, on ne change jamais l'heure des repas, ni celle des affaires, on ne prend point d'habits différens, & l'on n'en porte de drap que pour se garantir de la pluie. Ce mélange de chaleur & d'humidité ne rend pas l'air fort sain. Il retarde la digestion, il incommode les jeunes Européens plus

plus que les vieillards. Mais aussi les alimens y sont légers. Le pain ordinaire, n'étant que de riz, a moins de substance que celui de l'Europe. Les palmiers, qui croissent en abondance dans une terre humide, fournissent l'huile, le vinaigre & le vin. Comme on a le choix de toutes sortes de viandes, les personnes riches se nourrissent de gibier, le matin, & de poisson le soir. Les pauvres ne mangent guères que du poisson mal cuit, & gardent la viande pour les jours de Fête. Une autre cause de la mauvaise qualité de l'air est la rosée, qui tombe dans les jours les plus fereins. Elle est si abondante, qu'en secouant un arbre, on en voit tomber une forte de pluie. Cependant elle n'incommode point les Habitans naturels du Pays, qui vivent quatre-vingt & cent ans; mais la plupart des Européens s'en trouvent fort mal. On ne dort & l'on ne mange point à Manille sans être humide de sueur; mais elle est beaucoup moindre dans les lieux ouverts, parceque l'air y est plus agité. Aussi toutes les personnes riches ont des maisons de campagne, où elles se retirent depuis le milieu de Mars jusqu'à la fin de Juin. Quoique la chaleur se fasse sentir avec plus de force dans le mois de Mai qu'en aucun tems, on ne laisse pas alors de voir souvent, pendant la nuit, des pluies épouvantables, accompagnées de tonnerre & d'éclairs.

On a déjà fait observer, que Manille est particulièrement sujette à d'effroyables tremblemens de terre, sur-tout dans la plus belle saison. Elle en ressentit un si violent, au mois de Septembre de l'année 1627, qu'une des deux montagnes, qui se nomment *Carvallos*, dans la Province de Cagayan, en fut applatie. En 1645, le tiers de la Capitale fut ruiné par le même accident, & trois cens personnes furent ensevelies sous les ruines de leurs maisons. Les vieux Indiens assuroient que ces malheurs avoient été plus fréquens, & que de-là étoit venu l'usage de ne bâtir que de bois. Les Espagnols ont suivi cet exemple, du moins pour les étages au-dessus du premier. Leurs alarmes sont continuelles, à la vûe d'un grand nombre de Volcans, qui vomissent des flammes autour d'eux, & qui remplissant de cendres tous les lieux voisins, envoient des pierres fort loin, avec un bruit semblable à celui du canon. D'un autre côté, tous les Voyageurs nous représentent le terroir comme un des plus agréables & des plus fertiles du Monde connu. En toute saison, l'herbe croît, les arbres fleurissent; & dans les montagnes comme dans les jardins, les fruits accompagnent toujours les fleurs. On voit rarement tomber les vieilles feuilles, avant que les nouvelles foyent venues. De-là vient que les Habitans des montagnes n'ont pas de demeure fixe, & suivent l'ombre des arbres, qui leur offrent tout à la fois une retraite agréable & des alimens. Lorsqu'ils ont mangé tous les fruits d'une campagne, on d'un bois, ils passent dans un autre lieu. Les orangers, les citronniers, & tous les arbres connus en Europe, donnent régulièrement du fruit deux fois l'année; & si l'on plante un rejetton, il en porte l'année suivante. Villalobos, Dampier & Carreri, s'accordent à déclarer qu'ils n'ont jamais vû de campagnes si couvertes de verdure, ni de bois si remplis d'arbres vieux & épais, ni d'arbres qui fournissent plus de secours & de commodités pour la subsistance des hommes.

A J O U T O N S , avec les mêmes Ecrivains, que Manille se trouvant placée

Tremble-
mens de terre.

Volcans.

Ce qui rend
les Monta-
gnards errans.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Avantages
des Philippi-
nes pour le
Commerce.

Perte du
Commerce du
Japon.

cée entre les plus riches Royaumes de l'Orient & de l'Occident, cette situation, en fait un des lieux du Monde, où le Commerce est le plus florissant. Les Espagnols venant par l'Occident, & d'autres Nations de l'Europe & des Indes par l'Orient, les Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du Monde aboutissent, & d'où elles reprennent de nouvelles routes. On y trouve l'argent du Perou & de la Nouvelle-Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'ivoire de Camboye, le musc de Leguios, les toiles de coton & les étoffes de soye du Bengale, les étoffes, la porcelaine & toutes les raretés de la Chine. Lorsque le Commerce étoit ouvert avec le Japon, Manille en recevoit, tous les ans, deux ou trois Vaisseaux, qui laissoient de l'argent le plus fin, de l'ambre, des étoffes de soye, & des cabinets d'un admirable vernis, en échange, pour du cuir, de la cire & des fruits du Pays. Pour faire juger, en un mot, de tous les avantages de Manille, il suffit d'ajouter, qu'un Vaisseau, qui en part pour Acapulco, revient chargé d'argent, avec un gain de quatre pour un.

§. IX.

Animaux, Plantes & Fruits des Philippines.

Abondance
de diverses
sortes d'ani-
maux.

LA fécondité d'un Climat se faisant observer jusques dans la propagation des animaux, on voit naître, dans les campagnes des Philippines, une si grande quantité de bêtes sauvages, qu'un bon Chasseur en peut tuer vingt à coups de lance, dans l'espace d'un jour. Les Espagnols ne les tuent que pour en prendre la peau, & les Indiens en mangent la chair. Le nombre des cerfs, des sangliers & des chèvres est surprenant dans les Forêts. On n'a pas manqué d'apporter, à Manille & dans quelques autres Isles, des chevaux & des vaches de la Nouvelle-Espagne, qui n'ont pas cessé d'y multiplier. Mais l'excessive humidité de la terre ne permet pas d'y élever des moutons.

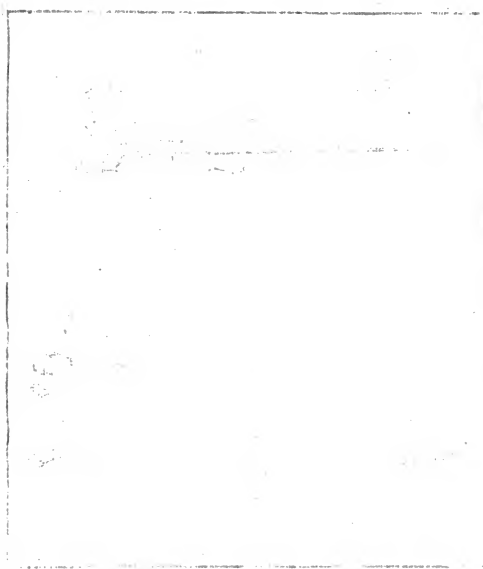
Singes
monstrueux.

On ne parle point des singes pour en faire admirer le nombre; quoiqu'il soit incroyable dans les montagnes; mais ils y sont d'une grandeur monstrueuse, & d'une hardiesse qui les rend capables de se défendre contre l'attaque des hommes (a). Lorsqu'ils ne trouvent plus de fruits dans leurs retraites, ils descendent sur le rivage de la Mer, pour s'y nourrir d'huîtres & de crabbes. Entre plusieurs espèces d'huîtres, on en distingue une, qu'on appelle *Taelon*, & qui pèse plusieurs livres. Les singes, qui les trouvent ouvertes, & qui craignent qu'en se fermant, elles ne leur attrapent la patte, commencent par y jeter une pierre, qui les empêche de se fermer, & les mangent alors sans crainte. Ils prennent les crabbes avec la même adresse, en mettant la queue entre leurs pinces, pour les enlever tout d'un coup, lorsqu'elles viennent à la fermer.

ON

(a) Carreri rapporte que ces singes se défendirent si bien, une fois, à Sambrangan, avec des bâtons, contre un Soldat qui les attaquoit,

qu'ils l'obligèrent de prendre la fuite, dont il mourut de peur quelques jours après.
R. d. E.



LEZARD VOLANT.

VLIEGENDE LEZARD.



ECUREUIL VOLANT.

VLIEGENDE INKHOORN.



J. B. Schlegel delin.

1850
MAY 1 2
1851

ON observe, dans les civettes des Philippines, qui sont aussi en fort grand nombre, que si leur parfum n'est pas ôté tous le mois, l'ardeur qu'elles en ressentent est si vive, qu'elles se frottent contre terre, pour rompre la vessie qui le contient. Ces Isles sont le seul endroit du Monde, où l'on voit une espèce de chats, de la grandeur des lièvres & de la couleur des renards, auxquels les Insulaires donnent le nom de *Taguans*. Ils ont des ailes, comme les chauve-souris, mais couvertes de poil, dont ils se servent, pour sauter d'un arbre sur un autre, à la distance de trente palmes (b). On trouve, dans l'Isle de Leyte, un animal qui n'est pas moins singulier, & qui se nomme *Mango*. Sa grandeur est celle d'une souris. Il a la même queue, mais sa tête est deux fois plus grosse que son corps, avec de longs poils sur le museau. [Cet animal ne se nourrit que de charbon.] L'*Iguana* se trouve aux Philippines comme en Amérique. Sa figure ressemble beaucoup à celle du crocodile; mais il a la peau rougeâtre, parsemée de taches jaunes, la langue fendue en deux, les pieds ronds & doublés de corne. Quoiqu'il passe pour un animal terrestre, il traverse facilement les plus grandes Rivières. Les Indiens & les Espagnols mangent sa chair, & lui trouvent le goût de celle des tortues.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Propriétés
des civettes
aux Philippi-
nes.

Taguans,
ou chats
ailes.

Mango.

Iguana.

L'HUMIDITÉ, joint au ferment continuel de la chaleur, produit, dans toutes les Isles, des serpents d'une grandeur extraordinaire. Celui qu'on nomme *Ibitin*, se tient pendu par la queue, au tronc d'un arbre, pour attendre qu'il y passe des cerfs, des sangliers & même des hommes. Il est si gros & si long, qu'il les dévore tout entiers; après quoi, il se serre contre l'arbre pour les digérer. Carreri s' imagine qu'il les attire par son haleine, & que l'unique moyen de s'en garantir, est de rompre l'air qui se trouve entre l'homme & le serpent. Un autre serpent, nommé *Assagua*, ne fait la guerre qu'à la volaille. Celui que les Habitans nomment *Olopang*, jette un venin fort dangereux. Les *Bobas*, qui sont les plus grands, ont quelquefois trente pieds de longueur.

Serpens
horribles.

De plusieurs oiseaux singuliers des Isles, le plus admirable par ses propriétés est le *Tavon*. C'est un oiseau de Mer, noir & plus petit qu'une poule; mais qui a les pieds & le cou assez longs. Il fait ses œufs dans des terres sablonneuses. Leur grosseur est à-peu-près celle des œufs d'oye. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'après que les petits sont éclos, on y trouve le jaune entier sans aucun blanc, & qu'alors ils ne sont pas moins bons à manger qu'auparavant; d'où l'on conclut qu'il n'est pas toujours vrai, que la fécondité vienne du jaune des œufs. On rôtit les petits, sans attendre qu'ils soient couverts de plumes. Ils sont aussi bons que les meilleurs pigeons. Les Espagnols mangent souvent, dans le même plat, la chair des petits & le jaune de l'œuf. Mais ce qui suit, mérite beaucoup plus d'admiration. La femelle rassemble ses œufs, jusqu'au nombre de quarante ou cinquante, dans une petite fosse, qu'elle couvre de sable, & dont la chaleur de l'air fait une espèce de fourneau. Enfin, lorsqu'ils ont la force de se couer

Oiseaux
singuliers.

Le Tavon &
ses propriétés.

(b) Il y en a aussi dans l'Isle de Poulo-Condor. C'est une espèce d'écureuil ailé, dont on trouve la figure dans les Lettres Edi-

lantes. Nous la joignons ici, avec celle du lézard volant, qui n'est pas moins curieux.
R. d. E.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

secouer la coque & d'ouvrir le sable pour en sortir, elle se perche sur les arbres voisins, elle fait plusieurs fois le tour du nid, en criant de toute force; & les petits, excités par le son, sont alors tant de mouvemens & d'efforts, que, forçant tous les obstacles, ils trouvent le moyen de se rendre auprès d'elle. Les Tavons font leurs nids aux mois de Mars, d'Avril & de Mai; tems où la Mer étant plus tranquille, les vagues ne s'élèvent point assez pour leur nuire. Les Matelots cherchent avidement ces nids, le long du rivage. Lorsqu'ils trouvent la terre remuée, ils l'ouvrent avec un bâton, & prennent les œufs & les petits, qui sont également estimés.

Tourterelles
des Philippines.

ON voit, aux Philippines, une sorte de tourterelles, dont les plumes sont grises sur le dos, & blanches sur l'estomac, au milieu duquel la Nature a tracé une tache si rouge, qu'on la prendroit pour une playe fraîche, d'où le sang paroît sortir.

Le Kolin.

Le *Kolin* est un oiseau de la grosseur d'une grive, de couleur noire & cendrée, qui n'a, sur la tête, au lieu de plumes, qu'une espèce de couronne ou de crête de chair. Le *Paloma-Toraz* est à-peu-près de la même grosseur.

Le Paloma-
Toraz.

Son plumage est varié de gris, de verd, de rouge & de blanc, avec une tache fort rouge au milieu de l'estomac; mais sa principale distinction consiste dans son bec & ses pieds, qui sont aussi du plus beau rouge. Les Insulaires donnent le nom de *Salangan* à ce fameux oiseau, dont les nids passent pour un mets délicieux, à la Chine & dans toutes les Indes. Il est commun dans les Isles de Calamianes, de Xolo, & dans quelques autres.

Le Salangan.

Sa grosseur est celle d'une hirondelle. Il bâtit son nid sur les rochers qui touchent au bord de la Mer, & l'attache au rocher même, à-peu-près comme l'hirondelle attache le sien aux murailles. L'*Herrero* est un oiseau verd, de la grosseur d'une poule, auquel la Nature a donné un bec si dur, qu'il perce les troncs des plus grands arbres pour y faire son nid; son nom, qui signifie *Forgeron*, lui vient des Espagnols, pour marquer le bruit de son travail, qui se fait entendre d'assez loin (c).

L'Herrero.

On lui attribue la propriété de connoître une herbe qui rompt le fer. Un autre oiseau, nommé *Colocolo*, a celle de nager sous l'eau, avec autant de vitesse qu'il vole dans l'air. Ses plumes sont si serrées, qu'elles deviennent sèches aussi-tôt qu'il les a secouées hors de l'eau. Il est de couleur noire, & plus petit que l'aigle; mais son bec, qui n'a pas moins de deux palmes, est si dur & si fort, qu'il prend & qu'il enlève toutes sortes de poissons.

Le Colocolo.

ON trouve quantité de paons dans les Isles de Calamianes. Au lieu de faisans & de perdrix, les montagnes y fournissent d'excellens coqs sauvages. Les cailles sont de la moitié plus petites que les nôtres. Elles ont le bec & les pieds rouges. Toutes les Isles sont remplies d'une sorte d'oiseaux verds, qui se nomment *Volanos*, de plusieurs espèces de perroquets, & de cacatous blancs, dont la tête est ornée d'une touffe de plumes. Les Espagnols avoient porté, aux Philippines, des poulets d'Inde qui n'y ont pas multiplié. Ils y suppléent par une poule singulière, qui se nomme *Camboie*, parcequ'elle vient de cette Région, & qui a les pieds si courts que ses ailes touchent la terre. Les coqs, au contraire, ont de longues jambes, & ne

Différence
de quelques
animaux qui
ont du rapport
aux nôtres.

cèdent.

(c) Il est nommé *Charpentier* ci-dessus. R. d. E.

cédent rien aux coqs d'Inde. On estime une autre sorte de poules, qui ont la chair & les os noirs, mais d'excellent goût. Les grosses chauve-souris, dont on a déjà parlé, sont fort utiles à Mindanao, par la quantité de salpêtre qu'on y tire de leurs excréments.

A l'égard des poissons, Pline n'en a nommé presque aucun, qui ne se trouve dans ces Mers: mais elles en ont d'extraordinaires, tels que le *Douryon*, que les Espagnols ont nommé *Pesce-Muger*, parcequ'il a les parties du sexe & les mamelles d'une femme. Ses os ont la propriété d'étancher le sang & de guérir le rhume. Sa chair a le goût de celle du porc; mais on ne connoît point le mâle de cette espèce. Les poissons, qu'on nomme *Epées*, ne sont différens des nôtres que par la longueur extraordinaire de leur corne, qui les rend fort dangereux pour les petites Barques. Les crocodiles seroient les plus redoutables ennemis des Insulaires, par leur abondance & leur voracité; si la Providence n'y avoit mis comme un double frein, qui arrête leur multiplication & leurs ravages. Les femelles sont si fertiles, qu'elles sont jusqu'à cinquante petits; mais lorsqu'ils doivent éclore de leurs œufs, qu'elles sont à terre, elles se mettent dans l'endroit par lequel ils doivent passer; & les ayant l'un après l'autre, elles ne laissent échapper que ceux à qui le hasard fait prendre un autre chemin. En second lieu, ces animaux, n'ayant point de conduits pour les excréments, vomissent ce qui leur reste dans l'estomac après la digestion. Ainsi leur nourriture y fait un long séjour, qui les empêche de ressentir souvent la faim; sans quoi il en couteroit tous les jours, aux Isles, un grand nombre d'hommes & de bestiaux. On n'a jamais ouvert un de ces monstres, dans le ventre duquel on n'ait trouvé des os & des crânes d'hommes. Les Espagnols, comme les Indiens, mangent les petits crocodiles. On trouve quelquefois, sous leurs mâchoires, de petites vessies pleines d'un excellent musc. Les Lacs des Isles ont une autre espèce de poissons monstrueux, que les Indiens nomment *Buhayas*, & qui ne paroissent point différens de ceux que les Portugais ont nommés *Caymans*. Ils n'ont pas de langue; ce qui leur ôte, non-seulement le pouvoir de faire, du bruit, mais encore celui d'avaler dans l'eau. Aussi ne dévoient-ils leur proie que sur le rivage. Ils seroient les plus redoutables de tous les monstres, s'ils n'avoient une extrême difficulté à se tourner. On leur attribue quatre yeux; deux en haut & deux en bas, avec lesquels on prétend qu'ils aperçoivent dans l'eau toutes les espèces de poissons qui leur servent de proie, quoiqu'à terre ils aient la vue fort courte. On ajoute que le mâle ne peut sortir de l'eau qu'à moitié, & que les femelles vont chercher seules de quoi vivre, dans les campagnes voisines de leurs retraites. Carneri semble confirmer cette opinion, lorsqu'il assure que les Chasseurs ne tuent jamais que des femelles. Il donne pour préservatif éprouvé, contre les surprises des *Buhayas*, ou des *Caymans*, un fruit nommé *Benga*, ou *Nang-Kauvagan*, qui vient, dit-il, d'une sorte de canne, & dont l'odeur, apparemment, éloigne ces terribles animaux. Mais il affoiblit un peu la confiance qu'il demande pour ce fruit, en assurant qu'il a la même vertu contre les sortilèges (d).

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Salpêtre de
l'excrément
des chauve-
souris.

Le Douryon,
ou le Pesce-
Muger.

Les Philip-
pines sont in-
fectées de
crocodiles.

Buhayas,
monstres dan-
gereux.

Fruit qui
sert de prés-
ervatif contre
eux.

LES

(d) *Ibid.* pag. 177.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

Baleines,
chevaux marins,
huîtres &
rayes d'une
extrême
grandeur.

LES Mers de Mindanao & de Xolo sont remplies de grandes baleines, & de chevaux marins sans pieds, dont la queue ressemble à celle des crocodiles. Il se trouve de si grandes huîtres, dans ces îles, qu'on se sert des écailles pour abreuver les buffes. Les Chinois en font de très-beaux ouvrages. On y distingue deux sortes de tortues; l'une dont la chair se mange, & dont l'écaille est négligée; l'autre, au contraire, dont on recherche beaucoup l'écaille & dont on ne mange point la chair. Les rayes y sont d'une grandeur extraordinaire. Leur peau, qui est fort épaisse, se vend aux Japonais, pour en faire des fourreaux de cimeterre.

Fruits divers.

PASSONS aux fruits qui ne sont connus, ou qui n'ont des propriétés remarquables, que dans les îles Philippines. On en distingue deux, également estimés des Espagnols & des Indiens. Ils croissent naturellement dans les bois. On a déjà vanté le premier, qui se nomme *Santor*, & dont on fait d'excellentes confitures, dans un Pays où le quintal de sucre ne vaut pas un écu. Carreri en donne une exacte description. Il a la figure, & même la couleur d'une pêche; mais il est un peu plus plat. Son écorce est douce. En l'ouvrant, on y trouve cinq pepins, aigres & blancs. Il se confit également au sucre & au vinaigre; & pour troisième propriété, il donne un fort bon goût au potage. L'arbre ressembleroit parfaitement au noyer, s'il n'avoit les feuilles plus larges. Elles ont une vertu médicinale, & le bois est excellent pour la Sculpture (e).

Mabol.

L'AUTRE fruit, qui se nomme *Mabol*, est un peu plus gros que le premier, mais cotoneux, & de la couleur de l'orange. L'arbre est de la hauteur d'un poirier; chargé de branches & de feuilles, qui ressemblent à celles du laurier. Le bois, coupé dans sa saison, approche de la beauté de l'ébène.

Bilimbins,
ou Caramabolas.

ON a fait, dans un article précédent, l'éloge du *Chicoy*, ou du *Seizu*, qui se trouve dans l'île de Guigan. Les *Bilimbins*, que les Portugais nomment *Caramobolas*, sont acides dans les Indes Orientales; mais, dans le terroir de Manille, ils ont un goût fort agréable. On les mange crus, assaisonnés avec du vinaigre & du sucre. Le *Macupa*, que les Portugais ont nommé *Jambo*, est beaucoup plus gros aux Philippines que celui qui croît à Goa. Il en est de même des *Banchilins*, des *Jaccas*, nommés *Nauca* par les Espagnols, des *Tampoies*, & des *Cassuis*, ou *Caguis*. Les *Mangas* de Siam, ou de *Papagallo*, qui est le nom Portugais, & les *Camico*, qui ressemblent aux Caramoboles, mais qui sont plus aigres & sans pepins, acquèrent une nouvelle perfection dans les Jardins de Manille. Le *Lumboy*, qui croît dans les forêts, & que les Tagales nomment *Dobat*, est tout-à-fait semblable au poirier. Il donne d'abord une jolie fleur blanche, d'où naît un fruit gros comme une cerise, mais de la longueur d'une olive. Les Portugais le nomment *Jambulon*. Le *Dottoyan*, est un arbre plus rare, dont le fruit est rouge & sans pepins, comme le Jambulon; mais la chair en est blanche, & le goût mêlé d'aigre & de doux.

Macupa, ou
Jambo.

Autres fruits.

Lumboy,
ou Jambulon.

Dottoyan.

Panungian.

LE *Panungian* est un fort grand arbre, qui produit un fruit de la grosseur d'un œuf de pigeon, dont la coquille est rouge, & qui a la forme & la dureté

reté de nos pommes de pin. Sa chair, qui est transparente & de bon goût, aide à la digestion. On donne aussi le nom de *Licias* à ce fruit, parcequ'il a quelque ressemblance avec celui de la Chine; mais, au fond, ce n'est pas le même.

Le *Carmon* excite l'appétit, & n'est pas desagréable lorsqu'il est bouilli. Il est aussi gros qu'une pomme commune. Il a l'écorce d'un oignon, & sa chair est aigre & douce. L'arbre, qui ressemble au pommier, croît facilement sur le bord des Rivières. On trouve, dans quelques Îles, des *Durions*, dont l'arbre y est plus grand qu'à Patane & à Camboie. Ce fruit, dont on a déjà fait la description, croît sur le gros de la branche, comme les pommes de pin. Les *Marans*, fruit commun aux Philippines, ont quelque ressemblance avec les Durions, mais ils deviennent beaucoup plus gros. Les *Lanzones*, ou les *Boasbas*, sont une sorte de raisins par leur goût & leurs autres qualités. Au lieu d'olives, les montagnes des Îles produisent des *Paxos*, fruit qui leur ressemble assez par la forme, dont le goût est exquis dans sa maturité. Verds & tendres, on les mange au vinaigre.

DANS les hautes montagnes d'Ilocos & de Cagayan, on trouve des pins sauvages, d'une hauteur admirable, qui ne portent pas de pommes, comme les nôtres, mais un autre fruit, peu différent des amandes, & du même goût. Le *Lumbon*, autre arbre des montagnes, produit de petites noix, dont l'écorce est dure, & renferme une pulpe, du goût des pignons; mais ce fruit affoiblit l'estomac: on en tire une huile, qui sert, au lieu de suif, pour espalmer les Vaisseaux. Les *Jamboas*, fruits d'un arbre qui ressemble au citronnier, par sa grandeur & ses feuilles, sont ronds, jaunâtres, & deviennent deux fois aussi gros que la tête d'un homme. Leur goût tire sur celui du citron. Les uns ont des pepins rouges; d'autres les ont jaunes, & quelques-uns blancs. De plusieurs espèces d'oranges, il n'y en a point aux Philippines qui ne soient plus grosses que celles de l'Europe. On y trouve de gros & de petits citrons; mais la plupart sont fort doux. Les fruits de la Nouvelle-Espagne, tels que les ates, les ananas, les zapotes-prietos, les papaias, les mameges & les gayavas-peruleras, croissent heureusement dans toutes ces Îles. Les gayavas s'y sont extrêmement multipliés. On en fait des confitures, & du vin qui l'emporte sur celui du palmier. Ce fruit resserre avant sa maturité, & lâche quand il est très-mûr: ses feuilles sont un excellent vulnéraire, & n'ont pas moins de vertu pour l'enflure des jambes. On n'a pu faire croître aucun fruit de l'Europe à Manille, & dans les autres Îles. Les figuiers mêmes, les grenadiers & le raisin muscat, qu'on y transporte, n'y parviennent jamais à la maturité.

CARRERI s'étend beaucoup sur une autre espèce d'arbres, qui sont le principal revenu des Insulaires, & qui leur apportent, dit-il, autant de plaisir que d'utilité. On en distingue jusqu'à quarante espèces, qu'il range toutes sous le nom de palmiers, & dont les principales fournissent les Îles de pain. Celle que les Tagales nomment *Toro*, & les Montagnards *Landau*, porte le nom de *Sagu* aux Moluques. Elle croît naturellement & sans culture, sur le bord des Rivières. Toute sa substance, du bas jusqu'en haut, est molle comme celle d'une rave. L'écorce est épaisse d'un doigt, &

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.

Carmon.

Durions, Ma-
rans, Lan-
zones, ou Boas-
bas.

Paxos.

Amandes
qui croissent
sur des pins.

Lumbon.

Jamboas.

Oranges &
citrons.

Aucun fruit
de l'Europe
ne croît aux
Philippines.

Diverses
sortes de pal-
miers.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Sasa & Nipa.

& n'est ni fort dure, ni polie. La manière d'employer cet arbre, aux Philippines, est différente de celle des Moluques (f).

UNE autre espèce, qui donne du vin & du vinaigre, se nomme *Sasa* & *Nipa*. Elle n'est point assez grande, pour mériter le nom d'arbre. Son fruit ressembleroit aux dattes: mais il n'arrive point à sa maturité, parceque les Insulaires coupent la branche aussi-tôt qu'ils voyent paroître la fleur. Il en sort une liqueur, qu'ils reçoivent dans des vaisseaux, & dont ils tirent quelquefois dix pintes dans une seule nuit. L'écorce de *Calinga*, qui est une sorte de canelle (g), sert à la préparer, & l'empêche de s'aignir. On employe les feuilles du même palmier à couvrir les maisons; & cousues avec du fil de canne très-fin, elles durent environ six ans. On en tire aussi du vin des cocos, & de l'huile, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. De la première écorce des cocotiers on fait des cordages & du calfat pour les Navires. L'écorce intérieure sert à faire des vases & d'autres commodités.

Bourias.

LE *Bourias* est un troisième palmier des Philippines, dont les Isles, qui sont proche du Détroit de Saint-Bernardin, ont pris leur nom. L'arbre est plus gros que le cocotier. Ses fruits sont proprement des dattes, dont les noyaux servent à faire de fort beaux chapelets; & ses feuilles ressemblent à celles des palmiers d'Afrique. On en tire une liqueur, dont on fait, par le moyen du feu, une espèce de miel & de sucre noir, nommé *Pacascat*, qui se vend dans de petites boîtes, & que les Insulaires estiment beaucoup. La substance de ce palmier se transforme aussi en pain. On en compose une espèce de farine, avec le fruit broyé qu'on y mêle; mais cette nourriture est moins saine que le sagu.

Bonga.

CARRERI met, au nombre des palmiers, jusqu'à l'arbre qui produit l'araca; petite pomme, ou plutôt petite noix, de la grosseur d'un gros gland, qui entre, avec la chaux, dans la composition du betel. Cet arbre se nomme *Bonga*. Ses feuilles sont aussi larges que celles du Bourias. Le tronc est haut, mince, droit & tout couvert de nœuds. Enfin une quatrième espèce, dont les Insulaires tirent beaucoup d'avantages, est celle qu'ils nomment l'*Tonota*. Elle leur fournit une sorte de laine, qu'on appelle *Baios*, dont on fait des matelats & des oreillers; du chanvre noir, nommé *Jonor*, ou *Gamuto*, pour les cables de Navires; & de petits cocos, moins bons à la vérité que les grands. Ses fils sont de la longueur & de la grosseur du chanvre. Ils sont noirs comme les crins de cheval, & l'on assure qu'ils durent long-tems dans l'eau.

Yonota.

(f) Voyez l'Article de ces Isles. Aux Philippines, on coupe le sagu par morceaux. On le laisse tremper quelque-tems dans l'eau, après avoir enlevé seulement une bande de l'écorce, afin que le reste serve à conserver la substance intérieure; & l'on taille ensuite cette substance blanche en très-petites parties. Lorsqu'elle est taillée, on la soule avec les pieds, dans des paniers de canne, proche de la Rivière, jusqu'à ce que le jus en sorte, par la quantité d'eau qu'on y jette, & tombe dans un vaisseau plein d'eau, qui

est dessous. On lève ensuite cette espèce de pâte, on la met dans des formes composées de feuilles de palmier, où elle s'endurcit un peu; après quoi, étant séchée au Soleil, sans le secours d'autre feu, elle sert de pain, fort nourrissant, & qui résiste long-tems à la corruption. *Correri*, pag. 183.

Nota. Ce n'est donc pas du fruit de ces arbres, qu'on fait le pain de sagu, comme il a été dit ci-dessus. R. d. E.

(g) Voyez ci-dessus, pag. 38. R. d. E.

l'eau. La laine & le chanvre s'enlèvent d'autour du tronc. On tire aussi, des branches, un vin doux; & leurs bouts se mangent tendres. Il n'y a point de palmiers dont les feuilles ne puissent servir à couvrir des maisons, ou à faire des chapeaux, des nattes, des voiles pour les Navires, & d'autres ouvrages utiles. Ainsi ce n'étoit pas sans raison que Pline écrivoit, il y a seize cens ans, que les Pauvres y trouvent de quoi manger, boire, se vêtir & se loger.

L'ARBRE, qui porte la casse, est en si grande abondance aux Philippines, que, pendant les mois de Juin & de Mai, les Insulaires en engraisent leurs pourceaux. [Cet arbre n'est pas si grand que celui du Tamarin, qui est très-haut; mais il est plus rempli de branches. Ses feuilles, un peu plus grandes que celles des poiriers, sont d'un très-beau verd. Cuites avec les fleurs, en manière de conserve, elles sont aussi bonnes que le fruit; elles causent même moins de nausées.] Les Tamarins, ou plutôt les *Sampales*, dont le fruit se nomme *Tamarin*, n'y sont pas moins communs. [Ce fruit, qui vient dans des gouffes comme des fèves vertes, a un goût piquant, ce qui fait qu'on le mange avec du sel & qu'on le confit avec du sucre.] Le bois sert à divers ouvrages, comme l'ébène. On voit, sur les montagnes, diverses sortes de grands arbres, qui servent également à la construction des Vaisseaux & des Maisons, & dont le feuillage est toujours verd. Tels sont l'*Ebène* noir; le *Balayon* rouge, l'*Afana*, ou le *Naga*, dont on fait des vases, qui donnent, à l'eau, une couleur bleue, & qui la rendent plus saine (b); le *Calinga*, qui jette une odeur fort douce, & dont l'écorce est aromatique (i); le *Tiga*, dont le bois est si dur, qu'il ne peut être scié qu'avec la scie à l'eau, comme le marbre; ce qui le fait nommer aussi *Arbre de fer*. La difficulté de pénétrer dans ces épaisses Forêts, ne permet pas, aux Insulaires mêmes, de connoître toutes les richesses qu'ils tiennent de la Nature. Ils ont, sur quelques montagnes de Manille, quantité de muscadiers sauvages, dont ils ne recueillent rien.

MAIS, ce qui doit passer pour un phénomène des plus extraordinaires, c'est que, dans ces Îles, les feuilles de certains arbres n'arrivent à leur maturité que pour se transformer en animaux vivans, qui se détachent des branches, & qui volent en l'air, sans perdre la couleur de feuille. Leur corps se forme des fibres les plus dures. La tête est à l'endroit par où la feuille tenoit à l'arbre, & la queue à l'autre extrémité. Les fibres des côtés forment les pieds, & le reste se change en ailes (k).

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.

Diverses
sortes de bois.

Feuilles qui
se transfor-
ment en ani-
maux.

ON

(b) C'est l'arbre d'où l'on tire le sang de dragon.

(i) C'est cette même écorce que quelques Auteurs font passer pour une espèce de canelle. On en a parlé ci-dessus. M. Prevost le répète à la fin de cet article, comme s'il s'agissoit encore d'un autre arbre différent du *Calinga*. R. d. E.

(k) Careri, qui parle de cette métamorphose, la croit bien prouvée par le témoignage d'un Evêque & d'un Cordelier. Voici ses termes: „ Le Père Joseph d'Oren-

„ se, Cordelier, & Provincial de la Provin-
„ ce de *Saint Grégoire*, aux Philippines, m'a
„ dit que pendant qu'il étoit Curé du Villa-
„ ge de *Casalis*, dans une des Îles de Ca-
„ marines, il l'avoit vu de ses propres yeux,
„ & m'en a fait un écrit authentique, que je
„ conserve. Dom *Gines Barientas*, Evêque
„ de *Troye*, & Coadjuteur de l'Archevêché
„ de *Manille*, m'a confirmé la même chose.
„ S'il m'appartenoit de raisonner là-dessus,
„ je dirois qu'il n'y a qu'une manière d'ex-
„ pliquer cette merveille: c'est en suppo-
„ sant

XV. Part.

H

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Cacao.
Aimir.Bambou,
ou Vexuco.Camotes.
Glabis.
Ubis.
Xicama.

Taylan.

Fleurs par-
ticulieres à
ces Isles.Zampaga,
Solasi, Loco-
loco, Bala-
noy.

On a porté, de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, la plante du Cacao. Quoiqu'il n'y soit pas aussi bon, il s'y est assez multiplié, pour dispenser les Habitans d'en faire venir de l'Amérique. L'arbre, qu'on appelle *Aimir*, est moins remarquable par ses fruits, qui pendent en grappes, & qui sont d'un fort bon goût, que par la propriété qu'il a de se remplir d'une eau très-claire, que les Chasseurs & les Sauvages tirent, en perçant le tronc. L'espèce de canne, qu'on nomme ordinairement *Bambou*, à l'exemple des Portugais, & que les Espagnols appellent *Vexuco*, croît au milieu de tous ces arbres, les embrasse comme le lierre, & monte jusqu'à la cime des plus grands. Il est couvert d'épines, qu'on ôte pour le polir. Lorsqu'on le coupe, il en sort autant d'eau claire qu'un homme en a besoin pour se désaltérer; de sorte que les montagnes en étant remplies, on ne court jamais risque d'y manquer d'eau. L'utilité de ces cannes est connue par toutes les Relations.

On ne parle point des Platanes (1), des Cannes de sucre, des Ananas, que les Espagnols appellent *Pefias*, du Gingembre, de l'Indigo, ni d'un grand nombre de plantes & de racines qui sont communes à la plupart des Régions de l'Orient. Mais c'est aux Philippines qu'il faut chercher les *Camotes*, espèce de grosses raves, qui flattent l'odorat comme le goût; les *Glabis*, dont les Insulaires font une sorte de pain, & que les Espagnols mangent cuits, comme des navets; l'*Ubis*, qui est aussi gros qu'une courge, & dont la plante ressemble au lierre; les *Xicamas*, qui se mangent confits, ou crus, au poivre & au vinaigre; des Carottes sauvages, qui ont le goût des poires, & le *Taylan*, qui a celui des Patates. Toutes ces racines croissent en si grande abondance, que la plupart des Sauvages ne pensent point à se procurer d'autres alimens.

Ils n'apportent pas plus de soin à la culture des fleurs, parceque la Nature en fait tous les frais, & que leurs champs en sont toujours parsemés. On donne le premier rang à celle qu'ils nomment *Zampaga*. Elle ressemble au *Mogorin* des Portugais. C'est une espèce de petite rose blanche, à trois rangs de feuilles, dont l'odeur est beaucoup plus agréable que celle de notre jasmin. On en distingue deux autres; le *Solasi*, & le *Locoloco*, qui ont l'odeur du girofle. La fleur, qui porte les trois noms de *Balanoy*, *Torongil* & *Damero*, donne une petite semence de l'odeur du baume, qui est très-bonne

„ sans qu'un ver s'engendre d'une telle feuille.
„ le & prend ensuite des ailes, comme on
„ le voit tous les jours aux mouches, aux
„ cousins, aux vers à soie, & mille autres in-
„ sectes. „ *Ubi supra*, pag. 190.

Nota M. Prevost a parlé ailleurs de ces papillons-feuilles. Voyez le dernier article de l'*Histoire Naturelle des Moluques*, au Tome XI. R. d E.

(1) Les Portugais les appellent *Figues des Indes*. On a vu leur description dans un autre lieu. Mais voici les observations de Carreir sur ceux des Philippines. Il y en a de diverses sortes & de divers goûts; L'un s'appelle *Obispo*, parceque son excellence le

rend digne de la bouche d'un Evêque; un autre, *Plantao di Pipita*, que les Insulaires cultivent autour de leurs maisons, non-seulement pour jouir de l'ombre de ses feuilles, mais pour les faire servir de plats & de serviettes; un troisième, *Tanduque*, gros comme le bras, & long d'une palme & demie, qui se mange rôti, avec du vin & de la canelle, & dont le goût approche de celui du coing; un quatrième, *Pendicexol*, qui n'est pas moins estimé; un cinquième, *D-le de Dama*, qui l'est encore plus. Les Habitans croient ce fruit si sain, qu'ils le donnent aux Malades.

bonne pour l'estomac, & que les personnes délicates mêlent avec le betel. Le *Daso* jette une odeur aromatique, jusques dans sa racine. Le *Cablin*, qui est plein d'odeur, lorsqu'il est cueilli, en rend encore plus, lorsqu'il est sec. La *Sarafa*, nommée par les Espagnols *Oja de Saint Juan*, est une très-belle fleur, dont les feuilles sont fort larges, & mêlées de verd & de blanc. Outre le gingembre commun, dont les campagnes sont remplies, on y en trouve une espèce plus chaude & plus forte, qui se nomme *Langeous*.

On assure qu'il n'y a point d'Iles au Monde, qui produisent plus d'herbes médicinales. Celles qui se trouvent en Europe ont, aux Philippines, les mêmes vertus dans un degré fort supérieur. Mais on vante encore plus celles qui sont propres au terrain & au climat. Le *Pollo*, herbe fort commune & semblable au pourpier, guérit, en très-peu de tems, toutes sortes de blessures. La *Pansipane* en est une plus haute, qui porte une fleur blanche comme celle de la fève: appliquée sur les playes, après avoir été bien pilée, elle en chasse toute la corruption. La *Golondrine* a la vertu de guérir presque sur le champ la dysenterie. Quantité d'autres herbes guérissent les blessures, si l'on en boit la décoction. Une autre sert, comme l'Opium, à faire perdre la raison dans un combat, pour ne plus craindre les armes de l'Ennemi; & l'on assure que ceux, qui en ont pris, ne rendent point de sang par leurs blessures. Carriero donne, pour garans de cette vertu, un Gouverneur Portugais, & plusieurs Missionnaires. Il vante l'admirable qualité de deux autres herbes; l'une, qui étant appliquée sur les reins, empêche de sentir aucune lassitude; l'autre, qui gardée dans la bouche, soutient les forces, & rend un homme capable de marcher deux jours sans manger.

Les mêmes qualités de l'air, qui produisent beaucoup d'animaux venimeux dans les Iles, y font croître quantité d'herbes, de fleurs & de racines de la même qualité. Quelques-unes portent un venin si subtil, que, non-seulement elles font mourir ceux qui ont le malheur d'y toucher, mais qu'elles infectent l'air aux environs, jusqu'à répandre une contagion mortelle, lorsqu'elles sont en fleur. D'un autre côté, on trouve, dans les mêmes lieux, d'excellens contre-poisons. Sans parler du *Bezoar*, qui est d'une vertu merveilleuse aux Philippines, & qui se forme dans le ventre des chèvres & des cerfs; le *Manungal* en poudre, donné dans de l'eau tiède, ou de l'huile de coco, est souverain pour les fièvres malignes & pestilentiellles. La feuille d'*Alipayon*, qui ressemble à celle du platane, nettoye parfaitement une playe, & fait revivre la chair. La racine du *Dilao*, pilée & bouillie, avec de l'huile de coco, guérit les playes des flèches & des épines empoisonnées. Une herbe, que les Espagnols nomment *Culebras*, & les Tagales *Carogtong*, est si puissante pour réunir les parties séparées, qu'un serpent, coupé en deux, se rétablit dans sa forme par l'usage qu'il en fait. Un bois, nommé *Dassan*, a la même vertu. Le fruit de l'*Amayon*, qui est de la grosseur d'une noisette, & piquant comme le poivre, guérit les maux causés par le froid. Le *Pondacacue*, pilé & appliqué chaud, facilite l'accouchement. L'arbre, qui se nomme *Camandag*, est si venimeux, que ses feuilles mêmes sont mortelles. La liqueur, qui distille de son tronc, sert aux Insulaires pour empoisonner la pointe de leurs flèches. L'ombre seule de l'arbre fait périr l'herbe

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.
Daso.
Cablin.
Sarafa.

Herbes médi-
cinales.

Pollo.

Pansipane.

Golondrine.

Autres sim-
ples d'une
merveilleuse
vertu.

Poisons &
Antidotes.

Bezoar.

Manungal.

Alipayon.
Dilao.

Culebras,
ou Carogtong.

Doctan.

Amayon.

Pondacacue.
Camandag,
& sa dange-
reuse vertu.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

aux environs. S'il est transplanté, il détruit tous les arbres voisins, à l'exception d'un arbrisseau, qui est son contre-poison, & qui l'accompagne tousjours. Ceux qui voyagent, dans les lieux déserts, portent dans la bouche un petit morceau de bois, ou une feuille de cet arbrisseau, pour se garantir de la pernicieuse vertu du Camandag.

Maca-Bubay.

Le *Maca-Bubay*, dont le nom signifie ce qui donne la vie, est une espèce de lierre de la grosseur du doigt, qui croît autour d'un arbre. Il produit quelques filets, dont les Insulaires font des bracelets, pour les porter comme un antidote contre toutes sortes de poisons. La racine du Bubay, prise du côté qui regarde l'Orient, & pilée pour être appliquée sur les playes, guérit plus souverainement qu'aucun baume. L'arbre de ce nom croît parmi les Bâtimens, & les pénètre de ses racines jusqu'à renverser de grands Edifices. Il vient aussi dans les montagnes, où il est fort honoré des Indiens (m).

Plantes sensibles.

De plusieurs plantes sensibles, qui tiennent comme le milieu entre les simples végétaux & les animaux, on en admire une, aux Philippines, qui ressemble tout-à-fait au chou. Elle fut découverte, en 1642, par un Soldat de la Côte d'Ibabao, qui voulant la prendre, s'aperçut qu'elle fuyoit sa main, & qu'elle se retiroit sous l'eau de la Mer. Celle que les Espagnols ont nommé *Verguenzosa*, ou la *Honteuse*, croît sur les collines de Saint-Pierre, proche de Manille. A quelque heure & quelque légèrement qu'on la touche, elle se retire & ferme très-légèrement ses feuilles. La *Spugna* & l'*Urtica Marina* se trouvent aussi dans les Isles.

(m) Carreri, parlant de la vertu des plantes & des arbres des Philippines, nous apprend qu'un Frère Jésuite, Allemand, nommé George Carrol, Apotiquaire du Collège de Manille, en avoit fait la description en deux Volumes *in-folio*, avec les figures si bien faites d'après le naturel, qu'avec le Livre en main on les reconnoissoit facilement dans les campagnes. Il y avoit marqué leurs

vertus & la manière de les préparer. C'étoit un travail de quinze ans. Ces connoissances lui venoient des Indiens, qui sont d'admirables Herboristes. Cet Ouvrage, dit Carreri, méritoit d'être publié pour le bien commun. Il ajoute, qu'il ne manqua point de le représenter au Supérieur & au Frère Carrol, pag. 203.

§. X.

Langues & Usages des Insulaires.

Six langues différentes.

La différence des Nations, que le hasard, ou leur propre choix, a rassemblées aux Philippines, entraîne aussi celle des langues. On en compte six dans la seule Isle de Manille; celles des *Tagales*, des *Pampangas*, des *Bisayas*, des *Cagayans*, des *Iloccos*, & des *Pangasinans*. Celles des *Tagales* & des *Bisayas* sont les plus usitées. On n'entend point la langue des Noirs, des *Zambales* & des autres Nations sauvages. Carreri ne fait pas difficulté d'affirmer, que les anciens Habitans ont reçu leur langage & leurs caractères des Malais de la Terre-ferme, auxquels il prétend qu'ils ressembloient aussi par leur stupidité. Dans leur écriture, ils ne se servent que de trois voyelles, quoiqu'ils en prononcent différemment cinq. Ils ont treize consonnes. Leur méthode est d'écrire de bas en haut, en mettant la première ligne à gauche,

Manière d'écrire des Insulaires.

che, & continuant vers la droite, contre l'usage des Chinois & des Japonais, qui écrivent de haut en bas, & de droit à gauche. Avant que les Espagnols leur eussent communiqué l'usage du papier, ils écrivoient sur la partie polie de la canne, ou sur des feuilles de palmier, avec la pointe d'un couteau. Aujourd'hui les Indiens Maures des Philippines ont oublié leur ancienne écriture, & se servent de l'Espagnole.

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

La première Loi, parmi eux, est de respecter & d'honorer les Auteurs de leur naissance. Toutes les Causes sont jugées par le Chef du *Barangue*, assisté d'un Conseil des Anciens. Dans les Causes civiles, on appelle les Parties, on s'efforce de les accommoder; & si ce prélude est sans succès, on les fait jurer de s'en tenir à la Sentence des Juges: après quoi les témoins sont examinés. Si les preuves sont égales, on partage la prétention. Si l'un des deux Prétendants se plaint, le Juge devient sa Partie & s'attribuant la moitié de l'objet contesté, il distribue le reste entre les témoins. Dans les Causes criminelles, on ne prononce point de Sentence juridique. Si le coupable manque d'argent pour satisfaire la Partie offensée, le Chef & les principaux du *Barangue* lui ôtent la vie à coups de lances. Quand le Mort est lui-même un des principaux, toute sa Parenté fait la guerre à celle du Meurtrier, jusqu'au jour où quelque Médiateur propose, pour compensation, une certaine quantité d'or, dont la moitié se donne aux Pauvres, & l'autre à la Femme, aux Enfans, ou aux Parens du Mort.

Jugement
des Causes.

Forme Cri-
minelle.

A l'égard du vol, si le coupable n'est pas connu, on oblige toutes les personnes suspectes, de mettre quelque chose sous un drap, dans l'espérance que la crainte portera le voleur à profiter d'une si belle occasion pour restituer sans honte. Mais si rien ne se retrouve par cette voye, les accusés ont deux manières de se purger. Ils se rangent sur le bord de quelque profonde Rivière, une pique à la main, & chacun est obligé de s'y jeter. Celui qui sort le premier est déclaré coupable; d'où il arrive que plusieurs se noient, par la crainte du châtimement. La seconde épreuve consiste à prendre une pierre, au fond d'un bassin d'eau bouillante. Celui qui refuse de l'entreprendre paye l'équivalent du vol.

Manière de
découvrir &
de punir le
vol.

On punit l'adultère par la bourse. Après le payement, qui est réglé par la Sentence des Anciens, l'honneur est rendu à l'offensé; mais avec l'obligation de reprendre sa femme. Les châtimens sont rigoureux pour l'inceste. Toutes ces Nations sont livrées au plaisir des sens. Il s'y trouve peu de femmes, qui regardent la continence comme une vertu. Dans les mariages, l'homme promet la dot, avec des clauses pénales pour le cas de répudiation, qui ne passe pas pour un deshonneur, lorsqu'on s'assujettit aux conditions régies. Les fraix de la Nôce sont excessifs. On fait payer au Mari l'entrée de la Maison, ce qui se nomme le *Passava*; ensuite la liberté de parler à sa femme, qu'on appelle *Patignog*; puis celle de boire & de manger avec elle, qui porte le nom de *Passalog*; enfin, pour consommer le mariage, il paye aux Parens le *Gbina-puang*, qui est proportionné à leur condition. Autrefois, la dot étoit pour le Beau-père, qui en disposoit, à sa mort, comme d'un bien propre; ou si la fille étoit orpheline, ses Parens prenoient la dot, pour la distribuer aux enfans qui devoient sortir d'elle. La Nôce étoit célébrée par un sacrifice, chez la Prêtresse, qui portoit le titre de *Catalo-*

Femmes &
Mariages.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

na, & qui donnoit sa bénédiction aux deux Epoux. On tuoit quelque animal à quatre pieds, pour en faire le principal mets du festin. Si, dans la suite, il naïssoit quelque différend entre le mari & sa femme, on faisoit un autre sacrifice, où le mari devoit égorger la victime. [Ensuite, après avoir dansé, il prioit son *Anito* de lui accorder la paix qu'il desiroit si ardemment. Carreri, qui ajoûte cette circonstance, dit que les mariages se contractent dans la même Tribu & entre les plus proches Parens, excepté le premier degré.]

Supplément
à la Polygamie.

LA Polygamie n'étoit point en usage chez les Tagales; mais si le mari n'avoit point d'enfans de sa femme, il pouvoit, avec son consentement, recevoir une Esclave dans son lit. Les Bisayas étoient libres de prendre deux femmes, & même un plus grand nombre; mais avec cette différence, que les enfans de la première héritoient des deux tiers, & ceux des autres, d'un tiers seulement. L'or de la dot se mesuroit, & ne se pesoit point. L'adoption étoit en usage dans cette Nation. Mais on ne connoît point d'exemple d'une coutume aussi barbare, que celle qui s'y étoit établie, d'avoir des Officiers publics, & payés fort chèrement, pour ôter la virginité aux filles; parcequ'elle étoit regardée comme un obstacle aux plaisirs du Mari. A la vérité, il ne reste aucune trace de cette infâme pratique, depuis la domination des Espagnols. Cependant le Voyageur, à qui l'on doit ce récit, ajoûte, sur le témoignage des Missionnaires, qu'aujourd'hui même un Bisayas s'afflige de trouver sa femme à l'épreuve du soupçon, parcequ'il en conclut, qu'ayant été désirée de personne, elle doit avoir quelque mauvaîse qualité, qui l'empêchera d'être heureux avec elle (a).

Rangs &
occupations
des Insulaires.

LA Noblesse, parmi tous ces Peuples, n'étoit point une distinction héréditaire. Elle s'acqueroit par l'industrie ou par la force, c'est-à-dire en excellant dans quelque profession. Ceux du plus bas ordre n'avoient pas d'autre exercice que l'agriculture, la pêche, ou la chasse. Depuis qu'ils sont soumis aux Espagnols, ils ont contracté la paresse de leurs Maîtres, quoiqu'ils soyent capables de travailler avec beaucoup d'adresse. Ils excellent à faire de petites chaînes, & des chapelets d'or d'une invention fort délicate. Dans les Calamianes & quelques autres îles, ils font des boîtes, des caisses & des étuis de diverses couleurs, avec leurs belles cannes, qui ont jusqu'à cinquante palmes de longueur. Les femmes font des dentelles, qui approchent de celles de Flandres, & la broderie en soye cause de l'admiration aux Européens.

Autres usages
qui leur
sont particuliers.

On a remarqué, depuis long-tems, que jamais ces Insulaires ne mangent seuls, & qu'ils veulent du moins un Compagnon. Un mari, qui perd sa femme, est servi, pendant trois jours, par des hommes vœus. Les femmes, après la mort de leur mari, reçoivent le même office de trois veuves. On ne souffre point la présence des filles aux accouchemens, dans l'opinion qu'elles rendent le travail plus difficile. La sépulture des pauvres n'est qu'une simple fosse, dans leur propre maison. Les personnes riches sont renfermées dans un coffre de bois précieux, avec des bracelets d'or & d'autres ornemens. Ce coffre, ou ce cercueil, est placé dans un coin de leur demeure,

Comment
ils traitent les
Morts.

(a) Carreri, *ubi supra*, pag. 156.

à quelque distance de la terre. On l'entoure d'une espèce de treillage; & dans la même enceinte on met un autre coffre, qui contient les meilleurs habits, ou les armes du Mort, si c'est un homme, & les outils du travail, si c'est une femme. Avant l'arrivée des Espagnols, le plus grand honneur qu'on pût faire à la mémoire des Morts, étoit de bien traiter l'esclave qu'ils avoient le mieux aimé, & de le tuer pour lui tenir compagnie. L'habit de deuil est noir parmi les Tagales, & blanc chez les Bisayas. Ils se rasent alors la tête & les sourcils. Autrefois, après la mort des Principaux, on gardoit le silence pendant plusieurs jours, on ne frappoit d'aucun instrument, & la navigation cessoit sur les Rivières voisines. Certaines marques apprenoient au Public qu'on étoit dans un tems de silence, & portoient défense de les passer, sous peine de la vie. Si le Mort avoit été tué par quelque trahison, tous les Habitans de son Barangué attendoient, pour quitter le deuil & pour rompre le silence, que ses Parens en eussent tiré vengeance, non-seulement contre les Meurtriers, mais contre tous les Etrangers, qu'ils regardoient comme Ennemis.

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

Deuil singulier.

La vengeance en fait partie.

Les Indiens Maures de ces Isles sont de moyenne taille, bien faits de corps, & d'une couleur rougeâtre, qui approche du noir. Les Tagales portent leurs cheveux jusqu'aux épaules. Les Cagayaus les portent plus longs. Les Iloccos plus courts; & les Bisayas, encore plus courts que les Iloccos. Les Zambales se les coupent par devant, & laissent pendre ceux de derrière. Toutes les femmes des Isles sont d'une couleur peu différente, excepté celles des Bisayas, parmi lesquelles il s'en trouve d'assez blanches. Elles portent leurs cheveux sans tresses, mais liés d'une manière agréable. Comme la plupart sont noires, celles qui ne le sont point assez, emploient certaines écorces d'arbre, & de l'huile de coco, mêlée avec du musc & quelques autres odeurs. Elles mettent leur gloire à tenir leurs dents fort nettes, & d'égale grandeur. Elles les couvrent d'une teinture noire, qui sert à les conserver; & les plus qualifiées les ornent de petites lames d'or. Avant l'arrivée des Espagnols, les hommes n'avoient ni barbe ni moustache, par le soin qu'ils prenoient de se les arracher avec des pincettes. Les hommes & les femmes portent, dans plusieurs Isles, des pendans d'oreilles, & quelquefois deux à chacune. [Personne ne pouvoit s'habiller de rouge autrefois, qu'il n'eût tué quelqu'un, ni porter d'étoffe rayée, qu'il n'eût tué sept hommes.] L'ancien habit des hommes est un pourpoint léger, qui vient à peine jusqu'aux hanches, avec des manches fort courtes. Ils s'enveloppent, le reste du corps, de quelque étoffe, souvent ornée d'or, qu'ils passent entre leurs jambes, comme les Indiens en-deçà du Gange. Ils portent, aux bras, des anneaux d'or & d'ivoire, ou des bracelets de perles; aux jambes, des cordons noirs; & aux doigts, plusieurs bagues. Un petit manteau, qu'ils replient sous un bras, fait le reste de leur ajustement, avec une toile sur la tête, en forme de bonnet, ou de turban, qu'ils nomment *Manputon*, & dont les plus galans laissent pendre un bout sur leurs épaules. Quelques-uns se servent d'un habillement court, nommé *Chinina*. Les femmes n'en portent pas d'autre; mais elles y ajoutent une longue toile, qu'elles appellent *Saras*, pour servir de juppe; & lorsqu'elles sortent de leurs maisons, elles se couvrent les épaules d'un petit manteau. Au reste, leur

Figure, taille, & habits des Indiens.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Ornemens
de leur peau.

principale ambition consiste dans les bijoux, qu'elles ont aux doigts, aux oreilles & au cou. Elles ne portent point de bas, ni de fouliers, pour se tenir les jambes plus fraîches. Cependant les femmes de qualité, qui se piquent d'être vêtues à l'Espagnole, ne paroissent jamais sans être chaussées.

AUTREFOIS, malgré leur habillement, tous ces Insulaires se marquoient la peau de plusieurs figures; & de-là vient le nom de *Pintados*, que les Espagnols ont donné à la principale Isle des Bisayas, qui regardoient ce bizarre ornement comme une marque de noblesse & de valeur. Ils n'avoient pas même la liberté de s'en parer tout d'un coup, mais par degrés, & suivant le nombre de leurs belles actions. Les hommes se peignoient jusqu'à la barbe & aux sourcils; les femmes, une main entière, & une partie de l'autre. Aujourd'hui les Iloccos sont les seuls, qui conservent cet usage dans l'Isle de Manille.

Manière
dont ils se
lèvent.

ILS se saluent entr'eux fort civilement, en ôtant le Manputon de dessus leur tête. S'ils rencontrent quelqu'un d'une plus haute qualité, ils plient le corps assez bas, en se mettant une main, ou toutes les deux, sur les joues, & levant en même-tems un pied en l'air, avec le genou plié. Cependant, quand c'est un Espagnol qu'ils voyent passer, ils font simplement leur révérence, en ôtant le Manputon, baissant le corps, & tendant les mains jointes.

Leur nour-
riture.

ILS sont assis, en mangeant, mais fort bas; & leur table est fort basse aussi. Il y a toujours, comme à la Chine, autant de tables que de convives. On y boit plus qu'on ne mange. Le mets ordinaire n'est qu'un peu de riz bouilli dans l'eau. La plupart ne mangent de viande, que les jours de fête. Leur musique & leurs danses ressemblent aussi à celles des Chinois. L'un chante, & les autres répètent le couplet, au son d'un tambour de métal. Ils représentent, dans leurs danses, des combats feints, avec des pas & des mouvemens mesurés. Ils expriment diverses actions avec les mains, & quelquefois avec une lance, qu'ils manient avec beaucoup de grace. Aussi, les Espagnols ne les trouvent pas indignes d'être introduits dans leurs fêtes. Les compositions, dans leur langue, ne manquent, ni d'agrément, ni d'éloquence. Mais ils mettent leur principal amusement dans les combats des coqs, qu'ils arment d'un fer tranchant, dont ils leur apprennent l'exercice.

Leur Reli-
gion, & ma-
nière dont on
la connoît.

ON n'a rien trouvé, jusqu'à présent, qui puisse jetter du jour sur la Religion & l'ancien Gouvernement des Insulaires naturels. Les seules lumières qu'on ait tirées d'eux, leur sont venues par une espèce de tradition, dans des chansons qui vantent la Généalogie & les faits héroïques de leurs Dieux. On sait qu'ils en avoient un, pour lequel ils avoient un respect singulier, & que les chansons Tagales nomment *Barbala-May-Capal*, c'est-à-dire *Dieu Fabricateur*. Ils adoroient les animaux, les oiseaux, le soleil & la lune. Il n'y avoit point de rocher, de pierre, de cap & de rivière, qu'ils n'honorassent par des sacrifices; ni sur-tout de vicil arbre, auquel ils ne rendissent quelques honneurs divins; & c'étoit un sacrilège de le couper. Cette superstition n'est pas tout-à-fait détruite. Rien n'engagera un Insulaire à couper certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les ames de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils croient voir, sur la cime de ces arbres,

bres, divers fantômes, qu'ils appellent *Tibalang*, avec une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues & le corps peint. Ils reconnoissent, disent-ils, leur arrivée par l'odorat. Ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils prétendent les voir, & qu'ils le soutiennent avec toute la marque d'une forte persuasion; tandis que les Espagnols n'aperçoivent rien (b).

Ils adoroient encore quelques Dieux particuliers, que les Bisayas nomment *Davatas*, & les Tagales *Anitos*. L'un présidoit aux montagnes, l'autre aux semences; d'autres à la pêche, aux édifices, à la conservation des enfans. Ils mettoient, au nombre de ces Anitos, leurs ayeux & leurs bisayeux, qu'ils invoquoient aussi dans leurs besoins, & ceux qui mouraient par le fer, ou la foudre, ou qui étoient mangés par les crocodiles. Dans cette opinion, les vieillards choissoient, pour leur sépulture, quelque endroit remarquable dans les montagnes, particulièrement sur les pointes qui s'avancent dans la Mer, pour y être adorés par les Pêcheurs & les Mariniers. Avec le secours des mêmes traditions, ils racontent quantité de fables sur la Création du Monde, & sur ses premiers Habitans.

Les Espagnols ne trouvèrent, dans tout l'Archipel, ni Rois, ni Seigneurs d'une haute distinction. Dans les guerres continuelles que les Insulaires avoient entr'eux, ils se liguèrent avec les plus hardis ou les plus puissans. Chaque petit Etat portoit le nom de *Barangue*, qui signifie *Barque*; apparemment, parceque les premières familles y étant venues dans un *Barangue*, elles étoient demeurées solitaires aux Capitaines, qui étoient peut-être les Chefs des familles, ce titre s'étoit conservé. Ils passoient les jours entiers, par Mer & par Terre, à chercher des victimes [dans le plus grand silence;] & lorsqu'ils en avoient assez trouvé pour assouvir leur rage, ils reprenoient l'usage de la voix, avec leurs habits de fête, pour exprimer leur satisfaction, par des cris & des transports.

DAMPIER, qui étoit à Mindanao (c) en 1686, y fit, dans un assez long séjour, quelques observations qui méritent d'être recueillies. Il fait ce portrait des Habitans: „ Les Mindanayens sont de taille médiocre. Ils „ ont les membres petits, le corps droit & la tête menue; le visage ova- „ le, le front plat, les yeux noirs & peu fendus, le nez court; la bouche „ assez grande, les lèvres petites & vermeilles, les dents noires & fort „ saines, les cheveux noirs & luisans, le teint bazané, mais tirant plus „ vers le jaune clair, que dans les autres Parties des Indes, particulière- „ ment pour les femmes. Leur coutume est de porter l'ongle du pouce „ fort long, sur-tout celui du pouce gauche. Ils ne le coupent jamais, „ quoiqu'ils le raclent souvent. Ils ont naturellement beaucoup d'esprit. „ Ils sont agiles & laborieux, quand ils le veulent; mais, en général, fai- „ néans & larrons, sans goût pour le travail, s'ils n'y sont forcés par la „ faim. A la vérité, leur paresse vient aussi de la sévérité de leurs Prin- „ ces, qui les tiennent dans une rigoureuse dépendance. Ces Maîtres ty- „ ranni-

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
Apparitions
prétendues.

Divinités
bizarres.

Ancienne
forme de
Gouverne-
ment.

Observa-
tions de Dam-
pier sur Min-
danao.

Caractère
des Insulaires.

(b) Le Dictionnaire Tagale, composé par un Cordelier, s'étend fort au long sur ces fantômes.

(c) Voyez ci-dessus l'Article de cette Isle.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

„ ranniques leur prenant tout ce qu'ils gagnent, ils ne pensent à se procurer que ce qui est d'usage présent, c'est-à-dire, ce qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. La plupart n'en font pas moins orgueilleux. Ils marchent avec beaucoup de fierté : assez civils néanmoins à l'égard des Etrangers, liant connoissance avec eux & les recevant avec beaucoup de franchise ; mais implacables pour leurs Ennemis, vindicatifs au suprême degré, & capables d'employer souvent le poison, pour satisfaire leur ressentiment (d).

Peinture
des femmes.

„ LEURS habits consistent dans une simple veste & un haut-de-chauffe. Ils vont jambes & pieds nus ; mais ils ont sur la tête un turban, dont les deux bouts sont garnis de frange ou de dentelle, & se rassemblent par un nœud qui en laisse pendre une partie. Les femmes sont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs, noués & pendans par derrière. Elles ont le visage plus long que les hommes, & leurs traits sont forts réguliers, à l'exception du nez, qui est très-court, & si plat entre les yeux, qu'on distingue à peine cette partie. Leur front n'a pas non plus d'élévation sensible. De loin, elles paroissent extrêmement jolies ; mais de près, on est frappé de ces imperfections. Leurs membres sont fort petits ; & leur habit n'est qu'une veste, comme celle des hommes, avec une juppe d'une seule pièce, cousue par les deux bouts, & trop large de deux pieds pour le corps. Aussi peuvent-elles la porter par les deux bouts, & la tourner de haut en bas, en plissant le côté trop large, pour la proportionner à la grosseur du corps. La veste, ou la robe, est ouverte, & descend un peu au-dessous des reins. Les manches en sont beaucoup plus longues que les bras, & si étroites par le bout, qu'à peine y peut-on passer les mains ; mais elles se plient sur le poignet (e)”. Le même Voyageur attribue, aux femmes de Mindanao, beaucoup d'inclination pour les Etrangers, sur-tout pour les Blancs. Elles se familiariseroient aisément avec eux, si l'usage du Pays ne les privoit d'une liberté pour laquelle on leur connoît du goût. Elles ont néanmoins celle de parler aux Etrangers, mais toujours sous les yeux de leurs Maris.

Agréable
manière de
mandier.

Ces Indiens ont une manière de mandier, qui est particulière à leur Isle, & dont l'Auteur trouve la source dans le peu de Commerce qui s'y fait. Lorsqu'il y arrive des Etrangers, les Insulaires se rendent à bord, les invitent à descendre, & demandent à chacun s'il a besoin d'un *Camarade*, terme qu'ils ont emprunté des Espagnols, ou s'il désire une *Pagaly*. Ils entendent par l'un, un ami familier ; & par l'autre, une intime amie. On est obligé d'accepter cette politesse, de la payer par un présent, & de la cultiver par la même voye. Chaque fois que l'Etranger descend à terre, il est bien reçu chez son *Camarade* ou chez sa *Pagaly*. Il y mange, il y couche pour son argent ; & l'unique faveur qu'on lui accorde gratis est le tabac & le bétel, qui ne lui sont point épargnés. Les femmes du plus haut rang ont la liberté de converser publiquement avec leur Hôte, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer du bétel & du tabac.

LA

(d) *Voyage de Guillaume Dampier*, Tome II. pag. 357 & 368.

(e) *Ibidem*. pag. 369.

LA Capitale de l'Isle porte aussi le nom de Mindanao. Sa situation est au Midi de l'Isle, à sept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale, sur les bords d'une petite Rivière, qui n'est qu'à deux miles de la Mer. Les maisons y sont d'une forme extrêmement singulière. On les élève sur des pilotis, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, plus ou moins gros, suivant l'air de magnificence qu'on veut donner à l'Édifice. Aussi n'ont-elles qu'un étage, divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par des degrés. Le toit est large, & couvert de feuilles de palmier. Chaque maison offre ainsi sous elle, un grand espace à jour, qui ressemble à nos halles, mais qui, pour être si clair, n'en est pas ordinairement plus propre. Les Pauvres, qui nourrissent des canards ou des poules, entourent ces pilotis d'une cloison, & s'en font une basse-cour.

Le Palais du Sultan est distingué par sa grandeur. Il est assis sur cent quatre-vingt gros piliers, beaucoup plus hauts que ceux des maisons ordinaires, avec de grands & larges degrés par lesquels on y monte. On trouve, dans la première chambre, une vingtaine de canons de fer, placés sur leurs affûts. Le Général & les Grands ont, comme le Roi, de l'Artillerie dans leurs Hôtels. A vingt pas du Palais, on distingue un petit Bâtiment, élevé aussi sur des piliers, mais à trois ou quatre pieds seulement. C'est la Salle du Conseil, & celle où l'on reçoit les Ambassadeurs & les Marchands étrangers. Elle est couverte de nattes fort propres, sur lesquelles tous les Conseillers sont assis les jambes croisées.

Il y a peu d'Artisans dans cette Ville. Les principaux sont les Orfèvres, les Forgerons & les Charpentiers, quoiqu'à peine y trouve-t-on trois Orfèvres. Ils travaillent en or & en argent, & tout ce qu'on leur commande est fort bien exécuté; mais ils n'ont point de boutiques, ni de marchandises en vente. Les Forgerons travaillent aussi bien qu'il est possible, avec de mauvais outils. Dampier admira tant d'adresse avec si peu d'invention (f). Ils n'ont point d'étau, ni d'enclume. Ils forgent sur une pierre fort dure, ou sur un morceau de vieux canon. Cependant ils ne laissent pas de faire des ouvrages achevés, sur-tout des meubles ordinaires & des ferremens pour les Vaisseaux. Presque tous les Habitans sont Charpentiers. Ils savent tous manier la hache droite & la courbe. Mais ils n'ont point de scies. Pour faire une planche, ils fendent l'arbre en deux; & de chaque moitié, ils font une seule planche, qu'ils polissent avec la hache. Ce travail est pénible; mais le bois, conservant tout son grain, est d'une force qui les dédommage de la peine & des fraix.

Le Pere le *Clain*, Missionnaire Jésuite, parcourut, en 1697, la Province de *Los Pintados*. Ce sont, dit-il, de grandes îles, séparées les unes des

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.
Ville Capitale de Mindanao, & singularité de ses Édifices.

Palais du Sultan.

Arts de Mindanao.

Témoignage du Père le Clain sur les Pintados.

(f) Il faut bien se garder, par exemple, de juger de leur habileté par leurs soufflets. C'est un tronc d'arbre, d'environ trois pieds de long, percé comme une de nos pompes, placé debout à terre, & près duquel on fait du feu. Vers le bout d'en-bas il a un petit trou, qui fait face au-feu. Dans ce trou est

un tuyau, qui porte le vent au feu, par le moyen d'un gros bouquet de plumes, attaché au bout d'un bâton. Ces plumes, bouchent le trou du tronc d'arbre, chassent l'air & le poussent dans le tuyau. Au reste, le tuyau du bout fait jouer aisément cette grossière machine. *Ibid.* pag. 374.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Découverte
des Isles nom-
mées Palaos.Par quel ha-
sard.

autres par des bras de Mer, dont le flux & le reflux rend la navigation difficile & dangereuse. On y comptoit déjà soixante & dix-sept mille Chrétiens, sous la conduite spirituelle de quarante & un Missionnaires de la même Compagnie. Le même Ecrivain donne le nom de *Palaos* à d'autres Isles, qui ne sont pas éloignées des Marianes, quoiqu'elles n'y aient aucune communication, & dont il raconte la découverte (g).

En faisant la visite des Etablissmens de son Ordre, il arriva dans une Bourgade de l'Isle de *Samal* (h), la dernière & la plus méridionale des *Pin-tados*. Il y trouva vingt-neuf *Palaos*; c'est le nom qu'il donne, aussi, aux Habitans des Isles nouvellement découvertes. Les vents d'Est, qui règnent sur ces Mers depuis le mois de Décembre jusqu'au mois de Mai, les avoient jettés à trois cens lieues de leurs Isles, dans la Baye de cette Bourgade, qui se nomme *Guïvam* (i). Ils s'étoient embarqués, dans leur Patrie, sur deux Barques, pour passer dans une Isle voisine. Un vent impétueux les avoit emportés en haute Mer. Tous leurs efforts n'ayant pu les rapprocher de Terre, ils avoient vogué au gré des vents, pendant soixante-dix jours, avec si peu de provisions, qu'ils avoient souffert longtems la faim & la soif, [sans autre boisson que l'eau qui tomboit du Ciel, & n'ayant pour toute nourriture que le poisson qu'ils prenoient dans une espèce de nasse, faite de plusieurs petites branches d'arbres liées ensemble.] Enfin, ils s'étoient trouvés à la vûe de l'Isle de *Samal*. Un *Guïvamois*, qui étoit au bord de la Mer, les avoit apperçus; & jugeant, à la forme de leurs Bâtimens, qu'ils étoient Etrangers, il les avoit exhortés, par des signes, à passer par le Canal qu'il leur montrait, pour éviter des bancs de sable & des écueils, sur lesquels ils alloient échouer. Ces Malheureux, effrayés de voir un Inconnu, s'étoient efforcés de retourner vers la haute Mer; mais le vent n'avoit pas cessé de les repousser au rivage. Alors le *Guïvamois*, touché de compassion pour leur perte, qu'il voyoit infaillible, s'étoit jetté à la Mer, & n'avoit pas balancé à s'avancer à la nâge vers l'une des deux Barques, pour s'en faire le Pilote. Ceux qu'il vouloit secourir avoient mal expliqué ses intentions. Dans leur crainte, les hommes, & même les femmes, chargées de leurs petits enfans, s'étoient jettés au milieu des flots pour gagner l'autre Barque. Il étoit monté dans celle qu'ils avoient abandonnée; & les ayant suivis jusqu'à l'autre, il les avoit sauvés comme malgré eux, en les conduisant au Port.

Ils avoient pris terre, le 28 de Décembre 1696. Tous les Habitans du Bourg, dont la plupart étoient Chrétiens, les avoient reçus avec beaucoup d'humanité. Ils avoient mangé fort avidement des cocos; mais lorsqu'on leur

Une tempête
jetta à *Guivam*
deux Barques in-
connues.

(g) Dans une Lettre du premier Recueil des *Lettres édifiantes*, seconde Edition. Le même récit se trouve dans l'Eptre du sixième Recueil. On voit, dans le même Tome, des Brefs du Pape, & d'autres Lettres qui proposent une Mission dans ces Isles. On y en trouve même la Carte, composée sur les témoignages & de la manière qu'on va lire. Mais d'habiles Voyageurs assurent, que si ces

Isles exisoient, dans la position qu'on leur attribue, il faudroit que leurs Vaisseaux eussent passé par dessus, en traversant cette Mer.

Nota. M. Prevost auroit dû nommer ces habiles Voyageurs. R. d. E.

(h) Ou *Samar*. R. d. E.

(i) C'est *Guïvan*. R. d. E.

leur avoit présenté du riz cuit à l'eau, qui est la nourriture de toute l'Asie, ils l'avoient regardé avec admiration; & prenant les grains pour des vermiculaires, ils avoient refusé d'y toucher. Rien n'avoit tant satisfait leur goût que les grosses racines, sur-tout celles qu'on nomme *Palavans*. On avoit fait venir, d'un autre Bourg de l'Isle, deux femmes, que les vents avoient jettées autrefois sur la même Côte. Elles les avoient aussi-tôt reconnus à leur langage; & s'étant fait reconnoître aussi pour être des mêmes Isles, ils s'étoient mis tous à pleurer de tendresse & de joye. Les respects, qu'ils avoient vû rendre au Missionnaire du Bourg, leur avoient fait juger qu'il étoit le Roi du Pays, & que leur vie étoit entre ses mains. Ils s'étoient jettés à terre, pour implorer sa miséricorde & lui demander la vie. Sa compassion pour leurs peines, & les caresses qu'il avoit faites à leurs enfans, avoient achevé de leur inspirer de la confiance. Il les avoit distribués dans les maisons des Habitans, avec ordre de leur fournir des habits & des vivres; mais il avoit voulu qu'on ne séparât point ceux qui étoient mariés, & qu'on n'en prit pas moins de deux ensemble, dans la crainte de causer trop de chagrin à ceux qui se verroient seuls. De trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, il n'en restoit que trente. La faim & les incommodes d'une longue navigation en avoient fait mourir cinq pendant le voyage; & quelques jours après leur arrivée, il en mourut un autre, qui reçut heureusement le Baptême.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

C'EST sur leur récit, que le Père le Clain donne la Description de leurs Isles. Elles sont au nombre de trente-deux. Il y a beaucoup d'apparence, dit-il, qu'elles sont plus au Midi que les Isles Mariannes, vers onze ou douze degrés de Latitude Septentrionale, & sous le même parallèle que Guivam; puisque ces Etrangers, venant droit de l'Est à l'Occident, avoient abordé au rivage de cette Bourgade. Le Missionnaire se persuade aussi que c'est une de ces Isles, qu'on avoit découverte de loin, quelques années auparavant. Un Vaisseau des Philippines ayant quitté la route ordinaire, qui est de l'Est à l'Ouest sous le treizième parallèle, & s'étant un peu écarté au Sud-Ouest, l'aperçut pour la première fois. Les uns la nommèrent *Caroline*, du nom de Charles II, Roi d'Espagne; & d'autres, l'Isle de *Saint-Barnabé*, parcequ'elle fut découverte le jour de cette Fête. Depuis moins d'un an, elle avoit été vûe d'un autre Vaisseau, que la tempête avoit fait changer de route, en allant de Manille aux Mariannes. Le Gouverneur des Philippines avoit donné ordre au Vaisseau, qui fait presque tous les ans cette route, de chercher la même Isle, & d'autres qu'on n'en croit pas éloignées. Mais toutes ces recherches avoient été sans succès.

Lumières
que le Père le
Clain tire de
ces Etrangers.

LES Etrangers ajoûtoient que de leurs trente-deux Isles, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux, mais que toutes les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demandoit quel peut être le nombre des Habitans, ils montraient un monceau de sable, pour marquer que la multitude en est innombrable. [*Falu*, ou] *Lamurrec*, qui est la plus considérable de leurs Isles (*), est celle où le Roi tient sa Cour. Les autres

Etat de leurs
Isles.

(*) Les autres se nomment *Panlok*, *Lamulakup*, *Saraen*, *Tarofte*, *Valayoyay*, *Sata-*
van, *Cutac*, *Xfaluc*, *Piraulap*, *Ulat*, *Pic*,
Piga, *Fuc*, *Falais*, *Caruaruromg*, *Tiaru*, *Lamulur*.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

[qui ont aussi leurs Chefs,] ne lui sont pas moins soumises (1). Il se trouvoit, parmi ces trente Etrangers, un des principaux Seigneurs du Pays, avec sa femme, qui étoit fille du Roi. Quoiqu'ils fussent à demi nuds, la plupart avoient un air de grandeur, & des manières qui marquoient la distinction de leur naissance. Le Seigneur avoit tout le corps peint de certaines lignes, dont l'arrangement formoit diverses figures. Les autres hommes avoient aussi quelques-unes de ces lignes; mais les femmes & les enfans n'en avoient aucune. Par le tour & la couleur du visage, ils avoient quelque ressemblance avec les Insulaires des Philippines: mais les hommes n'avoient pas d'autre habit qu'une espèce de ceinture, qui leur couvroit les reins & les cuisses, & qui se replioit plusieurs fois autour du corps. Ils avoient, sur les épaules, plus d'une aune & demie de grosse toile, dont ils se faisoient une sorte de capuchon, qu'ils lioient par-devant, & qu'ils laissoient pendre négligemment par derrière. Les femmes étoient vêtues de même, à l'exception d'un linge, qui leur descendoit un peu plus bas, de la ceinture sur les genoux.

LEUR langue n'a rien de semblable à celle des Philippines, ni même à celle des Isles Mariannes. Il parut, au Père le Clain, que leur manière de prononcer approchoit de celle des Arabes. La plus distinguée de leurs femmes avoit plusieurs anneaux & plusieurs colliers, les uns d'écaille de tortue, les autres d'une matière inconnue aux Missionnaires, qui ressemble assez à de l'ambre gris, mais qui n'est pas transparente.

Informations
sur leurs usages.

Ces Insulaires n'ont pas de vaches dans leurs Isles. Ils parurent effrayés, lorsqu'ils en virent quelques-uns qui broutoient l'herbe, aussi-bien que des aboyemens d'un petit chien, qu'ils entendirent dans la Maison des Missionnaires. Ils n'ont pas, non plus, de chats, ni de cerfs, ni de chevaux, ni généralement d'animaux à quatre pieds. Ils ont des poules, dont ils se nourrissent; mais ils n'en mangent point les œufs. [Malgré cette disette de toutes choses, ils sont gais & contents de leur sort, ils ont des chants, & des danses assez régulières, ils chantent tous ensemble, & font les mêmes gestes, ce qui a quelque agrément; Ils furent surpris de la blancheur, de la politesse, & des manières des Européens, ils admirèrent la musique, les instrumens, les dantes des Espagnols, & les armes dont ils se servent, surtout la poudre à canon.] On ne s'aperçut pas qu'ils eussent aucune connoissance de la Divinité, ni qu'ils adorassent des Idoles. Toute leur vie paroissoit animale, c'est-à-dire, uniquement bornée au soin de boire & de manger. Ils n'ont pas d'heure réglée pour les repas. La faim & la soif les déterminent, lorsqu'ils trouvent de quoi se satisfaire; mais ils mangent peu chaque fois, & leurs plus grands repas ne suffisent point pour le cours d'une journée.

LEUR civilité, ou la marque de leur respect, consiste à prendre, suivant qu'ils

muliur, Tavas, Saypen, Tacaulap, Rapiyang, Tavan, Mutanjan, Piylu, Olatan, Palu, Cucumyat, Pysicunung, Piculat, Hulatan, & Tagyan. Les trois dernières sont celles qui n'ont que des oiseaux pour habitans.

(1) Le Père le Clain parle aussi de l'Isle des Amazones, dont il a été fait mention ci-dessus, pag 33. C'est peut-être de lui qu'on a emprunté cet article. R. d. E.

qu'ils sont assis ou debout, la main ou le pied de celui auquel ils veulent faire honneur, & à s'en frotter doucement le visage. Ils avoient, entre leurs petits meubles, quelques scies d'écaïlle, qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement parut extrême, à l'occasion d'un Vaisseau Marchand qu'on bâtiſſoit à Guivam, de voir la multitude des instrumens de Charpenterie qu'on y employoit. Ils les regardoient ſuccéſſivement, avec une vive admiration. Les métaux ne ſont pas connus dans leur Pays. Le Miſſionnaire leur ayant donné, à chacun, un aſſez gros morceau de fer, ils marquèrent plus de joye, que s'ils euſſent reçu la même quantité d'or. Dans la crainte de perdre ce préſent, ils le mettoient ſous leur tête pendant la nuit. Ils n'avoient pas d'autres armes que des lances, & des traits, garnis d'oſſemens humains. Mais ils paroiſſoient d'un naturel pacifique. Leurs querelles ſe terminoient par quelques coups de poing, qu'ils ſe donnoient ſur la tête; & ces violences mêmes étoient d'autant plus rares, qu'à la moindre apparence de colère, leurs amis s'entremettoient pour apaiſer le différend. Cependant, loin d'être ſtupides ou peſans, ils ont beaucoup de vivacité. Avec moins d'embonpoint que les Habitans des Îles Mariannes, ils ſont bien proportionnés, & de la même taille que les Philippiſſins. Les hommes & les femmes laiſſent également croître leurs cheveux, qui leur tombent ſur les épaules. Lorſqu'ils vouloient paroître avec un peu d'avantage, ils ſe peignoient le corps d'une couleur jaune, dont ils connoiſſoient tous la préparation. Leur joye étoit continuelle, de ſe trouver dans l'abondance de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Ils promettoient de revenir de leurs Îles, & d'engager leurs Compatriotes à les ſuivre. Le Gouverneur de Manille les faiſoit encourager dans cette diſpoſition, pour la faire ſervir à ſoumettre toutes leurs Îles au joug de l'Eſpagne; & les Miſſionnaires le ſecondoient ardemment, dans la vûe de s'ouvrir une ſi belle porte pour la propagation de l'Évangile (m).

Zèle des
Miſſionnaires.

(m) Relation du Père le Clain, dans une Lettre à ſon Général, écrite à Manille le 10 de Juin 1697. Deux Jéſuites, nommés le Père Cortil, & le Père Duberon, entreprirent, en 1710, de porter l'Évangile aux Îles Palaos, avec divers ſecours qu'ils avoient obtenus de la Cour d'Eſpagne. Joſeph Somera, dont on a publié une courte Relation dans l'onzième Recueil des Lettres édiſantes, nous apprend qu'étant deſcendus dans une de ces Îles, tandis qu'après leur débarquement le Vaiſſeau fut emporté au large par les Courans & les Brifſes, ils demeurèrent abandonnés à la merci des Inſulaires. Mais Somera, & les autres gens du Vaiſſeau ne débarquèrent point. L'unique éclairciſſement qu'ils rapportèrent, c'eſt qu'ayant pris hauteur à un quart de lieue de l'Île, ils ſe trouvèrent par cinq degrés ſixte minutes de Latitude du Nord; & la variation, au lever du Soleil, fut trou-

vée de cinq degrés Nord-Eſt. Enſuite, s'étant approchés d'une autre Île, à cinquante lieues de celle qu'ils avoient quittée, ils ſe trouvèrent par ſept degrés quatorze minutes du Nord, à une lieue au large de cette Île.

L'année ſuivante, le Père Serrano, tenta la même entrepriſe, muni de Brefs du Pape & d'autres pièces, pour leſquelles on a déjà renvoyé au ſixième Tome des Lettres édiſantes. Il partit de Manille, le 15 Décembre, avec un autre Jéſuite & l'éclite de la Jeuneſſe du Pays. Le troiſième jour de leur navigation, le Vaiſſeau fut brifé par une violente tempête, & tous périrent, à la réſerve de deux Indiens & d'un Eſpagnoi, qui échappèrent du naufrage, pour en porter la triſte nouvelle à Manille. Ainſi tout ce qui regardoit les Îles Palaos eſt encore dans une véritable obſcurité.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.Remarque
préliminaire.Carte des
Isles Palaos.Manière
dont elle a
été construite.Premiers
indices de ces
nouvelles
Terres.Un frère
du Roi est
jetté sur la
Côte de Min-
danao.

[Supplément à la Découverte des Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines.]

SI M. Prevost avoit lu attentivement les Lettres des Missionnaires, dont il parle, & les Relations de plusieurs Voyageurs, tout ce qui regarde les Isles Palaos, ou Nouvelles Philippines (a), sur-tout leur existence, qu'il revoke en doute, ne lui paroît pas dans une véritable obscurité; mais en supposant même ce défaut de lumières, c'est une raison de plus pour ne point négliger celles que nous avons.

On a déjà suppléé plusieurs circonstances à la Relation du Père le Clain, & l'on croit devoir encore ajouter ici la Carte qui l'accompagne; parce que l'Éditeur des Lettres édifiantes y renvoie pour la connoissance de la grandeur, de la distance & de la situation de ces nouvelles Isles. Tout cela, dit-il, se trouve marqué dans la Carte, où l'œil en découvrira plus d'un seul coup, qu'on n'en pourroit expliquer dans un long discours. Cette Carte est remarquable pour sa construction, qui paroît de nouvelle invention assez singulière. Ce sont les Insulaires qui l'ont tracée eux-mêmes; On pria les plus habiles d'arranger, sur une table, autant de petites pierres qu'il y a d'Isles dans leur Pays, & d'exprimer, comme ils pourroient, le nom, l'étendue & la distance de chaque Isle. Cet arrangement a fourni le dessein de la Carte, dont quelques Géographes ont fait usage (b). Quoiqu'elle ne puisse pas passer pour fort exacte, elle donne cependant de grandes lumières sur la situation & la grandeur de ces Isles. Le chiffre, qui est au milieu de chaque Isle, marque combien il faut de jours pour en faire le tour. Celui qui est dans les intervalles, désigne le nombre de jours qu'on emploie pour se rendre d'une Isle à l'autre. On a distingué par les deux premières Lettres de l'Alphabet, la plus grande de ces Isles, nommée *Panlog* (c), & celle de *Salu*, ou *Lamuirec*, où le Roi fait sa résidence. Les trois Lettres suivantes indiquent la route des Insulaires, qui s'embarquent dans l'Isle d'*Amorfo*, pour passer dans celle de *Paiz*, lorsque la tempête les porta en haute Mer & les jeta ensuite sur la Pointe de Guivam dans l'Isle de Samal.

DEPUIS longtemps on avoit découvert, du haut des montagnes de cette Isle, & même en pleine Mer, de grosses fumées du côté de l'Est, qui annonçoient de nouvelles Terres; mais on n'en eût de connoissance certaine, que quelque-tems avant que les Insulaires, dont parle le Père le Clain, eussent abordé dans l'Isle de Samal. Voici de quelle manière le Père le Gobien raconte cette aventure.

„ Le frère du Roi de ces Nouvelles Philippines, avoit été jetté, dans
„ un Voyage de Mer, sur la Côte de *Carragan*, dans la grande Isle de Min-
„ danao. Les Pères Augustins Espagnols, qui ont une belle Mission sur
„ cette Côte, reçurent ce Prince avec honneur, lui firent amitié, l'instrui-
„ firent

(a) On leur a donné ce dernier nom, parce qu'elles ont été découvertes sous les auspices de Philippe V. Roi d'Espagne.

(b) Valentin a inféré ce morceau dans

la grande Carte qui est à la tête de son Ouvrage.

(c) Les Européens, qui la connoissoient déjà, l'avoient nommée l'Isle de *St. Jean*.



CARTE DE
KAART DER

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

Première &
seconde ten-
tative pour
découvrir les
Palaos.

1710.

Relation de
cette derniè-
re expédition.

Apparition
de quelques
largues.

Iles Son-
orol.

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.

Remarque
préliminaire.

Carte des
Îles Palaos.

Manière
dont elle a
été construite.

Premiers
indices de ces
nouvelles
Terres.

Un frère
du Roi est
jeté sur la
Côte de Min-
danao.



DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

„ firent de la Religion Chrétienne, & lui conférèrent le Baptême; ce qui
 „ lui causa une si grande joye, qu'il ne pensa plus à retourner en son Pays.
 „ Le Roi, inquiet de ce que son frère avoit disparu, équipa une Flotte
 „ de cent petits Bâtimens, qu'il envoya dans toutes les Iles de sa dépendan-
 „ ce pour en apprendre des nouvelles. Un de ces petits Bâtimens, surpris
 „ de la tempête, fut aussi jetté sur la Côte de Carragan, dans l'endroit mé-
 „ me où le frère du Roi avoit abordé. Ceux qui le cherehoient, étant des-
 „ cendus à terre, le rencontrèrent, lui exposèrent le sujet de leur voya-
 „ ge, & l'inquiétude où étoit le Roi son frère, le conjurant, les lar-
 „ mes aux yeux, de s'en retourner avec eux. Le Prince les écouta
 „ avec tranquillité, les remercia de la peine qu'ils s'étoient donnée, &
 „ leur déclara, qu'ayant trouvé la perle de l'Evangile, & le plus riche tré-
 „ sor qui soit au Monde, il avoit résolu de le conserver précieusement, &
 „ de passer, dans cette vûe, le reste de ses jours parmi les Chrétiens; qu'il
 „ les prioit d'assurer le Roi son frère, qu'il étoit content & qu'il se portoit
 „ bien; mais qu'étant Chrétien, il ne pouvoit demeurer à sa Cour, ni s'ex-
 „ poser à perdre sa Foi, ou du moins à en altérer la pureté ”.

Les Jésuites des Philippines, qui ne doutèrent plus de l'existence de ces Iles
 nouvellement découvertes, prirent la résolution d'y aller annoncer les Vé-
 rités de l'Evangile. On a vû quel fut le mauvais succès de leur première
 tentative, & la remarque, qui termine l'Article précédent, en dit assez sur
 celui de la seconde; mais on pouvoit donner plus d'étendue aux circonstan-
 ces mêmes de cette dernière expédition, parcequ'elles contiennent de nou-
 veaux éclaircissements sur les Iles Palaos. C'est ce qui nous engage à les
 rapporter, d'après la Relation qui en a été publiée.

Le Navire la *Sainte-Trinité*, sur lequel Somera s'embarqua, avec les
 Pères Duberon & Cortil, mit à la voile des Philippines, le 14 Novembre
 1710, pour tâcher de pénétrer dans les Iles Palaos. Après quinze jours
 de navigation, il découvrit la terre au Nord-Est, trois degrés Nord,
 à environ trois lieues. Comme la Variation s'étoit trouvée de quatre à
 cinq degrés Nord-Est, dans cette route, il revira de bord pour s'appro-
 cher davantage, & aperçut deux Iles, auxquelles il donna le nom de *Saint-André*,
 parcequ'on célébroit, ce jour-là, la Fête de cet Apôtre.

BIEN-TÔT on vit venir une Barque, dont ceux qui la montoient
 crioient de loia, aux Espagnols, *Mapia, Mapia*; c'est-à-dire, *bonnes*
gens. Un Palaos, nommé *Moaac*, qui avoit été baptisé à Manille, & dont
 Somera s'étoit fait accompagner, se montra à eux, & leur ayant parlé,
 ils ne balancèrent pas de se rendre à bord du Navire, où ils furent bien
 reçus. On apprit d'eux, que ces Iles s'appelloient *Sonforol*, & qu'elles
 étoient du nombre des Palaos. Leur joye parut extrême de voir un de
 leurs Compatriotes parmi des Européens, qu'ils embrassèrent avec tendres-
 se & amitié, après leur avoir baisé les mains. L'après midi, deux au-
 tres Batteaux, chargés chacun de huit hommes, furent au devant de Some-
 ra. En approchant de son bord, ces Insulaires commencèrent à chanter, &
 régloient la cadence en frappant des mains sur leurs cuisses. Quand ils eu-
 rent abordé, ils examinèrent attentivement le Vaisseau Espagnol, dont ils
 mesurèrent la longueur, s'imaginant qu'il étoit fait d'une seule pièce. So-

XV. Part.

K

Somera

Première &
seconde ten-
tative pour
découvrir les
Palaos.

1710.
Relation du
cette derniè-
re expédition.

Apparition
de quelques
Barques.

Iles Son-
forol.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

1710.

Isles Mevies
& Poulo.

Vains efforts de Somera pour
jetter l'ancre.

mera, à qui ils présentèrent des cocos, du poisson & des légumes, leur demanda à quelle aïre de vent Panlog étoit située? Ils lui montrèrent le Nord-Nord-Est, & lui dirent qu'il y avoit encore au Sud-quart-Sud-Ouest, & au Sud-quart-Sud-Est, deux Isles, dont l'une s'appelloit *Mevies* & l'autre *Poulo*.

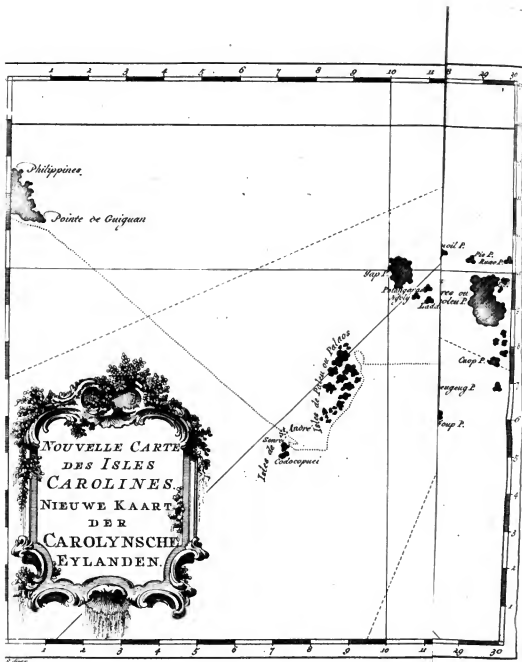
SOMERA s'étant un peu approché de la terre, envoya son Aide-Pilote, pour chercher, avec la sonde, un endroit où l'on put mouiller. La Chaloupe, arrivée à un quart de lieue de l'Isle, fut abordée par deux Batteaux du Pays, montés de plusieurs hommes. L'un d'eux, ayant aperçu un sabre, le prit, le regarda attentivement & se précipita dans la Mer avec cette arme. L'Aide-Pilote ne put trouver aucun lieu propre à jeter l'ancre, parceque le fond étoit de roche, & qu'il y avoit grand fond par-tout. Un autre homme de l'équipage fut envoyé dans le même but; mais il ne réussit pas mieux. Somera, qui s'étoit soutenu pendant ce tems à la voile, contre le courant, qui portoit avec vitesse au Sud-Est, prit le large, au retour de ses deux Chaloupes. Il interrogea les Insulaires sur la grandeur de l'Isle & sur le nombre de ses Habitans. Ils répondirent qu'elle avoit environ deux lieues & demie de tour, & qu'il y avoit huit ou neuf cens personnes, dont la nourriture consistoit en poisson, en cocos & en légumes.

Le Vaisseau ayant été emporté au large vers le Sud-Est, ne put regagner la terre que le quatrième jour, qu'il se trouva à l'embouchure de deux Isles. On fit encore chercher un bon mouillage, mais sans succès: on trouva un si grand fond de roche par-tout, qu'il fut impossible de jeter l'ancre. Ces tentatives inutiles déterminèrent Somera à faire route vers *Panlog*, la principale de toutes les Isles de cet Archipel, éloignée d'environ cinquante lieues de celle où il avoit voulu pénétrer d'abord. Arrivé au septième degré quatorze minutes de Latitude Nord, il découvrit cette Isle, à la distance d'environ une lieue. Sur les quatre heures du soir, quatre Batteaux s'approchèrent de son bord, se tenant néanmoins au large de la longueur d'un demi-cable. Ils furent suivis presque aussi-tôt de deux autres. Quelques-uns des Insulaires, qui étoient dans ces Batteaux, se jetèrent à la Mer & furent à bord du Vaisseau Espagnol, à dessein de voler ce qui pourroit leur tomber sous la main. L'un ayant vu une chaîne attachée au bord, fit son possible pour la rompre & l'emporter. Un autre se jeta sur un organeau; un troisième, remarquant des rideaux de lit, les prit à deux mains, & les auroit probablement arrachés, si un des gens de l'équipage n'eut accouru: Si-tôt que cet Indien l'aperçut, il se jeta à la Mer & prit le large. Don *Padilla*, Commandant du Vaisseau, connaissant les intentions de ces Barbares, fit mettre ses Soldats sous les armes. Les Insulaires, voyant cette manœuvre, prirent leur route vers la terre, & décochèrent plusieurs flèches en se retirant. Don *Padilla* fit faire une décharge de mousqueterie sur eux. A ce bruit, ils se jetèrent tous à la Mer & abandonnèrent leurs Batteaux, nageant droit à terre avec une vitesse extraordinaire. Le feu de la mousqueterie ayant cessé, ils regagnèrent leurs Batteaux, s'y embarquèrent & s'éloignèrent à toutes rames.

Il y eut encore quelques autres Batteaux qui s'approchèrent du Navire; mais comme le *Palaos* avoit suivi les Pères *Duberon* & *Cortil*, qui étoient

Isle de
Panlog.





toient passés dans l'Isle de Sonforol, on ne put tirer, de ces Indiens, aucune lumière sur leurs Isles. Le portrait que Somera fait des Palaos, est entièrement conforme au récit du Père le Chain, & ce n'en seroit ici qu'une répétition inutile.

Toutes les tentatives des Espagnols ayant été vaines, il fut résolu, dans un Conseil, de retourner à Sonforol, pour s'informer des deux Missionnaires qui y étoient restés. Somera s'étant trouvé Nord & Sud de l'Isle, demeura près de vingt-quatre heures bord sur bord, sans appercevoir aucun Batteau, quoiqu'il ne fut qu'à une lieue de la terre. Il ranga la Côte occidentale de l'Isle pendant une journée entière, sans pouvoir débarquer. Se trouvant pour lors presque sans vivres & sans provisions, il prit le parti de retourner à Manille.

§. I.

Nouveaux Eclaircissements sur les Isles Palaos.

QUOIQUE l'entreprise de Somera n'eut pas tout le succès qu'on en attendoit, cependant on ne peut point la regarder comme entièrement infructueuse, puisqu'elle servit du moins à s'assurer de l'existence des Isles Palaos, par la découverte de quelques-unes des plus voisines des Philippines; Mais nous voulons bien avouer que ce seroit encore peu de chose, si nous n'avions à y ajouter de nouveaux éclaircissements, dont M. Prevost ne paroit pas même avoir eu la moindre connoissance. Ces dernières particularités, qui prennent la forme d'une Description Géographique, accompagnées d'une Carte plus régulière, sont tirées d'une Lettre écrite par le Père *Cantova*, Jésuite, à un de ses Confrères, & datée d'*Agadna* le 20 Mars 1722. (a). Le Missionnaire y rend d'abord compte de la découverte d'un nouvel Archipel, habité par un nombre considérable d'Infidèles. Selon la Relation de ce Père, on eut connoissance de quelques-unes des Isles, dont nous parlons, presque dans le même-tems que les Espagnols prirent possession des Isles Mariannes. Ce nouvel Archipel reçut alors le nom d'*Isles Carolines*. On regardoit l'Isle de Guahan, la plus grande des Mariannes, comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'Isles Australes inconnues. Celles, dont il s'agit ici, étant, pour ainsi dire, à la tête de ces Isles, les Gouverneurs de Guahan ont fait plusieurs tentatives pour y pénétrer; mais toutes leurs peines ont été inutiles. Cette découverte étoit réservée à ces derniers tems, comme dit l'Auteur de la Relation suivante.

Introduction.

Nouvelle
Carte des Isles
Palaos, ou
Carolines.

„ Le 19 Juin 1721, on aperçut une Barque étrangère, peu différente
„ des Barques Marianoises, mais plus haute; Un Soldat Espagnol, qui la
„ vit de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une Fregate. Cette Bar-
„ que aborda à une terre déserte de l'Isle de Guahan, du côté de l'Est, qu'on
„ appelle *Torofiso*. Il y avoit vingt-quatre personnes dans cette Barque,
„ onze hommes, sept femmes & six enfans. Quelques-uns mirent pied à
„ terre, & saisis de crainte, se glissèrent sous les palmiers, où ils firent
„ leurs

1721.

Infidèles
jetés dans
l'Isle de Gua-
han, don-
nent lieu à
leur décou-
verte.

(a) Recueil XVIII. des Lettres édifiantes.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
1721.

Bon ac-
cueil qu'ils
reçoivent des
Espagnols.

Arrivée
d'une autre
Barque d'In-
diens.

Informa-
tions à leur
sujet.

Vêtement
& figure de
ces Insulaires.

„ leurs provisions de cocos. Un Indien Marianois, qui péchoit aux envi-
rons de cette Côte, les ayant aperçus, revint en donner avis au Père *Mus-*
„ *cati*, qui étoit dans la Bourgade de *Inaraban*. Ce Père, & quelques Ma-
„ rianois prirent des Canots, & allèrent au secours de ces pauvres Insulai-
„ res, qui ne savoient dans quel Pays ils étoient, ni à quelle Nation ils a-
„ voient à faire. Comme le Chef de la Bourgade avoit l'épée au côté, cet
„ objet les frappa tellement, qu'ils crurent être au dernier moment de leur
„ vie. Les femmes, saisies de la même frayeur, poussèrent des cris épou-
„ vantables. On avoit beau leur témoigner, par des signes, qu'ils n'a-
„ voient rien à craindre; il n'étoit pas possible de les rassurer. Cependant
„ l'un d'eux, plus hardi que les autres, ayant aperçu le Père *Muscatti* sur le
„ rivage, dit en sa langue quelques mots à ses Compagnons; &, sautant à
„ terre, alla au devant du Missionnaire, à qui il offrit quelques petits pré-
„ sents, entr'autres des morceaux de *Carai*, dont ces Insulaires se font
„ des bracelets, & une sorte de pâte, de couleur jaune ou incarnate, dont
„ ils se peignent le corps, dans leurs jours de fête & de réjouissances. Ce
„ Père embrassa tendrement l'Insulaire & reçut son présent avec bonté.
„ Ces démonstrations d'amitié dissipèrent toute crainte; la confiance suc-
„ ceda à la frayeur, & ceux qui étoient restés dans la Barque, persuadés
„ qu'ils seroient traités plus humainement qu'ils ne l'avoient espéré, ne fi-
„ rent plus difficulté de mettre pied à terre. On leur donna de quoi appai-
„ ser leur faim & se refaire des fatigues qu'ils avoient souffertes.
„ QUELQUES jours après, une nouvelle Barque étrangère, semblable à
„ celles des Isles Marianes, aborda à la Pointe de *Orate*, qui est à l'Ouest
„ de l'Isle de *Guahán*. Elle ne contenoit que quatre hommes, une femme
„ & un enfant; on leur donna des habits & on les conduisit à *Umatag*, pour
„ les confronter avec les autres Insulaires, & s'assurer s'ils étoient de la mê-
„ me Nation. Leur joye fut inexprimable dès qu'ils se virent, & ils se la
„ témoignèrent par de tendres & de continuel embrassements.
„ Comme on n'avoit point d'Interprète, ces Indiens ne donnèrent que
„ peu d'éclaircissemens sur leurs Isles, ni sur ce qui les regardoit. Mais
„ on a appris depuis, que ces deux Barques étoient parties en même-tems
„ avec quatre autres, de l'Isle *Farroilep*, pour se rendre à celle d'*Ulée*; que
„ dans cette traversée, ces Barques avoient été surprises d'un vent d'Ouest
„ qui les avoit dispersées de côté & d'autre; que ces pauvres Insulaires a-
„ voient erré, pendant vingt jours, au gré des vents, prêts à tout mo-
„ ment de faire naufrage; qu'ils avoient beaucoup souffert de la faim, de
„ la soif & des efforts extraordinaires qu'il leur avoit fallu faire pour résister
„ à la violence impétueuse des courans. Ils paroissoient tous languissans,
„ & leurs mains étoient écorchées à force de tirer à la rame. Un d'eux
„ même, jeune & robuste, ne survécut pas long-tems à tant de fatigues:
„ Ces Indiens avoient, pour tout vêtement, une pièce de toile, ou d'é-
„ toffe, dont ils s'enveloppoient les reins, & qu'ils passaient entre leurs jam-
„ bes. Leurs Chefs, qu'ils appellent *Tamoles*, ont une espèce de robes
„ fendues par les côtés, qui leur couvrent les épaules & la poitrine, & qui
„ leur tombent jusqu'aux genoux. Les femmes ont, outre la pièce de toile,
„ dont elles se ceignent comme les hommes, une sorte de juppe, qui leur
„ descend

descend depuis la ceinture jusqu'à mi-jambe. Les Nobles se peignent le corps & se percent le lobe des oreilles, où ils attachent des ilcurs, des herbes aromatiques des grains de coco, ou même de verre, quand ils peuvent en attraper. Ces Peuples sont bien pris dans leur taille; ils l'ont haute & d'une grosseur proportionnée. La plupart ont les cheveux crépus, le nez gros, de grands yeux & très-vifs, & la barbe assez épaisse. Pour ce qui est de la couleur du visage, il y a quelque différence entre eux; les uns l'ont semblable à celle des purs Indiens: d'autres sont des Mestices, nés d'Espagnols & d'Indiennes. Le Père Cantova ajoute, qu'il en a vu de Mulâtres.

Le Gouverneur Espagnol ayant fait conduire ces Insulaires dans la Ville d'Agadna, le Père Cantova eut occasion de les fréquenter souvent & de les faire parler sur les choses qu'il leur indiquoit par signes. Il apprit, par ce moyen, leur langue, qu'il entendoit assez au bout de deux mois pour comprendre ce qu'ils lui disoient. Comme on les retint plusieurs mois, malgré eux, ce Père profita de ce tems pour s'instruire plus en détail, du nombre & de la situation de leurs Isles, de leur Religion, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes & de leur Gouvernement. Il n'ose se flatter de marquer, avec la dernière exactitude, la situation de ces nouvelles Isles, qu'il ne décrit que sur le rapport des Indiens. Cependant, s'il y a quelque erreur, il ne la croit pas considérable, vu les précautions qu'il a prises: il a entretenu plusieurs fois ceux de ces Insulaires qui avoient le plus d'expérience. Comme ils se servent d'une boussole, qui a douze aires de vent, il s'informa quelle route, & quelle aire de vent ils suivoient, quand ils navigeoient d'une Isle à une autre, & combien de tems ils mettoient dans leur traversée. Après toutes combinaisons faites, il croit ne pas se tromper, lorsqu'il place toutes les Isles Carolines entre le sixième & l'onzième degré de Latitude Septentrionale, & qu'il les fait courir par les trente degrés de Longitude, à l'Est du Cap du Saint-Esprit.

Les Isles de cet Archipel se partagent en cinq Provinces, qui ont chacune leur Langue particulière; mais toutes ces Langues, quoique différentes entre elles, paroissent tirer leur origine d'une seule; & à en juger par la ressemblance des termes, il est probable que l'Arabe est cette Langue matrice d'où elles dérivent.

La première Province, qui est à l'Est, s'appelle *Cittac*; *Torres*, ou *Hogoleu*, est l'Isle principale, qui a beaucoup plus d'étendue que celle de Guahan. Ses Habitans sont Nègres, Mulâtres & Blancs. Cette Province est gouvernée par un petit Roi, qui se nomme *Tabulucapit*. Ce Prince a sous sa domination un grand nombre d'Isles, d'une grandeur inégale, mais toutes très-peuplées & éloignées les unes des autres seulement de huit, quinze & trente lieues (b).

„ LA

(b) Voici les noms que le Père Cantova donne aux Isles qui s'étendent du Nord-Est à l'Ouest. *Etel*, *Ruao*, *Pir*, *Lamail*, *Falaia*, *Ulaia*, *Magur*, *Pieu*, *Pullep*, *Lesguiselei*, *Tometem*, *Schoug*. Celles qui cou-

rent du Sud-Est au Sud-Ouest, sont, *Cuap*, *Capeugeng*, *Foup*, *Peule*, *Pat*, *Schoug*. On y compte encore un grand nombre de petites Isles, dont on ne nous apprend pas les noms, pag. 211.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
1721.

Situation
& Description
de ces Isles.

Division en
cinq Provin-
ces.

Première
Province.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

I 72 I.

Seconde
Province.Troisième
Province.Quatrième
Province.Ses Mines
d'argent.

„ LA seconde Province commence à quatre degrés & demi à l'Est du Méridien de Guahan. Elle contient vingt-six isles un peu considérables, dont quatorze sont fort peuplées. Elles sont situées entre le huitième & le neuvième degré de Latitude Septentrionale (c). Cette Province est divisée en deux Principautés, celle d'Ulé, dont le Prince se nomme *Gafu*, & celle de *Lamurac*, dont le Seigneur porte le nom de *Matuson*. Les Indiens, que la tempête avoit jetés dans l'Isle de Guahan, & qui procurèrent ces connoissances au Père Cantova, étoient tous nés dans cette Province, & la plupart étoient des Isles d'Ulé & de Farroilep (d).

„ A deux degrés à l'Ouest de l'Isle de Guahan, commence la troisième Province. L'Isle de *Feis*, une des principales de cette Province, est très-peuplée & très-fertile: elle a environ six lieues de tour, & est gouvernée par un Seigneur particulier, qu'on appelle *Meirang*. On trouve, un degré plus loin à l'Ouest, un amas d'Isles qui composent la Province (e). Ces Isles occupent vingt-cinq lieues en longueur & quinze en largeur. Le Souverain, qui s'appelle *Caschattel*, fait sa résidence à *Mogmog*. Quand les Barques navigent dans ce Golfe, on amène les voiles si-tôt qu'elles sont à la vue de *Mogmog*. C'est-là une des marques de respect & de soumission que ces Insulaires donnent à leur Prince. Les Habitans de ces Isles vivent de cocos, de poisson, & de six ou sept sortes de racines, semblables à celles qui croissent dans les Isles Mariannes.

„ LA quatrième Province est à l'Ouest de la troisième, environ à trente lieues de distance. *Tap*, qui en est la principale Isle, a plus de quarante lieues de tour: Elle est très-peuplée & fort fertile. Outre les diverses racines, dont les Habitans font du pain, on y trouve des patates, qu'ils nomment *Camotes*; elles leur sont venues des Philippines, selon le rapport d'un des Indiens, né dans cette Isle. Il raconta que son père, nommé *Coor*, qui y tenoit un rang distingué, trois de ses frères & lui, furent jetés, par la tempête, dans une des Provinces des Philippines, qu'on appelle *Bisalas*; qu'un Missionnaire les reçut avec amitié, leur donna des habits & des morceaux de fer, qu'ils estimèrent plus que toute autre chose; qu'en s'en retournant dans leur Isle, ils emportèrent des semences de plusieurs plantes, qui s'y étoient tellement multipliées, qu'ils pouvoient en fournir les autres Isles de cet Archipel. Le même Indien ajouta, qu'il y avoit des Mines d'argent dans son Isle, mais qu'on en tiroit peu, faute d'instrumens de fer propres à les exploiter; &

(c) Les Isles de la seconde Province sont, *Ulé*, *Lamurac*, *Seruel*, *Iseluc*, *Eurupuc*, *Farroilep*, & quelques autres moins considérables, qui sont marquées dans la Carte, pag. 212.

(d) Le Pilote Jean Retriguez ayant échoué sur le banc de *Sainte-Rose*, en 1616, découvrit cette dernière Isle avec ses deux petites Isles collatérales. Elle ne lui parut éloignée que de quarante-cinq lieues de l'Isle de Guahan, étant située entre la dixième & l'onzième de-

gré de Latitude Septentrionale. *Ibidem*.

(e) Ces Isles, qui furent découvertes, en 1712, par le Capitaine Don Bernard de *Eguy*, dont la route est tracée sur la Carte, sont *Falalep*, qui a cinq lieues de tour, *Oisfeur*, *Sagaleu*, *Mogmog* & *Marurul*. On donne le nom de *Lumuluun* aux Isles qui sont à l'Est, & on appelle *Eguy* toutes celles qui sont à l'Ouest. L'Isle de *Zarast*, qui est à quinze lieues de cet assemblage d'Isles, appartient à la même Province, pag. 214.

„ & que, lorsqu'il tomboit sous la main des morceaux d'argent vierge, on travailloit à les arrondir, pour en faire présent au Souverain de l'Île, chez lequel on en voyoit d'assez considérables pour servir de sièges. Ce Seigneur s'appelle *Teguir*. A six ou sept lieues de cette Île, on en trouve trois autres petites qui forment un triangle (f).

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.
1721.

„ La cinquième Province est éloignée d'environ quarante-cinq lieues de l'Île d'Yap. Elle contient plusieurs Îles, auxquelles on donne communément le nom de *Palaos*, & que ces Indiens nommoient *Panleu*. Ils assurent qu'elles étoient en grand nombre; mais ils n'en comptèrent que sept principales, situées du Nord au Sud (g). Leur Souverain s'appelle *Taray*, & tient sa Cour à *Talap*. Ces Îles sont habitées par un Peuple nombreux, mais barbare. Les hommes & les femmes y sont entièrement nus, & se nourrissent de chair humaine. Les Indiens des Carolines regardent cette Nation avec horreur, comme l'ennemi du genre humain, & avec laquelle il est dangereux d'avoir aucun commerce.

Cinquième
Province.

„ On trouve au Sud-Ouest de *Nagarrol*, dernière Île de la cinquième Province, à près de vingt-cinq lieues de distance, les deux Îles de *Saint-André*, que les Naturels du Pays appellent *Sonrol* & *Cadocopuei* (h). Ces Indiens ajoutèrent, qu'à l'Est de toutes ces Îles, il y en a un grand nombre d'autres, & une sur-tout très-étendue, qu'on nomme *Falupet*, dont les Habitans adorent le *Tiburon*, espèce de poisson cetacée, très-vorace. Ces Insulaires sont Nègres, pour la plupart, & ont des mœurs sauvages & barbares. Les Indiens, de qui le Père Cantova apprit toutes ces circonstances, les temoient de quelques Habitans de ces Îles, que la tempête avoit jettés sur leurs Côtes.

Îles de St.
André.

„ Tous les Habitans de ce grand Archipel, n'ont presque pas la moindre idée de Religion. Ils vivent sans culte & n'ont aucune de ces connoissances qui caractérisent l'homme raisonnable. Le Père Cantova ayant demandé, à ces Indiens, qui avoit fait le Ciel & la Terre & toutes les choses visibles, ils lui répondirent qu'ils n'en savoient rien. Ils avouèrent cependant qu'il y avoit de bons & de mauvais esprits; mais ils leur donnoient un corps sujet aux passions & aux foiblesses de la Nature humaine. Ces esprits ont deux ou trois femmes; le plus ancien d'entr'eux s'appelle, dans leur tradition, *Sabucour*, qui avoit eu *Halmelul* pour femme. Il eut de ce mariage un fils, auquel ils donnent le nom de *Eliulep*, qui veut dire, en leur langue, le grand Esprit, & une

Religion de
ces Insulaires.

(f) Ces Îles sont *Ngolli*, *Laddo* & *Petungoras*, pag. 217.

(g) Leurs noms sont *Pelilieu*, *Coengal*, *Tagaleteu*, *Cogvat*, *Talap*, *Moguilbes* & *Nagarrol*. Ibidem.

(h) Ces deux Îles, dont Somera parle, sont situées à cinq degrés & quelques minutes de Latitude Septentrionale. Comme on n'avoit eu aucune nouvelle des Pères Duberon & Cortil, depuis qu'ils étoient restés à *Sonrol*, avec quatorze autres personnes, parmi lesquelles se trouvoit un Indien, appelé *Afour*, le Père Cantova demanda, aux Habitan-

„ fille
tans des Carolines, s'ils n'en auroient point de connoissance; Ils ne purent lui en dire des nouvelles; mais si-tôt qu'il eut prononcé le nom de l'Indien, les Habitans d'Ulée témoignèrent, par un mouvement de joye, le desir qu'ils avoient d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Ils lui demandèrent s'il vivoit encore & s'il savoit où il étoit. „ Il y a plusieurs années, lui dirent-ils, qu'il a disparu; nous avons demandé inutilement de ses nouvelles dans toutes nos Îles, & nous ne doutons point qu'il n'ait parti sur „ hier”.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.

1721.

Leurs
Dogues.

„ fille, nommée *Ligobuud*. Le fils épousa *Leteubieul*, née dans l'Isle d'U-
 „ lée. Elle mourut à la fleur de son âge, & son ame s'envola aussi-tôt au
 „ Ciel. Eliulep avoit eu d'elle un fils, nommé *Lugueileng*, qui signifie *le*
 „ *milieu du Ciel*. On le révère comme le grand Seigneur du Ciel, dont il
 „ est héritier présomptif. Cependant Eliulep, peu content de n'avoir eu
 „ qu'un enfant de son mariage, adopta *Reschabuleng*, jeune homme très-
 „ accompli, qui étoit de Lamurrec. Dégouté de la Terre, il monta au
 „ Ciel, pour y jouir des mêmes plaisirs que son père. Il avoit encore
 „ sa mère, qui demouroit à Lamurrec, selon ces Indiens. Cet enfant
 „ adoptif est descendu du Ciel jusqu'à la moyenne région de l'air, pour en-
 „ tretenir sa mère, & lui faire part des mystères célestes. Les Habitans
 „ de Lamurrec débitent toutes ces fables grossières, pour se faire estimer &
 „ respecter des Isles voisines. Ligobuud, sœur d'Eliulep, se trouvant en-
 „ ceinte au milieu de l'air, descendit sur la Terre, où elle accoucha de
 „ trois enfans. La Terre stérile & aride, dans ce tems-là, fut couverte en un
 „ instant, d'herbes, de fleurs & d'arbres fruitiers. Elle la peupla aussi
 „ d'hommes raisonnables.

„ Dans ces commencemens, on ne connoissoit point la mort; c'étoit
 „ un court sommeil. Les hommes quitoient la vie le dernier jour du declin
 „ de la Lune, & dès qu'elle commençoit à reparoitre sur l'Horizon, ils res-
 „ suscitoient comme s'ils se fussent réveillés d'un profond sommeil. Mais
 „ un certain *Erigiregers*, esprit mal-intentionné, qui se faisoit un supplice
 „ du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel
 „ il n'y eut plus de ressource; quand on étoit une fois mort, c'étoit pour
 „ toujours. Ils appellent cet *Erigiregers*, *Elus Melabut*, c'est-à-dire, *Es-*
 „ *prit mal-faisant*; ils donnent le nom de *Elus Melafirs*, qui signifie, *Es-*
 „ *prit bien-faisant*, aux autres esprits. L'*Erigiregers* n'est pas le seul mau-
 „ vais esprit; ils mettent dans la même Classe, un certain *Morogrog*, qui
 „ ayant été chassé du Ciel pour ses manières impolies & grossières, apporta
 „ sur la Terre le feu inconnu jusqu'alors.

„ *LUGUEILENG*, fils d'Eliulep, eut deux femmes, l'une céleste, qui
 „ lui donna deux enfans, *Carrer* & *Meliliau*; l'autre terrestre, née à Fa-
 „ lalau. Il eut de celle-ci un fils appelé *Oulefat*. Ce jeune homme ayant
 „ su que son père étoit un esprit céleste, prit son vol vers le Ciel, comme
 „ un autre Icare. Mais à peine se fut-il élevé dans les airs, qu'il re-
 „ tomba sur la Terre: cette chute le désola; il pleura amèrement sa mal-
 „ heureuse destinée, sans cependant se désister de son premier dessein. Il
 „ alluma un grand feu, &, à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde
 „ fois en l'air, & arriva enfin auprès de son père céleste. Les mêmes In-
 „ diens dirent, qu'il y avoit, dans l'Isle de Falalau, un petit étang d'eau douce,
 „ où les Dieux venoient se baigner, & que, par respect pour ce bain
 „ sacré, aucun Insulaire n'osoit en approcher, de crainte d'encourir
 „ l'indignation de leurs Divinités. Ils donnent une ame raisonnable au
 „ Soleil, à la Lune & aux Etoiles, qu'ils croient habitées par un nom-
 „ bre considérable d'hommes célestes. Quoique tous les Habitans
 „ de ce grand Archipel admettent ces fabuleuses Divinités, on ne
 „ voit cependant, parmi eux, ni Temples, ni Idoles, ni aucun au-
 „ tre

DESCRIPTION
DES ÎLES
PHILIPPINES.

1721.

Obseques
des personnes
distinguées.

Prêtres &
Prêtresses.

Culte grossier
des Insulaires
d'Yap.

Différens
usages de ces
Peuples.

tre Culte extérieur. Ils ont des coutumes différentes pour les funérailles de leurs morts. Dans presque toutes ces Îles, au moment que le malade expire, on lui peint tout le corps de couleur jaune. Ses parens & ses amis s'assemblent autour du cadavre pour pleurer de concert la perte commune : ils poussent des cris épouvantables ; on n'entend de toutes parts que lamentations & gémissemens. A ces cris succède un morne silence ; une femme prononce alors, d'une voix tremblante & entrecoupée de sanglots & de soupirs, l'éloge funèbre du defunt. Elle vante, dans les plus magnifiques termes, sa beauté, sa noblesse, son agilité à la danse, son adresse à la pêche, & toutes les autres qualités qui l'ont rendu recommandable. Pour donner des marques plus sensibles de douleur, quelques-uns se coupent les cheveux & la barbe, & les jettent sur le cadavre. On observe, ce jour-là, un jeûne rigoureux, dont on se dédommage la nuit suivante. Les cérémonies finies, les uns renferment le corps du defunt dans un petit édifice de pierre, qu'ils gardent au dedans de leurs maisons. D'autres les enterrent loin de leurs habitations, & les environnent d'un mur de pierre, auprès duquel ils mettent toute sorte d'alimens, persuadés que l'ame du defunt les succe & s'en nourrit. Ils admettent un Paradis, où les gens de bien reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, & un Enfer, où les méchans sont punis. Les ames qui vont au Ciel retournent le quatrième jour sur la Terre, & demeurent invisibles au milieu de leurs parens.

„ Quoique ces Insulaires n'ayent aucun Culte extérieur, ils ont cependant des Prêtres & des Prêtresses, qui prétendent avoir commerce avec les ames des defunts. Ce sont ces Prêtres, qui, de leur pleine autorité, déclarent ceux qui vont au Ciel, & ceux qui ont l'Enfer pour partage ; on honore les premiers comme des esprits bien-faisans ; on leur donne même le nom de *Tabutip*, qui signifie *Saint Patron*. Chaque famille a son *Tahutup*, qu'on invoque dans ses besoins, dans ses entreprises, dans ses voyages, dans ses travaux. C'est à lui que les Membres de chaque famille demandent le rétablissement de leur santé, le succès de leurs voyages, l'abondance de la pêche & la fécondité de leurs terres. Ils lui font des présens, qu'ils suspendent dans la maison de leurs Tamoies, soit par intérêt, pour obtenir de lui les grâces qu'ils lui demandent ; soit par gratitude, pour le remercier des faveurs qu'ils ont reçues de sa main libérale.

„ Les Habitans de l'Isle d'Yap ont un Culte plus grossier & plus barbare. Une espèce de crocodile est l'objet de leur vénération. Ils ont parmi eux un certain nombre d'imposteurs, qui font accroire, au Peuple, qu'ils ont communication avec le malin esprit, & qui, par cette imposture, commettent impunément toute sorte de crimes. Ils procurent des maladies & même la mort à ceux dont ils ont intérêt de se défaire.

„ La pluralité des femmes est non-seulement permise dans toutes ces Îles ; elle est encore une marque d'honneur & de distinction. L'adultère y est en horreur : on le regarde comme un grand crime ; mais le coupable obtient facilement son pardon. Il suffit qu'il fasse un riche présent.

XIV. Part.

L

„ fent

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
1721.

„ sent au mari de celle avec qui il a eu un commerce illicite. Le mari
„ peut repudier sa femme lorsqu'elle a violé la foi conjugale: la femme
„ jouit du même droit lorsque son mari lui déplaît : Dans l'un & l'autre
„ cas, ils ont certaines loix à observer pour la dot. Si quelqu'un d'eux
„ meurt sans postérité, la veuve épouse le frère de son mari défunt. Ils ne
„ portent jamais de provisions dans leurs barques quand ils vont à la pêche.
„ Leurs Tamoies s'assemblent, dans une maison, au mois de Février, & ju-
„ gent, par la voye du sort, si la navigation doit être heureuse & la pêche
„ abondante.

Leur Gouver-
nement.

„ Ces Peuples, quoique barbares, ont une certaine police, qui fait voir
„ qu'ils sont plus raisonnables que la plupart des autres Indiens, qui n'ont,
„ pour ainsi dire, que la forme humaine. L'autorité du Gouvernement se
„ partage entre plusieurs familles nobles, dont les Chefs s'appellent *Tamoies*.
„ Outre ces Chefs, il y a, dans chaque Province, un principal *Tamol*, auquel
„ tous les autres sont soumis. Ils laissent croître leur barbe fort longue,
„ pour s'attirer plus de respect. Ils commandent avec empire, parlent
„ peu, & affectent un air grave & sérieux. Un *Tamol* est assis sur une
„ table élevée, lorsqu'il donne audience. Les peuples s'inclinent devant lui
„ jusqu'à terre, & reçoivent, les yeux baissés, ses ordres avec le plus
„ profond respect. Lorsque le *Tamol* les congédie, ils se retirent en
„ se courbant le corps, comme ils font en s'approchant, & ne se re-
„ lèvent que lorsqu'ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant
„ d'oracles, & on exécute ses ordres sans examiner s'ils sont justes ou
„ non. Les maisons de ces Tamoies sont de bois & ornées de peintures
„ telles qu'ils savent les faire. Les maisons des particuliers ne sont pas
„ si belles: ce sont de petites cabanes fort basses, couvertes de feuilles de
„ palmiers.

Education
de la jeunesse.

„ Les criminels ne sont point punis, comme en Europe, soit par la
„ prison, soit par des peines afflictives: on se contente de les exiler dans
„ une autre Isle. Chaque Canton a deux maisons, destinées, l'une pour
„ l'éducation des jeunes filles, & l'autre pour celle des jeunes gar-
„ çons; mais toute l'éducation se réduit à enseigner quelques principes va-
„ gues d'Astronomie. La plupart s'y appliquent à cause de son utilité pour
„ la Navigation. Le Maître à une sphère, sur laquelle les astres, du moins
„ les principaux, sont tracés.

Occupations de ces
Indiens.

„ Les femmes s'occupent ordinairement de l'intérieur de la maison, dont
„ elles prennent soin. La pêche, la culture de la terre & la construction des
„ Barques, sont la principale occupation des hommes. Le Père Cantova donne
„ une description curieuse de ces Barques. Elles n'ont, pour toute voile,
„ qu'un tissu très-fin de feuilles de palmiers; la proue & la poupe ont la
„ même figure & se terminent l'une & l'autre en une pointe élevée, de la for-
„ me d'une queue de dauphin. On construit ordinairement, dans chaque
„ Barque, quatre petites chambres pour la commodité des passagers; l'une
„ à la proue, la seconde à la poupe, les deux autres aux deux côtés du
„ mât, où la voile est attachée; mais elles débordent en dehors de la Barque,
„ & y forment comme deux ailes. Le toit de ces chambres, fait de feuil-

Description
de leurs Bar-
ques.

„ les

les de palmiers, de la figure d'une impériale de carosse, est propre à garantir de la pluie & des ardeurs du Soleil.

Au dedans du corps, sont différens compartimens, où l'on met la cargaison & les provisions de bouche. Ce qu'il y a de surprenant dans ces Barques, c'est qu'on les construit sans cloux : les planches sont si bien jointes les unes aux autres, par le moyen d'une espèce de ficelle, dont ils se servent au-lieu de cloux, que l'eau ne peut y pénétrer. Comme ils n'ont point de fer pour couper le bois, ils se servent de coignées & de haches de pierre. Si des Vaisseaux étrangers laissent, dans leurs Îles, quelques vieux morceaux de fer, ils appartiennent de droit aux Tamoles, qui en font faire des outils, qu'ils louent aux particuliers, & dont ils tirent un profit considérable.

Les bains sont très-communs dans ces Îles, & très-fréquentés. Les Habitans se baignent ordinairement trois fois par jour; le matin, à midi & sur le soir; ils se mettent au lit dès que le Soleil est couché, & se lèvent avec l'Aurore. Le Tamol s'endort au bruit d'un concert que forme une troupe de jeunes gens, qui s'assemblent le soir autour de sa maison, & qui chantent les chansons & les meilleures pièces de leurs Poètes les plus célèbres. Les personnes même d'un certain âge, réunissent quelquefois leurs voix avec celles de la jeunesse, & passent une partie de la nuit à danser au clair de la Lune, devant la maison de leur Chef. La beauté de leur danse, qui se fait au son de la voix, parcequ'ils n'ont point d'instrumens, consiste dans l'exakte uniformité des mouvemens du corps.

Leurs
divertissemens.

Les hommes, séparés des femmes, se mettent vis-à-vis les uns des autres, & remuent la tête, les bras, les mains & les pieds. Ils se couvrent la tête de plumes & de fleurs; des herbes aromatiques pendent de leurs narines, des feuilles de palmier, tissues avec art, sont attachées à leurs oreilles. Ils ont encore d'autres ornemens aux bras, aux mains & aux pieds. Ils se persuadent que ces ornemens, dont ils se parent, donnent de nouveaux agremens à cette sorte de danse. Les femmes prennent aussi une espèce de divertissement plus convenable à leur sexe. Ailises, & se regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathétique & languoureux, & accompagnent le son de leur voix du mouvement cadencé de la tête & des bras (1). A la fin de la danse, le Tamol, s'il est généreux, tient en l'air une pièce de toile, qu'il montre aux danseurs, & qu'il donne à celui qui est assez adroit pour s'en saisir le premier. Outre le divertissement de la danse, ils ont plusieurs jeux où ils donnent des preuves de leur adresse & de leur force. Ils s'exercent à manier la lance, à jeter des pierres & à pousser des balles en l'air.

La pêche de la baleine est un autre spectacle assez amusant, selon la description que le Père Cantova en donne, d'après un Indien de l'Île d'Ulée. Dix ou douze de leurs Îles, disposées en manière de cercle, forment une espèce de Port, où la Mer jouit d'un calme perpétuel. Quand une baleine

„ paroît

(1) Ce divertissement s'appelle, dans leur langue, *Tanger*, *tsaifil*, qui veut dire, la plainte des femmes, pag. 240.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES.
1721.

„ paroit dans ce Golfe, les Insulaires se mettent aussi-tôt dans leurs Canots, & se tenant du côté de la Mer, ils avancent peu à peu, effrayent l'animal, & le chassent devant eux jusqu'à une certaine distance des Côtes. Alors les plus adroits se jettent dans la Mer: les uns dardent la baleine de leurs lances, & les autres l'amarrent avec de gros cables, dont les bouts sont attachés au rivage. La multitude de peuple, que la curiosité attire sur les bords de la Mer, fait retentir l'air d'acclamations & de cris de joye. L'animal pris, on termine la pêche par un grand festin.

„ Les querelles, qui s'élèvent entre ces Insulaires, se terminent ordinairement par des présens, excepté lorsqu'elles sont publiques, & entre deux ou plusieurs Bourgades. La guerre dans ce cas est nécessaire, pour pouvoir mettre fin aux différends. Des pierres & des lances armées d'os de poissons, sont les seules armes dont on se serve dans ces Isles; la manière de faire la guerre est plutôt un combat singulier qu'une bataille: Chaque particulier n'a à faire qu'à l'ennemi qu'il a en tête. Si on a résolu d'en venir à une action décisive, on s'assemble de part & d'autre dans une rase campagne; alors, les Troupes étant en présence, les deux Armées forment chacune, de leur côté, un escadron de trois rangs. Les jeunes gens occupent le premier. Le second est composé de ceux qui sont d'une plus haute taille, & les plus âgés forment le troisième. Le combat commence par le premier rang, où chacun combat d'homme à homme à coups de pierres & de lances. Lorsque quelqu'un est blessé & hors de combat, il est aussi-tôt remplacé par un combattant du second rang, & enfin par un autre du troisième. La guerre finit par des cris de triomphe de la part des vainqueurs, qui insultent aux vaincus.

Guerres de
ces Insulaires.

„ Les Habitans d'Ulée & des Isles voisines paroissent plus civilisés & plus raisonnables que les autres; leur air est plus gracieux, & leurs manières sont moins grossières. Ils ont de la gayeté dans l'esprit, ils sont retenus & circonspectés dans leurs paroles & moins ennemis de l'humanité. Il y a parmi eux beaucoup de Mestices, & quelques Nègres ou Mulâtres, qui leur servent de Domestiques. Il est probable que les Nègres viennent de la Nouvelle-Guinée, où ces Insulaires ont pu aller par le côté du Sud. Pour les Blancs, ils descendent vraisemblablement des Espagnols. Cette conjecture est fondée sur ce que rapporte le Père Collin, dans son Histoire des Isles Philippines. Ce Missionnaire raconte, que Martin Lopez, Pilote du premier Vaisseau, qui passa de la Nouvelle-Espagne, au secours des Philippines, en 1566, complota avec vingt-huit personnes de l'équipage, de jeter les autres dans une Isle déserte, de s'emparer du Vaisseau & d'aller pirater sur les Côtes de la Chine. Le complot fut découvert, & pour prévenir le mauvais dessein de ces malheureux, on les abandonna eux-mêmes dans une Isle de Barbares, située à l'Est des Mariannes. Cette Isle est sans doute une des Carolines, où ces rebelles épousèrent des Indiennes, de qui descendent les Mestices, qui se sont extrêmement multipliés dans ces Isles.

Habitans
d'Ulée moins
grossiers.

Conjectures
sur le mélange
de Mestices
& de
Blancs parmi
ces Peuples.

Nourriture.

„ Toute la nourriture de ces Insulaires consiste en fruits, en racines &

„ en

DESCRIPTION
DES ILES
PHILIPPINES.

1732.

Mort du
Père Cantova.

„ en poissons. La terre ne produit, dans ce climat, ni riz, ni froment, ni orge, ni bled d'Inde; on n'y voit aucun animal à quatre pieds”.

Le Père du *Halle*, un des Editeurs des Lettres édifiantes, annonçant, aux Jésuites de France, la découverte faite, depuis peu, d'un nouvel Archipel, qui contient une multitude d'Iles inconnues & fort peuplées, leur rend compte de la mort du Père Cantova, qui avoit obtenu la permission d'aller annoncer la Foi à ces Nations barbares. Sa Relation est tirée d'un Mémoire que Don Fernando *Valdes Tamon*, Gouverneur des Philippines, envoya au Roi d'Espagne. „ Ce fut le 2 Février 1732, dit-il, que le Père Cantova partit des Iles Mariannes, accompagné du Père Victor *Walter*. Ils arrivèrent heureusement, le 2 de Mars, à une des Iles Carolines. Pendant les trois premiers mois, ils annoncèrent, avec succès, la Foi à ses Habitans. Les provisions ayant commencé à manquer, le Père *Walter* retourna aux Iles Mariannes, pour y prendre des vivres. Impatient de rejoindre son Confrère, il mit incessamment à la voile, & se trouva près de ces Iles, après neuf jours de navigation. Il fit aussi-tôt tirer plusieurs coups de canon, pour appeller ces Insulaires, & pour avertir le Père Cantova de son arrivée; mais aucune Barque ne parut; ce qui fit soupçonner, à lui & à ses Compagnons, que ces Barbares avoient massacré leur Missionnaire. Ils prirent la résolution d'entrer dans la Baye que forment deux Iles, dont la plus grande se nomme *Falalep*. S'étant un peu avancés, ils s'aperçurent bien-tôt que leur maison avoit été brûlée.

„ Ce spectacle les jetta dans la plus grande consternation. A peine eurent-ils donné les premiers momens à la tristesse, que quatre petites Barques s'approchèrent de leur Bâtiment & leur apportèrent des présens de cocos. On demanda à ces Insulaires des nouvelles du Père Cantova, & de ses Compagnons. Ils répondirent d'un air embarrassé qu'ils étoient allés à la grande Ile d'*Yap*. Mais comme la crainte paroissoit peinte sur leurs visages, & qu'ils refusèrent de s'approcher des Espagnols, pour recevoir du biscuit, du tabac & d'autres bagatelles, qu'ils estiment beaucoup, on ne douta plus que le Missionnaire n'eut péri par la main de ces Barbares. Un Indien, qui fut pris, donna le détail de la mort du Père Cantova & des circonstances qui l'accompagnèrent. Ce Père fut massacré dans l'Ile de *Mogmog*, où il étoit allé pour baptiser un moribond. Ses Compagnons subirent le même sort dans l'Ile de *Falalep* (1).”

Les Missionnaires & les Voyageurs, dont nous avons rapporté les Relations, ne font pas les seuls qui aient parlé des Iles Palaos. M. *Anson*, ce Marin si célèbre, en fait aussi mention, & toutes ses conjectures servent à établir leur existence. Après avoir donné la description des *Pros* des Habitans de *Guahan*, qu'il regarde comme la production de quelque génie supérieur des Iles Mariannes, & dont les Peuples voisins n'ont fait qu'imiter l'invention, il dit, qu'il y a au Sud, & au Sud-Ouest de ces Iles, un grand nombre d'autres Iles, qu'on croit s'étendre jusques vers les Côtes de la Nouvelle-Guinée. „ Ces Iles, continue-t-il, sont si peu éloignées de celles

Conjectures
de M. Anson,
sur l'existence
des Iles Pa-
laos.

(1) Pag. 49.

DESCRIPTION
DES ISLES
PHILIPPINES

„ des Larrons, que des Pirogues en ont été quelquefois jettées, par le mau-
 „ vais tems, à l'Isle de Guahan. Les Espagnols équipèrent, il y a quelques
 „ années, une Barque pour en faire la découverte. Ils y laissèrent deux
 „ Missionnaires Jésuites, qui, dans la suite, ont été massacrés par les Habi-
 „ tans. Il est fort apparent que des Pros des Isles des Larrons, auront été
 „ aussi jettés vers quelques-unes de ces nouvelles Isles. Il semble que la
 „ même rangée d'Isles s'étend vers le Sud-Est, aussi bien que vers le Sud-
 „ Ouest, & même à une très-grande distance; car Schouten, qui traversa
 „ la Partie Méridionale de l'Océan Pacifique, en 1615, rencontra une
 „ grande double Pirogue, pleine de monde, à plus de mille lieues au
 „ Sud-Est des Isles des Larrons. S'il est permis de conjecturer, que cette
 „ Pirogue double fut une imitation des Pros, il faudra supposer, dans tout
 „ cet intervalle, une rangée d'Isles, assez voisines l'une de l'autre, pour
 „ donner lieu à cette communication, ne fut-ce qu'accidentelle. Ce qui
 „ confirme cette conjecture, c'est que tous ceux qui ont fait la traversée
 „ d'Amerique aux Indes Orientales, sous quelque Latitude Méridionale que
 „ ce soit, ont trouvé plusieurs petites Isles parsemées dans ce vaste
 „ Ocean (1)\".

D'un autre côté, la Carte Espagnole, que M. Anson donne à la fin de
 son Ouvrage, montre que cette longue rangée d'Isles se continue aussi vers
 le Nord, depuis celles des Larrons jusqu'au Japon; de-sorte que les Isles des
 Larrons ne sont qu'une très-petite partie d'une longue chaîne d'Isles, qui
 prenant au Japon, s'étendent peut-être jusqu'aux Terres Australes incon-
 nues (m).

TANT de conjectures & de rapports réunis, n'assurent-ils pas l'existence
 des Isles Palaos, dont M. Prevost paroît douter, sur le témoignage d'habi-
 les Voyageurs, qu'il ne nomme point, & qui prétendent, selon lui, que leurs
 Vaisseaux auroient dû passer par-dessus (n)?]

(1) *Voyage de George Anson. Tom. III.*
 pag. 135.

(m) La Carte Espagnole, dont on parle ici,
 a été gravée d'après celle que M. Anson
 trouva à bord d'un Gallion Espagnol, dont il
 s'étoit emparé. Cette Carte est celle de l'O-
 céan Pacifique, entre les Philippines & le
 Mexique, Le Gallion régloit sa Navigation

sur elle; mais comme elle n'étoit pas tout-à-
 fait conforme aux observations de l'Amiral
 Anglois, il l'a corrigée & l'a rendue très-
 exacte.

(n) Voyez aussi l'aventure que nous avons
 rapportée, sur la foi des Relations Hollandaises,
 au Tome XI. pag. 19.



Description

ATLAS OF THE COUNTRY OF NAPLES



ATLAS OF THE COUNTRY OF NAPLES



CARTE DE L'ISLE CELEBES ou MACASSAR.



KAART VAN'T EILAND CELEBES OF MAKASSAR.

Description de l'Isle Celebes, ou Macassar.

LE Maire & quantité d'autres Navigateurs, qu'on n'a pas cessé de voir relâcher à Celebes, ou passer à la vûe de cette Isle, ont comme affecté, par des raisons qu'on ignore, de n'en parler qu'avec beaucoup de réserve. Cependant, elle tient un rang si distingué, dans les Mers Orientales, qu'au défaut d'une Description régulière, qui ne se trouve dans aucune Relation de Voyage, on croit devoir rassembler les observations dispersées d'un grand nombre de Voyageurs, sur-tout celles des Hollandois, qui y possèdent un Fort & un excellent Comptoir, fondés sur les ruines de l'ancien Etablissement Portugais. C'est d'après eux qu'on s'est accoutumé à l'appeller indifféremment *Celebes*, ou *Macassar*, du nom de sa principale Ville & du plus puissant de ses Etats (a).

Ce Royaume, que ses Habitans nomment *Manassar*, & qui, depuis les Conquêtes d'un de ses Rois, vers la fin du dernier siècle (b), comprend en effet la plus grande partie de l'Isle, s'étend depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'au sixième degré de Latitude Méridionale. Sa longueur se prend du Septentrion au Midi. Elle est d'environ cent trente lieues (c), sur quarante-vingt de largeur, qui est celle qu'on donne ordinairement à l'Isle (d).

Mandar

Introduction.

Position &
étendue du
Royaume de
Macassar.

(a) Cette Introduction n'est guères de mise. Le Maire n'a jamais été à Celebes, & d'autres Navigateurs, qui n'ont fait que relâcher, ou passer à la vûe de cette Isle, n'avoient pas besoin d'affecter tant de réserve pour si peu de connoissances. On en trouve d'ailleurs une Description régulière dans Valentyn; & M. Prevost, qui promet, à son défaut, de rassembler les observations dispersées d'un grand nombre de Voyageurs, sur-tout celles des Hollandais, s'est contenté, à l'exception d'une seule Remarque de Dampier, de copier uniquement *Gervaise*, dont l'Histoire, ou plutôt le Roman, plein du fiel le plus amer du Monachisme, ne méritoit pas cette préférence. Les Hollandais sont aussi bien maîtres de toute l'Isle que du Fort & du Comptoir qu'ils y possèdent. On ne peut pas dire non plus, que cet Etablissement soit fondé sur les ruines de celui des Portugais, ni que les deux noms de l'Isle lui viennent des Hollandais. Voyez le Tome X. pag. 347. R. d. E.

(b) Vers le milieu du dernier siècle. R. d. E.

(c) L'Original porte seulement cent vingt lieues. R. d. E.

(d) Dampier s'écarte un peu de cette me-

sure; l'Isle Celebes, dit-il, a de longueur, du Nord au Sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la Ligne, la Partie Septentrionale est à un degré trente minutes du Nord; & la Partie Méridionale à cinq degrés trente minutes du Sud. Suivant la supputation ordinaire, la Pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud; mais, du côté du Septentrion, il y a une autre Pointe, longue & ferrée, qui règne au Nord-Est environ trente lieues; & trente lieues à l'Orient de cette Pointe, est l'Isle de Gilolo, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au Midi de l'Isle Celebes, il y a un Golfe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à cinquante de long, qui règne dans le Pays, & va presque droit au Nord. Ce Golfe contient plusieurs petites Isles. La Ville de Macassar est à l'Occident de l'Isle, & presque au Sud. A l'Orient, il y a des Lacs de grande étendue, & quantité de petites Isles. Du côté du Septentrion, nous vîmes une haute montagne; mais du côté de l'Orient, les terres sont basses tout le long; car nous croissâmes presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, extraordinairement grasse, riche & pleine d'arbres. Il y a plusieurs

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Propriétés
du climat.

Variété des
productions
de l'île.

Or en poudre
& en lingots.

Diverses
espèces de
bois.

Mandar & Bouguis (e) étoient deux autres Royaumes qui¹ le bornoient au Septentrion, mais qui ont suivi la fortune de celui de *Toraja* (f), & de quelques autres Provinces, aujourd'hui soumises aux Rois de Macassar. Quelques-uns comptent cette grande île au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues.

SA situation étant au milieu de la Zone torride, on s'imagine aisément qu'il y règne une extrême chaleur. Peut-être seroit-elle inhabitable, si ces ardeurs excessives n'étoient modérées par des pluies assez abondantes, qui rafraîchissent ordinairement la Terre, cinq ou six jours avant & après les pleines Lunes, & pendant les deux mois que le Soleil y emploie dans son passage, en parcourant les Signes du Zodiaque. D'un autre côté, ce mélange de pluie & de chaleur, joint aux vapeurs qu'exhalent continuellement les Mines d'or & de cuivre, qui sont en assez grand nombre dans le Pays, y excite, presque tous les jours, au coucher du Soleil, des orages terribles & les plus furieux tonnerres. L'air y seroit très-mal sain, s'il n'étoit purifié par les vents du Nord, qui s'y font sentir avec violence, pendant la meilleure partie de l'année. Aussi-tôt qu'ils viennent à manquer, ce qui est heureusement très-rare, le Pays est déolé par diverses maladies contagieuses; mais, lorsqu'ils soufflent avec leur force ordinaire, tous les Habitans jouissent d'une santé si parfaite, qu'on les voit vivre sans maladies, jusqu'à l'âge de cent ou de six-vingt ans.

DE toutes les Provinces, qui composent le Royaume de Macassar, il n'y en a point que la Nature n'ait distinguée par quelque faveur particulière, qui la rend nécessaire à toutes les autres. Celles qui ne sont composées que de rochers & de montagnes inaccessibles, contribuent à la richesse du Pays, par leurs Carrières, & par leurs Mines. Dans les unes, on trouve de très-belles pierres; avantage rare aux Indes. Les autres ont des Mines d'or, de cuivre & d'étain. La Province de *Toraja* fournit seule une assez grande quantité de poudre d'or; & lorsque les ravines, qui se précipitent des montagnes de *Mamaja*, ont achevé de s'écouler, on en découvre souvent de petits lingots dans les vallées. Gervaise raconte, sur des témoignages qu'il croit dignes de foi, qu'on y en a trouvé de la grosseur du bras (g).

LES terres de l'île Celebes sont remplies d'ébéniers, de bois de calam-bouc, de calamba, de sandal, & de quelques espèces qui servent à teindre en vert & en écarlate; teinture si vive & si brillante, qu'elle efface la plupart des nôtres. Le bois de charpente & de menuiserie, plus commun que le bois à brûler n'est en Europe, met les Habitans en état de construire des

Bâti-

sieurs ruisseaux d'eau douce, qui se jettent dans la Mer. Ce côté de l'île paroît un bois continu, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands. Voyages de Damier, Tom. II pag. 501 & 502.

Nota. La petite différence que M. Prevost trouve, entre la mesure de Gervaise & celle de Damier, consiste, en ce que le premier parle seulement du Royaume de Macassar, & le second de l'île entière. C'est à quoi il

n'a pas fait attention. R. d. E.

(e) M. Prevost avoit changé *Bouguis* en *Bougis*: La même faute se trouve dans la Carte. R. d. E.

(f) La conquête de *Mandar & Bouguis* n'a pas suivi, mais précédé celle de *Toraja*, dont la situation est aussi au-delà du premier de ces Royaumes. R. d. E.

(g) Histoire de Macassar, pag. 21. Cet or est de mauvais aloi. R. d. E.

Bâtimens de Mer à meilleur marché qu'en aucun Port (b). Leurs bambous sont si durs & si solides, qu'ils en font non-seulement des cabanes, mais de petits bateaux & des flèches. Il n'y a point de Contrée dans les Indes, où cette espèce de roseau croisse mieux. Au-lieu d'un pied de diamètre, qui est sa grosseur commune, il en a souvent plus de trois dans l'Isle de Celebes; & comme il est naturellement creux, les Macassarais en font des tambours, qui ne rendent pas moins de bruit que les nôtres.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

D'AUTRES Provinces ne semblent formées que pour le plaisir de leurs Habitans. Quantité de petites Rivières, dont elles sont arrosées, leur fournissent d'excellent poisson, qui fait, pendant toute l'année, la principale partie de leur nourriture. Mais rien n'approche de la peinture qu'on nous fait du Paysage. La variété en est infinie; ce sont des collines & des campagnes, remplies d'arbres toujours verts; des fruits & des fleurs dans toutes les saisons; des oiseaux, qui ne cessent jamais de chanter. Entre le jasmin, les roses, les tubereuses, les œillets, & quantité d'autres fleurs, que la Terre produit d'elle-même, on donne un rang fort supérieur à celle qui se nomme *Bougna-Gené-Maura*. Elle a quelque chose du lys; mais son odeur est infiniment plus douce, & se fait sentir de beaucoup plus loin. Les Insulaires en tirent une essence, dont ils se parfument pendant leur vie, & qui sert à les embaumer après leur mort. Sa tige est d'environ deux pieds de haut. Elle ne sort pas d'un oignon, comme le lys, mais d'une grosse racine fort amère, qu'on employe pour la guérison de plusieurs maladies, sur-tout, des fièvres pourpreuses & pestilencielles. Les arbres les plus communs, dans ces délicieuses plaines, sont les citronniers & les orangers. Parmi les oiseaux, dont le nombre est si grand que l'air en est quelquefois obscurci, soit qu'ils y naissent tous, ou que la beauté du Pays les y attire des Isles voisines, celui qu'on vante le plus, n'a guères que la grosseur d'une alouette. Son bec est rouge; le plumage de sa tête, & celui de son dos sont tout-à-fait verts; celui du ventre tire sur le jaune, & sa queue est du plus beau bleu du monde. Il se nourrit d'un petit poisson qu'il va chasser sur la Rivière, dans certains endroits, où l'instinct est le seul guide qui puisse le conduire. Il y voltige, en tournoyant à fleur d'eau, jusqu'à-ce que ce poisson, qui est fort léger, saute en l'air & semble vouloir prendre le dessus, pour fondre sur son ennemi. Mais l'oiseau a toujours l'adresse de le prévenir. Il l'enlève de son bec, & l'emporte dans son nid, où il s'en nourrit un jour ou deux, pendant lesquels son unique occupation est de chanter. Ensuite, lorsque la faim le presse, il retourne à la chasse & ne revient point sans une nouvelle proie. Cet oiseau merveilleux se nomme *Ten-rou-joulon*. Le *Lourys* est une sorte de perroquet presque entièrement rouge, dont la gorge sur-tout est d'un rouge de feu très-éclatant, & relevé par de petites rayes noires. On ne le nomme, entre quantité d'autres espèces de perroches vertes, ou bigarrées, que pour faire remarquer une propriété singulière, qui lui fait garder un silence triste & mélancolique; tandis

Beauté admirable de quelques Provinces.

Bougna-Gené-Maura, fleur vantée.

Ten-rou-joulon, oiseau d'une beauté singulière.

Lourys, sorte de perroquet rouge, d'humeur mélancolique.

(b) Depuis la Conquête des Hollandais, les Habitans de Macassar sont obligés de faire construire tous leurs Bâtimens de Mer dans

d'autres Lieux, comme à Java, Bornéo, &c. Voyez l'Article 9. du Traité de 1667. R. d'E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Fruits qui
distinguent
l'Isle Celebes.

dis que les autres ont toute l'apparence degayeré, qui est ordinaire aux perroquets (i).

Tous les fruits des Indes, sur-tout les mangues, les bananes, les oranges & les citrons, croissent admirablement dans l'Isle de Celebes. Les manguiers y sont si grands & si touffus, qu'on trouve, en plein midi, de la fraîcheur sous leur feuillage, & qu'on y peut être à convert des plus grosses playes. Les feuilles en sont aussi longues que celles du noyer. Elles répandent une fort bonne odeur, pour peu qu'on les broye. Leurs fruits, qui sont de figure ovale & de la grosseur de nos poires, pendent de l'arbre par de longs filets. Ils ont la peau dorée, comme celle de nos bons-chrétiens d'Été, mais beaucoup plus tendre; la chair fort sucrée, & de couleur rougeâtre, avec un noyau assez dur, dont l'amande est fort amère. On connoît qu'elles sont mures, lorsqu'elles peuvent se peler avec l'ongle, comme l'orange. Les melons de Celebes sont si rafraichissans, que malgré leur petitesse, la moitié d'un suffit pour apaiser la soif la plus ardente, & pour en préserver un Voyageur pendant une journée entière, dans les plus grandes chaleurs. L'homme le plus robuste ne l'est pas assez pour porter une grappe de bananes, qui sont les figues du Pays. Elles ne sont guères plus grosses que les nôtres; mais la plupart ont près d'un pied de long, & le goût en est véritablement délicieux. Les Insulaires leur donnent le nom d'*Onty*. On y remarque, en les coupant, des croix si supérieures à celles du même fruit dans les autres Parties des Indes, que les Portugais se faisoient un scrupule de les ouvrir avec un couteau, dans la crainte de manquer de respect pour le signe sacré du Christianisme.

Superstition
des Portugais.

Noix, seul
fruit de l'E-
urope, connu
des Insu-
lares. Ses usages.

De tous les fruits qui croissent en Europe, l'Isle Celebes ne produit que des noix. Elles y sont beaucoup moins blanches que les nôtres, & la coquille est incomparablement plus dure. Elles ne sont pas même de si bon goût; mais on auroit peine à s'imaginer la quantité d'huile que les Habitans en tirent. Entre plusieurs remèdes, dans lesquels ils l'employent avec différentes préparations, ils en composent un onguent, qui vaut le meilleur baume, & qui a des vertus encore plus certaines pour la guérison des playes. Ils en font aussi des flambeaux, en la faisant bouillir avec la chair blanche du coco; ce qui forme une pâte, dont ils enduisent des bâtons fort secs, qu'ils exposent, pendant quelques heures, au Soleil. Ces flambeaux sont aussi propres, durent autant, & ne rendent pas moins de lumière que ceux qu'on fait ici de la meilleure cire; & lorsqu'ils sont bien allumés, on a beaucoup plus de peine à les éteindre.

Vin qui éga-
le ceux de
France.

L'ABONDANCE des palmiers supplée au défaut de la vigne, qu'on n'a jamais pu faire croître dans l'Isle, & lui procure continuellement une liqueur, que Gervaise ne fait pas difficulté de comparer aux plus excellens vins de France, quoiqu'il ne la trouve pas tout-à-fait si saine. On n'en peut boire avec excès, sans s'exposer à la dysenterie.

Cotoniers de
Celebes.

ON voit, dans le Royaume de Macassar, de vastes plaines, qui ne sont couvertes que de cotoniers; & cet arbrisseau s'y distingue aussi par des propriétés singulières. Ses fleurs, au-lieu d'être jaunes, comme dans les au-
tres

(i) On ne s'attache qu'aux propriétés particulières de l'Isle.

très Contrées de l'Asie & de l'Afrique, y font d'un rouge couleur de feu, longues, coupées comme le lys, & très-agréables à la vue, mais sans aucune forte d'odeur. Aussi-tôt que la fleur est tombée, le bouton devient aussi gros qu'une noix verte, & donne un coton qui passe pour le plus fin de l'Inde.

On admire, que sous la Ligne, non-seulement plusieurs légumes, tels que les raves, la chicorée & le pourpier, mais les choux mêmes, soyent aussi communs dans l'Isle de Celebes qu'en Europe. On y trouve du romarin, du baume, du nenuphar, & quantité d'excellens simples, dont les Habitans connoissent la vertu pour différentes maladies. L'Opium, que les Portugais nomment *Ophyon*, est celui dont on fait le plus de cas. C'est une sorte d'arbutus, qui croît ordinairement sur les tombeaux, dans les antres des montagnes, ou dans certains lieux pierreux & sauvages, qui ne sont connus que des Infulaires. Ses feuilles sont d'un verd fort pâle. On tire une liqueur de ses rameaux, par une incision sur laquelle on applique un vaisseau de bambou qui s'en remplit : mais lorsqu'il est plein, on observe soigneusement qu'il n'y puisse entrer d'air. La liqueur s'y épaissit dans l'espace de quelques jours. Aussi-tôt qu'elle acquiert une certaine consistance, on la coupe en morceaux, pour en faire de petites boules, que les Malais & tous les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. De l'eau, dans laquelle ils ont fait dissoudre une de ces boules, après l'avoir fait passer par deux tamis différens, ils arrosent le tabac qu'ils veulent fumer. Cette teinture lui donne un goût, qu'ils trouvent merveilleux. Ils prétendent qu'elle facilite la digestion & qu'elle fortifie l'estomac. Mais son effet le plus certain est de les enivrer ; & le sommeil qu'elle leur procure, dans cette ivresse, a tant de charmes pour eux, qu'ils le préfèrent à tous les autres plaisirs. L'expérience leur apprend néanmoins que l'habitude de l'Ophyon n'est pas sans danger. Il devient si nécessaire à ceux qui en ont fait beaucoup d'usage, que s'ils le quittent, on les voit bientôt maigrir, tomber dans une affreuse langueur, & mourir de foiblesse & d'abattement. Mais il est encore plus dangereux d'en prendre avec excès. L'homme le plus vigoureux, qui en fume plus de quatre ou cinq fois dans l'espace de vingt-quatre heures, tombe infailliblement en lethargie ; ou s'il en prend plus d'un demi grain en substance, il s'endort presque aussi-tôt ; & ce sommeil, de quelque douceur qu'il paroisse accompagné, ne manque point de le conduire à la mort. Un grain, de la grosseur du riz, est un violent purgatif. Mêlé avec de la thériaque, il a des effets tout opposés ; & le dévotement le plus opiniâtre ne lui résiste pas long-tems. Les Macassarais en mêlent avec le tabac qu'ils fument, avant que d'aller au combat, pour échauffer leur courage, & se rendre même insensibles aux plus sanglantes blessures. Ils ont d'ailleurs une quantité surprenante de poisons & d'herbes venimeuses, dont ils composent une liqueur si subtile, qu'il suffit, dit-on, d'y toucher ou d'en ressentir l'odeur, pour mourir à l'heure même. Ils y trempent la pointe de leurs flèches. Aussi ne font-elles point de blessure qui ne soit mortelle ; & quand elles seroient empoisonnées depuis vingt ans, l'effet n'en seroit pas moins funeste. On assure qu'il n'y a que la fumée, qui puisse leur faire perdre cette malheureuse vertu. Quelques-unes de ces redoutables plantes

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBÈS, OU
MACASSAR.

Légumes
communs
sous la Ligne.

Ophyon.
Description
de ses effets.

Ivresse qu'il
cause.

Ses dan-
gers.

Poisons &
herbes veni-
meuses.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Celebes n'a
point d'ani-
maux carnaf-
siers.

Etranges
récits qu'on
fait des singes
de Celebes.

Guerre que
leur font les
serpens.

ressembler beaucoup à l'Ophyon, & les Insulaires ont quelquefois le malheur de s'y tromper : mais les animaux de l'Isle, conduits par un instinct plus sûr que la raison, s'éloignent, avec une promptitude admirable, de tous les poisons qui se trouvent sous leurs pas.

CELEBES n'est pas moins abondante en bestiaux que l'Europe. Les bœufs y sont aussi gros ; & les vaches y donnent un lait qui n'est pas inférieur au nôtre. Il s'y trouve des chevaux & des buffles. On rencontre, dans les forêts, des troupeaux de cerfs & de sangliers. L'Isle n'a point de tygres, ni de lions, ni d'éléphants & de rhinoceros ; mais les singes y sont comme en possession de l'Empire, autant par leur grandeur & leur férocité que par leur nombre. Les uns sont absolument sans queue. D'autres ont une queue fort longue, & d'une grosseur proportionnée à celle de leur corps. On les distingue en deux principales espèces ; l'une de ceux qui marchent toujours à quatre pattes, & l'autre de ceux qui, se tenant droit comme les hommes, ne vont jamais que sur les pieds de derrière. Les blancs, parmi lesquels on en voit d'assez grands que les plus gros dogues d'Angleterre, sont beaucoup plus dangereux que les noirs & les blonds. Ils sont particulièrement la guerre aux femmes. Le premier, qui en aperçoit une, rassemble aussitôt ses compagnons par des cris. Ils se saisissent d'elle, ils lui font toutes sortes d'outrages, ils l'étranglent & la déchirent en pièces. Les seuls ennemis, que les singes aient à redouter dans l'Isle de Celebes, sont d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse nuit & jour. Quelques-uns sont d'une si prodigieuse grandeur, que d'un seul coup ils avalent un singe, lorsqu'ils peuvent le surprendre. D'autres, moins gros, mais plus agiles, les poursuivent jusques sur les arbres. Ceux qui ne se sentent point assez forts pour leur faire une guerre ouverte, emploient diverses sortes de ruses. Ils observent le tems où les singes s'endorment, & chaque jour leur apporte une nouvelle proie. D'autres, dont le sifflement approche de celui de quelques oiseaux, montent sur les arbres, s'y cachent sous les feuilles, & se mettent tranquillement à siffler. Ce bruit attire les singes, qui sont naturellement curieux ; & le serpent, qui a comme le choix de sa victime, saute sur celui qu'il veut dévorer, le tient attaché sur une branche avec sa queue, lui déchire les entrailles, & boit son sang jusqu'à la dernière goutte. Cette antipathie, ou plutôt ce goût des serpens de Celebes, pour les singes, préserve les Villes & les Campagnes de ce qu'elles auroient à souffrir de leur excessive multiplication. Il en reste assez pour causer des allarmes continuelles aux Insulaires, qui ont sans cesse leurs femmes & leurs champs à défendre, contre des animaux également lascifs & voraces. A la vérité, le seul mouvement d'un bâton, entre les mains d'un homme, suffit pour les effrayer. On ajoute, que ceux qui les poursuivent en sont souvent récompensés par un autre avantage. Comme les singes, à l'exemple des chèvres, mangent les boutons de certains arbrisseaux, dont la digestion forme les pierres de bezoar, on en trouve au milieu de leurs excréments, que la crainte leur fait lâcher dans leur fuite. Ce bezoar est le plus cher & le plus estimé. Les pierres en sont plus rondes & plus grosses que celles qui viennent des chèvres ; & l'expérience a souvent prouvé, qu'un grain des premières produit autant d'effet que deux des autres.

*TOUT

Tout le Royaume de Macassar n'est arrosé que par une grande Rivière, qui le traverse du Septentrion au Midi. Elle se jette dans le Golfe, ou le Détroit, vers le cinquième degré de Latitude Méridionale. Sa largeur est de plus d'une demie lieue à son embouchure. Plus haut, elle n'a qu'environ trois cens pas; & de-là, jusqu'à peu de distance de sa source, elle n'est pas plus large que la Seine, à Paris. Mais, dans toute l'étendue de son cours, elle se divise par une infinité de bras, qui se répandent dans toutes les parties du Royaume, & qui contribuent à l'enrichir, en formant les Canaux du Commerce. Elle est malheureusement infectée d'un grand nombre de crocodiles, plus dangereux ici que dans aucune autre Rivière de l'Orient; ces monstres, ne se bornant point à faire la guerre aux poissons, s'assembent quelquefois en troupes, & se tiennent cacliés au fond de l'eau, pour attendre le passage des petits Batimens. Ils les arrêtent; & se servant de leur queue comme d'un croc, ils les renversent, & se jettent sur les hommes & les animaux, qu'ils entraînent dans leur retraite. On trouve, dans la même Rivière, des sirènes (k) d'une prodigieuse grandeur, dont les nageoires de devant sont exactement taillées en forme de main.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Seule gran-
de Rivière du
Royaume de
Macassar.

Ses crocodi-
les & ses si-
rènes.

Quoique le lit de la Rivière de Macassar ait assez de profondeur pour les plus grands Vaisseaux, il est occupé par un si grand nombre de sables, qu'une Barque de cinquante tonneaux n'y peut avancer plus d'une demie heure, sans échouer. Mais plusieurs Provinces ont de fort bons Ports, qui servent de retraite aux grands Batimens. On vante beaucoup celui de *Jompandam*, qui est dans le Détroit même, & dont la Ville est bâtie sur le rivage. Les Hollandois, qui en sont les maîtres, n'ont rien négligé pour s'en assurer la possession. Ils y ont construit un Fort. Outre les richesses qu'ils tirent de l'Isle, en or, en soye, en coton fin, en bois d'ébène, de sandal & de calamba, que les Habitans leur donnent en échange pour des draps de l'Europe, & pour du fer, qui manque à l'Isle, ils ont fait, de cet Etablissement, un entrepôt fort avantageux, pour leur Commerce avec d'autres Pays qui n'en sont pas éloignés. De Macassar à l'Isle de Bornéo, d'où ils reçoivent de l'or, des diamans, du poivre, & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation. Aux Isles d'Amboine, de Banda & de Bouton (l), qui leur fournissent la muscade & le girofle, on ne compte que deux ou trois jours. Il n'y en a pas plus de quatre aux Isles de *Terlatte* (m) & de Timor, d'où l'on apporte quantité de cire & de bois de Japen. Les Moluques, comme on l'a déjà remarqué, en sont à quatre-vingt lieues. Les Royaumes de Siam, de Camboye, de la Cochinchine & du Tonquin, l'Empire de la Chine & les Isles Philippines n'en sont guères à plus de trois cens. Aussi Jompandam est devenue, entre les mains de la Compagnie Hollandoise, une des plus grandes & des plus importantes Places du Royaume de Macassar, & par conséquent de l'Isle entière.

Port de
Jompandam.

Etablis-
sement avan-
tageux des Hol-
landois.

MAN-

(k) Ou Lamantins.

(m) C'est apparemment *Teralta*, suivant

(l) Il en faut excepter cette dernière Ile. les Hollandois, R. d. E.

R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELÈBRE, OU
MACASSAR.
Mancasara,
Capitale du
Royaume. Sa
description.

Beauté de
ses rues.

Aggrément
de ses édifi-
ces.

Les hom-
mes sont ex-
clus des Mar-
chés publics.

MANCASAÏA, qui en est la Capitale, & que les Rois ont choisie pour leur séjour, est plus anciennement une belle & grande Ville, dont les Fortifications ne sont pas méprisables, quoique les Hollandais aient ruiné celles qui étoient l'ouvrage des Portugais (*). Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la Rivière, vers le sixième degré de Latitude Méridionale (o), dans une plaine fertile en riz, en fruits, en fleurs & en légumes. Ses murailles sont battues d'un côté par la grande Rivière. Ses rues sont en assez grand nombre, & la plupart fort larges (p). L'usage du pavé n'y est pas connu; mais le sable, dont elles sont naturellement couvertes, y fait régner beaucoup de propreté. Elles sont bordées d'un double rang d'arbres fort touffus, que les Habitans entretiennent avec soin, parceque leurs maisons en reçoivent de l'ombre, & qu'ils y trouvent une fraîcheur continuelle pendant la chaleur du jour. On n'y voit point d'autres édifices de pierre, que le Palais du Roi, & quelques Mosquées; mais, quoique toutes les autres maisons soient de bois, la vue n'en est pas moins agréable, par la variété de leurs couleurs. Le bois d'ébène, qui domine particulièrement, est d'un éclat qui surprend les Etrangers; & les pièces en sont enchassées avec tant d'art, qu'on n'en apperçoit pas les jointures. Le plus grand de ces Bâtimens n'a pas plus de quatre ou cinq toises de long, sur une ou deux de largeur. Les fenêtres en sont fort étroites; & le toit n'est composé que de grandes feuilles, dont l'épaisseur résiste à la pluie. La plupart sont élevées & soutenues en l'air, sur des colonnes d'un bois dur, qu'il passe pour incorruptible. On y monte par une échelle, que chacun tire soigneusement après lui, lorsqu'il est entré; dans la crainte d'être suivi de quelque chien. Cet animal paille pour immonde; & ces Insulaires, qui sont les plus superstitieux de tous les Mahométans, se croiroient indignes du jour, s'ils n'alloient se laver dans la Rivière, aussi-tôt qu'un chien les a touchés. Sur le toit, qui est plat & fort bas, chaque maison a toujours trois croissans, dont deux sont droits, & sont les deux extrémités. Celui du milieu est renversé. On trouve, à Mancasara, dans un grand nombre de boutiques, tout ce qu'on peut désirer pour les commodités d'une grande Ville. On y voit de belles Places, où le Marché se tient deux fois le jour; c'est-à-dire le matin, avant le lever du Soleil; & le soir, une heure avant qu'il se couche. Jamais on n'y rencontre que des femmes. Un homme se rendroit méprisable, s'il osoit y paroître, & s'exposeroit aux dernières insultes, de la part des enfans, qui sont élevés dans l'opinion que le sexe viril est réservé pour des occupations plus sérieuses & plus importantes. On nous représente, comme un spectacle agréable, de voir arriver, chaque jour, toutes les jeunes filles des Bourgs & des Villages voisins, chargées, les unes de poisson d'eau douce, qui le prend, à cinq ou six lieues de la Ville, dans un gros Bourg, nommé *Galezon* (q), où la pêche est éta-

blie;

(*) Ce n'est qu'un Bourg ouvert de toutes parts, qu'on appelle aussi la *Negerie de Vlaardingen*. R. d. E.

(o) Elle n'atteint pas même le cinquième; suivant la Carte. R. d. E.

(p) On n'y en compte qu'une grande, qui est celle des Chinois, & deux ou trois petites. R. d. E.

(q) C'est *Gettison*, ou *Gliston*, suivant les Relations Hollandaises, & *Galezon* dans notre

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

blie; les autres, de marée, qu'elles apportent de différens Ports; ou de fruits & de vin de palmier, qui viennent particulièrement de *Bantaim*, Village éloigné de deux lieues; de volaille, de chair de bœuf & de bœuf, qui se vendent dans les mêmes Marchés que le fruit & le poisson. Autrefois les Insulaires portoient leur zèle pour la Loi de Mahomet, jusqu'à faire scrupule de manger aucune sorte d'animaux à quatre pieds; mais leur abstinence se borne aujourd'hui à la chair du porc. Cependant on ne vend point de gibier dans les Places publiques, parceque le droit de chasser est réservé au Roi & aux Seigneurs. D'ailleurs le fanglier, qui est le plus commun des animaux sauvages de l'Isle, est compris dans l'abstinence du porc; & l'usage du Roi même, est de faire présent, aux Etrangers, de ceux qu'il prend à la chasse.

AVANT les guerres qui ont réuni toutes les parties de Celebes sous la Domination d'un seul Maître, on ne comptoit pas moins de cent soixante mille Habitans dans la Capitale du Royaume de Macassar, & dans les Villages voisins, sans y comprendre les femmes & les enfans. C'est avec cette nombreuse Milice, qu'un des derniers Rois étendit ses Conquêtes. Mais il ne reste aujourd'hui qu'environ quatre-vingt mille hommes, capables de porter les armes.

Nombre
des Habitans.

La Capitale de la Province de Bouguis, qui se nomme *Boné*, n'est guères moins belle & moins peuplée que Macassar, dont elle est éloignée de neuf ou dix journées. *Vagiu*, *Sopen* & *Renuguy* (r), sont d'autres Villes considérables de la même Province. *Mandar* & *Mamoya*, principales Villes de la Province de *Mandar*, sont à sept journées de Macassar; & *Toraja*, Capitale de la Province de même nom, n'en est guères plus éloignée.

Autres Vil-
les de Cele-
bes.

Les plus grandes Villes du second ordre, de la Province particulière de Macassar, ne sont entr'elles qu'à la distance de sept ou huit lieues. Les principales se nomment *Tallou*, *Touraté*, *Borobassou* (s); toutes trois célèbres par leurs Manufactures, où l'on fabrique diverses sortes de toiles de coton & d'étoffes de soye.

Tous les Voyageurs conviennent que, parmi les Peuples des Indes, il n'y en a point qui aient reçu de la Nature plus de disposition que les Macassarois pour les Arts, les Sciences & les Armes. Ils ont la conception vive, l'esprit juste, & la mémoire si heureuse, qu'ils n'oublient presque jamais ce qu'ils ont une fois appris. Les qualités du corps répondent à celles de l'ame. Ils sont grands & robustes, laborieux, capables de résister aux plus grandes fatigues. Leur teint est moins basané que celui des Siamois; mais ils ont le nez beaucoup plus plat & plus écarté. Ce nez, qui les défigure à nos yeux, est chez eux une beauté, qu'on se plaît à former dès leur enfance. Aussi-tôt qu'ils voyent le jour, on les couche nus, dans un

Qualités
naturelles &
figure des Ma-
cassarois.

Leur édu-
cation.

une Carte; mais il y est mal placé au Nord de Macassar. Il devrait être au Midi. A sa place il falloit mettre Gova, autre Bourg, qui paroît à l'Est sur le Golfe de Saleyer. R. d. E.
(r) Ce dernier nom se trouve de même exprimé sur la Carte. Gervaise écrit *Pere-*

guy. R. d. E.

(s) *Tallou*, ou plutôt *Tello*, est apparemment *Talaber*, qu'on voit dans la Carte; mais *Touraté*, ou *Turate*, qui devrait être au Midi de Macassar, s'y présente fort loin, au Nord, sous la Ligne. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

un petit panier, où leurs nourrices prennent soin, à toutes les heures du jour, de leur applatir le nez en le pressant doucement de la main gauche, tandis que de l'autre main, elles le frottent avec de l'huile, ou de l'eau tiède. On leur fait les mêmes frottemens dans toutes les autres parties du corps, pour faciliter les développemens de la Nature. De-là vient apparemment qu'ils ont tous la taille fine & dégagée, & qu'on ne voit point, dans l'Isle, de bossus ni de boiteux. On les sèvre un an après leur naissance; dans l'opinion qu'ils auroient moins d'esprit, s'ils continuoient plus long-tems d'être nourris du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, tous les enfans mâles, de quelque distinction, sont mis, comme en dépôt, chez un parent, ou chez un ami; de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs mères, & par l'habitude d'une tendresse mutuelle. Ils ne retournent point dans leur famille avant l'âge de quinze ou seize ans, & la Loi leur donne alors le droit de se marier: mais il est rare qu'ils usent de cette liberté, avant que de s'être perfectionnés dans tous les exercices de la guerre. Comme ils naissent presque tous avec de l'inclination pour les armes, ils y acquèrent tant d'habileté, qu'on ne connoît pas d'Indiens plus adroits à monter à cheval, à décocher une flèche, à tirer un fusil, & même à pointer un canon. Il n'y en a point aussi qui manient mieux le cris & le sabre. Le cris, qu'on a si souvent nommé dans cet Ouvrage, est une arme commune aux Malais, aux Javans, & à d'autres Insulaires de l'Inde, mais qui n'est nulle part si redoutable que dans le Royaume de Macassar. Sa longueur est d'un pied & demi. Il a la forme d'un poignard, avec cette différence, que la lame s'allonge en serpentant, comme nos Peintres représentent un rayon du Soleil. Les Macassarois s'en servent particulièrement dans leurs duels, qui se font de deux manières: tantôt ils se battent avec le sabre & la rondache, tantôt ils sont armés de deux cris. De celui qu'on tient de la main gauche, on écarte & rabat les coups. De l'autre, on pousse quelques bottes, qui finissent bientôt le combat; car la moindre égratignure d'une arme, qui est ordinairement empoisonnée, devient une playe si mortelle, qu'on désespère du remède. Aussi ces querelles sont-elles presque toujours suivies de la mort des deux combattans. Leur manière de décocher les flèches, n'est pas moins extraordinaire. Ils les font d'un bois très-leger, au bout duquel ils attachent une dent de requin (*). Au lieu d'arcs, ils ont une sarbacane, de bois d'ébène, longue d'environ six pieds, & fort polie en dedans. Ils y mettent une flèche, qu'ils soufflent plus ou moins loin, suivant la force de leur haleine; mais qui porte ordinairement jusqu'à soixante ou quatre-vingt pas, & si juste que, s'il en faut croire l'Auteur de ce récit, ils ne manquent jamais de donner dans l'ongle d'un doigt qu'ils se font proposés pour but.

Leur incli-
nation pour
les armes.

Ce que c'est
qu'un cris, &
son usage.

Sarbacanes,
qui servent
d'arcs.

Les Macas-
sarois sont
mieux vêtus
que les autres
Indiens.

Les Macassarois sont vêtus plus proprement qu'aucune autre Nation des Indes. L'habillement des personnes de qualité, est une longue veste, qui leur descend presque aux genoux, ordinairement de brocard d'or & d'argent, ou d'un beau drap d'écarlate, qu'ils achètent des Hollandois. Les boutons, qui la serment par devant, sont d'orfèvrerie. Les manches en sont fort é-
troit-

(*) Poisson connu, qui a les dents aiguës & tranchantes.





HOMME ET FEMME DE MACASSAR.
MACASSAARSSCHE MAN EN VROUW.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Habits des
hommes.

troites, & se boutonnent jusqu'au poignet. La culotte, qu'ils portent dessous, ressemble aux nôtres; mais elle n'est que d'une petite étoffe de soye, rayée de plusieurs couleurs. Leur ceinture est de brocard, d'une couleur différente de celle de la veste; elle est fort large, & les deux bouts, qu'on laisse pendre jusqu'au dessus du genou, sont richement brodés d'or & d'argent, à la hauteur d'un pied. Lorsqu'ils paroissent en public, ils mettent, par-dessus cet habit, un petit manteau de mouffeline, qui se porte négligemment. Le cris est passé du côté droit, dans la ceinture; la poignée & le fourreau en sont presque toujours d'or massif. De l'autre côté, ils portent, dans la largeur de leur ceinture, un petit couteau, du tabac, du bétel, & leur bourse, parcequ'ils n'ont point de poche. En campagne, ils ont, avec le cris, un sabre, qu'ils passent aussi du côté droit, & dont la poignée est ordinairement d'or ou d'argent. Celle des plus simples Soldats est d'ivoire ou de bois précieux. L'usage commun du Pays, est de marcher pieds nus. Cependant les personnes de qualité, qui craignent moins l'incommodité de la chaleur, que celle de sentir le sable, chaussent de petites sandales moreniques, brodées d'or & d'argent; à-peu-près comme les fouliers de nos Dames. Le chapeau est en horreur aux Macassarais; & leur respect va si loin pour le turban, qu'ils ne s'en servent qu'aux jours de fêtes & de réjouissances publiques. Mais ils portent habituellement un petit bonnet, de la figure d'un chapeau, & d'une étoffe blanche, plus ou moins précieuse, suivant le rang ou les richesses, avec un petit bord d'or ou d'argent. Leur turban n'est pas formé comme celui des Turcs; ce n'est qu'une large bande d'étoffe ou de toile, qu'ils s'ajustent fort proprement autour de la tête. Celui des Prêtres & des Vieillards est blanc. Les jeunes gens en portent indifféremment de toutes les couleurs, mais le plus souvent rouges, verts ou rayés. C'est non-seulement une propreté, mais un usage indispensable pour les personnes de distinction, d'entretenir, sur leurs ongles, une teinture rouge, qu'on y met dès leur enfance. Ils ne sont pas moins curieux de se peindre les dents, en verd ou en rouge. Dans leurs premières années, ils se les font polir & limer; après quoi ils se les frottent avec du jus de citron, qui les rend susceptibles de la couleur qu'on veut leur donner. Cette opération ne se fait pas sans douleur, & sans qu'il en coule du sang. Mais l'empire de la mode n'est pas moins respecté à Celebes, qu'en Europe. Souvent même les Seigneurs Macassarais se font arracher leurs meilleures dents, pour en porter d'or, d'argent, ou de tombac.

Dequoi ils
se couvrent
la tête.

Modes singulières pour
leurs ongles
& leurs dents.

LES femmes ont encore plus de passion pour la propreté que les hommes; mais elles sont moins magnifiques. Elles portent des chemises d'une belle mouffeline, qui leur descendent jusqu'aux genoux. Les manches en sont étroites, & si courtes qu'elles ne passent pas le coude. Le col en est assez haut, pour couvrir entièrement le sein. Elles portent dessous une culotte de brocard d'or ou d'argent, qui ne diffère de celle des hommes, qu'en ce qu'elle est plus longue, & qu'elle passe toujours le gros de la jambe. Comme elles sont d'une adresse extrême, rien n'est plus beau que la broderie d'or ou d'argent, dont les extrémités de cette culotte sont enrichies. Elles ont, par-dessus, un jupon semblable à celui des femmes de France, qui n'est que de toile, ou de quelque étoffe légère, dans l'intérieur de leur maison; mais

Habits des
femmes.

XV. Part.

N

mais

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Cérémonie
qui assujettit
les femmes à
servir leurs
maris.

Raison pour
laquelle Cele-
bes a peu
d'esclaves.

Noblesse de
Celebes, dis-
tinguée de
celle des In-
diens.

mais les jours de fête, elles en prennent un de mouffeline rayée, au travers duquel, la culotte de brocard d'or & d'argent, dont le fond est ordinairement rouge, paroît dans toute sa beauté. Leurs cheveux, qui sont leur seule coiffure, sont proprement noués par derrière. Elles les ont naturellement fort noirs; & lorsqu'ils sont humectés de parfums, qui en augmentent l'éclat, le tour, qu'elles donnent à leurs boucles, forme une parure agréable; on leur voit peu de bagues & de pierreries. C'est l'ornement des hommes. Elles n'ont, pour collier, qu'une petite chaîne d'or, que leurs maris leur donnent le lendemain de leur nôce, pour les faire souvenir qu'elles sont leurs premières esclaves (v).

En effet, elles sont souvent chargées de tous les offices domestiques. Il y a peu d'esclaves dans l'Isle de Celebes. Les Loix n'y permettent point, comme dans la plupart des autres Pays des Indes, aux pères & aux mères d'y vendre leurs enfans, ni aux personnes avancées en âge, d'engager leur liberté; & la crainte de voir troubler la tranquillité publique, par les Prisonniers de guerre, porte la Cour à les faire transporter dans les Contrées voisines. Gervaise raconte, qu'étant à Siam, en 1685, il vit arriver deux Vaisseaux Macassarais qui en étoient chargés. Le Roi de Siam, & le fameux Constance, alors Ministre de ce Prince, en achetèrent une partie. Le Chevalier de Chaumont, Ambassadeur de France à cette Cour, & l'Abbé de Choisy en prirent aussi quelques-uns, qui les suivirent en France. Ils étoient originaires de la Province de Toraja, dont le Roi de Macassar venoit d'achever la Conquête (x).

La Noblesse, dans le Royaume de Macassar, n'est pas comme dans la plus grande partie de l'Orient, une distinction passagère, attachée, suivant le caprice du Prince, à la personne qu'il lui plaît d'en revêtir, & qui ne passe pas toujours à ses Descendans. Elle est fondée sur des titres, qui la ren-

(v) On passe sur tous les usages, qui sont communs aux Macassarais, avec les autres Mahométans des Indes. Ainsi l'on ne s'arrête point aux préparatifs & aux cérémonies du mariage; mais ce qu'on va lire a le mérite de la singularité: „Après les formalités établies, on mène les nouveaux Mariés dans une chambre fort obscure, où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe, allumée dans un coin. On les y laisse seuls pendant trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Une vieille femme se tient seulement à la porte, pour leur fournir tout ce qui leur est nécessaire; & cette retraite est si rigoureuse, que pour leur ôter tout prétexte d'en sortir, il y a, dans la chambre même, un petit cabinet destiné aux besoins naturels. Les trois jours qu'ils passent ensemble sont employés, par les Parens & les Amis, en festins & en réjouissances. Dès le matin du quatrième jour, le nouveau Mari se

„dispose à prendre congé des Parens de sa femme, pour aller prendre possession de la maison qu'il doit occuper; mais avant qu'il sorte de la chambre obscure, un Valet y porte, à la pointe du jour, une barre de fer, sur laquelle sont gravés quelques chiffres mystérieux, avec unseau d'eau fraîche. Le plus âgé de la Compagnie suit bientôt; & s'approchant du lit, il oblige les deux Epoux de se lever, & de se mettre tous deux les pieds nus, sur la barre de fer. Alors il leur jette leseau d'eau tout entier sur le corps, en prononçant quelques prières. Les Valets entrent ensuite, pour essuyer leurs Maitres, & pour les aider à se vêtir. Gervaise, tabi Jurâ, pages 220 & précédentes.

(x) Cette Province étoit passée depuis longtems sous la domination du Roi de Macassar, qui avoit été vaincu lui-même par les Hollandais, dès l'année 1667, & particulièrement en 1669, comme on le verra ci-après. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CÉLÈBES, OU
MACASSAR.
Premier
Ordre.

rendent perpétuelle. Aussi les Nobles y sont-ils plus fiers, que dans aucun autre endroit du Monde. On en distingue plusieurs sortes. Les principaux sont ceux dont la Noblesse est attachée à des Terres, anciennement annoblies par les Rois, en faveur de quelques Sujets qui avoient rendu des services considérables à l'Etat. Les concessions de cette nature rendent une Terre inaliénable. Elles obligent les Possesseurs, de payer une certaine somme à la Couronne, & de servir le Roi dans ses Armées, à leurs propres fraix, lorsqu'ils reçoivent l'ordre de le suivre. Cette Noblesse se transmet, sans fin, aux Descendans de la même Race; & s'ils meurent sans enfans, leurs Terres sont réunies au Domaine. Elle donne d'autant plus de puissance & d'autorité, que tous les Vassaux d'une Seigneurie sont obligés, sans distinction de Sexe, de servir leur Seigneur par quartier; ou de se racheter du service, par une somme équivalente. Ces anciens Nobles & leurs Descendans sont distingués par le titre de *Daens* (y), qui répond, parmi nous, à celui de Duc. Ils ne paroissent à la Cour qu'avec un nombreux cortège. Ils marchent immédiatement après les Princes du sang. Ils remplissent les premières Charges & les meilleurs Gouvernemens du Royaume. Le nom de Daen est si honorable, qu'on le donne même aux Princes de la Maison Royale. Mais comme la multiplication d'une Noblesse, qui ne veut souffrir aucune concurrence, pourroit avilir les autres Nobles & devenir préjudiciable à l'Etat, le nombre de ces Nobles est fixé. Il n'est guères plus grand, aujourd'hui, que celui de nos Ducs. Les anciens s'opposeroient à de nouvelles créations; & le Roi se contente de soutenir ces illustres Races, par les faveurs qu'il leur accorde, soit en leur distribuant les Terres nobles qui lui reviennent, à l'extinction de ceux qui les ont possédées, soit en leur abandonnant les confiscations & d'autres profits.

Le second Ordre de Noblesse est celui des *Carrés*, qui répondent à nos Marquis & à nos Comtes, & qui ne se sont pas moins multipliés. Cet honneur dépend uniquement de la volonté du Roi. Un Macassarais, qui plaît à la Cour, obtient facilement l'érection de son Village en *Carré*. Ses enfans lui succèdent; mais quoique l'égalité règne dans cet Ordre, les plus anciens jouissent d'une distinction, que les autres ne peuvent attendre que de la longueur du tems.

Second Ordre.

Les *Lolos*, qui sont la troisième Classe, composent la simple Noblesse. Ils sont annoblis par des Lettres particulières, & par quelques présens qui répondent à leurs services, ou par l'espérance d'en recevoir. Souvent, pour flatter un riche Marchand, leurs amis leur donnent le nom de Lolo; mais les Daens, les Carrés, & les vrais Lolos se gardent bien de prodiguer ces titres.

Troisième Ordre.

Le Gouvernement de Macassar est purement Monarchique. Les Rois, qui occupent le Trône depuis près de neuf cens ans, y ont toujours été fort absolus, toujours craints & respectés de leurs Sujets. La Couronne est héréditaire; mais les frères y succèdent, à l'exclusion des fils; soit qu'ils passent pour les plus proches Parens, soit qu'on appréhende que la minorité des Souverains ne donne lieu à des guerres civiles, qui troubleroit l'ordre & la tranquillité de l'Etat. Craen *Bijet*, qui régnoit en 1685, étoit le vingtième

(y) M. Prevost écrit toujours *Daen*. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Méthodes
militaires des
Macassarais.

vingtième Roi de sa Race. Ce Prince, un des plus grands qui ait rempli le Trône de Macassar, jouissoit d'une autorité absolue. Outre les Garnisons des Ports de Mer, des Villes, & des Places frontières, il avoit toujours en réserve un corps de dix mille hommes, auxquels il ne donnoit aucune solde, mais qu'il entretenoit d'habits & d'armes. Dans les Guerres auxquelles il devoit ses Conquêtes, son Armée étoit composée de quatre-vingt-huit mille hommes d'Infanterie, & de douze mille Cavaliers (z).

L'ETENDART royal de Celebes est ou blanc ou rouge. Un ancien usage oblige les Rois de choisir l'une ou l'autre de ces deux couleurs. Il est parsemé de croissans, entrelassés de feuillages d'or & d'oiseaux. En campagne, on le tient continuellement déployé à côté du Monarque, sous la garde de plusieurs Compagnies d'Infanterie. Les Seigneurs & les principaux Officiers ont aussi chacun leur drapeau, gardé par leurs plus braves Soldats, parceque sa perte entraîne celle de leur réputation & de leur emploi. Cet établissement est d'autant plus sage, que le drapeau de chaque Officier ayant sa marque qui le distingue, il est facile au Roi, qui les connoît tous, de remarquer ceux qui font leur devoir. Il est toujours campé dans un lieu, d'où il peut voir tout ce qui se passe autour de lui; & dans les marches, il se tient au milieu de son Armée, où les Princes & les Daens, avec leurs Troupes, sont plus ou moins éloignés de sa personne, suivant le degré de leur Noblesse ou de leur Dignité. Les Macassarais ont de si gros canons, qu'un homme y peut entrer sans peine & s'y cacher tout entier. Mais leur poudre a si peu de force, que ces monstrueuses pièces deviennent souvent inutiles (a). On campe chaque jour au soir, & la marche recommence au lever du Soleil. Quoique les chaleurs soyent excessives, il est rare qu'on s'arrête jusqu'au lieu marqué pour le Camp; & le repas du matin est la seule nourriture qu'il soit permis de prendre avant la fin du jour. Lorsque deux Armées se rencontrent, les premiers momens du combat sont furieux; sur-tout lorsqu'après avoir épuisé toute leur poudre, elles en viennent au sabre & au cris, qui font une expédition terrible. Mais cette espèce de transport, où l'Ophyon jette les Macassarais, à la vue de leurs Eunemis, n'est pas ordinairement de longue durée. Une résistance de deux heures fait succéder l'abattement à la rage. Ceux qui connoissent leur caractère cherchent le moyen de les amuser, pour laisser à leur premier feu le tems de s'éteindre, & n'ont pas de peine alors à les mettre en desordre.

La plupart de leurs autres usages ont trop de ressemblance avec ceux des Isles voisines & de tous les Indiens Mahométans, pour demander ici des explications plus étendues; mais on ne se dispensera point de quelque détail sur leur Religion, & sur la manière dont les Hollandois se sont établis dans leur Isle (b).

IL

(z) Ce Prince, dont la Généalogie connue ne remonte qu'à son Ayeul, se nommoit *Hafsan-Oudin*, ou *Craen Gsa*; & il avoit succédé à son Père Sombanco, malgré les Loix de Macassar; Gervaise exaltoit son autorité & sa puissance, dans un tems, où il devoit savoir qu'elle étoit fort tombée. R. d. E.

(a) Gervaise, *ubi supra*, pag. 189. On a bien eu soin de leur ôter cette Artillerie. R. d. E.

(b) Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de M. Prevost, qu'il se fût dispensé de parler de ces deux objets, sur-tout du dernier. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Ce que leur
Religion a de
singulier.

Il n'y a pas deux cens ans que les Macassarais étoient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils ne connoissoient rien de plus grand & de plus respectable, dans l'Univers, que le Soleil & la Lune, unique objet de leurs vœux & de leurs adorations. Le lever & le coucher de ces deux Astres étoient le tems de leur culte. Ils leur demandoient les faveurs qu'ils les croyoient capables de leur accorder. Si par hasard quelque nuée les déroboit à leurs yeux pendant leur prière, ils les supposoient irrités; & se hâtant de rentrer dans leurs maisons, ils se prosternoient devant leurs figurés, qu'ils gardoient avec respect dans quelque lieu distingué. Elles étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée, & d'une grandeur proportionnée à leur zèle. Le premier & le quinzième jour de la Lune étoient consacrés à l'honneur de ces deux Divinités. Ils leur offroient, en sacrifice, des bœufs, des vaches & des cabris. L'opinion de la Métémpsychose étant alors établie parmi eux, comme dans la plus grande partie des Indes, ils auroient crû commettre un grand crime, s'ils avoient tué, pour leur usage particulier, quelques-uns de ces animaux: mais ils se faisoient un devoir de les immoler au Soleil & à la Lune, parcequ'ils croyoient avoir obligation de leur existence, & de tout ce qu'ils possédoient, à l'heureuse fécondité de leurs influences. Ces sacrifices se faisoient régulièrement, jusques dans les moindres Villages; & l'on voyoit des pères, qui n'ayant plus rien à sacrifier, après avoir immolé tous leurs bestiaux, n'épargnoient pas leurs propres enfans. Ils auroient crû faire injure à leurs Dieux, s'ils leur avoient bâti des Temples sur la Terre, parcequ'ils n'y trouvoient pas de matière assez précieuse pour composer leur demeure. Dans cette idée, tous les grands sacrifices se faisoient au milieu des Places publiques, par des Prêtres entretenus aux dépens du Peuple. Les sacrifices particuliers étoient offerts par les mains des pères de famille, devant la porte de leurs maisons, à la vue de tout le voisinage.

DEPUIS l'introduction de l'Alcoran, dans l'Isle de Celebes, l'attention que les Mahométans ont apportée à détruire toutes les traces de l'ancienne Religion, dans la crainte qu'elles ne servissent à faire retomber les Insulaires dans l'idolâtrie, ne permet guères aux Voyageurs de remonter à la source d'un culte si simple, ni d'approfondir les autres antiquités de l'Isle. Cependant l'Auteur, qu'on vient de citer, ayant eu l'occasion de converser, à Siam, avec un grand nombre de Macassarais, apprit d'eux, que malgré la Doctrine de la transmigration des ames, leurs Ancêtres ne faisoient pas difficulté de manger de la chair de porc, & des oiseaux. Ils croyoient qu'il n'y avoit point d'ame assez coupable pour avoir mérité d'être releguée dans le corps d'une bête aussi sale que le cochon; & celui des oiseaux leur paroissoit trop petit, ou du moins composé d'organes trop foibles & trop mal disposés, pour recevoir une ame humaine, & lui laisser la liberté de ses opérations. Ils avoient aussi pour principe, qu'étant immortelle, on devoit la mettre en état de paroître, avec honneur, dans toutes les situations qui l'attendoient successivement après la séparation du corps; & cette opinion leur faisoit enterrer leurs Morts avec leurs plus beaux habits & la meilleure partie de leurs biens. On trouve quelquefois, dans leurs

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Idées des
Macassarais
sur l'origine
du Monde.

anciens tombeaux, quantité de vases, de brasselets, de chaînes & de lingots d'or.

LEURS Docteurs enseignoient que le Ciel n'avoit jamais eu de commencement; que le Soleil & la Lune y avoient toujours exercé une souveraine puissance, & qu'ils y avoient vécu en bonne intelligence, jusqu'au jour d'une malheureuse querelle, où le Soleil avoit poursuivi la Lune dans le dessein de la maltraiter; que s'étant blessée en fuyant devant lui, elle avoit accouché de la Terre, qui étoit tombée par hasard dans la situation qu'elle garde encore; que cette lourde masse s'étant entr'ouverte, dans sa chute, il en étoit sorti deux sortes de Géans; que les uns s'étoient rendus maîtres de la Mer, où ils y commandoient aux poissons; que dans leur colère, ils y excitoient des tempêtes, & qu'ils n'éternuoient jamais sans y causer quelque naufrage: que les autres Géans s'étoient enfoncés jusqu'au centre de la Terre, pour y travailler à la production des métaux, de concert avec le Soleil & la Lune; que lorsqu'ils s'agitoient avec trop de violence, ils faisoient trembler la Terre, & qu'ils renversoient quelquefois des Villes entières: qu'au reste la Lune étoit encore grosse de plusieurs autres Mondes, qui n'avoient pas moins d'étendue que le nôtre, & qu'elle en accoucherait successivement, pour réparer les ruines de ceux qui devoient être consumés par l'ardeur du Soleil; mais qu'elle accoucherait naturellement, parce que le Soleil & la Lune ayant reconnu, par une expérience commune, que le Monde avoit besoin de leurs influences, ils s'étoient enfin reconciliés, à condition que l'empire du Ciel se partageroit également entre l'un & l'autre, c'est-à-dire, que le Soleil régneroit pendant la moitié du jour, & la Lune pendant l'autre moitié.

Comment
le Christianisme
fut introduit dans
Celebes.

TEL étoit le système des Macassarais, lorsque deux Marchands de l'Isle furent conduits aux Moluques, par des entreprises de Commerce. Ils furent bien reçus, à Ternate, où les Portugais, qui s'y étoient établis depuis quelques années, exerçoient ouvertement leur Religion. Ces deux Etrangers parurent charmés des cérémonies du Christianisme, & de l'idée qu'on leur fit prendre du Créateur de l'Univers. Antoine Galoa, qui commandoit alors dans la Forteresse de sa Nation, se fit un honneur de les instruire. Ils demandèrent le Baptême; l'Isle étoit sans Prêtre: ils le regurent des mains de ce pieux Gouverneur, qui nomma l'un, Antoine, & l'autre, Michel. Etant retournés dans leur Patrie, ils annoncèrent l'Evangile, avec un zèle qui leur attira bientôt un grand nombre de disciples. Mais les Rois de l'Isle marquèrent peu de goût pour une Doctrine, qui combattoit les plus douces inclinations de la Nature. Le seul Roi de Soppen [ou Sopping], après avoir paru longtemps incertain, profita de l'arrivée d'un gros Vaisseau Portugais, qui étoit venu charger du bois de sandal, pour demander de nouvelles instructions au Capitaine. Il reçut publiquement le Baptême avec toute sa famille & partie de sa Cour.

Il y est dé-
truit par le
Mahométisme.

QUELQUES Historiens racontent qu'un Roi de Sion, touché de cet exemple, se fit baptiser avec le Roi de Soppen: mais Gervaise assure, que s'il y eût jamais un Royaume de Sion dans les Indes, il n'étoit pas dans l'Isle de Celebes; à moins qu'on ne veuille supposer que la mémoire en soit effacée

cée dans l'esprit des Insulaires. „ Ce Pays n'est connu, dit-il, d'aucun „ Macassarais; & les plus habiles Géographes en ignorent l'existence (c)”. Il paroît plus certain que Saint François-Xavier, arrivé depuis peu dans les Indes, fut informé de ces heureux progrès de l'Evangile, & qu'il résolut d'y contribuer par la ferveur de son zèle: mais tous les efforts ne purent lui faire trouver l'occasion de passer dans l'Isle de Celebes; & d'autres Missionnaires, que les Portugais firent partir plusieurs fois, à la prière du Roi de Soppem, n'y arrivèrent pas plus heureusement. Ce délai arrêta l'Ouvrage du Ciel. Quelques Mahométans de l'Isle de Sumatra, qui se trouvoient à la Cour du Roi de Macassar, en prirent occasion de lui proposer l'Alcoran. Ils eurent peine à le faire sortir d'une longue incertitude. Cependant il prit le parti de députer, en même-tems, quatre de ses principaux Officiers, dans des vûes fort opposées: deux à Malaca, pour demander au Gouverneur Portugais, quelques Prêtres Chrétiens, qui fussent capables de résoudre ses difficultés; & deux à la Cour d'Achem, pour en amener aussi des Prêtres Mahométans, dont il pût recevoir le même secours. Il s'étoit persuadé qu'après avoir examiné soigneusement l'une & l'autre Religion, il lui seroit aisé de se déterminer pour la meilleure. Son Conseil loua cette résolution; mais, dans la crainte que les Docteurs Chrétiens & Mahométans ne partageassent l'esprit des Peuples, ils lui représentèrent que pour l'intérêt de la paix, il devoit embrasser la Religion de ceux qui arriveroient les premiers; d'autant plus qu'il pouvoit espérer que le Ciel lui feroit connoître, par cette voye, le choix auquel il devoit s'attacher. Il eut la faiblesse de s'y engager; & tous ses Sujets firent, avec lui, le même serment. La Cour de Sumatra, qui en fut avertie, ne perdit pas un moment pour faire partir ses Docteurs. Ils arrivèrent, à Macassar, avant les Portugais, & le Roi se fit circoncire. Pour rendre son engagement plus solennel, ils l'obligèrent de faire bâtir une superbe Mosquée, qu'il enrichit de ce qu'il avoit de plus précieux. Le Prince, son frère, & quelques Seigneurs, dont le goût s'étoit déclaré pour la Religion Chrétienne, firent éclater leur indignation. Ils firent entrer, pendant la nuit, des pourceaux dans la nouvelle Mosquée; & les ayant égorgés dans le même lieu, ils frottèrent de leur sang les murs & les portes. Après une entreprise si hardie, ils n'eurent pas d'autre ressource que de se retirer dans le Royaume de Bouguis, qui n'étoit pas encore réuni à celui de Macassar; & dans l'espace d'un mois, la Religion Mahométane acheva d'étouffer toutes les semences du Christianisme.

Ce fut dans ces circonstances qu'on vit arriver, à Jompandam, des Vaiffeaux Portugais & des Missionnaires, sous la conduite des deux Députés qui avoient été envoyés à Malaca. Leur douleur fut égale à leur surprise. Ils employèrent tous leurs efforts pour faire ouvrir les yeux au Roi sur son erreur, & pour l'engager du moins à les écouter; mais ce Prince leur déclara que la négligence des Gouverneurs Portugais étoit irréparable. Ce-

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Histoire sin-
gulière de ce
changement.

(c) C'est l'Isle de *Sjavu*, dont on a donné la description au Tome XI. pag. 21. Les Jé-
suites y ont été longtems établis. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Etablis-
sement des Hol-
landois dans
l'Isle Celebes.

pendant il en usa civilement avec eux. Après avoir permis aux Marchands, qui les avoient amenés, d'exercer leur Commerce dans toute l'étendue de ses Etats, il prit occasion de cette faveur même, pour leur faire bâtir, à ses propres fraix, une fort belle Eglise, dans une Ville qu'il leur avoit accordée pour demeure; & les Missionnaires eurent la permission de s'y établir, sous prétexte de rendre les devoirs de leur profession aux Portugais. Il laissa même à ceux d'entre ses Sujets, qui n'avoient pas encore été circoncis, la liberté de recevoir le Baptême, & aux nouveaux Chrétiens, celle de persévérer dans la Foi. Peut-être n'avoit-il en vûe que de ménager la Nation Portugaise, dont il redoutoit la puissance, qu'il voyoit croître de jour en jour: mais les Missionnaires, expliquant mieux ses dispositions, déplorèrent la négligence des Officiers de Malaca; & divers malheurs, qui tombèrent presque en même-tems sur cette Ville, en furent regardés comme une juste punition (d) (e).

La Conquête de l'Isle entière, qui fut entreprise par le même Prince (f) (g), & terminée par son Successeur, y ouvrit ensuite un chemin facile au Mahométisme. Mais rien n'a tant servi à l'y confirmer, que l'Etablissement des Hollandois à Jompandam, après qu'ils eurent trouvé le moyen d'en faire chasser les Portugais (h). L'auteur raconte, au second Tome de ses Voya-

(d) Elle fut affligée de la peste, de la famine & de la guerre. *Gervaise, ubi supra, pag. 258.*

(e) C'est injurier le Ciel, que de lui attribuer la punition de toute une Ville, pour la négligence d'un seul Gouverneur, qui auroit d'ailleurs fait son devoir, puisqu'on avoue qu'il envoya des Missionnaires sous la conduite des deux Députés. Mais toute cette histoire, que la plupart des Auteurs ont adoptée, est une fable, dont le ridicule se fait sentir de soi-même. Il est de plus prouvé, que l'Etablissement du Mahométisme, dans l'Isle de Celebes, doit son origine aux conquêtes d'un Roi de Ternate, nommé *Babou*, ou *Baah-Ulloh*, qui y introduisit ce culte, en 1580, sous le règne de Craen *Pantingalon*, ou Craen *Careut*, le premier qui se fit circoncire, pour donner l'exemple à ses Sujets. R. d. E.

(f) Il n'est guères probable que cette conquête, non de l'Isle entière, mais seulement de deux Royaumes, fut entreprise par le même Prince qui s'étoit fait Mahometan, en 1580, puisqu'on ne fixe sa mort qu'environ l'an 1640; & le Roi, qui régnoit à Macassar, en 1632, lors de l'Ambassade d'Antoine *Cann*, étoit déjà âgé de soixante ans. Aussi les Auteurs Hollandois supposent-ils deux Rois dans cet intervalle. R. d. E.

(g) Une mort imprévue arrêta le cours de ses Victoires. Il avoit enlevé la femme

d'un des plus grands Seigneurs de sa Cour. Ce Mari furieux trouva le moyen de s'en vanger. Un jour que le Roi, pour donner le plaisir de la pêche à sa Maîtresse, l'avoit fait monter seule avec lui sur une Barque, il s'y glissa parmi les Rameurs; & se jetant sur lui, il le fit tomber mort de cinq ou six coups de poignard. Ensuite il se précipita dans la Mer, sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il étoit devenu.

Nota. Tous ses parens & ses meilleurs amis portèrent la peine de son crime, & furent jetés dans des chaudières d'eau bouillante. Le Roi laissa deux fils, dont l'aîné, qui lui succéda, se nommoit Craen *Sembano*, & le Cadet Craen *Mabela*, ou *Ma-Alie*, dont il fera parlé ci-dessous. R. d. E.

(h) Sans eux, dit le même Ecrivain, on y verroit encore trois belles Eglises qu'ils ont fait abattre, & un bon nombre de Chrétiens, qui auroient pu beaucoup contribuer à la conversion de ces Peuples. On scit qu'ayant fait chasser les Missionnaires & les Catholiques par leurs intrigues & leurs calomnies, ils ont mieux aimé y voir régner Mahomet, que d'y voir suivre Jésus-Christ. *Ubi supra, pag. 262 & 263.*

Nota. Les Hollandois ont fait chasser les Jésuites & les Portugais, non par leurs intrigues & leurs calomnies, mais par droit de conquête, & à cause de la haine mortelle que ceux-ci portoient à leur Nation, comme toute

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Prétex-
te dont il fut co-
loré.

Voyages, que la Compagnie de Hollande, ne pouvant pardonner aux Jésuites Portugais, d'avoir fait congédier, par l'Empereur de la Chine, les Ambassadeurs qu'elle lui avoit envoyés, vers la fin de l'année 1658, & de leur avoir fait refuser la liberté du Commerce (i), prit la résolution de s'en vanger, non-seulement sur tous les Jésuites, mais sur tous les Marchands Portugais; qu'ayant appris que les Vaisseaux, qu'ils envoyotent, tous les ans, à Celebes, étoient entrés dans le Port de Jompandam, chargés des plus riches marchandises de la Chine, elle avoit fait partir, de Batavia, une Flotte considérable, pour les prendre ou les couler à fond; „ & qu'el-
„ le avoit pu former ce dessein avec justice, pour se dédommager des cinq
„ cens mille écus qu'elle avoit employés inutilement à l'Ambassade de la
„ Chine”. Mais d'autres sont persuadés que c'est un prétexte spécieux, dont les Hollandois ont coloré leur usurpation (k). Si leurs Ambassadeurs furent mal reçus à la Cour de la Chine, il n'en faut pas chercher d'autres raisons que la défiance naturelle des Chinois (l). Un Voyageur estimé nous fait un récit plus simple (m), „ sur le témoignage de plusieurs per-
„ sonnes désintéressées, & d'une probité reconnue, qui en avoient appris
„ les

personne impartiale en conviendra sans peine. S'il y a de l'injustice dans cette action, Gervaise auroit dû nous citer quelque exemple, où les Catholiques, plus équitables, n'en aient pas agi de même envers les Réformés, qu'ils ne souffrent nulle part dans leurs Colonies, tandis qu'ils tolèrent bien toutes les autres Religions établies aux Indes. Sans cela, n'est-on point en droit de retorque l'imputation contre eux-mêmes? Mais l'impudent Abbé a cru apparemment pouvoir s'en dispenser, par la raison, que la Morale toute sévère de Mahomet, avoit assez de rappels aux maximes du Calvinisme, & que la Doctrine de Jésus-Christ étoit une condamnation continuelle de leur conduite. On ne fait aucune difficulté de restituer ici ces paroles, que M. Prevost a jugé à propos de supprimer, sans doute pour l'honneur de son Auteur, qu'elles caractérisent si bien à tous égards. Cependant s'il retranche d'un côté avec jugement, il ajoute de l'autre avec assez d'imprudence, & de son propre fond, que rien n'a tant servi à confirmer le Mahométisme dans l'Isle, que l'établissement des Hollandois! Ne dirait-on pas qu'ils y sont venus pour prêcher l'Alcoran, & pour affermir cette Doctrine si semblable à leurs maximes? Au reste, le petit nombre de Chrétiens de nom, que les Portugais ont laissés dans l'Isle Celebes, & qui, pour la plupart, n'avoient embrassé, que par des vues d'intérêt, cette nouvelle Religion, dont ils connoissoient à peine les premiers préceptes, sont bientôt retournés à leurs anciennes erreurs; tant il est vrai

que l'opiniâtre attachement des Mahométans pour leur culte, rend presque toujours vains les efforts qu'on emploie pour leur conversion, comme les Hollandois l'ont constamment éprouvé depuis. C'est aussi le témoignage que des Catholiques dignes de foi en ont donné contre leurs propres Missionnaires. (Voyez Bernier, Tom. XIII. pag. 353.) Nous demandons grace pour cette longue Note, qui nous a paru indispensable. R. d. E.

(i) Cette Ambassade se fit au commencement de l'année 1655. Voyez la première Relation du Tome VII. de ce Recueil. R. d. E.

(k) On n'a besoin de prétexte spécieux, qu'au défaut de justes motifs; & ceux des Hollandois, contre le Roi de Macassar, étoient plus qu'on ne les demande ordinairement pour faire la guerre à ses voisins. R. d. E.

(l) On sçait pourtant bien le contraire; & M. Prevost lui-même se souviendra, qu'il a eu soin de remarquer, au sujet des obstacles que les Jésuites firent contre aux Ambassadeurs Hollandois, que ces Pères n'agissoient probablement que par le motif de la Religion; comme si la Religion autorisoit un mal, pour qu'il en arrive un bien. (Voyez le Tome VII. pag. 45.) C'est ainsi que la passion aveugle souvent les hommes raisonnables, jusqu'à leur faire approuver dans les uns, ce qu'ils condamnent dans les autres. R. d. E.

(m) Ce Voyageur estimé est toujours Gervaise, dont le récit va être mis dans un état à ne pouvoir plus en imposer aux sages, ou fournir des calomnies aux malicieux ennemis de la Nation Hollandoise. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELÈBRE, OU
MACASSAR.
Histoire
d'une étrange
révolution.

„ les circonstances de la bouche même de ceux qui avoient eu le plus de part à cette expédition (n) ”.

VERS l'année 1650 (o), la Compagnie Hollandoise envoya quelques-uns de ses principaux Officiers à *Sombanco*, qui régnoit alors dans le *Macassar*, pour lui demander la permission de trafiquer avec ses Sujets. Elle leur fut accordée d'autant plus facilement, que ce Prince, ayant déjà tiré de grands avantages du Commerce des Portugais, ne s'en promit pas moins de celui de *Batavia*. Les Députés de la Compagnie furent traités avec distinction, & partirent satisfaits. Quelques Vaisseaux Hollandois, qui furent bientôt envoyés pour l'exécution du Traité, arrivèrent heureusement au Port de *Jompandam*. Ils y firent un profit si considérable, qu'ils emportèrent le dessein d'y retourner en plus grand nombre. Mais ayant reconnu, dès la première fois, que leur gain croîtroit au double, s'il n'étoit pas partagé avec les Marchands Portugais, ils prirent la résolution de tourner tous leurs efforts

(n) *Ibidem*, pag. 61.

(o) L'Édition de Paris porte 1660. C'est une faute d'impression très-excusable, mais qui fait un fort mauvais effet à la suite de ce qui précède. Il est faux, au reste, que la Compagnie Hollandoise n'ait commencé à trafiquer, dans le *Macassar*, que vers l'année 1650. *Warwick* parle du Commerce que sa Nation y faisoit en 1603. (Voyez le Tome X. pag. 317.) Le Journal de *Matelief* prouve, qu'en 1607, elle avoit déjà un Comptoir à *Tello*. (*Ibid.* pag. 399 & 403.) Le Chef qui s'y trouvoit, convaincu de malversation, fut conduit prisonnier à bord, & le Comptoir abandonné, au grand chagrin du Roi, à qui l'on promit cependant de renvoyer un autre Commis pour continuer le Commerce dans ses États. On ne sçait pas quand les Hollandois rétablirent ce Comptoir; mais il est certain, qu'en 1618, le Roi de *Macassar* fit massacrer tous leurs gens & piller leur Loge. (*Ibid.* pag. 524.) *Laurent Real*, ancien Gouverneur Général, fut auprès du Roi en 1620; & trois ans après, il y avoit de nouveau quelques Commis de la Compagnie, qui en furent rappelés. En 1625, le *Sr. van Sijsselt*, ancien Gouverneur d'Amboine, eut une audience du Roi, qui lui fit une réception des plus favorables. Le caractère perfide de ce Prince, le porta néanmoins bien-tôt à entrer, avec le Roi de *Tidor*, en conspiration contre les Hollandois. La réconciliation, qui suivit l'Ambassade du *Sr. Casu*, en 1632, ne dura que jusqu'au commencement de l'année 1636. Le Roi de *Macassar* fit encore assassiner le Commis *van Pliet*, & quatre ou cinq Hollandois. *M. van Diemen*, conclut, l'année suivante, une Convention avec ce Prince. C'est environ ce temps qu'on place le nouveau

Roi, dont on a rapporté la mort tragique. Sous le règne de *Sombanco*, son fils & son successeur, on compte deux Chefs de la Loge de *Macassar*; *Jean van Suydewyck*, jusqu'en 1648, & *Livert Buy*, entre les années 1651 & 1654. Un autre Commis fut obligé de se sauver l'année suivante. Le Roi *Sombanco* étoit mort depuis deux ans. *Craen Pantigalaen*, Régent du Royaume, ne lui survécut guères que d'une année. Le jeune Roi, nommé *Hassan-Oudin*, étoit fils de *Sombanco*, à qui il succéda, au préjudice de *Craen Mabella*, son Oncle, qui étoit absent du Pays. Durant cet intervalle, les *Macassarois* ne cessèrent d'inquiéter les Hollandois, & d'envoyer plusieurs Flottes au secours des Rebelles d'Amboine. On leur offrit la Paix à différentes reprises; mais ils la rejetèrent tousjours. Cependant après avoir été successivement battus, ils l'acceptèrent enfin, en 1656, à des conditions beaucoup plus favorables pour eux que pour la Compagnie. Les fréquentes infractions, dont cette Paix fut bientôt suivie, donnèrent lieu à l'expédition de 1660. (Voyez le §. I.) Un nouveau Traité, conclu la même année, eut le sort du précédent; mais la Guerre, qui finit par celui de 1667, fut encore plus heureuse pour les Hollandois, qui achevèrent, en 1669, de réduire l'Isle sous leur obéissance. Voyez les §. II. & III.

Ces éclaircissements, sur lesquels on peut compter; paroîtront d'autant plus nécessaires à la tête de l'Histoire de *Gervaise*, qu'ils en font comme la pierre de touche, à l'aide de laquelle on pourra sans peine, distinguer le vrai d'avec le faux. C'est une espèce de fil, qu'on met à la main des Lecteurs, pour leur faciliter la sortie de ce dangereux Labyrinthe. R. d. E.

efforts à se défaire de ces dangereux Rivaux. (p). L'entreprise devoit leur paroître difficile. Les Portugais étoient bien établis. Ils étoient aimés du Peuple & considérés du Roi; mais le Conseil de Batavia fonda toutes ses espérances sur les moyens qu'il résolut d'employer. On y convint de faire monter, tous les ans, sur les Vaisseaux qui devoient aller à Macassar, un certain nombre de Soldats choisis, qui se disperseroient adroitement dans les Provinces, sous les prétextes ordinaires du Commerce; mais particulièrement dans celle de Bouguis, où il seroit plus aisé de jeter des semences de révolte, parcequ'elle étoit nouvellement conquise; qu'entre ces Emis-saires, il n'y en auroit que trois ou quatre, dans chaque Province, auxquels on confieroit le fond du secret, après les avoir engagés à la fidélité par les plus redoutables sermens; qu'on attendroit que leur nombre fût assez grand, pour lever le masque avec sûreté; que dans l'intervalle on feroit un fond capable de fournir aux présens continuels, par lesquels il étoit à propos d'amuser le Roi & ses Ministres; enfin, qu'on ménageroit assez les Portugais & les Jésuites, pour ne leur donner aucun sujet de défiance & de plainte.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Avec quelle
adresse les
Hollandois
concertent un
déssein.

Cet étrange projet eut tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis. Leurs Soldats, bien entretenus, & dispersés, pendant quelques années, dans les Provinces, se rassemblèrent au moment qu'on s'y attendoit le moins, & vinrent se joindre aux mécontents de Bouguis. Ils s'avancèrent, en Corps d'Armée, vers la Capitale du Royaume. Leur marche fut si prompte, qu'avant que le Roi pût en être averti, ils avoient déjà passé la Rivière qui sépare les deux Provinces. Ce Prince ne laissa pas de rassembler quelques Troupes, avec lesquelles il eut la fermeté de se présenter aux Rebelles; & les ayant chargés vigoureusement, il les força de chercher leur salut dans la fuite. Ils repassèrent la Rivière, pour attendre, sur ses bords, les secours qu'on leur avoit fait espérer de Batavia. Le Roi, qui eut le tems de former une Armée, n'épargna rien pour les engager dans un combat général; mais, ne pouvant leur faire abandonner leur poste, il se réduisit à les fatiguer, par les attaques continuelles d'un grand nombre de petits Bâteaux, qui portoient l'alarme jusques dans leur Camp (q).

Comment
ils l'exécutent.

LES Hollandois, au désespoir de se voir si mal secondés, & commençant à craindre que leurs Partisans ne s'accommodassent avec le Roi, par quelque Traité secret, employèrent un stratagème, dont l'Auteur assure, „ que le „ souvent est encore en exécution dans les Indes (r). Après s'être ap- „ perçus que l'Armée royale venoit, pendant la nuit, boire & se rafraîchir „ à la Rivière, ils choisirent, dans leurs Troupes, quelques Montagnards, „ qui connoissoient les herbes venimeuses; & dans l'espace de quelques jours, „ ils

(p) Il n'a jamais été question des Portugais, qu'en 1660, parcequ'il s'y trouvoit de leurs Vaisseaux, & qu'ils étoient les Ennemis naturels des Hollandois. R. d. E.

(q) L'absurdité de cette fable saute aux yeux, & ne mériteroit pas d'être relevée, si nous ne remarquions, que Gervaise en a pris

le sujet dans l'Histoire des expéditions de 1666, & de 1669. (Voyez les §. II & III. ci-dessous.) Mais, en nous faisant ensuite le récit de celle de 1660, il détruit d'une main, ce qu'il tâche d'établir de l'autre. R. d. E.

(r) Ibidem, pag. 71.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, ou
MACASSAR.

Un empoi-
sonnement une
Rivière.

Famine à
laquelle ils ré-
duisirent la Ca-
pitale de Ma-
cassar.

„ ils s'en firent apporter assez, pour empoisonner toutes les eaux. Ce des-
sein demandoit beaucoup de justesse dans leurs mesures. Ils avoient ob-
servé l'heure que leurs Ennemis prenoient pour se rafraîchir. En jettant
„ les herbes, quelques lieues au-dessus du Camp royal, ils les faisoient ar-
river dans le tems, où ces Malheureux se croyoient libres de satisfaire
leur soif. Les uns mouroient immédiatement, de la force d'un poison
qui n'a nulle part autant de subtilité qu'à Celebes. Les autres se traî-
noient avec peine jusqu'à leurs tentes, pour mourir dans les bras de leurs
compagnons, & les rendre témoins d'un desastre, dont ils ne compre-
noient pas encore la cause. Enfin le Roi, & ceux qui étoient échap-
pés à la mort, ouvrant les yeux sur le sort qui les menaçoit à leur tour, ne
pensèrent qu'à s'éloigner de cette rive fatale. Mais ce ne fut pas sans
pousser des cris d'horreur, qui devinrent, pour eux, une nouvelle source
d'infortune (1). Les Hollandois, avertis par ce tumulte, repassèrent
promptement la Rivière, & les poursuivirent jusqu'à la portée du canon
de la Capitale, où le Roi fut obligé de se renfermer. Ils n'eurent pas la
hardiesse de l'assiéger; mais, bloquant la Place, ils s'efforcèrent de cou-
per la communication des vivres, pendant que deux Vaisseaux de leur
Nation, gardoient le Port & bouchoient le passage de la Mer. En mê-
me-tems ils mirent le feu de toutes parts au riz, dont on étoit prêt à
faire la récolte. Ils pillèrent tous les Villages d'alentour (2). Ils for-
cèrent les Habitans de chercher une retraite dans les montagnes [de
quelques Isles voisines.] Les Troupes, qui restoient au Roi dans la Ville,
firent plusieurs sorties, sous la conduite de Daen Ma-Alle, frère de ce
Prince (3); mais leurs Ennemis, comptant d'obtenir, tôt ou tard, par
la famine, ce qu'ils n'étoient pas sûrs d'emporter par la force, prirent
toujours le parti de se battre en retraite. En effet, les provisions, qui
s'étoient trouvées dans la Place, furent bien-tôt épuisées. Le riz s'y
vendit au poids de l'or; & pendant six ou sept mois, on n'y vécut
que du cuir de différens animaux, qu'on faisoit bouillir dans de l'eau
pure (4).

„ LES

(1) Autre fable grossière, & enluminée
extrême, digne de l'Auteur de la précédente,
lequel après avoir fait passer, dans différentes
Provinces, un assez grand nombre de Soldats,
pour en former tout-à-coup une puissante Ar-
mée, sans que personne s'en aperçût, ne
doit pas trouver plus de difficulté à empoi-
sonner les eaux d'une Rivière rapide, de sa-
gon, que, sans perdre de leur force, elles ar-
rivent, cinq ou six lieues au-dessous, préci-
pitément dans le tems que des Malheureux ont
soif & se présentent pour en boire. Il est vrai
que M. Prevost, dans la vûe apparemment de
diminuer un peu le prodige, a eu soin de ré-
duire la distance à quelques lieues, & d'ajouter,
que le poison n'a nulle part autant de force qu'à
Celebes; mais cela n'empêche pas que l'a-
nchronisme de l'Abbé Germain ne garde

soujours la sienne, pour y servir d'antidote.
R. d. E.

(2) C'est ici une nouvelle preuve, qu'on
confond les événemens de 1666, avec ceux
de 1660. Voyez le §. II. ci-dessous. R. d. E.

(3) On a vu que le Roi Sambanco étoit
mort en 1653; & il sera démontré, dans la
suite, que, de son vivant, Daen Ma-Alle, ou
Mabella, s'étoit retiré de l'Isle. Ce sont donc
les Heros du Roman, puisqu'avant 1660,
les Hollandois n'ont point fait la Guerre, au
Roi de Macassar, dans les propres Etats, mais
bien du côté de Bourou, d'Amboine, de Bat-
ton & ailleurs. R. d. E.

(4) Le Siège de Samboyo, qui ne dura
pas même deux mois, & la famine, dont on
parle ici, appartiennent à l'expédition de
1669. Voyez le §. III. ci-dessous. R. d. E.

„ Les espérances du Roi étoient fondées sur les Vaisseaux Portugais, qui venoient mouiller, tous les ans, dans le Port de Jompandam, & qu'il attendoit de jour en jour. Ils arrivèrent enfin; mais quelle fut la surprise des Macassarais, à la vue de trente autres voiles, qui parurent presque aussitôt, avec le Pavillon de Hollande, & qui enveloppèrent la petite Flotte, dont ils se promettoient du secours (y)? Deux des plus gros Vaisseaux Hollandois mirent à terre quelques Compagnies de Soldats, qui avoient ordre de se joindre aux Rebelles de Bouguis (x). Cinq autres attaquèrent la Forteresse Portugaise; & leur Artillerie étant fort nombreuse, ils n'eurent besoin que d'un jour pour la réduire en poudre. Quantité de braves gens périrent sous les ruines; & ceux, qui se trouvèrent vivans, lorsque l'Ennemi entra dans la Place, aimèrent mieux périr les armes à la main, que d'accepter la composition qu'on leur offrit. Le Gouverneur avoit été tué dès la première décharge. Sa femme, ne pouvant lui survivre, fit une action, dont la mémoire se conserve encore. Elle rassembla tout ce qu'elle avoit de richesses, en pierreries & en lingots d'or; elle en fit charger, sous ses yeux, les plus gros canons de la Forteresse; & pour ôter, aux Hollandois, le plaisir de posséder de si précieuses dépouilles, elle mit, de sa propre main, le feu aux pièces, qui étoient pointées du côté de la Mer. Ensuite, elle alla se poster courageusement dans l'endroit le plus dangereux, où elle trouva bien-tôt la mort.

„ PENDANT que les cinq Vaisseaux Hollandois achevoient de battre la Forteresse & la Ville de Jompandam, les autres étoient aux prises avec la petite Flotte Portugaise, qui se vit aussi forcée de céder à l'inégalité du nombre. Mais ce ne fut qu'après un combat fort glorieux. De sept Vaisseaux, dont elle étoit composée, trois furent brûlés, deux coulés à fond; & les deux, qui restoient, tombèrent entre les mains de l'Ennemi. Les sept Capitaines & les principaux Officiers avoient perdu la vie dans une si belle défense, & l'avoient vendue si cher, qu'ils acquirent plus de gloire, dans leur défaite, que les Hollandois n'en purent tirer de leur victoire.

„ Aussi-tôt, la Flotte victorieuse s'avança vers la Capitale du Royaume, qui n'est éloignée que de cinq ou six lieues du Port. Elle est située un peu au-dessus de l'embouchure de la Rivière, dans un Canton très-agréable, mais qui n'a rien d'avantageux pour sa défense. Aussi fut-elle attaquée par Mer & par Terre. Les Hollandois ne laissèrent pas d'y trouver plus de résistance, qu'ils ne s'y étoient attendus (a). Le Roi, qui étoit exercé à la Guerre depuis sa première jeunesse, s'y défendit avec autant de jugement que de courage. Daen Ma-Allé, son frère, se distingua par des actions si surprenantes, que les Hollandois en conçurent une ja-

„ lousie,

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Arrivée
d'une Flotte
Hollandoise.

Elle s'em-
pare du Fort.

Générosité
d'une femme.

L'effet d'a-
ne mine as-
sujettit Celebes
aux Hollan-
dois.

(y) Nous voiei de retour aux événemens de 1660; mais il est faux que la Capitale eut été assiégée avant l'arrivée des Portugais, & les circonstances de ce Siège doivent être rapportées à l'année 1669, comme on l'a remarqué dans la Note précédente. R. d. E.

(x) Événemens de 1667. Le reste de l'article,

quoique peu juste, rentre dans ceux de 1660, & l'action générale de la femme du Gouverneur est pour le compte de Gervaise. R. d. E.

(a) Continuation des événemens de 1660, dont on trouvera ci-dessous un récit plus fidèle. On y verra entre autres, que deux Vaisseaux Hollandois en détruisirent six Portugais. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CÉLÈBRE, ou
MACASSAR.

Conditions
de leur Traité
avec le Roi &
ses Succes-
seurs.

loulie, qui leur fit jurer sa porte (b). Mais enfin, la ruine des principaux appartemens du Palais, de l'Arsenal, & de la meilleure partie des murailles de la Ville, qu'une mine fit sauter en l'air, sans que les Macassarais, à qui cette espèce d'attaque étoit inconnue, pussent en deviner la cause, jeta le Roi dans une si vive allarme, qu'il fit demander la Paix (c). Il ne put obtenir qu'une suspension d'armes, pendant laquelle on convint des conditions suivantes.

Que la Ville, la Forteresse & le Port de Jompandam, demeureroient, en propriété, à la Compagnie Hollandoise, avec leurs dépendances, qui furent étendues, par les Vainqueurs, à trois ou quatre lieues dans les terres; & que le Roi renonceroit, pour lui & pour ses Successeurs, à tous ses droits sur ces possessions (d).

Qu'on accorderoit, aux Revoltes, une Amnistie générale, avec la faculté de rentrer dans tous les biens qui se trouvoient avoir été usurpés sur eux pendant la Guerre (e).

Que les Jésuites seroient chassés du Royaume, tous leurs biens confisqués, au profit de la Compagnie, pour la dédommager des fraix de l'Ambassade, qu'on les accusoit d'avoir fait manquer à la Cour de la Chine, leurs Maisons rasées, & leurs Eglises démolies (f).

Que les Portugais seroient privés des Gouvernemens, des Charges & des Dignités, dont il avoit plu au Roi de les honorer; leurs Magasins fermés & leurs Fortifications détruites: qu'ils sortiroient incessamment du Royaume, s'ils n'aimoient mieux y demeurer, à condition de n'y faire aucun Commerce; & que, pour leur en ôter tous les moyens, ils seroient relégués dans quelque Village éloigné des Villes (g).

Que le Roi feroit partir incessamment un Ambassadeur pour Batavia, avec des présens proportionnés à la dignité des Parties contractantes, pour obtenir, du Gouverneur Général, la ratification du Traité.

Que les Hollandais s'obligeroient, de leur part, aussi long-tems que le Roi & ses Successeurs seroient fidèles à leurs promesses, de ne leur causer aucun trouble dans la possession de leurs Etats; d'entrer dans tous leurs intérêts, & de les assister dans leurs guerres, étrangères ou domestiques; de continuer le Commerce qu'ils avoient commencé avec leurs Sujets; c'est-à-dire, de vendre, ou d'acheter d'eux, au prix ordi-

naire,

(b) Il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on dit ici du Roi Sombanco & de Daen Ma-Alié son frère. Voyez la Note (v), & plus particulièrement la fin de cet Article. R. d. E.

(c) La circonstance de la mine est de l'année 1669, quoique la Paix, dont il s'agit ici, soit celle de 1667, comme cela paroît d'une manière évidente. R. d. E.

(d) Cet article prouve démonstrativement qu'il est question du Traité de 1667; car la cession de Jompandam a été stipulée par l'article onzième. (Voyez ce Traité ci-dessous, §. II.) La Guerre de 1669, avoit mis les Hol-

landais en possession du Fort de Penakité. Voyez le §. I. R. d. E.

(e) Autre preuve que c'est le Traité de 1667, parcequ'avant ce tems il n'y avoit point de Revoltes. R. d. E.

(f) Ces bons Pères avoient donc de grands biens; Geruaife dit ailleurs qu'ils sont si pauvres! Au-reste le Traité ne parle pas de cette confiscation, moins encore de son prétexte. R. d. E.

(g) L'article 6 du Traité, porte, que tous les Portugais sans exception sortiroient incessamment du Royaume. Le surplus est de Geruaife. R. d. E.

„ naître, les marchandises qu'ils apporteroient ou qu'ils trouveroient dans
 „ le Port.

„ DERN Ma-Allé refusa de signer un Traité, qui lui parut humiliant pour
 „ sa Patrie (b). Mais le Roi n'en accepta pas moins toutes les conditions,
 „ & nomma un des principaux Seigneurs de sa Cour, pour le porter à Ba-
 „ tavia, avec deux cens pains d'or, & d'autres présents de la même richesse.
 „ Après la ratification, les Jésuites & la plus grande partie des Portu-
 „ gais sortirent du Royaume. Ceux que la pauvreté, ou d'autres raisons,
 „ furent capables d'y retenir, se virent honteusement relégués dans un Vil-
 „ lage nommé *Borobassou*, où ils mènent encore une vie obscure & languis-
 „ sante (i).

„ DEPUIS cette révolution, les Hollandois ont satisfait assez fidèlement
 „ aux Loix qu'ils se sont imposées. Ils sont attachés à leurs engagements,
 „ par les avantages qu'ils trouvent continuellement dans le Commerce
 „ de l'Isle, & par la crainte de perdre un des meilleurs Ports des In-
 „ des (k).

MAIS il manqueroit quelque chose à ce détail historique, si l'on n'y jo-
 gnoit les aventures de Ma-Allé; & le récit en paroîtra d'autant plus cu-
 rieux, qu'il jette du jour sur un événement mal éclairci dans les Relations
 du Royaume de Siam. Les Hollandois trouvèrent bientôt le moyen de ren-
 dre ce Prince odieux, ou suspect, au Roi son frère. Ils firent entrer, dans
 leurs vûes, une Dame du Palais, que le Roi aimoit depuis long-tems avec
 une folle passion, & pour laquelle il avoit un excès de confiance, dont Ma-
 Allé lui avoit souvent représenté le danger. Cette femme, excitée tout à
 la fois par son ressentiment & par les libéralités des nouveaux Alliés de Ce-
 lebes, prit occasion du refus que le Prince avoit fait de signer la Paix, pour
 faire craindre au Roi qu'il ne méditât quelque projet de révolte. Elle lui
 persuada insensiblement, que le Peuple, prévenu en sa faveur, n'attendoit
 qu'un moment favorable pour l'élever sur le Trône. Les Hollandois se-
 condèrent cette intrigue par de faux avis, qu'ils firent valoir comme un té-
 moignage de leur attachement. Ils parlèrent d'une conjuration, dont ils
 expliquoient les circonstances. Enfin, n'ayant rien épargné pour faire
 comprendre, au Roi, que sa perte étoit inévitable, s'il ne la prévenoit par
 celle de son frère, ils poussèrent le zèle jusqu'à se charger de l'exécution,
 & leurs services furent acceptés (l).

MA-ALLÉ, tranquille dans son innocence, ne s'occupoit qu'à gémir
 des malheurs de sa Patrie. Il n'auroit pas évité ceux qui le menaçoient lui-
 même, s'il n'eût été promptement averti par un Officier du Palais, qui a-
 voit entendu la dernière conférence où sa mort avoit été résolue. Sa pre-
 mière résolution fut d'aller trouver le Roi, son frère, pour se justifier dans
 son

DESCRIPTION
 DE L'ISLE
 CELEBES, OU
 MACASSAR.
 Les Jésuites
 & les Portu-
 gais sont cha-
 ssés de l'Isle.

Conduite
 des Hollan-
 dois.

Histoire de
 Darn Ma-Al-
 lé.

Les Hol-
 landois s'en-
 gagent à le
 tuer.

Comment
 il évite la
 mort.

(b) Episode nécessaire pour le Roman qu'on va faire. R. d. E.

(i) On a déjà remarqué, que, suivant le Traité, ils furent tous obligés de partir sans aucune exception. R. d. E.

(k) *Ubi sup.* pag. 57. & précédentes. Comment Gervaise pouvoit-il ignorer, qu'en

1669, les Hollandois s'étoient rendus Maîtres de l'Isle, & que malgré leur fidélité reconnue à remplir leurs engagements, les Macassarais les avoient bientôt obligés de reprendre les armes pour chasser cette Nation perfide? R. d. E.

(l) *Ibid.* pag. 95.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CÉLÈBRE, OU
MACASSAR.

Il passe
dans l'île de
Java & s'y
marie.

Portrait
d'Anqué-Sa-
pia, sa fem-
me.

Il est obli-
gé de se reti-
rer à Siam.

son esprit; mais ses amis, craignant qu'au premier pas il ne tombât entre les mains de ceux qui s'étoient chargés de le tuer, l'engagèrent à sortir secrètement du Royaume. Une Barque, assez bien équipée, se trouva prête à l'entrée de la nuit. Il y entra, sans être aperçu des Soldats Hollandois, qui gardoient le Port, avec deux Officiers, qui composoient toute sa suite (m). L'un portoit son bouclier, son carquois & son sabre; l'autre étoit chargé de ses pierres, & de tout ce qu'il avoit pu rassembler d'or & d'argent. Il s'éloigna des Côtes avec tant de bonheur, qu'à force de voiles & de rames, il arriva, dans l'espace de deux jours, à l'île de Java. On ne nous apprend point dans quel Port (n); mais il se trouva dans les Etats d'un Prince de son Sang, qui le reçut avec toutes sortes d'honneurs. Bientôt il y épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de cette Cour. L'Autheur la nomme *Anqué-Sapia*. Comme il la vit dans la suite, à Siam, la peinture qu'il fait d'elle ne doit pas passer pour un portrait d'imagination (o). „ Ce n'étoit pas la plus belle femme des Indes; mais elle avoit beaucoup „ d'esprit, & l'humeur fort enjouée, avec un caractère de grandeur qui a- „ voit assez de rapport à celui du Prince. Le bruit des grandes actions, „ par lesquelles il s'étoit distingué, avoit eu plus de part que son rang, à „ l'inclination qu'elle avoit conçue pour lui. Cependant la famille s'étoit „ crue fort honorée de la voir rechercher par un Prince, qui, tout fugitif „ & tout malheureux qu'il étoit alors, ne laissoit pas d'être l'héritier pré- „ somptif d'une riche Couronne, & qui pouvoit raisonnablement espérer „ qu'en se rétablissant un jour dans les bonnes grâces du Roi, son frère, „ il rentreroit en possession de tous les biens qu'il avoit abandonnés ”.

LES deux premières années de leur mariage se passèrent fort heureusement. Mais les Hollandois n'eurent pas plutôt appris qu'un Prince si redoutable avoit choisi, pour retraite, une Cour peu éloignée de leur principal Etablissement, qu'ils le trouvèrent trop proche de Macassar & de Batavia. Ils firent menacer le Roi, qui s'étoit déclaré son Protecteur, de lui déclarer la Guerre, s'il le gardoit plus long-tems dans ses Etats (p). Ma-Allé fut averti de l'orage qui se formoit sur sa tête. Il ne voulut point exposer ses amis à se voir enveloppés dans sa disgrâce; & résistant à toutes leurs instances, il se rendit à celles du Roi de Siam, qui lui avoit déjà fait offrir plusieurs fois un asile & de l'emploi sous sa protection. Il partit, de Java, avec la Princesse son épouse & quelques fidèles serviteurs. Ensuite, plus de soixante familles Macassaraises, qui s'étoient trouvées dans cette île, lorsqu'il y étoit arrivé, se déterminèrent à le suivre, par un simple mou-
vement

(m) Si, de ce Roman, qui n'a été inventé que pour se divertir aux dépens des Hollandois, l'on ôte tout ce qui les concerne, le reste sera assez conforme à la vérité de l'Histoire; mais il ne faut pas placer l'aventure, comme Gervaise, après la révolution, parceque le Roi Sombanco étoit mort, & Daen Ma-Allé, son frère, absent depuis long-tems. R. d. E.

(n) C'est à *Sourabaya*. On le fait d'abord

fuir la fureur des Hollandois, & le voici qui vient, pour ainsi dire, se jeter entre leurs mains. R. d. E.

(o) Il semble que M. Prevost a conçu lui-même quelque défiance pour ce que son Autheur n'a pas vu; quoique la Princesse Anqué-Sapia fût morte avant l'arrivée de Gervaise à Siam. R. d. E.

(p) Ceci est vrai, & l'inquiétude des Hollandois bien fondée. R. d. E.

vement d'estime & d'affection, qui leur fit souhaiter de partager sa bonne ou sa mauvaise fortune.

IL arriva au Port de Siam, en 1664 (g), sur un Vaifseau que le Roi lui avoit envoyé. Ce Monarque lui fit bâtir un Palais, orné des plus beaux ouvrages de la Chine. Il fit présent, à la Princesse, de quantité de pierres précieuses & de vases d'or. Il assigna, pour leur entretien, une pension proportionnée à leur rang; & pour comble de faveur, il revêtit Ma-Allé de la Charge de grand Trésorier de la Couronne, sous le titre de *Doya-Paedi*, qui revient à celui de nos Ducs & Pairs. Il fit distribuer, à tous ceux qui l'avoient suivi, des terres pour leur subsistance, & des bœufs pour les labourer; avec ordre de rendre à leur Prince tous les honneurs, & de lui payer les mêmes tributs, qu'ils auroient cru lui devoir sur le Trône.

PENDANT plusieurs années, sa reconnaissance parut égale à tant de bienfaits. „ Jamais, dit un Voyageur (r) qui écrivoit sur le témoignage de „ ses propres yeux, on ne vit d'exemple d'un plus sincère & plus fidèle attachement. Mais, faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa „ Religion, qu'il crut offensée par quelques mauvais traitemens que les „ rois de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conspiration qui „ lui couta la vie (s). La Princesse Ancqué-Sapia, morte depuis quelques „ années, lui avoit laissé deux fils, que les Missionnaires François deman- „ dèrent au Roi, & qui furent amenés à Paris, pour y recevoir une édu- „ cation Chrétienne, au Collège de Louis le Grand (t) ”.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
Accueil qu'il
y reçoit.

Sa mort.

(g) Cette date, & les années du séjour de Ma-Allé à Java, rendent témoignage contre l'Auteur, que ce Prince n'étoit pas à Macassar lors de la dernière révolution; & une preuve incontestable de la mort de Sombanco, son frère, c'est que les deux Traités de 1660 & de 1667, sont signés par le nouveau Roi, Hassan-Oudin son fils. C'est ainsi que Gervaise nous a fait un véritable pot pourri d'Histoire, en confondant les époques & les personnes, pour pouvoir semer, plus tranquillement, à la faveur de ces ténèbres, ses calomnies contre les Hollandais, qui sont à l'abri de ses traits impudiques.

La critique d'un Auteur, qui a été jusqu'ici en possession d'une certaine estime, qu'on ne lui conteste pas à d'autres égards, doit augmenter le desir de le connaître. Nicolas Gervaise étoit natif de Paris, & fils du Médecin de M. Fouquet, Surintendant des Finances. A l'âge de vingt ans, il s'embarqua, pour le Royaume de Siam, avec quelques autres Ecclésiastiques, qui y alloient en Mission. Gervaise y demeura quatre ans. De retour dans sa Patrie, le jeune Abbé fut successivement Curé à Vannes en Bretagne, Prévôt de l'Eglise de St. Martin de Tours, & enfin Evêque d'Horren. Ensuite il s'embarqua pour

le lieu de sa Mission; mais y étant arrivé, il fut massacré avec ses Ecclesiastiques, par les Caraïbes, en 1729. R. d. E.

(r) Gervaise. R. d. E.

(s) On trouve toutes les circonstances de cet événement dans les Mémoires du Comte de Fourbin.

Nota. Voyez l'Extrait que nous avons donné de ces Mémoires, au Tome XII. R. d. E.

(t) Ils y furent baptisés, sous la protection de Louis XIV. & de Monseigneur le Dauphin, qui leur firent l'honneur de leur donner leurs noms. L'aîné fut nommé *Louis Daen-Rourou*; & le second, *Louis Dauphin Daen-Toulolo*: On n'a pas publié la suite de leurs aventures: mais il est certain qu'avant la mort de Daen Ma-Allé, leur Père, la Couronne de Macassar, qui lui appartenait par les Loix fondamentales du Pays, étoit passée sur la tête de *Craen Bifet*, son neveu, & fils unique du Roi Sombanco. *Ubi supra*, pag. 9. 10 & 110.

Nota. Le Comte de Forbin dit que ces deux jeunes Princes servoient Fun & l'autre dans la Marine de France. Ils n'avoient pas d'autre fortune à espérer dans leur Pays. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1660.

Remarque
préliminaire.

Cause des
Guerres con-
tinuelles des
Hollandois
avec les Ma-
cassarois.

Forces de
l'Armée où se
mit Schou-
ten.

§. I.

[Première Expédition des Hollandois contre Macassar, en 1660.]

C'EST rendre un bon service à un Auteur, que de rapprocher ses corrections de ses erreurs, & M. Prevost même doit nous savoir gré, d'avoir détaché du Tome onzième, le Morceau suivant, qu'il oppose au précédent, inferé dans son neuvième Volume. Gautier Schouten, témoin oculaire des faits qu'il raconte, réputé par sa bonne-foi & son exactitude, mérite, à tous égards, plus de crédit que Gervaise, qui n'avoit jamais été à Celebes, & qui, passionné lui-même, écrivoit sur des rapports aussi faux que malicieux.]

ON se dispense de répéter ce qu'on a déjà traité, avec assez d'étendue, dans la Description de cette Isle: mais on croit devoir observer, que Schouten n'attribue pas, comme Tavernier & d'autres Voyageurs, l'entreprise de la Compagnie Hollandoise à son ressentiment contre les Jésuites (a). „ Il n'y a point de Peuple, dit-il, qui ait jamais marqué tant d'infidélité „ & de barbarie, contre les Hollandois, que celui de Macassar, ni qui ait „ tant de fois violé sa foi & ses promesses. L'expérience a fait connoître „ que lorsqu'ils nous flattoient le plus, & qu'ils nous témoignaient le plus „ d'amitié, ils étoient sur le point de faire éclater quelque nouveau trait „ de perfidie. Il est vrai, qu'outre leur naturel, ils y étoient excités par „ les Portugais, qui, sous prétexte de les secourir, se mettoient en posses- „ sion de leurs Fortereffes, en bâtissoient de nouvelles, & nous représen- „ toient comme des troupes de Pirates & de Voleurs, l'écume des Peuples, „ gens qui vouloient vivre sans Princes & sans Rois, & qui se croyoient „ tout permis, mais qu'on pouvoit aisément détruire, si les Macassarois „ vouloient l'entreprendre (b)”. Ainsi la Guerre, qu'on portoit à l'Isle Celebes, n'étoit qu'une vengeance, contre les Insulaires mêmes, d'autant „ plus importante pour la Compagnie, qu'elle s'accordoit avec l'intérêt de son „ Commerce (c). Schouten ne dit rien non plus du projet concerté, par le Conseil de Batavia, pour susciter, à l'Isle, des Ennemis dans son propre sein: mais il convient que le secret de l'entreprise fut gardé long-tems, & qu'au départ de la Flotte le bruit couroit encore qu'elle alloit à Solor & à Timor, pour chasser les Portugais des petites Fortereffes qu'ils occupoient dans ces deux Isles (d). L'Armée Hollandoise étoit de trente-trois voiles, qui consistoient en vingt-deux Vaisseaux, trois Galions, & huit Chaloupes, sur lesquels on avoit embarqué douze cens Européens, divisés en Compagnies de cinquante hommes, & plus de quatre mille Noirs d'Amboine, d'Oomi & de Nassalau. Schouten admira les impressions de la crainte, dans le changement qui se fit tout d'un coup parmi ces Indiens, lorsqu'après avoir compté d'aller à Solor & à Timor, pour y combattre une poignée d'Ennemis, ils entendirent nommer Macassar, dont ils connoissoient les Ha-
bitans

(a) Ils les accusoient d'avoir fait manquer le succès de leur Ambassade à la Chine. Voyez ci-dessus.

(b) Pag. 120.

(c) L'intérêt du Commerce de la Compa-

gnie ne s'accorde jamais avec la Guerre; mais M. Prevost, qui ajoute cette réflexion, ne pouvoit pas se dispenser tout-à-coup de sa prévention contre les Hollandois. R. d. E.

(d) Pag. 121 & 126.

bitans pour une Nation fort belliqueuse. „ Ils demeurèrent aussi interdits, que „ s'ils eussent été condamnés à la mort. Un de leurs principaux Capitaines, „ qui mangeoit à la table des hauts Officiers Hollandois, n'avoit pas voulu „ goûter de viande, parcequ'il avoit fait vœu, disoit-il, que la première „ qu'il mangeroit, seroit la cervelle rôtie & les yeux des Ennemis qu'ils au- „ roient tués : mais il devint muet comme les autres, en apprenant qu'on „ alloit à Macassar ; & chacun d'eux se crut mené à la boucherie (e) „.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1660.
Timidité
des Noirs.

Récit de la
défaite des
Portugais.

On n'empruntera ici, de Schouten, que les circonstances du combat contre les Portugais, pour mettre le Lecteur en état de les comparer avec celles qu'on a lues dans la Description de l'Isle Celebes (f). C'est par le témoignage des Partis opposés, qu'on éclaircit les événemens. „ Le 10 „ de Juin 1660, nous joignîmes, dit Schouten, au commencement de la „ nuit, & au clair de la Lune, les deux Navires de nos Amiraux, qui a- „ voient toujours gardé l'avant (g). Lorsque nous eûmes mouillé autour „ d'eux, ils nous firent sçavoir ce qui s'étoit passé. Ils avoient trouvé, „ au quartier des Portugais, six Vaisseaux de cette Nation, richement „ chargés, qui étoient venus, depuis peu, de Macao, pour se remettre en „ Mer au premier jour, & continuer leur route vers Goa. Cette prise é- „ toit trop avantageuse, pour la laisser échapper. Il fut donc résolu qu'on „ feroit voir un échantillon du courage des Hollandois, devant le Palais „ du Roi de Macassar, à la vûe & aux yeux de toute sa Cour, & qu'on „ ne donneroit pas aux Portugais le tems de se reconnoître, pour éprou- „ ver s'ils sçauroient soutenir, comme ils l'avoient tant de fois publié „, cette Cour, que les Hollandois n'étoient que des Faquins & des Lâches „. Dès que le jour eut commencé à luire, les deux Amiraux Hollandois portè- „ rent sur la Flotte Portugaise ; & pour compliment, ils lui envoyèrent toutes leurs bordées. Les Portugais étoient déjà en état de défense ; & d'a- „ bord ils firent assez bien leur devoir. On ne vit que feu & flammes autour „ des Combattans. La Ville de Macassar & la Forteresse, nommée *Sambou- „ po*, retentissoient du fracas de l'Artillerie ; & le Roi voyoit que sous ses „ yeux, deux Vaisseaux en osoient attaquer six des Portugais, dans ses Ports „ & sous ses Ramparts. Des millions (h) d'Habitans attendoient, sur le ri- „ vage, de quel côté la victoire alloit se déclarer ; lorsqu'une étincelle, qui „ tomba sur la poudre de l'Amiral des Portugais le fit sauter en l'air.

Deux autres de leurs Vaisseaux, qui ne purent se garantir de la flam- „ me, brûlèrent jusqu'à fleur d'eau, & sautèrent aussi ; tandis que les Equi- „ pages, s'étant jetés à la Mer, ou dans de petits Bâtimens, gagnèrent as- „ sez heureusement le rivage. Enfin, deux autres [qu'on poursuivoit] se fi- „ rent échouer sur la Côte ; & le sixième, qui se nommoit *Nôtre-Dame des „ Remèdes*, fut le seul qui tomba au pouvoir des Hollandois. Ils le trouvè- „ rent chargé d'étoffes de soye, de bois de sandal, & d'autres marchandises

(e) Page, 132.

(f) Cependant il est bon de remarquer, que les Amiraux van *Don* & *Tritmans*, furent détachés avec les Vaisseaux la *Mense* & le *Breake*, pour lire des propositions de paix au Roi de Macassar. Deux jours s'étant passés sans recevoir de leurs nouvelles,

la Flotte, qui tenoit encore la Mer, s'avança jusqu'à *Tanakite*, & se prépara pour attaquer les Places le long de la Côte. R. d. E.

(g) Ils revenoient de Macassar, suivant la Note précédente. R. d. E.

(h) Des milliers. R. d. E.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1660.

Barbaries
des Hollan-
dois & des
Macassarais.

de la Chine. Après l'avoir fait armer, ils changèrent son nom de Notre Dame des Remèdes, en celui de *Remèdes Hollandois*. La perte de leur côté ne monta qu'à quatre hommes; mais le nombre des blessés fut plus grand (f). Ils ignorèrent combien il étoit mort de Portugais, quoiqu'ils ne pussent douter que l'artillerie & les flammes n'en eussent fait périr un grand nombre (g).

Le récit de l'attaque de la Ville, & du reste de cette Guerre, s'accorde assez fidèlement, dans Schouten, avec celui qu'on a donné sur le témoignage des Portugais (i). Il ne déguise pas même les excès de barbarie auxquels sa Nation s'emporta (m). Macassar fut réduite en cendres, & les Portugais chassés de l'Isle. La Paix, qui succéda, & qui mit la Compagnie Hollandoise en possession de tout ce que les Portugais y avoient occupé (n), ne laissa pas d'être violée, pendant le séjour que Schouten continua de faire aux Indes. Les Insulaires furent battus autant de fois qu'ils prirent les armes; mais s'il faut juger de leur soumission présente par les fureurs qui l'ont précédée (o), elle ne durera qu'autant que les Hollandois l'entreprendront par la rigueur.

(i) Il fut seulement de huit hommes.
R. d. E.

(k) Pag. 134.

(l) Il se réduit à une double attaque des Forts de Panakoke & de Samboupo, où étoit le Palais du Roi, dont les Troupes, aidées des Portugais, firent une résistance des plus vigoureuses. Tandis que toutes les forces ennemies s'avançoient vers la dernière de ces Places, on fit une descente, pour marcher droit à la première. Le peu de monde, qui y étoit resté, n'eut pas même le tems d'en sortir, vû la promptitude avec laquelle les Hollandois se rendirent maîtres des portes, passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans la Place, qu'on se hâta de mettre en bon état de défense. L'Armée ennemie ne tarda pas d'y revenir pour en faire le Siège. Le combat fut rude; mais enfin il se décida à l'avantage des Hollandois.
R. d. E.

(m) Entre plusieurs traits fort odieux, il raconte, qu'après une mêlée, d'où les Insulaires se retiroient, „ un Soldat Hollandois, acharné au combat, furieux, sans doute, dit-il, & transporté hors de lui-même, trouvant dans son chemin une femme de Macassar, avec un enfant entre ses bras, qu'elle tâchoit de conserver, „ le lui arracha & lui perça inhumainement le cœur. La mère, transportée à son tour, prit un cris, qui eût le poignard de l'Isle, & l'alla plonger dans le sein du Soldat, qui tomba mort d'un seul coup. Mais cette généreuse femme fut tuée à l'instant par d'autres Hollandois, qui presqu'elle n'étoient plus maîtres d'eux-mêmes”. Pag. 143.

Nota. M. Prevost semble faire grâce aux

Hollandois, en ne rapportant que ce trait de barbarie *entre plusieurs fort odieux*; mais c'est le seul que lui fournissent Schouten, qui justifie la fureur des Soldats par la certitude où ils étoient, que la multitude de leurs Ennemis les accableroit, s'ils ne faisoient des efforts extraordinaires. R. d. E.

(n) Ils restèrent maîtres de Panakoke, leur conquête; mais les Portugais ne furent pas encore chassés de l'Isle. R. d. E.

(o) La bonne foi de Schouten éclate dans les peintures. „ Ces Pertides, dit-il, n'ont pas laissé de rompre cette Paix, par des fourberies & des cruautés, telles qu'ils en avoient déjà exercé contre notre Nation. „ Plusieurs de nos gens, échappés du naufrage, ont été maltraités par leurs mains. „ Ils ont attaqué nos Fortereffes. Ils ont envoyé des Flottes contre nous, entr'autres à Button, avec dix mille hommes de débarquement. Ils nous pressèrent avec une fureur incroyable, en 1666, lorsque l'Amiral Cornelle *Speelman*, qui fut envoyé de Batavia avec une Armée navale, au secours de cette Isle, remporta sur eux une glorieuse victoire. Le Roi de Macassar, affoibli, demanda encore la Paix: mais elle ne dura pas plus que les précédentes. Toutes les Parties de l'Isle conspirèrent la perte des Hollandois, en 1669. Le même *Speelman*, qui fut employé à dissiper cette tempête, n'en vint à bout qu'après des exploits extraordinaires, dont la mémoire mériteroit d'être perpétuée par une Histoire particulière. Enfin, conclut Schouten, les Macassarais furent réduits, & la grande & puissante Isle de Celebes est maintenant soumise à la Compagnie”. Pag. 160 & 161.

§. II.

[Seconde Expédition des Hollandois, contre Macassar, en 1666.]

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Introduction.

LE récit de Schouten nous conduit naturellement à celui de ces Exploits mémorables, qui ont réduit l'Isle de Celebes sous l'obéissance de la Compagnie Hollandoise, & qu'il jugeoit si dignes d'être transmis à la postérité, par une Histoire particulière. Ce souhait, qu'il semble former pour l'honneur de sa Nation, a été accompli depuis, & nous avons, de ces derniers événemens, une Relation très-authentique (a), dont nous allons donner le précis, après avoir rapporté, en peu de mots, les causes de cette nouvelle Guerre, que nous emprunterons de Valentyn, & qui répandront beaucoup de jour sur quelques-unes de ses circonstances, relatives aux Rebelles de l'Isle.

A peine la Paix de 1660 eut été signée, que le Roi de Macassar recommença à exercer toutes sortes de violences, de perfidies & de cruautés contre les Hollandois. En 1665, il envoya à Button, un Corps de dix mille hommes, qui attaquèrent leurs Places, & maltraitèrent leurs gens. Peu de mois auparavant, quelques-uns de leurs Vaisseaux ayant fait naufrage sur ses Côtes, ses Sujets massacrèrent inhumainement ceux qui avoient échappé à la fureur des ondes, & pillèrent à l'ordinaire leurs marchandises. Tel fut le sort des Navires la *Baleine* & la *Lionne*. Presque dans le même-tems, un Prince de Macassar eut l'audace de donner un fouflet au Chef du Comptoir Hollandois, qui reclamoit l'assistance du Roi, au sujet du dernier de ces Vaisseaux. Un affront si sensible ne permit pas, à ce Chef, de s'arrêter plus longtems dans un lieu où sa Nation ne trouvoit ni sûreté ni justice. Lorsqu'il s'embarqua pour retourner à Batavia, un Noble Bouguis, nommé Raja *Palaka*, partit secrètement avec lui, plein de projets de vengeance contre le Roi Hassan-Oudin, dont il avoit reçu quelque mécontentement particulier, sans compter le double motif qui l'engageoit à fuir une Cour, où son Ayeul & son Père, qui en occupoient les premières Charges, sous le règne de Sombanco, avoient fini leurs jours par les plus cruels supplices.

Ce jeune homme, arrivé à Batavia, fit ses plaintes au Conseil, implora son secours, indiquant en même-tems les moyens de se rendre maîtres de Macassar, & de vanger les outrages faits à la Compagnie, au service de laquelle il offroit de toutes ses forces. On se concerta avec lui, & l'on résolut de faire partir incessamment une puissante Flotte, sous les ordres de l'Amiral Speelman; mais il fut trouvé bon d'envoyer, en attendant, Raja *Palaka*, à Macassar, où l'on ne savoit encore rien de son évasion, pour y assembler son monde; ce qu'il fit avec tant d'imprudence, qu'il se seroit vu en danger éminent de perdre la vie, s'il ne se fut sauvé à tems à Button, d'où le Roi de Goa l'ayant fait réclamer, par ses Ambassadeurs, sans pouvoir l'obtenir, ce Prince y envoya, en 1666, une Flotte

1665.

Le Roi de
Macassar
rompt la Paix
avec les Hol-
landois.On se pré-
pare à lui fai-
re la Guerre.

1666.

(a) Cette Relation, imprimée à Batavia, & traduite en François, se trouve jointe à l'Histoire de Macassar, par Gervaise, Edition de Ratisbonne, chez Erasme Kinkius, en 1700.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1666.

Relation de
cette expédi-
tion.

te de vingt-cinq mille hommes, avec menace de saccager l'Isle, si on ne le remettait entre ses mains; mais le Roi de Button, comptant sur l'arrivée de la Flotte Hollandoise, que Raja Palaka lui faisoit espérer, de jour en jour, refusa constamment de satisfaire à sa demande.

„ L'AMIRAL Speelman, qui avoit mis à la voile, de Batavia, le 24
„ Novembre, avec treize Vaisseaux, montés de cinq cens Soldats Hol-
„ landois, trois cens Indiens, & des Matelots au-delà de l'ordinaire, é-
„ tant arrivé, le 19 Décembre, à la vûe de Macassar, reçut, le lende-
„ main, dans son bord, deux Députés, qui lui apportèrent, de la part
„ du Roi, mille cinquante-tix mazes d'or, que ce Prince avoit promis
„ pour le massacre des Hollandois, & mille quatre cens trente-cinq risda-
„ les pour le pillage du Vaisseau la *Lionne*; mais ayant refusé de faire sou-
„ mission à la Compagnie, on fut obligé de lui déclarer la Guerre, d'au-
„ tant plus qu'on sçavoit, que ce Prince avoit envoyé une puissante Flotte
„ du côté de Button, il y avoit environ six semaines. Aussitôt les Vais-
„ seaux Hollandois arborèrent le pavillon rouge, & passant devant la Vil-
„ le de Macassar, se rendirent au Sud de l'Isle, pour y faire tout le dégât
„ qu'il leur seroit possible.

„ L'AMIRAL étant arrivé au Golfe de *Turate* (b), y fit une descente,
„ avec deux Compagnies d'Infanterie Hollandoise, & tous les *Bonguis*
„ qui étoient repartis sur sa Flotte. Après avoir réduit en cendres dix
„ Habitations, grandes & petites, quantité de paddy & de riz, & une
„ Jonque neuve, armée en guerre, il revint le soir à bord, chargé de dé-
„ pouilles, emmenant quatorze prisonniers, avec autant de têtes de ceux
„ qui avoient été tués dans cette rencontre. Le lendemain, la Flotte mouil-
„ la devant *Bontein* (c); où étoient les greniers des Ennemis. L'Amiral
„ fit mettre à terre huit Compagnies d'Infanterie Hollandoise, deux de Na-
„ tionaux, & les Troupes de Raja Palaka, qui saccagèrent une trentaine
„ de Villages, & les réduisirent en cendres, avec cent Barques, & trois
„ mille lasts de paddy & de riz. Cette expédition terminée si heureusement,
„ la Flotte fit voile vers Button, où elle arriva, à la vûe des Châteaux de la
„ Place, le dernier jour de l'année.

SUIVANT Valentyn, le Roi de cette Isle, assiégé par l'Armée de Macassar, avoit été obligé de chercher son salut dans les montagnes. Les Ennemis s'étant mis à sa poursuite, il n'auroit pas pu y tenir longtems; & c'en étoit fait de Raja Palaka, si la crainte ne lui eût inspiré d'assurer ce Prince, qu'il avoit des avis positifs, que l'Amiral Speelman seroit à Button, au plus tard dans sept à huit jours. Là-dessus le Roi demanda un délai pour ce court espace de tems, sous prétexte qu'il lui étoit impossible de faire ré-
soudre, si promptement, ses Montagnards à l'extradition de Raja Palaka, quoiqu'il y fut entièrement disposé lui-même. Ce délai lui avoit été accordé, lorsque Speelman parut, le sixième jour, avec sa Flotte.

„ LE

(b) Ce n'est pas ce *Turate*, qui est marqué, dans notre Carte, sur la Côte Occidentale, immédiatement au-dessous de la Ligne Equinoxiale. Il s'agit ici d'un lieu de

ce nom, situé au Midi de l'Isle, en deça de *Banette*, ou dans ces environs.

(c) *Bontein* devoit être à la place de *Bempanga*, dans la même Carte.

„ Le premier de Janvier 1667, l'Amiral se rendit avec les Chaloupes & les plus petits Bâtimens de la Flotte, dans le Port de Button, dont il trouva la Ville étroitement assiégée par les Macassarois, avec environ quatre cens cinquante Bâtimens, & plus de dix mille hommes. Les Hollandois ayant mis pied à terre, tombèrent d'abord sur les Barques de provision, que les Ennemis avoient tirées à sec, & en brûlèrent soixante, après une vive escarmouche. Ensuite ils assiégèrent l'Armée de Macassar, avec leurs petits Bâtimens. Leurs premières dispositions attirèrent bientôt un grand nombre de Bouguis, qui vinrent se rendre à Raja Palaka. Les Macassarois, qui voyoient leurs forces diminuer, craignant d'être attaqués dans leurs retranchemens, levèrent le Siège pendant la nuit, & mirent le feu à leur Camp; tandis que tous les autres Vaisseaux de la Flotte Hollandoise entroient successivement dans la Baye.

„ Les Ennemis envoyèrent ensuite des Députés à l'Amiral, qui ne les trouvant pas d'une qualité assez distinguée pour traiter avec lui, les renvoya jusqu'à trois fois; & ce ne fut que le 4. du même mois, que les trois principaux Chefs de l'Armée de Macassar vinrent se jeter à ses pieds, pour se remettre à la discrétion de la Compagnie. Toutes les Troupes ennemies ayant été desarmées, on en transporta cinq mille cinq cens hommes des plus robustes, dans une Isle qui est entre Button & *Pansiana*, ou *Pangasina*, & l'on en prit, pour Esclaves, environ quatre cens, tant hommes que femmes, outre cinq mille Bouguis, & quatre-vingt-six Pirogues des Ennemis, qui se rendirent à Raja Palaka. Trois cens autres Pirogues (d), qui avoient été prises sur le Roi de Button, lui furent restituées. Enfin, cette journée livra, entre les mains des Hollandois, plus d'onze mille personnes; quatre mille lasts de riz, trois cens Pirogues, qu'ils coulèrent à fond, dans la Baye de Button, trente autres Barques, qu'on donna au Roi & aux Grands du Royaume; dix des meilleures, dont on fit présent à Raja Palaka, & deux belles Jonques de guerre, que l'Amiral retint pour le service de sa Flotte, avec tous les principaux Chefs & Commandans de Macassar, qui demeurèrent auprès de lui comme prisonniers de guerre; sans parler du butin assez considérable, qui consistoit principalement en crisses, à poignées d'or & d'autres métaux, en armes à feu, javelots, quelque or, tant monnoyé qu'en lingots, & en cent quatre-vingt-quinze étendarts ou banderoles.

„ L'AMIRAL partit là-dessus pour Amboine, d'où il ne revint, à Button, que vers la fin de Juin, avec seize Bâtimens, Vaisseaux ou Yachts, & quatorze Chaloupes, parmi lesquelles il s'en trouvoit quatre du Roi de Ternate. Cette Flotte avoit été accueillie d'une si violente tempête, dans le trajet de Button aux *Bougeroenes*, que les Barques de Raja Palaka, qui étoient aussi parties d'Amboine, sous la conduite du Capitaine *Poleman*, en avoient été presque toutes dispersées; mais ce Capitaine rejoignit quelque-tems après l'Amiral, avec la Chaloupe la *Concorde*, qu'il

„ mon-

(d) Valentyn, qui donne la même Relation, n'en met que deux cens. C'est peut-être une faute dans la traduction.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1667.

„ montoit, & lui donna avis, qu'il avoit vû Raja Palaka en grand péril,
„ sans qu'il lui eût été possible d'aller à son secours. Sur ce rapport, l'Ami-
„ ral l'ayant renvoyé en Mer, avec deux Chaloupes, pour chercher le Ra-
„ ja, il le trouva enfin, après bien des fatigues. Tous deux furent
„ d'avis de passer, avec leur monde, à travers du Pays de *Boné*, sur la Côte
„ Orientale, pour se rendre par terre à Bontein, où étoit le rendez-vous de
„ l'Armée. Ils exécutèrent cette résolution avec beaucoup de courage, &
„ brûlèrent, en passant, plus de cent Négreries, outre une grande quantité
„ de paddy & de riz.

„ CEPENDANT l'Amiral étant arrivé aux environs de Bontein, trouva cet-
„ te Place bien fortifiée de palissades, & la Côte desservie par plusieurs
„ Fortins de terre, avec près de six mille Macassarais, pour la garde de ces
„ Postes. Il ne laissa pas d'y faire une descente & d'attaquer l'Ennemi, qu'il
„ parvint à déloger sans aucune perte considérable. Après avoir tout réduit
„ en cendres, la Flotte fit voile du côté de Macassar, où les Ennemis pa-
„ roissoient résolus de faire une vigoureuse résistance; mais on ne jugea
„ pas à propos de rien entreprendre contre eux, qu'on n'eût reçu des nou-
„ velles de Raja Palaka, & que les Barques ne fussent arrivées.

„ LE 19 Juillet, à la pointe du jour, les Ennemis commencèrent à
„ faire grand feu du Fort Royal, & à tirer une infinité de volées de ca-
„ non sur le *Tertolen*, que l'Amiral montoit; On ne manqua pas de leur ré-
„ pondre de toute l'Artillerie de la Flotte, qui continua de battre jusqu'à la
„ nuit, dont les Vaisseaux profitèrent pour s'éloigner de terre, ce qui fit
„ croire aux Ennemis que l'Amiral étoit mort. On se rendit ensuite de-
„ vant *Panakeke*, où les Troupes de Button arrivèrent aussi le 23, avec
„ vingt-quatre Barques montées de mille hommes. Les petits Batimens
„ ayant fait descente, mirent le feu au Village de *Batta-batta*; le 27, ils
„ canonnières *Borrambon*, & le lendemain, ils se portèrent devant *Gliffon*,
„ où, dans une vive escarmouche qu'ils eurent avec les Ennemis, ils per-
„ dirent un Lieutenant & quatorze hommes.

„ PEU après, l'Amiral ayant eu avis que les Ennemis avoient dessein de
„ couper le passage à Raja Palaka, & au Capitaine Poleman, qui ve-
„ noient de Bontein, avec leurs Troupes, n'eut rien de plus pressé que d'ac-
„ courir à leur secours. Il les trouva inopinément dans les environs de
„ *Patembean*, & apprit d'eux, qu'ils avoient eû une rencontre fort vive, a-
„ vec l'Ennemi; mais qu'ils étoient enfin demeurés victorieux. Ensuite
„ étant retourné avec sa Flotte, du côté de Gliffon, l'Amiral y fit descen-
„ te, le 2 Août, sans aucune résistance. Ce jour-là se passa en de furieu-
„ ses escarmouches, dans lesquelles les Hollandois eurent cinquante-six
„ hommes blessés; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne donnassent la chasse aux
„ Ennemis, jusques fort avant dans le Pays, après avoir totalement défait
„ leurs premières Troupes. On fut informé, qu'en deux rencontres, ils a-
„ voient perdu plus de mille hommes, & que Craen *Montemarano* avoit
„ abandonné les Hollandois, & s'étoit de nouveau rangé sous les étendards
„ du Roi de Macassar, laissant aux premiers son fils aîné avec une de ses
„ sœurs. Speelman n'avoit plus alors qu'environ treize cents hommes, tant

„ Soldats

Soldats, que Matelots, sans compter les Naturels du Pays. Le Yacht le *Nuijsenborg*, qui étoit parti le 6, de Macassar, se trouva le lendemain en grand danger; Quarante-cinq Esclaves de l'Isle, & quinze Prisonniers de distinction, qui s'étoient rendus aux Hollandois, devant cette Place, ayant brisé leurs fers, égorgèrent la garde avec des bambous aiguisés, & alloient s'emparer du Bâtiment, sans le secours qu'il reçut d'un autre Vaisseau, & l'effet d'un coup de canon chargé de feraille, qu'on tira à propos sur ces Traîtres, qui furent tous massacrés dans la fureur de la mêlée.

L'Armée de Boni, composée de six mille hommes, étant partie de Turate, sur les Vaisseaux Hollandois, étoit arrivée devant Glisson, & y avoit mis pied à terre. Raja Palaka avoit donné, la nuit précédente, un assaut sur Turate, & chassé l'Ennemi de trois Postes. Les Hollandois avoient alors, à Glisson, environ sept mille Bouguis, trois mille Ternatois & Buttonois, outre les Troupes des Capitaines *Joncker* & *Strycker*, avec quatre pièces de canon. L'Armée ennemie étoit forte d'environ vingt mille hommes.

Le 18, l'Amiral & son Conseil ayant résolu, avec Raja Palaka, d'attaquer, pendant la nuit, le Château de Glisson, avec cent hommes d'élite & bien armés, sous la conduite d'un transfuge, ce dessein leur réussit si bien, qu'à trois heures du matin l'Amiral apprit que Raja Palaka s'étoit rendu maître de ce Poste, & demandoit du secours, qui lui fut envoyé tout de suite. Ce renfort arriva très-à propos, parceque les Ennemis donnèrent cinq assauts furieux sur la Place, depuis six heures du matin jusqu'à midi; mais ils furent toujours vigoureusement repoussés, & forcés enfin de se retirer jusqu'à cinq heures du soir, qu'ils revinrent à la charge avec tant de furie, que la victoire eut été fort douteuse, si les Assiégés ne se fussent parfaitement bien tenus sur leurs gardes.

Les Ennemis furent d'abord arrêtés par l'effet de quatre bombes & autant de grenades; une sortie qu'on fit sur eux, dans ce moment, les mit en fuite jusqu'à leur premier *Pagger*, ou Fortin, qu'ils furent contraints de quitter, à cause des bombes & des grenades qu'on y jettoit du Château. Ce Fortin, & un autre proche de Glisson, étoient situés si avantageusement, que les Ennemis auroient pu de-là canonner la Flotte, & il parut que c'étoit aussi à ce dessein, qu'ils avoient commencé à y dresser quelques Batteries. Leurs transfuges apprirent ensuite, qu'ils avoient perdu beaucoup de monde, entr'autres le Roi de *Mandbar*, le fils aîné de Craen *Linqes*, & plusieurs des principaux de leur Noblesse. La perte, du côté des Hollandois, ne s'étoit montée qu'à six Bouguis tués & cinquante blessés. On commanda ensuite des Soldats Hollandois, avec les Bouguis du Capitaine *Poleman*, pour la garde des Forts de Glisson; & la même nuit, les Troupes de Boni s'étant avancées jusqu'au-dessous de l'Armée Royale, avec huit pièces de canon, elles y répandirent l'allarme de toutes parts.

Le lendemain, à la pointe du jour, les Ennemis ayant rassemblé toutes leurs Forces, vinrent donner un rude assaut au *Pagger* de Glisson; mais ils furent vigoureusement repoussés. Après s'être retirés dans le

XV. Part.

Q

„Fort

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1667.

„ Fort du Sud, ils l'abandonnèrent le jour suivant aux Bouguis, qui y mirent le feu, & retournant à grosses troupes sous le Fort Royal, chacun avec sa charge de paddy sur les épaules, les Macassarais, qui les virent, les chargèrent sifflamment, qu'après un combat fort vif, pendant deux ou trois heures, les deux partis se séparèrent sans pouvoir ni l'un ni l'autre s'attribuer l'honneur de la victoire. Cependant les Ennemis, quittant bientôt leurs retranchemens, allèrent camper à la portée de canon du Pagger Hollandois. On les y attaqua, la nuit du 26, avec tant de bonheur, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, laissant une trentaine de morts, & tout leur Camp au pillage des Hollandois, qui brûlèrent & saccagèrent tous les Villages à deux lieues au Sud de Macassar. L'Amiral ayant fait aussi démolir tous les Forts & Pagers qu'il avoit pris à Gliffon, fit voile, la nuit du 2 Septembre, pour se rendre au Sud de la Rivière d'Ayen, où il mit tout son monde à terre, sans aucune résistance. Quand l'Armée s'y fut bien retranchée, Raja Palaka s'avança jusqu'aux travaux des Ennemis, qu'il délogea; & ce succès fut immédiatement suivi de la prise d'un de leurs Pagers, situé sur la Côte, dont il enleva l'Artillerie.

„ Le 17. du même mois, les Hollandois eurent un autre combat des plus rudes avec les Ennemis, qui furent défaits & mis en fuite, avec perte de trente Malais, sans compter les Macassarais, parmi lesquels se trouvoient trois personnes de marque. Cette victoire ne couta, aux premiers, que sept Bouguis tués & soixante blessés. Un grand nombre de ces Peuples vint se rendre au Raja, sous la conduite des principaux de sa famille. Le Roi de Panna, son proche Parent, qui tenoit aussi la Campagne, avec un Corps d'environ cinq mille hommes, s'étoit approché jusqu'à seize miles de Macassar, & avoit pillé & saccagé plusieurs Villages sur sa route. D'un autre côté, le Roi de Biema, qui depuis sa délivrance de Button, avoit toujours paru fort attaché à la Compagnie, venoit de se jeter de nouveau dans les Troupes du Roi de Macassar, après avoir misérablement massacré neuf Hollandois, à bord d'une Chaloupe. Le premier jour du mois d'Octobre fut marqué par un nouvel avantage, que les Hollandois remportèrent sur un Corps de huit à neuf cents hommes des Troupes ennemies. Deux jours après, Raja Palaka chassa quelques Macassarais, qui étoient occupés à construire un Fort dans les environs de Pattembite. L'avis qu'on eut d'une irruption qu'ils méditoient de faire dans le Pays des Bouguis, avec trente-deux Pirogues & mille hommes, obligea l'Amiral d'y envoyer, en toute diligence, trois Vaisseaux & deux Chaloupes. La nuit du 8, on reçut un nouveau renfort de trente Déserteurs de Sopping, qui avoient perdu leur Roi dans les montagnes. Plusieurs proches Parens de Raja Palaka ayant joint les autres dans le Village de Sanrangen, il y alla la nuit suivante, & en revint le matin, avec cent cinquante hommes & deux cents trente-sept femmes, ou enfans. Ce Raja s'étant remis tout de suite en Campagne, battit encore les Ennemis à différentes reprises, & se rendit maître de trois de leurs Pagers, où il trouva entr'autres onze pièces d'Artillerie; mais il reçut deux légères blessures.

„ DES

„ DES avantages si fréquens, quoique peu considérables, avoient si fort
 „ abbatu le courage des Ennemis, que l'Amiral crut devoir profiter de cet-
 „ te consternation pour leur faire des propositions de Paix. Le Roi de
 „ Macassar reçut bien ses Députés, & demanda une trêve de trois jours
 „ pour se résoudre. Le 1^{er} de Novembre, ses Ambassadeurs arrivèrent au
 „ Camp des Hollandois, avec une suite d'environ deux cens hommes. On
 „ les renvoya le lendemain, accompagnés de deux Députés, qui eurent
 „ ordre de déclarer au Roi, de vive voix, que s'il avoit quelque chose à
 „ proposer, ou à repliquer, il le fit avant les six heures du soir, parcequ'a-
 „ lors la trêve seroit finie. Les Députés furent conduits à l'audience du Prin-
 „ ce. Après avoir entendu leur Commission, le Conseil parut fort embar-
 „ rassé sur le parti qu'il devoit prendre; Enfin *Crongron*, l'un des princi-
 „ paux Ministres, rompant le silence, dit en riant: *Hé bien! les Hollandois*
 „ *n'ont ils pas raison? Qu'est-il besoin de consulter davantage? Si nous ne voulons*
 „ *pas les attaquer, ils nous attaqueront nous-mêmes.* Les Députés furent con-
 „ gediés avec cette réponse.

„ DANS ces entrefaites, les Craens *Layo & Bancala* s'étant fait voir sur
 „ la Rivière, comme s'ils eussent voulu se rendre, l'Amiral leur envoya
 „ Raja Palaka, chargé de quelques présens, qu'ils acceptèrent avec recon-
 „ noissance: Ces deux Craens avoient la garde d'un petit Pagger, derrière
 „ celui de la Pointe de la Rivière d'Ayen; Raja Palaka convint, avec eux,
 „ qu'on iroit les attaquer, entre le 2 & le 3 Novembre, & qu'ils seroient sem-
 „ blant de se défendre; mais qu'après quelques décharges en l'air, ils sor-
 „ tiroient de leur Poste, pour aller chez eux rallier leurs Troupes & sollici-
 „ ter leurs Voisins, à venir se rendre, à leur exemple, entre les mains de
 „ la Compagnie, comptant qu'ils pourroient joindre l'Armée Hollandoise
 „ avec cinq mille hommes armés. Ce projet fut exécuté à point nom-
 „ mé, & malgré la résistance du premier Pagger, une Batterie de six pié-
 „ ces de canon l'obligea bien-tôt de se rendre. Outre ces deux Pag-
 „ gers, les Hollandois en trouvèrent deux autres abandonnés, qu'ils rédui-
 „ sèrent en cendres. Le 4, Raja *Cajo* fut envoyé, avec cinq Barques, du
 „ côté de Turate, pour porter aux Grands de ce lieu-là quelques présens.
 „ Le Prince *Calematta*, qui servoit dans les Troupes de Macassar, avoit
 „ fait connoître son desir de se reconcilier avec la Compagnie & avec le
 „ Roi de Ternate son frère. Il y avoit encore, sur le bord de la Rivière, un
 „ Pagger, que les Ennemis abandonnèrent, & qu'on démolit ensuite; un
 „ autre plus grand, mais presque tout demantelé & muni de peu de mon-
 „ de; un troisième, où le Roi étoit logé, tomboit aussi en ruine; & il pa-
 „ roissoit que l'Ennemi eut dessein de décamper de-là pour aller se poster
 „ sur le bord de la Rivière de Gresse. Au bout du Bois, il y avoit un
 „ grand Pagger derrière Borrombon, que Craen *Lingues* gardoit; mais on
 „ en avoit déjà retiré l'Artillerie. L'Amiral s'y rendit le 7, avec Raja
 „ Palaka, suivis de deux cens Soldats Européens & des Troupes d'Amboi-
 „ ne; ils mirent d'abord le feu au Bourg de Bonaye, & résolurent de rele-
 „ ver un vieux Pagger au bout du Bois, pour favoriser l'attaque du Châ-
 „ teau de Lingues, & se porter ensuite sur Borrombon, au cas de réussite
 „ de la première entreprise.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1667.

„ Le Roi & son Peuple, qui voyoient toutes ces dispositions, sem-
bloient être fort portés pour la Paix; mais Craen *Tello* y étoit d'autant
plus contraire. Il vouloit à tout risque livrer Bataille à l'Armée Hollan-
doise. Craen *Gresse* étoit arrivé à *Wadjo*, sans y avoir trouvé de secours
considérable. Raja Panna, neveu de Raja Palaka, & qui suivoit le mê-
me parti, avoit décampé de *Beron* pour aller à *Sopping*, où il étoit en
bonne posture. Daen *Pabile*, & ceux de *Loubou*, s'étoient battus à diver-
ses fois contre ceux de *Wadjo*, & avoient eu l'avantage sur ces der-
niers, qui, à cause de l'incendie des Villages aux environs, s'étoient re-
tirés jusqu'à leur principale Négrerie. La plupart des Peuples de deçà
la Rivière s'étoient rangés sous l'obéissance des Hollandois, & les au-
tres avoient pris le parti du Roi de Macassar. Ceux de *Lamoure* avoient
imploré la protection de la Compagnie, contre l'oppression insupportable
de Daen *Matuane*, & ceux de *Biema* désapprouvoient bien l'attentat
& meurtre commis par leur Roi; mais ils n'avoient pas encore député
à l'Amiral pour renouveler le Traité, ni envoyé les frères de l'Assassin
qu'il avoit demandés.

„ TELLE étoit la situation des choses, le 7 de ce mois, lorsqu'on vit ar-
river, au Camp Hollandois, des Ambassadeurs du Roi de Macassar,
chargés d'une lettre & de sept sacs, qui contenoient trois mille trois
cens quatre-vingt quatorze risdales. L'Amiral y répondit, de son côté,
par l'envoi de quelques Députés, qui revinrent le lendemain avec trois
Macassarois, dont la Commission n'aboutissoit qu'à demander, de la part
de leur Prince, une trêve de dix jours dans toute l'étendue de son Royau-
me, pour pouvoir se déterminer sur les conditions de la Paix; mais on
ne voulut lui accorder que trois jours.

„ En attendant, sur les avis qu'on reçut, que les Craens *Layo* & *Bancala*
étoient déjà sur pied, qu'ils avoient brûlé les habitations frontières de
la juridiction du Roi, & dirigé ensuite leur marche du côté de *Linques*,
où Craen *Linques* s'étoit aussi rendu, avec trois cens hommes, pour
solliciter, à ce qu'on croyoit, le Peuple à la revolte contre ce Prince,
l'Amiral jugea à propos d'y envoyer la Chaloupe le *Dauphin*, avec un
Député, pour les assurer des bonnes intentions de la Compagnie. On tra-
vailloit en même-tems à rassembler les Alliés de *Turate*. Craen *Tello*
étant tombé malade, avoit été obligé de se faire transporter à *Jompan-
dan*, & Craen *Callematta* étoit parti de compagnie. Le Roi avoit com-
mencé de fortifier le Village de *Bonte Birain*, sur la Rivière de *Gresse*;
mais l'on fut informé qu'il n'étoit gardé que par une dizaine d'hom-
mes, & que généralement tout le Pays de Macassar aspirait après la
Paix. On n'en étoit pas fort éloigné, puisqu'elle se fit le 13 de ce
mois, à des conditions extrêmement avantageuses pour la Com-
pagnie (a).

Conclusion
de la Paix.

(a) Nous avons promis d'en rapporter les
Articles. Les voici en moins de paroles.

1. On confirme les Traités du 19 Août, &
2 Décembre 1660, dans tous leurs points,

pour autant qu'il n'y a pas été dérogé par
le présent Traité.

2. On livrera incessamment à l'Amiral,
sans exception, tous les Européens, Sujets
de

de la Compagnie, qui se trouvent à Macassar, soit qu'ils y soient passés en dernier lieu, ou dans d'autres tems.

3. On restituera à la Compagnie tous les effets qu'on a recouvrés du naufrage du Vaisseau la *Baïenne*, & du Yacht la *Lienne*, à l'exception de huit pièces de canon de fer, au cas qu'il se trouve, que la Compagnie en a été satisfaite.

4. On fera prompte & bonne justice, en présence du Résident de la Compagnie, de tous ceux qui seront trouvés coupables des assassinats commis en la personne de plusieurs Hollandais, & la Régence de Macassar en fera une exacte recherche, pour qu'il en soit statué un exemple.

5. Elle s'oblige en particulier de contraindre tous les Débiteurs de la Compagnie à lui payer au plutôt leurs arrérages, sinon cette année, du moins pour le plus tard l'année prochaine.

6. On fera sortir de Macassar & des Pays de son ressort, tous les Portugais & leurs adhérens qui s'y trouvent, sans aucune exception; Et comme on doit croire que les Anglois font de grands Boute-feux, qui ont eu la principale part à l'infraction des derniers Traités, les Régens de Macassar seront tenus de leur faire aussitôt évacuer le Pays, à la première occasion, sans permettre jamais à ces deux Nations, ou à d'autres de l'Europe, d'y venir exercer le Commerce, ni même d'y rester, après le dernier du mois de.... tout au plus tard.

7. La Compagnie jouira du Commerce libre dans tout le Macassar, à l'exclusion de toute autre Nation, soit Européenne ou Indienne, sans que personne puisse y apporter des toiles ou autres marchandises de Comandol, de Surate, de Perse & de Bengale, ni aucunes denrées de la Chine, sous peine de confiscation des effets, au profit de la Compagnie, & de correction arbitraire. On n'en excepte que les grosses toiles telles qu'on les fait sur la Côte Orientale de Java.

8. On accorde aussi à la Compagnie l'exemption de tous Droits d'entrée ou de sortie.

9. Les Régens ou les Sujets de Macassar ne pourront naviguer (1) à l'avenir qu'à Baly, à la Côte de Java, à Jacatra, Bantam, Jamby, Palembang, Johor & Borneo, & ils seront tenus de se munir, à cet effet, des passe-ports de l'Officier qui commande ici de la part de la Compagnie, sous peine d'être trai-

tés comme ennemis & saisis; sans qu'il leur soit désormais permis d'envoyer aucuns Bâtimens à Bina, Solor, Timor, &c. ou à l'Est de la Pointe de *Laffen*, qui est la Partie Orientale du Golfe de Saicyer, ni de l'autre côté, au Nord ou à l'Est de Borneo, pour aller à Mindanao, ou aux Isles voisines, sous peine de la vie & de confiscation des biens de ceux qu'on y trouvera.

10. Tous les Forts situés le long de la Côte de Macassar, comme *Berrambon*, *Pannekete*, *Gresse*, *Mariffon*, *Berrebas* ou autres, seront incessamment démolis; à l'exception seulement du Château de *Samboupa*, qui restera au Roi; & l'on ne pourra plus en bâtir de nouveaux, soit là ou ailleurs, que du commun consentement de la Compagnie.

11. Le Fort Septentrional, nommé *Joupanadan*, sera évacué tout de suite par les Troupes de Macassar, & livré en bon état à la Compagnie, pour y mettre Garnison; le Village & les Terres de sa dépendance devant y rester comme auparavant, sans que le Gouvernement de Macassar puisse se mêler en aucune façon des Habitans; Bien entendu que les Marchands payeront au Roi, pour leur trafic, tels droits & péages, dont on conviendra ultérieurement, & que la Compagnie ne donnera point d'asyle, dans l'étendue de son ressort aux Malfaiteurs ou Débiteurs du Roi & des Grands. On relèvera aussi incessamment la Loge de la Compagnie, soit dans l'intérieur du Fort, ou au dehors, à son choix.

12. La Monnoye de Hollande, qui a cours à Batavia, l'aura aussi à Macassar au même prix; & si le Peuple témoignoit de la répugnance à la recevoir, le Gouvernement se charge de la lui faire agréer par force.

13. Pour amende de la dernière infraction de la Paix, le Roi & les Grands promettent de livrer, à la Compagnie, mille Esclaves des deux Sexes, ou d'en payer la valeur en canon, en or, ou en argent, à raison de deux Teils & demi, ou de quarante Mazes d'or de Macassar chaque Esclave.

14. Le Roi & les Grands de Macassar ne pourront se mêler, à l'avenir, des affaires du Pays de Biema & de son ressort, ni jamais l'aider directement ou indirectement contre la Compagnie.

15. Lesdits Régens, informés de l'horrible assassinat, dont le Roi de Biema, son Gendre Craen Dempo, Raja Tamborra, Raja Sangarra, & leurs adhérens, au nombre de vingt-

(1) Le Traducteur avoit mal rendu les mots de *onten meken*, par ceux de *faire bâtir aucunes Bourges ou Vaisseaux*. Ainsi la Note qu'on a ajoutée, d'après cet article, ci-dessus, pag. 89, tombe d'elle-même.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CHÉRES, OU
MACASSAR.
1667.

vingt-cinq personnes, se sont rendus coupables envers la Compagnie, s'engagent de lui livrer Raja Biema & ceux de ses Complices qui pourront être découverts, pour qu'ils soient punis comme ils le méritent; de même que Craen *Montemaran* (1), s'il n'y a demande en toute soumission pardon de son crime.

16. Ils restituèrent, au Roi de Button, tous ses Sujets, qui ont été faits prisonniers, dans la dernière invasion des Macassarais, avec le prix reçu de ceux qui sont morts depuis leur vente; & renoncèrent très-expressement à toutes prétentions sur ses Etats.

17. Ils restituèrent de même au Roi de Ternate, les Habitans des Isles *Kulais*, & les canons qu'ils lui ont enlevés; déclarant n'avoir aucune prétention sur ces Isles, & renonçant, en faveur dudit Roi, à toutes celles qu'ils forment sur les Isles *Saleyer* & *Pangisina*, sur toute la Côte Orientale de Celebes, y compris les Isles de *Bangay*, de *Gapy* & autres, situées le long de cette Côte; comme aussi entre *Manibar* & *Manado*, sur les Pays de *Lambagy*, *Caudiepan*, *Bool*, *Tontoli*, *Dampellar*, *Balaisseng*, *Silensac* & *Cejely*, qui appartenoient anciennement aux Rois de Ternate, & que lesdits Régens de Macassar leur cèdent à perpétuité, promettant de ne jamais les troubler à l'avenir dans la possession de ces Terres.

18. De plus, lesdits Régens renoncèrent à tous droits de souveraineté sur les Pays de Bouguis & de Loubou, dont ils reconnoissent les Rois, Princes & Seigneurs pour libres & indépendans, & déclarent n'avoir pas la moindre prétention à leur charge; promettant de remettre en pleine liberté, sans aucun délai, le vieux Roi de Sopping, ses terres, femmes, enfans, domestiques & effets sans exception, & de nous les délivrer, avec tels autres Seigneurs Bouguis, qui peuvent se trouver encore au pouvoir du Roi de Macassar, y compris leurs femmes & enfans.

19. Ils déclarent aussi reconnoître pour libres, les Rois, Seigneurs & Etats de *Layo* & de *Bancala*, avec tout le Pays de *Turate* & de *Badjing* & leurs dépendances, qui se sont soumis à la Compagnie pendant la Guerre.

20. Tous les Pays conquis, par la Compagnie & ses Alliés, depuis *Bouliou-Bouliou* jusqu'à *Turate*; & de-là jusqu'à *Bangaya*, leur demeureront en propriété, selon le droit de la Guerre, le Roi de Macassar n'y ayant plus rien à prétendre; mais le tout

restant à la disposition de la Compagnie, pour en faire ce que bon lui semblera; & dès que les Rois de *Panna* & de *Bacca* seront arrivés, on pourra désigner ce qui nous revient au Nord de Macassar, en vertu du même droit de conquête.

21. Les Pays de *Wadjo*, *Bouliou-Bouliou* & *Manibar*, s'étant rendus coupables envers la Compagnie & ses Alliés, lesdits Régens promettent de les abandonner, sans leur prêter directement ou indirectement la moindre assistance contre nous.

22. On est aussi convenu que les Bouguis & les Turatois, qui ont des femmes de Macassar, & les Macassarais, qui en ont de Bouguis & de Turate, pourront emmener chacun la sienne, selon que bon lui semblera, comme il est convenable; & l'on ne recevra désormais, dans les Etats de part & d'autre, aucun des Sujets respectifs, qui voudroient s'y retirer, que du consentement de leurs Rois & Seigneurs légitimes.

23. Les Régens de Macassar, conformément au 6me. Article, promettent de fermer leur Pays à toutes les autres Nations, & de leur en défendre l'entrée de toutes leurs forces; mais au cas qu'ils n'en fussent pas en état, pour lors ils devront demander, à cet effet, le secours de la Compagnie, qu'ils reconnoissent comme leur Protectrice, & qu'ils seront aussi tenus d'assister, de leur côté, en étant requis, sans entrer en aucune négociation de Paix avec ses Ennemis.

24. Dans ce Traité de Paix perpétuelle, d'Amitié & d'Alliance, sont compris les puissans Rois de Ternate, Tidor, Bachian, Button; les Rois de Bouguis, Sopping, Loubou, Turate, Layo, Badjing, avec tous leurs Pays & Sujets; comme aussi Biema, de même que tels autres Souverains & Princes, qui demanderont par la suite à entrer dans cette Alliance.

25. S'il arrivoit qu'il s'élevât des différends entre les Alliés respectifs, les parties ne pourront pas d'abord recourir aux armes; mais elles devront en instruire le Capitaine des Hollandois, pour qu'il tienne d'accorder les choses à l'amiable; & si l'une des parties ne vouloit pas entendre raison, alors tous les Alliés seront obligés de venir au secours de l'autre.

26. Après la conclusion de ce Traité, le Roi & les Grands de Macassar seront tenus d'envoyer à Batavia, avec l'Amiral, deux des principaux Rois du Conseil, à leur choix, pour présenter ce Traité à M. le Gouverneur Général & à M.M. du Conseil des Indes, & leur

(1) Voyez ci-dessus, pag. 126.

leur en demander la ratification, sous l'assurance, que lesdits Députés s'en retourneront satisfaits; mais il sera libre, à M. le Général, s'il le souhaite, d'exiger deux fils des principaux Rois, pour rester auprès de lui comme Otages, aussi longtems qu'il le jugera nécessaire; Néanmoins, après une année, le Roi de Macassar pourra les faire relever par d'autres: & la Compagnie sera tenuë de leur faire porter l'honneur & le respect convenables, sans souffrir qu'on leur fasse la moindre violence.

27. Pour ampliation du 6me. Art., on accorde à la Compagnie la permission de transporter à Batavia les Anglois, qui sont dans ce Pays, avec tous leurs effets, sans que le Roi puisse s'y opposer.

28. De même pour ampliation du 15me. Art., il a été promis, que si dans dix jours on ne trouve pas morts ou vifs les Rois de Biemas & de Montemarano, on mettra alors en dépôt, entre les mains de la Compagnie, les fils de ces deux Princes.

29. Le Gouvernement promet à la Compagnie de lui payer en dédommagement des fraix de la Guerre, la somme de 5000. rixdales, en cinq Mousfons consécutives, soit en canon, en marchandises, or, argent ou joyaux, suivant leur prix.

30. Et pour plus religieuse observation de tous ces Articles, le Roi de Macassar & les Grands de son Royaume d'une part, l'Amiral, pour la Compagnie d'autre part, ainsi que les Rois & Princes compris dans cette Alliance, après l'invocation du saint Nom de Dieu, les ont jurés, signés & scellés, chacun en sa manière, dans une Tente dressée en rase campagne, aux environs de *Berembon*, sur le propre Territoire de la Compagnie, le Vendredi, 18 Novembre 1667.

Dans le courant du mois de Mars de l'année suivante, on fit encore d'autres Traités avec les Rois de Tello & de Linques. On se contentera d'en extraire les conditions, acceptées par ces Princes.

Je soussigné *Paducea Siri Sultan Harouna Chir*, Roi de Tello, devenu Ami & Allié de la Compagnie, dans la dernière Paix faite avec le Royaume de Macassar, me rappelant la fidélité & le soin paternel, dont la Compagnie use constamment envers ses Amis & Alliés: déclare, par ces présentes, que j'ai résolu, de l'avis des Seigneurs de mes Etats, de mes Frères & de mes Sujets, de m'allier & m'engager, moi & les miens, aussi bien que tout mon Royaume, encore plus étroitement avec la même Compagnie, & de la prier de me recevoir en sa protection, non-seulement moi en

particulier, mais aussi tous mes Enfants, afin que tant durant ma vie qu'après ma mort, ils puissent être considérés avec moi, comme Amis & Alliés de la Noble Compagnie des Indes Orientales, qui nous prend sous sa garde paternelle, pour que personne au monde ne nous fasse le moindre tort ou outrage. Surquoi le Sr. Cornelle Speciman, Amiral &c., ayant bien voulu accepter amialement & avec cordialité, les propositions que je lui ai fait faire par les Rois de Ternate & de Linques; c'est pourquoi j'en engage moi & les miens, à toute fidélité sincère envers ladite Compagnie, nous remettant entièrement à ses généreux soins; & comme ses Amis & ses Ennemis sont aussi les nôtres, nous serons toujours prêts d'aller à la Guerre avec elle, par-tout où nous serons appelés. Au cas que je vienne à décéder, mes Enfants & les Enfants de mes Enfants demeuront sous sa tutelle & protection paternelle, & si moi ou eux ne laissons point de Descendans, les Seigneurs de mon Royaume, mes Frères & autres Parens, ne pourront élire au Roi à ma place, que de l'avis & consentement de la Compagnie; Et même, si mes Enfants ne se comportent pas comme ils doivent, elle pourra élire quelqu'autre des plus proches à leur place, pour le bien de mes Etats & celui de mes Sujets; confiant le tout de bon cœur à la direction de la Compagnie. En foi dequoi &c. "

Fait à Tello, le 9 Mars 1668.

Je soussigné *Mamalyang*, Roi héréditaire de *Chintana Linques*, & Baron dans le Royaume de Macassar, ayant mûrement examiné le Traité ci-dessus, par lequel le Roi de Tello mon frère s'est allié & engagé à la Compagnie des Indes, en ma présence; déclare, pour moi & pour mes Fils & Filles, Domestiques, Pays & Peuples, non-seulement que je m'oblige de même envers ladite Compagnie, mais que je me mets aussi entièrement sous son obéissance & sa protection, promettant de lui être dès maintenant & à jamais fidèle dans tous ses commandemens, dans son service & ses ordonnances; En foi dequoi, moi & mon Fils *Tartara Cranioan Patena*, avons signé, scellé & juré cet Acte, entre les mains de l'Amiral, & en présence de tous les Rois Alliés, qui l'ont de même signé comme témoins, savoir le puissant Roi de Ternate, le Roi de Palaka, le Prince Calamatta & le Roi de Lajo, le 13 de Mars 1668. "

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1668.

§. III.

Conquête de Macassar, par les Hollandois, en 1668 & 1669.

Nouvelle
rupture de la
Paix.

LES réjouissances qui se firent à Batavia, pour la Paix de Macassar, étoient à peine finies, & l'Amiral Speelman, après avoir pris possession du Fort de Jompandan, dont il changea le nom en celui de *Rotterdam*, s'occupoit encore à s'assurer des fruits de sa victoire, lorsque les perfides Peuples, qu'il venoit de soumettre, s'emparèrent, par trahison, de deux de ses Chaloupes, chacune montée de huit Hollandois & de six Bouguis, qu'ils massacrèrent tous, sans épargner même les Capitaines *Commers & Haamstede*. Ce tragique événement arriva au mois d'Avril 1668. Les Rois de Tello & de Linques, qui peu de jours auparavant s'étoient engagés de la manière la plus solennelle envers la Compagnie, furent les premiers qu'on vit lever l'étendard de la révolte; mais ce malheur fut compensé par l'arrivée de cinq cens Bouguis, qui joignirent les Hollandois, dont le courage n'étoit pas peu abbatu par les maladies. Au mois de May, il leur mourut plus de cent hommes, & presque tous les autres étoient travaillés de fièvres malignes. L'Amiral même s'en trouvoit si incommodé, que pour changer d'air, il se mit en Mer, à bord d'un Yacht, en attendant les secours. Ce fut pour faciliter la jonction de ceux qu'on se promettoit des Alliés de Turate, qu'il fit occuper de nouveau le Paggar de *Batta-Batta*, dont la situation, au Nord de Samboupo, lui devenoit importante à plusieurs égards.

Les Bouguis s'étant mis en Campagne, du côté de *Maros*, remportèrent, le 12 Août, une victoire signalée sur les Ennemis, qu'ils mirent en fuite, & dont ils coupèrent soixante-cinq têtes, parmi lesquelles se trouva celle de *Paye Lingen*, un des principaux Chefs des Macassarois; mais les Hollandois perdirent en échange le Yacht *Parmerland*, qui tirant, avec quelques autres Vaisseaux, sur le Fort de Samboupo, fut brûlé de ses propres poudres. Raja *Loubou*, qui jusques-là avoit suivi leurs drapeaux, étoit passé du côté de l'Ennemi avec dix des siens. Enfin, les avantages ne balançoient encore que foiblement les pertes, lorsqu'il arriva, de Batavia, trois Vaisseaux, qui avoient à bord trois cens soixante-quinze hommes de nouvelles Troupes.

Dès que l'Amiral eut reçu ces renforts, il s'avança si près des Ouvrages de l'Ennemi, que suivant l'expression de la Relation, on pouvoit se donner la main les uns aux autres. On eut bien-tôt recours aux Négociations de Paix. Les Rois de Goa & de Tello avoient aussi envoyé une Lettre au Gouverneur Général & au Conseil des Indes, par quelques Messagers de Macassar, partis le 18 Septembre; mais qui ne la rendirent que cinq mois après. Comme ces deux Rois tâchoient de se purger de la dernière rupture, dont ils rejetoient toute la faute sur l'Amiral Speelman, on peut juger qu'ils se trouvoient dès lors fort pressés & dans un grand embarras

embarras de se tirer d'affaire. Cependant leur opiniâtreté continuoit de leur causer autant de mal que les armes des Hollandois.

Ces derniers n'eurent plus qu'une fuite d'avantages rapides. Le 2 Octobre, leurs Bouguis prirent d'assaut la Forteresse de *Barras*, y firent trois cens prisonniers, tant femmes qu'enfans, & emportèrent trente-six têtes. Il y eut ensuite une escarmouche, dans laquelle les Ennemis eurent encore du pire. Le 12, les Hollandois avoient aussi pris d'assaut un Pagger assez considérable entre la Mer & Samboupo, & l'Ennemi travailloit à faire un nouveau retranchement, pour remplacer cette perte. Les Bouguis étant sortis du Fort Hollandois de Maros, s'étoient avancés jusqu'à la Négrerie *Pamadingan*, & s'y étoient renforcés dans deux Paggers, jusqu'au nombre de trois mille, après avoir brûlé tout ce qui s'étoit présenté sur leur route.

Au commencement du mois d'Avril 1669, on renouvela les Négociations pour la Paix; mais l'opiniâtreté des Ennemis fut encore un obstacle à la conclusion. Cependant il en mouroit de faim tous les jours, & les Hollandois les serroient de si près, dans leur Fort de Samboupo, qu'ils n'en étoient éloignés que d'un jet de pierre. Au mois de May leurs travaux se trouvèrent avancés jusqu'à une verge de ses murailles, & en état de soutenir un rude assaut. D'un autre côté, Crain *Jerénica*, un des plus fameux Généraux de l'Ennemi, étoit venu au secours du Roi de Macassar, avec deux ou trois mille hommes, dont les Hollandois étoient journellement menacés; mais ils n'avoient fait encore aucune entreprise considérable, si ce n'est que la nuit du 13 au 14, ils attaquèrent, avec dix ou douze Barques remplies de monde, le Yacht le *Schelvis*, qui les repoussa vigoureusement, quoiqu'il n'eut pas plus de dix-huit hommes en état de combattre.

SUIVANT les rapports des transfuges de Samboupo, au commencement du mois de Juin, la disette des vivres y étoit grande parmi le Peuple; mais les principaux n'en montroient pas plus d'inclination pour la Paix. Les Assiégés travailloient, depuis quelque-tems, à une Mine, qu'ils firent jouer le 17, avec tant de succès, qu'elle enleva un grand pan de la muraille. Les Assiégés bouchèrent aussitôt la brèche avec des gabions & autres choses; Les Hollandois y revinrent si souvent à l'assaut, qu'ils gagnèrent la muraille; mais ils y trouvèrent tant de résistance, qu'ils ne purent se rendre maîtres du Château & de la Ville de Samboupo, que le 24 Juin, après que les Ennemis s'en furent retirés, pour la plupart, au Château de Goa, où ils manquoient de toutes choses.

ENFIN, le mois suivant, on conclut un nouveau Traité de Paix, par lequel le Roi & les Grands de Macassar s'obligeoient d'observer, de point en point, celui du 18 Novembre 1667; de livrer à la Compagnie toute leur Artillerie, de démolir & de raser toutes leurs Fortifications, sans en pouvoir jamais faire de nouvelles, & de donner des Otages, pour la sûreté de leurs engagemens. On ne peut guères se dispenser de rapporter aussi en substance ces derniers Articles, avec les Lettres de soumission de quelques-uns des Rois de Macassar, pour faire voir de quelle manière la

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.
1668.

1669.

Les Hollandois se rendent maîtres de Samboupo.

Traité de Paix, qui soumet Macassar à la Compagnie.

R

Com-

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

1669.

Compagnie a mis, sous son obéissance, cette Nation superbe & perfide, qui depuis longtems étoit la terreur & le fléau de tous ses Voisins (a).

(a) Le Roi & les Grands de Tello, avec le Crain Linques, ayant fait les soumissions requises à la Compagnie, ont été de nouveau reçus dans son Alliance, aux conditions suivantes;

1^o. Qu'ils garderont saintement & à perpétuité les anciens Traités; déclarant qu'ils ne les ont violés que par leur pernicieux Conseil; qu'ils en sont fort fâchés; qu'ils se reconnoissent infiniment obligés à la Compagnie, d'avoir bien voulu leur pardonner à leur très-humble prière; & qu'ils s'en remettent à ses bontés; la suppliant néanmoins, qu'à l'égard des sommes, qui lui ont été promises par le Traité de Bonaye, il lui plaise de ne pas permettre qu'ils soyent surchargés au-delà de leurs forces, parcequ'ils se trouvent dans l'impuissance d'y satisfaire.

2^o. Qu'ils repurent à grand grace & bien-fait, que la Compagnie veuille bien leur laisser leurs armes de main & leurs mousquets, en considération qu'ils ont abandonné les premiers le parti du Roi de Macassar, pour se soumettre à la Compagnie; promettant de délivrer incessamment, & sans aucune réserve, toutes les petites pièces d'Artillerie qui se trouvent encore à Tello, Goa, Sadrebone ou ailleurs, sans en prétendre la moindre chose, & remerciant bien la Compagnie de ce qu'il lui plait de les accepter suivant leur prix, en deduction de la dette susmentionnée.

3^o. Qu'ils s'engagent de démolir les Fortifications de Tello, quand il plaira à la Compagnie, & de n'en jamais faire de nouvelles sans son consentement.

4. Qu'en qualité de bons & fidèles Alliés de la Compagnie, ils tiendront pour Ennemis déclarés, ceux des Rois de Celebes, qui refuseront de lui faire soumission, & qu'ils contribueront à leur causer le plus de mal qu'il sera possible.

5. Qu'en cas que Crongron, seul Auteur de la rupture du dernier Traité, ne vienne pas se jeter aux pieds de la Compagnie, pour lui demander grace, & se remettre entièrement à sa discrétion, sous l'assurance donnée, même sans l'avoir demandée, qu'on n'attentera point sur sa personne, ni sur sa vie, pour lors, ils aideront à le poursuivre, à le prendre, ou le tuer, selon que l'occasion s'en présentera, & remettront, entre les mains de la Compagnie, tous les effets qu'on pourra trouver lui appartenir, en

diminution des sommes stipulées par le dernier Traité.

6. Que pour plus de sûreté de ce nouveau Traité d'Alliance, le Roi, ou quelqu'un de ses Grands, au choix des Vainqueurs, chaque fois qu'on le demandera, sera tenu de venir demeurer parmi eux, en un lieu commode, & d'y rester aussi longtems qu'il plaira à la Compagnie.

7. Enfin, que pour ôter tout sujet de défiance, ils ne viendront jamais dans aucune Place de la Compagnie, qu'avec peu de monde, & même sans armes, le reste de leur suite étant obligé de s'arrêter hors de la Porte.

Fait le 15 Juillet 1669.

Les Députés de Goa font ensuite comparus, & ont déclaré, que le Roi ne pouvant venir en personne, à cause de sa maladie, les avoit envoyés pour demander grace, en son nom, à la Compagnie, la priant très-humblement de le recevoir, comme elle a fait le Roi de Tello, & de le rétablir dans son Alliance; surquoi le Traité précédent leur ayant été lu, ils l'ont accepté dans tous ses points; & y ont encore ajouté les suivantes.

1^o. Que conformément à l'exemple de Tello, les Rois & les Peuples de Goa & Sadrebone raseront & démoliront, quand il plaira à la Compagnie, toutes les Fortifications de ces deux Places, sans pouvoir jamais les relever, ni en bâtir de nouvelles, que du consentement de ladite Compagnie.

2^o. Qu'ils ne se mêleront en aucune manière des Malais, Maures ou autres Etrangers, qui sont actuellement à Tello, Goa, Sadrebone & ailleurs; laissant à la Compagnie d'en agir avec eux comme elle le jugera à propos; & promettant de ne recevoir, à l'avenir, aucun Etranger chez eux, sans la permission de la Compagnie, qui aura la faculté de tenir à Tello, Goa & Sadrebone, autant de monde qu'elle voudra, pour veiller sur leur conduite; & l'on empêchera l'entrée des Rivières de Tello & de Sadrebone, à toutes les Barques qui ne seront point munies de ses passeports.

Fait le 27 Juillet 1669.

La Lettre de Crain Goa, au Gouverneur Général & à M. M. du Conseil des Indes, après un préambule à la mode des Orientaux, est conçue en ces termes;

„ Au reste nous déclarons en sincérité & „ pure-

parés de cœur, que nous sommes tous véritablement amis de la Compagnie, & que nous le serons invariablement tant que le Soleil & la Lune éclaireront l'Univers; & comme à cause de notre éloignement, par ignorance & faute d'entendement, nous avons mal agi avec la Compagnie, nous la supplions très-inflammement, de vouloir nous le pardonner, de même qu'à nos Enfants & à tous les autres Grands, &c."

Les Crains Tello & Linques, par leurs Lettres, confessent avoir violé la Paix, & ils en demandent pardon, à-peu-près dans les mêmes termes, promettant d'aller à Batavia, pour faire soumission au Gouverneur Général & au Conseil des Indes. Voici les noms des Rois & Princes, que l'Amiral Speelman y conduisit en triomphe.

Les Rois de Tello & de Linques, avec leurs femmes, & une suite de trois à quatre cents personnes.

Crain Birey, fils du Roi de Macassar.

Crain Mandelli, fils de Crain Crongron.

Les Crains Mamout & Welio, deux des principaux Seigneurs de la Cour de Macassar.

Les Galérans Manassa & Timbol, de la part du Roi de Gou, avec un cortège de cent quarante personnes.

Le Prince Calamatta, accompagné de sa femme, & la sœur du Roi de Tello, avec une suite de cent cinquante personnes.

Outre ces Princes, il y avoit encore le

Roi de Palaka, le Prince de Boni, & d'autres Députés des Princes Alliés, suivis de plus de huit cents personnes, dont l'arrivée, à Batavia, ne causa pas peu d'embarras au Gouvernement, sur-tout les Troupes de Raja Palaka, qui commettoient de nuit beaucoup de désordres. Cependant on trouva enfin moyen de s'en débarrasser, en les employant, sous les ordres de leur Roi, dans une expédition contre l'Empereur de Java, où ils leur rendirent de fort bons services.

Le Roi de Palaka ayant ainsi vengé la mort de son Père & de son Ayeul, accomplit le vœu qu'il avoit fait de se couper les cheveux en cérémonie. Plus de trente mille hommes suivirent son exemple, & depuis ce tems les Bouguis se distinguent, par leur courte chevelure, des autres Peuples de l'Isle, qui la portent longue (1).

La Compagnie, pour reconnoître les services éclatans, que ce Raja lui avoit rendus, le rétablit non seulement dans ses Royaumes de Palaka, de Boni, de Sopping, & quelques autres; mais elle lui fit encore présent d'une magnifique chaîne d'or, qu'il fut portée par une Députation solemnelle, & elle lui assigna une pension viagère de deux cents écus par mois. Son caractère remuant, vindicatif & ambitieux, le fit tomber bientôt dans l'ingratitude envers la Compagnie, qui, obligée de se tenir continuellement sur ses gardes, contre un Prince si dangereux, apprit avec plaisir sa mort, arrivée au mois d'Avril 1696.

(1) Voyez la Figure d'un Bouguis, au Tome XI. pag. 84.

§. IV.

Remarques Géographiques sur l'Isle Celebes.

Le peu de connoissances qu'on a de l'intérieur de l'Isle Celebes, ne doit pas en faire attendre une Description complète. Aussi ne s'attachera-t-on ici qu'à quelques remarques générales, qui pourront servir à rectifier les erreurs des Cartes Géographiques, sur la situation des principaux Lieux Maritimes. On a déjà eu occasion d'en relever une partie, dans les Articles précédens; mais, sans s'arrêter à ces différences, il suffira d'indiquer simplement les endroits, selon l'ordre où ils sont placés de suite.

La Côte Occidentale, qui est la plus fréquentée, commence à cinq degrés trente minutes de Latitude Méridionale. On y trouve d'abord, au Sud, le Bourg de Turatte, qui donne son nom à un des plus puissans Royaumes de l'Isle. Il est situé sur une Baye, qui s'étend Nord-Ouest à une bonne lieue dans les Terres. A l'entrée de cette Baye, est une petite Isle sans nom, peu éloignée du Rivage; sept ou huit miles au Sud-Ouest de Turatte, on découvre ce fameux Banc, que les Hollandois ont nommé

R 2

den

Géographie
de l'Isle Celebes.

Partie Occidentale.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

den Bril, ou la *Lunette*; Ecueil dangereux, de deux lieues de tour, sur lequel la Compagnie a perdu plusieurs Vaisseaux, & qu'il est cependant aisé d'éviter, pourvu qu'on ait soin de s'approcher du Rivage, aux environs de *Turatte*, où l'on peut mouiller l'ancre, pour y attendre un vent favorable; sans quoi l'on court risque d'être emporté par le Courant en très-peu de tems. De *Turatte*, tirant au Nord-Ouest, à la distance de deux miles, on vient à la Pointe Méridionale de *Tanahkeke*, vis-à-vis de laquelle est une Ile de même nom, de deux miles de circuit, environnée de Rochers, excepté du côté de l'Est, & presque toute déserte.

DE la Pointe de *Tanahkeke*, suivant la Côte, au Nord, on rencontre les Bourgs de *Tanatté* & de *Geliffon*, la Forteresse de *Panakoke*, la Ville & le Château de *Samboupo*, & un peu plus au Nord, le Château d'*Oudjong Pandang*, connu aujourd'hui sous le nom de *Fort Rotterdam*, situé auprès de la célèbre Ville de *Macassar*, qu'on se contente de nommer ici, remettant à parler plus amplement de ces deux Places, après qu'on aura fait le tour de l'Isle.

DE *Macassar*, la Côte court de plus en plus au Nord-Est, jusqu'à un grand Golfe, entre lequel & cette Ville on trouve d'abord celle de *Tello*, Capitale d'un Royaume de ce nom, à une grande lieue au Nord de *Macassar*, d'où l'on en compte cinq pour arriver à *Maros*, autre Ville située dans un Canton abondant en riz, dont le dixme rend un profit considérable à la Compagnie. Six miles au Nord de *Maros* est la Ville de *Tanetta*, aussi Capitale d'un puissant Royaume de même nom, au milieu d'une première Baye, qui est bien-tôt suivie d'une autre beaucoup plus grande, qu'on nomme la Baye de *Badjoukike*, où cent Vaisseaux pourroient être à leur aise. Entre *Macassar* & *Tanetta*, la Côte est garnie d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Ilots. Derrière les Lieux qu'on vient de nommer, ce sont de belles montagnes fertiles en riz, & entrecoupées par de grandes Forêts d'espace en espace.

ON compte quatre à cinq miles de *Tanetta* jusqu'au milieu de la Baye de *Badjoukike*, qui en a près de huit d'étendue, où est située la Ville de *Mandar*, Capitale d'un grand Royaume de même nom, limitrophe des Etats du Roi de Ternate, dans la Partie Septentrionale de l'Isle. C'est ici qu'on se borne, pour retourner au Sud, le long du Golfe de *Boni*, ou de *Saleyer*, dont l'enfoncement est à la hauteur de *Badjoukike*, du côté de l'Est, à quatre ou cinq miles de distance.

Tout près de ce Golfe est la Ville de *Loubou*, suivie de celle de *Sopping*, onze miles plus au Sud, l'une & l'autre Capitales de deux puissans Royaumes, auxquels on donne leurs noms. Au Sud de *Sopping*, on entre dans le Pays des *Bougis*, qui font partie des Etats du Roi de *Boni*, dont la Ville Capitale, de ce nom, est à cinq miles de *Sopping*, & un mile de *Tijjnra*, où ce Prince, le plus puissant de tous les Rois de Celebes, fait sa résidence ordinaire. *Tijjnra* est située sur le bord d'une Rivière de même nom, qui prend sa source au Lac de *Tempe*, à quatre ou cinq miles dans les Terres, & va se jeter dans le Golfe de *Boni*, qui est rempli d'une infinité de Bancs, de Rochers & d'Ilots, principalement sur cette Côte. La Pointe de *Tanjoli* la termine au Sud; Vis-à-vis, à l'Est, on a

la

la petite Île *Bouloucomba*, remarquable par une propriété, qui n'est cependant pas unique aux Indes. C'est qu'on y sème quand on moissonne à *Maros*, quoique ces deux Lieux ne soient pas fort éloignés l'un de l'autre, & seulement séparés par une montagne de hauteur médiocre (a).

L'ÎLE de *Saley* se présente à un mile de cette Pointe Méridionale. Elle s'étend Sud & Nord à huit ou neuf miles, sur deux de largeur au centre, d'où elle se retrécit presque également vers ses deux bouts. À l'Ouest on voit une autre petite Île, nommée *Baaien-Eiland*, & quelques Rochers, que les Hollandois appellent *Zoutelands Roizen*, sans compter trois petites Îles au Sud, peu éloignées de celle de *Calauo*, qui est assez grande. Ces deux Îles appartiennent au Roi de Macassar. On ne parle point des Îles du *Tigre*, à l'Est de *Calauo*; elles sont en grand nombre, mais toutes fort petites. Entre *Saley* & *Celebes* sont trois Îlots, qu'on nomme les *Bougerones*, & qui se présentent dans ce Détroit, quoiqu'elles n'en empêchent pas le passage. Deux miles à l'Ouest, la Côte Méridionale de *Celebes* offre une grande Baye, au fond de laquelle est située *Bonteyn*, Ville qui dépend du Roi de *Boni*, d'où la Côte forme encore plusieurs enfoncemens, à l'Ouest, jusqu'à *Turatte*, dans la distance de huit à dix miles.

APRÈS avoir fait le tour de cette Partie Occidentale de *Celebes*, l'ordre ne nous rappelle à la Partie Orientale, de l'autre côté du Golfe de *Boni*, que pour observer qu'on n'en a aucune connoissance. L'Île de *Pangasane*, qui est à trois ou quatre miles à l'Est de cette Pointe, peut avoir neuf miles en longueur sur deux de large. *Tibore*, au Nord de l'Île, est le Chef-lieu d'un petit Royaume, autrefois fameux. À l'entrée du Canal, qui sépare *Pangasane* de *Celebes*, on voit, au Sud, l'Île *Cambayna*, d'environ six miles de circuit, & quelques autres petites. Celle de *Button*, à l'Est, n'a pas moins de seize miles en longueur, du Nord au Sud, mais sa largeur est inégale. La petite Ville, qui porte son nom, est au Sud-Ouest de l'Île, sur une éminence, à l'entrée du Détroit de *Pangasane*; mais le Roi tient sa Cour à *Couloungsoufou*, qu'on confond quelquefois avec l'autre Ville. Ce Prince est Tributaire du Roi de *Ternate*. À l'Est de *Button* sont les Îles *Toucan-befis*, au nombre de huit ou dix. Au Nord est celle de *Harony*, qui a cinq ou six miles de circuit. Les autres Îles, qui suivent jusqu'à la Pointe Septentrionale de *Celebes*, ont été nommées dans la Description des *Moluques* (b).

REVENONS à la Côte Orientale de *Celebes*. On y trouve peu de Lieux remarquables. *Tambouco*, Village situé à quarante miles au Nord de *Pangasane*, auprès de la Rivière *Laban*, est renommé par les fabres qu'on y fabrique. La Baye de *Tambouco* est suivie, au Nord, de celle de *Tomini*. Entre ces deux Bayes on a les Bourgs de *Modane*, de *Balante*, de *Corontale*, & quelques autres, jusqu'à *Manado*, sur la Pointe Septentrionale, où les Hollandois ont une Forteresse, nommée *Amsterdam*, dont on a parlé ailleurs (c).

Il nous reste à parcourir la Côte, depuis *Manado* à l'Ouest, & de-là au Sud

DESCRIPTION
DE L'ÎLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Partie
Orientale.

Partie Sep-
tentrionale.

(a) La même merveille se remarque au Cap Comorin, & dans d'autres lieux des Indes. Voyez le Tome XIV. pag. 137.

(b) Voyez le Tome XI. pag. 23.

(c) *Ibid.*

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Sud jusqu'aux frontières des Etats du Roi de Ternate. La Baye d'*A-moura* est à cinq miles de Manado. Dix miles au-delà, l'on entre dans le Royaume de *Boulan*, & vingt-un miles plus loin, dans celui de *Caudipan*, qui n'offre que deux Bourgs remarquables, *Dauw* & *Boulan-Itam*. A trente miles de *Dauw*, est le Village de *Dauw*, ou *Bool*, situé sur une Baye, à l'Est de laquelle se voyent deux petites Isles, nommées *Middelbourg* & *Vijf-fingue*. De la Baye de *Bool*, on se rend dans celle de *Tontoli*, qui en est éloignée de vingt miles, & d'ici on en compte encore neuf, jusqu'au Village de *Dondo*, après lequel on trouve ceux de *Silensak*, *Bala-issan* & *Dampelas*, avec quatre petites Isles sur cette Côte. On passe ensuite dans la grande Baye de *Cajeli*, dont les environs sont fort peuplés. C'est ici proprement que finit le territoire du Roi de Ternate, qui possède une étendue de Côtes de cent huit miles, entre Manado & cette Baye (d).

Royaume de
Macassar.

A l'égard des Etats qui appartiennent aux Rois de Macassar, on doit distinguer ceux que la Compagnie possède, de ceux qu'elle a laissés à ces Princes (e). Avant la conquête, ils étoient tous Vassaux du Roi de Macassar, ou de Goa, qui n'a plus aujourd'hui que le premier rang entre les Alliés des Hollandois. Macassar & Goa, anciennes Capitales de deux Royaumes différens, ne sont que de méchans Bourgs ouverts, dont les Hollandois nomment le premier la *Négrerie de Vlaardingen*, composé d'une grande rue & de deux ou trois petites. On y voit plusieurs belles maisons, des deux côtés de la Rade. Au Nord est la Forteresse *Oudjong Pandang*, ou *Joupanand*, qui a reçu depuis le nom de *Rotterdam*, & dont nous donnons ici le Plan, avec sa description dans les Renvois (f). On y tient constamment une forte Garnison, bien pourvue d'artillerie & de munitions de guerre, parceque Macassar est réputé pour être la clef des Provinces Orientales, & que d'ailleurs on ne peut jamais accorder la moindre confiance aux Macassarois.

Fort Rotter-
dam.

GOA

(d) Voyez le Traité ci-dessus, Art. 17.

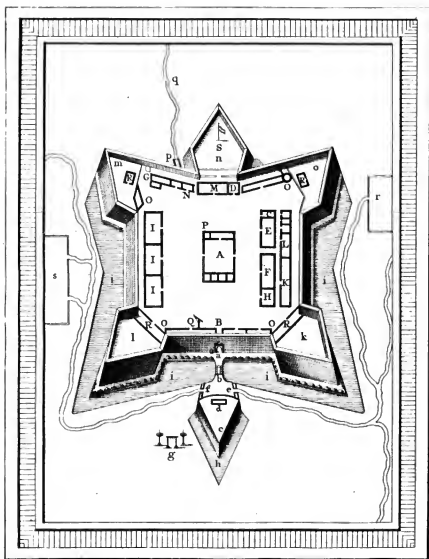
(e) Même Traité, Art. 14. 20. & 21.

(f) Renvois du Plan du Fort Rotterdam.

- A. L'Eglise.
- B. La Grand' Garde.
- C. La Secrétairie.
- D. Comptoir du Commerce.
- E. Gouvernement.
- F. Maison du Premier Commis.
- G. — du Capitaine.
- H. — du Prédicateur.
- I. Magazins.
- K. L'Atelier.
- L. L'Arsenal.
- M. Garde du Gouverneur.
- N. — de la Porte.
- O. Magazins à poudre.
- P. Maison de Ville.
- Q. La Bacule.
- R. Corps de Garde sur les Bastions.
- S. Bâton de Pavillon.

Ouvrages extérieurs.

- a. Porte de la Campagne.
- b. Le Pont.
- c. Le Ravelin.
- d. Corps de Garde.
- e. Chemin de la Négrerie.
- f. — du Cimetière.
- g. Lieu des Exécutions.
- h. Fossé du Ravelin.
- i. Fossés du Fort.
- k. Bastion Manderjah.
- l. — Amboine.
- m. — Bachian.
- n. — Boni.
- o. — Button.
- p. Porte de l'Eau.
- q. Chemin du Mole.
- r. Le Passir, ou Marché.
- s. Cimetière des Hollandois.



FORT ROTTERDAM. Wijk Kasteel ROTTERDAM.



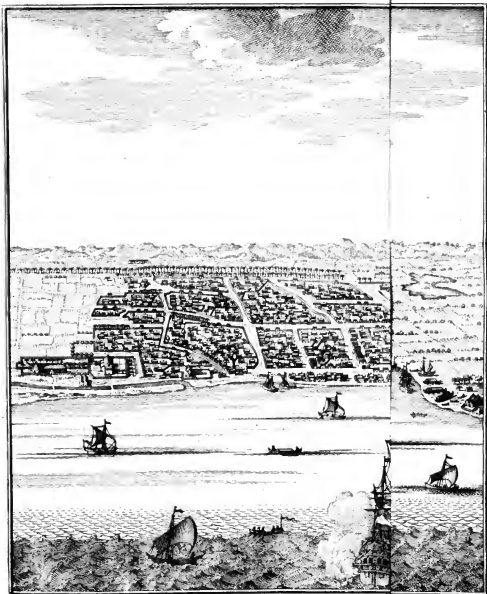




Page 1 of 1
Date: 10/10/2010
Time: 10:10:10
User: Administrator
IP: 10.10.10.10
Page: 1 of 1
Date: 10/10/2010
Time: 10:10:10
User: Administrator
IP: 10.10.10.10







J. J. Schuyt del.

GOA n'est qu'à deux miles de Macassar, du côté du Nord, où il y avoit autrefois une espèce de Forteresse, mais de beaucoup inférieure à celle de *Sambuho*, la seule qu'on ait laissé au Roi par la Paix (g) On donne ici le Plan, avec une Vue de cette dernière Place. Quoique ce soit la principale des Etats du Roi de Macassar, c'est au fond peu de chose.

Le Roi de Boni, dont les Etats sont à l'Est de ceux de Macassar, est actuellement le plus puissant de tous les Princes de l'Isle. Raja Palaka s'étoit rendu redoutable même à la Compagnie, qui l'avoit élevé à ce degré de grandeur, en reconnaissance de ses services. Outre plusieurs Fortereses, qu'il avoit fait construire, son Arsenal étoit bien pourvu d'armes à feu, & il pouvoit mettre, en très-peu de tems, une Armée de soixante mille hommes en Campagne.

Après les Rois de Goa & de Boni, suivent en rang ceux de *Loubou*, de *Tello*, de *Sopping*, de *Wadjou*, de *Tanetta*, de *Laya*, de *Bancala*, de *Panna*, de *Bacca*, & quelques autres, dont les Etats sont petits, & jusqu'ici peu connus. Quand il s'agit de tenir une Assemblée générale, pour délibérer sur les affaires publiques, le Gouverneur Hollandois en donne d'abord connoissance aux Rois de Goa & de Boni, & ce dernier convoque tous les autres Alliés, qui forment ainsi le grand Conseil de l'Isle de Celebes.

La jalousie, qui règne entre ces Princes, a souvent donné lieu à des troubles, auxquels les Hollandois ont toujours pris parti pour le Roi de Boni, contre celui de Goa; & l'on reproche à quelques-uns de leurs Gouverneurs, d'avoir, par des vûes d'intérêt particulier, affoibli la puissance de la Compagnie, en aggrandissant celle des Rois de l'Isle, à qui ils ont fait accorder, de tems à autre, des Provinces entières, sous le nom de petits morceaux de terres, qui étoient à leur convenance. L'Auteur attribue la trop grande déférence du Conseil de Batavia, au défaut d'une Carte exacte de Celebes, sans laquelle il ne pouvoit pas juger de l'importance de ces sortes de concessions, qui fournissoient toujours occasion, aux Rois du Pays, d'en usurper davantage. Les exemples, que cet Auteur en rapporte, n'auront sans doute pas manqué de produire l'effet qu'il en espéroit, pour le bien de la Compagnie; du moins ce Gouvernement est resté depuis assez tranquille.

Les principales marchandises, qu'on tire de cette Isle, sont, du riz, en très-grande quantité, & le meilleur des Indes, dont les Hollandois font des cargaisons considérables pour les Moluques, & les Isles de Banda; de l'or, qui est de bas alloy; de l'ivoire, beaucoup de bois de sapan, & peu de celui de santal à Biema, du cotton, du camphre, plusieurs sortes de quincailleries de fer, des armes propres aux Indiens, du gingembre, du poivre long, & des perles, qui se pêchent sur quelques Côtes de l'Isle. Celles qu'on y porte consistent en draps d'écarlate, & étoffes d'or & d'argent, ou toiles de Cambaye, en étain, en cuivre & en fer, en savon & en assa foetida. Ces deux-ci y viennent de Surate.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
CELEBES, OU
MACASSAR.

Royaume
de Boni.

Autres Etats
Alliés.

Ennemis de
quelques
Gouverneurs
Hollandois.

Marchandises
du Commerce
de l'Isle.

(g) Voyez. l'Article 10. du Traité.

Description

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.*Description de l'Isle de Borneo.*Grandeur
de cette Isle.

CETTE Isle, qui est la plus grande de toutes celles des Indes Orientales, s'étend à quatre degrés & demi au Sud, & à huit degrés au Nord de l'Equateur, ce qui fait ainsi douze degrés & demi en Latitude. Sa Longitude est entre cent cinquante & cent cinquante-huit degrés. On compte son circuit à plus de cinq cens trente miles.

Ses princi-
pales Etats.

Si l'Isle est grande, elle n'est pas moins riche, mais on en connoit peu l'intérieur. Il n'y a que six ou sept Rois, qu'on désigne par les noms des principales Places; *Banjar-Massin*, *Succadana*, *Landa*, *Sambas*, *Hermata*, *Jatbou* & *Borneo*. Celui de *Banjar-Massin* passe pour le plus puissant de tous, & c'est aussi celui qu'on connoit le mieux.

Royaume
de Banjar-
Massin.

On donne fort gratuitement le titre de Ville, à son Chef-lieu, qui n'est qu'un Village, situé au Sud, à quatre degrés de Latitude, & à cent cinquante-cinq de Longitude, près d'une grande Rivière, qui forme quelques Isles. Il faut bien trois jours pour s'y rendre en Bâteaux, de son embouchure. *Banjar-Massin* a beaucoup de maisons, la plupart bâties de bambou, à la manière des Indiens, quoiqu'il y en ait aussi quelques-unes de planches. Elles sont pour l'ordinaire si grandes, qu'une suffiroit à loger cent familles, dans des appartemens séparés.

Ses Habitans.

Les Habitans du Rivage tirent leur origine de divers Peuples voisins, dont ils parlent aussi les Langues. La pèrnie & la cruauté forment leur caractère. Les Montagnards, de l'intérieur du Pays, paroissent d'un meilleur naturel; Outre les principales richesses de l'Isle, ils possèdent encore les plus belles femmes, blanches & fort spirituelles. Les Rois & les Princes même ne dédaignent pas de rechercher leur alliance.

Productions
de l'Isle.

IL se fait ici un très-grand Commerce avec plusieurs Nations étrangères, tant de l'Europe que des Indes. Les marchandises du produit de l'Isle sont, de l'or en quantité, soit en poudre, ou en lingots, mais une espèce moindre que l'autre; des diamans, sur-tout dans le Royaume de *Succadana* & ailleurs; des perles, sur la Côte Septentrionale, du poivre, presque par-tout, des cloux de girofle & des noix muscades, en petite quantité, & seulement au sommet de quelques montagnes, du camphre, dans le Royaume de *Succadana*, du benjoin, du sang de dragon, du bois de calambac, du bois d'aigle, des rottings, ou cannes, du fer, du cuivre, de l'étain, des bezoars de singes & de boucs, des pierres de porc, des toutombos, ou coffrets faits de jones fins & de feuilles, de la cire, & d'autres marchandises. Celles qui ont le plus de débit ici, sont, les pierres d'agate rouge, les bracelets de cuivre, toutes fortes de coraux, la porcelaine, le riz, l'ambon, ou opium, le sel, les oignons, les aux, le sucre & les toiles.

Commerce
des Etrangers
à Banjar-Mas-
sin.

TOUTES les années il arrive ici dix ou douze Jonques de la Chine, de Siam & de Johor, qui viennent échanger ces marchandises contre d'autres; ce sont les Portugais de Macao qui leur en ont appris le chemin. Souvent ces Peuples y amènent des Ambassadeurs, chargés de riches pré-
sents

sens pour le Roi de Banjar-Massin, qui prétend usurper le titre d'Empereur de Bornco, quoique tous les autres Rois de l'Isle soyent indépendans.

Ses Etats fournissent du poivre en abondance. On y recueille aussi beaucoup d'or dans les montagnes, parmi le sable de la Rivière, & sur-tout dans quelques étangs, où l'Auteur assure qu'on en trouve souvent des lingots de dix, quinze, jusqu'à vingt livres & davantage; mais les Insulaires font difficulté de le tirer de l'eau, qui est froide comme glace, & même ils n'osent toucher aux gros morceaux, qu'ils regardent comme les matrices des petits. Les Mines du Roi sont à plusieurs journées de sa résidence. On s'y rend d'abord par eau, & ensuite par terre; mais le voyage est pénible. Il y a un Gouverneur à *Bonmawa-Assam*, qui est chargé de l'inspection de ces Mines, & de lever les droits du Prince. Cette Contrée produit encore du fer, du cuivre & de l'étain. Cinq journées plus loin, au Nord, est une grande montagne, d'où l'on apporte quantité de cristaux, parmi lesquels il se trouve quelquefois de beaux diamans, dont les Habitans ne savent pas faire la différence.

Le Royaume de Banjar-Massin s'étend au Nord l'espace d'environ trois degrés. Sa largeur à l'Ouest, jusqu'à la Rivière de *Cotaringa*, n'est que de quarante-cinq miles, quoiqu'on en ait souvent besoin de cent pour s'y rendre par Mer, avec un tems calme, à cause de la rapidité des courans contraires. Les principaux lieux qu'on rencontre dans cette route, à l'Ouest de la Rivière de Banjar-Massin, sont *Tatas*, *Cota-Tengah*, où le Roi fait ordinairement sa résidence; & *Caljong-Campang*, dont les environs fournissent aussi beaucoup d'or; *Mandaway*, nom d'un Bourg & d'une fort grande Rivière, qui coule dans un Canton également riche par ses Mines de ce précieux métal, son sang de dragon, sa cire, ses pierres de bezoar, ses cannes & ses ouvrages de jones. Quelques miles de-là, tirant toujours à l'Ouest, on vient à la Rivière de *Sampis*, dont l'embouchure n'a pas moins de deux miles & demi de largeur. Au-devant est une Baye spacieuse, où mille Vaisseaux pourroient être à l'abri de tous les vents. On fait aussi, sur ce Rivage, un grand Commerce, tant en or, qu'en autres marchandises. Les montagnes y produisent de la muscade, qui ne le cède point à celle de Banda, & du girofle aussi bon que celui d'Amboine; quoique ces épiceries ne soyent pas en assez grande quantité pour faire un objet de Commerce. Les Habitans du Rivage les achètent à vil prix des Montagnards, & les revendent avec avantage aux Chinois. *Pomboang* & sa Rivière abondent en or & en belles cannes; mais *Cotaringa*, dernière Place des Etats de Banjar-Massin, surpasse de beaucoup, en richesse, tous les autres Lieux de cette Côte. Ils peuvent fournir au Roi, sept mille deux cens hommes armés.

On entre ensuite dans les Etats du Roi de Succadana, dont la puissance n'est point comparable à celle du Roi de Banjar-Massin, n'ayant pas au-delà de mille Soldats; mais il est beaucoup plus riche, par ses diamans & son camphre, qui manquent à l'autre. On trouve ici des diamans de la grosseur d'une chique, & quelques-uns même de celle d'un œuf de pigeon.

XV. Part.

S

On

Royaume
de Succadana.

Ses diamans.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.

On croyoit autrefois ces pierres moins dures que celles des Mines de Golkonde ; mais l'expérience a fait voir qu'elles ne leur cèdent en rien. Pour s'en rendre maître, le Roi tient, à l'embouchure de sa Rivière, quelques Bâtimens armés, qui, empêchant la communication avec les Etrangers, obligent ses Sujets à lui porter toutes leurs pierres, dont ils ne retirent que ce qu'il plaît au Prince. Cependant ils en vendent encore beaucoup en cachette à des Bâtimens de Bantam, de Johor & autres, qui entrent dans la Rivière, sans se mettre en peine des Garde-Côtes. On peut remonter cette Rivière à quarante miles, dans des Chaloupes. Le Bourg de Succadana, qui est situé sur sa première embouchure, à un degré & demi de Latitude Méridionale, n'offre rien de remarquable. Il est composé de cinq ou six cents maisons, bâties comme celles de Banjar-Massin. Vingt-cinq lieues droit à l'Ouest de Succadana, vis-à-vis du Golfe, est l'Isle de *Crimataja*, dont on tire quantité de fer pour l'usage du Pays, & quelques autres Isles peu considérables.

Royaume
de Landa.

Le Royaume de *Landa* commence immédiatement au Nord de l'Equateur. Le Bourg de ce nom, situé au bord du grand Fleuve de *Lautse*, est assez bien bâti, & c'est-là que le Roi fait sa résidence. On compte encore, dans ses Etats, les Rivières de *Moirasambas*, de *Mampava*, & quelques autres. Ce Royaume appartenoit anciennement au Roi de Sourabaja, dans l'Isle de Java, & celui de Succadana en avoit usurpé ensuite la plus grande partie ; mais aujourd'hui il y a un Roi indépendant, dont on ne connoît guères les facultés.

Royaumes
de Hermata &
de Sambas.

Plus loin au Nord, sous le second degré de Latitude Septentrionale, on vient d'abord à *Hermata*, Bourg qui donne son nom à un autre Royaume Maritime ; & ensuite le Pays du Roi de *Sambas*, quelques miles dans les Terres. C'est un puissant Prince. On trouve aussi, dans ses Etats, de beaux diamans & d'autres marchandises précieuses, qu'il achète à vil prix des Habitans des Montagnes.

Royaume
de Borneo.

DROIT au Nord, ou vers le Nord-Nord-Ouest, se tient le Roi de *Borneo*, dans un Bourg de ce nom, situé de même sur une belle Rivière, auprès d'une fort grande Baye, des deux côtés de laquelle paroissent quelques Isles, environnées de Bancs de sable. Devant cette Baye, à douze miles du Rivage, se voyent encore trois autres Isles, dont la principale se nomme *Pulo Tiga*, avec un grand Banc de plusieurs miles d'étendue. Les environs de Borneo sont fort marécageux, & presque toujours sous l'eau ; de sorte qu'on est obligé de se servir de Bâteaux pour arriver aux maisons, dont on fait monter le nombre à deux ou trois mille, la plupart bâties de planches, sans compter encore celles qui sont dispersées de tous côtés dans la Campagne. Les Habitans du plat Pays ne quittent jamais leurs armes, qui consistent dans l'arc & les flèches empoisonnées. Ils sont robustes & courageux ; mais leur caractère perfide ne permet plus aux Hollandois de leur accorder la moindre confiance, après y avoir été si souvent trompés.

ENTRE Sambas & Borneo, la Côte forme deux grands enfoncemens, entrecoupés de plusieurs Rivières. On ne voit qu'un petit nombre d'Habitans.

bitations, dans toute cette étendue, qui passe les quarante miles. Au-devant du premier enfoncement sont les Isles de *Comados*, de *Slakenburg*, & un Volcan, peu éloigné du Rivage. De l'autre côté de Borneo, c'est-à-dire au Nord-Est, on rencontre quantité de Villages, de Rivières, de Pointes & d'Anses, qui n'ont rien de plus remarquable que leurs noms. Les Isles *Ste. Marie* & *Ste. Ursule*, qui sont fort petites, suivent la Côte dans cet ordre. Quand on les a passées, on trouve le Fleuve *Sandanaon*, qui fait la frontière de ce Royaume.

Le Pays de *Marudo*, qui est au-delà, s'avance beaucoup plus au Nord, entre quatre grandes Pointes, dont la première, nommée *Sansaon*, est à onze miles de la seconde, qui s'appelle *Tandjong Mater*, après laquelle suit la Baye de *Marudo*, avec une Ville de ce nom, située au fonds. A certaine distance du Rivage, on découvre encore quatre grandes Isles & plusieurs petites sans noms. Les deux autres Pointes, à l'Est de la Baye, sont *Pulo Avoig* & *Punta Corpaon*, entre lesquelles on a aussi quelques petites Isles.

Pays de
Marudo.

De cette dernière Pointe la Côte court à l'Est, & forme une grande Baye de dix-sept miles de largeur & d'autant de profondeur, nommée la Baye de *Ste. Anne*. Quelques lieues au Nord est l'Isle *S. Michel*, avec quatre ou cinq petites. La Pointe de *Tandjong Matte*, à l'Est de la Baye, en a aussi quelques-unes. On compte plus de vingt miles d'ici jusqu'à l'*Oest-Hock*, ou la Pointe Orientale de l'Isle, d'où la Côte tourne bien-tôt droit à l'Ouest, le long de la Baye, que les Hollandois nomment *Dwaal Baay*, & qui aboutit, de l'autre côté, à la Pointe *Tandjong Tape*, peu éloignée de l'Isle de *St. Augustin* & de quelques autres petites. On a ensuite les Bayes de *Ste. Lucie* & de *St. Vit*, *Porto Tube*, très-bon Havre, & enfin la Pointe de *St. Antoine*, à cinquante-trois miles au Sud-Est de la dernière. Toute cette étendue de Pays est inconnue, & porte le nom de Côte déserte. Au Nord-Est de la Pointe de *St. Antoine* se voyent les Isles de *Taba*, & les *Sept Isles*, sans compter quelques autres petites, plus proche du Rivage. La Pointe d'*Aart Gyzens*, qui en est à dix miles, au Sud-Est, se trouve immédiatement sous la Ligne. D'ici la Côte court six à sept miles, la plupart à l'Ouest, jusqu'à la Pointe *Deutekom*, où l'on a encore une Baye spacieuse avec une grande Isle, à peu de distance du Rivage. Quoique le reste de cette Côte, qui fait partie des Etats de *Banjar-Massin*, soit assez habité, il n'y a guères que *Passir*, qui mérite d'être nommé, par son Commerce avec les *Macassarais*. *Pulo Lacout* est une grande Isle, à dix-huit miles de la Pointe Méridionale, nommée *Oudjong Salatan*, longue de six miles & large de trois ou quatre. On entre ensuite dans la Rivière de *Banjar-Massin*, où nous finissons le tour de l'Isle.

Côte déserte.

Il resteroit à désirer quelques éclaircissements sur l'intérieur du Pays; mais tout ce qu'on en sçait, c'est qu'il est rempli de hautes montagnes & de grandes forêts inaccessibles. Le Royaume de *Lava*, qui est au cœur de l'Isle, n'est guères connu que de nom, & l'on ne trouve pas beaucoup plus de lumières touchant ceux de *Succadana*, de *Lamba*, de *Hermata* & de *Sambas*, où l'on présume qu'il y a beaucoup de déserts, plus avant dans les Terres.

Intérieur de
l'Isle.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.

Le Pays de Marudo, au Nord de l'Isle, se fait sur-tout remarquer par ses Bois & par ses Montagnes. On y en voit une entr'autres, derrière Marudo, qu'on nomme le *Mont de St. Pierre*, qui est d'une hauteur prodigieuse. Ces Contrées sauvages sont peuplées d'une infinité de singes. Outre les *Orang-Outans*, ces véritables satyres, qui marchent droit sur leurs pieds de derrière, & qui ont une ressemblance si parfaite avec l'homme, on y voit une espèce de ces animaux, qui sont blancs comme neige, & quelques-uns, dont la couleur est entièrement noire. C'est dans le corps de ces singes, qu'on trouve les meilleurs bezoars; Ceux de boucs sont fort inférieurs, & aussi beaucoup plus communs; mais les principaux viennent d'une espèce de hérisson, ou de porc-épi, qui est ici assez rare. Les Portugais les ont nommées *Pedra de Porca*, & ils leur attribuent de grandes vertus. Si l'on pouvoit pénétrer plus avant dans le Pays, quels trésors n'y trouveroit-on pas, qui sont encore inconnus!

Habitans de
Borneo.

Les Habitans du Bourg de Borneo passent pour les plus riches de tous les Insulaires, non-seulement parcequ'on y recueille une très-grande quantité d'or en poudre, mais parceque cet or est beaucoup plus fin qu'ailleurs. On leur donne aussi le meilleur camphre de toutes les Indes, & ils ont encore d'autres marchandises précieuses, qui sont fort recherchées. Leurs Pirogues sont les plus belles, les plus fortes & les plus grandes qu'on voye parmi les Peuples Orientaux. Il y en a qui ont huit à dix pieds de large, & jusqu'à quarante ou cinquante de longueur, avec une grande tente au milieu, & pour l'ordinaire trente à quarante Ramcurs. Le bois de construction ne leur manque pas, & leur industrie les rend propres à ces fortes d'ouvrages.

Religion
Tayenne.

Le Paganisme s'est conservé dans l'intérieur de l'Isle, où l'on ne voit cependant ni Pagodes ni Bramines, chacun se faisant un Dieu & un Culte à sa fantaisie. Les uns adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles, & d'autres les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux le matin, lorsqu'ils sortent de leurs maisons. Leur superstition est extrême; ils ont une infinité de signes heureux ou malheureux. S'ils se mettent en voyage, & qu'un oiseau, qu'ils tiennent de mauvais augure, vienne à voler vers l'endroit d'où ils sont partis, il n'en faut pas davantage pour leur faire rebrousser chemin tout de suite; mais si l'oiseau passe devant eux, ils continuent leur route sans la moindre inquiétude; & l'expérience contraire ne détruit presque jamais ces fortes de préjugés.

Religion
Mahometane.

La Religion Mahometane est établie le long des Côtes, & gagne peu à peu les Parties intérieures de l'Isle, où l'on voit déjà quelques Mosquées. Mais les Montagnards, qui souhaitent de l'embrasser, sont obligés de payer bien cher les Prêtres qu'on leur donne.

Religion
Catholique
Romaine.

Après que les Portugais se furent fait un Commerce dans cette Isle, quelques-uns de leurs Missionnaires employèrent leurs efforts pour attirer les Habitans à la Religion Catholique Romaine. Ils trouvèrent la résistance ordinaire auprès des Mahometans; mais quantité de Gentils se laissèrent disposer à recevoir le Baptême. On comptoit déjà trois ou quatre mille de ces Chrétiens de nom, le long de la Rivière de *Caljong Cajamp*, lorsqu'en-

qu'environ l'année 1690, leur Prêtre fut massacré par ordre du Roi de Banjar-Massin, à l'occasion de certaine revolte ; & depuis ce tems, le Christianisme s'est entièrement éteint dans l'Isle. Une petite croix, que quelques Indiens portent encore au cou, est le seul vestige qui en reste.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.

§. L

Commerce des Européens dans l'Isle de Borneo.

ON ignore depuis quand l'Isle de Borneo est connu des Européens. Ptolomée la nomme *Insula bonæ Fortunæ*, ou l'*Isle de la bonne Fortune* ; mais la position qu'il donne, dans sa Carte, à cette Isle & à d'autres Pays des Indes, fait bien voir qu'il n'en avoit aucune connoissance. Quoiqu'il en soit, on ne sauroit refuser aux Portugais l'honneur de sa découverte.

Commerce
des Portugais.

DOM George de Meneses, Gouverneur des Moluques, en 1526, fut le premier qui donna l'ordre, à *Vasco Laurens*, de chercher cette Isle ; & l'on apprend des Historiens de sa Nation, quel fut le succès de sa Commission, auprès du Roi, qu'ils ne désignent que par un trait de stupidité des plus étranges (a). Gonzalve Pereira, quatrième Gouverneur de Ternate, aborda à Borneo, quatre ans après, & fit la Paix avec ce Prince. Dans la suite, les Portugais ont continué d'y envoyer, de tems en tems, quelques Vaisseaux, sur-tout ceux de Macao, pour y charger du poivre & d'autres marchandises précieuses.

Le premier Hollandois qui ait paru à Borneo, est Olivier de Noort, dont la Relation a déjà fourni quelques légers éclaircissemens sur cette Isle (b). L'Amiral van Warwick vint mouiller, trois ans après, c'est à dire en 1604, devant l'Isle de Crimata, avec quelques Vaisseaux (c). Ce fut à lui, que le Roi de Succadana accorda la liberté de Commerce dans ses Etats, en lui renvoyant huit Hollandois, que ses Sujets avoient faits prisonniers.

Commerce
des Hollan-
dois.

VERS l'année 1607, il se trouvoit ici, de la part de sa Nation, un Commis, nommé *Hans Roef*, qui demandoit instamment d'en être rappelé, parcequ'ayant amassé une grande quantité de diamans, dont les Habitans étoient informés, il craignoit qu'ils ne lui ôtassent la vie, pour s'emparer de ses richesses. Environ le même-tems, on apprit aussi, que le Roi de Banjar-Massin avoit attaqué une Jonque Hollandoise, & fait assassiner le Commis Giles Michelsz, qui s'étoit rendu à terre, à l'invitation même de ce Prince perfide. Sur cette nouvelle, *Verschoor*, qui commandoit la Jonque, se hâta d'envoyer sa Chaloupe à Succadana, pour en enlever leurs Marchands avec leurs pierreries ; mais à son arrivée, il trouva que le Commis Roef étoit parti pour Patane, depuis quelques jours.

A u

(a) Voyez le Tome L de ce Recueil, pag. 141.

(b) Voyez le Tome précédent, pag. 204. & suiv.

(c) Voyez le Tome X pag. 349 & 350.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.

Au commencement de l'année 1609, il y avoit de nouveau, à Succadana, un Commis Hollandois, nommé Samuel *Blommart*, chargé de conclure, au sujet du Commerce des diamans, un Traité, tant avec le Roi de Banjar-Massin, qu'avec la Reine de Landa, qui, peu de tems auparavant, avoit fait mourir le Roi son Epoux. Ce nouveau Commis ayant fini le tems de son engagement, revint à Bantam, au mois de Septembre de l'année suivante, avec une quantité assez considérable de diamans.

SUIVANT son rapport, les meilleures Places de l'Isle, pour le Commerce, étoient *Teyen*, située sur la Rivière de Lauwe, d'où une autre petite Rivière coule vers Landa; *Sadong*, au Nord de Sambas, appartenant au Roi de Borneo, & d'où l'on peut se rendre, en un jour, à Landa, par terre; *Manpana*, au Sud de Sambas, & *Borneo*, au Nord de l'Isle; mais il donnoit à Sadong la préférence sur les trois autres Lieux.

Ce Commis ajoutoit, qu'on trouvoit beaucoup d'or, mais de bas aloi, & des pierres de bezoar à Sambas, où, après son arrivée, il avoit envoyé un de ses Assistans pour prendre certaines informations de Commerce. On lui avoit rapporté, que la communication entre Sambas & Landa étoit facile, au moyen de celle des Rivières, qui passoient auprès de ces deux endroits, & que dans le premier, le riz étoit à meilleur prix qu'à Succadana, & d'une bonté fort supérieure.

Au mois d'Avril 1609, sur l'avis que quarante Pirogues de Palimbang se préparoient à venir faire une expédition contre Succadana, Blommart en prit occasion d'offrir à la Reine de Landa, un de ses Yachts, pour défendre l'entrée de sa Rivière, & de demander en même-tems le Commerce exclusif en faveur de la Nation Hollandoise; mais la réponse de la Reine fut, que son Pays de Landa étoit ouvert pour tout le monde.

CETTE tentative n'ayant pas réussi, Blommart partit de Succadana, pour se rendre auprès du Roi de Sambas, qui reçut fort bien ses propositions, & se laissa même employer dans une négociation avec le Roi des Sauvages, dans le Pays duquel est proprement la Mine des diamans. Ce dernier envoya d'abord, pour échantillon, une pierre de trente à quarante carats, en faisant savoir, qu'il en avoit une bonne quantité de quatre à vingt-quatre carats.

EN attendant, Blommart fit, avec le Roi de Sambas, un Traité, par lequel les Hollandois s'étoient engagés d'assister & de secourir ce Prince contre toute attaque & invasion, soit du dedans ou du dehors, à l'exception des entreprises qu'il pourroit faire lui-même sur d'autres Pays. En échange le Roi de Sambas accordoit aux Hollandois, le libre Commerce dans ses Etats, y compris Monipana, Landa, & jusqu'au Pays des Sauvages, d'où l'on tire les diamans, sans être sujets à aucuns droits, ni pour leurs personnes, ni pour leurs marchandises, avec exclusion de toutes les autres Nations Européennes.

CEPENDANT la Compagnie ne trouvant pas ce Commerce fort avantageux, ordonna en 1623, de lever le Comptoir de Succadana & quelques autres. On s'est contenté depuis, jusqu'en 1666, d'y envoyer, chaque année, deux
Vaif-

Vaiffeaux, pour acheter des diamans & des perles. Pendant quelques-unes des années suivantes, les Hollandois n'y ont pas eu le moindre Commerce.

SUIVANT les remarques, qui nous ont été communiquées par un des Officiers de la Compagnie des Indes, ils avoient fait aussi, environ l'an 1633, avec le Pangoran, ou Roi de Banjar-Massin, un Traité, en vertu duquel ce Prince leur accordoit la liberté du Commerce, à l'exclusion de toutes les autres Nations; ce qui les obligeoit de tenir constamment quelques Vaiffeaux à l'embouchure de la Rivière, pour en empêcher l'entrée aux Etrangers. Cette Convention exclusive a été renouvelée depuis plus d'une fois, & encore, en dernier lieu, dans l'année. ... Selon un Accord, de l'an 1660, la Compagnie payoit, à Banjar-Massin, cinq pour cent de Droits d'entrée sur ses marchandises. Cependant il ne paroît pas que son Commerce s'y soit soutenu longtems, & tout un demi siècle ne nous fournit pas, à cet égard, la moindre circonstance. Valentyn ajoute seulement, qu'en 1712, l'arrivée de deux Ambassadeurs du Roi de Banjar-Massin, à Batavia, engagea de nouveau le Gouvernement, à envoyer des Officiers à Banjar-Massin, pour y établir un Comptoir; mais ayant trouvé que les Chinois en avoient déjà enlevé les principales marchandises, ils revinrent fort mécontents, & depuis ce tems, les Hollandois ont entièrement négligé ce Commerce.

EN 1701, les Anglois ont eû aussi, à Banjar-Massin, une espèce de Loge fortifiée, dont la garde étoit confiée à une Troupe de Bouguis de l'Isle Celebes, qu'ils avoient pris à leur solde. Les premiers n'excedoient pas le nombre de quarante, & le scorbut leur avoit fait perdre beaucoup de monde. Les Habitans formèrent le dessein de les attaquer; mais les Anglois, avertis de ce complot, le prévirent, & s'emparèrent, par surprise, de Banjar-Massin & de quatre autres Villages, quoiqu'ils ne fussent plus alors que dix de leur Nation, avec quarante Bouguis.

Le Général Anglois garda Banjar-Massin pour lui, & restitua les quatre Villages au Roi, qui lui avoit payé trois mille risdales pour les fraix de cette expédition contre ses Sujets rebelles. Woodes Rogers remarque, que les Anglois abandonnèrent Banjar-Massin, environ l'année 1705 (d), & il est bien vrai que vers ce tems-là leurs affaires se trouvoient en fort mauvais état dans l'Isle: mais cela n'empêche pas qu'ils n'y soyent restés beaucoup plus tard, & Valentyn dit avoir vû, en 1713, au Cap de Bonne Espérance, un de leurs Chefs de ce Comptoir, qui en rapportoit de grands trésors. Son bord de chapeau, tout garni de diamans, pouvoit faire juger de ce que contenoient ses coffres. Cet Officier, pendant son séjour au Cap, s'étoit attiré de l'attention par sa brillante figure.

LES Hollandois devoient concevoir d'autant plus de jalousie de cet Etablissement des Anglois, à Banjar-Massin, qu'on accusoit ceux-ci d'intelligence avec quelques Princes de l'Isle de Celebes. Le Roi de Boni se plaignoit, en 1701, au Gouverneur de Macassar, qu'ils faisoient tous leurs efforts

Commerce
des Anglois.

(d) Voyage de Woodes Rogers, pag. 271. & ci-dessus, pag. 242.

DESCRIPTION
DE L'ISLE
DE BORNEO.

efforts pour debaucher ses Sujets, & qu'ils en avoient déjà engagé plus de trois cens à leur service. Leur Chef venoit d'envoyer des préens au Roi de Goa, & à d'autres Princes de l'Isle, qui cherchoient à se ménager la faveur des Anglois, dans l'espérance qu'ils pourroient, par leur moyen, rétablir leur ancienne autorité, & s'affranchir de la sujettion où les Hollandois les avoient réduits; mais le Gouverneur & le Roi de Boni, qui en étoient prévenus, prirent si bien leurs mesures, que tous ces projets s'évanouirent d'eux-mêmes. Cependant il faut avouer, que si les Anglois eussent trouvé, à Borneo, autant de facilité que dans l'Isle de Celebes, à se faire des créatures, les suites de cet Etablissement auroient pu être fatales aux Hollandois.]



Suite

Suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

INTRODUC-
TION.

LE Voyage de Kämpfer, la Description du Japon, celles [des Îles Mariannes, Philippines, Palaos] & de l'Île Célèbes, n'ayant paru, dans l'ordre précédent, qu'à titre d'intermèdes, on ne remettra pas plus loin la suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, c'est-à-dire, par les Détroits de Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Passages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raison, qui a fait placer leur Découverte dans l'Article de l'Asie, doit y faire joindre aussi leur Description; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyages dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcie Joffre de Loaysa, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vu ses projets & son sort, dans la Description des Philippines (a). Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Voyageurs
dont on a les
remarques sur
les Détroits
de Magellan
& de le Mai-
re.

ALONSO de Camargo partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'*Arequipa*, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisième, désespérant de surmonter la violence des flots, prit le parti de retourner en Espagne.

D'AUTRES Espagnols passèrent le même Détroit en divers tems; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

EN 1578, François Drake, Anglois, passa le Détroit de Magellan, dans l'espace de treize jours, avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe, par les Indes Orientales, & par le Cap de Bonne-Espérance.

EN 1580, Pierre Sarmiento de Gamboa, Espagnol, venant du Pérou en Espagne, par le même Détroit, y fonda la Colonie de *Philippville*. On a déjà remarqué que *Winter*, Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake, avoit repassé le premier par cette voye, de la Mer du Sud en Europe (b).

THOMAS Candish, excité par l'exemple de Drake, fit, en 1586, le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan, & revint, com-
me

(a) M. Prevost se trompe. Ce Général étant mort, dans son trajet de la Mer du Sud, la Description des Philippines ne peut pas faire mention de lui, dont il n'est parlé que dans une Note du Voyage de Magellan, au Tome précédent, pag. 199. R. d. E.

(b) Voyez le Tome XIV. pag. 200. R. d. E.

INTRO-
DUCTION.

me lui, par le Cap de Bonne-Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Pérou.

OLIVIER de Noort, dont on a déjà donné la Relation, fut le premier Hollandois, qui par des motifs bien entendus, & pour affranchir le Commerce des Provinces-Unies de la tyrannie des Espagnols, entreprit, en 1599, de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit, en trois ans, le tour du Monde; plus heureux que Sebald de Weert, autre Officier de sa Nation, qui après avoir employé, dans la même année, près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage, se vit forcé de revenir en Hollande, sans avoir pu pénétrer jusqu'à la Mer du Sud (c).

EN 1614, Georges Spilberg suivit les traces d'Olivier de Noort, pour soutenir le Commerce de la Hollande, & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

JACQUES l'Hermite, autre Hollandois, entreprit le même Voyage en 1624, & passa heureusement le Déroit.

LE Chevalier Jean Narborough, envoyé par Charles II, pour faciliter la Navigation des Anglois par de nouvelles découvertes, passa le Déroit de Magellan en 1669, & revint par la même voye. Cooke se trompe, en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

SCHARP, Boucanier Anglois, étant entré dans la Mer du Sud par l'isthme d'Amérique (d), se proposoit de retourner en Europe par le Déroit de Magellan; mais ayant manqué l'ouverture du Passage, il porta plus loin au Sud, & entra, dans la Mer du Nord, en 1681, par une Mer ouverte, sans avoir eu la vûe d'aucune Terre, jusqu'à son arrivée dans l'Isle de Neviz.

EN 1695, une Escadre Françoisse de six Vaisseaux, sous le commandement de M. de Gennes, entreprit d'aller faire la Guerre aux Espagnols, sur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Déroit de Magellan, au mois de Février de l'année suivante; mais n'ayant pas cessé pendant deux mois, de trouver des vents contraires, elle fut obligée de retourner sur ses traces.

Ce sont les observations de la plupart de ces Navigateurs, qu'on croit devoir recueillir, pour en former autant d'articles, sous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Déroit de le Maire, dont on a donné la découverte, dans l'article de ce Voyageur, il est aujourd'hui mieux connu, qu'il ne l'avoit été pendant plus d'un siècle, par quelques Relations fort estimées (e). Tel-

(c) Olivier de Noort ne passa le Déroit qu'après les Vaisseaux de la Flotte de Mahu, comme on l'a prouvé dans le Volume précédent, pag. 200. De Weert pénétra bien jusqu'à la Mer du Sud; mais il fut obligé de rentrer dans le Déroit. *Ibidem*, pag. 208. R. d. E.

(d) C'est-à-dire, qu'à l'exemple de plusieurs autres Avanturiers, il se rendit par Terre avec ses Compagnons, sur le bord de la Mer du Sud, où ses brigandages lui pro-

curèrent des Vaisseaux.

(e) On ne parle point de celle de Cornelis Schouten, Compagnon de Jacques le Maire, parcequ'elle ne contient rien qui ne se trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une traduction de l'année 1618, à Paris, chez Gohert, in-12. La plus ancienne Edition de celle de le Maire, en François, est à la fin de la première Partie de la traduction Françoisse d'Herrera.

Telles sont, 1°. Celle de Woodes Rogers; 2°. Celle d'Edouard Cooke, 3°. Celle de M. Frezier, Voyageur respectable à plusieurs titres, qui jouit de sa réputation dans un Poëte honorable, & qui a donné au Public, en 1732, le récit d'un Voyage à la Mer du Sud, qu'il fit pendant les années 1712, 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anson, publiée par M. Walter, Ministre de l'Escadre Angloise, dont il s'est fait l'Historien, & composée sur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de personnes éclairées dans la même Escadre.

INTRODUC-
TION.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer, & dont on n'a pas déjà donné l'extrait, vont paroître ici successivement; avec cette différence, que ceux qui ont passé les Détroits de Magellan, ou de le Maire, dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales, & qui appartiennent par conséquent à d'autres Parties de ce Recueil, ne paroîtront que pour fournir leurs remarques sur ces deux Détroits; au-lieu qu'une partie de ceux, qui ont poussé leur course jusqu'à la Mer des Indes, seront présentés dans l'étendue convenable à chacun de leurs articles, pour terminer LES VOYAGES AUX INDES ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

Comment
on les va don-
ner successivement.

§. I.

*Voyage du Chevalier Drake.*DRAKE.
1577.

HACKLUYT, qui nous a conservé le Journal Anglois de cette Expédition (a), nous apprend qu'elle fut long-tems mystérieuse, & que pour surprendre apparemment les Espagnols sur les Côtes du Chili, du Pérou & du Mexique, où ils se croyoient presque inaccessibles par la Mer du Sud, on publia qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 15 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Brésil. Les vents ne la favorisèrent pas moins jusqu'à la Rivière de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avoit nommé *Saint Julien* (b).

Motifs du
Voyage & dé-
part de l'Es-
cadre Angloi-
se.

1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois, dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse justice, sur quelques Mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques désordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Ma-

Punition
exemplaire.

(a) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, pag. 732. Ce Voyage a été traduit en François, par F. de Louvencour, Sieur de Vaucler, & publié à Paris chez Goussier en 1613. Le Traducteur remarque, dans son Epître, adressée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtenay, que Drake enleva tant de richesses aux Espagnols, qu'à son retour il fit pour plus de huit cens mille écus de pré-

sens à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoute, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payfan de Courtoisier, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

(b) La Flotte du Chevalier Drake fut battue & dispersée plusieurs fois par la tempête, avant son arrivée au Port Saint Julien, R. d. E.

DRAKE. Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, „ qu'il demanda la Communion, & qu'elle lui fut accordée; après quoi il embrassa le Général, il lui demanda pardon, il pria pour la Reine & le Royaume, il prit congé de la Compagnie, & marcha constamment à la mort (c).

L'ESCADRE, ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578, entra, le 20, dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le Canal parut fort sinueux, comme s'il eût été sans Passage. Un vent contraire, qui se leva vers la fin du jour, força les Anglois de retourner, & de jeter l'ancre comme au hazard.

Observations de Drake sur le Détroit de Magellan.

Le dessein, qu'on s'est proposé, oblige ici de s'attacher aux moindres observations qui regardent le Détroit. „ On y voit plusieurs beaux Havres, où l'on trouve de fort bonne eau douce: mais la principale commodité manque; c'est-à-dire, que proche même de la terre, on n'y trouve pas de fond pour mouiller, excepté dans quelque Rivière étroite, ou entre quelques rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris de quelque vent contraire, ou de quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. La terre, des deux côtés, est bordée de montagnes fort hautes, & couvertes de neige. A l'Est & à l'Ouest, on rencontre plusieurs Îles, entre lesquelles la Mer passe avec autant de force, qu'à l'entrée même du Détroit. Sa largeur est de deux lieues en quelques endroits, & de trois, ou quatre en d'autres, mais nulle part de moins d'une lieue. L'air y est très-froid. Cependant les arbres y sont toujours verts; & l'on trouve, dessous, quantité de bonnes herbes (d).

Ignorance des Anglois.

Des remarques si vagues, & de si peu d'utilité, doivent faire juger que le Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur l'intérêt général de la Navigation; ou plutôt, on en doit conclure que les Anglois étoient encore fort éloignés de cette habileté qu'ils s'attribuent aujourd'hui (e). La fortune leur tenant lieu d'autres lumières, ils eurent le bonheur de sortir du Détroit, & d'entrer dans la Mer du Sud, dès le 6 de Septembre; c'est-à-dire, de faire en treize jours, un passage, où des Navigateurs moins heureux ont employé jusqu'à neuf mois. A la vérité, ils furent jetés le 7, par une tempête, à plus de deux cens lieues en Longitude: mais cette disgrâce même leur devint avantageuse, en les faisant tomber dans une Baye, où ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit; ce qui leur fit donner, à la Baye, qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the Friends*, ou Baye de la séparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Île qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singulière vertu (f).

Baye de la séparation des Amis.

LA

(c) Voyage de Drake, pag. 25 & 26.

(d) *Ibid.* pag. 28.

(e) On peut dire qu'elle est commune à toutes les Nations commerçantes de l'Europe,

par la communication de lumières qui se fait mutuellement.

(f) Voyage de Drake. pag. 30.

LA suite de leurs courses, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols, & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, raffasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

IL s'en présentoit deux : celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus ; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restoit encore à considérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Norvègue. Deux raisons portèrent Drake à rejeter la route du Détroit de Magellan. Premièrement, les Espagnols, qui avoient eu le tems de rassembler leurs forces sur les Côtes du Perou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, pour des Vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avoient pu l'être à son arrivée, pour des Aventuriers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit effuyé les pluies, les tempêtes, les rafales ; & ses meilleurs Pilotes ne se rappeloient pas, sans frayeur, les sables qu'ils avoient observés sur cette Côte.

ON résolut, dans une assemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (g), & cette opinion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté-depuis quelque-tems par des calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cens lieues en Longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la Terre.

LE 5 de Juin, à quarante-trois degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôle Arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable ; & Drake y fit jetter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de cabanes, qui bordaient le rivage.

LES Habitans marquèrent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avancer des Masses flottantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nou-

DRAKE.
1579.

Riche butin
de la Flotte
de Drake.

Il balance
sur le choix
d'une route
pour son re-
tour.

Froid ex-
cessif qui le
fait retourner
vers la Ligne.
Découverte
de la Nouvel-
le Albion.

(g) On ne trouve pas un mot du dessein de passer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le Traducteur François en parle plusieurs fois. Comme ce n'est pas le seul point sur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vaisseau de M. de Courtonner, contenoit quelques Variantes. Cependant on est assez en

peine comment le Chevalier Drake espéroit. alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale. Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

Nota. Le Journal Anglois, qui se trouve dans l'*Universal History of Voyages and Travels*, dit expressément, que le Chevalier Drake crut qu'il étoit nécessaire de prendre sa route par la Mer du Nord. R. d. E.

Drake.
1579.

Etat du Pay.

Douceur
des Habitans.

Ils prennent
les Anglois
pour des
Dieux.

nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable ; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques pièces d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient absolument nus ; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal ; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espèce de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos colombiers ; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foyer, qui formoit le centre de chaque cabane.

PENDANT tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportèrent, tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles sèches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dresser les Tentés, ils s'arrêtoient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs flèches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêtèrent aussi ; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina, que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoient une sorte de sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prières, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux-mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaisir. Après cette lecture, ils s'approchèrent modestement des Tentés ; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (b).

IL jugea que la nouvelle de son arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après, on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux, s'étant séparés des autres, lui firent connoître par diverses marques de respect, auxquelles il ne put se méprendre, qu'ils l'avoient distingué pour le Chef de sa Troupe. Ils continuèrent leurs signes, par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venoient de la part de quelque personne puissante, ou peut-être de leur Roi, & qu'ils lui demandoient un gage de confiance, sur lequel ce Prince, ou ce Seigneur, pût hazarder lui-même une visite. Le discours, dont ces signes furent accompagnés, dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre, à son tour, qu'il leur vouloit toutes sortes de bien. Il leur offrit des présens, pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre, qu'ils acceptèrent de fort bonne grace, parut leur

(b) Cette restitution, de quelque motif qu'elle pût venir, est assez singulière pour faire remarquer que le Traducteur se trompe

ici. L'Anglois porte, comme je l'ai traduit, *They restored again, to us, those things which before we bestowed upon them.* Page 737.

leur causer beaucoup de joye. On vit bientôt venir, entre plusieurs Sauvages, un homme de fort belle taille & d'un air assez gracieux; qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement; & son cortège pouffoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier, de bonne mine, qui le précédoit de quelques pas, portoit une masse, ou un sceptre, d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient composées de plumes, de diverses couleurs, & les chaînes paroissoient d'os. Le Roi, & tous ceux qui environnoient sa Personne, étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nus; mais ils avoient le visage peint, les uns de blanc, les autres de noir, & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient, avec eux, un fort grand nombre d'Enfans; &, sans distinction d'âge, ils portoient tous dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglois, quoique prévenu en faveur d'une Nation si douce, ne voulut pas recevoir, sans précaution, une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes, & de se ranger autour de leurs Tentes, dont ils s'étoient fait comme un petit Fort, défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les Anglois. Celui qui portoit son Sceptre, ayant appelé un autre Officier, auquel il dit quelque chose d'une voix basse, celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disoit, & cette sorte de harangue dura fort long-tems. Ensuite le Roi s'approcha du Fort, avec les hommes & les femmes de son Cortège, après avoir fait signe au Peuple & à tous les Enfans de demeurer en arrière. Alors, celui qui portoit le Sceptre entonna un chant, & commença une danse, avec une grace & une mesure qui causèrent de l'admiration aux Anglois. Le Roi, son Cortège, & tout le Peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake, charmé du spectacle & guéri de ses défiances, leur permit d'entrer, en chantant & en dansant, dans le Fort & dans les Tentes (i).

APRÈS la danse, le Roi s'assit, & pressa le Général, par des signes, de s'asseoir près de lui. D'autres signes, par lesquels il continua de s'expliquer, ne semblèrent marquer d'abord que de l'affection & des offres de service: mais les Anglois se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le Roi, prenant la plus grande des deux Couronnes, la mit sur la tête de Drake. Ensuite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & respectueux; & par intervalles, il répétoit le nom d'*Hib*, que les Anglois prirent pour un terme de déférence, ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne, au nom de la Reine d'Angleterre, en souhaitant que toutes les richesses du Pays fussent transportées quelque jour à Londres, pour la gloire & le bonheur de sa Patrie.

Le Peuple s'écarta aussitôt à quelque distance, & parut se livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois, poussés par la curiosité, voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de Sauvages, qui prenoient le plus jeune d'entr'eux, & qui se mettant en cer-

DRAKE.

1579.

Le Roi du
Pays visita le
Général Anglois.

Conduite
extrêmement
singulière des
Sauvages.

Drake se
croit couronné
Roi du
Pays.

Exercice de
Religion des
Sauvages.

(i) Pages 11 & précédentes.

DRAKE. 1579. etc autour de lui, jectioient des cris fort tristes, en s'égratignant le visage & se picquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un Dieu, lorsqu'il les vit revenir, pour lui montrer leurs égratignures & leurs playes. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents, dont ils admirèrent beaucoup la vertu; & leur folle erreur ne faisant qu'augmenter, ils continuèrent leurs sacrifices, de trois jours. Mais les Anglois trouvèrent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaçoit.

Pourquoi Drake nomme le Pays la Nouvelle Albion.

DRAKE, ayant pris possession du Pays, pour la Reine, sa Maitresse, lui donna le nom de *Nouvelle Albion*; non-seulement parcequ'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parcequ'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ses Côtes. Il fit graver, sur une lame de cuivre, le nom, le portrait (k) & les armes de la Reine, son propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les favours qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Etrange sorte de lapins qui s'y trouvent.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires au Vaisseau, le Général observa plus soigneusement le Pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts, une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbaric, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac, dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en étoit composée.

Retour de Drake en Angleterre.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra plusieurs îles, jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, passant par les Îles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sicra Liona. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-dire, trois ans, douze jours moins, après son départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth (l).

1580.

(k) Le Journal Anglois dit simplement qu'il fit clouer, sur le pilier, une pièce de Monnoye d'Angleterre.

(l) Le Chevalier Drake arriva à Plimouth le 26 Septembre. Ainsi il fit le tour du Monde dans l'espace de deux ans, dix mois & quinze jours. Ayant été créé Chevalier, il prit

un Globe pour devise avec les mots: *Tu primus circumdixisti me Divino auxilio*. L'idée en paroît empruntée de l'anneau que Charles Quint donna à Sébastien Cano, ou Canus, qui le premier a fait le tour du Monde. Voyez le Tome XIV. pag. 199. R. d. E.

§. II.

SARMIENTO.

1580.

Voyage de Pedro de Sarmiento.

LE passage de Drake, par le Détroit de Magellan, allarma si vivement les Espagnols, que pour assurer la tranquillité de leurs Etablissmens, en fermant la seule voye qui les exposoit alors à l'invasion des Etrangers, ils prirent la résolution d'y bâtir un Fort. Le Viceroy du Perou avoit envoyé deux Vaisseaux de Guerre, sous le commandement de *Pedro Sarmiento* (a), le plus habile Navigateur que l'Espagne eut dans ces Mers, pour donner la chasse à Drake, & lui enlever, s'il étoit possible, les richesses qu'il emportoit du Perou; mais les Anglois étant déjà trop éloignés, Sarmiento reçut ordre d'aller voir, dans le Détroit de Magellan, de quelle manière on pourroit le fortifier. Il employa neuf mois à cette entreprise; & rempli de ses observations, il vint en Espagne, pour en rendre compte à la Cour. Elle s'en promit assez de succès, pour faire partir *Diego Fariis de Valdez*, avec une Flotte de vingt-trois Vaisseaux, montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage, & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

Occasion du Voyage de Sarmiento.

Les Espagnols veulent fortifier le Détroit de Magellan.

MAIS cette expédition, quoique fort bien concertée, ne répondit pas aux espérances de la Nation Espagnole (b). A peine la Flotte étoit sortie du Port de Cadix, qu'une affreuse tempête en fit échouer cinq Vaisseaux, avec perte d'environ deux cens hommes; & le reste fut si mal traité par les flots, que Valdez ne put continuer son Voyage qu'avec seize voiles, accompagné de Pedro de Sarmiento, qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de tems à se radoubier, ils se virent forcés de passer l'Hyver sur la Côte du Bresil, dans la Rivière de Janeiro. Ils remirent en Mer au Printems: mais, vers le quarante-deuxième degré de Latitude Australe, ils essuyèrent une si rude tempête, que la moindre de leur disgrâce fut de se voir réduits à battre la Mer, au hazard, pendant l'espace de vingt-deux jours, & de gagner enfin l'Isle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu, dans cette fatale occasion, un de leurs meilleurs Bâtimens, avec trois cens hommes & vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

Disgrâce de leur Flotte.

Sarmiento est nommé Gouverneur du Fort.

VALDEZ, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux, qu'il ne put remettre en état de soutenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois, qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio Janeiro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Perou, entreprit le même Voyage sous de meilleurs auspices, par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cens hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort, qu'il appella

Nom-

(a) M. Prevost le nomme *Serano*, dans ce premier article. R. d. E. de cette entreprise, au Général, qu'il nomme *Sancho Flores*. R. d. E.

(b) Argensola attribue le mauvais succès
XV. Part.

SARMIENTO.
1580.

Sarmiento
bâtit Nombre
de Jesus &
Philippeville.

Ses obser-
vations dans
le Détroit.

Nombre de Jesus. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (c), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma *Philippeville*. A l'approche de l'Hiver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris, dans sa route, par le fameux Chevalier *Walter Raleigh*, qui le conduisit en Angleterre (d). On a vu, dans la Relation d'Olivier de Noort, & l'on achevera de voir dans celle de Candish, quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit laissés au Détroit. Il reste à donner quelque idée de ses découvertes, sur le témoignage d'Argensola, Historien des Moluques (e), & du Capitaine Edouard Cooke (f).

EN retournant vers la Mer du Nord, il mouilla dans une Baye inconnue, où il ne vit paroître aucun Habitant: mais il y découvrit des vestiges de pieds humains, des dards, des rames & des filets. Ses gens montèrent au sommet de plusieurs hautes montagnes, d'où ils apperçurent un Archipel de petites Isles (g) & un Canal fort spacieux, qui les traversoit. Quoique la plupart de ces Isles fussent désertes, elles lui semblèrent naturellement fertiles. Il vit, dans quelques-unes, plusieurs Indiens nus, & peints de terre rouge. Plus loin, il en découvrit cinq dans une espèce de Canot, qu'ils abandonnèrent, pour prendre la fuite à pied. Ses recherches, sur le rivage, lui firent trouver une hute ronde, composée de quelques pieux, de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (h), dans laquelle il fit un amas de petites broissilles & de coquilles, avec quelques filets de pêche, des os en forme de crochets ou d'hameçons, & plusieurs petits sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Isle à l'autre, il découvrit une Habitation, régulièrement bâtie, & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de Latitude du Sud, sur une Pointe qu'il nomma *Saint Isidore*, il en trouva de fort traitables, qui se mêlèrent familièrement avec l'Equipage du Vaisseau. Entre les montagnes, il en vit une, à peu de distance, qui vomissoit des flammes, & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure occidentale du Détroit, Sarmiento vit des hommes hauts de trois *Verges* (i), & d'une grosseur proportionnée. Ses gens en saisirent un, qu'ils amenèrent à bord. Après avoir passé la plus étroite partie du Détroit, il découvrit clairement sur la Côte

(c) Ce nom ne lui fut donné qu'en 1587, par Thomas Candish, qui, trouvant la Citadelle déserte, jugea que tous les Espagnols étoient morts de faim.

(d) Sarmiento y eut de fréquens entretiens, sur ses Voyages, avec le Chevalier Drake, & même avec la Reine, & tira, de ces conversations, des lumières propres pour l'exécution d'autres dessein qu'on forma à son retour en Espagne. R. d. E.

(e) Livre 3 & 4.

(f) Dans la Relation de son Voyage à la Mer du Sud, pag. 43 & 44.

(g) Les Espagnols comptèrent quatre-vingt-cinq Isles tant grandes que petites. R. d. E.

(h) On a déjà remarqué qu'ils font nommés, par d'autres Voyageurs, loups & veaux marins.

(i) C'est à dire, de neuf pieds. Quoique rien ne soit si positif que ce témoignage, & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations, il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Gens du D. trait aient comme disparu, & que tous les Navigateurs d'un tems plus proche du nôtre, n'y aient vu que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosse Ville, avec des Tours, ces Bourgs, ces Habitations bien peuplées, & ces arbres dignes d'un meilleur climat, n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagoes, qui est celle du Nord.

Côte du Nord, entre deux longues Montagnes, quelques délicieuses Plaines, plusieurs Bourgs, & une Ville ornée ou fortifiée de plusieurs Tours. Sur la Côte Méridionale, qui est celle de la Terre de feu, il ne fut pas moins surpris de trouver, à la distance de cinq lieues du rivage, un Pays fort bien peuplé, dont les Habitans nourrissoient des bestiaux, & beaucoup d'arbres semblables à ceux qui portent la canelle & le coton. Le Détroit, dans toute sa longueur, lui parut de cent dix lieues; ce qui s'accorde avec le compte de Magellan.

SARMIENTO.
1580.
Ville &
Bourgs qu'il y
découvre,

§. III.

Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan.

LA loi qu'on s'est imposée, de passer légèrement sur toutes les Relations qui ne portent point un caractère particulier d'agrément ou d'utilité, & qui se trouvent supprimées d'elles-mêmes, comme on l'a fait observer, par d'autres Relations plus exactes & plus complètes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (a), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec huit Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Desiré*, ou du *Desir* (b). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de Latitude Australe, il rencontra un Rocher, à cinq lieues de la Terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le *Cap Blanc* & le *Cap des Vierges*, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à l'entrée du Détroit de Magellan, il s'engagea, le 6 de Janvier, dans la bouche du Détroit, à cinquante-deux degrés. Le 7, il y prit, sur le rivage, vingt-trois Espagnols, & leur Chef nommé *Hernando*; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation, qui étoient morts de faim & de misère dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva, le 10, à *Philippewille*, dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où il se retrécit le plus, il compte quatorze lieues, & la route, dit-il, est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix, depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des *Pingouins*, au Sud-Ouest, tirant un peu vers le Sud.

THOMAS
CANDISH.
1586.

1587.
Son arrivée
au Détroit de
Magellan.

Quoi-

(a) Son Journal se trouve dans la Collection d'Hackluyt, pag. 803 & suivantes, sous le titre d'*Aimable & heureux Voyage*, &c. On nous y apprend, qu'il fut composé par François *Praty*, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de Candish;

que Candish étoit lui-même de *Trimley*, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Française de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossièrement.

(b) On en verra, ci-dessous, la Description.

CANDISH.

1587.

Ses observations sur la Colonie Espagnole de Sarmiento.

„ Quoiqu'une partie de ses remarques, sur l'Etablissement de Sarmiento, se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort, il convient au dessein qu'on se propose, de les rappeler ici dans ses propres termes.

„ Philippeville avoit quatre Forts, & chacune de leurs faces avoit été montée d'une pièce de canon de fonte; mais les Espagnols avoient pris soin d'enterrer cette artillerie, & l'on n'en voyoit plus que les affûts. Candish ne manqua point de faire déterrer toutes les pièces, & de les faire transporter à bord. La Place étoit située, sans contredit, dans l'endroit le plus favorable du Détroit pour le bois & l'eau. Elle avoit plusieurs Eglises.

„ Les Loix y devoient être fort sévères; car on voyoit quelques Gibets, auxquels plusieurs Criminels étoient encore attachés. Il paroissoit que les Espagnols y avoient été long-tems réduits à ne vivre que de moulés & de limpets. Candish n'y trouva pas d'autres vivres, à l'exception de quelques daims, qui descendoient des montagnes pour se rafraîchir au bord de la Rivière. Ces Espagnols s'étoient flattés de se rendre les seuls Maîtres du Détroit: mais le Ciel fit connoître que ce n'étoit pas sa volonté.

„ Pendant plus de deux ans qu'ils occupèrent leur Ville, ils n'y virent rien croître & rien prospérer. D'un autre côté, ils furent souvent attaqués par les Indiens, jusqu'à ce qu'ayant consommé toutes leurs provisions, ils moururent presque tous de faim dans leurs maisons, où les Anglois trouvèrent leurs cadavres tout vetus. L'air en étoit encore infecté. Ceux qui étoient demeurés vivans avoient pris le parti d'ensevelir, dans la terre, leurs meubles & tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force d'emporter, pour abandonner cette funeste demeure, & se mettre en chemin le long du rivage, dans l'espoir d'y trouver de quoi soutenir leur misérable vie. Ils n'avoient pris que leurs arquebuses & quelques ustensiles; mais, à l'exception de quelques oiseaux de Mer, qu'ils avoient tués par intervalles, ils n'avoient vécu, pendant l'espace d'un an, que de racines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils rencontrèrent Candish, ils étoient déterminés à prendre leur route vers la Rivière de Plata. Dans leur nombre de vingt-quatre, ils avoient deux femmes (c).

Il lui donne le nom de Port de Famine.

CANDISH changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap *Forward* (d) à cinquante-quatre (e). Il donna aussi le nom de Baye d'*Elisabeth* à une belle Baye sablonneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une Rivière d'eau douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de *Saint Jerome* en est, dit-il, à deux lieues. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une Rivière, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ quatre-vingt-

(c) Journal de Thomas Candish, *ubi supra*, pag. 866.

(d) C'est une corruption, pour *Forward*.

(e) Le Cap *Forward*, comme il est nom-

mé dans le Journal Anglois, n'étant éloigné que de cinq lieues du Port de Famine, doit être situé au cinquante-troisième degré, quinze ou seize minutes. R. d. E.

vingt-dix lieues d'Angleterre (f), & la Latitude du débouchement est à-peu-près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (g).

Le reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes du Chili, du Perou, & de la Nouvelle Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (h).

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déjà trouvé place à la suite de Magellan, dans le Tome XIV. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire servir à jetter du jour sur la Relation de Pigafetta.

III. SEBALD DE WEERT, également célèbre par les Isles qui portent son nom, & par les malheurs qu'il essuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans son Journal (i), que le détail même de ses disgrâces, qui l'obligèrent de renoncer à son entreprise. Il étoit parti de Hollande, le 27 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq Vaisseaux, dont il commandoit l'un, sous les ordres de l'Amiral *Mabu* & du Vice-Amiral *Simon de Cordes*; Cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop longtemps sur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année suivante. Elle y entra fort heureusement: mais les vents devinrent si contraires, que Sebald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dangers d'une Mer terrible, & s'être vu séparé de ses Compagnons, qui continuèrent plus heureusement leur route, fut contraint, par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guères permis de faire des observations utiles: cependant on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de *Baye Verte*, prit celui de *Baye de Cordes*, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyés (k). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort mal traités par les Sauvages; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, de Cordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de

CANDISH.
1587.

OLIVIER DE
NOORT.
1598.

SEBALD DE
WEERT.
1598.
Ses disgrâces.

1599.

Noms qu'il
donne à diffé-
rens lieux.

(f) La longueur de ce Détroit est de cent dix lieues d'Alf magne, selon le calcul des Espagnols & des Hollandois. *Recueil de la Compagnie Hollandaise*, Tom. III. pag. 47. R. d. E.

(g) *Ibidem*, pag. 807.

(h) On trouve, à la suite de son Journal, les hauteurs de quantité de lieux, les fondes, & les variations de l'Alguille sur toute sa route, par Thomas *Witter* d'Ipsewich, qui étoit son Pilote. Hackluyt y joint quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels

que celui de *Winter*, qui accompagnoit *Drahe*, & qui repassa le Détroit; celui de *Coidley* & de *Wobch*; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur, nommé Jean *Jane*, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Candish, mais qui ne parolt pas avoir jamais vu le jour.

(i) Au Recueil de la Compagnie Hollandaise, Tom. I. pag. 609.

(k) *Ibid.* pag. 654.

SEBALD DE
WERT.
1599.

de la même Baye. „ Il y trouva sept Canots, remplis de Sauvages, qui n'a voient pas moins de dix ou onze pieds de haut, & dont la couleur étoit „ rousse & la chevelure fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent aperçu les Cha- „ loupes, ils descendirent au rivage, d'où ils jettèrent une si grande quan- „ tité de pierres, que les Hollandois n'osèrent s'en approcher. Alors, se „ flattant de leur avoir inspiré de l'effroi, ils se rembarquèrent tous dans „ leurs Canots, pour sondre avec de grands cris sur les Chaloupes. Le „ Vice-Amiral les laissa venir jusqu'à la portée du fusil, & fit faire sur eux „ une décharge, qui en tua quatre ou cinq. Ils retournèrent à terre, où, „ dans leur fureur, ils arrachèrent, de leurs propres mains, des arbres qui „ paroissent gros de neuf ou dix pouces, pour s'en faire des retranche- „ mens & des armes (1). Tous ces Sauvages étoient entièrement nus, à „ l'exception d'un seul, qui avoit autour du cou, une peau de chien ma- „ rin, qui lui couvroit le dos & les épaules. Leurs armes étoient des flé- „ ches d'un bois fort dur, qu'ils lançoient vigoureusement avec la main, & „ dont la pointe avoit la forme d'un harpon. Elle demeurait dans le corps „ de ceux qui en étoient blessés, n'étant attachée au bout du bois qu'avec „ des boyaux de chiens marins; & ce n'étoit pas sans beaucoup de peine „ qu'on l'en tiroit, parcequ'elle pénétrait fort avant (m)”. La prudence „ obligea de Cordes d'abandonner ces Furieux: mais d'autres Hollandois, qui „ furent surpris peu de jours après, ne se dégagèrent pas avec le même „ bonheur. Ils perdirent plusieurs de leurs gens; & l'Amiral ayant envoyé, „ au même lieu, des forces plus nombreuses, „ on n'y trouva plus ces hom- „ mes cruels, ou plutôt ces bêtes brutes, mais on y vit d'horribles mar- „ ques de leur brutalité. Ils avoient inhumainement défiguré les cadavres „ des Morts (n)”.

Ordre de
Chevalerie
Hollandaise.

En quittant cette Baye, l'Amiral, pour éterniser la mémoire d'un Voyage „ si extraordinaire, forma un Ordre de Chevalerie, composé des principaux „ Officiers de la Flotte; & le calme ayant obligé, dès le lendemain, de mouil- „ ler dans une autre grande Baye, au Sud, il ne remit pas plus loin la pre- „ mière célébration de cet Etablissement. Tous les Chevaliers prêtèrent, en- „ tre ses mains, un serment solennel, par lequel ils promirent „ de ne jamais „ consentir à rien qui fût contraire aux loix de l'honneur, dans quelques pé- „ rils & quelques extrémités qu'ils pussent tomber; ni à rien, qui pût tour- „ ner au désavantage de leur Patrie. Ils y ajoutèrent particulièrement la „ promesse d'exposer leur vie contre les Ennemis de leur Nation, & de faire „ tous leurs efforts pour rendre les armes des Hollandois triomphantes, dans „ les Pays d'où l'Espagne tiroit les trésors qu'elle employoit depuis tant d'an- „ nées à faire la Guerre aux Pays-bas. Cette cérémonie se fit à terre, sur la „ Côte Orientale du Détroit; & l'Ordre, ou la Confratrie, prit le nom du „ *Lion déchaîné*. L'Amiral fit écrire les noms des Chevaliers sur une table, „ qui fut placée, dans le même lieu, sur un haut pilier, afin qu'elle pût être „ vûe de tous les Vaisseaux qui tiendroient cette route; & la Baye reçut le „ nom de *Baye des Chevaliers*”.

DEUX

(1) *Ibid.* pag. 651 & 652.

(m) *Ibidem.*

(n) *Pag.* 656.

SERIALS DE
WEERT.
1599.

Caractère &
figure des Sau-
vages du Dé-
troit.

DEUX autres Bayes furent nommées, l'une, *Baye des Soucis*, & l'autre *Baye Clofe* (e), par allusion à divers malheurs, qui ne cessèrent pas de poursuivre la Flotte: mais on n'en trouve pas les hauteurs dans le Journal; comme si tant de disgrâces avoient fait perdre, aux Hollandois, le soin de ces observations (p). De Weert ne laisse pas de s'attacher beaucoup à faire connoître la figure & le caractère des Habitans. „ Un jour, dit-il, que „ ses Matelots étoient à chercher des vivres, ils virent trois Canots „ conduits par des Sauvages, qui ayant découvert la Chaloupe, sautèrent à „ terre, & grimpèrent comme des singes, sur les montagnes. On ne trou- „ va, dans les Canots, que de jeunes pingouins, des harpons de bois, de „ petites peaux de bêtes sauvages, & d'autres bagatelles. Mais les Hollan- „ dois apperçurent, au pied d'une montagne voisine, une femme, avec deux „ petits enfans, qui faisoit tous ses efforts pour se sauver. Elle fut prise „ & conduite à bord, sans qu'on remarquât sur son visage aucun air de „ tristesse ou d'émotion. Sa taille étoit médiocre, & sa couleur rousse. „ Elle avoit le ventre pendant, l'air farouche, les cheveux courts & qui „ paroissoient coupés jusqu'aux oreilles. Pour ornement, elle portoit au „ cou des coquilles de limaçons; & par derrière, une peau de chien ma- „ rin, qui lui couvroit les épaules, & qui étoit attachée sous sa gorge avec „ des cordes de boyaux. Le reste de son corps étoit nud. Les mammel- „ les lui pendoient comme des pis de vache. Elle avoit la bouche grande, „ les jambes tortues, & les talons fort courts.

„ ELLE refusa de manger de la viande cuite. On lui offrit quelques oi- „ seaux, qui se trouvoient dans la Chaloupe, & qu'elle reçut avidement. „ Son premier soin fut d'en arracher les plus grandes plumes. Ensuite „ elle les ouvrit avec des coquilles de moules, en les coupant derrière l'aîle droi- „ te, au-dessus de l'estomac & entre les deux cuisses. Elle les vida, c'est- „ à-dire, qu'elle jeta le fiel, les entrailles & le cœur; mais ayant passé le „ foye sur le feu, elle le mangea, si cru, que le sang en couloit de ses lè- „ vres. Pour vider le gosier, elle commença par le retourner; & le te- „ nant, d'un côté entre les dents, de l'autre avec la main gauche, elle le „ nettoya deux ou trois fois de la main droite, & elle le mangea, sans au- „ tre apprêt que de l'avoir fait un peu chauffer. Les autres parties du corps „ elle les déchira de ses dents, avec tant d'avidité que le sang en ruisse- „ loit sur son sein. Ses enfans mangèrent, comme elle, de cette chair „ crue. L'un, qui étoit une fille, paroissoit âgée de quatre ans. L'autre „ ne pouvoit avoir plus de six mois, quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents, „ & qu'il marchât seul (q).

„ Leur manière de manger étoit accompagnée d'un air fort sérieux, sans „ que la mère fit jamais le moindre souris, pendant que les Matelots rioient „ avec éclat. Après son repas, elle se mit sur les talons, dans la posture „ ordi-

(e) Deux des Vaisseaux de la Flotte, com-
mandés, l'un par le Vice-Amiral de Cordes,
& l'autre, par Sebald de Weert, restèrent dans
le Détroit jusqu'au 3 de Décembre. Déter-
minés, enfin, à lever l'ancre, ils sortirent de

la *Baye Clofe*, mais sous de mauvais auspices;
car ils ne se rejoignirent plus depuis. *Ibid.*
R. d. E.

(p) Pag. 653 & 655.

(q) Pag. 669 & 670.

SEBALD DE
WEERT.
1599.

„ ordinaire d'une guenon. Pour dormir, elle se pla comme en un mon-
„ ceau. Les genoux lui touchoient au menton, & son petit enfant, qu'elle
„ tenoit entre ses bras, avoit la bouche à sa mammelle. On la retint deux
„ jours à bord. De Weert la fit reconduire au rivage, après lui avoir fait
„ mettre une robe, qui avoit des demi-manches & qui lui descendoit aux
„ genoux, avec un bonnet sur la tête, & quelques grains de verroterie au-
„ tour des bras & du cou. Il lui fit aussi présent d'un petit miroir, d'un
„ couteau, d'un clou & d'une alefine, dont elle parut fort satisfaite. On
„ vêtit le plus jeune de ses deux enfans, d'une robe verte, avec quel-
„ ques grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande.
„ Cette séparation parut chagriner la mère : cependant elle descendit
„ volontairement dans la Chaloupe, sans faire aucun effort pour emme-
„ ner sa fille (r). ”

CETTE femme sauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Cel-
les du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Weert,
qui eut aussi l'occasion de les connoître. Après avoir pris la résolution de
quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins,
pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de
faim sur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort, près de la Baye des
Chevaliers; mais n'en ayant pu rien obtenir, dans un passage où chacun
étoit occupé de ses propres besoins, il arriva, le 12 de Janvier, dans la pe-
tite Isle des Pingouins, qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chas-
sant, on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y te-
noit cachée. Olivier de Noort étoit descendu dans cette Isle; & quelques
Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avoit
massacrés tous, à la réserve de cette femme, qui s'étoit apparemment dé-
robbée, mais qui avoit reçu néanmoins quelques blessures, dont elle faisoit
voir les cicatrices. Elle avoit le visage peint; & sur le corps, une espèce
de manteau, de peaux de bêtes & d'oiseaux, cousues avec assez d'art, qui
lui descendoit jusqu'aux genoux. A la ceinture, elle portoit une autre
peau, qui lui couvroit modestement les cuisses. Sa taille étoit grande, &
ses forces paroissoient proportionnées. Elle avoit les cheveux coupés af-
sez courts, au-lieu qu'au Nord, comme au Sud, les hommes les portent fort
longs. De Weert offrit un couteau à cette femme, qui l'accepta d'un air
satisfait, & qui lui fit entendre, par reconnaissance, qu'il trouveroit beau-
coup plus d'oiseaux dans la plus grande des deux Isles. On la laissa dans
le lieu où elle étoit, quoiqu'elle parût souhaiter d'être transportée au Con-
tinent (r).

Isles de Se-
bald, & d'où
leur vient leur
nom.

ENFIN, Sebald de Weert sortit du Détroit, le 21 de Janvier, après neuf
mois d'un pénible & dangereux séjour, dans ces horribles Parages. Le
24, se trouvant à la vue de trois petites Isles, qui n'étoient point encore
marquées dans les Cartes, il leur donna son nom, qu'elles ont porté depuis
dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origi-
ne a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent,
à cinquante degrés quarante minutes.

APRÈS

(r) Page 671.

(s) Page 681.

APRÈS quelques nouvelles courfes, le Vaiffeau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13, au Port de Rotterdam, avec trente-fix hommes, qui lui reftoient de cent cinq, avec lefquels il étoit parti pour les Détroits (1).

SEBALD DE
WEERT.
1599.

GEORGES
SPILBERG.
1614.

Ce qu'il pen-
foit de la dé-
couverte du
Détroit de le
Maire.

Idée de fon
Journal.

1615.

IV. GEORGES SPILBERG (v) prit auffi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour fe rendre aux Moluques, avec une Flotte de fix Vaiffeaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoiffance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir difputé l'honneur de cette découverte à Jacques le Maire & à Cornelisz Schouten, qu'il rencontra l'année fuivante, dans l'Ifle de Java, il ne put fe perfuader de la vérité de leur récit. „ Pendant leur longue navigation, „ dit-il, ces gens-là n'avoient découvert, ni de nouvelles Terres, ni de „ nouveaux Peuples, avec qui l'on pût trafiquer. Ils racontotent feule- „ ment qu'ils avoient trouvé un nouveau Paffage, différend du Paffage con- „ nu; quoiqu'il n'y eût aucune apparence, puifqu'ils avoient employé „ quinze mois & trois jours dans leur Voyage jufqu'à Ternate, & que de „ leur aveu ils n'avoient eu que des vents favorables”. Il les appelle de „ *prétendus faifeurs de découvertes* (x); & dans un autre endroit, il affecte de „ faire tomber, fur quelques autres, la gloire réelle de leur fuccès. „ Nous „ étions informés, dit-il, qu'il y avoit, au Sud, d'autres Paffages que ce- „ lui de Magellan, comme on le lit dans l'Hiftoire des Indes Orientales, „ écrite en Efpagnol par le Père Jofeph de *Coste*. Cet Hiftorien dit, à la „ fin du Chapitre X, que Dom Gava *Mendoza*, Gouverneur du Chili, ayant „ envoyé le Capitaine *Ladriblero*, avec deux Vaiffeaux, pour chercher un „ Paffage qui eût au Sud de Magellan, il le trouva, & s'éleva par cette „ route en haute Mer, courant du Nord au Sud, fans fuivre le Détroit. „ Plufieurs autres Hiftoriens ont tenu pour certain, qu'il y avoit, dans le „ Détroit même de Magellan, un Paffage du côté du Sud, par lequel on „ fe met promptement au large, & l'on gagne bien-tôt la Mer du „ Chili (y)”.

QUELQUE explication qu'on puiffe donner à ces apparences de jalousie, Spilberg s'eft rendu lui-même affez célèbre, pour n'être pas incommodé de la réputation de fes Concurrans. Son Journal représente une navigation d'environ trois ans, qui doit tenir rang entre les Voyages autour du Monde, puifque s'étant rendu aux grandes Indes, par la route du Sud-Oueft, il revint dans les Ports de Hollande, par le Cap de Bonne-Efpérance. Mais la plupart de fes observations regardant les affaires du Commerce, ou n'ayant point de caractère particulier qui les diftingue, on fe borne, fuivant le projet de cet article, à recueillir ce qui peut fervir à la connoiffance du Détroit de Magellan (z).

Il arriva, le 25 de-Mars, 1615, à la vûe du Cap des Vierges, qu'il nom-
me

(1) Page 688.

Indoife, pag. 556.

(v) Le même, dont on a déjà donné un Voyage aux Indes Orientales.

(y) *Ibid.*, pag. 503 & 504.

(x) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV. du Recueil de la Compagnie Hol-

(z) Spilberg en donne une Carte fort détaillée.

GEORGES
SPILBERG.
1615.

Ses observa-
tions sur le
Détroit de
Magellan.

me de *Virginie*; mais il y trouva le fond si mou, que de trois ancrés qu'il fit jeter, aucune n'ayant pû mordre, il prit son cours à l'Ouest-Nord-Ouest. Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il se vit proche du Pays, qu'il appelle *les sept Montagnes*, où il fut surpris de ne se trouver que sur dix brasses d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des Terres fort basses, qui lui parurent fort semblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais tems, qui leur faisoit croire l'entrée du Détroit impossible à de si gros Vaisseaux, éclatèrent en murmures. Quelques-uns proposèrent d'aller passer l'Hyver au *Port Désiré*, à l'exemple de Candish & d'Olivier de Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara, d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverser le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choisir. Cette réponse, courte, prompte & résolue, imposa du respect aux Mutins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrèrent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest & de l'Ouest-Quart du Sud. Vers la brune, on jeta l'ancre sur vingt huit à trente brasses, proche de la Côte Septentrionale. Les Courans, poussés le lendemain par un vent d'Ouest-Quart de Sud-Ouest, se précipitèrent si impétueusement hors du Détroit, qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir, l'Amiral, ayant entrepris de virer le cable, dériva sur un banc, où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit, il fut jetté hors du Détroit; & l'espace de deux jours il se vit seul, & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit, courant d'abord au Sud-Est-Quart de Sud, & peu à peu plus à l'Ouest, pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite, il fit l'Ouest-Nord-Ouest, toujours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire, que le lendemain, à l'arrivée du jour, il découvrit, en levant l'ancre, quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit, il rencontra un banc, d'un quart de lieue de large, où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau à cinq. Après avoir évité cet écueil, il vit le premier Pas du Détroit, qui n'avoit pas une demie lieue de large; & le flot l'ayant porté dans le Pas, il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit, sur la Terre de Feu, un homme de très-grande taille, qui se montra plusieurs fois sur une petite colline. Proche du Pas, cette Terre est un lieu fort sec, où les dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer, pour touer le Vaisseau. On traversa le Pas; & l'ancre fut jettée à midi, entre le premier & le second Pas.

Le 4, on porta le cap à l'Ouest-Quart de Sud-Ouest, avec un vent de Nord-Nord-Ouest; & le soir, on mouilla sur seize brasses, à la pointe du second Pas, vers la Côte Septentrionale. Le 7, un Commis, nommé Corneille de *Viane*, engagea l'Amiral à descendre, pour visiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes; mais ils apperçurent deux autruches, que toute leur vitesse ne put leur faire suivre long-tems. Ils trouvèrent une Rivière fort large, dont les rives étoient bordées d'arbrisseaux, couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre, *Cap de Viane*. Sur la soir, après s'être avancé jusqu'à la pointe du second Pas, &

Il donne
des noms à
différens
lieux.

s'é.

s'être approché des Îles des Pingouins, qui sont au nombre de trois, il leur donna les noms suivans: à celle qui est au Sud, le nom d'*Île de la grande Côte*; à celle du milieu, celui de la *grande Patagone*, ou d'*Île des Géans*; à celle qui est au Nord, & qui paroît la plus petite, le nom d'*Île de la Croche*. Sa curiosité le fit descendre dans l'Île de la grande Côte, où il trouva deux corps morts, enterrés, sans doute à la manière du Pays, avec peu de terre sur eux, & des flèches à l'entour. Il fut surpris de l'art avec lequel ils étoient ensevelis dans des peaux de pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers, composés fort adroitement de coquilles de limaçons, qui n'étoient pas moins lustrées que des perles. Spilberg les fit recouvrir soigneusement de terre. Il ne trouva rien, dans les Îles, qui fût propre à servir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe, qui fait la nourriture des pingouins.

Le 10, ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Est, on arriva, vers midi, dans une belle Baye, que Spilberg prit pour celle de l'Amir, parcequ'il y vit les ruines d'une Ville & de plusieurs Forts. Ensuite, rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris, vers le soir, après avoir mouillé sur trente brasses, & fort près du rivage, de voir, sur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verts, avec quantité de perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'apercevoir un Passage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & son regret fut d'être séparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart de Sud-Est, jusqu'à une grande pointe, derrière laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade est très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il porta au Sud-Ouest, pour aller au troisième Pas, devant lequel il mouilla le soir, sur quarante-deux brasses. Le matin du jour suivant, il fit visiter une autre Baye; & descendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau douce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de *Baye du Poivre*.

On remit à la voile, avec des vents si variables, qu'on eut beaucoup de peine à repasser la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Île & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le soir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reste de sa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye *Descordée*. Tous les Officiers se rassemblèrent, avec une joye extrême d'avoir surmonté tant de dangers, & de se revoir après une si longue séparation. Quelques-uns avoient aperçu, sur le rivage, plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Espagne, dont ils avoient paru fort satisfaits: mais, entendant tirer sans cesse aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait disparaître. Spilberg prit occasion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les E-

GEORGES
SPILBERG.
1615.

quipages, qui avoient besoin de rafraichissemens, trouvèrent, dans la Baye Descordes, une grande abondance de moules & d'autres coquillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huitres, du creffon de Mer, du persil, du persil de Macédoine, & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le soir, sur seize brasses, près d'une petite Ile, suivie de sept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé sur vingt-cinq brasses, derrière une Ile qui se présente au Sud, on aperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Ile, où, du sommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable Passage qui conduisoit à la Mer du Sud (a) : mais ses instructions, dit-il, portoit de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une Rivière en tombant des montagnes, & qui se rendent dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraichir pendant quelques jours, il l'appella, de son nom, la *Baye de Spilberg*. Dans cet intervalle de repos, il ne put résister à la curiosité de faire chercher le Passage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de plusieurs beaux oiseaux lui fit permettre, à quatre de ses gens, de descendre pour les tuer : ils se virent attaqués aussi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de grosses massives, qui en assommèrent deux. Cette disgrâce ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une assez grosse Rivière qui vient s'y décharger : mais cette entreprise faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le poussant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, sur les bords de la Rivière, plusieurs petites huttes, où les Sauvages faisoient leur demeure, & qu'ils abandonnèrent, à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand espace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pêcherie. La mort d'un de ses gens, qui se nommoit Abraham Pieters, lui fit donner, à cette Rivière, le nom de *Rivière d'Abraham*.

Le 4, il découvrit, dans la Côte Septentrionale, un Canal presque aussi large que le Détroit même, où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuosité, & qui s'étendoit à l'Ouest-Nord-Ouest. Le vent & la marée favorisant la Flotte, on résolut d'en profiter pendant toute la nuit, avec la seule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit, alors, entre les hautes Côtes qui sont proche du Cap Maurice. C'étoit un spectacle assez surprenant, de voir de si gros Vaisseaux, comme enfoncés dans cet espace, aller de nuit à la voile sur une eau si profonde, qu'on n'y trouvoit pas de fond (b). Le 5, on observa que le Canal s'élargissoit ; & bien-tôt, on découvrit la pleine Mer. Le vent, qui devint fort frais le soir & tou-

(a) *Ibidem*, pag. 503.

(b) Pag. 506.

GEORGES
SPILBERG.
1615.

te la nuit, fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6, avec un tems chargé, qui n'empêcha point d'apercevoir le Cap du Sud, assez reconnoissable par sa hauteur en écore, & par quelques pointes, qui ressembloient à de petites tours. Avant midi, on débouqua le long de la Côte Méridionale, à la vue de plusieurs dangereux Ecueils, & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force, que d'autres Isles, qui se présentoient à l'avant, causèrent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan, à-peu-près comme les Sorlingues sont à l'extrémité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de *Sorlingues*, comme il avoit donné celui de *Zelande* à d'autres Isles qui les précèdent.

IL ajoute que cette quantité d'Isles & d'Ecueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse, qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap *Desiderado*, qui est d'une forme extraordinaire, on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. „ Ainsi, dit-il, après les périls du Dé-
„ troit, il reste à vaincre de nouveaux obstacles. Toutes les Relations en
„ rendent témoignage, & je le confirme par le mien (c) ”.

APRÈS être entré fort heureusement dans la Mer du Sud, Spilberg s'y rendit long-tems redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte Royale (d), commandée par Dom Rodrigue de *Mendoza*; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Perou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (e), par les Isles Mariannes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617 (f).

1616.

V. EN 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la première fois, de faire visiter ce nouveau Passage. La mort de Jacques le Maire, qui étoit arrivée dans son retour des Indes Orientales, & les doutes que Georges Spilberg avoit fait naître sur la vérité de son Journal & sur le témoignage

1623.

JACQUES
HERMITTE.

(c) Pag. 507.

(d) Ce combat, qui se donna le 18 de Juillet 1615, fut très-vif. La Flotte Royale, composée de huit Vaisseaux, & montée de trois ou quatre mille hommes d'équipage, fut très-maltraitée; elle perdit trois de ses Vaisseaux & plus de la moitié de ses Troupes. R. d. E.

(e) Jean Cornelisz de Moya, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Burton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bays & les Aiguades, mais encore toutes les Sondes. „ Je me suis ap-

„ pliqué, dit-il, à tout observer, pendant
„ les diverses navigations que j'y ai faites.
„ Je n'ai rien marqué que je n'aye vu ou
„ fondé moi-même. C'est par cette raison
„ qu'on y trouve certains Pays qui ne sont
„ pas entièrement dessinés, & vers lesquels,
„ du côté de l'Ouest, gît un bas-fond de
„ quatre à six brasses de profondeur, fond
„ de roche, ainsi que me l'ont assuré plu-
„ sieurs Pilotes qui y ont navigé, & qui ont
„ vu clairement le fond ”. *Ibidem*, pag.
560 & 561.

(f) Ce Voyage qui a duré environ trois ans, est, à proprement parler, l'époque du Commerce & de la Puissance de la Compagnie des Indes Orientales. R. d. E.

L'HERMITE.
1623.

gnage de ses Affiliés, paroissent avoir été la seule cause d'une si longue incertitude.

1624.

JACQUES L'HERMITE fut choisi pour commander la Flotte des Etats. C'étoit la plus puissante qu'ils eussent envoyée dans ces Mers, & cette distinction lui fit donner le nom de *Flotte de Nassau*. Elle étoit composée d'onze Vaisseaux, montés de mille six cents trente-sept hommes, entre lesquels étoient six cents Soldats, distribués en cinq Compagnies, & de deux cents quatre-vingt-quatorze pièces d'artillerie. Les Collèges de l'Amirauté & la Compagnie des Indes Orientales avoient contribué, comme à l'envi, aux frais de cet armement. Le Voyage, jusqu'au Détroit, fut très-long, sans aucun obstacle qui parût capable de le retarder. On n'eut, que le 1 de Février 1624, la vûe du Cap de *Pennas*, dont les hautes montagnes étoient couvertes de neige, & l'on s'y trouva sur vingt-cinq brasses de fond.

L'HERMITE avoit pris sa route par l'Isle d'*Annobon*. „ Il lui fut im-
„ possible, dit-il, de connoître si le Détroit de le Maire est bien placé dans
„ les Cartes par rapport à cette Isle. La plupart des Pilotes, quand ils ont
„ navigé dans la haute Mer, ont la mauvaise habitude de ne mettre, dans
„ leurs Cartes, que la moitié du pointage, & du nombre de lieues qu'ils
„ ont parcourues. Au contraire, lorsqu'ils font route au large, & qu'ils
„ soupçonnent néanmoins d'être proche des terres, ils mettent, dans leurs
„ Cartes, le double du chemin qu'ils ont fait. Il arriva aussi, dans la Flot-
„ te de Nassau, qu'en arrivant aux trente-unième degrés & demi, les
„ pointages des Pilotes se trouvèrent fort différens: mais, au Cap de Pen-
„ nas, ils s'accordèrent presque tous, quoiqu'on n'eût pas fait moins de
„ quatre cents lieues sans avoir la vûe d'aucune terre. L'Hermite en con-
„ clut, qu'il est plus sûr de se régler par sa propre expérience & par les règles
„ de l'art, que par les Cartes (g).

COMME ses instructions lui défendoient de relâcher à la Côte du Brésil, plus au Nord que Rio de la Plata, il ne fut pas plutôt à la hauteur de cette Rivière, qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte: mais il fut poussé bien loin à l'Est, par les vents de Sud-Ouest; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire, doivent apprendre, que pour trouver des vents plus favorables, il faut s'approcher de la Côte du Brésil & la ranger le plutôt qu'il est possible (h).

LAISSONS le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois, nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire, que nous n'aurions pû voir, & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être, si l'un des Pilotes (i), qui avoit fait le Voyage en 1619, avec les Caravelles d'Espagne, ne l'eût reconnue à la forme de ses montagnes. Cette Bouque ne laissa pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les Terres Orientales, qui sont le long du Détroit, & que le Maire a nommées le *Pays des Etats*, sont hautes, montueuses, & entrecoupées; & le côté Occidental, qui se nomme le *Pays de Maurice*, offre plusieurs collines rondes, fort près

(g) Journal de la Flotte de Nassau, Tome IV, du Recueil de la Compagnie Hollandaise. Pag. 640. & précédentes.

(h) *Ibid*, pag. 691.

(i) Valentin Jantz, qui connoissoit très-bien ce Détroit. R. d. E.

près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit, nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre, dans une Baye, qui a porté, depuis, le nom de *Baye de Veeschoor*. Ils se mirent aussi-tôt sous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Est, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la *Baye de Valentin*, dont la Côte étoit sous le vent: mais lorsqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, est entre la seconde & la troisième Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaisseau à l'ancre. C'étoit une raison d'avancer; & l'on crut ensuite pouvoir jeter l'ancre hors de la Baye. Heureusement, les gens du Vaisseau nous apperçurent assez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revîrâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le dessus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze brasses d'eau, sur un fond presque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaisseaux que nous avions vus au-dehors. Le troisième ne put mettre à la voile. Avant midi, la brume fut si épaisse, qu'elle nous déroba la vue des Terres, de l'un & de l'autre côté. Ensuite, la Pointe Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Est, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes.

Il paroît surprenant que nous eussions employé neuf mois, à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation: mais l'unique raison, qui la fit durer si long-tems, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous passâmes la Ligne dans une saison peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs mesures pour la passer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui règnent alors entre les Tropiques, rendront la course fort prompte & fort heureuse (k).

Le 3, à la hauteur de cinquante-six degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaisseaux, qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Verschoor, qui en commandoit un, avec la qualité de Contre-Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vu dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés. Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit: mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés sous voiles, pendant la nuit suivante; & le lendemain, ils avoient visité les Bays du côté Occidental du Détroit, sans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verschoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaisseaux, nommé le *Griffon*, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu son nom d'un Pilote, nommé *Valentin Janse*. Verschoor ayant aussi donné le sien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour visiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Rivière, où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point assez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié commerce

(k) Pag. 693.

L'HERMITE.
1624.

merce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, sans en pouvoir obtenir de bestiaux ni d'autres rafraîchissemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poisson, du goût & de la figure du merlan; mais n'y étant point à couvert du vent d'Est, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient revenus à bord, avant que de nous avoir découvert.

Le 6, on vit le Cap de Horn, à la distance de trois lieues au Nord-Nord-Ouest. Le 11, à cinquante-huit degrés & demi, le froid fut extrême. Le 14, on observa que la déclinaison de l'Aiguille étoit considérable, quoique les Boussoles différaient les unes des autres. L'après midi du même jour, vers cinquante-six degrés vingt minutes, on revit le Cap de Horn à sept lieues Ouest; d'où l'on conclut que les Courans portoient furicusement à l'Est, contre l'estime des Pilotes, qui croyoient, sur le témoignage du Journal de le Maire, qu'ils portoient à l'Ouest. Aussi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin, à l'Ouest du Cap de Horn. Le matin du 15, on vit ce Cap à deux lieues Ouest-Nord-Ouest. En le doublant, on aperçût, entre lui & le Cap le plus voisin à l'Ouest, un grand Golfe, qui entroit dans les Terres aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. On se flatta d'y trouver quelque bonne Baye; mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit, l'Amiral fit remettre le cap au large.

Le 16, à cinquante-six degrés dix minutes, avec le Cap de Horn à l'Est, on eut la vue de deux Îles, qui sont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne sont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Ouest. Le 17, un vent Ouest-Nord-Ouest ayant fait craindre, à l'Amiral, de décheoir, pendant la bonace, au-dessous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de *Nassau*; & s'y étant avancé l'espace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente brasses, sur un fond comme de chaux. Le lendemain, quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Brisans, dans un mouillage fort sûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui descendant des montagnes, pouvoit être facilement portée jusqu'aux Chaloupes. Le bois & le lest n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troisième Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée *Baye de Schapenham*, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'aiguade, & ne marquèrent rien de farouche. Cependant, sans leur avoir fait la moindre insulte, dix-sept Hollandois, qui retournèrent le 24, au ruisseau, furent assommés par ces Barbares. On ne trouva, sur le rivage, que cinq corps, horriblement déchirés, & coupés en quartiers: ce qui fit juger que les autres avoient été dévorés par les Indiens (1).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis sur un Yacht, nommé *le Levrier*, pour visiter la Côte, rapporta, le 25, qu'étant allé d'abord vers un endroit de la Rade, où l'on avoit vu monter de la fumée, & qu'il nomma *Baye du Levrier*, il y avoit passé la nuit à l'ancre; qu'étant descendu le matin, il avoit trouvé quelques huttes, où les Sauvages n'avoient pas fait difficulté de le recevoir; que de-là il s'étoit avancé à l'Est, & qu'après avoir traversé un grand Canal,

(1) *Ibidem.* pag. 697.

Canal, il s'étoit trouvé à l'Est du Cap de Horn; qu'il étoit allé jeter l'ancre derrière un Cap, au-delà d'une île, qu'il avoit nommée *Terbaltens*, d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il assura aussi que la Terre de Feu, telle qu'on la voit dans les Cartes, est divisée en plusieurs îles; que pour passer dans la Mer du Sud, il n'est pas nécessaire de doubler le Cap de Horn; qu'on peut le laisser au Sud, en entrant par l'Est dans la Baye de Nassau, & gagner la haute Mer par l'Ouest de ce Cap: que comme on voit par-tout des Anses, des Bayes, & des Golfes, dont la plupart s'enfoncent dans ces terres, autant que la vûe peut s'étendre, il est vraisemblable qu'il y a des Passages dans la grande Baye de Nassau, par lesquels on pourroit traverser dans le Détroit de Magellan (m).

L'HÉMITTE.
1624.

La plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de montagnes; mais avec un mélange de belles vallées, & de prairies arrosées de ruisseaux très-agréables. Entre cette Terre & les îles, il se trouve plusieurs bonnes Rades, où des Flottes entières peuvent être à couvert. Le bois & le lest y sont fort communs. Quoique, du côté de la Mer, les montagnes paroissent arides, elles sont couvertes d'arbres, qui panchent tous vers l'Est, par la violence des vents opposés, qui soufflent ordinairement dans ce climat. La même Terre, qui produit tant d'arbres, est creuse, & n'a que deux ou trois pieds de profondeur, qu'on mesure facilement avec un bâton, en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y régner, & les tempêtes y sont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attribuer aux grandes exhalaisons qui sortent des eaux, & qui sont impétueusement poussées de l'Ouest à l'Est. Elles s'élèvent, dit-il, si subitement, qu'à peine laissent-elles le tems d'amener les voiles. Trois ancres ne suffisent pas pour affermir un Vaisseau, quoiqu'à l'abri de la Côte même d'où vient le vent. Il renverse les Chaloupes, soit qu'elles soient à la toue, soit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route, à l'Ouest, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'est le seul moyen de se délivrer des vents d'Ouest, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occasion d'observer, que les Habitans de cette Terre naissent aussi blancs que les Européens. Leurs enfans paroissent tels que les nôtres: mais ensuite, ils se peignent le corps de diverses couleurs. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reste du corps très-blanc, quoique marqueté de divers traits. D'autres sont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout-à-fait blancs de l'autre. Chacun se peint & se bigarre à son gré. Ils sont d'une taille puissante & bien proportionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne sont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nus; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles sont peintes, comme leurs maris; & leur parure consiste dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes se couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas

(m) Pag. 698.

XV. Part.

Y

L'HERMITE.
1624.

pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles pussent le supporter. Leurs hutes sont composées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en est ronde; mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Les meubles se réduisent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des instrumens de pêche, tels que des lignes, & des hameçons assez semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne soient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des flèches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe est un os tranchant, & garni de petits crochets; mais le plus grand nombre a des massues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne sont jamais sans ces redoutables instrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui font à quelques lieues d'eux, vers l'Isle de Terhaltens, & qui sont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le sont presque entièrement de rouge (n).

Leurs Canots sont extrêmement singuliers. Ces Barbares ont l'adresse de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes; qu'ils savent recoudre à d'autres endroits (o). Ils la mettent sur une forme de bois, à-peu-près comme nous mettons les Vaisseaux sur le chantier, jusqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite consistance. Alors, ils la garnissent, d'un bout à l'autre, de pièces de bois, qui la traversent pour l'assermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots est de dix à seize pieds, sur environ deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir sept ou huit hommes, sans aucune sorte d'élançemens aux côtés; & la plupart nagent aussi vite que les Chaloupes à rames.

Ces misérables Indiens ressemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines, qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes, & qu'ils n'en dévorent la chair crue & sanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque besoin naturel, lorsqu'ils sont ensemble, ils se satisfont sur le champ, avec autant de saleté que d'impudence. Ils ne connoissoient pas encore les armes de l'Europe; & ne s'imaginant point qu'elles pussent leur nuire, ils prénioient les mouquets par le bout, & les lames des sabres à pleines mains. Cependant la ruse & la perfidie leur sont si familières, qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers, pour chercher l'occasion de les surprendre & de les massacrer.

Quoique les Hollandois n'eussent pas trouvé de bestiaux, vers la Baye de Schapenham, ils y avoient aperçu de la fiente, & d'autres marques, qui portèrent un Soldat de la Flotte à s'avancer dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vu paître, dans une prairie, quantité de bœufs & de vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraîchisse-

(n) Pag. 701.

(o) Ces Canots ont à-peu-près la figure & la forme des Gondoles de Venise. *Ibidem*, pag. 47. R. d. E.

franchiffemens: mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignore le nombre, & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (p).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante-cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest: ce qui lui donne occasion d'observer, que la plupart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chilý par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas possible de venir du Chilý & du Perou par ce Détroit, dans la Mer du Nord. Ils supposoient fausement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chilý traverser le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chilý, de monter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (q). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents alisés; parcequ'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se représentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux; d'autant plus que ses instructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Isle Juan Fernandez, où il n'étoit pas possible de se rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'assembler le Conseil, pour recueillir les avis, dans la supposition que les vents d'Ouest ne cessassent point de souffler. On proposa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y passer l'Hyver: mais après en avoir pesé tous les dangers, on résolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'espérance de doubler le Cap. Cette résolution parut la plus sage, lorsqu'après s'être avancé jusqu'à soixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud-Sud-Est, avec lequel on fit route si légèrement, que le 28 du même mois on décou-

vrit la Côte du Chilý (r).
La Flotte passa près de huit mois, dans cette Mer, à chercher l'occasion de ruiner le Commerce Espagnol, & d'y établir celui des Provinces-Unies, par la Conquête de quelque Pays, dont elles pussent conserver la possession. Mais les Hollandois avoient trop compté sur l'espérance de trouver les Indiens disposés à se rebeller contre l'Espagne (s), ou sur l'affaiblissement des forces de cette Couronne. Après diverses tentatives, qui ne servirent qu'à faire éclater leur ambition, ils se virent obligés, comme Olivier de Noort & Georges Spilberg, de renoncer à leurs projets, pour se rendre aux In-

(p) Pag. 703.

(q) Pag. 704.

(r) Pag. 705.

(s) Les Hollandois avoient raison de compter sur les Indiens, particulièrement sur les Nègres. Ils avoient fait dire au Prince Murrice, qu'ils prendroient les armes contre les Espagnols, & qu'ils lui faciliteroient les moyens de s'emparer de Lima, ou de Callao.

Mais le Viceroy, qui avoit été informé de ce complot, laissa, à Lima, deux Compagnies de Troupes réglées pour avoir l'oeil sur les Nègres, qu'il fit désarmer. Cet accident, joint à un tems affreux, fit déshouter les Hollandois, qui donnerent, dans cette occasion, des preuves de leur courage & de leur jactance. *Ibidem.* Pag. 66. R. d. E.

SCHAPENHAM.
1625.

des Orientales, par les Isles Mariannes. L'Hermite étoit mort, le 2 de Juin, dans l'entreprise actuelle de s'emparer de Lima (1). Schapenham, qui avoit succédé au Commandement général, ne se distingua que par de cruelles exécutions (v). Enfin, las de massacres & d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Isles Mariannes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Insulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchissemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Espagnols, puisque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoise, jusqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra, le 14, à dix degrés & demi de Latitude du Nord, une Isle qu'il prit pour celle de *Sabavedra*, quoique cette estime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ses Cartes, & qui lui parut assez peuplée. Mais, ce qui semble mériter plus d'attention, ayant résolu, le 23, de prendre son cours au Sud-Sud-Ouest, jusqu'à la hauteur de trois degrés, il arriva, dans l'espace de huit jours, à la vûe des Moluques, sans avoir eu celle des Philippines. De-là, passant par l'Isle d'Amboine, où son panchant, pour la cruauté, lui fit saisir l'occasion de châtier rigoureusement quelques Rebelles, dans les Isles de *Cambelle* & de *Loubou*, il se rendit à Batavia. Sa Flotte y fut dispersée, par de nouvelles dispositions du Conseil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaisseaux, dont on lui avoit conservé le commandement, il mourut à bord, près de l'Isle *Bosloe*, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

1626.

Ses deux Vaisseaux mouillèrent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Espérance, & rentrèrent heureusement au Texel, le 9 de Juillet (x).

§. IV.

(1) Pag. 721.

(v) Le 14 de Juin, il fut résolu qu'on tueroit tous les Prisonniers Espagnols, à la réserve de trois Vieillards. Les raisons d'une exécution, si peu ordinaire parmi les Hollandois, furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y avoit ni service, ni profit à espérer; que de les relâcher, c'étoit bieffer toutes les règles de la prudence, à cause des inconvénients qui en pouvoient résulter, outre que les Espagnols en auroient fait des risées. Il n'y avoit donc pas de voye plus sûre que de leur ôter la vie. *Ibid.* pag. 724. Le matin du 15, on pendit vingt-un Espagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient sur le rivage. *Ibidem.* A la prise de Quilaquil, on fit prisonniers dix-sept Espagnols, qui furent jetés dans la Mer. Pag. 733.

Nota. M. Prevost auroit dû faire attention, que les Hollandois ne se portèrent à cet acte d'inhumanité, qu'après avoir reçu la réponse du Viceroy, à qui les Prisonniers Espagnols avoient écrit pour traiter de leur rançon.

Comme ce Viceroy avoit répondu, qu'il n'avoit que de la poudre & du plomb au service des Hollandois, qu'il ne vouloit entendre parler d'aucune négociation pour la rançon des Prisonniers, & qu'il feroit pendre ceux qui se présenteroient, à l'avenir, pour une telle négociation, quel parti les Hollandois pouvoient ils prendre? R. d. E.

(x) Pag. 709. Le reste du Journal n'a de curieux que le crime & le supplice d'un Chirurgien, nommé Jacques *Weger*. Cet événement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On se plaignit, à l'Amiral, que plusieurs Malades, qui avoient pris des remèdes de *Weger*, étoient morts, d'une manière à faire juger qu'il y avoit eu quelque chose d'extraordinaire. Ces plaintes parurent dignes d'attention. Le Vice-Amiral & le Contre-Amiral, ayant été chargés d'examiner le Chirurgien, l'exhortèrent à confesser son crime. Il refusa de parler; mais comme il y avoit des demi-preuves contre lui, il fut appliqué à la question.

On

On le mit à demi nud; & dans cet état, on suspendit, à son corps, six des plus pesans pierriers. Il s'en ressentit si peu, qu'il eut l'insolence de le déclarer aux Commisaires, en affectant de les défier. Cette insensibilité, pour la douleur, l'ayant fait soupçonner de quelque sortilège, on achèva de le dépouiller, & on lui trouva, sur la poitrine, un fischet, qui contenoit une peau & une langue de serpent. On revint à l'examiner. Comme on le menoit à la Chambre du Conseil, il fit un si grand effort, quoiqu'il eût les mains liées, qu'il sauta dans la Mer, pour s'y noyer. Un Trompette du Vaisseau, s'étant jeté aussitôt après lui, le soutint sur les flots; mais le Chirurgien s'efforçant d'avaler de l'eau, pour s'enfoncer plutôt, & pour entraîner le Trompette avec lui, d'autres Matelots, qui se jetèrent aussi dans la Mer, eurent la force de les soutenir & de les ramener dans la Chaloupe. Après cette tentative,

Weger, se voyant si bien observé qu'il perdit l'espérance d'échapper, confessa, qu'il étoit originaire de Louvain; & Licencié en Médecine; qu'il avoit donné la mort à sept hommes du Bord, parcequ'il avoit trop de peine à les gouverner; qu'il s'étoit proposé de manger à la table de l'Amiral, & que si cette distinction lui eût été refusée, il avoit pris la résolution d'empoisonner l'Amiral, le Vice-Amiral, & tous les Officiers qui lui auroient été contraires: que dequils long-tems, il avoit eu l'intention de faire pacte avec le Diable, mais que malgré toutes ses invocations il n'avoit pu l'engager à paroltre; que depuis qu'il étoit prisonnier, il s'étoit efforcé de se tuer, ou de s'étouffer, sans l'avoir pu. On le soupçonnoit encore d'avoir commis d'autres crimes: mais on se contenta de cette confession volontaire, & le Conseil lui fit donner la mort". *Ibidem*, pag. 612. & suivantes.

SCHAPENHAM.
1626.

§. IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough.

NARBOROUGH.

Introduction.

ON apprend, d'un fameux Voyageur (a), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès, par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Espagnols, sur cette frontière de leurs Etats d'Amérique; avec ordre d'établir, s'il étoit possible, quelque correspondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chily (b). Cette entreprise n'eut pas le succès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut séparé d'un petit Vaisseau, qui accompagnoit le sien, & perdit ensuite une partie de ses gens, qui se laissèrent prendre par les Espagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuses pour les Géographes & les Navigateurs (c). On raconte que Charles II, avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & qu'il en attendoit le

(a) Voyage de M. Anfon, Tome I. pag. 244.

(b) Les vûes du Roi d'Angleterre, en faisant faire ce Voyage, n'étoient pas seulement de faire alliance avec ces Peuples sauvages; Ce Prince y envisageoit bien d'autres avantages, indépendans de ces motifs politiques. Il considéroit que le Commerce immédiat avec ces Indiens pourroit être extrêmement avantageux à la Nation Angloise. Il sçavoit que le Chily, lorsque les Espagnols le découvrirent, produisoit de l'or en plus grande quantité qu'il n'a fait depuis qu'ils en étoient en possession;

ce qui faisoit croire que les Mines les plus riches avoient été prudemment cachées par les Indiens. *Ibid.* pag. 245. R. d. E.

(c) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anfon, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voisines, dressée par Narborough, plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & supérieure sur quelques points à celle de M. Halley, particulièrement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi supra*, pag. 249.

NARBOROUGH.
1669.

Départ, &
provisions de
Narborough.

Préservatif
véritable sur
Mer contre
les maladies
des climats
chauds.

1670.

Observa-
tions depuis le
quarante-sep-
tième degré
de Latitude du
Sud, jusqu'au
Détroit de
Magellan.

le succès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes, à son retour, il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravesend (d).

Ce Voyageur sortit de la Tamise, le 26 Septembre 1669, à bord d'un Vaisseau de Roi de trente-six pièces de canon, nommé le *Swifflakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale; avec une Flûte du port de soixante-dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante provision de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de braffelets, de haches, de serpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de sonnettes, de boetes, de linge ouvré, de toiles, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la Pointe du Lizard, en Angleterre, est à cinquante degrés dix minutes de Latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de Longitude, parcequ'il prit toujours sa Longitude de cette Pointe (e).

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Bresil, il vérifia, comme il l'avoit déjà fait dans quelques autres Voyages, que la saignée contribuoit beaucoup à soutenir la santé contre les excessives chaleurs, & que c'est en particulier un souverain remède contre la fièvre chaude. Il s'applaudit aussi d'une méthode, qu'il avoit toujours suivie dans la distribution des vivres, & qu'il croit très-propre à prévenir les différends sur un Vaisseau: c'étoit de ne pas faire meilleure chère que le moindre de son Equipage. „ En général, dit-il, nous bûvions tous du même „ tonneau, & nous mangions des memes provisions, tant qu'elles duroient. „ Je ne souffrirai jamais qu'un de mes Officiers ait un bon morceau par son „ choix. Il faut que le sort le donne. Les portions étoient distribuées à „ ceux, que nommoit un homme à qui je faisois bander les yeux (f) ”.

Le 21 Février [1670], on eut la vue de la terre, à l'Ouest; & c'est proprement ici que commencent les observations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jeter la sonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une brasses, sur un fond de petites pierres & de sables. La terre, aux environs, n'est pas trop élevée; mais plus loin, elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord-Nord-Ouest du Vaisseau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte, qui court au Sud, est médiocrement haute; mais, dans les terres, il y a des montagnes dont les sommets sont plats, en forme de tables. A cinq miles de la Côte, qui forme une espèce de Baye, on eut dix-sept brasses, sur

(d) *Ibid.* pag. 248.

(e) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique Méridionale. Amsterdam, 1738, pag. 3. Le Traducteur le nomme mal-à-propos *Narborough*.

(f) *Ibidem*, pag. 24. Avec cette bonne nourriture, & le secours de la saignée, en passant le Tropique du Cancer, personne n'eut de fièvre chaude pendant le Voyage. Pag. 25.

sur un fond rude. La terre, qu'on découvrit clairement, paroissoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, sur les montagnes, ni dans les vallées; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

NARBOROUGH.
1670.

Après avoir changé plusieurs fois de route, on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours, la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par estime, à quarante-sept degrés quatorze minutes de Latitude Australe. La distance Méridienne, depuis le Lezard à l'Ouest, étoit de 1014 lieues, un mile $\frac{1}{4}$. La Longitude, prise du Lezard, 61 degrés 56 minutes $\frac{1}{10}$. La variation de l'Aiman, 18 degrés à l'Est. Narborough craignit d'avoir passé le Port Desiré.

Le 24, il fit voile au Nord; & s'étant mis dans sa Chaloupe, il rangea la Côte, pendant que le Vaisseau faisoit vent large à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre, & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye des Veaux marins, on trouve une petite Île, qui n'est qu'un amas de rochers, de la forme d'une mule de foin, & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide, entre cette Île & le Continent. Du côté de la Mer, l'Île est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sablonneux; mais, en avançant dans les terres, on trouve de larges dunes & des montagnes. Les Anglois donnèrent à l'Île le nom de *Tombaute*, du nom Indien d'une massue qu'ils avoient vû flotter, & qui disparut à leurs yeux. Au Nord-Ouest, ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, *Baye de Spiring*, ou des *Eperlans*, qui a trois petites Îles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept miles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord-Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Narborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses, & de l'herbe sur les montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est de la Baye de Spiring, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sablonneuses. Six petites Îles de rochers font face à cette pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'*Île des Pingouins*, longue d'environ trois quarts de mile, du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest, sur un demi mile de largeur de l'Est à l'Ouest. Cette Île n'est composée que de rochers escarpés, excepté vers le milieu, qui est graveleux, & qui offre un peu d'herbe verte. C'est la retraite d'un prodigieux nombre de pingouins, & de veaux marins. Narborough prit trois cens pingouins, dans l'espace d'un quart d'heure. Il en auroit pris aussi facilement trois mille, si sa Chaloupe avoit pu les contenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la Mer, où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les veaux marins demandent plus de précautions, & terrasseroient un homme qui ne se tiendrait pas sur ses gardes. A deux lieues de-là, on découvre quantité de rochers

Baye des
Veaux mar-
ins.

Île de To-
mahauke.

Île des
Pingouins.

NARBOROUGH. rochers séparés. Le fond est de mauvaise tenue, entre ces Îles, & hors de la pointe la plus avancée.

1670.

Port Désiré.

C'EST au Nord de ces Îles, dans une Baye, qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement, qu'on voit au Nord-Ouest le Port Désiré. Narborough observa qu'on peut le découvrir, de l'Île des Pingouins. Il en est à trois lieues. Vers le milieu de la Baye, on rencontre des rochers blancs, qui ont près de deux milles de long, & dont le haut est marqué de rayes noires, causées par la chute des eaux. Le sommet en est plat; mais plus loin, dans les terres, on voit des hauteurs rondes & des dunes. Au Sud de la Baye, la terre est bordée par des rochers escarpés, qui ressemblent à de grandes murailles, & sous lesquels il s'est formé un enfoncement sablonneux, où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flûte est
séparée du
Vaisseau.

Le Vaisseau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ses deux Chaloupes, dans l'espérance d'y trouver la Flûte, qu'il avoit perdue de vue depuis quelques jours. Il fit allumer du feu sur le rivage, & brûler de l'herbe sèche, dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ses gens monta sur les hauteurs, pour étendre plus loin leurs recherches, il fonda le Havre en basse marée. Le mouillage y est très-bon pour les grands Vaisseaux, pourvu qu'ils ayent de bons cables & de fortes ancrs. Mais le rivage a peu de bois, & n'a presque point d'eau fraîche. Sur les montagnes, & sur des dunes assez larges, on voit quelques buissons, & de l'herbe sèche & longue, qui croît en touffe. Le terroir est aride & graveleux. Cependant quelques vallées ont de la terre noire, & semblable à du terreau.

Productions
naturelles du
Port Désiré.

ON n'avoit apperçu, jusqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derrière des buissons, & sur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta sur une hauteur, où ses gens avoient laissé, le jour auparavant, quelques brassiclets, sous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que personne n'y avoit touché, il y laissa tout. Dans un lieu si désert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lièvres, qui couroient sur les montagnes. La curiosité lui fit faire un mile & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva, dans les vallées, entre des rochers, quantité de pois sauvages, dont les feuilles sont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verts. Entre plusieurs sortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui ressemblent à l'ivraye, & dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva une autre, qui diffère peu de la sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très-salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite Île, fort peuplée de veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Narborough
y passe l'Hy-
ver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radoubier son Vaisseau. D'ailleurs,

D'ailleurs, la vûe portant fort loin en Mer, du haut des montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite anse, à demi mile du rivage, en remontant la Rivière; l'autre, dans une vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu fomache; „ car, dans ces vallées arides, le terroir est naturelle-„ ment salé: la terre & les rochers sont couverts de salpêtre, comme „ d'un verglas”.

NARBOROUGH.
1670.

PENDANT qu'on travailloit au Vaisseau, Narborough pénétra dans diverses parties du Pays. A deux miles au Nord-Ouest, il le trouva plein de hauteurs, aride, sans bois & sans eau. On y voit néanmoins des vallées assez basses, mais sèches, dont la terre est de la nature du salpêtre, & quelques buissons dispersés, dont la feuille ressemble à celle de l'aubépine. Les plus petits produisent une espèce de petites noix de galle, dont la graine est aussi piquante que le poivre. Le terroir, en général, est graveleux & sablonneux. Il n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En creusant, on y trouve du sable, mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre, ni dans les pièces de roches. Du haut des montagnes, la vûe ne découvre que d'autres hauteurs, & des dunes à-peu-près semblables à la Terre de Cornouailles. Ceux qui marchent, pour la première fois, dans ce terroir, s'y fatiguent beaucoup. Dans ce premier Voyage, Narborough vit neuf bêtes qui ressembloient à des daims, mais plus hautes, le cou plus long, la tête sans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorsqu'il en fut à la portée du fusil, elles prirent la fuite, en hennissant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois autruches, de couleur grise, & plus grandes que nos plus gros coqs d'Inde. Quoiqu'elles ne pussent voler, elles se sauvèrent par la vitesse de leur course. Un chien, qui fut lâché sur elles, en coupa une; mais sans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les montagnes.

Description
du Pays.

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ses deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une massue & d'un bâton, avec lesquels il entra dans le Havre de l'Île des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'espace d'une demie-heure, ses gens en tuèrent quatre cens. Aussi-tôt qu'ils étoient assommés, d'un seul coup qu'on leur donnoit sur la tête, il leur faisoit couper la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles est ordinairement celle d'un veau. Ils ressemblent au lion, par le cou, le poil, la tête & le museau. La femelle n'a pas moins de ressemblance, par devant, avec la lionne, excepté qu'elle est toute velue, & qu'elle a le poil uni comme un cheval; au-lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils sont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant, jusqu'à deux nageoires, ou deux pieds fort courts, qui en font l'extrémité. Ils en ont deux autres à la poitrine; de-sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & grimper même sur les rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au Soleil, & à dormir sur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers, qui ont quatorze pieds de long, le plus grand nombre n'en a

Île des
Veaux mar-
ins. Com-
bien les An-
glois en tuent.

NARBOROUGH.
1670.

Usage qu'ils
en font.

Llamas ou
Guanacos.

Abondance
de poisson.

Inscription
laissée par
Jacques le
Maire.

que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair est aussi belle que celle de l'agneau, très-bonne dans fa fraîcheur, & meilleure encore lorsqu'on la tient un peu dans le sel. Ceux, que les Anglois prenoient la peine d'apprêter, étoient des plus jeunes, & tettoient encore leurs mères. Elles bēlent en arrivant à terre, & les petits s'en approchent en bēlant, comme des agneaux. Une vieille mère en allaite quatre ou cinq, & chasse ceux qui se présentent en plus grand nombre; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une portée. Il fit dégraisser les plus gros, dont on tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres usages du Vaisseau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut aussi bonne, aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en servoient, pour leurs salades, qui étoient composées de feuilles de pois verts & d'autres herbes.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, semblables aux daims, dont il avoit déjà rencontré quelques-uns, mort, & sans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine assez longue, couleur de rose sèche. Sous le ventre, sa laine étoit blanche. Il étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Perou, de l'espèce de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou *Guanacos*. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bezoar, sur un ancien récit de quelques Espagnols des Indes Occidentales; mais ses recherches furent inutiles. Dans la suite, il rencontra plusieurs troupes de ces animaux, au nombre de trente & de quarante. Il vit aussi des renards, des chiens sauvages, & cinq ou six lièvres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'aperçut point d'autres oiseaux, que des milans, semblables à ceux de l'Europe, & de petits oiseaux qui ressembloient assez à la linotte. Entre plusieurs sortes de mouches, il vit de grosses abeilles.

Quelques Anglois du Vaisseau, qui s'étoient avancés d'un autre côté, dans les Terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes; d'où Narborough conclut, que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les veaux marins, les pingouins & les autres oiseaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui sont extrêmement gras. Il vit nager des veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Un autre jour, il remonta la Rivière avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite Île, qui est couverte de brossailles; & s'étrecissant au-dessus, elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour, on rencontre une autre Île, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buissons. Narborough descendit dans cette Île. Il fut surpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroissoit avoir fait partie d'un mât, dressé avec soin, & sur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais

un

un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inscription en Langue Hollandoise (g), qui portoit les noms de Jacques le Maire & de ses Compagnons, avec l'année & le dessein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite boete de fer blanc, qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture, mais si mangée de rouille, qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Narborough grava, sur la planche, avec son couteau, le nom de son Vaisseau, & la date de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb, & nomma cette Isle, *l'Isle de la Maire*. De-là, étant passé au rivage du Nord, il fit deux miles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré, mêlé de marne, & capable de culture. Les guanacos, les renards, les lièvres, les chiens & les chats sauvages se présentèrent en grand nombre. On prit un *Armadillo*, que les chiens avoient chassé dans un trou, & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal est de la grosseur d'un herisson, & ne lui ressemble pas mal. Il porte, sur son dos, une écaille, dont il se couvre comme d'une cuirasse, & qui ne peut être entamée par la morsure des chiens. On vit des rats, en plusieurs endroits; & les chiens prirent un autre animal, qui étoit noir, avec deux taches blanches sur le dos. Enfin l'on vit encore des autruches, quelques perdrix, & quantité de milans; mais on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte, au Sud, avec la Chaloupe, Narborough traversa une petite Baye, d'environ deux miles de long, & large de trente pieds, qui forme une Isle de la même longueur. Il nomma cette Isle, *l'Isle des Lièvres*, parcequ'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une seule troupe.

NARBOROUGH.
1670.

Isle de la
Maire.

Armadillo,
animal singu-
lier.

Isle des
Lièvres.

Narborough
prend posses-
sion du Pays
pour le Roi
d'Angleterre.

Le 25 de Mars, après avoir pris la résolution de partir le jour suivant, il dit à son Equipage: „ Messieurs, vous êtes témoins qu'aujourd'hui je „ prens possession de cette Côte, du Port Desiré, & de tout le Pays des „ deux côtés, pour S. M. Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, & pour „ ses Héritiers”. Ensuite il fit tirer trois coups de canon. Mais il n'explique point quels droits l'Angleterre pouvoit s'attribuer, sur un Pays où le Maire & d'autres Voyageurs avoient relâché avant les Anglois.

Le

(g) L'Auteur a pris soin de conserver jusqu'à l'ordre des lignes :

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jacht
Genaemt Eendracht
en Hoorn gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertrok-
ken met het
Schip d'Een-
dracht, Den X
January:
M. D C. X V I.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Aris Claessen.
Jan Corns Schouten.
Claes Janssen Ban.

Z 2

NARBOROUGH.

1670.

Observations importantes.

Approche du Port Saint Julien.

Le lendemain (b), il fit voile au Sud, avec plus de soin, que jamais, de vérifier ses observations. Il étoit, le premier d'Avril, à la hauteur de la Baye des Veaux marins (i), d'où il suivit la Côte, à trois lieues de distance, sur vingt brasses d'eau, fond de sable noir. Le 2, à neuf heures du matin, il aperçut, à l'Ouest, une petite Île plate, à une lieue du Continent, & à quarante-huit degrés quarante minutes de Latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée, & remplie de hautes montagnes, dont les cimes sont rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre est basse, avec une pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, est plein de rochers. A deux lieues de cette petite Île, on trouva vingt-trois brasses, sur le même fond de sable noir. Le Vaisseau s'approcha jusqu'à cinq miles de la Côte; & de l'Île, jusqu'au Port Saint Julien, on fit la, la sonde à la main, sur dix-huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. Lorsqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Île, le rivage court Sud-Sud-Ouest & Nord-Nord-Est. A l'extrémité Méridionale de la pointe, du côté de la Terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & escarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît divisé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la montagne s'élève en rond jusqu'au sommet. C'est-là qu'est le Port Saint Julien. L'embouchure est au milieu de la Baye (k); mais les deux pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de la découvrir de la Mer. On est obligé, dans la basse marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La Terre, qui fait face au Port, est élevée, & pleine de montagnes rondes, qui se terminent en pain de sucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, aussi loin que la vue peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Île à Saint Julien. NAR-

Sa situation.

(b) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là, 26 de Mars, à six heures du matin, lorsque le Soleil parut sur l'horizon à l'Occident, la Lune se coucha sous l'horizon à l'Occident, après s'être éclipée à Londres, à onze heures dix minutes avant midi, & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait, dit-il, quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Méridien du Cap Blanco. Il vit l'Eclipse au Sud Est de l'Amérique, à soixante-dix degrés de Longitude Ouest du Méridien de Londres; mais il ne la put voir entière, parce que le Ciel étoit couvert. Suivant son calcul, le Cap Blanco est à soixante-neuf degrés seize minutes de Longitude Ouest du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juste, quoiqu'il en eût été plus sûr, si la Lune n'eût pas été couverte de nuages. Ainsi le Cap Blanco est à quarante-sept degrés vingt minutes de Latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-six minutes de Longitude Ouest du Lezard. Distance Méridienne à l'Ouest 1014 lieues, un mille $\frac{1}{2}$ du Lezard. Le Port Desiré est à quarante-sept degrés quarante-huit minutes

de Latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de Longitude Ouest du Lezard. L'Île des Pingouins est à quarante-sept degrés cinquante-cinq minutes de Latitude du Sud, & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de Longitude Ouest du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix-sept degrés trente minutes à l'Est.

Nota. Wood parle aussi d'une Eclipse de Lune; mais il varie sur la date. Quant à la différence du Méridien de Londres, il s'accorde avec Narborough, à douze minutes près, qu'il trouve de plus à l'égard du tems; mais il faut aussi remarquer, que le dernier la rapporte au Cap Blanco, & l'autre au Port Desiré, que Narborough fait plus à l'Ouest d'une minute en Longitude. R. d. E.

(i) A quarante-huit degrés dix minutes de Latitude, sur la Côte des Patagons.

(k) A quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude du Sud, & à soixante-trois degrés dix minutes de Longitude du Lezard. La variation de l'Aiguille se trouva de seize degrés dix minutes à l'Est.

Nota. Wood place le Port Saint Julien sous le quarante-huitième degré vingt minutes de Latitude. R. d. E.

NARBOROUGH fit jeter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyée pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté : mais elle n'avoit vu, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut alarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un tems où les Navigateurs avoient moins de lumières & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la seine, jetée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écaillés, de la grosseur du mulot, & quantité d'huîtres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de veau marin salé, rendirent la joye & le courage aux Anglois.

Le 22, Narborough visita un Marais, qui n'a pas moins de deux miles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'un sel très-blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs ; mais la pluie & le mauvais tems ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat (1).

VERS la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de ferrer les agrets, pour remettre au Printems le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gibier & d'oiseaux. Narborough, ayant fait goûter son projet à l'Equipage, ne s'occupa plus que de ses découvertes & de ses observations (m). Le 6 de Mai, il fit sept ou huit miles dans les terres, au Nord-Ouest. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes dunes, couvertes d'herbe. Sur le sommet des mon-

NARBOROUGH.
1670.

L'Equipage
Anglois s'al-
larmer.

Comment
Narborough
l'encourage.

Saines du
Port Saint
Julien.

Voyages de
Narborough
dans les ter-
res.

(1) Wood qui a donné la Relation du même Voyage, comme nous le prouverons dans l'article suivant, fait une description plus ample de ces Salines. R. d. E.

(m) Le 7 de Juin, vers le soir, d'un tems froid, mais fort clair, on découvrit distinctement les Etoiles qui sont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre sont près du Pôle. Narborough en remarqua plusieurs autres, de la première & de la seconde grandeur, qui lui parurent fort propres à faire des observations ; particulièrement l'Etoile au Sud de l'Ariadne ; celle qui est à la tête de l'Hydre ; celle qui est dans l'Oeil du Pan ; celles qui sont à la Serpe de Tucan, & celles qui sont à la queue & à son dos ; celles qui sont à la tête, à l'aile & au corps de Grus. Mais les plus

grandes sont celles du premier pied du Centaure & de la Croisade. Les autres Etoiles sont de la troisième, de la quatrième & de la cinquième grandeur. On remarquoit aussi fort distinctement les deux nuages, & la petite nue noire dans laquelle est le pied de la Croisade, & qui se voit toujours à plein lorsque la Croisade est sur l'Horizon, comme elle y est toujours dans ces Latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hémisphère Méridional, ne diffère point de celui de l'Hémisphère Septentrional ; mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des observations, qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Polaire, comme celle qui est à la queue de la petite Ourse au Nord. *Ibid.*, pag. 80 & précédentes.

NARBOROUGH. montagnes, comme dans le fond des vallées, il trouvoit de grandes écailles d'huîtres, les unes sur des rochers, & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes qu'il eut jamais vues; car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port; d'où il conclut qu'elles étoient-là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral, ou de métal, ni aucun arbre; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes, & plusieurs salines à six miles dans les terres.

Or trouvé
dans des é-
cailles de
moules.

Traces
d'hommes.

Misérable
vie des Sauva-
ges.

Les Anglois
en rencon-
trèrent sept.

UN Volontaire du Vaisseau, se promenant dans une petite Ile, qu'on nomma *l'Isle de Justice*, rencontra deux écailles de moule, attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant, il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or, qui sembloient-avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des autruches, des guanacos, & des renards. Dans quelques endroits, on remarquoit des traces de feu, des herbes foulées, qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché, & des restes de guanacos (n) & d'autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir; car la chair qui restoit autour des os paroissoit crüe. Narborough demeura persuadé que c'étoient des Sauvages, & que le feu qu'ils allumoient ne servoit qu'à réchauffer les doigts de leurs enfans. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fût la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils mènent, dans ces affreux déserts, est plus misérable que celle des bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrèrent, sont également dépourvus de fruits, d'herbes & de racines. A l'Ouest, les montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vue, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces montagnes sont assez unis; & dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige (o).

LE 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre miles à l'Ouest, virent, sur une montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les flèches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des morceaux de peau qui leur servoient de souliers: le reste du corps étoit nud, mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent, de s'approcher assez pour se laisser toucher, sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols, ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer, en leur faisant signe de retourner au Vaisseau, & prononçant, d'une voix rude, qui paroissoit sortir du fond

(n) Ce sont ces bœufs sauvages, que les Espagnols appellent *Llamar*, ou *Llanacos*, & dont Wood fait la description comme on le verra dans son article. R. d. E.

(o) Wood, qui a fait la description du même Pays, ajoute, que la température de l'air y est la même qu'en Angleterre. R. d. E.

de leur gozier, *ozfe, ozfe*. Cependant ils prirent quelques bagatelles qu'on leur jetta, telles qu'un couteau, un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie, dont ils ne voulurent pas goûter. Ils n'avoient point de brassilets. Leurs regards étoient extrêmement farouches; mais ils étoient bien faits, quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre, & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides; aussi prirent-ils la fuite, lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la montagne.

NARBOROUGH.
1670.

DANS un autre Voyage, quelques Anglois trouvèrent un paquet de peau, & deux chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens, qui étoient assis dans le même lieu, s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet, que Narborough ouvrit lui-même, contenoit plusieurs sachets de peau, remplis de terre rouge & blanche, dont ils se peignent le visage; des pierres à feu, des brassilets de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroies cordonnées, des flèches, des écailles de moules & d'armadillos, un instrument composé d'une petite pointe de clou, au bout d'un petit bois, en forme de poignçon. Leurs peaux étoient de veaux marins & de guanacos, cousues ensemble avec de petites cordes de boyaux, qui étoient vicilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de moules paroissoient formées pour leur servir de coutaux. Après ce riche inventaire, Narborough fit remettre, dans le paquet, tout ce qui s'y étoit trouvé, & le renvoya dans le même buisson, d'où ses gens l'avoient apporté. Les chiens lui parurent une sorte d'épagneuls, assez gros, & si familiers, qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise; mais on les avoit peints de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Inventaire
d'un paquet
enlevé aux
Sauvages.

Leurs chiens;

MAIGRÉ cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt miles, „ la terre est, en „ général, bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de „ bestiaux; qu'il n'y manque que du bois pour bâtir, & que les montagnes „ n'y étant pas trop hautes, ni l'air mal sain, il n'y a peut-être pas de „ meilleure Contrée en Amérique (p). Il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les guanacos s'y présentent en troupes de cent (q). On y rencontre des vingtaines d'autruches à la fois, des lièvres, des perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des bécassines, des oyes sauvages, & quantité de petits oiseaux; des milans, de petits faucons, des hiboux, des renards, des chiens sauvages & des armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni serpent, ni bête venimeuse ou féroce, ni rien qui puisse incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (r).

Jugement de
Narborough
sur le Pays des
Patagons.

CETTE opinion ne l'empêcha point de retourner, vers le milieu de Septembre, au Port Désiré, pour y faire de nouvelles provisions de veaux marins, de pingouins & d'œufs de ces oiseaux, qu'il ne trouvoit pas, dans la

L'Auteur
vante les ra-
fratchissemens
de cette Côte.

(p) Pag. 90.

(q) Voyez la Relation de Wood, ci-def-

sous. R. d. E.

(r) Pag. 92.

NARBOROUGH.
1670.

la même abondance, au Port Saint Julien (s). Il vante extrêmement les rafraîchissemens de cette Côte. „ Pourvu qu'on ait du sel, dit-il, on s'y „ pourroit fort bien; & je puis assurer que ces provisions se conservent „ quatre mois & plus, lorsqu'on s'entend bien à les saler. On trouve au „ tant de sel qu'on en veut, au Marais de S. Julien; & je crois même „ qu'en Été, on en peut faire au Port Desiré; car il y a du sel séché dans „ des trous de rochers. Il y a aussi plusieurs basses, où l'on peut creuser, „ pour en tirer du sel, après y avoir fait entrer l'eau de la Mer. Outre les „ pingouins, on y voit quantité de pies de Mer, de canards, de mouet- „ tes, de pigeons blancs de Mer, de plongeurs, qui ont la gorge blan- „ che, & de foulques (t) ”.

Il met à la
voile pour le
Détroit.

MAIS il est tems de suivre Narborough au principal théâtre de ses observations. Il leva l'ancre, le 13 d'Octobre, & six jours après, il doubla le Cap, que les Anglois ont nommé *Beachy-head* (v), & la Montagne de S. Yves (x). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la Rivière de *Sainte Croix* va se jeter. Le 21, il doubla le Cap *Fair Weather*, ou *du beau Temps* (y). C'est-là que la Rivière de *Gallegos* se joint à la Mer. Le 22, il se vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (z).

Sillage du
Vaisseau.

DANS tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit: la marée monte & descend; elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses; & les Anglois remarquèrent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute (a). On voit, dans cet endroit, quantité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Possession*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jetée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sablonneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est ferré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

C E.

(s) Wood parle avec étonnement d'un Vaisseau à trois mâts, qu'il trouva dans le Port Desiré, ce qui lui donne une grande idée de l'industrie de ces Indiens. R. d. E.

(t) Pag. 96.

(v) Wood fait mention du même Cap, qu'il désigne sous le nom de *Tête de Rocher*. R. d. E.

(x) A cinquante degrés dix minutes de Latitude. La variation de l'Aimant s'y trouve de seize degrés trente-sept minutes à l'Est.

(y) A cinquante-un degrés trente minutes

de Latitude du Sud.

(z) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux degrés vingt-dix minutes de Latitude, & à soixante-cinq degrés quarante-deux minutes de Longitude Ouest du Lezard; & à la distance Méridienne de 1662 lieues à l'Ouest du Lezard. On y trouva la variation de l'Aimant de dix-sept degrés à l'Est. *Ibidem*, pag. 98 & pages suivantes.

(a) Wood dit que l'eau monte, dans la haute marée, jusqu'à quarante brasses; Le même Voyageur donne quelques instructions à ceux qui font voile vers le Détroit. R. d. E.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord-Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canak. Ces brisans courent un mile au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui devint Nord-Ouest, fut contraint de sortir du Détroit, & de jeter l'ancre à vingt-cinq brasses, sur un fond de cailloux, pour y passer toute la nuit.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, jusqu'au second. La route, de l'un à l'autre, est au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, & au Nord-Est-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au second, il y a sept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le second Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A sa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mile ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & présente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le *Cap S. Grégoire*. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit brasses, sur un fond de sable fin & net, à demi mile de la Côte. Si le vent souffle entre le Nord-Est & le Sud-Ouest, il faut mouiller à l'Ouest. Les vents d'Ouest règnent beaucoup dans ce Canal.

NARBOROUGH avançant, la sonde en main, dans le second Détroit, trouva vingt-huit & trente brasses, sur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale de ce Détroit, forme une Baye à la pointe Orientale, & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Ouest-Sud-Ouest, & Est-Nord-Est. A la sortie, qui est à l'Ouest, la Côte est de rochers blancs, escarpés, & la partie Méridionale se forme en pointe. La Côte, du même côté, tourne au Sud-Est depuis cette pointe, & court ensuite au Sud; son rivage est bas. La Côte Septentrionale, qui est de rochers blancs, offre une pente, propre à débarquer, & tourne au Nord: elle contient un havre rond, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Ouest de ce Détroit, on rencontre trois Isles, qui paroissent autant de rochers escarpés, & qui forment un triangle, à quatre lieues du Détroit, vers l'Ouest-Sud-Ouest. La plus petite & la plus orientale s'appelle *S. Bartholémi*; la plus grande & la plus occidentale, *St. Elisabeth*; & celle du milieu, qui est la plus méridionale, l'*Isle S. Georges*, nommée aussi l'*Isle des Pingouins* (b), parcequ'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jettèrent l'ancre à deux miles de l'Elisabeth, sur un fond de sable fin & noir, à huit brasses: la pointe orientale de l'Isle leur demeureroit au Sud-Quart-d'Est (c).

Le lendemain, Narborough ne put résister à la curiosité de descendre à terre. Il s'y trouva, presque aussi-tôt environné de dix-neuf Insulaires, aux-

NARBOROUGH.
1670.
Embouchure
du Détroit.

Distance du
premier au se-
cond, & sa
description.

Second Dé-
troit.

Isle Eliza-
beth.

(b) Elle est nommée l'*Isle des Lions Marins* par d'autres. Voyez la Carte du Détroit. R. d. E.

(c) Wood, qui fait la description de l'Isle
XV. Part.

Elisabeth, donne des instructions utiles à ceux qui naviguent dans ces parages, & sur-tout dans les environs de l'Isle Saint Georges.

R. d. E.

NARBOROUGH.
1670.

Peinture
des Insulaires.

quels il fit quelques présens, qui les rendirent fort traitables. Ensuite il fonda le Canal, entre l'Isle d'Elisabeth, & celle de S. Barthelemi; sa largeur est environ d'un mile; sa profondeur, de trente-huit brasses au milieu, & de neuf à dix près du rivage, sur un fond graveleux.

LES Insulaires, qu'il eut le tems d'observer mieux en retournant à bord, sont d'une taille médiocre & ramassée, mais assez bien faits. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes sur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large; tout leur corps est peint de rouge, de trempé avec de la graisse; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, sont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement est de peaux de guanacos, de veaux marins, & de loutres, fauchées ensemble, sans autre forme, que celle d'un tapis quaré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Ecosse portent l'espèce de manteau qu'ils nomment *Plating*. Leurs bonnets sont des peaux d'oiseaux, avec les plumes; & pour chauffer, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorsqu'ils sont en action, & demeurant nus, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une pièce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brassillets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier: ils répètent souvent le mot *Urta*; & si quelque chose leur déplaçoit, ils crioient *Ur, Ur*, en talant du gosier. Ils se nourrissent indifféremment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'aperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fit respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approchèrent d'eux sans crainte, l'arc & deux flèches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds; & celle de leurs flèches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé, & de deux plumes; la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Isle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater-
Bay, ou Baye
d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mile du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux. Deux ruisseaux d'eau douce y coulent à peu de distance. Elle est entourée d'arbres, fort semblables aux hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de

de diamètre, & de quarante pieds de long, & dont le bois est propre à la charpente. On y trouve aussi des groselièrs sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. * Après avoir employé plus de trois heures à la visiter, Narborough lui donna le nom de *Freshwater-Bay*, ou *Baye d'Eau douce*. Sa situation est à neuf lieues au Sud de la Baye de *Swoosefakes* (d). Elle offre une pointe sablonneuse & basse, qui avance plus, dans la Mer, que les autres pointes, & qui est chargée de quelques arbres.

• Sa description.

CETTE Baye d'Eau douce gît Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la distance de six lieues, d'une pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne se montre point, lorsqu'on vient du Nord, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Ouest, avec la Pointe de *Sainte Anne*; car la Baye est dans un petit coin, au Nord-Ouest; & la terre, à son Ouest, est basse, en pointe & sablonneuse. En avançant un peu, dans les terres qui l'environnent, on trouve des vallées remplies de beaux arbres verts, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du bouleau. Plusieurs prairies, en forme d'enclos, qu'on aperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit, sur la Pointe de *Sainte Anne*, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse; & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le Port de Famine.

Description
du Port de
Famine.

NARBOROUGH placé ce Port à cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de Latitude du Sud, & à soixante-huit degrés neuf minutes de Longitude Ouest du Lezard (e). Il y parcourt les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espèce d'arbres fruitiers. Les bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (f); l'autre, qui ressemble au hêtre: mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trouve de deux pieds & demi de diamètre, & de quarante pieds de long, dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y sont assez bonnes, quoique le terroir soit aride & sablonneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Ouest du Port de Famine, & dans tout l'intérieur du Pays, on ne voit que des montagnes fort hautes, dont les sommets paroissent nus & stériles: quelques-unes sont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale, les terres s'élèvent en pointes. On trouve sur le rivage, & dans l'eau douce, des canards & des oyes sauvages, & des balcines dans le milieu de l'Canal. Narborough est porté à croire que les montagnes ne sont pas sans quelques mines d'or, ou de cuivre, ou d'autre métal. Un Sauvage, qui vint à bord, & qui lui vit un anneau d'or au doigt, fit signe de la main vers les montagnes.

Le

(d) L'Auteur ne désigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de son Vaisseau.

Nota. Elle est marquée dans la Carte. Wood, qui donne à l'autre le même nom de Baye d'Eau douce, s'étend plus au long sur les

propriétés. R. d. E.

(e) A la distance de 1092 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'estime.

(f) L'Auteur se prend pour le *Winter-bark*, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

NARBOROUGH.

1670.

Cap Forward.

Le Cap *Forward* est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique (g). Ce qu'on découvre du Pays, derrière ce Cap, n'offre que des rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narborough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest règnent le plus.

Baye de
Wood.
Différens
lieux & leurs
noms.

Bras Anglois.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de *Baye de Wood* (b). Le 5, il se trouva devant le Cap de *Hollande*, près duquel sont le Cap de *Coventry*; la *Baye d'André*, la *Baye Descor-des*, celle de *Fortescue* (i), & le Cap *Galant*, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles & Monmouth*, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de *Fortescue*. Plus loin, à l'Ouest, sont celles de *Jacques*, de *Rupert*, d'*Ar-lington*, de *Sandwich*, & de *Wren*. Il nomma ce Bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap *Galant* n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de *Fortescue*, à l'Ouest. On croiroit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest; car la Côte Méridionale court si fort vers le Nord-Ouest, qu'elle ôte la vue de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Isle *Charles*, l'autre plus à l'Ouest. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Baleines*, parcequ'il y vit plusieurs de ces animaux.

Baye des
Baleines.

Cap de Hol-
lande.

Cap Galant.

DEPUIS le Cap *Forward* jusqu'au Cap de *Hollande*, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest-Quart-de-Nord-Ouest; depuis le Cap de *Hollande* jusqu'au Cap *Galant*, huit lieues à l'Ouest-Nord-Ouest; depuis le Cap *Galant* jusqu'à une Pointe basse vers l'Ouest, trois lieues au Nord-Ouest-Quart-d'Ouest. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux miles de large, depuis la Côte Septentrionale jusqu'aux Isles que Narborough nomma les *Isles Royales*. Il donna le nom d'*Isle Rupert*, à l'Isle la plus Occidentale, qui n'est éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Passage*, à la Pointe basse, qui est vis-à-vis de l'Isle *Rupert*, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du passage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'*Elisabeth*, à la Pointe qu'il nomma, la *Pointe des Baleines*, parcequ'il y en vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes monies, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure; dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Isles Royales,
& Rupert.

Pointes du
Passage & des
Baleines.

L E

(g) A cinquante-trois degrés cinquante-deux minutes de Latitude du Sud, & à soixante-huit degrés quarante minutes de Longitude Ouest du Lezard, à la distance de 1099 lieues de ce Méridien, à l'Ouest. La variation de l'Aimant s'y trouva de seize degrés à l'Est.

(b) Le nom que Narborough donne à cette Baye, prouve que Wood l'accompagnoit dans ce Voyage, comme nous le ferons voir par la suite. R. d. E.

(i) Wood, qui lui donne ce nom, en fait une description. R. d. E.

LE Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Rivière de Saint Jérôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la *Baye des Mouters*. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Isles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une vallée, où coule une Rivière d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, *Rivière de Batchelor* (k). Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix ou douze brasses, sur un fond sablonneux. Cette Rade de la Rivière de Batchelor reçut, des Anglois, le nom de *Rade d'York*. Le Cap de Quad est sur la Côte Septentrionale. Il est composé de rochers escarpés, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé sur des montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une espèce de coude, la terre, des deux côtés, semble se joindre; mais l'entrée du Passage se découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'est que de quatre miles. Ses deux Côtes sont escarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quad, on trouve, sur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui se nomme la *Baye de Ridder*. Narborough n'y entra point; mais, si le mouillage est bon, c'est la plus belle Rade du Monde pour mettre les Vaisseaux à couvert de toutes fortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du passage jusqu'au Cap de Quad, en est le plus tortueux; d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Isles, à l'Est du Cap de Quad.

LE 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quad, un autre Cap, que Narborough nomma le *Cap Monday*, c'est-à-dire du *Lundi*. La largeur du Détroit y est de quatre miles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Isles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap Monday, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap Upright, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap Monday. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Isles, qui n'ont aucun danger, parcequ'elles sont en saillies. Vers midi, on passa devant une autre Ile, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Ile Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on découvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites Isles, & de rochers détachés, qui ressemblent, des Anglois,

Narborough.

1670.

Baye d'Elisabeth, & Rivière de Saint Jérôme.

B-ye des Mouters.

Rivière de Batchelor.

Rade d'York.
Cap Quad.

Baye de Ridder.

Bras tortu.

Cap Monday ou du Lundi.

Cap Upright ou Cap Droit.

Ile de Westminster.

(k) Wood, qui découvrit dans le même-tems cette Rivière, lui donne le même nom. R. d. E.

NARBOROUGH, glois, le nom de *Lawyers*, ou de *Gens de Loi*. De l'Isle de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large.

1670. Depuis le Cap Monday jusqu'au Cap *Desseada*, qui est à cinquante-trois degrés dix minutes de Latitude du Sud (1), la direction du Détroit est Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, & Sud-Est-Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compte vingt-huit, depuis le Cap de Quad jusqu'à celui de Desseada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest-demi-Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomma ce Bras, *Long-reach*, ou *Bras long*, tandis que ses gens le nommèrent *Long-lane*, ou *Longue rue*. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quad jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la nomma *South Desolation*, c'est-à-dire, *Désolation du Sud*. Le Cap Pillar, ou *des Piliers*, est à cinquante trois degrés cinq minutes de Latitude du Sud, & à soixante-douze degrés quarante neuf minutes de Longitude Ouest du Léopard.

Terres nommées Désolation du Sud.

Cap Pillar.

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

SUIVANT l'estime du tillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desseada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. „ Lorsque vous serez devant le Cap Pillar, „ faites route, dit-il, au Sud-Est-Quart-d'Est, & même encore plus à l'Est. „ Ne perdez pas de vue la Côte Méridionale; il y a, vers celle du Nord, „ un si grand nombre d'Isles & de Golfs, qu'on pourroit s'y méprendre, „ & s'y briser.”

Cap de la Victoire.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Isles, assez proches l'une de l'autre. La plus Orientale est seule; & la figure est celle d'une mule de foin, ou d'un pain de sucre. Les trois autres sont plates. Elles sont au Nord-Nord-Ouest du Cap Pillar, à six lieues de distance; & au Sud-Ouest du Cap de la Victoire, à quatre lieues. Narborough les nomma les *Isles de Direction*. Il conseille de doubler ces Islets, pour gagner l'embouchure du Détroit.

Isles de Direction.

Les Anglois vont relâcher à l'Isle de N. S. Del-Socoro.

APRÈS la fatigue & l'ennui d'un si long passage, le Vaisseau Anglois se trouva sur une Côte d'Isles, peu éloignées du Continent, qui laissoient voir dans les terres, Nord & Sud, quantité de montagnes, dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Isles n'étant point habitées, l'Equipage en avoit peu de secours à tirer pour ses besoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de *Nuestra-Seniora Del-Socoro*, qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Est, elle s'élève en rond. Vers le centre, elle est plus basse qu'aux deux bouts; ce qui forme une espèce de selle. Au Sud, elle est bordée de rochers. Au Sud-Est, à l'extrémité de l'Isle, on en voit deux fort pointus, qui sont joints ensemble, & dont le sommet est tout blanc de fiente d'oiseaux. Cette Isle a cinq ou six mares d'eau douce; mais elle

(1) A soixante-douze degrés cinquante-six minutes de Longitude Ouest du Léopard; Distance de 1149 lieues du même Méridien; Variation de l'Aïman, dix minutes à l'Est.

elle est sans fruits, & presque sans herbe, parceque les bois y sont trop épaïs. Les Anglois n'y virent aucune bête sauvage, & presque pas d'autres oiseaux que des milans, des oyés sauvages, & des mouettes; en un mot, rien qui pût servir à leur nourriture (m). Ils passèrent dans une autre île, plus proche du Continent, qui leur parut ressembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur est de quatre lieues, du Nord au Sud, & sa largeur d'une à deux lieues. Narborough, ne la trouvant pas marquée dans son Routier, la nomma, de son propre nom, *l'île de Narborough*, avec la frivole cérémonie d'en prendre possession au nom du Roi d'Angleterre (n). Vers le Sud, il vit quantité d'autres îles, toutes fort hautes, qui bordent le Continent.

NARBOROUGH.
1670.

Île qui re-
çoit le nom
de Narbo-
rough.

On ne le suit, dans cette route, & jusqu'à *Baldieia*, sur la Côte du Chili, d'où les obstacles qu'il trouva de la part des Espagnols (o), & la fuite de plusieurs de ses gens, l'obligèrent de retourner bien-tôt vers l'Europe, quo pour l'accompagner à son retour, & le voir repasser, de la Mer du Sud dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la description fait le principal objet de cet Article. Ainsi, remettant la suite de ses observations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on passe à le représenter au commencement de l'année suivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit si claires, qu'il voyoit quelquefois à la distance d'une lieue.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de Latitude du Sud, il ne fe comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Desseada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre îles de Direction, qui sont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Ouest de ce Cap. Une heure après, lorsqu'il les eut au Nord, à la distance de trois lieues, la sonde ne put lui faire trouver fond que sur soixante-dix brasses. On étoit à cinq heures du matin: le tems ne fut pas plutôt éclairci, qu'il aperçut le Cap Desseada, quoiqu'il restât encore de l'obscurité sur les montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Est du Vaisseau, à huit lieues de distance. Dans un tems clair, on le découvre de quinze ou seize lieues, comme celui de Pillar; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais, d'Ouest-Sud-Ouest, il gouverna Est-Quart-de-Sud-Est, pour doubler le Cap Pillar. On voyoit, au-dessus de l'eau, quantité de brisans & de pointes de rochers, à quatre lieues à l'Ouest du Cap Desseada, où les vagues s'alloient briser avec une violence épou-

1671.

Retour de
Narborough
par le Détroit
de Magellan.

(m) N. S. Del Socorro est à quarante-cinq degrés de Latitude du Sud, & à soixante-onze degrés quarante-deux minutes de Longitude Ouest du Lizard. Variation de l'Aimant, onze degrés à l'Est.

(n) Il s'appelle, dit-il, qu'une Anse du Continent, qui est d'environ trois lieues au Sud-Est de cette île, est l'endroit qui est nommé *S. Domingo*, dans le Routier, à quarante-quatre degrés cinquante minutes de Latitude du Sud.

(o) Pour conclusion des éclaircissements qu'il tira des Indiens du Pays, il revint per-

fundé, que si les Anglois pouvoient obtenir, du Roi d'Espagne, la liberté du Commerce sur cette Côte, ils en tireroient de très-grands avantages. Les Habitans, dit-il, le desireroient beaucoup; mais les Gouverneurs Espagnols n'osent y consentir sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de quatre Vaisseaux de vingt ou trente pièces de canon, qui seroient en état de se moquer de leurs défenses. *Page 172 & 171.*

NARBOROUGH;
1671.

Conseils
importans
pour ceux qui
rentrent dans
le Détroit.

épouvantable. Le même spectacle se présentoit, jusqu'à un demi mile de ce Cap. Cependant, comme on ne remarquoit ni marée, ni courant, qui entrât dans le Détroit, la navigation n'en parut pas plus dangereuse. A neuf heures du matin, le Cap Pillar étoit au Sud du Vaisseau, à la distance d'un mile & demi. Narborough fut surpris de ne trouver alors que cinquante-deux degrés, cinquante-et une minutes de Latitude du Sud, dans le même endroit, où, suivant son estime, elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux degrés cinquante-huit minutes. Il conseille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le cap sur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On est sûr alors de découvrir les quatre Isles de Direction, qu'il est toujours aisé de reconnoître à la description qu'il en a donnée. Lorsque le vent est à l'Ouest, les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité contre ces Isles, dont la plus Orientale est éloignée des autres, de près d'un mile. Le Cap Pillar est une Pointe de rochers escarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Desceada fait la Pointe Occidentale, & n'est guères qu'à deux lieues de l'autre. A la Pointe du Cap Desceada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Est, & ne présente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Ouest du même Cap, à la distance d'environ quatre lieues, les brisans sont en grand nombre, & paroissent, au-dessus de l'eau, comme des ruines de plusieurs anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncés: ce sont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de Latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud-Quart-d'Ouest des Isles de Direction; tant la première entrée du Détroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvu qu'on ait la vue de la Terre, le passage est sans danger: mais si l'on vouloit entrer de la Mer du Sud, dans le Détroit, sans l'avoir déjà traversé, on trouveroit une extrême difficulté de l'Ouest à l'Est, parcequ'à la sortie de la Mer du Sud, & à l'entrée du Détroit, vers le Nord, il y a quantité d'Ouvertures & de Bayes, qu'on prendroit plutôt pour le Passage, que le Détroit même. On répète, avec Narborough, que le plus sûr est de suivre la Côte Méridionale, en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mile ou deux, il faut gouverner Est-Quart-de-Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & Sud-Est-Quart-d'Est. C'est dans cette direction, que le Canal court jusqu'au Cap de Quad (p).

Côte Sep-
tentrionale &
ses dangers.

TOUTE la Côte Septentrionale, tirant vers l'Est, depuis le Cap de la Victoire, jusqu'au Cap Forward, est un Pays affreux, plein de rochers & de montagns. De l'entrée du Détroit, à la distance de quinze lieues, vers l'Est, on trouve un grand nombre de petits rochers détachés, & d'Isles hautes, bordées de rochers. On rencontre aussi de grandes Bayes, & des Auses, qui entrant dans le Pays au Nord, rendent le passage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal, on seroit exposé mille fois au naufrage, sur-tout si le vent étoit à l'Ouest, & le tems couvert; ce qui ne discontinue guères pendant tout l'Hiver. Sur la même Côte, entre le Cap de la Victoire, & le Cap de Quad, il y a des Bayes & des enfoncemens,

* dont

dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque, pour la découvrir.

Le 6 Janvier, au soir, il jeta l'ancre devant la Rivière de Batchelor, avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux, dans ce mouillage, qui est d'ailleurs excellent sur sept, huit, neuf, dix ou onze brasses, seroit celui du Sud, qui le traverse, si la Mer y pouvoit devenir fort haute: mais la largeur du Détroit, dans cet endroit, n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la Rivière, l'espace de quatre miles, ne purent aller plus loin avec la Chaloupe, quoiqu'ils eussent pris le tems de la haute marée. Ils marchèrent l'espace de cinq ou six miles, dans le Pays; mais ils furent arrêtés par des montagnes & des bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espèce de marbre blanc; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vue de la Rivière de Segars (g), devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. Peket, son Lieutenant (r), y fit environ neuf miles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêchèrent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où le Vaisseau sortit heureusement du Détroit, on ne vit qu'un seul Indien, qu'on ne put même engager à venir à bord. Il étoit nud, sans arc & sans flèches. On crut comprendre, par ses signes, qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages, d'une autre Nation, il avoit pris la fuite, pour sortir d'esclavage.

DEPUIS le Cap Deskada, jusqu'à l'Isle Elisabeth, où l'on étoit le 7 de Février, on trouve, en abondance, du bois & de l'eau douce; mais, de cette Isle, jusqu'au Cap des Vierges, les Anglois en cherchèrent inutilement dans plusieurs Bayes, qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrèrent dans celle de Grégoire, qui est après le Cap du même nom, cinq ou six miles à l'Est du second Détroit. Toutes ces Bayes sont sablonneuses, & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit, Peket, qui revenoit de faire un dernier effort, pour découvrir des Indiens, aperçut, dans une petite Anse sablonneuse, trois ancrs, au-dessus des traces de la haute marée. Il descendit au rivage, dans l'espérance d'y trouver du canon, & d'autres restes de quelque Vaisseau submergé. Un de ses Matelots y trouva quelques instrumens de fer, dont il y avoit peu d'éclaircissimens à tirer: mais on reconnut facilement que les ancrs étoient Espagnoles. A cinq ou six miles aux environs, la terre est remplie de rats, qui se retirent dans des trous, comme les lapins: quantité de coquilles,

NARBOROUGH.
1671.

Observations
sur la Rivière
de Batchelor.

Rivière de
Segars.

Cap & Baye
de Grégoire.

Débris d'un
Vaisseau Es-
pagnol.

Peuplade
de rats.

(g) Wood la nomme *Segars*. R. d. E.

(r) L'Editeur avertit que le Chevalier Peket, Lieutenant du *Sireplates*, qui continua le sien jusqu'en Angleterre.

XV. Part.

Bb

NARBOROUGH.
1671.

L'eau douce manque au Port Desiré.

Retour des Anglois dans leur Patrie.

qu'on voyoit autour de leurs terriers, firent juger qu'ils vivent de limpets. APRÈS avoir doublé le Cap des Vierges, & le Cap Blanco, Narborough, qui avoit été si satisfait des rafraîchissemens du Port Desiré, y envoya sa Chaloupe, pour y faire de l'eau; mais son étonnement fut extrême, de la voir revenir sans en avoir pu tirer plus de cinq ou six tonneaux, & d'une eau même qui étoit faumache. Il n'explique pas la cause de ce changement.

TROIS mois & demi, d'une heureuse navigation, firent arriver le Vaisseau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre, le 10 de Juin. Suivant l'estime de Peket, Lieutenant de Narborough, la différence de la Longitude, depuis le Cap Blanco, jusqu'au Cap Lezard, en Angleterre, est de soixante degrés quarante-cinq minutes cinq dixièmes; & la distance Méridienne, de huit cens quarante lieues (1).

(1) *Ibidem*, pag. 200 & précédentes.

WOOD.

§. V.

Voyage du Capitaine Wood, par le Déroit de Magellan.

Introduction.

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation, & de l'insérer dans un Recueil (a), prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur, en avoient l'opinion qu'elle mérite: mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la date du Voyage, que l'Auteur paroît avoir négligée lui-même (b). Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

1669.

Départ, & vîteffe de la route jusqu'au Port Desiré.

WOOD partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaisseau de Roi, nommé le *Rafle-tout*, de conserve avec une Pinque, qui se nommoit le *Jeune-homme*; & dès le 22 de Novembre, il se trouva au quarante-huitième degré vingt minutes de Latitude Australe, au Sud du Port Desiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans sa Pinasse, suivit la Côte d'une grande Baye, qui est bornée au Sud par l'Isle des *Chiens marins* (c), & au Nord par une petite Ile pierreuse. Il trouva, sur la dernière, un si grand nombre de ces amphibi-

(a) Elle se trouve au Tome V. du Recueil de Paul Marret, Amsterdam 1712, sans autre éclaircissement qu'un mot, dans la Préface, par lequel il paroît qu'elle a été publiée, à Londres, en 1699.

Nota. Cela ne se peut pas; car le Voyage se fit seulement à la fin de cette année. R. d. E.

(b) Narborough & Wood n'ayant fait que deux Journaux d'un seul & même Voyage; c'est ce qui nous a engagé à placer ici, & à déterminer la date de celui de Wood, que l'Édition de Paris laisse incertaine. 1°. L'un part de la Tamise le 26 Septembre, & l'autre des Dunes le même jour. 2°. Le premier étoit à bord du *Sunstake*, qui signifioit *Rafle-*

tout, nom du Vaisseau que montoit le second. 3°. Ils se sont trouvés tous deux au Sud du Port Desiré, & ont fait les mêmes manœuvres pour reconnoître la terre, quoiqu'il se trouve quelque différence entre les dates. Mais on peut les concilier, en supposant qu'il faut lire, dans la Relation de Narborough, le 21 Novembre 1669, au lieu du 21 Février 1670. Voyez ci-dessus, pag. 174. R. d. E.

(c) Nommés par d'autres, *Lions & Fenoux marins*.

Nota. Cette remarque est une preuve, que les deux Voyageurs parlent de la même Baye, & de la même Ile. R. d. E.

bies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de son Equipage. Un mile plus haut, on rencontre une autre Isle, peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer, que les Anglois nomment *Sdags*. Ils y en tuèrent quantité de jeunes, dont la chair leur parut excellente. Plus haut encore, à la même distance, & près du rivage, on voit une quatrième Isle, qu'ils nommèrent *l'Isle des Lièvres*, parceque ces animaux y sont en abondance (d). Ils en tuèrent plusieurs, qui pesoient jusqu'à vingt livres. En les chassant, ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous, comme nos lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de rochers, ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce.

Wood.
1669.

Lièvres qui
se terrent
comme les
lapins.

Le 24 de Novembre, tandis que les deux Vaisseaux couraient au Nord, Wood, rangeant la Côte dans sa Pinasse, traversa une autre Baye, grande & profonde, qui se nomme *Baye des Epices*, où, parmi quelques Isles pierreuses, il reconnut celle des *Pingouins*. Son admiration fut extrême, à la vue du prodigieux nombre de ces animaux, qui ne pouvant ni voler, ni courir fort vite, se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir, on mouilla dans la Baye du *Port Desiré*, à seize brasses d'eau; & deux jours après, on entra dans ce Havre (e). Les observations de Wood, paroissant ici beaucoup plus exactes, que celles de tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent nécessairement le détail qu'il leur donne dans son récit; & quoi-elles puissent leur ressembler par quelques circonstances, des leçons importantes ne peuvent passer pour d'inutiles répétitions.

Il place le *Port Desiré*, à quarante-sept degrés trente minutes de Latitude Australe. Si le vent est bon, dit-il, un Vaisseau y peut entrer à toute heure de la marée, parceque dans la basse marée même, il y a toujours assez d'eau. Aux trois quarts de l'ebbe, ou au quart du flux, on peut en apercevoir tous les dangers; mais il ne conseille à personne d'y entrer, sans avoir observé le Havre en basse marée. C'est alors qu'on en voit distinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour se guider avec sûreté. En venant du Nord du Cap *Saint Georges*, que les Espagnols nomment *Cap Blanco*, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap *Desiré*, on découvre une chaîne de Brisans, qui s'élèvent beaucoup hors de l'eau, à la distance d'une lieue du rivage, outre plusieurs autres qui en sont séparés. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Isle des *Pingouins*, entre cinq ou six plus petites Isles; & au Nord, le Port même, qui, au Sud de son entrée, à un demi mile du côté de la Mer, & à-peu-près autant de la Rivière, offre un rocher en forme de pyramide. Ce rocher, qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour, peut servir de marque d'autant plus sûre, qu'il est environné d'autres rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port, les deux Vaisseaux avoient le même rocher à leur Sud-Est.

Observations
de Wood sur
le Port Desiré.

Le

(d) Les amphibies, dont Wood parle ici, sont probablement, les veaux marins de *Narborough*. *L'Isle des Lièvres* porte le même nom dans la Relation de ce dernier, ci-dessus, pag. 179. R. d. E.

(e) Le rapport de ce récit avec celui de *Narborough*, (ci-dessus, pag. 175.) est si visible, qu'on y retrouve jusqu'aux mêmes expressions. R. d. E.

Wood.
1670.

Monumens
du Voyage de
Jacques le
Maire.

Port de
Saint Julien.

Le vif de la marée, dans cette Rade, est à midi, en pleine & nouvelle Lune. Au tems des hautes marées, le flux & le reflux font très-rapides, & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet, d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité, sans forêts & sans eau douce; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de brebis d'Espagne, au li grosses que nos daims, quelques lièvres, des autruches, dont il est difficile d'approcher, des canards, des corbeaux, des flings noirs, des jabots blancs (f), & de gros canards bleus, qui sont assez familiers. Les grosses moules & les limpets sont en abondance autour des rochers. Wood trouva, sur une des îles, l'Inscription Hollandoise de Jacques le Maire, qu'on a déjà rapportée; clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boîte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (g).

De cette île, les Chaloupes peuvent remonter la Rivière, l'espace de huit ou neuf miles. Une lieue & demie au-dessus de l'île, elle coule Sud-Ouest-Quart d'Ouest; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mile de large: mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites îles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Est, à la distance d'un mile. L'eau du dernier, qui vient de source, lui parut de très-bon goût. Il ajoûte que la marée étant fort violente dans ce Havre, le mouillage y doit être fort dangereux, en Hiver, lorsque la Rivière entraîne de la glace, ou lorsque le vent est orageux du côté de l'Ouest. Mais, sur la Côte Méridionale, à deux miles & demi de l'embouchure du Port, entre l'île & le Continent, on trouve une Anse commode, avec un fond de vase, où l'on peut mouiller près du rivage sans aucun risque. Le seul conseil qu'il donne, est d'éviter un Rocher, qu'on rencontre sur la route, & qui est couvert à demie marée (h).

Les Anglois des deux Vaisseaux prirent possession du Pays, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, sans prétendre apparemment que leurs Droits pussent jamais devenir exclusifs. Le 25 de Mars, ayant fait voile du Port Desiré, ils entrèrent, le 7 d'Avril, dans celui de *Saint Julien*, pour y passer le reste de l'Hiver (i). Après avoir observé que ce Port reçut son nom de Magellan, en 1520, Wood nous apprend, que ce fameux Voyageur y fit pendre Jean *Carthagene*, Evêque de Burga, & son Cousin, pour avoir entrepris de porter son Equipage à la revolte, & qu'il laissa, dans ce Pays désert,

(f) En Anglois, *White-Breast*.

Nota. Suivant Narborough, ce sont des plongeurs. R. d. E.

(g) Cette circonstance est une nouvelle preuve que Wood étoit du Voyage de Narborough, qui emporta la plaque de plomb, laissée par le Maire, comme on l'a vu ci-dessus, pag. 179. R. d. E.

(h) Pag. 144.

(i) Narborough & Wood passèrent tous deux une partie de l'Hiver au Port Desiré, dont ils prirent possession le même jour, au nom du Roi de la Grande-Bretagne, & entrèrent ensemble, au commencement du mois d'Avril, dans celui de S. Julien. R. d. E.

désert, l'Aumônier de son Vaifseau, qui fut ensuite massacré par les Natures du Pays (k). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigaphetta, sembloit demander d'autres éclairciffemens; sur-tout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain (l). C'est le supplice de Thomas *Doughtie*, condamné à mort, en 1578, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'*Ile de Justice*, au lieu de l'exécution (m).

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des règles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint Georges, ou du Port Désiré, ils doivent passer entre la première Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitième degré quarante minutes de Latitude Australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce Port, ils trouveront que la Terre y est sous le cinquantième degré vingt minutes de Latitude, qu'elle y est basse, sans aucune sorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & escarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller sur sept, huit, neuf ou dix brasses d'eau; mais, à son embouchure, ils doivent se garder d'un Banc de roche, qui est couvert de quatre brasses d'eau en haute marée, & où il n'en reste pas plus de quatre pieds après le refluxement de la Mer. Pour traverser cette dangereuse Barre, ils doivent sonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque balise, parce que le fond de la Baye est sujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laisser au Nord-Ouest le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui est dans les Terres. D'ailleurs, on peut se croire sûrement sur la Barre, lorsqu'on est vers le milieu de quelques collines blanches, qui se trouvent dans la Baye, au Nord-Est, à un mile & demi de l'embouchure du Havre, & qui ressemblent beaucoup à des Isles. On est alors vis-à-vis d'une ouverture, en forme de selle, qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir passée, on continuera directement sa route, environ l'espace d'un mile & demi, & l'on y pourra donner fond à six ou sept brasses. Cependant le meilleur endroit, pour amarrer, est entre l'Isle de Justice, & une autre Isle voisine. Les marées sont quelquefois très-incertaines dans ce Havre. Si le vent est au Sud, l'eau monte autant par les basses marées que par les hautes.

Wood passa plusieurs jours, au Port Saint Julien, sans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril, étant monté au sommet d'une montagne,

(k) Pag. 145 & 146.

(l) Argensola, dans son Histoire des Moluques, après avoir rapporté les murmures de l'Escadre de Magellan, occasionnés par les mauvais tems & les difficultés d'une Navigation inconnue, dit, que Magellan fit punir de mort les Capitaines Louis de Mendosa & Gaspard Quejada, qui vouloient attenter à sa vie. Le même Auteur ajoute, qu'il fit mettre à terre, dans un lieu

désert, Jean Carthagene, & un Ecclesiastique, qui étoit probablement l'Aumônier dont parle Wood, lesquels avoient aussi trempé dans la conspiration. On ne sçait sur quel fondement ce Voyageur donne le titre d'Evêque à Jean Carthagene. R. d. E.

(m) Voyez le Journal de Drake; mais il semble, par celui de Narborough, que c'est ce dernier, qui a donné ce nom à l'Isle. Cidellin, pag. 182. R. d. E.

W o o d.
1670.

Fait singulier attribué à Magellan.

Remarques sur le Port Saint Julien.

Salines du Pays.

Wood.
1670.

Traces
d'hommes.

Grand-Jeur
de la princi-
pale Saline.

Divers ani-
maux qui s'y
trouvent.

gne, à l'Est, la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint Georges & les Détroits, il lui donna son nom, qu'il grava même sur une pierre (n). De là, il aperçut, dans l'éloignement, un grand Lac au Nord, & sa curiosité lui fit entreprendre de le visiter: mais, après avoir fait deux miles, il crut remarquer quelque chose qui remuoit derrière un buisson. Il étoit prêt à tirer, dans l'opinion que c'étoit une bête fauve; lorsqu'il vit paraître un homme, qui recula d'abord un peu plus loin derrière une colline, où il fut joint par six autres Indiens, armés d'arcs & de flèches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après, ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse, il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac (o). Ce grand amas d'eau est une véritable Saline, d'où il fit tirer, à diverses reprises, environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien, pour conserver ses animaux marins, qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai, cinquante hommes, chargés de ce travail, en accumulèrent un gros morcean dans un lieu fort sec. Mais, trois jours après, lorsqu'on y retourna pour en prendre, il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main; quoique dans l'intervalle il ne fût pas tombé une goutte de pluie. Wood parcourut les bords du Lac, dans ses deux principales dimensions. Il lui donne quatre mille de ses pas, d'un côté, & seize mille de l'autre; c'est-à-dire, environ deux miles & demi de large, sur dix miles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel, de l'épaisseur de quatre pouces, on jugea, par le calcul, qu'il en pouvoit contenir cent mille tonneaux (p).

QUELQUES Habitans se firent voir, par intervalles, sans se laisser approcher; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre, comme tous les Américains, & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs. Ils faisoient quelquefois un bruit horrible, dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer; mais ils ne les menacèrent jamais de leurs flèches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays, à vingt miles à la ronde, lui parut sec, stérile, plein de rochers & de gravier, sans bois & sans eau, tel, en un mot, que Narborough l'a décrit; mais il ajoute, que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer, plus on avance dans les Terres, moins on en trouve. A neuf miles du mouillage, il découvrit une Rivière d'eau douce, qui se décharge dans une Saline. Cette Région, dit-il, est remplie de Lacs salés (q). On verra néanmoins, dans une autre Relation, qu'avec des besoins fort pressans, d'autres Anglois n'y purent trouver aucune apparence de sel.

Wood y vit aussi quantité d'animaux, que d'autres Voyageurs de sa Nation n'y trouvèrent plus dans la même abondance. La pêche & la chasse l'amuserent beaucoup pendant tout l'Hyver; sur-tout lorsqu'une forte gelée

(n) M. Anson dit que Narborough lui donna le nom de *Wood's Mount*, ou *Mont de Wood*. R. d. E.

(o) Ce récit est le même que celui de Narborough sur le même sujet. Cf. *deffus*, pag.

182 & 183. R. d. E.

(p) Pag. 148.

(q) Cette Relation est encore la même que celle de Narborough, quoique le dernier n'entre pas dans un si grand détail au sujet de ces Salines. R. d. E.

gelée amenoit quantité de canards, de pluviers, de bécassines, de perdrix, & d'oiseaux inconnus à l'Europe. Ces brebis sauvages, que les Espagnols nomment *Llanacos*, se montrent en troupes de six ou sept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou, elles ressembloient au chameau; mais, par le reste du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du cheval. A la tête d'un homme, elles haussent comme les chevaux, avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuèrent plusieurs, & trouvèrent leur laine d'une finesse admirable. Ils en auroient pris davantage, s'ils avoient eu des chiens pour les laisser à la course. Les autruches, qu'ils voyoient aussi en fort grand nombre, ne peuvent se prendre sans le même secours. Les lièvres y sont de la même grosseur qu'au Port Desiré, & les renards paroissent plus gros que les nôtres. Wood y vit, avec admiration, un petit animal, moins gros que la tortue de terre, & couvert, sur le dos, d'une petite écaille, séparée en deux pièces qui se joignent. Sa chair est d'un goût exquis. Les Espagnols le nomment *Cochon cuirassé* (r). Un autre, beaucoup singulier par ses propriétés, porte le nom de *Grondeur*, ou de *Souffleur*. Il a la queue épaisse. S'il voit paroître un homme, il gronde, il souffle, il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant, il n'a pour défense que son derrière, qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche, & d'où il fait sortir des excréments d'une insupportable odeur.

Au reste, l'eau douce n'est rare ici qu'en Été. On y trouve, pendant l'Hyver, de l'eau de neige en divers endroits, dont le plus commode, pour les Chaloupes, est un Rocher qui se présente dans le Port. Le bois, quoique plus commun qu'au Port Desiré, n'est propre qu'à faire des fagots.

Le 16 de Septembre, c'est-à-dire, vers la fin de l'Hyver, les deux Vaisseaux furent rappelés au Port Desiré, par la nécessité d'y faire une nouvelle provision de pingouins & de chiens de Mer (s). Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaisseau à trois mâts, peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe (t). Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de légumes, tels que des choux, des raves, des carottes, des raiforts, des pois, des fèves & des oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de raves parut excellent; mais les pois & les fèves étoient déjà montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipse de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de Longitude, entre ce Pays & Londres, soixante-dix degrés; c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (v).

W o o d.
1670.

Deux ani-
maux singu-
liers.

Les Sauva-
ges font un
Vaisseau de la
forme des nô-
tres.

Progrès de
nos légumes
dans ce cli-
mat.

IL

(r) C'est l'*Armadillo* de la Relation de Narborough, ci-dessus, pag. 179. R. d. E.

(s) Narborough retourne dans le même tems, au même lieu, & pour la même raison; ce qui confirme encore nos conjectures; mais ils n'étoient plus à deux Vaisseaux. R. d. E.

(t) Il est étonnant que Narborough ne

dise rien de ce Vaisseau. R. d. E.

(v) Voyez le Voyage de Narborough, pag. 180; mais il y a une si grande différence, par rapport au tems & au lieu de l'observation, que ce pourroit bien être une seconde Eclipse. R. d. E.

Wood.

1670.

Pointe nommée Tête de Rocher.

IL attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il aperçut, à dix degrés de Latitude Méridionale, une belle Pointe blanche, qu'il nomma *Tête de Rocher* (x). Il vit, à la même hauteur, une Montagne, que d'autres ont nommée *Saints Ties*, dont le sommet forme une assez grande plaine, & qui est accompagnée, à son Nord, d'une autre Montagne d'égale hauteur, qui se termine en pointe, & de quelques-unes de la même figure, au Sud. En le suivant ici, dans ses Descriptions, on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile, & variée par une continuelle diversité, lui présentant mille nouveaux sujets d'observation, il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Cap de Blanchford.

A cinquante degrés trente minutes, il découvrit un Cap, formé de collines blanches, qui n'est point marqué dans les Cartes, & que cette raison lui fit nommer *Blanchford*. De-là au Cap de la *Vierge*, où il arriva le 22 (y), la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest, l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue, la terre est basse, avec des collines blanches; & l'on trouve, par-tout, vingt-huit brasses d'eau, sur un bon fond de sable. Le flux court entre les deux Caps, Nord-Nord-Est, & le reflux Sud-Sud-Ouest. En pleine & nouvelle Lune, le tems de la haute marée est à dix heures, & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la *Vierge*, à la distance d'environ quatre lieues, on ne voit que des collines blanches & escarpées, jusqu'au Cap, qui est la terre la plus haute: mais sur la dernière de ces collines, à la longueur du cable, au Nord du Cap, on aperçoit un espace noirâtre, vis-à-vis duquel est une Pointe de rocher, qui s'élève une lieue dans la Mer. Eloignez-vous, par conséquent, d'une bonne distance, si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très-stérile, & sans autre bois que de petits buissons, d'un Cap à l'autre (z).

Promontoire de la Reine Catherine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit, la Terre n'ayant point de nom dans les Cartes, Wood lui donna celui de *Promontoire de la Reine Catherine*. Elle est composée presque entièrement de collines blanches, à-peu-près de la même hauteur que l'Île de Wight; & sa distance du Cap de la *Vierge* est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap, jusqu'à la Pointe, que les Espagnols ont nommée de *Possession*, Wood compte neuf lieues Ouest, par la Boussole (a). C'est sur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir son premier Fort, qu'il nomma *Nombre de Jesus*.

Remarque de Wood sur le Détroit de Magellan.

Le passage de la première Entrée coûta peu aux deux Vaisseaux Anglois (b). Ils se rendirent sur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque, en fa-
veur,

(x) Narborough leva l'ancre, & doubla ce Cap dans le même tems. R. d. E.

(y) Voici encore Wood & Narborough qui se trouvent le même jour, 22 d'Octobre, à la hauteur du Cap des *Vierges*, comme le dernier l'appelle. R. d. E.

(z) Pag. 153.

(a) Personne n'avoit encore marqué ces distances. Aussi ne sont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Nota. Narborough donne les fondes de ces Côtes. R. d. E.

(b) C'est M. Prevost, qui parle toujours des deux Vaisseaux. R. d. E.

veur, dit-il, de ceux qui viendront après lui, qu'à l'Ouest de la Pointe de Possession, il y a une Baye sablonneuse, dont l'accès est fort difficile, parce que l'eau y est fort basse; que c'est à cinq lieues de-là, Ouest-Sud-Ouest, qu'on trouve la première Entrée du Détroit, dont la largeur, d'un côté à l'autre, est de deux miles & demi; qu'après avoir passé la Pointe Orientale de cette Entrée, on trouve deux Bas-fonds, l'un au Nord, l'autre au Sud, & que le meilleur, qui consiste dans une chaîne de Roehers, est le plus éloigné. Mais si l'on venoit à manquer de vent, ou s'il souffloit avec trop de violence, on peut mouiller en chemin, entre la Pointe de Possession & l'Entrée du Détroit. A l'égard de la Terre, elle est bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage est couvert, en basse eau, de sable & de gravier, quoiqu'il soit assez escarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du sable de la Côte, à un quart de mile de la Pointe Occidentale, sort aussi une chaîne de Roehers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croissent dessus; & quelque part qu'on aperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Roehers (c).

Wood.
1670.

Conseils
pour la Navi-
gation.

Après avoir passé la première Entrée, si l'on n'espère pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'île Elisabeth, Wood conseille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Possession & le Détroit. On se trouveroit sans abri contre la tempête du Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, qui est ordinaire dans ce Parage; & les ancrs venant à chasser pendant la nuit, on seroit menacé de dériver sur la Côte. D'ailleurs, après avoir fait environ cinq lieues dans l'espace large, qui est entre les deux Pas, on ne discerne pas sans peine la Pointe du second, parce que la terre y est basse; & dans un tems de brume, l'embarras est si grand à la trouver de jour, qu'il doit l'être encore plus de nuit. C'est cette Pointe, qui se nomme le *Cap Grégoire*. A son Est, elle a une Rade, exposée aux vents d'Ouest, où l'on peut mouiller à sept ou huit brasses d'eau, sur un fond d'assez bonne tenue.

Les Anglois virent quantité de feux sur la Côte Méridionale, qui leur parut inégale & raboteuse. Ils en conclurent qu'elle est fort peuplée. Le soir du même jour, ils traversèrent la seconde Entrée. Wood lui donne environ cinq miles de large à l'Est, & un peu moins à l'Ouest. Sa longueur, d'un bout à l'autre, est de trois lieues; de sorte qu'on en doit compter vingt-trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce n'est qu'après l'avoir entièrement passée, qu'on découvre trois îles au Nord-Ouest, à la distance d'environ quatre lieues, & par la Boussole. L'une a reçu le nom d'*Elisabeth*, du Chevalier Drake. Les deux autres se nomment *Saint Georges* & *Saint Bartelemy*. La terre, entre ce second Détroit & la Pointe de l'île Elisabeth, est fort haute, sèche & stérile en quelques endroits, fertile en d'autres, sur-tout dans les vallées. Outre d'assez bonne herbe, elle produit de petites bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins, & leur

Raisins Ma-
gellaniques.

(c) Pag. 157.

XV. Part.

Cc

W o o d.
1670.

leur goût approche de celui des raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites cerises, & sont de couleur rougeâtre (d).

Conseils de
Wood.

DEPUIS la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth, la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace, le long de la Côte du Nord, à six & à vingt brasses d'eau; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait, au Sud-Quart-d'Est, la Pointe, qui est à l'Est de l'Isle. Tenez, alors, le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau, sur un fort bon fond, sans presque vous sentir de la marée, qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode, pour y attendre les vents, qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon, d'ailleurs, pour toutes sortes de vents, parceque la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve, sur la Côte du Nord, deux petits Havres, très-avantageux pour les petits Vaisseaux; l'un à deux lieues du Détroit, & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental, *Port des Ecrevisses*, parceque ces animaux y sont en abondance, & que dans le besoin ils peuvent offrir une assez bonne nourriture. A l'autre, qui lui parut le meilleur des deux, il donna le nom de *Port de Vaughan* (e).

Description
de l'Isle Eli-
sabeth.

L'ISLE Elisabeth a plus de six lieues en longueur, de l'Est à l'Ouest, sur trois de large, du Nord au Sud. Elle est fort escarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaisseau; mais à son Ouest le Canal est étroit, & si plein de rochers, que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois brasses d'eau. Elle n'a point de bois, ni d'eau douce, quoiqu'il y croisse de fort bonne herbe & plusieurs sortes de bayes (f). Les deux autres Isles n'ont de remarquable que leurs pingouins, qui sont meilleurs qu'au Port Desiré, & de jeunes jabots blancs, dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre, depuis la Côte Méridionale du second Détroit jusqu'au Sud des Isles, est haute; & la quantité de feux, que les Anglois y apperçurent, ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte, ils découvrirent une petite Anse, si remplie, dans la haute marée, d'une sorte de poisson, qui ressemble au muge, que d'un seul coup de seine ils en prirent sept cens, dont le moindre étoit de la grosseur d'un maquereau. La Côte Septentrionale est basse, jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les *Lianacos* & les *atruches* s'y montrent en assez grand nombre, tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (g). Wood avertit, comme d'un point fort important, que si l'on veut passer dans la Mer du Sud, il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy, où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau, & continuer à la même distance, jusqu'au Sud de la première de ces Isles. On doit se garder, près de Saint Georges, d'un Banc de la longueur d'un mile, sur lequel on a, dans quelques endroits, moins de trois ou quatre brasses, mais qui se fait découvrir de loin, par les herbes qui croissent dessus (h).

Ecueil de
l'Isle Saint
Georges.

L z

(d) Pag. 158. Ce sont les groselières de Narborough, ci-dessus, pag. 187. R. d. E. rieuse des Indiens de cette Isle. Voyez ci-dessus, pag. 186 R. d. E.

(e) Pag. 159.

(g) Pag. 160.

(f) Narborough fait une description cu-

(h) Pag. 161.

LE 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de *Baye d'Eau douce* (1), pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les canards, & d'autres oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra, deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sablonneuse, où plusieurs Indiens des deux sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignèrent une joye extrême, à la vue des rubans rouges qu'on leur mit autour du cou & des bras. Ils donnèrent, en échange, des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes, jusqu'au Port de Famine; mais Wood insista beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup de violence. L'eau est profonde, & le mouillage assez sûr. Il vcut qu'on ne s'écarte point d'un mile ou deux de la Terre, jusqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif, qui s'avance d'un mile en Mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe, qu'on reconnoît le Port, à la vue d'un gros arbre isolé, qui se présente sur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Est de cette pointe; au-lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, si vous ne voulez vous exposer au risque de n'en pouvoir sortir; du moins, ajoûte-t-il, si ce n'est pas un passage à la Mer de l'Est, comme les Espagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sebastien (2).

En mouillant, au Port de Famine (1), Wood examina curieusement ce lieu fameux, où les Espagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le passage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; dessein aussi absurde, dit-il, que l'érection du Château de Douvres, pour servir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reste aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les a détruits par le feu (m). On pêche, dans cette Rade, des éperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (n). Une Rivière, qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de *Sedgar* (o). Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils distinguèrent une perruche.

LE 3 de Novembre, ils s'engagèrent entre ces deux Côtes escarpées, dont on

(1) La date du 30 Octobre, le nom que Narborough & notre Voyageur donnent à cette Baye, & la conformité de leurs Relations, prouvent évidemment qu'ils parlent du même Voyage. Voyez ci-dessus, pag. 186. R. d. E.

(2) Pag. 163.

(1) Narborough a fait la description de ce Port. Ci-dessus, pag. 187. R. d. E.

(m) Pag. 164.

(n) Ibidem.

(o) *Sedgar*, dans le Journal de Narborough, ci-dessus, pag. 193. R. d. E.

W o o n.

1 6 7 0.

Baye d'Eau douce.

Confils
nautiques.

Dessein ab-
surde des Es-
pagnols.

Eperlans
monitricux.

W o o d .
1670.

on a déjà représenté l'horrible perspective, pour s'avancer vers le *Cap Fidcheux* (p), qui est la Terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amérique. Ils le trouvèrent digne de son nom, par sa hauteur en écore, & par les dangereuses raffales qu'on y essuie. Il leur fut impossible de jeter l'ancre, pendant toute la nuit & jusqu'au lendemain à midi, lorsqu'un peu à l'Ouest du *Cap Hollande* (q), ils entrèrent dans une Baye sabloneuse, à laquelle Wood donna son nom (r). Le 5, en s'avancant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Isles & les Rochers qui sont au Sud, ils trouvèrent une autre Baye sabloneuse, où l'on peut mouiller sur huit, neuf, ou dix brasses d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye, qui est à l'Est du *Cap Galant*, reçut, de Wood, le nom de *Fortescue*. Elle renferme une petite Anse, commode pour de petits Vaisseaux, qui fut nommée *Port Galant*. On y voit aussi deux petits Ruissieux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Est du *Port Galant*, la terre s'abaisse vers le rivage; mais elle est haute à l'Ouest, & le sommet des montagnes est couvert de neige. La Baye *Descordes*, qui contient une petite Ile & quelques Rochers, n'a pas moins de deux miles de long. Ici, la largeur du Détroit est de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne semble, en plusieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun passage. A deux lieues de la Baye d'Elisabeth, qui est sur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Ouest, une Rivière d'eau douce, qui fut nommée *Rivière de Batchelor* (s).

Baye que
Wood nomme
Fortescue.

Port Galant.

Rivière qu'il
nomme Bat-
chelor.

Si l'on observe avec quel soin tout ce qui a déjà paru dans les Relations précédentes est ici supprimé, on ne sera pas surpris de se voir transporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du *Cap de Quad*, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée qu'une autre, qui est au Nord, pour lui voir donner le nom de *Cap Lundi* (t). Wood observe, pour la première fois, que la variation orientale est de seize ou dix-sept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le *Cap de Quad*, il vit, au Sud, des Havres, des Rivières & des Enfoncemens, qui s'étendent bien loin dans les Terres, & qui sont demeurés sans noms dans les Cartes; mais où le tems ne lui permit pas de porter ses observations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, se croyant menacé du mauvais tems, il entra dans une petite Baye, où le mouillage se trouva bon, à l'Ouest de laquelle on distingue cinq petites Isles pierreuses, qui, à mesure qu'on en approche, semblent jointes au Continent. Elle fut nommée la *Baye de Mardi*. Pendant quatre jours, que les deux Vaisseaux y passèrent à l'ancre, on découvrit, à l'Ouest de cette Baye, une petite Anse, à l'abri de tous

Cap Lundi.

Baye de
Mardi.

(p) C'est le *Cap Forward*, dont on a parlé dans plusieurs endroits. R. d. E.

(q) Narborough rapporte les raisons pour lesquelles on ne peut mouiller dans ce Canal. Voyez ci-dessus, pag. 192. R. d. E.

(r) Voyez notre Note b), pag. 188. Il faut encore remarquer que Narborough & Wood entrèrent le même jour dans cette Baye.

R. d. E.

(s) Les noms de *Fortescue*, de *Port Galant* & de *Batchelor*, se trouvent aussi dans la Relation de Narborough, ci-dessus, pag. 188 & 189. R. d. E.

(t) Narborough, qui découvrit ce Cap, le même jour, 14 Novembre, lui donne le même nom. R. d. E.

tous les vents, où tous les oiseaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois sortirent du Détroit, & le 25, ils découvrirent la Terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allèrent mouiller dans une Baye, à l'Est de l'Isle N. S. *Del-Socoro*. Cette Isle, qu'ils firent visiter, ne leur offrit pas une seule Créature humaine, quoiqu'il y eût une maison, assez semblable à nos berceaux de jardin, proche d'un Rocher, sur lequel ils virent une infinité des mêmes oiseaux qu'ils avoient vus dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on aperçut, au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour *San-Domingo* (v). On y porta sans balancer, jusqu'à la vue de divers autres Enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, dans sa Pinasse; mais il reconnut que c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bientôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sablonneuses paroissent offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest-Nord-Ouest. L'avis de tout le monde fut de retourner à l'Isle du Secours, d'où l'on fit route vers celle de *Chiloe*, qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes, que perdant l'espérance d'y aborder, on tira vers la Mer, pour se rendre à *Baldivia*; & le neuvième jour, on entra heureusement dans la Rivière de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Deseado, à l'embouchure du Détroit de Magellan, jusqu'à cette Rivière, la route est Nord, six degrés quarante-cinq minutes à l'Est, & que la distance est de deux cens soixante-deux lieues.

L'INUTILITÉ de ses efforts, pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens; son départ précipité, soit par la crainte de perdre son Vaisseau, ou par celle de trouver moins de facilité, dans un autre tems, à se rapprocher de l'embouchure du Détroit; son passage, qui dura dix-huit jours (x), depuis le Cap Deseado jusqu'au Port Désiré; enfin, son retour, en Angleterre, où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajouter de curieux ou d'utile (y).

(v) On trouve la situation de l'Isle N. S. *Del-Socoro* & de *San-Domingo*, dans le Journal de Narborough, qui découvrit la première en même tems. Voyez pag. 190 & 191. R. d. E.

(x) Du 6 Janvier au 24.

(y) Les manœuvres qu'on voit faire à Narborough & à Wood, dans le cours de

leur Voyage, commencé & fini le même jour, mais sur-tout ces dernières circonstances, prouvent manifestement que les deux Journaux sont deux Relations différentes du même Voyage, & que par conséquent nous avons eu raison de fixer le Voyage de Wood, aux mêmes années que celui de Narborough. R. d. E.

Wood n.
1670.
Isle de N. S.
Del-Socoro.

Havres &
Golfes inconnus.

Retour de
Wood en Angleterre.

1671.



§. VI.

COWLEY.

[Voyage du Capitaine Cowley autour du Monde.]

Introduction.

Histoire de quelques fameux Pirates.

Pierre le Grand.

Les Sables d'Oloné.

Michel de Basca.

Le Chevalier Morgan.

PLUSEURS Pirates, connus dans la suite sous les noms de *Bucaniers* & de *Flibustiers*, commencèrent, vers l'an 1626, à jeter la terreur dans le monde commerçant. Les Mers du Nord furent le premier théâtre de leurs expéditions, & ils ne quittèrent ces parages qu'après s'être mis en état de parcourir les autres Mers, & de faire respecter leur pavillon. *Pierre le Grand*, ayant croisé quelque-tems sur les Côtes de l'Isle de *Tortue*, se rendit fameux par la défaite de la Flotte Espagnole à l'Ouest de Carthagene. Cette action, où le Vice-Amiral fut pris, le rendit d'autant plus célèbre, qu'il n'avoit qu'une petite Barque montée de vingt-huit hommes d'Equipage. Les Traîtres de l'Isle de *Tortue*, informés du riche butin que *Pierre le Grand* avoit fait sur les Espagnols, suivirent son exemple; ils armèrent & furent croiser aux environs du Cap de *Alcares*. Le succès répondit à leurs espérances, & leur nombre augmenta considérablement.

BASILE Ringrose, qui fut engagé à leur service, & qui a donné une histoire particulière de leur origine, de leur aggrandissement & de leurs expéditions, place immédiatement après *Pierre le Grand*, un François, nommé *les Sables d'Oloné*, qui avoit été transporté, à l'âge de seize ou dix-sept ans, dans les Isles Caribes, en qualité de domestique ou d'esclave. Son tems fini, il fut à Carthagene, & se joignit à une troupe d'Avanturiers, qui s'y étoit formée vers l'an 1644. Ayant ravagé une partie de cette Isle & de ses environs, il fit voile vers l'Isle de *Tortue*, où il reçut un renfort considérable, & fit un riche butin. Enflé de ses succès, il retourna ravager les Côtes de l'Amérique Méridionale, & prit *Maracaybo* (a), Ville Capitale de la Province de *Vénézuëla*. Ces expéditions faites, il se joignit à un autre Pirate, qui s'appelloit *Michel de Basca*, Major de l'Isle de *Tortue*. Après avoir partagé, entre eux, les richesses qu'ils avoient enlevées aux Espagnols, ils mirent à la voile, avec leur petite Flotte, composée de huit Vaisseaux & de six cents soixante hommes d'Equipage. Dans cette Campagne, ils prirent *Gibraltar*, & un grand nombre de Vaisseaux Espagnols richement chargés (b).

Le Chevalier *Henri Morgan*, né dans la Principauté de Galles, fut un des plus fameux Flibustiers Anglois. S'étant embarqué à bord d'un Vaisseau qui partoît pour les Isles Barbades, il fut vendu pour servir en qualité d'esclave pendant quelque-tems. A peine eut-il recouvré sa liberté, qu'il fut à la Jamaïque, & s'associa avec une troupe de Pirates qu'il y trouva. Il fit trois ou quatre Voyages avec eux; mais, ennuyé de servir comme subalterne, il convint avec quelques-uns de ses Camarades, d'acheter un Vaisseau, & de courir les Mers à leur profit. *Morgan* en fut le Capitaine, & rangea les Côtes de Campêche, qu'il pillâ. Il fit des prises considérables &

retour-

(a) Cette Ville est située vers le dixième degré de Latitude Méridionale.

(b) Les Sables s'étant présenté devant

Leon de Nicoragus, fut pris par les Indiens, son corps mis en pièces, brûlé, & ses cendres jetées au vent.

retourna triomphant à la Jamaïque, où il trouva un vieux Pirate, qui s'appelloit *Mansvelt*, homme fort expérimenté dans le métier de Piraterie, & dans la Navigation. Ces deux Aventuriers formèrent une Flotte de quinze Vaisseaux, montée de cinq cens hommes, dont Morgan fut fait Vice-Amiral. Cette Flotte fit voile vers l'Isle *Sainte Catherine*, que *Mansvelt* prit, mais qu'il ne put garder, parceque le Gouverneur de la Jamaïque ne voulut point lui donner du secours, dans la crainte de déplaire au Roi de la Grande Bretagne. L'Amiral se voyant ainsi abandonné, prit le parti de se retirer à Tortue, où il mourut. Morgan, qui devoit naturellement lui succéder dans le poste d'Amiral, fit équiper une nouvelle Flotte, beaucoup supérieure à celle de *Mansvelt*, & mit en Mer. Le Port de *Cuba* fut le lieu du rendez-vous. Toute la Flotte y étant arrivée, on mit à la voile pour *Puerto del Principe* & *Puerto V'elo*, qui furent pris tous deux. Mais comme le butin qu'on y fit, ne suffisoit pas pour acquitter les dettes, que les Flibustiers Anglois avoient contractées dans la Jamaïque, les François se séparèrent de Morgan. Celui-ci ne se déconcerta point: il équipa à peu de fraix une petite Flotte, & prit *Porto Bello*, où il fit un butin considérable. Comme il prévoyoit qu'il étoit de son intérêt de s'attacher son Equipage, il fut à Cuba, où il partagea, avec ses gens, les dépouilles des Espagnols. L'argent se montoit à deux cens cinquante mille pièces de huit, sans compter une grande quantité de riches marchandises. Déterminé à faire de plus grands entreprises, il retourna à la Jamaïque, où il comptoit trouver un grand nombre d'Aventuriers. Il ne se trompoit pas: Plusieurs se joignirent à lui. Le Gouverneur ordonna même à un Vaisseau de trente-six canons, qui étoit arrivé, depuis peu, de la Nouvelle Angleterre, de renforcer son Escadre, forte de quinze Vaisseaux, & qui avoit neuf cens hommes d'Equipage. Ayant mis à la voile, ils prirent une seconde fois *Maracaybo* & *Gibraltar*, & desirèrent une Flotte Espagnole. Après cette expédition, Morgan partit pour *Panama*, avec une autre Flotte de trente-sept voiles & deux mille combattans. Il perdit quatre de ses Vaisseaux à la prise de l'Isle *Sainte Catherine*. Cette perte fut suivie de plusieurs malheurs: la maladie se mit dans l'Equipage, & la Flotte fut battue de la tempête pendant plusieurs jours.

Tous ces contre-tems fâcheux n'empêchèrent point Morgan de continuer sa route. Après une navigation des plus pénibles, il entra dans la Mer du Sud, & fut mettre le siège devant *Panama*, dont il se rendit maître quatre jours après. La discorde s'étant mise entre l'Amiral & les Officiers, au sujet du partage des richesses, qu'on avoit trouvées dans la Ville, Morgan prit la fuite avec quatre Vaisseaux, & se retira dans la Jamaïque.

Ce fameux Pirate ayant renoncé à cet infâme métier, une nouvelle troupe d'Aventuriers infecta les Mers, avec une Flotte de neuf Vaisseaux (c). Ils firent voile vers *Dorien*, le 23 de Mars 1679, & s'emparèrent, le 5 Avril, de la Ville *Sainte Marie*. Comme ils n'y trouvèrent pas un aussi riche butin qu'ils l'espéroient, ils rangèrent la Côte jusqu'à *Panama*, où ils coulèrent à fond quelques Vaisseaux Espagnols, & firent des prises considérables sur

Nouvelle
troupe d'A-
vanturiers.

(c) Les Capitaines *Coxen*, *Harris*, *Bour-* & *Macket*, étoient les principaux Chefs de
nane, *Sawkins*, *Sharp*, *Cook*, *Allesten*, *Rouse* etc. troupe.

COWLEY. sur eux, pendant les dix jours qu'ils bloquèrent la Ville. Le Capitaine *Coxon* les ayant quittés, *Sawkins* fut choisi pour commander en chef. Cet Amiral ayant été tué, le Capitaine *Sharp* lui succéda, & se distingua par plusieurs exploits remarquables. S'étant avancé jusqu'à l'Isle de *Gorgone*, il y radouba ses Vaisseaux, & fit voile ensuite pour *Arica*, où il arriva après une longue & pénible navigation. Il avoit dessein de surprendre la Ville & d'y entrer pendant la nuit, mais ce projet ne réussit point; ce qui l'engagea à se retirer au Village de *Hilo*, dont il se rendit maître, & où il prit de nouvelles provisions. Ces Aventuriers pillèrent & ravagèrent tout ce qui se trouva sur leur route, jusqu'à l'Isle de *Juan Fernandez*, aux environs de laquelle ils arrivèrent vers la fin de 1679. Le Capitaine *Sharp* ayant été déposé, au commencement de l'année suivante, le Capitaine *Walsh* fut élu Amiral de cette petite Flotte. Persuadé qu'on feroit un riche butin dans *Arica*, il fut résolu de l'attaquer une seconde fois. L'affaut fut vif, mais ayant été repoussés avec perte, ils renoncèrent à leur projet; regagnèrent *Panama*, & rangèrent la Côte jusqu'à *Paita*, qu'ils ne purent surprendre. Déçus en partie de leurs espérances, ils continuèrent leur route pour tâcher de découvrir les Détroits de Magellan. Ils trouvèrent, sur leur route, une Isle, qui leur étoit inconnue, & à laquelle ils donnèrent le nom d'*Isle du Duc d'York*. Ayant passé plus d'un mois à chercher les Détroits de Magellan, sans pouvoir les trouver, ils retournèrent chez eux par une route nouvelle. Les Isles Caribes furent les seules qu'ils virent depuis le 6 Novembre jusqu'au 20 Décembre. Arrivés dans ces Isles, ils se séparèrent, & chacun se retira dans son Pays.

Cowley
entre au ser-
vice des Fli-
bustiers.

1683.

Le succès des plus grandes entreprises dépend souvent du secret: tel échoue dans ses projets, qui auroit certainement réussi, s'il avoit su les exécuter avant que de les divulguer. Les Bucaniers & les Flibustiers étoient si persuadés de cette vérité, que personne n'entroit dans leurs secrets. Les Officiers, les Pilotes & les Matelots, qu'ils prenoient à leur service, n'étoient initiés dans leurs mystères, qu'à une certaine hauteur de la Mer. C'est ce qui arriva au Capitaine *Cowley* (d), homme connu, parmi ces Aventuriers, pour un des plus habiles Marins de son tems. Engagé, forcé, pour ainsi dire, de commander un Armateur d'un Port François, appelé le *Petit Guaves*, dans l'Isle de Saint Domingue, rendez-vous ordinaire d'une troupe de Flibustiers, il partit de Virginie, le 23 d'Août 1683. Comme il alloit entrer dans le *Petit Guaves*, le Capitaine *Cook*, un des principaux Chefs de la troupe, lui communiqua le projet qu'il avoit formé, & lui dit qu'il falloit faire voile vers les Côtes de Guinée. De tels ordres surprirent *Cowley*, mais il fallut obéir; il changea, en conséquence, sa route, qu'il dirigea vers les Isles du Cap Verd. Il arriva, au mois de Septembre, dans l'Isle de *Sal*, où il ne trouva que du poisson, & des bêtes fauves (e). Après avoir

(d) Le Journal du Capitaine *Cowley* se trouve dans un Ouvrage Anglois, qui a pour titre; *A new Universal Collection of Voyages and Travels*.

(e) Le Gouvernement de cette Isle, située vers le seizième degré de Latitude, étoit sin-

gulier. Le nombre de ses Habitans ne se montoit qu'à cinq, dont quatre avoient des titres. Un étoit Gouverneur, trois avoient le rang de Capitaines, & le cinquième étoit Sujet, pag. 129.

avoir parcouru une partie des Îles du Cap-Verd, ces Avanturiers débarquèrent à *Saint Jago*. Ils enlevèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains ; mais leur meilleure capture, fut un Vaisseau de quarante canons , chargé de toute sorte de provisions , qu'ils prirent dans le Port de *Sierra Leona*. Cette prise faite, ils gouvernèrent vers l'Île Juan Fernandez , & rangèrent la Côte du Brésil. Arrivés au quarantième degré de Latitude Méridionale, la Mer leur parut rouge comme du sang ; ce qui étoit occasionné par une quantité prodigieuse de chevrettes. Les vœux marins & les balaines sont si communs dans cet endroit, qu'on y en trouve cent fois plus, qu'au même degré de Latitude Septentrionale. Nos Avanturiers découvrirent, au quarante-septième degré de Latitude, une Île inconnue, que le Capitaine Cowley nomma *Pepys*. Le Havre de cette Île est très-avantageux : mille Vaisseaux peuvent y être à la Rade. Ils y firent de l'eau & y prirent des provisions en abondance.

COWLEY.
1683.

Découverte
de l'Île Pe-
pys.

1684.

APRÈS avoir radoubé leurs Vaisseaux, ils remirent à la voile, au commencement de janvier, & dirigèrent leur route vers les Détroits de Magellan. Dès le 28 du même mois, ils abordèrent aux Îles de *Seibald*, & gouvernant Sud-Ouest par l'Ouest, ils aperçurent, vers le cinquante-troisième degré, la Terre de feu ; mais n'osant passer le Détroit de le Maire, ils se déterminèrent à en faire le tour. Le 14 Février, il s'éleva une furieuse tempête, qui les jeta jusqu'au soixante-troisième degré trente minutes ; hauteur où aucun Vaisseau n'avoit point encore été. Le froid y étoit excessif, ce qui leur fit prendre le parti de revirer vers le Nord-Est. Ayant trouvé, au quarante-septième degré de Latitude, un Vaisseau Anglois, nommé le *Nicolas*, commandé par Jean *Eaton*, ils engagèrent le Commandant à se joindre à eux. *Eaton* les accompagna jusqu'à l'Île de Juan Fernandez, & ils entrèrent dans une Baye où ils trouvèrent vingt-cinq braves d'eau (f).

LES Avanturiers n'ayant aucun but fixe, & voulant parcourir toutes les Mers, gouvernèrent Nord-Nord-Est jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de la Baye d'Arica. Ils se déterminèrent alors à faire voile vers le Cap Blanc, & continuèrent leur route jusqu'au septième degré, où ils trouvèrent l'Île de *Los-bos*. Après avoir caréné leurs Vaisseaux, & pris des rafraîchissements, ils sortirent de cette Baye, & gouvernèrent vers les Îles *Gallapagos*, situées sous la

Li-

(f) Le Capitaine Sharp avoit jetté l'ancre, dans la même Baye, en 1682. Comme il avoit trouvé cet endroit désert & inhabité, il le nomma l'Île *Sainte Catherine*, où il laissa un Indien qui lui appartenoit. Ce pauvre Indien, qui n'avoit qu'un fusil, un petit baril de poudre, quelques bales & un couteau, étoit dans une crainte continuelle de tomber entre les mains des Espagnols. Il établit sa demeure dans un vallon fort agréable, peu éloigné des Côtes de la Mer. Il se bâtit une petite cabane, qu'il couvrit avec des peaux de veaux marins, & se fit un lit,

élevé de deux pieds avec des peaux semblables. Comme il n'avoit point d'instrumens propres pour la pêche, il se procura, par son industrie, une espèce de harpon, avec lequel il prit assez de poisson pour sa subsistance jusqu'à l'arrivée de Cowley. Sa joye fut extrême, lorsqu'il aperçut les Anglois, & sur-tout le Capitaine Cook, qu'il connoissoit particulièrement. Nous sommes en partie redevables, à cet Indien, de ce que nous connoissons de l'Île *Sainte Catherine*, pag. 121.

V. Part.

D d

COWLEY.
1684.

Ligne. Cowley appella celle qui est sous le premier degré, du côté du Sud, l'île du *Roi Charles*. Ils jettèrent l'ancre dans une grande Baye qui est au Nord, & y trouvèrent une quantité prodigieuse de tortues de Mer & de Terre, qui pesoient jusqu'à deux cens livres, & d'oiseaux de différentes espèces. L'île du Duc d'York ne leur offrit que du bois & de l'eau; avantage qu'ils ne trouvèrent pas dans les autres îles.

INFORMÉS, par un de leurs prisonniers, qu'ils pourroient facilement s'emparer de *Realego*, ils se déterminèrent à retourner en Amérique pour ranger la Côte Septentrionale. Ils arrivèrent heureusement au Cap *Trespontas*, où ils trouvèrent de bonne eau. Après y avoir laissé leurs prisonniers, ils prirent la route de *Realego*: Leur arrivée jetta l'alarme dans la Ville; mais les Indiens, revenus de leur première surprise, se préparèrent à faire une belle défense; ce qui étonna les Flibustiers & leur fit prendre le parti de se retirer. Ayant remis à la voile, ils gouvernèrent vers le Golfe *Saint Michel*, à l'embouchure duquel ils trouvèrent les deux îles *Mianguera* & *Anapalla*, dont ils se rendirent maîtres. Une dispute s'étant élevée entre les Capitaines *Eaton* & *Davis*, qui avoit remplacé le Capitaine *Cook*, mort depuis peu, ils résolurent de se séparer, après avoir caréné leurs Vaisseaux.

LE Capitaine *Eaton* suivit Cowley. Ces deux Aventuriers sortirent de la Baye de *Saint Michel*, le 15 d'Août, & dirigèrent leur route vers le Cap *François*, pour se rendre à *Paita*, où ils prirent deux Vaisseaux qui y étoient à l'ancre. Instruits qu'ils trouveroient, dans l'île *Gorgone* (g), de bonne eau & de bon bois, ils relâchèrent au Port, qui est un des plus beaux & des meilleurs Havres de ces parages. Gardant toujours Ouest-Nord-Ouest, ils continuèrent leur Voyage jusqu'aux Indes Orientales. Ayant découvert, à la hauteur de treize degrés deux minutes de Latitude, l'île de *Guan*, ils en firent le tour pour chercher une Baye qui est à l'Ouest.

LE Gouverneur Espagnol, informé de leur arrivée, leur envoya trois copies de la même Lettre, écrites en Espagnol, en François & en Hollandois. Il leur marqua qu'étant au service du Roi d'Espagne, il vouloit savoir qui ils étoient, d'où ils venoient & à qui ils appartenoient. Le Capitaine *Eaton* fit réponse au Gouverneur, qu'ils étoient envoyés, par la Cour de France, pour faire des découvertes, & qu'ils étoient venus à *Guan* pour y prendre des provisions. A peine le Gouverneur eut-il reçu cette réponse, qu'il envoya une Députation au Capitaine *Eaton*, pour l'assurer de son amitié & l'engager à descendre chez lui, avec promesse de lui fournir toutes les provisions dont il auroit besoin. Les Flibustiers, flattés d'une si gracieuse invitation, envoyèrent des présens au Gouverneur, qui leur en fit aussi de considérables. Le Capitaine Cowley profita des bonnes dispositions des Espagnols pour radoubier son Vaisseau. Les Indiens suivirent, extérieurement, l'exemple des Espagnols; mais Cowley, qui connoissoit leur perfidie, se tint sur ses gardes (b).

LES

(g) Les Flibustiers appelloient cette île, située dans la Mer du Sud, à cinq lieues du Continent, l'île de *Sharp*, parcequ'il l'avoit

découverte quelques années auparavant.
Pag. 132.
(b) Pag. 135.

Les Flibustiers & choutent devant *Realego*. Ils se séparent.

Cowley entre dans la Baye de *Guan*.

Les Aventuriers remirent à la voile, le 4 Avril, & découvrirent, vers le vingtième degré trente minutes de Latitude Septentrionale, une chaîne d'Iles, au Nord de Luçon, la plus grande des Iles Philippines. Ils côtoyèrent ces Iles, & ayant le vent en poupe, ils arrivèrent, en peu de jours, à Canton, une des plus riches Provinces de la Chine, où ils firent un butin considérable. Les richesses immenses, qu'ils enlevèrent, auroient rassasié des gens moins ambitieux : mais rien ne pouvoit les satisfaire. Le Capitaine Eaton en donna une preuve bien convaincante. Informé qu'un Vaisseau Tartare, dont la principale cargaison étoit des lingots d'or & d'argent, faisoit voile vers les Iles Mariannes, il le suivit depuis Canton jusqu'à Manille. L'ayant perdu de vue, il jeta l'ancre aux environs de Luçon, & y attendit un vent favorable pour aller à Bantam. Il découvrit plusieurs petites Iles, où il prit des provisions. Dans sa route vers Borneo, il fit une descente dans une Ile qui est au Nord. Son Vaisseau étant à la Rade, il fit dresser une tente & une batterie de dix pièces de canon, pour se défendre au cas que les Naturels du Pays vinssent les attaquer. Ces préparatifs furent inutiles. Les Indiens, qui n'avoient jamais vu d'Européens, furent si frappés, à leur premier aspect, qu'ils les évitèrent le plus qu'ils purent. Plusieurs se jetterent à la nage, de peur de tomber entre leurs mains. Les Flibustiers en prirent cependant quelques-uns, qu'ils gardèrent près de deux mois, & qu'ils traitèrent fort amicalement.

Le Capitaine Cowley, déterminé à renoncer à cet infâme métier, pensa à retourner en son Pays. Quelques-uns de ses Camarades, qui avoient formé le même projet, quittèrent le Capitaine Eaton, sous prétexte de poursuivre un Vaisseau, qu'ils apperçurent à une certaine hauteur. Mais leur véritable dessein étoit d'aller à Batavia. Parvenus à une certaine hauteur, ils furent jettés, par les vents contraires, à *Cheribon*, sur la Côte de Java. Là ils apprirent que Charles II. Roi d'Angleterre étoit mort, & que les Hollandois s'étoient emparés du Comptoir de Bantam, au des plus considérables que les Anglois eussent, dans ce tems-là, aux Indes Orientales. Cette perte a été très-préjudiciable au Commerce de la Compagnie Orientale Angloise. Le Capitaine Cowley, qui desiroit ardemment de retourner en Angleterre, s'embarqua sur un Vaisseau Hollandois, & arriva, le 1^{er} de Juin, devant le Cap de Bonne-Espérance. Ayant remis à la voile, le 15 du même mois, il se trouva, le 29, au dix-neuvième degré quarante cinq minutes de Latitude Méridionale, & le 20 de Juillet, au quinzième degré de Latitude Septentrionale. Le 22, il passa la même Ligne sous laquelle il avoit passé à son départ de la Virginie, en 1683, & il reconnut alors qu'il avoit fait le tour du Globe terrestre dans l'espace de trois ans & deux mois.]

Cowley.
1684.

Son Voyage à la Chine.

Il renonce
au métier de
piraterie.

1685.

Son retour
en Europe.
1686.



FROGER.

§. VII.

Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genet, au Détroit de Magellan.

Introduction.

Origine du
dessein de ce
Voyage.

Flibustiers
qui passent
dans la Mer
du Sud.

Condite
qu'ils y tien-
nent.

Par quelles
aventures ils
reposent le
Détroit.

VERS l'année 1686, quelques Flibustiers de l'Isle Saint Domingue, fatigués d'avoir battu, pendant plusieurs années, les Côtes de Carac, de la Nouvelle Espagne & de l'Isle de Cuba, sans voir leur fortune plus avancée, résolurent de tourner leurs brigandages sur celles de la Mer du Sud, qu'ils croyoient plus riches & moins fortifiées. Ils connoissoient deux Passages; l'un par Terre, l'autre par le Détroit de Magellan. Le premier, qui est incomparablement plus court, avoit été tenté, avec succès, par quelques autres Avanturiers; mais, outre le danger d'y être attaqués par les Indiens, qui sont tantôt en guerre, tantôt en paix avec les Espagnols, ils n'étoient pas certains de trouver, dans cette Mer, des Bâtimens convenables pour leurs courses. Le Passage du Détroit leur paroissant plus sûr, ils prirent cette route; & d'heureuses témérités leur firent traverser, sans disgrâce, des écueils qui effrayent les plus habiles Navigateurs. Ils se firent long-tems redouter des Espagnols du Chily & du Perou, par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes, & par le grand nombre de Vaisseaux qu'ils y enlevèrent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe, mal disciplinée, n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre. D'ailleurs, les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands, qui n'avoient point de retraite, ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois, ils choissoient, au large, quelque Isle déserte, où ils passaient le tems dans une vie sensuelle; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées, qu'ils retournoient au pillage.

APRÈS avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans, ils pensèrent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblèrent dans l'Isle de Juan Fernandez, pour y faire le partage de leur butin, qui ne montoit pas, pour chacun, à plus de neuf mille livres. Ceux, qui se sentirent pressés du desir de revoir leur Patrie, n'en reprirent pas moins la route du Détroit: mais vingt-trois d'entr'eux, à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de ce qu'ils avoient gagné, vinrent partir leurs Compagnons sans regret, & se mirent dans une Barque, résolus de périr, ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enlevèrent, sur la Côte du Perou, cinq Vaisseaux Marchands, entre lesquels ils choisirent celui qui leur parut le plus propre à soutenir la fatigue d'un long Voyage; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres, ils se flattèrent de revenir plus riches que ceux qui les avoient quittés. Les obstacles sembloient disparaître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point jusqu'au milieu du Détroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtimement. Ils se virent réduits à construire une Barque, qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargèrent des débris de leurs richesses;

ses; & quoique leur nombre fût diminué, par la faim & la misère, les plus heureux arrivèrent à l'Isle de Cayenne.

FROGER.

TANDIS que les uns s'établirent dans cette Isle, & que d'autres retournerent à Saint Domingue, quatre ou cinq des plus déterminés, ne pouvant se consoler de la perte de leur fortune, eurent le projet d'un second Voyage, dans la Mer du Sud, & passèrent en France avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé *Macarty*, offrit ses services à M. de Genes, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui-même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la première distinction s'intéressèrent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir un autre Hémisphère, & l'espérance de s'enrichir, engagèrent à faire la Campagne avec lui (a).

FROGER, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, faisoit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit, dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer sur-tout à faire des Cartes particulières de l'entrée des Ports & des Rivières, soit par lui-même, soit en reformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & jusqu'à lui, la Marine Française n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

Caractère
de Froger.

L'ESCADRE de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (b). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & se trouvant, le premier de Juillet, à la vûe du *Cap-Vert*, elle prit des rafraichissemens à l'Isle Française de *Gorée*. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Nègres de *Russique*, sans rien ajouter à ce qu'on a vu, sous toutes sortes de formes, dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là, ce Chef d'Escadre François alla porter la guerre, dans la Rivière de *Gambra*, ou *Gambie*, au Fort Anglois de *Saint James*, qui se rendit avec peu de résistance (c). Les

1695.

Escadre
Françoise, &
son départ.Son Expé-
dition à la Ri-
vière de Gam-
bie.

(a) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Épître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. in-12, à Paris, chez Michel Brunet.

(b) On doit toujours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine: 1°. Le *Faucon Anglois*, de quarante-six pièces de canon, & de deux cents soixante hommes d'Équipage, commandé par M. de Genes, 2°. Le *Soleil d'Afrique*, de trente-deux pièces, & de deux cents vingt hommes, commandé par

M. du *Parey*, Capitaine de Frégate légère. 3°. Le *Séduiteux*, de vingt-six pièces, & de cent quarante hommes, commandé par M. de la *Roque*, Capitaine de Frégate légère. 4°. Le *Félicité*, Corvette de huit pièces de canon, & de quarante hommes. 5°. Le *Glouteaux*, Flûte de dix pièces & de quarante hommes. 6°. La *Ficoude*, Flûte de quatre pièces & de vingt hommes. Ces deux Flûtes portoient deux moutiers & six cents bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

(c) Les Anglois avoient été plusieurs années

FROGER.
1695.
Iles de
Sainte Anne.

L'oiseau
Cardinal.

Le Colibri.

Cap de Frie.

Description
de l'Isle
Grande.

Poire de
Mapou.

Rois Africains, de plusieurs Contrées voisines, rendirent honneur au Pavillon de France. Ensuite M. de Genes, traversant la grande Mer qui sépare l'Afrique du Brésil, arriva, le 24 de Novembre, aux Iles de *Sainte Anne*, qui servoient autrefois de retraite aux Hollandois, lorsqu'ils entreprirent la Conquête du Brésil. Elles n'en sont éloignées que de deux lieues. On en compte trois, dont la plus grande, qui est entre les deux autres, & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit, offre, du côté de la Terre-ferme, une Anse fort agréable, où l'on fait d'excellente eau. Les seuls rafraichissemens qu'on y trouve sont quelques fruits sauvages, du pourpier, & de petites cerises canelées, qui ont à-peu-près le goût des nôtres; mais on est réjoui par le chant d'une infinité de petits oiseaux, qui remplissent les Bois dont ces Iles sont couvertes. Froger auroit admiré le *Cardinal*, espèce de petit moineau, dont les ailes & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate très-vive, si toutes ses observations n'étoient tombées sur le *Colibri*, petit oiseau de la grosseur du hanneton & d'un plumage verd. C'est un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire sa subsistance des fleurs, comme les abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il est fait d'un coton très-fin, & suspendu à des branches fort menues (d). Les deux autres Iles forment, avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Celle du Nord a, du côté de la Terre-ferme, une Anse fort commode pour cacher les Vaisseaux; & celle du Sud n'est qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Iles, on apperçoit, sur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Le 29, on doubla le Cap de *Frie*; & le 30, on se trouva devant deux grandes Roches, assez éloignées l'une de l'autre, qui s'élèvent comme deux pains de sucre à l'embouchure de la Rivière de *Janeyro*. La description de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faisons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui de l'entrée de la Rivière. Après avoir payé assez cher les rafraichissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Isle Grande. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des plaines entières d'orangers & de citronniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton rouge, dont on fait des matelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le matelas comme neuf (e). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

née à bâtir ce Fort, situé au milieu d'une belle Rivière, où le trafic est fort grand. Cette terre étoit considérable; son revenu montant à plus d'un million, pag. 40. Voyez le

DANS
détail de cette Expédition, au Tom. IV. de ce Recueil, pag. 22. R. d. E.

(d) Pag. 63.

(e) Pag. 87.

FRÖGER.
1696.

DANS le deffein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeyro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouveler l'eau & le bois dans l'Anse de l'île Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agréments de la nouveauté, elle ne sera pas ennuyeuse par sa longueur. Les observations de Fröger seront réduites à celles qui lui sont propres, ou qui peuvent servir à l'éclaircissement des Relations précédentes.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne cessa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de Terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois spectacles, plus surprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de veaux marins, qui dorment sur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques baleines, des margots, & un prodigieux nombre d'oiseaux, qui suivoient le Vaisseau comme des canards. Le 31, la Mer fut si couverte de petites écrevisses rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de *Mer Eristrée*, & qu'on en prit plus de dix mille avec des papiers (f).

Trois spectacles extraordinaires.

Le 4 Février, on reconnut le Cap *Saint Yfiez-de-las-Barreras*, dont les Terres sont basses & paroissent stériles. La plupart de ceux qui ont navigué sur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent, qu'à la vûe d'un Vaisseau, les Sauvages font de grands feux, & des sacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr.

Cap S.
Yfiez-de-las-Barreras.

Le 7, à la pointe du jour, une erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des *Vierges* (g), exposa l'Escadre à donner sur un Banc, dont elle auroit eu beaucoup de peine à se dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des *Vierges*; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer aussi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla, vers le soir, à l'entrée de la Baye de *Possession*. Ainsi les François éprouvèrent que toutes les difficultés, dont on voit de si terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la saison, ou de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouvèrent pas constamment ces deux avantages; mais la variété même du tems, qui les arrêta au milieu de leur course, prouve assez qu'ils manquèrent de patience à leur tour.

Facilité avec laquelle les François entrent dans le Détroit de Magellan.

Le vent s'étant fort affoibli, le 12, ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13, ils doublèrent le Cap *Entrama*, pour aller mouiller à l'entrée de la Baye *Boucaut*, où ils virent quelques baleines, & quantité de marfousins tout blancs, à l'exception de la tête & de la queue. Le 14, ayant loupoyé jusqu'à midi, pour résister à la marée contraire, ils jettèrent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en est plate

Cap Entrama.
Baye Boucaut.

(f) Pag. 90.

(g) Pour éviter les répétitions, on ne s'attacha qu'aux lieux dont les noms & la

description ne se trouvent point dans les autres Relations.

FROGER.
1696.

plate & stérile. Elle n'a ni eau ni bois; mais on y voit des bécassines, & d'autres oiseaux de Mer. Quelques Matelots, qui firent une lieue dans les Terres, apperçurent même des bœufs sauvages & des chèvres. Le rivage offre d'ailleurs une prodigieuse quantité de jables & de moules, dont quelques-unes pèsent jusqu'à demie livre; & les coquilles sont d'une beauté charmante.

Isle de Saint
Georges.

LE 16, on doubla le *Cap Gregoire*; & sur le midi, on mouilla une petite lieue au-dessous de l'Isle de *Saint Georges* (b), dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Isle est d'une lieue. Elle est haute & sèche. On y trouve des champignons, des oiseaux de Mer, & quelques cases de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublèrent pendant les jours suivans, firent différer à lever l'ancre jusqu'au 21. On rangea d'assez près l'Isle de Saint Georges, la sonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne se trouvât tout-d'un-coup dans la pointe d'un Banc, qui n'étoit pas marquée sur la Carte. L'adresse des Pilotes sauva l'Escadre de ce danger. On mouilla, le soir, à six lieues de l'Isle de Saint Georges, dans une Anse où la Côte s'élève agréablement, & commence à se couvrir de bois. Elle a de petites Rivières, où l'on peut faire de très-bonne eau. Le selery, les groseilles, les renards, les outardes, les grives, les canards, les cormorans, & d'autres oiseaux de Mer y sont en abondance.

Baye de
Famine.

Premiers
Sauvages que
les François
rencontrent.

DE cette Anse, où l'on fut retenu jusqu'au 24, par les vents contraires, on s'avança vers la *Baye de Famine*; & malgré les difficultés de la Côte, qui est pleine de rochers, on fit de très-bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici, pour la première fois, quelques-uns de ces Sauvages, que les premiers Voyageurs ont représentés avec tant d'exagération, jusqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut, & leur faire avaler des seaux de vin. Ils parurent fort sobres, & le plus haut n'avoit pas six pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix, qui construisoient, sur le bord de la Mer, deux petits Canots d'écorce. Ils prièrent les François, par divers signes, de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme, qui étoit avec eux, sembloit exercer quelque autorité sur les autres. Ils avoient des frondes & des flèches, avec cinq ou six petits chiens, qui leur servoient apparemment pour la chasse. Leurs flèches étoient armées de pierre à fusil, taillée en langue de serpent. Au-lieu de fer, dont on observa qu'ils n'avoient aucune connoissance, ils se servoient de gros cailloux, fort bien taillés, pour couper le bois. Leur habillement, & leur couleur, étoient les mêmes dont on a déjà donné la description; mais les François virent leurs cases, qui ne consistaient qu'en un demi cercle de branches d'arbres, qu'ils plantent & qu'ils entrelassent, pour se garantir des injures de l'air (i).

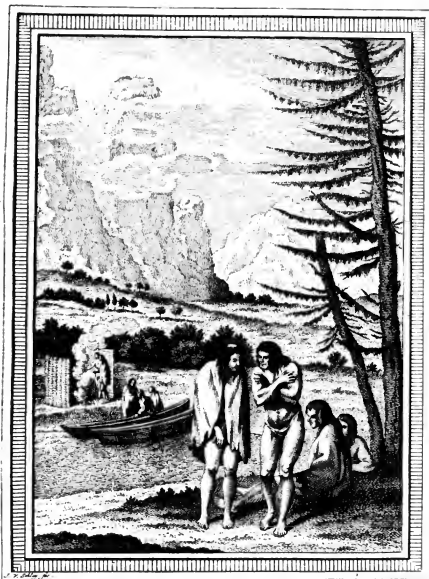
LE

(b) Ce nom est nouveau; mais c'est la même Isle que les Anglois nomment *Isle des Pingouins*, parcequ'ils y en trouvèrent un grand nombre.

Nous. Cette Note est déplacée dans l'Edition de Paris, où son renvoi se rapporte au

Cap Entrance, que M. Anson nomme *Entrance*, dans sa Carte. On trouve déjà le nom de *S. Georges* dans la Relation de Narborough, R. d. E.

(i) Pag. 97.



HABITANS du DÉTROIT de MAGELLAN, nommés PATAGONS,
leurs Barques, leurs Chaumines, &c.
 INWOONDERS van de STRAAT MAGELLAN, genaamt PATAGONS,
 hunne Schuiten, Hutjes, &c.



LE 25, des vents variables & contraires obligèrent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap *Forward*. Le lendemain, après avoir doublé ce Cap, on arriva le soir au Cap de *Hollande*, mais avec d'épouvantables coups de vent, qui sortoient d'entre deux montagnes, & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit, on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présente le premier: ce fut deux lieues au-dessus du Cap *Forward*, dans une grande Baye fort commode, où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au 3 de Mars, à faire du bois & de l'eau. Une Rivière, qui s'y décharge, reçoit facilement les Chaloupes, dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes, les François la nommèrent *Baye François*, & donnèrent à la Rivière le nom de M. de Genes (k).

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de *Forward*. Le 5, ils reconnurent la Baye de Famine, où les Espagnols, qui s'y étoient établis sous le règne de Philippe II, seroient encore, suivant la réflexion de l'Auteur, s'ils n'avoient pas été mangés par les Sauvages (l). Cette Baye est grande; le fond en est bon (m). Plusieurs grandes plaines, dont elle est environnée, paroissent capables de culture, & le gibier y est en abondance.

Les jours suivans furent terribles, par la violence des coups de vent, qui repoussèrent un Vaisseau de l'Escadre jusqu'à la Baye *Françoise*. Ils redevinrent favorables le 9; mais pour changer le lendemain, avec beaucoup de pluie & de grêle, & pour continuer d'être contraires jusqu'au 20. Alors, un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port *Galand*, où l'Escadre passa quinze jours, avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conseil: la patience & les vivres commençant à manquer aux François, on se détermina, si le vent ne changeoit pas dans l'espace de deux jours, à retourner vers l'Isle Grande, pour y renouveler les provisions, & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laisse pas d'attribuer des regrets fort vifs, à ceux qui changeoient si légèrement de résolution. „ Il n'y avoit pas un Matelot, dit-il, qui n'eût mieux aimé mourir de faim, que de retourner sur ses traces. Ils s'accoutumoient déjà à manger des rats, & les payoient quinze sols, prix courant (n)”. Il ajoute, „ que pour mieux les jouer, le vent redevint favorable aussi-tôt qu'ils furent sous les voiles, & leur fit faire encore une tentative, qui n'eut pas plus de succès”.

QUELQUES heures leur ayant suffi, pour retourner à l'embouchure du Détroit, ils rentrèrent dans la Mer du Nord, le 11 d'Avril: Les Côtes du Brésil leur promettoient les mêmes secours qu'ils y avoient déjà trouvés. Ils se rendirent dans la Baye de tous les Saints, devant la Ville de *Saint Salvador*, dont Froger fait une description (o), qui sera mieux placée dans une autre partie de ce Recueil. Après y avoir employé quatre mois, à rétablir leurs Malades, M. de Genes résolut de visiter la *Cayenne*, Isle *Françoise*,

François,
1696.

Cap *Forward*.
Cap de *Hollande*.

Baye *François*, & Rivière de *Genes*.

Port *Galand*.

Les François abandonnent leur entrepôt.

L'Escadre va se rafraîchir à *S. Salvador*.

Elle se rend à l'Isle de *Cayenne*.

(k) Pag. 104.

(l) Pag. 105.

(m) L'Auteur remarque que quarante.

Vaisseaux peuvent y mouiller aisément, pag.

XV. Part.

105. R. d. E.

(n) Pag. 108.

(o) Pag. 134 & suivantes.

FROGER. 1696. fe, où les Habitans de cette Nation avoient été rétablis, en 1677, par M. le Maréchal d'Esstrées, après en avoir été chassés deux fois depuis 1635, première année de leur possession.

Sa route. L'ESCADRE quitta Saint Salvador le 7 d'Août, pourvue de toutes sortes de rafraîchissemens; & doublant le Cap *Saint Antoine*, elle courut au large pendant quelques jours, pour s'éloigner de la Côte, qui est dangereuse, par les Bancs de roches, & parceque les grains y sont fréquens. Le 17, on reconnut le Cap *Saint Augustin*, dont on se croyoit à plus de trente lieues; ce qui fit juger aux Pilotes, qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Courans.

Cap S. Augustin.

Cap d'Orange.

Eau du Fleuve des Amazons.

Rocher le Connétable.

Le 22, ayant passé la Ligne, ils en trouvèrent d'autres qui portoient vers l'Ouest; Ils continuèrent de courir au large, pour se mettre à la hauteur du Cap d'*Orange* (p). Le 27, lorsqu'ils le croyoient encore à plus de soixante lieues de terre, ils s'aperçurent que l'eau devenoit jaunée & bourbeuse, & qu'elle étoit un peu douce; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des *Amazons*, qui, par sa rapidité, conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours suivans, s'étant approchés de la Côte, qu'ils suivirent à trois & quatre lieues, sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau, ils reconnurent le Cap d'*Orange*, le 30; & le même jour, ils doublèrent une grosse Roche, nommée le *Connétable*, qui est à trois lieues au large, & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon, ils mouillèrent, vers six heures du soir, à trois lieues au Nord de l'Isle, devant cinq petits Ilots qui en sont fort proche.

Les Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte, la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle, pour aller demander un Pilote, qu'elle n'amena que le lendemain, parceque la Mer étoit basse. On se servit, autant qu'il fut possible, de la marée, pour arriver au mouillage de l'Isle, où il y a si peu d'eau, qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jettée sous le canon de la Ville, à une portée de pistolet du rivage.

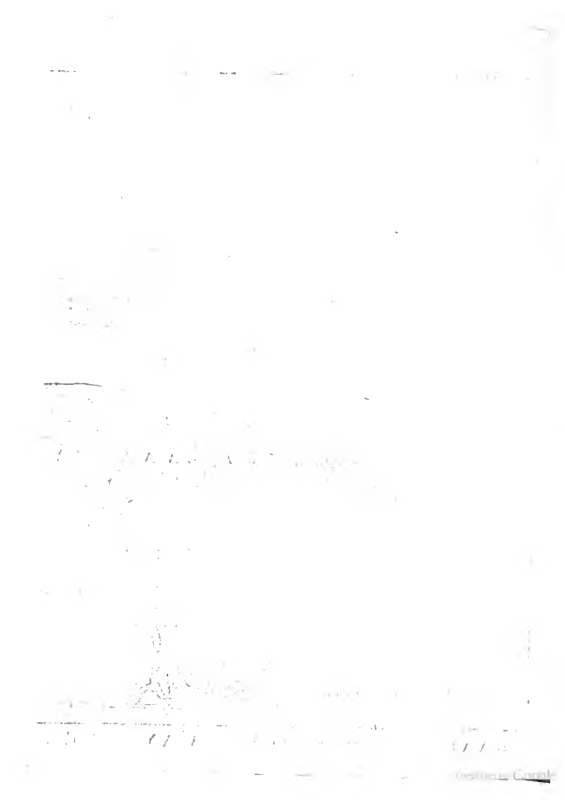
Description de l'Isle de Cayenne.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la *Guaiane*, à quatre degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord, & à trois cens trente-deux degrés de Longitude. Elle est formée par deux bras de Rivière, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer, & si marécageuse, dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de mangles fort épais, qui croissent jusques dans l'eau de Mer, & dont l'entrelasement forme une espèce de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre (q).

L.A

(p) Les Hollandois, après avoir passé la Ligne, sont obligés de venir reconnaître ce Cap, pour se rendre à *Surinam*, & de suivre la Côte avec le Courant. *Pag.* 158. On commence, de ce Cap, à voir des montagnes dans le fond des Terres. *Pag.* 159.

(q) On a vu, dans les Relations d'Afrique & d'Asie, que les branches de ces arbres se courbent vers la terre, où elles prennent racine, & forment des bois impenétrables. Les huîtres s'attachent à leur pied.







LA situation de la Ville est à l'Occident de l'Isle, où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort, qui commande de toutes parts, & par différentes Batteries, qui montent à près de soixante pièces de canon. Sa Garnison étoit alors de deux cens hommes de Troupes réglées, & le nombre de ses Habitans de plus de quatre cens, qui demeurent dans l'Isle, ou à peu de distance sur la Côte, & qui, à la moindre allarme, sont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur, nommé M. de Feroles, avoit l'administration suprême de la Justice. Froger donne le Plan de la Ville & du Fort de Cayenne; mais, sans parler des édifices, il ajoute uniquement, que les Jésuites, qui sont chargés de l'administration spirituelle, ont une Eglise dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Isle, pour la commodité des Habitans.

FROGER.
1696.

L'AIR de Cayenne étoit autrefois mal sain, non-seulement parceque le terrain y est plein de bois & marécageux, mais encore parcequ'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y mouroient presque aussitôt qu'ils voyoient le jour: mais depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes.

Le principal Commerce de l'Isle consiste en sucre & en rocou; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parceque les Habitans manquent d'esclaves pour y travailler. Aussi les Navires y passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaison. Les marchandises, que l'on y porte de France, sont du vin, de l'eau-de-vie, des farines & des viandes salées. Les bœufs y sont très-rars. Il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parcequ'on veut leur laisser le tems de multiplier. On y porte des merceries & des ferremens, pour traiter avec les Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare: mais les Flibustiers, qui étoient revenus, depuis peu, de la Mer du Sud, & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus, l'avoient rendu plus commun, en achetant des Magasins & des Habitations.

Son Com-
merce.

Les François de Cayenne avoient fait, pendant quelque-tems, un Commerce assez avantageux d'esclaves, de poisson sec, & de hamacs avec les Indiens de la Rivière des Amazones: mais, depuis quelques années, les Portugais, voulant s'y établir, faisoient cruellement massacrer tout ce qui s'opposoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin, pour aller par terre à cette Rivière, & se proposoit d'en chasser les ennemis de son Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Isle, il avoit découvert que la Rivière des Amazones a des Mines d'argent.

Avec le sucre & le rocou, l'Isle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle est très-fertile aussi en maïs & en manioc. Il y croit de la casse, des papaias, des pommes d'acajou, de la vanille & de la *Pite*, espèce d'herbe, dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soye, dont Froger croit qu'il ruineroit le Commerce, si l'usage en étoit permis en France (r).

Ses pro-
ductions.

L'E-

FRÖGER.
1696.

L'ÉBÈNE noire, la verte, le bois de lettre, le bois de violette, & d'autres bois de teinture & de menuiserie, sont communs dans l'Île. Le poisson & le gibier y sont en abondance. On y voit des tigres, des cerfs, des cochons, des porcs-épis, des agoutils, des sapajous & des caméléons. L'Agoutil est de la grosseur d'un lièvre. Il a la couleur du cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant; mais voleur, & très-sensible au froid, comme les *Saguins* du Brésil. On trouve, dans l'Île, de fort gros serpens; mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les perroquets y sont d'une beauté singulière. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains reptiles. Les Bois sont peuplés de flamands, de petites perriques, de colibris, d'ocos & de toucans. On nomme *Ocos*, un oiseau de la grosseur d'un poulet d'Inde, qui a le plumage noir sur le dos, & blanc sous l'estomac, le bec court & jaune, la marche fière, & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le *Toucan* est noir, rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un pigeon. On admire particulièrement son bec, qui est presque aussi gros que son corps, & rayé de bandes noires & blanches, qu'on prendroit pour de l'ébène & de l'ivoire. Sa langue est une simple plume, fort étroite (s). Les flamands de Cayenne ne sont pas plus gros que nos poules. Ils volent par bandes, comme les canards; & leur plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

Son Gouver-
nement.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Île. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest, il a la Rivière de *Marouy*, qui le sépare de la Colonie Hollandoise de Surinam; & du côté du Sud, il touche au bord Septentrional du Fleuve des Amazones, où les Portugais ont trois Forts, sur les Rivières de *Parou* & de *Macabu*. Ce Pays est habité par différentes Nations, qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Il s'arrachent la barbe & se colorent de rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes, de différentes couleurs, & des brassulets de raffade. La plupart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite pièce d'argent, ou un gros grain de cristal verd, qui vient de la Rivière des Amazones. On distingue une Nation entière, dont l'usage est de se faire un trou fort large à la lèvre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en carré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de carret.

Habillement
des Indiens.

LES

Les hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la chasse & pour la pêche. Ils font des hamacs, dont on admire le travail; de la poterie, qui n'est pas moins estimée; & des paniers, emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent, sur leurs callebasses, diverses figures, qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent, qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail, & même à la guerre, s'ils apprennent que leurs femmes soyent accouchées, ils se hâtent de retourner à leurs maisons, ils se bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement, ils se mettent au lit, où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases, qu'ils nomment *Carbet*, où plusieurs Familles vivent ensemble, sous un Capitaine. Ils se nourrissent de cassave, de maïs, de poissons & de fruits. Les hommes vont à la pêche, tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Froger, qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation, puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (t), assure qu'ils mangent la chair de leurs Prisonniers les plus gras, & qu'ils vendent les autres aux François. Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes, pendant lesquelles ils s'invitent d'un Carbet à l'autre; & parés de leurs couronnes & de leurs ceintures de plumes, ils passent le jour en danses rondes, mêlées de festins, où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte, qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits, qu'ils font bouillir ensemble. Leur ignorance est digne de compassion. Ils adorent les Astres; mais ils craignent beaucoup un mauvais Génie, auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme, qu'ils ne peuvent quitter, s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les Vieillards. Lorsque la mort en enlève un, ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu, sans autre cérémonie que de s'enivrer: mais après lui avoir laissé le tems de pourrir, ils rassemblent les Habitans des Carbets voisins, ils déterrent les os, & les brûlant, ils en mettent la cendre dans leur *Ouicou*, pour l'avaler dans une Fête éclatante (v).

ANTOINE Biet, qui publia, en 1674 (x), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Française, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme *Cayenne*, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de *Camargue*, formée par le Rhône, excepté que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont

FROGER.
1696.
Leur industrie.

Quelques-uns de leurs usages.

Leur Religion.

Etrange respect qu'ils marquent à leurs Vieillards.

Description de l'Isle de Cayenne, par Antoine Biet.

D'où elle tire son nom.

(t) Pag. 177.

(v) Pag. 178.

(x) A Paris, in-4°, chez Clousien.

FRANÇOIS.
1696.

Pointe de
Ceperou, où
le premier
Fort fut con-
struit.

dont le principal, qui est *Cayenne*, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de *Mahury*, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre-ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une se nomme la *Pointe de Ceperou*. C'est à cette Pointe, que dans l'entreprise dont Bior raconte l'Histoire, on construisit un Fort, sur une petite colline, qui prend sa racine de la Mer, & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode, excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le secours d'une citerne. On y avoit fait un puits, à cent pas de la colline; mais dans la supposition d'un Siège, il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline, dans le Canal même du Fleuve, qui peut contenir, entre les deux cornes du croissant, plus de cent Vaisseaux à l'ancre, sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline, les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port, en forme aussi de croissant, dont un petit rocher fait la pointe. Au côté de ce rocher, le rivage de la Mer est un beau sable, d'un quart de lieue de longueur, jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui tarit par intervalles. Tout l'espace, depuis le Fort jusqu'au ruisseau, est un terrain plat & capable de culture.

Pointe de
Conobebo.

Pointe de
Romata.

Anse de
Remire.

De l'autre côté du même ruisseau, on rencontre une colline, qui s'avancant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une fontaine sort sous une roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobebo*. Elle est de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'*Anse de Conobebo*. Le terrain en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata*. Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'*Anse de Romata*. C'est encore un parfaitement beau terrain; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrémité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse, ou le Rivage de *Remire*, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse, que dans les deux premières tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller, avec beaucoup de peine, jusqu'à une petite Rivière, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs, on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Rivière, dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet; & le reste du terrain, qui est fort uni, se trouve

trouve mêlé de savanes, ou de belles prairies, dont les herbes sont excellentes (y).

Bier, dont la sagesse & la piété sont des garants continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premièrement, raconte Bier, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses enfans. Mais, se retirant dans un coin de la case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend, au-dessus, le hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli & de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tomboit entre les mains des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'emploient à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; aux mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solennellement, & viennent se cacher aux environs de la case, dans des buissons,

PROGR.
1696.

Création
fort singulière
des Capitaines
Indiens.

Epreuve sans
exemple.

Elles finissent
encore plus
singulièrement.

PROGR.
1696.

buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paroissant tous avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case; ils prennent le Novice, déjà fort exténué de son jeûne & des coups qu'il a reçus; ils l'apportent dans son hamac, qu'ils attachent à deux arbres, & d'où ils le font lever. On l'encourage, comme la première fois, par un discours préparé; & pour essai de son courage, chacun lui donne un coup de fouet, beaucoup plus fort que tous les précédents. Il se remet dans son lit. On amasse, autour de lui, quantité d'herbes très-fortes & très-puantes, auxquelles on met le feu, sans que la flamme puisse le toucher, mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée, qui le pénètre de toutes parts, lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son hamac; & s'il y demeure constamment, il tombe dans des pamoisons si profondes, qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs, pour lui faire rappeler ses forces; mais il ne revient pas plutôt à lui-même, qu'on redouble le feu, avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances, tous les autres passent le tems à boire autour de lui. Enfin, lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur, ils lui font un collier & une ceinture de feuilles, qu'ils remplissent de grosses fourmis noires, dont la piquûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens, qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il se lève; & s'il a la force de se tenir debout, on lui verse, sur la tête, une liqueur spiritueuse, au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt, dans la Rivière, ou la Fontaine la plus voisine; & retournant à sa case, il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne, mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux, qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent, & la nourriture augmente par degrés, jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors, il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf, & tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang, il faut être en possession d'un Canot, qu'on doit avoir fait soi-même; ce qui demande encore un travail long & pénible (z).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode aussi étrange pour la création des Piayes, ou des Médecins.

La méthode du Pays, pour faire les *Piayes* (a), qui sont les Médecins, n'est pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaye, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le tems de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il est exténué jusqu'à manquer de force. Les anciens Piayes s'assemblent, & se renferment dans une case, pour lui apprendre le principal mystère de leur Art, qui consiste dans l'évocation de certaines Puissances, que Biet croit celles de l'Enfer. Au-lieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danser avec si peu de relâche, que dans sa faiblesse il tombe sans connoissance. Mais on la lui rappelle, avec

(z) *Ibidem*, pag. 376 & suivantes.

(a) Froger donne ce nom à leur Divinité.

avec des ceintures & des colliers remplis de grosses fourmis noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violents remèdes, on lui met, dans la bouche, une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Payé, & revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du millet & de la cassave; la seconde, à manger quelques crabbes avec cette espèce de pain; & la troisième, à se contenter encore d'y joindre quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puissances infernales ne mérite pas le soin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonstances: mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connoissance que ces Barbares ont d'un grand nombre de simples, „ avec „ lesquelles ils font des cures admirables. Ils ont des racines, qui guérif- „ sent les playes les plus empoisonnées, & qui ont la force d'en tirer les „ fleches rompus*. Biet assure qu'il en a vu les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Isle de la Barbade (b). Pourquoi

Similes
d'une verru
admirable.

les

(b) *Ibid.* pag. 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques observations curieuses sur la Langue de cette Côte. Elle est, dit-il, d'une singulière stérilité. Comme ces Sauvages ne connoissent aucune sorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le ministère des sens. Aussi n'a-t-on pas besoin de beaucoup de tems ni de peine pour les entendre. „ Des huit „ parties de l'Oraison, dont nous composons un discours, ils n'en ont que deux; „ savoir, le Nom des choses, & le Verbe, „ pour représenter les actions & les passions. „ Ils ont deux sortes de Noms, le Substantif & l'Adjectif; mais sans distinction de „ Nombre, sans Cas & sans Articles. S'ils „ veulent nommer du Pain, ils disent „ *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient „ à Pierre, ils disent *Meiou Pierre*. Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocabulaire; car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le son seul ne leur en tiennne lieu. Au lieu de Pluriel, ils se servent du mot *Pape*, qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent représenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom *Thyominé*, qui veut dire beaucoup. Ils n'ont qu'une seule terminaison pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoutent la négation

Oua, qui signifie proprement Non. Par exemple, les François sont bons, *Franciel troupa*. Les François sont mauvais, *Franciel troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, & pour distinguer les Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe substantif, ni de Conjugaison des Verbes, ni de Passif. A l'égard des Nombres, ils ne comptent que jusqu'à quatre: 1, *Anit*; 2, *Oxo*, 3, *Oroua*; 4, *Acourabamé*. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Oposoume* signifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils se servent de leurs nœuds. Biet joint, à plusieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a pu recueillir. Une singularité qu'il fait observer encore, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoutent à la fin du mot, *bo* ou *ben*; & les femmes ajoutent *ri*. Par exemple, pour dire, je vais à *Ceperou*, un homme dit, *aou Ceperoubo* ou *Ceperoubo nijau*; une femme, *aou Ceperiri nijau*. Biet n'explique pas d'où cette différence est prise. *Ibid.* pag. 594 & suivantes.

*Xf. Part.

Ff

FROGER.
1696.

Intempé-
rance des gens
de Mer.

1697.

Retour de
l'Escadre à la
Rochelle.

les François de la Cayenne, à qui ces connoissances doivent être familières, ne nous communiquent-ils pas un trésor plus précieux que toutes les productions de leur Isle?

L'ESCADRE Françoisse passa trois semaines à rétablir ses Malades. Froger fait une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours, à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de vin & d'eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Escadre requrent leur solde pour un mois, & que depuis long-tems ils n'avoient trouvé une si belle occasion, ils burent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de vin & d'eau-de-vie dans l'Isle.

M. de Genès fit lever l'ancre le 25 Janvier; & passant par la Martinique & la Guadeloupe, sans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont jettées fort au large par la rapidité des Courans, & dispersées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui règnent continuellement sur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Ayril, l'Escadre vint mouiller heureusement (c) devant la Rochelle.

(c) Un Vaisseau, que les vents en avoient séparé le 14, étoit entré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genès, manquant de vivres, fut obligé d'employer le sucre & le cacao des Marchands,

pour faire du chocolat à son Equipage. Cette liqueur étoit assez nourrissante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parcequ'elle leur étourdissait la tête. *Pag. 225.*

WOODES
ROGERS.

§. VIII.

Voyage de Woodes Rogers aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

Introduction.

DE plusieurs observations politiques, qui servent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour sur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conséquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne se sont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonstances ayant changé, depuis le commencement du dix-huitième siècle, il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

Eclaircis-
sement sur les
Voyages des
Anglois par le
Sud-Ouest.

WOODES Rogers commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation, jusqu'au tems de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud, que dans ses Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, sans quelque dure restriction, que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte. „ Les trésors immenses des „ Indes Occidentales se rendoient, dit-il, tous les ans au Port de Cadix, „ où la plupart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins d'intérêt. Nos „ marchandises y étoient embarquées tous les ans, sous les noms de nos „ Facteurs Espagnols, ou vendues aux Marchands de cette Nation, qui les „ envo-

WOODES
ROGERS.

„envoyoient aux Indes pour leur compte; & nous avions, au retour, de
 „l'or, de l'argent, & d'autres richesses. Il y avoit d'ailleurs un Commer-
 „ce secret, par la voye de la Jamaïque, sur les Côtes de la Mer du Nord;
 „mais il se faisoit avec beaucoup de risque, parceque les Garde-Côtes
 „Espagnols enlevoient tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pouvoient surpren-
 „dre. Cependant, comme nous leur fournissions de meilleures denrées,
 „& à plus bas prix, qu'ils ne les avoient de leurs Galions, non-seulement
 „leurs Marchands, mais leurs Garde-Côtes mêmes, trafiquoient sourdement
 „avec nous, lorsqu'ils y voyoient de la sûreté”.

TEL étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Espagne, jusqu'à la grande
 Alliance de 1701. La Maison d'Autriche, incapable par elle-même de se
 remettre en possession de cette Couronne, implora le secours des Anglois &
 des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ses Alliés des fraix de la
 guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la
 domination Espagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voye des armes. Mais
 les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient en-
 voyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaisseaux chargés des produc-
 tions de leurs Manufactures, sous le Commandement de *Beauchêne-Gouin*,
 de Saint Malo, pour essayer d'y établir quelque Commerce (a). Le suc-
 cès avoit si bien répondu à leurs espérances, qu'ils continuèrent d'y faire
 un trafic d'une vaste étendue; & que dans une seule année, on y vit jus-
 qu'à dix-sept de leurs Vaisseaux, de Guerre ou Marchands. Woodes Ro-
 gers ne craint pas d'avancer, sur des témoignages, qu'il croit certains,
 „que dans les premières années de ce siècle, ils apportèrent en France,
 „sans aucune exagération, plus de cent millions de risdales, qui montent
 „presqu'à vingt-cinq millions de livres sterling; outre ce qu'ils acque-
 „roient par leur trafic à la Mer du Nord, en servant de Convoi aux Ga-
 „lions ou à la Flotte d'Espagne, pour le voyage & le retour des Indes Oc-
 „cidentales. C'est par ces deux moyens, qu'ils se rendirent absolument
 „maîtres d'un Commerce inestimable, qui les mit en état de résister à la
 „plupart des Puissances de l'Europe, & de soutenir une guerre, sous le poids
 „de laquelle ils auroient succombé sans cette ressource”.

L'AUTEUR n'examine point ce qui empêcha sa Nation, de tirer plus d'a-
 vantages de son alliance avec la Maison d'Autriche, & d'envoyer, au com-
 mencement de la guerre, quelque Colonie dans la Mer du Sud: mais il n'a
 besoin, dit-il, que de son expérience, pour assurer que cette entreprise
 pouvoit réussir; & s'il avoit eu des forces suffisantes, pendant le Voyage
 qu'il fit dans cette Mer, il lui auroit été facile de former divers Etablisse-
 mens. Après avoir réfléchi sur les objections, il n'en trouve que quatre,
 auxquelles on doit s'arrêter. 1°. Qu'il est difficile à plusieurs Vaisseaux
 de faire un si long Voyage de conserve. 2°. Qu'il ne l'est pas moins de se
 munir de vivres & d'autres secours, pour aller & revenir, dans la supposi-
 tion de quelque disgrâce. 3°. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir men-

Observations
de Rogers sur
les intérêts de
sa Nation.Objections
qu'il se fait.

(a) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais
 dont il se vante d'avoir une Copie. Voyez ci-dessous.

WOODS
ROGERS.

ner assez de monde, pour en former une véritable Colonie. 4°. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer, ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Comment il
y répond.

ROGERS croit bien répondre à la première, en établissant, par son expérience, que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point, ajoute-t-il, que des Flottes entières vont aux Indes Orientales & reviennent de conserve, quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes, il répond, que les deux Vaisseaux, dont il commandoit l'un, avoient à bord plus de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parcequ'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporterait donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de tems qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Isles du Cap-Verd & au Bresil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est guères de plus que dix semaines. On arrive alors au Chily, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt.

ENFIN, pour réponse à la quatrième objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit-il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voye de Porto-Bello, de Carthagene & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Gallions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Aveu contraire à ses
espérances.

MAIS, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. „ Il est cer-
„ tain, dit-il, qu'en guerre ou en paix, nous n'y maintiendrons jamais nos
„ avantages, sans une Colonie: mais, s'il m'est permis de m'expliquer
„ ouvertement, il n'est guères probable que nous puissions rétablir notre
„ Commerce en Espagne, pendant que cette Couronne sera sur la tête d'un
„ Monarque François. En vain aspirons-nous au Commerce de la Mer du
„ Sud. Nous n'y réussirons pas, si nous ne nous en saisissons pendant la
„ guerre, pour obtenir qu'il nous soit confirmé par un Traité ”.

Cz

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raisonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaisseaux, nommés le *Duc* & la *Duchesse* (b), qui avoient été équipés à la Ra-
de Royale, proche de Bristol, pour aller croiser dans la Mer du Sud; tous
deux bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour un Voyage de long
cours. On prend encore une plus haute idée de la Commission, en le vo-
yant accompagné du fameux Guillaume *Dampier*, qui s'étant déjà signalé
par de célèbres Voyages, ne dédaigna point de prendre sous lui la qualité
de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut
d'instructions plus sages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs,
ni de conseil mieux réglé que celui qui fut établi dans les deux Vaisseaux;
& pour conserver une Relation exacte & fidèle de tout ce qui devoit arri-
ver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut ex-
posé à la vue de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événe-
ment, avec liberté, pour tout le monde, de corriger sur le champ les
moindres erreurs (c). Au reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet
de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne
doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été
 joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ou-
vrage (d). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu
de mots, du Journal de Beauchêne-Gouin. Cette Pièce, n'ayant jamais été
publiée, mérite d'être ici conservée, dans une Note (e).

WOODES
ROGERS.
1708.

Départ de
la Rade Roya-
le.

Remarques
sur le Journal
de Rogers.

IL n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation
des

(b) Le *Duc*, monté de trente canons & de cent quatre-vingt-trois hommes, & la *Duchesse* de vingt-six canons & cent cinquante-un hommes. Pag. 30. R. d. E.

(c) Edition d'Amsterdam 1716, 2 vol. in-12.

(d) La plupart sont tirés de sources sup-
pétées; sur-tout ceux qui regardent les Jé-
suites du Paraguay.

(e) Beauchêne-Godin, dit-il, le dernier
Navigateur, du moins que je sache, qui ait
passé par le Détroit de Magellan, y donna
fond au Cap des onze mille Vierges, (ou de
la *Vierge*) le 24 Juin 1699. Il y fut retenu
quelques jours par les vents contraires.
Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de
Famîne; & quoique ce fût ici la plus rude
saison de l'année, le climat, depuis l'em-
bouchure du Détroit jusqu'à ce Havre, lui
parut aussi tempéré qu'en France. Il y trou-
va quantité de bois pour le chauffage; mais
il y essaya de grosses bourraques de ployes
& de neiges, qui venoient de l'Ouest. Il
compte qu'il seroit facile de s'y établir,
dans un quartier du Pays, qui s'étendrait
plus de vingt lieues; & qu'on pourroit sem-
er du grain, & nourrir du bétail, dans
l'Isle *Elisabeth*. A la vue des feux qu'il de-

couvrit sur la *Terre De-Fuego*, il s'y rendit
avec sa Chaloupe, & il trouva que les Na-
turels du Pays y alloient par bandes de cin-
quante ou soixante; qu'ils étoient doux &
humains, mais fort misérables; qu'ils n'a-
voient, pour tout habit, qu'une espèce de
tunique, qui ne leur passait point les genoux,
faite de peaux de bêtes sauvages, dont leurs
canotiers, formés de pieux, sont aussi cou-
vertes. Quelques-uns même se rendirent à
bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues
du rivage; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils
ne vinssent en foule lui demander l'aumône.
Le 16 d'Août, il remit à la voile; & comme
il avoit promis, à ceux qui devoient le sui-
vre de France, qu'ils trouveroient de ses
Lettres au Port *Giant*, il y toucha. Il ob-
serve que le Climat & la Navigation varient
beaucoup dans ces Détroits, que les raffales
y sont violentes, & les bons mouillages très-
rars. Il vit, à [l'opposite de] l'Embouchure
du Détroit de *Saint Jérôme*, une Ile, qui n'est
marquée dans aucune Carte, & qui a deux
bons Havres, dont il nomma le plus confi-
dérable, *Port Dauphin*; & le moindre, *Port*
de Philippeaux. Il prit possession de l'Isle,
& lui donna le nom d'*Ile de Louis le Grand*.
Le Passage de ces Détroits, dit-il, est si
dans

WOODES
ROGERS.
1708.

Par quelle
voie Rogers
passe dans la
Mer du Sud.

Situation
des Isles de
Falkland.

des deux Vaisseaux Anglois, que de les voir entrer dans la Mer du Sud, sans passer par les routes connues, & s'en ouvrir par conséquent une nouvelle, qui n'est ni celle de Magellan, ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs, il faut nécessairement les suivre, pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 de Décembre, le *Duc*, commandé par Rogers, se trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de Latitude Méridionale. Il avoit déjà vu, depuis quelques jours, quantité de jons marins fort hauts, presque tout ronds & branchus, qui paroissent sur divers rochers. Le 23, à dix heures du matin, ayant rejoint la *Duchesse*, ils découvrirent la Terre, qui portoit au Sud-Sud-Est, à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Isles, qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi, ils l'eurent au Sud-Ouest, à six lieues de son extrémité Occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Isles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver, & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte, qui couroit, autant qu'ils en purent juger, Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Isles de *Falkland*, que peu de Cartes décrivent, & qu'aucune ne place juste, quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur Latitude. Leur milieu est sous le cinquante-unième degré de Latitude Méridionale, & Rogers lui donne soixante-

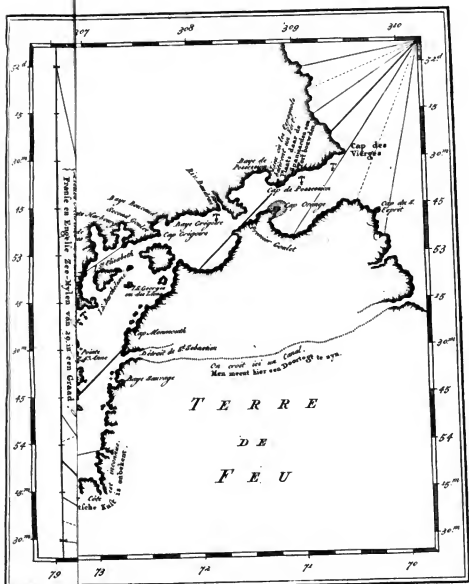
un

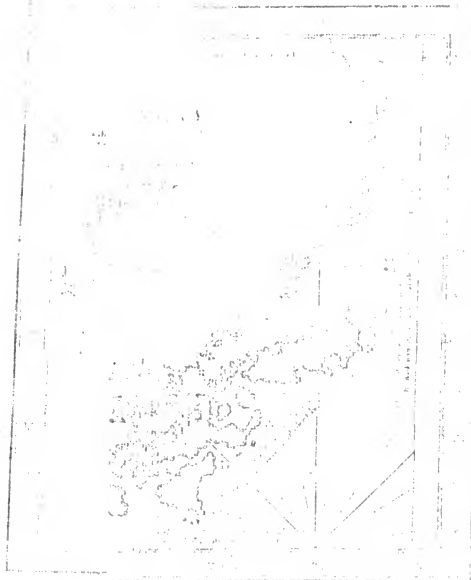
dans la bonne saison, mais très-difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1700, & il alla visiter le Port de *San-Domingo*, qui est la frontière des Espagnols, & le seul lieu où il croit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parceque tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février; & le 5, il jeta l'ancre à l'Est d'une Isle, qui porte différents noms, mais que les derniers Voyageurs appellent *Sainte Magdelaine*. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des buissons d'une grande beauté, avec des pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est: d'où Beauchêne-Gouin conjecture, qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs que l'air y est très-humide, par les pluies & les brouillards, qui viennent des montagnes, dont elle est environnée. Il voulut passer ensuite à la découverte de quatre Isles, qui sont à la vue de celle-ci & du Continent; mais, un vent du Nord-Ouest & l'épaisseur de la brume lui ayant fait perdre la Terre de vue, il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette frontière. Il ajoute, que le Pays est rempli de hautes montagnes, jusqu'à la Mer, & que le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol, qui avoit passé l'Hyver dans ces Quartiers, l'assura qu'on y trouve un bon Port, où les Vais-

seaux peuvent être amarrés à de gros arbres; mais qu'on y voit peu d'Habitans sur la Côte, & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

Après avoir fait un assez bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chily, il retourna, au mois de Janvier, par le Cap de *Horn*, qu'il place sous le cinquante-huitième degré quinze minutes de Latitude Australe, & son passage fut extrêmement heureux; mais il ne vit point la Terre jusqu'au 19, qu'il découvrit, à cinquante-deux degrés quelques minutes, une petite Isle de trois ou quatre lieues de circonférence, qui n'est pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Courans à peu de distance de cette Isle; & le 20, il se rendit à celle de Schall de *Weert*, dont le terrain est marécageux, sans arbres, mêlé de quelques montagnes, & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'oiseaux de Mer. *Ibid.* pag. 287 & précédentes.

Nota. Dans la Carte réduite du Détroit de Magellan, que nous donnons, M. Bellin renvoyant à cette Note, remarque, qu'il a dressé cette Carte sur les Mémoires & les Plans qui ont été levés par le Sr. *Lahet*, Ingenieur, embarqué sur le Vaisseau de M. de Beauchêne, en 1699 & suivantes, & qui a séjourné sept mois dans le Détroit. Il ajoute, qu'on n'a pu en placer tous les détails dans la nouvelle Carte. R. d. E.





un degré cinquante-quatre minutes de Longitude Ouest de Londres. Ces deux îles s'étendent, en longueur, d'environ deux degrés; mesure, néanmoins, qui ne put être prise qu'à vue d'œil. Le même jour, dans l'incertitude de leur étendue à l'Est, on mit à la cape, depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé, entre deux & trois heures après midi, devant un gros Rocher blanc, haut & rond, qui avoit paru isolé, à trois lieues du rivage, & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme *Fastnet*, à l'Ouest du Cap Clear, en Irlande. La Côte a presque aussi le même aspect que celle de Portland, quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures, on avoit eu, au Sud-Est-Quart-de-Sud, à la distance de sept lieues, son extrémité Nord-Est; & le Rocher blanc, au Sud, à trois lieues de distance. A six heures, la Terre la plus Orientale, dont on eut la vue, étoit au Sud-Est, à sept lieues. Tous les côtes avoient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile, garnie de bois, & le rivage ne manque point de bons Havres.

Le 25, après avoir fait route Sud-Est, à cinquante-deux degrés de Latitude, on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud, depuis le Rocher blanc. A six heures du soir, on la perdit de vue, sans avoir pu reconnoître si elle étoit habitée. Le 26, à midi, on vit, à l'Ouest-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, une petite île basse, qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes; & le vent, qui avoit été fort variable, depuis le soir du jour précédent, s'étoit remis du Nord-Nord-Est au Sud. On courut, le lendemain, à l'Est, depuis la petite île basse, & la Latitude se trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30, elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier, les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest, accompagnés de brume, on ressentit un froid très-vif. Le 5, la Mer devint si grosse, que la *Duchesse* eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest, & la Latitude Méridionale fut de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à-peu-près les mêmes, avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit, sous le soixante-unième degré cinquante-trois minutes de Longitude, Ouest, de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point à propos d'avancer au-delà; & c'est peut-être plus loin, qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (f).

Le 15, après avoir eu des vents modérés & variables, on en trouva un frais du Sud-Ouest; & la hauteur étant de cinquante-six degrés, on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap de Horn (g). Le 20, à trois heures après midi, on vit, à l'Est-Quart-de-Nord-Est, à dix lieues de distance, la haute Terre voisine du Port *Saint Etienne*, sur la Côte de *Patagonie*, dans la Mer du Sud, à quarante-sept degrés de Latitude. Le 22, on revit la même Côte, à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fati-

WOODS
ROGERS.
1708.

Autres observations.

1709.

Jusqu'où
Rogers s'avance au Sud.

Il se trouve
dans la Mer
du Sud sans le
savoir.

(f) Pag. 171 & précédentes. Les Hollandais ont été depuis, jusqu'au-delà du soixante-sixième degré de Latitude Méridionale;

mais sans faire d'autres découvertes. R. d. E.

(g) *Ibidem*.

WOODS
ROGERS.
1709.

tigues d'une si longue route, & souhaitoient impatiemment d'arriver à l'Isle *Juan Fernandez*. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position, c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de Latitude, la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après, les Anglois eurent la vûe de l'Isle, qu'ils cherchoient comme au hazard.

Ce n'est pas pour en donner ici la Description, qu'on y a conduit les deux Vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas devoir dérober, à Rogers, l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne.

Histoire
d'Alexandre
Selkirk, E-
cossais, aban-
donné dans
l'Isle *Juan
Fernandez*.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaisseaux Espagnols ou François; & dans la nécessité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant, le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'aperçut aucun Vaisseau, non plus que dans l'autre Baye au Nord-Ouest; & ces deux Bayes sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller. On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais tous les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de chèvres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces animaux. C'étoit un Ecossois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître, à bord d'un Vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné, dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois (b). Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaisseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

„ IL avoit vû passer quantité d'autres Bâtiments, pendant le séjour qu'il
„ avoit fait dans cette solitude; mais il n'en avoit vû mouiller que deux,
„ qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'Equipage,
„ qui l'avoient aperçu, avoient tiré sur lui, & l'avoient poursuivi jus-
„ ques dans les Bois. Il s'étoit heureusement dérobé à leur fureur, en
„ grimant sur un arbre, où ils ne l'avoient pas découvert, & d'où il leur
„ avoit vû tuer plusieurs chèvres autour de lui. Il avoua qu'il n'auroit pas
„ fait de difficulté de se livrer à des François, s'il eût vû paroître quel-
„ qu'un de leurs Vaisseaux; mais qu'il avoit mieux aimé s'exposer à mourir
„ dans un lieu désert, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui
„ n'auroient pas manqué de le tuer, ou de le condamner aux Mines, dans
„ la crainte qu'il ne découvrit aux Etrangers ce qui appartenoit à la Mer
„ du Sud.

„ IL nous apprit, raconte Rogers, qu'il étoit né à *Largo*, dans la Pro-
„ vince

(b) Dampier, qui étoit alors sur le même Vaisseau, n'eut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à son habileté.

vince de Fife, en Ecosse; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine; qu'ayant été abandonné dans l'Isle, par le Capitaine *Pradling*, à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui, il avoit pris la résolution d'y demeurer, plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions, qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins; outre que son Vaisseau étoit en mauvais état: qu'étant revenu néanmoins à des sentimens plus modérés, il avoit souhaité d'y retourner, mais que le Capitaine avoit refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il avoit déjà touché à cette Isle, dans un autre Voyage, & qu'on y avoit alors laissé deux hommes, qui n'y avoient passé que six mois, jusqu'au retour de ceux qui les avoient abandonnés. Cet exemple l'avoit soutenu contre les premiers mouvemens du desespoir, en lui faisant espérer le même traitement.

Il avoit été mis à terre avec ses habits, son lit, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques Livres de piété, ses Instrumens & ses Livres de Marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre sa mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, l'une à quelque distance de l'autre. Il les couvrit d'une espèce de joncs, & les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuoit à mesure qu'il en avoit besoin. Lorsque sa poudre approcha de sa fin, il trouva le secret de faire du feu, avec deux pièces de bois de piment qu'il frottoit, sur le genou, l'une contre l'autre. La plus petite de ses hutes lui servoit de cuisine. Dans la grande, il dormoit, il chantoit des Pseaumes & prioit Dieu. Jamais il n'avoit été si bon Chrétien. Accablé d'abord de tristesse, ou manque de pain & de sel, il ne mangeoit qu'à l'extrémité de la faim. Il n'alloit se coucher que lorsqu'il ne pouvoit plus soutenir la veille. Le bois de piment lui servoit à cuire sa viande & à l'éclairer; & son odeur aromatique récréoit ses esprits abbattus.

Il ne manquoit pas de poisson; mais il n'osoit en manger sans sel, parcequ'il lui causoit un fâcheux dévoiement, à la réserve des écrevisses de Rivière, qui sont d'un goût exquis dans l'Isle, & presque aussi grosses que celles de Mer. Tantôt il les mangeoit bouillies, & tantôt grillées, comme la chair de ses chèvres, à laquelle il ne trouvoit pas le goût si fort qu'à celle des nôtres, & dont il faisoit d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cens. Ensuite, se voyant sans poudre, il les prenoit à la course; & s'en faisant même un amusement, il en avoit lâché environ le même nombre, après les avoir marquées à l'oreille. Un exercice continuél l'avoit rendu si agile, qu'il couroit au travers des bois, sur les rochers & les collines, avec une vitesse incroyable. Nous l'éprouvâmes, continue Rogers, en allant à la chasse avec lui. Nous avions à bord un chien dressé au combat des taureaux, & de bons coureurs. Il les devançoit tous. Il laissoit nos hommes & le chien. Il prenoit les chèvres & nous les apportoit sur le dos. Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu fallu qu'une chèvre ne lui eût coûté la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ardeur, que l'ayant prise sur le bord d'un précipice, caché par des buissons, il tomba de haut en bas avec elle. Cette chute lui fit perdre la

WOODS
ROGERS.
1709.

„ connoissance. Enfin, revenant à lui-même, il trouva la chèvre morte
„ sous lui. Il étoit si brisé, qu'il passa vingt-quatre heures dans la même
„ place; & s'étant traîné avec beaucoup de peine jusqu'à sa cabane, qui
„ étoit éloignée d'un mile, il n'en pût sortir qu'après dix jours de repos.

„ UN long usage lui fit prendre du goût à ses alimens, quoique sans sel
„ & sans pain. Dans la saison, il trouvoit quantité de bons navets, que
„ d'autres avoient semés, & qui couvroient quelques arpens de terre. Il
„ ne manquoit pas non plus d'excellens choux, qu'il cueilloit sur les arbres
„ qui portent ce fruit, & qu'il assaisontoit avec celui du piment, nom-
„ mé autrement *Poivre de la Jamaïque*, dont l'odeur est délicieuse. Il y
„ trouva aussi une sorte de poivre noir, qui se nomme *Maligota* (1), fort
„ bon pour chasser les vents & pour guérir la colique. Ses fouliers & ses
„ habits furent bien-tôt usés, par ses courses, au travers des bois & des
„ brossailles: mais ses pieds s'endurcirent à cette fatigue. Après avoir re-
„ joint les Anglois, il fut quelque-tems sans pouvoir s'assujettir à porter des
„ fouliers.

„ Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie, il prenoit quelquefois plaisir à
„ graver sur les arbres, son nom & la date de son exil. Il dressoit des
„ chats sauvages & des chevreux, à danser avec lui. Les chats & les
„ rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment mul-
„ tipliés par quelques animaux de la même espèce, sortis des Navires, qui
„ avoient relâché dans l'Isle. Les rats venoient ronger ses habits, & mé-
„ me ses pieds, pendant son sommeil. Il trouva le moyen, pour s'en ga-
„ rantir, d'apprivoiser les chats, en les nourrissant de la chair des chèvres;
„ ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher en grand nombre
„ autour de sa hute. Ainsi, par le secours de la Providence, & par la for-
„ ce de son âge, qui n'étoit que d'environ trente ans, il triompha des hor-
„ reurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du conten-
„ tement. Après avoir usé ses habits, il se fit un juste-au-corps & un bon-
„ net de peaux de chèvres, qu'il coust ensemble avec de petites courroies
„ qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit
„ des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses
„ bas lui servit de fil. Il étoit à sa dernière, lorsque les deux Vaisseaux
„ lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il
„ en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva sur le ri-
„ vage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'aplatir & d'ai-
„ guiser.

„ IL avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots
„ qu'à demi, on eut longtems assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord
„ l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par
„ une liqueur si chaude; & quelques semaines se passèrent, avant qu'il pût
„ goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa
„ chair de chèvres, à ses racines & au poisson, une espèce de prunes noi-
„ res qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas aisément, parcequ'el-
„ les

(1) Apparemment celui que nous nommons *Malaguette*.

„les croissent au sommet des montagnes & des rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre; la reconnoissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraîchissement. Ils le nommoient le Gouverneur, ou plutôt le Monarque absolu de l'Isle. Rogers lui donna, sur son Vaisseau, l'office de Contre-Maitre (k) ”.

LES deux Vaisseaux quittèrent l'Isle Juan Fernandez, le 14 de Février, pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparèrent de *Guaiquil*, dont ils tirèrent une grosse rançon, & de quelques petits Vaisseaux, sur lesquels ils enlevèrent plus de Prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit, dans cette Mer, fut la prise d'un Vaisseau de Manille, qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher, que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre, qui se défendit encore plus vigoureusement; & ce combat, joint aux maladies qui enlevèrent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe, pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (l) n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais, avant leur départ, elle leur fit tenter plusieurs descentes, dans des lieux peu connus des autres Navigateurs, & qui méritent, par conséquent, plus d'explications que leurs pirateries.

ILS s'arrêtèrent dans l'Isle de *Gorgone*, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long, Nord-Est & Sud-Est; mais il la représente fort étroite, remplie de bois & d'arbres de haute futaie. Il y en vit un, nommé par les Espagnols *Palma-Maria*, dont ils font des mâts, & d'où il découle un baume, qui leur sert à guérir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute, & forme trois éminences. Le mouillage y est bon, devant son Nord-Est; mais elle a des sables près du rivage, sur-tout au Sud-Est, & vers le Sud-Ouest, où l'on voit une autre petite Isle, qui semble s'y joindre, avec des Bas fonds & des Brisans, qui ne s'étendent pas moins d'un mile à l'Est. Dampier, qui avoit visité plusieurs fois ce lieu, n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaisseaux relâchèrent, quoique ce soit la meilleure, ou plutôt la seule bonne Rade qu'il y ait autour de l'Isle. Les Prisonniers Espagnols racontèrent qu'on y essuie de terribles orages & de furieux tourbillons; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant, Rogers croit que dans la saison des Brises, ou de nos mois d'Hyver, & au Printemps jusqu'au mois de Mai, on peut y ressentir de violentes Brises du Nord. Il conseille de mouiller alors de l'autre côté de l'Isle, où l'on est plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables, autour de l'Isle, parti-

WOODS
ROGERS.
1709.

Suite du
Voyage.
Exploits
des Anglois.

Observations de Wood-
des Rogers
sur l'Isle Gorgone.

(k) Pag. 109 & précédentes. A l'occasion d'Alexandre Selkirk, l'Éditeur observe, d'après Ringrose, dans la Relation qu'il a donnée des Aventures de Sharp & d'autres Filibustiers, qu'un Vaisseau ayant péri sur les bords de cette Isle, un seul homme, qui échappa aux flots, y vécut cinq ans, jusqu'à ce qu'un autre Vaisseau le reprit. Dampier

parle aussi, dans ses Voyages, d'un Mosquito, qui fut laillé dans la même Isle, en 1685, & qu'il y retrouva en 1684.

(l) Par leur calcul, il ne devoit leur en rester que pour onze jours, en supposant qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Marianes.

WOODS
ROGERS.
1709.

Espèce de
sing. nom-
mé Pareffoux.

Singularité
de cet ani-
mal.

Baye de
Tecames.

Sa descrip-
tion.

tiçulièrement celui du Sud-Ouest; qu'on prendroit pour une voile, à demi mile du rivage. Il en paroît plusieurs au Nord-Est, qui sont escarpés & ronds & sur lesquels les oiseaux font leurs nids, à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit, dans cette île, des singes, des cochons-d'Inde, des lièvres, des lézards, & de fort beaux caméléons, avec une si prodigieuse quantité de serpens, de toutes sortes de grandeurs, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain animal, qui lui parut de la race des singes de moyenne taille; avec cette différence, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le muscau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aiguës, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de misene. Il fut près de deux heures à monter sur la hune, où le singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme une pendule, tant sa marche étoit grave & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de *Pareffoux*. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraisé, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (m).

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de *Tecames*. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent, qu'à trois lieues de cette Baye, au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vûe des maisons.

La terre, qui borne la Baye de *Tecames* au Nord, est une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert de bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de *Tecames*, qui s'appergoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de maisons: mais quatre lieues plus loin, dans les terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Rivière, que les Espagnols nomment *Rio-de-las-Esmeraldas*, c'est-à-dire, *Rivière des Emeraudes*, & qui est remplie de sables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de *Tecames*, on voit une autre Rivière, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois brasses & court au Nord; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroient du dégoût pour cette Rade. On y doit

ve-

venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entrèrent, à la hauteur du Cap *Saint François*, sous un degré de Latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approchèrent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecamas & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur. & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à sept brasses d'eau; mais vers l'enfoncement de la Baye, où sont les maisons, on ne trouve pas plus de trois brasses, à une portée de mousquet du rivage. Les Brises de Mer & de Terre ne se font pas moins ressentir ici, que sur toute la Côte. La Brise de Mer souffle de l'Ouest-Sud-Ouest; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de-Sud-Est. La première se lève ordinairement l'après midi, & continue jusqu'à minuit; & l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot; & d'un Bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la première Pointe, en entrant dans la Rivière de l'Aiguade. Un Vaisseau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parceque l'ébbee y est quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait sec, quoique le tems soit humide au Nord, où les pluies se bornent dans cette saison. Depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Décembre, le tems y est toujours beau & ferein; mais depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai, on y est exposé à de grosses pluies.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Espagnols. Ils sont armés de flèches empoisonnées & de fusils; & la disposition du rivage leur donnant une grande facilité à s'y embusquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers observe que ce fut à la hauteur du Cap *Saint François*, que le Chevalier Drake enleva un Vaisseau chargé de lingots, en 1578; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Espagnols, dans cette Baye, en 1594, sous le règne d'Elisabeth (n).

Le 10 de Septembre, les Anglois relâchèrent dans une des Isles *Gallapagos*, à deux degrés deux minutes de Latitude du Nord. Ces Isles sont en si grand nombre, qu'en deux fois, ils en comptèrent jusqu'à cinquante; mais il n'y en a pas une seule, qui semble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Espagnoles assurent qu'il s'en trouve dans une, & qu'elle est située au premier degré trente minutes de Latitude Méridionale. Rogers sçavoit aussi, par de bons témoignages, qu'un Vaisseau de Guerre Espagnol, croisant sur les Pirates, avoit touché à l'une de ces Isles, située sous un degré, vingt ou trente minutes de Latitude du Sud; qu'il la nomma *Sainte Marie de l'Aiguade*, parcequ'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des tortues de Mer & de Terre, du poisson, & une bonne Rade, & qu'elle est éloignée d'environ [cent] quarante lieues de l'Isle *Plata*. Mais il étoit qu'on y peut ajoûter, du moins, trente lieues de plus, & que c'est la même où le Capitaine *Davis*, Flibustier Anglois, prit des rafraî-

WOODS
ROGERS.
1709.
Ses dangers.

Haîne des
Indiens du
Pays contre
les Espagnols.

Observa-
tions de Ro-
gers sur les
Isles *Gallapa-
gos*.

(n) Pag. 359 & précédentes.

WOODS
ROGERS.
1709.

chiffemens. Les lumières que Davis donne, pour la retrouver, sont; qu'elle est située à l'Ouest de ces Îles.

On voit presque toutes sortes d'oiseaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, sur-tout des faucons & des tourterelles; si familiers les uns & les autres, qu'ils se laissent tuer à coups de bâton. Il n'est pas aisé de juger d'où les tortues de Terre y sont venues, parcequ'il ne s'en trouve pas de la même espèce sur le Continent. Les chiens marins n'y sont pas en si grand nombre que dans l'Île Juan Fernandez, & leur fourrure y est moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces animaux, qui étoit de la grosseur d'un ours; & qui auroit pu le tuer, s'il n'eût été armé d'une demie pique. „ J'étois, dit-il, sur le rivage, lorsqu'il sortit de l'eau, la gueule béante, avec autant de vitesse & de féroce, que le chien le plus furieux, qui a rompu sa chaîne. Il m'attaqua trois fois. Je lui enfonçai ma pique dans la poitrine, & chaque fois se retournant vers moi, il s'arrêta, pour gronder & me montrer les dents. Il n'y avoit pas vingt-quatre heures, qu'un homme de mon Équipage avoit failli d'être dévoré par un des mêmes animaux (o).

Il est attaqué par un chien marin.

Baye de Segura.

Ses marques & ses dangers.

Le 24 de Décembre, les deux Vaisseaux Anglois se retirèrent avec le Galion de Manille, qu'ils avoient pris le 22, dans un Port de Californie, que Rogers nomme *Segura*, parcequ'il le prend pour le même auquel Thomas Candish donne ce nom (p). On en peut découvrir l'entrée à la faveur de quatre hauts Rochers, qui ressemblent, pour ceux qui viennent de l'Ouest, aux Aiguilles de l'Île de Wight, & dont les deux plus Occidentaux sont en forme de pain de sucre. Le plus avancé vers la Terre est percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix, jusqu'à vingt & vingt-cinq brasses. On y est enfermé par les Terres, depuis l'Est-Quart-de-Nord-Est, jusqu'au Sud-Est-Quart-de-Sud. La Rade ne seroit pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de Mer soufloit impétueusement (q).

Le Pays est fort montagneux, stérile, & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la Côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & trouvèrent quantité d'arbres de haute futaie. Mais ils n'aperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avoient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Ses Habitans.

DANS cette saison, le vent de Terre souffle presque seul (r), à Segura. L'air

(o) Pag. 367.

(p) Il le place vers le vingt-deuxième degré cinquante-cinq minutes de Latitude du Nord; & cent treize degrés trente-huit minutes de Longitude Ouest de Londres.

(q) *Ibidem*, Tome II, pag. 17.

(r) L'Auteur remarque ici, que le vent de Terre, qui souffle dans cette saison, rend le mouillage fort bon à droite de la Baye, lorsqu'on y entre, où l'on peut avoir, sur un Banc, de-

L'air y est très-secin, & la pluie rare; mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrent, à peu de distance du rivage, une habitation d'environ trois cents Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vus dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nus; mais les femmes portoient, à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées: mais il s'imagina que les pères & les maris craignoient d'exposer les jeunes à la vue des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entaillées dans leur rondeur, & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau, qu'ils refusèrent les colliers de verre des Anglois. Leur passion n'étoit ardente, que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail: mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs huttes étoient fort basses, construites de cannes & de branches d'arbres, & si mal couvertes, qu'elles ne les garantissoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de jardins ou d'agriculture aux environs. Ils ne vivoient guères que de poisson; ce qui joint à leurs misérables cabanes, qui ne sembloient dressées que pour un tems, fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye, & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens, qu'ils y employent, ne sont, ni des hameçons, ni des filets; c'est un simple dard de bois, dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un, qui après avoir enfilé un poisson avec cette arme, le donna, sans mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une espèce de Canot. Rogers n'en fut pas témoin; mais il vit lui-même plusieurs de ces Plongeurs, prendre de vieux couteaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils eussent atteint le fond (s). Une petite semence, noire, qu'ils broyoient avec des pierres, & qu'ils mangeoient à poignée, paroissoit leur tenir lieu de pain. Quelques Anglois, qui ne firent pas difficulté d'en mettre dans leurs potages, assurèrent qu'elle avoit le goût du café. On leur voyoit quelquefois manger certaines racines, qui ont le goût des *Tamars*, une sorte de légume qui croît dans une cosse, & dont le goût approche de celui des pois verts, des bayes semblables à celles du lierre, & qui, séchées au feu, ont tout-à-fait le goût des pois secs. Les Anglois trouvèrent d'autres bayes, qui ont la figure des groseilles rouges, mais dont la pulpe, qui est aigre & blanche, enferme un noyau avec son pépin. Ils trouvèrent aussi des poiriers

WOODS
ROGERS.
1709.

Leur bonne foi.

Leur extrême adresse à plonger.

Productions du Pays.

depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau; mais à gauche, ou à bas-bord près des rochers, il n'y a point de fond. *Tam. II. pag. 12. R. d. E.*
(s) *Ibidem*, pag. 14.

WOODS
ROGERS.
1709.

Vie commun-
ne des Hab-
tans.

Description
de toutes les
Côtes de la
Mer du Sud,
prise aux
Espagnols.

Observation
de Rogers sur
cette Pièce &
sur les Cartes.

piquans, dont le fruit a le goût de nos groseilles blanches, & n'est pas un mauvais assaisonnement pour les sauces.

LES peaux des bêtes fauves, qui étoient assez communes dans les hutes des Indiens, ne permettoient pas de douter qu'avec la pêche, ils n'eussent une saison destinée à la chasse. Ils donnoient quelques marques de respect à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête un bonnet garni de plumes; mais ils paroïssent jouir en commun de tout ce qu'ils possédoient. S'ils troquoient du poisson pour de vieux couteaux, dont les deux Vaisseaux étoient bien pourvus, ils les donnoient au premier Indien qui se trouvoit près d'eux; & lorsqu'ils en avoient assez, il ne falloit plus espérer d'obtenir aucune part de leur pêche. Il sembloit que leur vice dominant fut la paresse, & qu'ils ne fussent occupés de leur subsistance, que pour la durée de chaque jour. Ils regardoient avec beaucoup d'attention le travail des Anglois, sans se mettre en peine de les aider. Leurs armes sont l'arc & la flèche, dont ils tuent des oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un bois souple, inconnu aux Anglois, & garnis d'une corde de fil d'herbe, d'environ sept pieds de long. Leurs flèches, qui ne sont que des petites cannes, armées de quelques os de poisson bien aigilés, en ont à-peu-près quatre & demi. La plupart de leurs couteaux & des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson, qui se nomme *Goula*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent, dans leurs courtes, des pierres fort pesantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le fenouil marin y croît en abondance: mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (1).

En quittant la Mer du Sud, Rogers compta, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis *Acapulca* jusqu'à *Chiloé*, grande Isle de la Côte de Chilily, à quarante-quatre degrés de Latitude Méridionale. Il la publie à la fin de son Journal (2), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur propre usage. Cependant il ajoute que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exacte, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Espagnols ont dressées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y a trouvé plusieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puisse reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Espagnols n'égalait point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en assure pas moins que c'est le meilleur Guide qu'on ait publié jusqu'aujourd'hui (3). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'est proposé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Description de l'Amérique.

LE Duc & la Duchesse, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quittèrent

(1) Pag. 15. & suivantes.

(2) Au Tom. II.

(3) *Ibid*, pag. 76.

quittèrent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuse jusqu'à l'Isle de *Guabam*, où ils n'arrivèrent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & se fiant aux lumières de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familière, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils passèrent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vite vers celui de *Bouton*, dans lequel ils se trouvèrent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré, dans l'Isle du même nom, de l'eau & des vivres, qui commençoient à leur manquer; mais ils regardèrent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaisseau Malayen, qui leur promit de les guider au travers du Détroit de *Saley*, & jusqu'à *Batavia*. Cette route parut si difficile à Rogers, qu'il croit en devoir les circonstances à l'utilité de la Navigation.

Le 10 de Juin, leur guide, qu'ils rencontrèrent à cinq degrés quarante-cinq minutes de Latitude Australe, & à deux cens quarante degrés vingt-une minutes de Longitude Ouest de Londres, leur fit enfilier le Détroit qu'ils redoutoient; & lorsqu'ils furent entre les Isles, qui sont au Nord de *Saley*, il les fit courir Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, pour se tenir à bonne distance des Isles, au travers d'un profond Canal, qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublèrent ensuite la partie la plus Méridionale de l'Isle *Celebes*; & de-là, ils prirent par le Canal où passent ordinairement les gros Vaisseaux Hollandois, qui vont à *Batavia*, pour éviter les Bas-fonds de *Brill* & de *Banca*, dont les premiers sont si dangereux, qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau, & quelquefois moins. Ils portèrent donc le cap au Nord, à côté de *Celebes*, dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage, mais où l'on voit de hautes montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud-Ouest, on rencontre un Rocher assez remarquable. Rogers, ayant fait jeter la sonde, se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord, à six lieues de distance, & devant lui une Isle basse & unie, longue d'environ trois lieues, qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit route droit vers le Nord de cette Isle, pour s'en approcher à la distance d'une lieue & demie; & là, tournant un peu au Nord, il doubla une langue de sable, après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest, pour jeter l'ancre, à l'entrée de la nuit, sous l'Isle même, derrière la langue de sable, où il trouva dix brasses & le fond très-net. Alors, il avoit le Rocher de *Celebes*, Nord-Est-Quart-de-Nord, à quatre lieues de distance, la plus Septentrionale des trois petites Isles, Ouest, à deux lieues, & celle du milieu, Ouest-Sud-Ouest, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Isle. On n'avoit pas cessé d'avoir la sonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de six brasses d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Isles, en se tenant toujours plus près de celle du Nord, sans trouver plus de dix brasses. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Ouest, ensuite au Sud-Ouest, à la faveur d'un bon vent de Sud-Est; [& du Sud-Est-

XV. Part.

H h

Quart-

Wooners
ROGERS.

1710.

Route des
Anglois jus-
qu'à *Batavia*.Passages
dangereux.

WOODS
ROGERS.
1710.

Réflexions
jalouses de
l'auteur sur
les Etablisse-
mens Hollan-
dois.

Arrivée de
Rogers au
Cap de Bon-
ne-Espérance.

Ses remar-
ques sur cette
Colonie.

Quart-d'Est] & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui se trouvoit à l'Est. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & sans le secours de l'expérience, on puisse traverser heureusement ces redoutables Passages (y).

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Escadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaisseaux de diverses grandeurs. Le Conseil Hollandois, jaloux de ses propres avantages, lui donna quelques sujets de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puisse tenir en bride celle de Hollande. Il souhaiteroit particulièrement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois pussent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en use pas trop bien avec eux (z). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné *Banjar-massin*, dans l'Isle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & soigneusement entretenue, pût leur devenir aussi avantageuse que Batavia l'est pour la Hollande. Jamais, dit-il, encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaisseaux dans ce Port, avec assez de monde pour les équiper au besoin: d'où il conclut tristement que si la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chasser les Anglois de tous les lieux où ils sont établis dans les Indes (a).

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaisseaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à seize Hollandois, qui devoient partir de conserve pour les Ports de l'Europe (b); nombre surprenant, & qui donne une idée bien singulière du Commerce de ces deux États, dans un tems où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Description du Cap; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de son habileté, on n'accorderoit pas la préférence à ses observations sur celles de Kolben. Mais il représente cette Colonie Hollandoise dans un tableau raccourci, qui fera juger de ses progrès depuis environ quarante ans; & les réflexions, qu'il y joint, ajouteront quelque chose aux anciennes connoissances. „Aucun de mes gens, dit-il, „n'y eut la moindre aventure avec les ours, les tigres & les Hotten- „tots: ainsi je me borne à quelques particularités, que j'y observai moi- „même”.

LA Ville Hollandoise est bien bâtie, & composée d'environ deux cens cinquante maisons & d'une Eglise. On voit plusieurs Villages autour du Cap, depuis dix jusqu'à trente miles de distance, & quantité de Fermes répandues de tous côtés, à près de cent miles à la ronde; de sorte qu'on y peut lever, en peu de tems, trois mille hommes bien armés, d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'est pas aussi brûlant qu'on se l'imagine. Sa situation est sous le trente-cinquième degré de Latitude Australe. L'air est fort sain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte,

(y) Pag. 110 & précédentes.
(z) Pag. 134.

(a) *Ibidem*.
(b) *Ibidem*, pag. 145 & 146.

porte, contre les sables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de charpente ne se trouve qu'à cinquante miles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandaise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'affermant à si grand marché, pour encourager l'agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandais envoient sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bien-tôt des Garnisons à tous ces Etablissements. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe, pour soutenir leur Commerce, malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. „ Je suis per-

„ suadé, observe Rogers, que notre Compagnie des Indes Orientales ne

„ fit pas une démarche trop prudente, lorsqu'elle abandonna ce poste pour

„ celui de Sainte Helene, qui n'est pas, à beaucoup près, si bien situé, ni

„ capable de répondre aux mêmes vûes (c)“.

WOODS
ROGERS.
1710.

Les Anglois
regrettent de
l'avoir aban-
donné pour
Sainte Hele-
ne.

Sage politi-
que des Hol-
landais.

ENTRE les avantages, dont les Hollandais jouissent ici, on doit compter un magnifique Hôpital, aussi bien pourvu de Médecins, de Chirurgiens & de remèdes, qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés, qu'ils y envoient leurs Matelots languissans, & qu'ils y trouvent, à leur place, des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'agrets, avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent; sage disposition, dont l'utilité se fait sentir continuellement, pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande, qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales, composée ordinairement de dix-sept jusqu'à vingt gros Vaisseaux. Cet Exprès porte des ordres secrets au Commandant de la Flotte. Il est le seul qui sçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi, dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaisseaux reçoivent de lui cet ordre cacheté, & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonstances, à l'approche de leur Pays. C'est ainsi que depuis long-tems leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi, & rentrent heureusement dans leurs Ports. Enfin, on observe de si bonnes loix au Cap, l'industrie, le bon ordre & la propreté y règnent si parfaitement, qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modèles. Cependant Rogers, prévenu, dit-il, en faveur de la liberté Angloise, y trouve la Justice un peu trop sévère. L'Isle Robin, ou des Pingouins, qui est à l'entrée de la Baye, sert aujourd'hui de prison & de supplice aux Mutins. Ils y sont condamnés, par Sentence du Fiscal, à passer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoie, tous les ans, un Vaisseau du Cap à Madagascar, pour y acheter

(c) Pag. 148.

WOODS
ROGERS.
1710.

Anciens
Pirates de
Madagascar.

ter des Esclaves que les Hollandois employent à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun service des Hottentots; Nation si lâche, & si jalouse de sa liberté, qu'elle aime mieux mourir de faim, que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois, qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pirates de Madagascar, & qui après avoir obtenu leur pardon, s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables, qui avoient fait tant de bruit dans le Monde, se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixante-dix hommes, dont la plupart étoient fort pauvres, & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle, quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoûtent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe; mais qu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire, lorsque les Troupes seroient congédiées, si l'on n'avoit soin d'en nettoyer l'Isle, & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût, ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (d).

Château du
Cap.

Le Château, que les Hollandois ont au Cap, est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille, & monté de soixante-dix pièces de canon. Les Officiers de la Garnison, qui est d'environ cinq cens hommes, y ont de fort bons logemens: mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade, pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie, sur une Pointe sablonneuse, qui se présente à droite, en entrant. Cette Rade est fort dangereuse en Hyver, par la violence des vents de Mer, qui règnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Été, quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressent de furieuses raffales du Sud-Est, qui venant de la *Montagne de la Table*, ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir, dans un tems même assez calme (e).

A plus de cent miles du Cap, les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude, à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus désespérées.

Jugement
de Rogers sur
le séjour du
Pays.

En un mot, dans un séjour de quatre mois, que Rogers fit au Cap, il en connut assez les avantages, pour en partir persuadé qu'un homme, qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras, ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin, qui relève des Hollandois (f).

1711.

Il arrive en
Angleterre
avec un riche
bâtin.

Il remit à la voile, le 3 d'Avril 1711, sous le Pavillon de l'Amiral Hollandois; & le 1^{er} d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes, monté de vingt pièces de gros canon, & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses, qu'il avoit enlevées aux Espagnols: mais il en fait concevoir une haute idée, lorsqu'il parle de ses lingots, & de toute la vaisselle d'argent, de l'or & des perles, dont il remit le compte aux Armateurs (g).

(d) Pag. 150.

(e) Pag. 151.

(f) Pag. 152.

(g) Pag. 160.

§. IX.

FREZIER.

Voyage de M. Frezier, par le Déroit de le Maire.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement Introduction.
que cet Extrait va paroître, puisque M. Frezier jouit encore, dans une heureuse vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa Personne & son Ouvrage.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, son caractère, ses talens & sa fortune. „ La structure de l'Univers, qui est l'objet naturel de „ nôtre admiration, avoit toujours fait aussi le sujet de sa curiosité. Dès „ l'enfance, il faisoit son plus grand plaisir de tout ce qui lui en pouvoit „ donner quelque connoissance. Les Globes, les Cartes, les Relations de „ Voyageurs avoient pour lui des attrait singuliers. A peine s'étoit-il „ trouvé capable de voir par lui-même, qu'il avoit entrepris le Voyage d'I- „ talie. Ensuite, le prétexte des Etudes avoit servi à lui faire parcourir „ une partie de la France. Mais, fixé enfin par un Emploi (a), qu'il „ eut l'honneur d'obtenir au service du Roi, il avoit perdu l'espérance de „ suivre l'inclination qui le portoit à voyager, lorsqu'avec la permission „ de Sa Majesté, il embrassa l'occasion de faire le Voyage de la Mer du „ Sud”.

DANS son Epître, au Régent de France, il nous apprend, „ que Louis „ XIV, toujours magnifique, & toujours favorable au zèle & aux efforts „ de ses Sujets, permettoit qu'il lui expliquât lui-même les principales par- „ ties de sa Relation, & les Plans qu'il avoit levés par son ordre, & qu'il „ lui faisoit la grace d'en marquer de la satisfaction; récompense plus flat- „ teuse pour lui, que les libéralités dont elle étoit accompagnée”.

ENSUITE, raisonnant dans sa Préface, sur la nature de l'Ouvrage qu'il publie, il fait une réflexion qu'on adopte ici d'autant plus volontiers, que, de la part d'un Voyageur si éclairé, elle doit servir à nous reconcilier avec ceux qui se plaignent de trouver, dans ce Recueil, un trop grand nombre d'observations nautiques. „ Il y auroit, dit-il, beaucoup à retrancher, „ dans ma Relation, si l'agréable devoit faire négliger l'utile. Mais il im- „ porte plus à la République, pour le bien du Commerce, qu'on connoisse „ les Saisons, les Vents généraux, les Courans, les Ecueils, les bons Mouil- „ lages, & les Débarquemens, que des choses simplement amusantes & cu- „ rieuses. Si nous avions connu les bons Mouillages, dans la Baye de „ Tous les Saints & dans la Rade d'Angria, nous n'aurions par perdu un „ cable & deux ancres. On doit, sans doute, apporter plus de soin à la „ conservation des Vaisseaux & de leurs agrets, & plus d'attention au sa- „ lut de ceux qui travaillent pour la Patrie, qu'à satisfaire la curiosité de „ ceux qui jouissent, dans une vie molle, des avantages que les Naviga- „ teurs leur procurent aux dépens de leur repos & de leur vie (b)”. L'autorité

(a) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Ma-
jesté.

(b) Pag. 10. de l'Avertissement.

FRIEZIER.

torité de M. Frezier doit avoir ici d'autant plus de poids, qu'en la faisant servir à relever l'utilité des parties qu'elle regarde, on ne pense point à s'en prévaloir, pour supprimer celles qui sont de pur agrément, ou d'une utilité moins sérieuse.

Il ajoute, qu'il s'est attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues, depuis quatorze ans, dans les Cartes marines Angloises & Hollandaises (c), & qu'à son retour, il eut la satisfaction de voir son travail confirmé, sur un point important (d), par les Observations astronomiques du Père Feuillée. Ce Religieux, dont il parle d'ailleurs avec estime, ne laissa point de l'attaquer dans la suite, sous des prétextes assez légers, & le mit dans la nécessité de se défendre par une Réponse fort vive. Sans entrer dans ces discussions, qui se sont terminées à l'honneur de M. Frezier, on n'en veut recueillir que ce qui peut servir à relever le prix de sa Relation, en faisant connoître, qu'à son départ, il avoit déjà toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumières d'un Voyageur. Il avoit composé un petit Traité de Navigation, sous M. de la Hire, & des Élémens d'Astronomie, sous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons instrumens, dont il fit un excellent usage. L'exercice n'ayant pu manquer de perfectionner ses talens, il n'est pas surprenant qu'après son Voyage, la Cour l'ait honoré de plusieurs commissions distinguées (e); Mais son principal éloge est sa Relation même; dont on ne se propose néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au sujet de ce Volume (f).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de trente-six pièces de canon, & de cent trente-cinq hommes d'Equipage, commandé par M. Du Chêne-Battar, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui se nommoit le *Saint Joseph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé la *Marie*, pour servir au transport des vivres.

1711.

Départ.

Les vents étoient si peu favorables au départ, qu'en sortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le *Saint Joseph* & la *Marie* furent obligés de mouiller le même jour près du Cap *Frebel*, sous le canon du Château de la *Latte*,

(c) On n'avoit point encore de Cartes Françaises, pour les Voyages de long cours.

(d) Le point important que les Observations du Père Feuillée, faites l'une à la Côte du Perou, & les autres à celle du Chily, confirment, est la réforme de Longitude qu'il avoit faite sur la simple estime, sans instrumens, & sans autre point fixe que celui de Luna, placé à soixante-dix-neuf degrés quatre-vingt-cinq minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, suivant une Observation de Don Pedro de Peralta, confrontée avec les Tables de M. Cassini, pour le premier Satellite de Jupiter. *Ibidem*, pag. 14. de l'Avertissement. R. d. E.

(e) Il fut chargé, pendant près de sept ans, du soin des Fortifications dans l'Isle de Saint Domingue. Ensuite, il fut nommé à l'Emploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis sur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerois pas d'en profiter dans l'*Errata* général.

(f) Edition in-4°. (Paris 1732), à laquelle on a joint une Réponse de l'Auteur à la Préface critique des Observations du Père Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Perou, depuis l'établissement des Espagnols. La première Edition est de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

te, dans la Baye de la *Frenais* (g), où ils les attendirent en vain. L'Auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaisseau de trente-six pièces de canon (b), qui se brisa sur un Écueil, au pied du Fort de la Latte : spectacle effrayant, pour un jeune Officier, qui faisoit son premier essai de Navigation. L'obstacle des vents n'ayant pas cessé pendant près de deux mois, les deux Vaisseaux retournèrent au Port de Saint Malo, & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin, les vents se rangèrent à l'Est-Quart-de-Sud-Est, & l'on mit aussitôt à la voile, pour passer le grand Canal entre *Rocbedouvre* & *Guernesey*, dans la vûe d'éviter les Corsaires, qui infestoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents, on sortit heureusement de la Manche ; & quoique la Mer fût très-grosse, on parvint, sans disgrâce, à la Latitude de trente-deux degrés, où les vents alisés de Nord & Nord-Est rendirent la Navigation plus agréable.

En arrivant à la vûe de l'Île de *Palme*, l'Auteur eut occasion de faire quelques remarques sur la Ligne & la Table de *Lock* (i). Quoiqu'on ne le suive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ses Observations, on se croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoissent pas le prix, de les rejeter souvent dans les Notes (k). Mais faisons honneur, à M. Frezier, d'avoir

FREZIER,
1711.

Retourde-
ment dans la
Rade de la
Frenais.

1712.

Remarques
sur la Table
& la Ligne de
Lock.

Témoigna-
ge que l'Au-
teur se rend à
lui-même.

(g) Cette Rade n'est éloignée, de Saint Malo, que de quatre lieues, à l'Ouest, & la plupart des Vaisseaux, qui sortent du Port, y vont mouiller pour attendre les vents, ou pour rassembler leurs Equipages.

(b) Il se nommoit la *Grande-Bretagne*, commandé par M. le Chevalier de la V..... L'Equipage fut sauvé, à l'exception de trois hommes, dont l'un étoit Officier.

(i) On appelle *Lock*, du nom de son Inventeur, un morceau de bois, de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, est une petite corde, attachée au *Lock*, par le moyen de laquelle on estime le chemin d'un Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde, qu'on a dévidée pendant un certain tems, qui est ordinairement une demie minute, ou trente secondes, pendant lequel le Vaisseau, poussé par le vent, s'est écarté du *Lock*, qui est demeuré comme immobile au-dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* est un morceau de planche, divisé en quatre ou cinq colonnes, pour écrire, avec de la craie, l'estime de chaque jour. Dans la première sont marquées les heures, de deux en deux ; dans la seconde, le rhumb de vent, ou la direction du Vaisseau, par rapport aux principaux points in-

diqués par la Boussole ; dans la troisième, la quantité de nœuds qu'on a filés en jetant le *Lock* ; dans la quatrième, le vent qui souffle ; dans la cinquième, les observations sur la variation de l'Aimant. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, sont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante-un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue ; de sorte que si l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'est cette division que l'Auteur croit défectueuse.

(k) Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq observations de la hauteur du Soleil nous redressèrent beaucoup. Depuis notre sortie de la Manche, nous nous trouvions presque toujours moins avant, que notre estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la Ligne de *Lock*, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que quarante-un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François ; en quoi ils se trompent lourdement, si un degré est 57060 toises, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont mesuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, suivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de *Lock* devoit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente se-

con-

FREZIER.
1712.

d'avoir été capable de porter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, „ sans avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en „ Mer; & d'avoir forcé les vieux Marins de convenir, qu'avec un peu de „ connoissance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinaire- „ ment par pure routine, sans être capables de rendre aucune raison Geo- „ métrique de leurs pratiques les plus simples”.

Il passe aux
Iles du Cap-
Verd.

A vingt-un degrés vingt-une minutes de Latitude, & vingt-un degrés trente-neuf minutes de Longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de fonde, ne donnèrent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (1). On se proposoit de prendre des rafraîchissemens, aux Iles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut successivement la vûe de celles de *Saint Nicolas*, de *Sainte Lucie*, & de *Saint Vincent*; mais sans autre règle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre dessinées. Cependant, celle de *Saint Vincent* s'annonce elle-même, par une terre basse, qui s'allonge au pied des hautes montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle *Saint Antoine*, & par un petit rocher de la forme d'un pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux cables de terre. Ce petit rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept brasses d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la montagne du Nord-Est (m).

Entrée de
la Rade de
l'Isle de Saint
Vincent.

Observa-
tions sur cet-
te Isle.

L'ISLE de *Saint Vincent* offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année, dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entièrement desséché. On ne trouva, dans les Cantons voisins, que des Mares d'eau salée; & pour Habitations, quelques cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quelques sacs de peau, & des écailles de tortues, qui servoient de sièges, & de réservoirs pour garder de l'eau. Les Insulaires avoient abandonné leurs demeures, dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage. On en vit deux ou trois, tout-à-fait nuds, qui se réfugièrent dans les bois, à l'approche des François. A force

condes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les mœurs étant trop courts, je ne m'étonnois pas que nous fissions moins de chemin, en effet, que par notre estime. Nous en devons faire $\frac{1}{2}$ & $\frac{1}{16}$, c'est à-dire, environ $\frac{1}{2}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée, le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues, depuis la dernière observation, il trouva huit lieues $\frac{1}{2}$ de trop à l'estime, & que d'autres en trouvoient davantage: mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'in-

certitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la manière de le jeter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chute des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajouter. Pag. 6 & 7.

(1) Pag. 8.

(m) Pag. 9.

force de recherches, on découvrit, à la Pointe du Sud de la Baye, un petit filet d'eau, qui couloit des terres escarpées au bord de la Mer: mais ce ne fut qu'en creusant, pour faciliter son cours, qu'on parvint à faire la provision du Vaisseau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans sa fraîcheur; & dans l'espace de sept ou huit jours elle devint si puante, que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il est plus aisé de faire du bois, d'une espèce de tamarins, qui ne sont pas éloignés de la Mer. La pêche est aussi fort abondante dans la Baye. Elle est garnie de pierres, qui ne permettent de jeter la seine que dans une Anse, entre deux petits Caps, vers l'Est-Sud-Est: mais on se dédommage avec l'hameçon, qui fait prendre des moules, des poulets d'eau, des machorans, des sardines, des grondeurs, des becunes à dent blanche, & d'une espèce qui ont la queue d'un rat, & des taches rondes par tout le corps. D'autres Observations de l'Auteur ont déjà paru, au troisième Tome de ce Recueil, dans la Description des Îles du Cap-Verd.

DE ces Îles, après avoir continué la navigation jusqu'à quarante minutes de Latitude du Nord, & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris, on changea de route, pour éviter de s'abattre trop vers la Côte du Bresil, où les Courans portent au Nord-Ouest. On passa la Ligne, au trois cens cinquante-cinquième degré de Tenerife. Les calmcs retardèrent le Vaisseau; mais ils firent place à des fraîcheurs variables, à des pluies, à des tems couverts, parmi lesquels on parvint entre les vingt-un & vingt-deux degrés de Latitude, & trente-quatre ou trente-cinq de Longitude, où l'on ne se crut pas loin de l'Île de l'Ascension, parcequ'on aperçut quantité d'oiseaux. Mais on n'eut pas la vue de cette Île, ni de celle de la Trinité, dont on se croyoit assez proche, suivant le témoignage de quelques Cartes, vers les vingt-cinq degrés & demi de Latitude; & trois jours après, à l'aide d'un vent frais, on arriva, précisément avec l'estime (n), à l'Île de Sainte Catherine.

FRANZ.
1712.

Route jusqu'à l'Île Sainte Catherine, au Bresil.

Remarque sur l'estime.

CE

(n) L'Auteur en donne un détail instructif. „ Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'estime, dit-il, nous précéda un peu; & le jour suivant, nous la précédâmes: mais, le 26 de Février, après avoir pris hauteur par les six degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique deux jours auparavant, nous eussions observé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua tous les jours du même côté, avec ces marques de Courans, que nous appellons *Lits de mares*, jusques vers les neuf degrés Sud, de cinq à six minutes, suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la Ligne de Lock. Depuis les neuf jusqu'aux treize degrés, l'erreur étoit moindre que depuis les treize aux vingt-sept; & la différence étoit d'autant plus considérable,

„ que nous approchions de Terre; de sorte „ qu'un jour, il se trouva que nous avions „ fait vingt-cinq lieues, lorsque l'estime n'en „ donnoit que seize.”

Il paroît évident, à l'Auteur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portent au Sud. Que ce soit directement, au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse savoir positivement: mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud-Sud-Ouest, parcequ'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Bresil. Cette expérience, dit-il, réduite à peu d'étendue la remarque de *Hogt*, qui, dans son *Fiambeau de Mer*, observe, que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Bresil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant

XXV. Part.

I i

FREZIER.

1712.

Île de Gal
& ses appro-
ches.

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la Terre (e), on reconnut bien-tôt l'Île de Gal par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelques petits Îlots qui l'environnent. On l'avoit alors à l'Ouest-Quart-de-Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Île, au Sud-Quart-de-Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Île Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés trente-deux minutes de Latitude Australe (p).

Anse d'Ara-
matiba.

L'AUTEUR, nommé avec d'autres Officiers pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'*Arazatiba*, qui est en Terre-ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Île, découvrit d'abord une Aiguade, fort commode, à un quart de lieue du Navire, Est-Sud-Est. Il pénétra plus loin vers une petite Langue de terre, où il trouva, dans une maison abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris

rant du Sud s'enfuyant; ou si cette remarque est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas régulière pour celle du Sud, depuis les dix degrés de Latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils s'approcheroient de la Côte du Brésil les Navires qui viennent de la Mer du Sud; & que l'expérience faisant voir, au contraire, que depuis les Îles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterrage de cette Côte, ou de l'Île *Fernando Noronha*, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond; 1°. que les Courans, qui prolongent la Côte du Brésil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Îles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2°. Ces erreurs viennent des Cartes marines, particulièrement de celles de *Pieter Goos* dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'aperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterrages du Brésil, en venant de l'Europe, parcequ'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on

trouve si bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux.

Quoiqu'il en soit, il est très-vrai, conclut-il, que depuis l'Île Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'estime, quoiqu'on eût pris hauteur presque tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arrivèrent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, positivement avec leurs points sur la Carte de *Pieter Goos*, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inférer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, dit-il, à la plupart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. *Page 16 & précédentes.*

(e) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de Terre, on fonda vers le soir, & la sonde donna quatre-vingt-dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

(p) Une lieue & demie plus à l'Ouest, ils trouverent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillèrent entre l'Île Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Île de Gal au Nord-Est-Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux Pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la Pointe de la Terre-ferme au Nord-Quart-de-Nord-Est. *Page 17.*

pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déjà informés de la Prise de *Rio de Janeiro*, que M. de *Guay-Trouin* avoit rançonné depuis peu, pour vanger l'insulte que les Portugais avoient faite à quelques François Prisonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaisseau de France leur causa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déjà sauvées dans les montagnes. Cependant trois hommes, s'avancant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaisseau des vivres & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur, à la seule condition qu'on ne leur fit aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commission, passèrent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toises, & fermé par l'Isle & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouvèrent que deux brasses & demie d'eau. De part & d'autre ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne cessent pas de sonder, n'avoit nulle part assez d'eau pour un Navire de six canons. Ils côtoyèrent plusieurs belles Anses de l'Isle; mais, arrêtés par les ténèbres, ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse, où ils trouvèrent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passèrent la nuit, en garde contre les tygres, dont les bois sont remplis, & dont ils avoient vu des vestiges récents sur le sable. A la pointe du jour, ils pénétrèrent une demie lieue plus loin, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre, dans la Baye d'*Arazatiba*. Un d'entr'eux, qui avoit relâché, deux ans auparavant, dans le même lieu, avec M. *Chabert*, fit remarquer aux autres une Langue de terre basse, où l'on trouve quantité de bœufs sauvages: mais, quelque besoin qu'ils en eussent, ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette chasse. On ne trouve pas de bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud, si les Navires y étoient en sûreté; mais dans les vents d'Est, d'Est-Sud-Est, & de Sud-Est, on y est toujours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes, à l'Ouest de la Pointe du Sud. On trouve, dans une Anse qui est à l'Est de l'Islet *Fleuri*, de très-bonne eau & de petites huîtres vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouvèrent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'oranges douces, de citrons, & de grosses limes, dont ils chargèrent leur Canot. Vis-à-vis de la dernière Anse est un Islet, derrière lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeiro.

EN arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouvèrent Emmanuel *Mansa*, Gouverneur de Sainte Catherine, avec quelques Portugais, qui avoient apporté des rafraîchissemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inspirèrent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de poules, de tabac & de fruits. Ils promirent des bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (q), & la saison paroissant déjà fort avancée

FABRIER.
1712.

Observations de l'Auteur sur l'Isle Sainte Catherine.

Rafraîchissemens de l'Isle.

(q) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissent

FREZIER.
1712.

Oiseaux du
Cap Blanc.

cée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en Hyver, on prit le parti de mettre à la voile, le Dimanche 10 d'Avril: cependant le tems fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12; & ce délai produisit de nouvelles observations (r).

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette Latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six degrés (s), on vit quantité de baleines & de nouveaux oiseaux, semblables à des pigeons, d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir, qui leur a fait donner, par les François, le nom de *Daniers*, & celui de *Pardela*, par les Espagnols. Ils ont le bec long, un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en salbala de petit deuil.

Comme on étoit toujours en garde contre les Courans, & contre les erreurs des Cartes Hollandoises, qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest, on commença les sondes au quarante-troisième degré trente minutes de Latitude, & suivant l'estime de l'Auteur, à cinquante-deux degrés trente-trois minutes de Longitude. On ne trouva point de fond à cette hauteur; mais à quarante-six degrés cinquante minutes, & cinquante-huit degrés huit minutes de Longitude (t), on trouva quatre-vingt-cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varièrent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante-dix & soixante-six, en suivant toujours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud, ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement à la Côte. La nuit du 5 au 6 de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vue de la Mer, qu'on trouva fort changée. Vers le

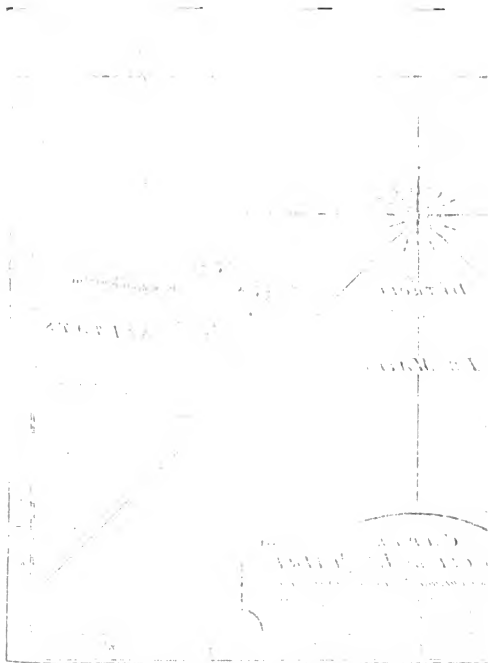
rirent des bœufs. Près de-là est le Port de *Guarupa*, où l'on est à l'abri de toutes fortes de vents; mais il est difficile à connaître, parcequ'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. *Page. 26.*

(r) En courant plusieurs bordés vers l'Isle & la Terre-ferme, la sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes fortes de vents, & une petite Rivière de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillent près du premier Ilot, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'*Islet aux Perroquets*. On reconnut aussi, en louvoyant, une grande Anse nommée *Toujou-gus*, dans laquelle se décharge une grande Rivière. L'entrée de l'Anse paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. *Page. 27.* M. Frezier donne une

courte Description de Sainte Catherine, & de ses productions.

(s) Voyez, ci-dessous, le Journal d'Anson.

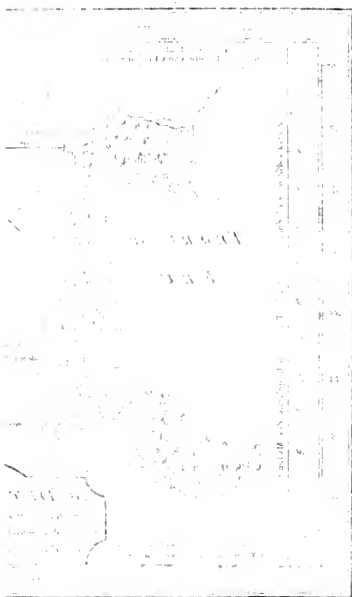
(t) On se croyoit alors à cinquante-un lieues du Cap Blanc, sur une Carte manuscrite, c'est-à-dire, par les trois cens vingt-un degrés cinquante-deux minutes du Méridien de l'Isle de Fer, ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Tenerife: ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres sondes de quelques Navires, qui avoient eu connoissance de ce Cap; d'où l'on peut conclure, que sans faire attention à sa Longitude absolue, il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet, on a remarqué que la Côte *déserte*, ou des *Paragons*, ne court pas Sud-Ouest, & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Ouest-Quart-de-Sud, & Sud-Sud-Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en danger. *Page. 28.*



TRAVERSATA M. A. R. P.
 della Nuova... di...



KART VAN DE
Geboorte van de Duitse
2



le soir, on eut celle d'une Terre basse & de cinq ou six Mondrains, que quelques-uns prirent pour le *Cap des Vierges* (v), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes: mais ce sentiment étoit démenti par la dernière observation de Latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Esprit de la Terre de feu. On jeta la sonde, qui donna trente-six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

Le lendemain 7, on vit distinctement la Terre de feu, qu'on prit le parti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la Mer. Les bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette première Côte, on voit de hautes montagnes, presque toujours couvertes de neige (x). Après avoir suivi la Terre de feu jusqu'à cinq ou six lieues du Déroit de la Maire, on mit à la cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de cours, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportoit la neige & les frimats, des montagnes avancées dans les Terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (y).

Le Dimanche, 8 de May, on fit voile pour chercher le Déroit de la Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés *les Trois Frères*. Ils sont contigus entr'eux, dans la Terre de feu; & par-dessus, on découvre une haute Montagne en pain de sucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Est des Mondrains, on voit le Cap *Saint Vincent*, dont la terre est fort basse; ensuite un petit Cap, qui n'est pas plus haut, & qui se nomme *Cap de Saint Diego* (z). En arrivant au Nord-Nord-Est & Nord de ces petits Caps, on s'aperçoit, à mesure qu'on en approche, que le Déroit de la Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu-à-peu, jusqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Est du premier, on en voit toute l'ouverture: remarque dont l'Auteur fait sentir la nécessité, pour s'assurer du Déroit, par l'exemple de plusieurs Vaisseaux, qui se sont crus dans le Passage, quoiqu'ils fussent à l'Est de la Terre des Etats, & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompés, dit-il, par des Mondrains semblables aux trois Frères, & par quelques Anses semblables à celles de la Terre de feu.

FREZIER.
1712.

Terre de
feu & ses ap-
parances.

Approcher
du Déroit de
la Maire.

A

(v) La plupart des Hollandois & les Anglois le nomment, *Cap de la Vierge Marie*.

(x) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Déroit de Magellan, à celui de la Maire, en corrigeant un demi rhumb ou vingt-trois degrés de variation Nord-Est. Pag. 29.

(y) Ce qui n'est guères vraisemblable,

suivant l'Auteur, à cause du gisement de la Côte opposée. *Ibidem*.

(z) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui, auquel on a donné ce nom, est celui de Saint Diego; fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles, fort anciennes, & peut-être tirées de la découverte des *Nodales*. Pag. 30.

FARRER.
1712.

A l'Est du Cap Saint Vincent, on trouva une marée forte & rapide. Mais comme on n'ignoroit pas que son cours est de six heures, ou six heures & demie, on avoit pris le tems favorable, & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureusement, avec le flot qui porte rapidement au Sud, & se partage en deux Courans, dont l'un suit le Détroit, qui n'est large que de six à sept lieues, & l'autre se jette à l'Est le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

VERS le milieu du Détroit, on apperçoit le Port *Maurice*, petite Anse d'une demie lieue de large, au fond de laquelle, du côté du Nord, est une petite Rivière, où l'on peut faire aisément de l'eau & du bois. A côté de ce Port, ou de cette Anse, un quart de lieue plus au Sud, on trouve une Baye, d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée, que les uns prennent pour le Port de *Bon-Succès*, d'autres pour la Baye *Valentin*, & qui offre aussi de l'eau & du bois (a). Il semble, observe l'Auteur, que le Port de Bon-Succès devoit être la première Anse qu'on trouve en sortant, après avoir doublé le Cap Gonzalez, ou de Bon-Succès. Le nom seul paroît décider de la position de ces deux Bayes, parce que les *Nodales*, qui découvrirent celle-ci, devoient regarder effectivement comme un heureux succès d'avoir passé le Détroit, & de rencontrer une fort bonne Baye, où ils pouvoient mouiller en sûreté. Les Sauvages n'y sont pas ennemis des Etrangers (b). Ils sont nus, quoique le Pays soit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'oiseau à la ceinture; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelque bête fauve, comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils sont presque aussi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît si fort, qu'un d'entr'eux, voyant un bonnet de cette couleur sur la tête d'un Officier, eut la hardiesse de le prendre & de le mettre sous son bras. Un autre, voyant la crête rouge de quelques poulets du Vaifseau, la leur arracha pour l'emporter. Ils paroissent mieux faits & plus robustes qu'on n'est au Chili. Leurs femmes sont aussi plus belles, & leurs Pirogues d'écorce d'arbre sont cousues avec beaucoup d'art.

Port de Bon-
Succès, ou
Baye Valen-
tin.

Portrait des
Habitans.

Dangers
des deux
Vaiffeaux
François.

ON trouva la marée contraire, à l'Est de la Baye Valentin; & les raffales devenant fort violentes, il fallut forcer de voiles pour doubler le Cap *Saint Barthelemi*, qui est le plus Sud de la Terre des Etats. On le doubla heureusement, & vers la nuit, on l'avoit laissé à deux lieues au Nord-Ouest; mais le tems, qui devenoit impétueux, força de mettre à la cape, avec une inquiétude, qui devoit être terrible, si proche de Terre & vers le tems des ténèbres. „ Les Cartes, dit l'Auteur, nous menaçoient d'une perte „ inévitable; mais heureusement pour nous, la Terre des Etats, du côté du „ Sud, ne git pas Est-Sud-Est, & Ouest-Nord-Ouest, comme elles la mar- „ quent. Elle ne court qu'Est & Ouest, & prend même un peu du Nord, „ près du Cap Saint Barthelemi, comme on l'avoit remarqué avant la nuit. „ Suiv-

(a) L'Auteur ajoute; & même d'un bois blanc & léger, dont on pourroit faire des mâts de hune.

(b) Ce récit porte sur le témoignage de

deux autres Vaiffeaux François; la *Reine d'Espagne*, qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712, & le *Saint Jean Baptiste*, de Saint Malo, en 1713,

„ Suivant les Cartes , nous devons dériver à l'Est-Quart-de-Sud-Est , & nous ne pouvions éviter de périr (c) ”.

FREZIER.
1712.

LA joye des deux Vaisseaux François fut extrême, de se revoir le lendemain, dans un calme, qui suivit cette horrible tempête, & qui leur donna le tems de se remettre en état de souffrir les coups de Mer. Ils regagnèrent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi jusqu'au cinquante-septième, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Est, & presque point de beaux jours, mais un tems variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Ouest, excepté depuis le vingt-sixième degré jusqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord-Nord-Est les tira d'un parage où ils avoient vu le péril de fort près. Le 17 de May (d) on courut pendant la nuit au Sud-Est-Quart-de-Sud, avec le vent au Sud-Ouest, dans la crainte de rencontrer les Îles *Barnevelt*, que quelques-uns placent à cinquante-sept degrés de Latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Est-Ouest.

On se croyoit à cinquante-sept degrés & demi de Latitude, & à soixante-neuf ou soixante-dix de Longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plupart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouvèrent si redoutable en parlèrent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupière. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vu un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamètre, qui s'étoit dissipé entre les haubans du grand hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête. Cependant les trois jours suivans n'apportèrent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix degrés, on commençoit à se flatter d'être bien-tôt hors de ces affreux parages: mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest-Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la vergue de mizaine, le mât de perroquet de fougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ses peines. „ Il sentit un mortel chagrin de s'être exposé à de si rudes incom-

Météore
extraordinaire.

Tempête
furieuse.

Regrets de
l'Auteur.

„ mo-

(c) On pourroit répondre, observe l'Auteur, „ que le même Courant, qui nous jette „ toît le long de la Côte des États, a pu „ nous empêcher de dériver autant au Nord- „ Est, que nous l'eussions fait ailleurs, par- „ coqu'il devoit courir, comme la Côte, „ près de Terre, & nous en tenir à même „ distance. Ce sentiment seroit probable, si „ d'autres Navires n'avoient reconnu mieux „ que nous ce gisement. Au reste, il est „ évident que nous dérivâmes beaucoup à „ l'Est. Car, sur les neuf heures du matin,

„ le tems s'étant un peu éclairci, nous ne „ vîmes plus de Terre, quoique nous n'en „ dûssions être qu'à deux lieues au Sud, ou „ au Sud-Est, tout au plus, si elle a treize „ ou quatorze lieues de long, depuis le Dé- „ troit, comme l'assurent ceux qui l'ont co- „ toyée ”. *Page 33.*

(d) Le second Vaisseau avoit disparu le 14, à cinquante-huit degrés cinq minutes de Latitude, & soixante-quatre ou soixante-un de Longitude. On ne le revit qu'au Port de la Conception.

FREZIER.
1712.

„ modités; touché des maux présens, épouvanté de l'avenir, si son Vaif-
 „ seau, comme plusieurs autres, étoit contraint d'aller passer l'Hyver à la
 „ Plata, Rivière terrible par la mauvaïse tenue du fond, par les coups de
 „ vent, les bancs de sable, & les naufrages, dont plusieurs Officiers du
 „ bord avoient été témoins. Je comparois, dit-il, la vie tranquille des
 „ plus misérables à Terre, avec celle d'un honnête homme sur Mer, dans
 „ un tems d'orage; les beaux jours qu'on goûte en Europe au mois de May,
 „ avec ces jours obscurs qui ne duroient que six heures & ne nous éclairaient
 „ guères plus qu'une belle nuit, &c. ". Cette tempête dura vingt-quatre
 heures. A cinquante-un degrés de Latitude, & quatre-vingt-quatre, ou
 quatre-vingt-deux de Longitude, suivant l'estime, on fut en état de se ser-
 vir des vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest, qui sont les plus fréquens;
 & quelques changemens, qui succédèrent, pendant les jours suivans, n'em-
 pêchèrent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de Latitude,
 où l'on fut surpris d'apercevoir la Terre, de cinquante lieues plutôt qu'on
 ne s'y étoit attendu. On avoit suivi une Carte manuscrite de Saint Malo,
 qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoises jusq'au Déroit de
 le Maire. Celle de Pieter Goffe reculoit la Côte des Patagons de quarante
 lieues trop à l'Ouest, par rapport au Bresil. Cependant, suivant sa Longi-
 tude, on atterroit fort juste (e). L'Auteur en prend occasion de faire ici
 quelques nouvelles remarques sur l'estime (f), qui lui font conjecturer, qu'il

Vûe de la
Terre.

Remarques
sur l'estime.

(e) Pag. 35 & précédentes.

(f) Il observe que les Cartes manuscrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Déroit de le Maire, sur les Journaux des Vaisseaux de Saint Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud; Journaux qui s'accordent tous assez bien sur la Longitude de l'un & de l'autre. Mais il doute que cet accord général puisse faire une opinion certaine, parcequ'on s'aperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxième au trente-cinquième degré de Latitude, son Vaisseau avançoit un peu moins que l'estime; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Loek; mais, au contraire, depuis le 37 jusqu'au 41, il avançoit plus au Sud, de six à sept lieues, sur cinquante; & trois jours après, de seize lieues & demie sur soixante-dix d'estime; c'est-à-dire, d'environ un quart. Ensuite, ce compte alloit en diminuant; de sorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très-bien avec l'estime, jusqu'au Déroit de le Maire, dont la Longitude fut trouvée de soixante-un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cens dix-huit degrés vingt-cinq minutes de l'île de Fer, ou trois cens seize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Tenerife. Depuis-là, l'Auteur doute que les Cartes

ayent pû être corrigées, avec raison, pour la Longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chilý; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire, à l'Est, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Ouest. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Déroit au Cap de Horn, tandis que les manuscrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien sûr à l'Auteur, c'est qu'il n'est que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante-six degrés de Latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes marines imprimées, il soit par les 57½, ou 58. Pour la distance de ce Cap à la Côte du Chilý, elle est encore peu connue, parcequ'il y a peu de Navires qui aient rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y exposer; car les vents y sont dangereux, du Sud-Sud-Ouest à l'Ouest. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit se sauver dans le Déroit de Magellan.

Suivant le Père Feuillée, qui met la Conjecture par les soixante-quinze degrés trente-deux minutes trente secondes de Longitude; c'est-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Ouest, que les Cartes manuscrites réformées; & supposant celle du Déroit de le Maire, telle qu'on

Y

ya deux Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Ouest, & depuis le Détroit, au Sud-Est & à l'Est-Sud-Est, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, ensuite par la nouvelle Terre des Isles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit suivre à-peu-près le gisement de la Terre de Feu, depuis le Cap Pillar jusqu'au Cap de Horn, & de-là se tourner vers l'Est & l'Est-Nord-Est, le long des Isles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chili; & l'expérience le prouve aussi. Enfin, sans vouloir déterminer la direction particulière des Courans, qui peut varier par des causes particulières, il assure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Est. La Marie se trouva sur l'Isle *Diego Ramirez*, non-seulement lorsqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, sur le témoignage de la Carte de Pieter Goos, où elle est reculée de trente lieues à l'Ouest, plus qu'elle n'est dans les Cartes manuscrites, mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrés plus Sud.

Pour conclusion, l'Auteur conseille, à un Navigateur, qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Est, de prendre toujours du Sud & de l'Ouest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin; soit parceque les vents règnent toujours du côté de l'Ouest, soit pour se précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il est arrivé à plusieurs Navires, qui se sont trouvés à terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de-là, dit-il, est venue sans doute l'erreur des Cartes Hollandoises qui mettent la moitié trop de distance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

La Terre qu'on avoit aperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de *Vallena*, parcequ'il s'en offroit une autre à l'Est, qui pouvoit être celle de *Saint Marcel*. Trois ou quatre Îlots, qu'on laissoit au Sud-Sud-Est, derrière le Vaisseau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Espagnols *Farellones de Carelmapu*, dont on n'avoit passé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obscure. Le soir, on vit une

FREZIER.

1712.

Deux Courans, dont la connoissance est nécessaire.

Avis pour doubler le Cap de Horn.

qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Est que les Cartes de Pieter Goos, l'erreur du Vaisseau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la possibilité, par un détail d'observations, qui font concevoir comment son Vaisseau avoit pu dériver depuis qu'il étoit sorti du Détroit. *Page 37 & 38.*

Naa. Ce Vaisseau dériva considérablement à l'Est, la nuit qu'il sortit du Détroit, non seulement parceque M. Frezier n'eut point de connoissance de terre le lendemain, mais encore parcequ'il se trouva huit minutes plus

Nord sur dix ou douze lieues d'estime. Deux jours après, par les cinquante-sept degrés vingt-six minutes de Latitude, il se trouva, au contraire vingt-deux minutes plus Sud sur soixante-dix lieues. Les Courans ne furent point sensibles pendant sept jours. L'Auteur ne put faire aucune observation pendant que son Vaisseau courut environ quatre-vingt lieues majeures en Longitude. Arrivé au cinquante-neuvième degré vingt minutes, il ne trouva aucune différence. Mais ayant été huit jours sans voir le Soleil, il se trouva vingt-sept minutes plus Sud que l'estime. *Page 72. R. d. E.*

XV. Part.

Kk

FREZIER.
1712.

On remet
ailleurs les
observations
de l'Auteur.
sur le Chily &
le Perou.

1713.

Remarques
sur les Cour-
rans & les
Vents.

autre Pointe au Sud-Est-Quart-d'Est, & une troisième au Nord-Est-Quart-de-Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Rivière de Baldivia commence à se former.

Le récit des courses de l'Auteur, sur les Côtes du Chily & du Perou, & ses remarques sur ces deux Contrées, sur leurs Productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieusement réservés pour enrichir les Descriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le dessein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de le Maire, suivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reste qu'à représenter M. Frezier & ses observations dans son retour en Europe.

Le Lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, sur un Vaisseau de Marfeille, nommé la *Mariane*, qui devoit passer à la Conception pour y prendre des vivres, parcequ'ils y sont, non-seulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 25, après avoir fait route, pendant quatre jours, sans observer la Latitude, il se trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud que l'estime, par les dix-sept; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux, sortis du même Port après lui, tombèrent dans la même erreur. Ses raisonnemens, sur une méprise si prompte, ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire, que la Mer du Perou.

ON conçoit facilement, dit-il, la raison de ces Courans, dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Perou, la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continu, du même côté, ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon: il faut donc qu'au large, les eaux fluent au Sud, pour succéder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate, dans son Histoire de la Conquête du Perou, attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Ouest, qui règnent le long de la Côte pendant toute l'année: il ajoute que les eaux de la Mer du Nord, passent avec impétuosité par le Détroit de Magellan, pousent celles de la Côte du Perou, vers le Nord, suivant son gisement. Cette dernière idée, conçue dans un tems où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand Passage au-delà de la Terre de Feu, n'auroit pas été sans vraisemblance, si l'on observoit le même Courant dans la partie du Sud du Chily. Mais le tems a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vue de Terre, suivant les meilleurs Journaux (g).

Les vents ordinaires, qui règnent depuis l'Est-Sud-Est, accompagnèrent la *Mariane* jusqu'au trente-septième degré de Latitude, & l'obligèrent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changèrent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des

des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la Navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parcequ'ils n'avoient qu'à la faveur de quelques petits Nords, & des fraîcheurs qui viennent de Terre, la nuit & une partie du matin (b). Il en faut conclure, que ce n'est pas une ignorance indifférente, que celle de la Physique, dans un homme de Mer. Le seul raisonnement auroit pu conduire à cette découverte, qui n'est peut-être due qu'au hazard.

FRÉZIER,
1713.

Réflexions
qui les con-
firmant.

CETTE remarque est accompagnée de plusieurs réflexions. Le flux, suivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Est, dans la Zone torride sur Mer, & non pas sur Terre, où ces vents ne sont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air, qui vient aussi de la Mer; & par conséquent, au-delà de cette Zone, l'air doit flotter en sens contraire. Ainsi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la Terre, qui court à-peu-près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan jusqu'au dix-huitième degré de Latitude Australe. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Est dans les vastes Mers, le long de la Zone torride, c'est constamment une suite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parceque cette Zone, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, est emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles, & comme la Terre a plus de masse, elle doit avoir aussi plus de vitesse que l'Atmosphère de l'air qui l'environne. On doit donc sentir de la résistance, comme si l'air fluoit sur un corps immobile. Cette résistance fait le vent sur Mer, & non pas sur Terre, parceque l'inégalité de sa surface, mêlée de cavités renfermées entre les montagnes, emporte la partie la plus basse de l'air que nous respirons.

L'EXPÉRIENCE, ajoute M. Frezier, prouve toutes les circonstances de ce raisonnement. La Mer du Sud étant la plus vaste, c'est aussi dans cette Mer que les vents sont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Perou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Est. Dans la Mer des Indes, on les trouve de même, avec d'autres vents d'une direction opposée; c'est-à-dire, des vents d'Ouest plus au Nord, ou plus au Sud, suivant que la disposition des terres les rejette, & suivant la saison. Enfin, il lui paroît encore évident qu'entre les vents opposés, il doit y avoir des calmes & des irrégularités, causées par les tourbillons d'air qui se choquent; ce qu'il éprouva aussi par les trente degrés du Sud (i).

[Le tems devenu calme, on atterra précisément à la Pointe de Labapie, suivant l'estime, en se servant de la Carte manuscrite, dont on a parlé, sans avoir égard à sa Longitude, mais seulement à la différence du Méridien de Lima, en transposant parallèlement toute la Côte à l'Ouest, selon l'observation de Don Pedro Peralta, plus Occidentale d'un degré quarante-cinq minutes, que celle qui étoit marquée dans la Connoissance des Tems de Paris, 1712. Le Sieur François, demeurant à Lima, qui l'a observé séparément & avec Peral-

ta

(b) Pag. 252.

(i) Pag. 254 & précédentes.

FREZIER.
1713.

ta, par les Eclipses des Satellites de Jupiter, la mettoit encore trente minutes plus à l'Ouest, c'est-à-dire, par quatre-vingt degrés quinze minutes de différence du Méridien de Paris, suivant les Cartes de M. Cassini. Mais le Père Feuillée, sur une Observation du Sr. Durand, ne la met que par soixante-dix-neuf degrés neuf minutes trente secondes.

Erreur des
Cartes.

Ceux qui s'étoient servis des Cartes gravées de Pieter Goos, van Keulen, & Edmond Halley, ont navigé dans les Terres, soixante-dix, quatre-vingt, & même cent lieues sur celles de ce dernier, qui sont les plus mauvaises pour la Mer du Sud. Tous les Vaisseaux François, qui remontent de Callao à la Conception, trouvent les mêmes erreurs. Il faut donc conclure qu'elle est environ cinq degrés plus à l'Est que Lima. Aussi l'Auteur avoit-il estimé, que sa Longitude devoit être d'environ soixante-quinze degrés quinze minutes de différence Occidentale du Méridien de Paris, & de trois cent trois degrés cinquante-une minutes de Tenerife. Cette estime avoit été confirmée par le gisement de la Côte, très-connu en plusieurs endroits. Mais il la trouva rectifiée à son retour, par l'Observation du Père Feuillée, qui met la Conception par le soixante-cinquième degré trente-deux minutes (k).]

1714.

APRÈS avoir passé trois mois à la Conception, il sortit de ce Port du Chily (l) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnèrent, le 12 de Mars, & lui laissèrent le regret de les avoir suivis jusqu'à la Latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorsqu'il auroit pu passer quarante lieues plus au Nord, & raccourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de rigoureux climats, où la fatigue est toujours inséparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on aperçut, de la *Mariane*, à trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Ile inconnue; mais le tems étant devenu plus clair, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit, en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pièces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est du Monde, on en vit un autre Banc, à la distance de cinq quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrémité dans la brume. On en fut heureusement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vue. Quoique tous ces parages, observe l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule *Assomption*, commandée par *Paré*, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Est-Nord-Est, n'aperçurent pas celle que la *Mariane* avoit vue: mais ils en trouvèrent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'est

Glaces qui
n'avoient pas
encore été ap-
perçues.

Conjecture
sur leur for-
mation.

(k) Pag. 403.

(l) A trente-six degrés quarante-trois minutes de Latitude du Sud.

h avertissement pour ceux qui entreprennent de passer le Cap de Horn en Hyver: quoique peut-être aussi la plus dangereuse saison soit l'Automne, parcequ'alors les glaces se rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Été. Comme elles sont fort épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Été suivant; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur, dont le reste est dedans.

Ns supprimons aucune remarque, dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai, dit l'Auteur, comme plusieurs le prétendent, que les glaces se forment, en Mer, de l'eau douce qui coule des Terres (m), il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle Austral: mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord, que les soixante-trois degrés de Latitude, du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues, depuis les cinquante-trois de Longitude jusqu'aux quatre-vingt; car cet espace a été parcouru par différens Navires, que les vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud, pour doubler le bout des Terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres Australes, qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes, sont de pures chimères, qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

MAIS, quoiqu'on ait supprimé ces fausses Terres, quelques-uns (n) ont conservé le Détroit de *Brouwers*, qui n'est pas moins imaginaire que ces Terres Australes, sans considérer que de tant de Navires, qui ont passé à l'Est de la Terre des Etats, aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Est, soit à vue de Terre, soit au large, où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé, non plus, les erreurs des Terres connues, qui sont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-sept degrés trente minutes, ou cinquante-huit degrés de Latitude; les uns, à plus de cent vingt lieues, & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire; quoiqu'il ne soit effectivement qu'à la Latitude de cinquante-cinq degrés, quarante-cinq ou cinquante minutes, & à quarante ou cinquante lieues au plus, de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la Longitude, qui n'est pas connue certainement, mais qu'on peut régler à-peu-près sur celle de la Conception, en suivant la plus grande conformité des estimes, depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife, au-lieu de trois cens trois, ou trois cens quatre, comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient aussi la fausseté du gisement de la Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui des Piliers, qui courent ensemble Sud-Est-Quart-d'Est & Nord-Ouest-Quart-d'Ouest, au-lieu qu'ils sont marqués Sud-Est-Quart-de-Sud & Nord-Est-Quart-de-Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Ouest, com-

FAZIER.
1714.

Ce que l'Auteur pense des Terres Australes.

Erreurs des Cartes Marines.

(m) D'autres croient que la neige, qui tombe abondamment pendant les grands froids de ces climats, se gèle en se fondant sur la Mer, & s'accumule ainsi en monceaux de glaces.

Page 504 & 505. R. d. E.

(n) L'Auteur cite de Fer, c'est-à-dire, la Carte de 1700.

FREZIER.
1714.

Explication
d'une Carte
donnée par
l'Auteur.
Nouvelle
découverte.

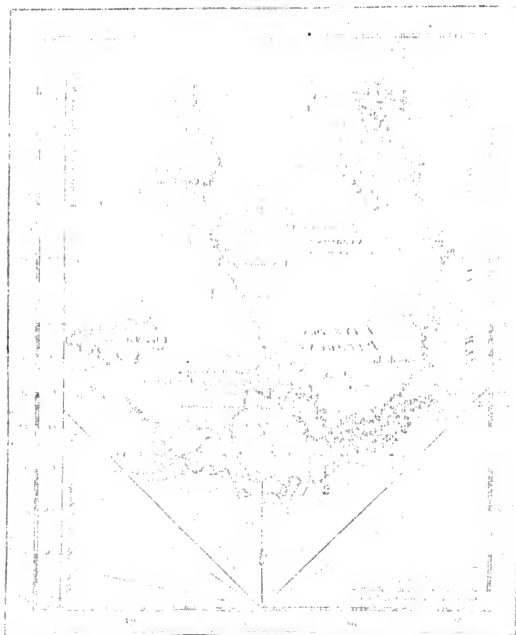
comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme incopnue, dans la plupart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne soit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal gifement.

C'est pour remédier à tous ces défauts, que l'Auteur s'est attaché à recueillir des Mémoires, sur lesquels il a dressé une Carte, qu'on se croit bien autorisé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Passage dans la Terre de Feu, par lequel le hazard fit débouquer, du Détroit de Magellan, le 15 de May 1713, la *Sainte Barbe*, Tartane Françoisse, commandée par *Marcand*. Sur les six heures du matin, elle sortit de la Baye d'Elisabeth, en portant au Sud-Ouest & au Sud-Ouest-Quart-de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Rivière de *Massacre*; & gouvernant au Sud-Ouest, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Est, sur une Isle qu'elle prenoit pour l'Isle *Dauphine*, elle rappea constamment cette Isle. Une heure après l'avoir dépassée, elle se trouva dans un grand Canal, où, du côté Sud, elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Islets, mêlés de Brisans. Alors, se croyant égarée, elle chercha un mouillage, qu'elle trouva dans une petite Baye, sur quatorze brasses d'eau, fond de sable gris & petit gravier blanc. Le 26 de May, après avoir louvoyé pour sortir de cette Baye, qui est ouverte à l'Est-Sud-Est, elle porta successivement au Sud, au Sud-Quart-de-Sud-Ouest, & au Sud-Sud-Ouest. A midi, elle se trouva hors des Terres. Elle prit hauteur, & l'observation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de Latitude; ce qui fut confirmé par celle du lendemain, qui lui donna cinquante-quatre degrés vingt-neuf minutes, à la vûe d'un Islet, situé à l'Est du Monde, & au Sud d'une grande Isle, dont la Pointe du Sud-Est fut nommée *Cap Noir*, parcequ'elle est de cette couleur. L'Islet est un Rocher, de la forme d'une très-haute Tour, à côté duquel en est un autre, plus petit, mais à-peu-près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne sçauroient le manquer, sur des marques si singulières. Il est large d'environ deux lieues. Le fond en est bon, & les plus gros Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa dernière Carte du Chili, sous le nom de *Yalouché*, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bateau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

Isles décou-
vertes par les
Maloins.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Isles nouvelles, à cinquante & un degrés de Latitude, dont la plupart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du *Maurepas* & du *Saint Louis*, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près est le *Saint Jean-Baptiste*, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un Enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Isles basses pres-

qu'à



Il Fondo delle Nazioni Unite è un'organizzazione internazionale che si occupa di aiutare i paesi in via di sviluppo. Il Fondo è stato creato nel 1949 e ha sede a New York. Il Fondo è composto da 193 paesi membri. Il Fondo si occupa di aiutare i paesi in via di sviluppo in vari modi, tra cui: fornire assistenza finanziaria, tecnica e scientifica; organizzare programmi di sviluppo; e promuovere la cooperazione internazionale.

qu'à fleur d'eau. On doit la découverte de cette suite d'Isles à M. Fouquet, de Saint Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de son Armateur (o).

LA partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée *Côte de l'Assomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par *Porée*, de Saint Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Isles; mais diverses raisons (p) ont porté l'Auteur à les joindre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Isles ne soyent celles que le Chevalier *Hawkins* découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés; lorsqu'il fut jeté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, le long de laquelle il fit environ soixante lieues; & la vûe de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres les Isles *Sebald*; parcequ'on s'imaginait que les trois, qui portent ce nom (q) dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hazard, faute d'en connoître mieux le nombre: mais le Vaisseau *l'Incarnation*, commandé par *Brignon*, de Saint Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeyro, & vit effectivement trois petites Isles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le sont dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le tems fût très-clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

ENFIN, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des variations de l'Aiman, dans ces Parages, où sa déclinaison est très-considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvée de vingt-sept degrés, à l'Est des nouvelles Isles (r).

REVE-

(o) Les routes, tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le *Jean-Baptiste*, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(p) 1°. Les Latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption, à l'Est des Isles d'*Anican*. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui ne s'accordent point, & la diversité des estimés est toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la Longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues, Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun

Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Isles nouvelles, dont le tems fera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. *Pag.* 264. 265.

Nota. On doit remarquer, sur la seconde raison, que M. le *Gobien* de *St. Jean* estime que la Côte de l'Assomption est au Sud de l'embouchure de la Rivière de la Plata; ce qui étant pris à la rigueur, ne pourroit l'éloigner, à l'Est, que de deux ou trois degrés, c'est-à-dire d'environ vingt-cinq ou trente lieues. La première fois qu'on vit cette Côte, en venant de l'Isle de Sainte Catherine, on l'estima par trois cens vingt-neuf degrés, & la seconde fois, en venant de la Rivière de la Plata, où les vents contraires avoient obligé de relâcher, après avoir tenté de passer le Cap de Horn, on la jugea par trois cens vingt-deux degrés. *Pag.* 511 & 512. R. d. E.

(q) De celui de *Sebald* de *Weert*, Hollandois.

(r) *Pag.* 266 & précédentes.

FRAZIER.

1714.

Isles d'*Anican*.

Côte de l'Assomption.

Isles *Sebald*.

FAZIER.
1714.
Ile d'Ascen-
sion.

REVENONS, avec M. Frezier, par les trente-cinq degrés de Latitude, & les trente-neuf de Longitude, d'où les vents d'Est le menèrent jusqu'au Tropic du Capricorne. Il y eût quatre jours de calme, & d'une si grosse pluie, que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver, le 8 d'Avril, à la vûe de l'Isle de l'Ascension, où plutôt, de l'Ascension; nom Portugais qu'on lui a conservé, pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension, qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de Latitude, & trente-deux degrés cinq minutes de Longitude, c'est-à-dire, trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (s). Ce n'est proprement qu'un Rocher, d'environ une lieue & demie de long; très-reconnoissable, du côté du Sud & de l'Ouest, par un Piton de forme un peu conique, & presque aussi haut que l'Isle. Du côté de l'Est, elle forme comme deux têtes, qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Islets, dont l'un, qui n'a pas moins d'une demie lieue de long, est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Isle. Ces trois Islets ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer, que l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même; fondés sur ce qu'il est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la dernière dans sa Latitude, sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue, en venant des Indes Orientales, & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley, de l'avoir supprimée dans sa grande Carte, & d'avoir donné le nom de la Trinité, à l'Isle de l'Ascension (t), qu'il place, d'ailleurs, dans sa véritable Latitude (v).

Si elle est la
même que
celle de la
Trinité?

On trouve, dans cette Isle, une belle Cascade, qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre; mais les grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque: encore l'eau, dont la *Mariane* eut peine à faire quelques barriques, se rompit-elle en trois ou quatre jours; ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. [L'Auteur ayant appareillé, le 9 d'Avril, & les calmes l'ayant retenu quelques jours autour de cette Isle, s'aperçut qu'il y avoit des Courans au Nord-Ouest, & au Nord-Nord-Ouest (x).] Il fallut

renon-

(s) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante-quinze degrés quinze minutes de Longitude, qui répondent aux trois cents trois degrés cinq minutes du Méridien de Tenerife, au-lieu de deux cents quatre-vingt-dix-huit degrés, qui est celle des Cartes Hollandaises, trouva cette Isle, suivant son estime, par trente-deux degrés cinq minutes, qui répondent aux trois cents quarante-six degrés quinze minutes.

(t) Le Père Feuillée, dans sa Préface Critique de ses Observations, prend parti pour le sentiment de Halley; mais M. Frezier paroit se confirmer dans le sien, par l'autorité du Routier Portugais de Manuel Pimentel, qui établit assez bien la distinction

des deux Isles. Réponse à la Préface de Feuillée, ubi supra, pag. 45 & 46.

(v) Cette Latitude est de vingt degrés vingt-cinq minutes. L'Auteur ajoute, que charmé d'avoir découvert cette Isle, parcequ'il espéroit y trouver de l'eau, & avec ce secours, continuer sa route, vint mouiller à l'Ouest cinq degrés Nord, ou à l'Ouest-Quart-Nord-Ouest du Monde, sur trente brasses d'eau, foud de sable & de teignant. Mais voulant avoir un meilleur fond, il envoya sa Chaloupe, qui en trouva un à vingt-cinq brasses de gros sable noir, au Nord-Nord-Ouest d'un Islet fendu, plus au Nord. Pag. 516. R. d. E.

(x) Pag. 517.

renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Baye de Tous les Saints. Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de Latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Goos, Robin, van Keulen, & Loots; à-peu-près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de Longitude, de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient réglés sur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six degrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Bresil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils trouvèrent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoute M. Frezier, ont toujours été à-peu-près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Bresil, ou à l'Isle de Fernando Noronho, en revenant de la Mer du Sud.

[L'IGNORANCE de la théorie, qui régnoit parmi les Navigateurs, leur faisoit attribuer cette différence de l'Estime & des Cartes, aux Courans qu'ils disoient porter à l'Est, sans qu'une espèce d'uniformité d'erreur, non-seulement à l'atterrage du Bresil, mais encore à celui de France, leur fit ouvrir les yeux depuis quatorze ans de Navigation continuelle, quoiqu'ils vissent qu'ils trouvoient les Terres du Bresil trop à l'Ouest, & que, reformant leur point sur les Cartes, les Côtes d'Europe étoient trop à l'Est, à-peu-près de la même quantité, qu'ils y avoient rapporté leur estime. En cela ils font voir leur peu de curiosité, & leur négligence à s'instruire. Ils font néanmoins plus excusables que leurs principaux Hydrographes, qui auroient dû profiter des Observations que M. de l'Académie des Sciences ont données dans la Connoissance des Tems. Mais comme ces choses étoient trop au dessus de leur portée, pour les entendre & les savoir réduire au calcul ordinaire des Cartes Hollandoises, dont on a coutume de se servir, ils les ont mal-à-propos négligées, comme des productions de gens de Lettres, qui n'avoient pas d'expérience. C'est sur ce principe qu'un Malouin soutient, que la Côte du Bresil est bien située en Longitude sur ces mêmes Cartes, quoique sur les Observations faites à Olinde & à la Cayenne, il y ait six degrés d'erreur trop à l'Est.

L'AUTEUR s'étant trouvé à environ une lieue de distance de la Côte, qui est mal-saine, le mauvais tems l'obligea de prendre le large pour attendre un tems plus favorable, ce qui le fit regagner au Sud contre les Courans, qui portent sensiblement au Nord-Est, depuis Mars jusqu'en Septembre; saison où les vents de Sud-Est & de Sud-Sud-Est règnent de façon, qu'il faut alors se ranger au Sud, comme le remarque le grand Flambeau de la Mer.

ON attéra enfin, le 26 d'Avril, au vent de *Praya de Zomba*, Terre reconnoissable par une infinité de *Tapions*, ou marques blanches, qui se font voir jusqu'à deux ou trois lieues du Cap de Saint Antoine. L'intervalle que l'ouverture que la Baye de tous les Saints met entre ce Cap & l'Isle *Taporica*, le fait paroître sans suite, lorsqu'on le voit au Nord-Ouest, & ne laisse appercevoir que confusément l'Isle ou la Côte de bas bord. En approchant de Terre on voit, au bout du Cap, le Fort Saint Antoine, au milieu duquel

Frezier,
1714.
Autres er-
reurs des Car-
tes Marines.

FREZIER.
1714.

est une Tour couverte en pointe, qui paroît comme un Pavillon. Au-devant de ce Cap est un Banc de rochers, sur lequel il y a quatre à cinq brasses d'eau de Mer basse; il s'avance environ à trois quarts de lieue au Sud-Ouest.]

Vûe du Pic
des Açores.

LA Description de la Baye de Tous les Saints, & celle de *Saint Salvador*, Capitale du Brésil, dont l'Auteur s'occupa jusqu'au 7 de May, paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit sur la *Mariane*, en compagnie des trois Malouins, qui forcèrent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes, qui la retinrent presque un mois à petites journées, sa navigation fut heureuse jusqu'au Mardi, 10 de Juillet (y), qu'elle eut la vûe du Pic d'une des Isles Açores, à laquelle cette montagne a fait donner le même nom. Il est fait en pain de sucre, & si haut, qu'on peut le découvrir, comme celui de Tenerife, à la distance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues au Sud-Quart-Sud-Est. Trois jours après, on reconnut l'Isle *Saint Michel*, environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Goos approche trop, & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles. On remarqua la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (z), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiser les vivres.

Supplément
à la Description
de l'Isle
Tercere.

Si la Description de l'Isle Tercere a paru, dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'est d'après les observations de Linschoten & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pu donner que les lumières de leur tems, sur des lieux où l'espace de plus d'un siècle doit avoir apporté des changemens considérables. Les remarques de M. Frezier seront un utile Supplément.

CETTE Isle est assez haute. Elle se fait reconnoître, du côté du Sud-Est, par une Langue de terre basse, qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouest, formé par une Langue de terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Ilots taillés à pic, une lieue à l'Est de ce Cap. Trois Brisans à fleur d'eau sont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Est de ces deux Ilots. Les uns & les autres sont mal placés, dans le Flambeau de Mer (a).

Avis pour
le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la *Mariane* mouilla dans la Rade de la Ville d'*Angra*, sur vingt brasses d'eau, fond de sable gris, coquillage pourri & petit

(y) L'Auteur remarque qu'après avoir atteint les quatre degrés Nord, il trouva une grande différence d'avec son estime. Il l'attribua au Courant général du Nord-Ouest, qui s'élève par cette Latitude le long de la Côte du Brésil & de la Guyane. Il commença à trouver par cette Latitude les vents alisés depuis l'Est jusqu'au Nord-Nord-Est, d'assez beau frais, qui le poussèrent jusques par les vingt-six degrés, & le remirent par la Longitude du Cap-Saint-Augustin. Revenu presque un mois par les calmes, dans ces parages, il s'aperçut de quantité de Courans & de Marées, & vit une sorte de goémon en pe-

tits grains comme des groseilles, qu'il croit venir du Détroit de *Babam*, lequel néanmoins étoit éloigné de près de six cents lieues vers l'Ouest. Sa conjecture est fondée sur ce que l'on n'en voit, de cette sorte, ni auprès des Açores, ni auprès des Canaries, qui sont les Terres les plus proches, & que d'ailleurs en allant à l'Ouest, on les trouve en plus grande quantité. Dans cette hypothèse ils seroient apportés par les Courans qui vont à l'Est. Pag. 541 & suivantes. R. d. E.

(z) L'Auteur la nomme *Tercier*.

(a) Pag. 282.

petit corail blanc (b). Elle salua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle se trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de se rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où sont l'Aiguade & le Quai (c).

FREZZER.
1714.

ANGRA est située au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anse, formée par une Langue de terre fort haute, qui se nomme *Mont Bresil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anse. Il est ouvert depuis l'Est jusqu'au Sud-Ouest. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puisse être en sûreté dans toute autre saison que la plus belle partie de l'Été. Il n'y règne alors que de petits vents, depuis l'Ouest au Nord-Nord-Ouest; mais aussi-tôt que l'Hyver commence, on y est exposé à de si rudes tempêtes, que la plus courte ressource est de mettre à la voile, lorsqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais tems. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

Situation
de la Ville
d'Angra.

La haute Montagne se couvre alors & s'obscurcit; & quelques jours auparavant, les oiseaux viennent croasser autour de la Ville (d). Les Navigateurs, qui se trouvent dans la nécessité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaisseaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort *Saint Sebastien*, & se retirent dans la Ville jusqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, sept Bâtimens périrent à la vue d'Angra, sans qu'on pût sauver un seul homme des Equipages qui se trouvoient à bord (e).

QUELQUES mauvais que soit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de soin à le fortifier. Ils ont fait une triple Batterie, presque à fleur d'eau, sur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui est celui de *Saint Antoine*. Elle est continuée ensuite de bonne maçonnerie, le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent sans beaucoup de nécessité; car les rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes. Pour conserver une communication, de la Batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un Boyau, traversé par une petite crevasse, qu'on passe sur un Pont, défendu par deux Redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les Batteries de la Côte se joignent aux dehors de la Citadelle, qui viennent jusqu'au bord de la Mer.

Fortifica-
tions du Port.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Castello de San Juan*, est située au pied du Mont Bresil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps

Citadelle
nommée Cas-
tello de San
Juan.

(b) L'Auteur fait remarquer sa position, comme un Avertissement pour l'éviter, parce que le fond y est mêlé de grosses pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine au Sud-Ouest-Quart-d'Ouest, la Cathédrale au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, les deux Îlots à l'Est-Sud-Est, & le Fort Saint-Sebastien au Nord-Nord-Ouest.

(c) On y avoit le Fort Saint Sebastien, au Sud, ou Est-Quart-d'Ouest, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart-de-Nord-Est, sur treize brasses d'eau, fond de sable noirâtre & vaseux, à distance de Terre d'un bon cable.

(d) Pag. 284.

(e) *Ibidem*.

Frezier.

1714.

Haut Fort.

Jugement
de l'Auteur.Autres Ou-
vrages d'An-
gla.Fort Saint
Sebastien.

de la Place, du côté de l'Ouest, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique sans Fossé, servoient peu, dans un Siège par Terre & par Mer. Un Vaisseau, mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est-Quart-de-Sud, les rendroit presque inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien planté, bien conduit, & bâti de bonne maçonnerie sur un rocher, dans lequel on a creusé un Fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce Fossé, le long de l'Escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par une traverse du même rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la Porte, ces rangs de Puits sont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la Contrescarpe. La profondeur du Fossé, le renfort des Puits, la hauteur des Murailles, & la solidité de leur maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable. Les Espagnols y ont soutenu contre eux trois ans de Siège, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcèrent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (f). M. Frezier ne se forma pas une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit Chemin couvert, aujourd'hui sans Palissade, dont le Glacis, à l'Angle saillant du Bastion, vers la Ville, est si roide, qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau, pour gagner le Fossé à la sape; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée, & que le rocher, au-dessous, paroît fort traitable. Ensuite le Fossé n'est défendu que par trois pièces de canon, parceque les flancs du Bastion sont si petits, qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort, sous le Rampart, est un assez beau Corps-de-Garde & bien vouté, mais que l'Auteur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a, dans le Château, deux belles Citernes; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine, qui est au Mont Bresil, où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort, parceque la Côte de l'Ouest est bordée de Batteries à-peu-près comme celle de l'Est, & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t'il, de ce côté-là, qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est, on voit deux Tours, nommées *Facha*, où l'on entretient sans cesse une Sentinelle, pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Isle, & pour marquer leur nombre, par celui des Pavillons qu'il monte successivement.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matière, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante. On y compte environ vingt pièces de canon; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Le Château de San Juan n'ayant été bâti, par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du

(f) *Ibidem.*

du côté de l'Est, un petit Fort nommé *Saint Sebastien*, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la Terre, avec un petit Fossé; & du côté de la Mer, une Batterie en Angle saillant au-devant de la Courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle-ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du rocher, qui bat très-avantageusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les Batteries, surtout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y compte plus de deux cens pièces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoye de France. Aussi paroissent-ils fort misérables; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit, lorsqu'ils s'assemblerent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint Georges (g).

FRAZZER.
1714.

Artillerie &
Garde de la
Place.

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors, que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corridors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathédrale, qui se nomme, en langage du Pays, la *Sé*, ou *San-Salvador*. Les plus belles du second ordre sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'élève au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (b). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée régulièrement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines, qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plupart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Forte des Moimbor*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parcequ'il sert aujourd'hui de Magasin à poudre. C'est un quarré de maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville, & le mélange de Terre, de Mer, d'Edifices & de Verdure, forme une Perspective fort riante.

Description
de la Ville
d'Angra.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs sans enceinte, & sans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par Terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en sont à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus re-

Elle peut
être attaquée
par Terre.

com-

(g) Pag. 287.

(b) Pag. 289.

FREZIER.
1714.

Observa-
tions sur les
Basses de cet-
te Mer.

Témoigna-
ge d'un Cap-
taine Portu-
gais.

commandable qu'un peu de bié, & quantité de ces oiseaux, qu'on nomme *Canariens*, ou *Serins*. Quoiqu'ils y soient plus petits que ceux qu'on élève en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

APRÈS avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques provisions de bœufs, de volailles & de légumes, la *Mariane* remit en Mer le 18 de Juillet. L'Isle de *Saint Michel*, dont elle eut la vûe, le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains, qu'on auroit pris pour des Ilots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contiguës, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit voile, à l'Est, à la distance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté, sans craindre une Basse, que les Cartes marquoient sur cette route, à dix ou douze lieues de cette Pointe: sur quoi l'Auteur observe, qu'on se seroit bien gardé de cette manœuvre, si l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais, fort expérimenté, que de toutes les Basses, qui se trouvent sur les Cartes autour des Açores, il n'y a que celle des *Fornigas*, qui soyent entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne sont proprement que des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante brasses d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que, dans ces endroits, la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Basses marquées à l'Ouest, environ soixante lieues au large, sur lesquelles on trouve beaucoup de poisson, que les Insulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire, ajoute M. Frezier, d'autant plus que le Docteur Halley les a supprimées dans sa Carte; ce qu'il n'a pu faire sans de fortes raisons, puisqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaisseaux qui la suivroient avec confiance (i).

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un rocher à-peu-près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamètre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais, outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié qu'il n'y a point de fond (k).

DES vents favorables, qui commencèrent à mi-Canal des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la *Mariane* à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Isles sont bien situées dans le grand Flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups du canon de Ceuta, assiégee depuis plus de trente ans par les Maroquins; & vers le soir il découvrit les feux de leur Camp. Enfin, le 17 d'Août, il entra heureusement dans le Port de Marseille (l).

(i) Pag. 290.

(k) Pag. 289 & 290.

(l) Pag. 291.

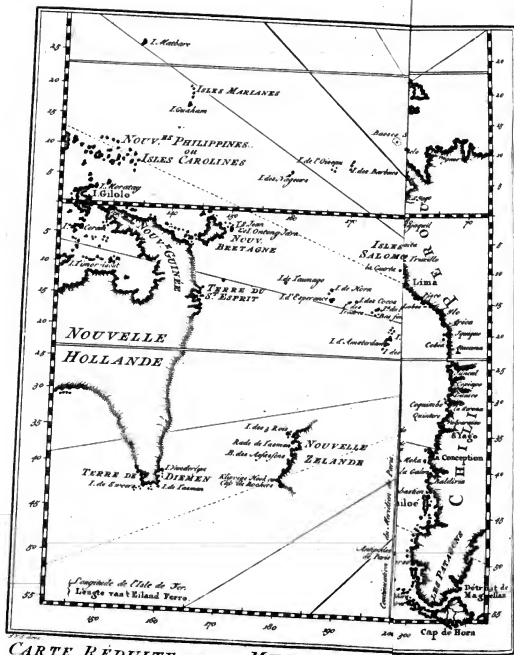
民國十二年九月廿七日



國立中央研究院
植物研究所



中華民國二十二年九月廿七日



§. X.

ANSON.

Voyage de George Anson, autour du Monde par le Sud-Ouest.

LES motifs de cette fameuse Expédition ayant été les mêmes, qui a- Introduction.
voient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'est-à-dire, l'espérance d'affaiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la principale source de ses forces, il seroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Histoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, sans offense, qu'il y a peu d'Entreprises de cette nature, qui aient été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (a) semble avoir rapporté toutes ses vûes à l'honneur de sa Nation. Cependant, ceux qui en ont pris occasion de traiter son Ouvrage de Roman, n'ont pû faire tomber ce reproche que sur quelques Descriptions affectées, ou sur un petit nombre de raisonnemens & de conjectures, qui paroissent venir de l'orgueil du triomphe. Les soupçons ne peuvent tomber sur la vérité des faits, dans un récit dont tous les Témoins existent encore, & contre lequel on n'a point appris, jusqu'à présent, que personne ait réclamé. Ainsi, faisant profession de ne s'attacher qu'à la Partie historique, on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus instructifs qui aient paru dans ce Recueil.

L'ESCADRE Angloise mit à la voile [du Port de *St. Helene*] le 18 Sep- Départ, &
tembre 1740; composée (b) de cinq Vaisseaux de guerre, une Chaloupe forces de
armée, & deux Bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras, l'Escadre An-
qui ont peu de rapport à cette Expédition, & l'obstacle continuel des vents gloise.
1740.
con-

(a) C'est M. *Walter*, Aumônier de l'Escadre. Sa Préface est une Pièce étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inspirer le goût des mêmes Entreprises à tous les Anglois. Il a joint, à son récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dressés sur les observations de son Chef. La traduction de son Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution, Chez *Desnoes*, 1750, in-12, 3 vol.

(b) Les Vaisseaux étoient le *Centurion*, de soixante pièces de canon & de quatre cents hommes d'Equipage, commandé par M. *Anson*, Chef d'Escadre; le *Gloicester*, de cinquante pièces & de trois cents hommes, commandé par *Richard Norris*; le *Severn*, de même force que le *Gloicester*, sous les ordres d'Edouard *Legg*; la *Perle*, de quarante pièces de canon & de deux cents [cinquante] hommes, com-

mandé par *Mathieu Mitchell*; le *Wager*, de vingt-huit pièces & de cent soixante hommes, sous le commandement de *Dandy Kidd*. La Chaloupe, nommée le *Tryal*, étoit de huit pièces & de cent hommes, commandée par *Jean Murray*. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques; la plus grande, de quatre cents tonneaux; & l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Equipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Escadre, quatre cents soixante-dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel *Crashersde*. La santé du Capitaine *Norris* l'ayant obligé, à Madere, d'abandonner son Emploi, il fut remplacé par le Capitaine *Mitchel*; qui le fut par le Capitaine *Kidd*; & le Capitaine *Murray* ayant succédé sur le *Wager* au Capitaine *Kidd*, le commandement du *Tryal* fut donné au Lieutenant *Cheap*. *Voyage d'Anson*, Tome I. pag. 35 & 45.

ANSON.

1740.

Elle est menacée par la Flotte Espagnole de Dom Pizarro.

Rendez-vous donné dans l'Isle Sainte Catherine.

Différences dans la direction des vents alisés.

contraires, lui firent employer quarante jours, pour se rendre à l'Isle de Madere (c), quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle, qu'on y avoit vû, depuis quelques jours, à peu de distance des Côtes, sept ou huit Vaisseaux de Ligne [& une Patache], qu'on avoit pris pour des François ou des Espagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût destinée à traverser son Entreprise; & la suite des événemens le convainquit, que c'étoit la fameuse Escadre Espagnole, qui étoit commandée par Dom Joseph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne causa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (d).

SAINT JAGO, une des Isles du Cap-Vert, étoit le premier rendez-vous que M. Anson avoit donné aux Vaisseaux de son Escadre, si quelque accident venoit à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison étoit déjà fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint-Jago, l'Isle de Sainte Catherine, sur la Côte du Bresil. En faisant route vers cette Isle, les Anglois observèrent que la direction des vents alisés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils eussent fondé leur attente sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents, & sur l'expérience des Navigateurs (e).

LE

(c) L'Auteur remarque qu'il trouva la Longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix-neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-septième degré. [Sa Latitude est de trente-deux degrés vingt-sept minutes Nord.]

(d) Après avoir effuyé toutes sortes de décastres, pendant cinq ou six ans, un seul de ses Vaisseaux, nommé l'*Asie*, entra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plupart des Aventures de cette malheureuse Flotte; sur-tout la conspiration d'un Indien, nommé *Orellana*, qui étant à bord de l'*Asie*, avec dix ou onze de ses Compagnons, entreprit de se rendre maître du Vaisseau, tua un grand nombre d'Espagnols & périt les armes à la main. Tome I. Chapitre III.

(e) Le Docteur Halley, dans son Traité des vents alisés, qui régissent dans la Mer d'Ethiopie, & dans l'Océan Atlantique, dit que depuis le vingt-huitième jusqu'au dixième degré de Latitude Septentrionale, il règne généralement un vent frais du Nord-Est, qui, du côté de l'Afrique, va rarement plus à l'Est que l'Est-Nord-Est, ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est: mais que du côté de l'Amérique, le vent est tant soit peu plus Oriental, quoique de ce côté même, il sou-

te fréquemment d'un ou de deux rhumbs au Nord [de l'Est.] Il ajoute, que depuis le dixième degré jusqu'au quatrième de Latitude Septentrionale, il règne des calmés & des travades, & que depuis le quatrième degré [de Latitude Septentrionale] jusqu'au trentième de Latitude Méridionale, les vents soufflent toujours entre le Sud & l'Est. Les Anglois de l'Escadre comptoient sur cette Doctrine; mais ils éprouvèrent les différences suivantes: Quoique le vent fût Nord-Est vers le vingt-huit degré de Latitude Septentrionale, cependant depuis le vingt-cinq jusqu'au dix-huitième degré de la même Latitude, il ne passa pas une seule fois vers le Nord-Est, & il resta presque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitième degré jusqu'au sixième & vingt minutes, il fut au Nord-Est, mais pas entièrement, ayant tourné pendant quelques tems à l'Est-Sud-Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même Latitude, il fut très-variable. Il venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme tout plat, avec un peu de playe & des éclairs. Ensuite il resta presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de Latitude Méridionale, & se maintint après cela entre le Nord

LE 20 de Novembre, après avoir congedié un des Navires d'avitaillement, qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades, les Capitaines de l'Escadre représentèrent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remède, que de faire six ouvertures à chaque Vaisseau, pour donner plus de passage à l'air sous les ponts; d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir, par des réflexions fort justes, combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de Mer, & d'encourager ceux qui proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (f).

APRÈS avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de Longitude Occidentale de Londres, on se trouva, le 10 du mois suivant, au bord du fameux Banc, que la plupart des Cartes nomment *Abrolhos*, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est si peu, à trente-six degrés trente minutes de Longitude & à vingt de Latitude Méridionale, qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allèrent ensuite en augmentant, jusqu'à quatre-vingt-dix; & le fond se déroba tout-d'un-coup à la sonde, quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les estimés, on étoit alors à quatre-vingt lieues (g) du Cap Frio. Au-delà du seizième degré de Latitude Méridionale, l'Escadre tomba dans un Courant violent, qui alloit vers le Sud, & qui, suivant la Côte du Brésil, s'étendoit même jusqu'au Midi de la Rivière de Plata. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures; & l'on vérifia même que dans cet intervalle, il en avoit fait une fois [plus de] quarante. L'Auteur observe que s'il est causé, comme il y a beaucoup d'apparence, par le mouvement de l'eau, qui, poussée sur la Côte du Brésil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie, cherche à s'échapper, on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisement de la Côte; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans, qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des Terres; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toujours facile de corriger l'estime par la Latitude observée (b).

ANSON,
1740.

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le fondent.

Courans & leur explication.

LES

Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés trente (1) minutes de la même Latitude; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à vingt-un degrés trente-sept minutes. Mais après cela, même jusqu'à la Latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Escadre n'étoit guères éloignée des Côtes du Brésil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit ici ces observations fort importantes, non-seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur

la cause des vents alisés & des moussons. Pag. 93 & précédentes.

(f) *Ibid.* pag. 95 & suivantes.

(g) Dans tout cet Extrait, les lieues sont de vingt au degré.

Nota. L'Edition de Paris porte ici vingt & un degrés. Ce seroient des lieues passablement grandes. R. d. E.

(b) *Ibid.* pag. 103. Il seroit à souhaiter, pour le bien général de la Navigation, que les vrayes directions des différens Courans, qui sont connus, fussent examinées, avec plus d'exactitude qu'on n'a fait jusqu'à présent. R. d. E.

(1) L'Edition de Paris, & la Traduction Française, portent *treize* minutes. R. d. E.

XV. Part.

M m

ANSON.
1740.
Les Anglois arrivent à l'Isle Sainte Catherine.

LES maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui sont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fièvres ardentes; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais dans ses restes mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dysenterie opiniâtre, & des ténies qui les empêchent long-tems de reprendre leurs forces. Ce desordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la Terre du Bresil. La Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. On apperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de Sainte Catherine. Les Anglois passèrent entre sa Pointe Septentrionale & une Isle voisine, qui se nomme *Alvaredo*. Ils laissèrent tomber l'ancre sur douze brasses, à trois milles de la première & deux lieues de l'autre (i). Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent destinés à fermer le passage entre l'Isle Sainte Catherine & le Continent. Avec le secours d'un Pilote Côtier, qu'ils demandèrent au Gouverneur, ils allèrent mouiller, le 20, sur cinq brasses & demie, dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port* (k). Le lendemain, ils remirent à la voile, pour se placer au-delà des deux Forts, qui se nomment *Santa Cruz* & *Santa Juan* (l). Dans cette position, ils se promirent, des Portugais, tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Description de cette Isle.

LES changemens qui sont arrivés dans l'Isle de Sainte Catherine, depuis les descriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées [& les difficultés que l'Escadre y rencontra,] portent l'Auteur à rendre compte de ses Observations, en faveur des Vaisseaux Anglois qui peuvent y toucher en faisant voile à la Mer du Sud. Cette Isle, si l'on en croit les Habitans, n'est large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa situation est à quarante-neuf degrés quarante minutes de Longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis vingt-sept (m) degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitième degré de Latitude Méridionale. Quoique les terres en soyent hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parceque, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Bresil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est (n). La meilleure

(i) L'Auteur remarque que la Merée, dans cet endroit, alloit du Sud-Sud-Est au Nord-Nord-Ouest, à raison de deux nœuds par heure, le flux venant du Sud. Nous corrigeons ici plusieurs fautes de l'Edition de Paris. Pag. 107. R. d. E.

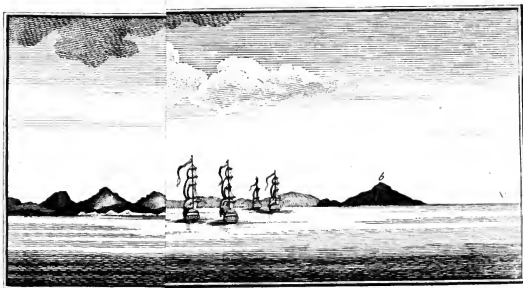
(k) Depuis le dernier mouillage jusqu'à celui-ci, l'Auteur remarque, qu'on trouva par tout fond de vase, avec une profondeur d'eau qui alloit en diminuant d'une manière suivie jusqu'à cinq brasses, & ensuite en augmentant jusqu'à sept, après quoi la sonde

donna six & cinq brasses alternativement. Pag. 108. R. d. E.

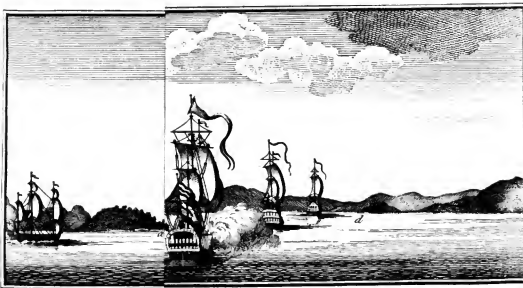
(l) On trouva, entre l'Isle & la Terre-ferme, quatre, cinq & six brasses d'eau sur un fond mou. Cette Isle est fort vantée par les Navigateurs qui y ont touché, tant pour la bonté de l'air que pour l'abondance des vivres. Pag. 109 & 110 R. d. E.

(m) La Traduction Française met *quarante-sept* degrés. C'est une erreur que M. Prevost a suivie. R. d. E.

(n) On donne ici une Vûe exacte de la Pointe.

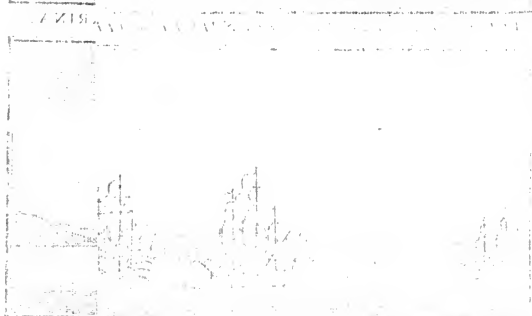


VUE de la Pointe du Nord-Oost Punt van 't Eiland S. CATHARINA.



VUE de l' de Noordelyke Ingang des HAVENS.





leure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoreda, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la fonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Alvoreda, le nom d'Isle de Gal; la dernière de ces Isles étant sept ou huit miles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'*Alvoreda*, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Isle de *Malagaquara*. Son Plan est assez exact à d'autres égards.

L'ENTRÉE du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq miles. Il est à huit miles de l'Isle Saint Antoine; & la direction, depuis son entrée jusqu'à cette Isle, est Sud-Sud-Ouest-demi-Quart à l'Ouest. Vers le milieu de l'Isle, il est resserré par deux Pointes, qui forment un Canal d'un quart de mile. Pour défendre ce passage, on avoit commencé à construire une Batterie sur la Pointe, du côté de l'Isle. Mais cet ouvrage paroît inutile, dans un Canal, qui n'ayant que deux brasses de profondeur, ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs, le passage ordinaire, au Nord de l'Isle, est si large & si sûr, qu'une Escadre y peut toujours entrer malgré les Forts, quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe, on avoit commencé à construire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier, nommé le *Saint Juan*, est sur une Pointe de Sainte Catherine, du côté de l'Isle aux *Perroquets*; le second, en forme de demie-lune, est sur l'Isle de Saint Antoine, & le troisième, qui a l'air d'une Forteresse régulière, est sur une Isle peu éloignée du Continent. C'est la résidence du Gouverneur.

Le terroir de Sainte Catherine est si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toujours verts, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il n'est pas possible de le traverser. On y trouve néanmoins quelques sentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces passages, & quelques terres défrichées, sur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, sont les seuls endroits de l'Isle qui soyent découverts. Les bois, composés d'arbres & d'arbrustes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre est libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croissent presque sans culture. Aussi n'y manque-t-on point d'ananas, de pêches, de raisins, d'oranges, de limons, de citrons, de melons, d'abricots, ni de bananes. Les oignons & les patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, sont d'un secours extrême pour les Vaisseaux. On vante moins les autres vivres. Ce sont quelques chetifs bœufs, qui ressemblent à des bulles, mais dont la chair est

ANSON.
1740.

Ses Productions.

Pointe Nord-Est de cette Isle, marquée (a), comme elle paroît au Nord-Ouest; & (b) est la petite Isle *Alvoreda*, restant au N. N. O., à la distance de sept lieues. La meilleure Entrée du Port est dans l'intervalle de ces deux points. La Vue de cette Entrée Sep-

tentrionale est représentée dans la partie Inférieure de la même Planche. (a) est la Pointe N. O. de l'Isle; (b) l'Isle aux *Perroquets*; (c) une Batterie sur l'Isle principale; & (d) une autre Batterie sur une petite Isle proche du Continent. R. d. E.

Mm 2

ANSON.
1740.

Eau & Climat de Sainte Catherine.

molasse & d'un goût désagréable; ce qui vient apparemment des calbasses sauvages, qui leur servent de nourriture. Les faisans, qu'on y peut prendre en grand nombre, sont aussi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes sortes de poissons exquis, dans quantité de petites Anses sabloneuses, où la seine se tire facilement.

L'Eau de l'Isle, comme celle de la Terre-ferme, qui se présente vis-à-vis, est d'une bonté admirable, & se conserve fort bien sur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Barques, avec une puanteur insupportable, & d'abord elle se couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume se précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le règne de la Reine Anne, mirent cette Aiguade en réputation, se fournissoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du Côté du Continent: mais elle n'est excellente que pour les Vaisseaux, qui n'y doivent pas faire un long séjour. L'Escadre Angloise fit de l'eau dans l'Isle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont le Port est environné, sont un grand obstacle au mouvement de l'air. D'un autre côté, les vapeurs, qui s'élèvent d'un sol fort gras, & d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce, sont assez épaissies pour couvrir l'Isle, pendant toute la nuit, & pendant une partie de la matinée, d'un brouillard qui ne se dissipe que par la force du Soleil, ou par celle de quelque vent de Mer qui le chasse. Les Anglois trouvèrent si peu de secours contre leurs maladies, dans un lieu si mal sain, qu'ils y furent attaqués de nouvelles fièvres, accompagnées des plus dangereuses dysenteries. L'Auteur n'oublie pas, entre leurs inconvénients, une prodigieuse quantité de *Moustiques* (e), qui les tourmentoient pendant tout le jour, & dont la piqûre est beaucoup plus venimeuse que celle des cousins de l'Europe. Après leur retraite, ils sont remplacés, vers le coucher du Soleil, par un nombre infini de petites mouches, presque invisibles, mais très-incommodes par leur bourdonnement, & par leurs piqûres, qui causent des tumeurs, suivies d'une démangeaison fort cuisante. En un mot, tout ce que l'Isle de Sainte Catherine a d'intéressant pour la Navigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-tems de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Brésil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux étrangers, qui abordoient à leur Isle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange.

Pourquoi cette Isle a changé de Gouvernement.

(e) L'Auteur les nomme *Muscatos*, Ce sont les *Mosquitos*, suivant d'autres Relations, R. d. E.

ge. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Brésil (p), ces honnêtes Bandits ont été contraints de souffrir, dans leur île, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au-lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert de haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à présent l'honneur d'être commandés par un Officier de considération. Celui que les Anglois y trouvèrent, se nommoit Dom José Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéressé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ses moindres faveurs, & qui leur faisoit regretter le caractère & le règne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus

AXRON.
1740.

Observations sur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Brésil.

(p) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce siècle, que le Brésil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plantations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a guères plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Brésil, en Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de Rio-Janeiro. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorsque les pluies, ou les rivières ont coulé, pendant quelque-tems, dans un endroit, on est toujours sûr d'y trouver de l'or. Les eaux séparent ce métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit; ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Rivière son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de-là, qu'à parler proprement, il n'y a point de Mines d'or dans le Brésil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivières & des Torrens, & celui de le laver, est confié à des Esclaves Negres, sous la seule condition de rendre chaque jour, à leurs Maîtres, la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver davantage, le surplus leur appartient. On a vu des Negres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf shellings d'Angleterre. On peut juger, par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Brésil à Lisbonne. Ce Quint a été estimé, en dernier lieu, à cent cinquante Arrobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Por-

tugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment de *Troy* (r), à quatre livres sterling, c'est à-peu-près trois cens mille; & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquième, montera à un million & demi de livres sterling. D'ailleurs, par la proximité de la Rivière de Plata, il se fait, entre les Portugais & les Espagnols, un grand Commerce de contrebande, dont la principale branche consiste à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas se tromper en évaluant cet échange, qui se fait à Buenos Ayres, à un demi million: ce qui feroit monter la somme totale de l'or, qui sort chaque année du Brésil, à deux millions de livres sterling.

Les Diamans du Brésil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, se trouvent précisément comme l'or, dans le lit des Rivières & dans des Ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit se persuader, que ce qui avoit toujours été méprisé comme simples cailloux, contint de si précieux richesses. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie, qui a le droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Brésil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui est rigoureusement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoute, que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand District, proche du lieu où les Diamans se trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la seule crainte, que succombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fissent un Commerce de contrebande. *Peyage d'Ajzon, Tome I. pag. 141 & précédentes.*

(r) Ce sont des onces de douze à la livre. R. d. E.

ANON.
1741.

Navigation
de l'Escadre
jusqu'au Port
Saint Julien.

Instructions
données aux
Capitaines.

plus sûr & le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Ile deviendra bien-tôt la principale Colonie du Brésil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (g).

LA saison, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retardèrent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient proposé de coucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou désertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des Climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, commença par établir que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne seroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient, qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous seroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel (r) qu'il leur seroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Déroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle de Nuestra-Sennora del Socoro (s). Ils devoient croiser dans ce parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Est, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-tems que leurs provisions de bois & d'eau le permettroient (t). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou, s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le tems fût trop rude pour leur permettre de faire des bordées, ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez, à trente-trois degrés trente-sept minutes de Latitude Méridionale. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle, si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large, ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre, ils pourroient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident, reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés, & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols, par Mer & par Terre. Dans cette vue, ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir

(g) *Ibid.*, pag. 142.

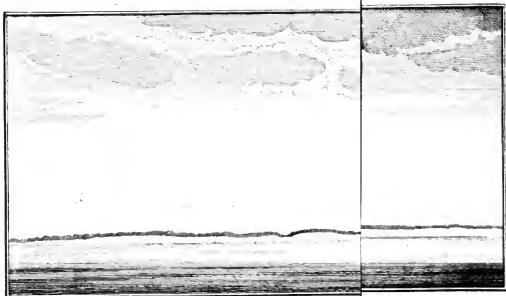
(r) Le Chevalier Narborough avoit observé, durant son séjour au Port Saint Julien, que ce sel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en Février il y en avoit de quoi charger mille Vaisseaux. Mais l'Officier que M. Anson y envoya, en apporta un échantillon d'une chétive apparence, & dit qu'il y en avoit très-peu. On pourroit peut-être attri-

buer ce changement aux grandes pluies. *Pag.* 186. R. d. E.

(s) A quarante-cinq degrés de Latitude Méridionale, & à soixante-onze degrés douze minutes de Longitude Occidentale du Cap Lezard.

(t) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.





CAP BLANC sur la Côte des P. TAGONS.



AUTRE vue du CAP BLANC.

avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Rivière *Tigris*, proche de Canton, sur la Côte de la Chine, d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anne*, qu'il étoit impossible de décharger encore, eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Le lendemain du départ, & jusqu'au 23, on eut des alternatives de bon & de mauvais tems, qui furent suivies d'une violente tempête; mais tous les Vaisseaux de l'Escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la *Perle*, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Île Sainte Catherine; c'est-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt miles que ne portoit l'estime. La même erreur continua, sans beaucoup de variation, jusqu'au-delà de la Rivière de *Plata*. On observa même alors que les Courans n'avoient point encore cessé. Il est difficile d'en apporter une raison qui lève tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent se persuader que cette différence vint de quelque erreur dans leur estime. Ils la trouvèrent plusieurs fois par expérience, lorsque le calme leur permettoit de s'y rapporter (v).

Aussi-tôt qu'ils eurent passé la Latitude de la Rivière de *Plata*, ils trouvèrent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur observe que ces sondes, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage pour reconnaître les lieux (x). Pendant une partie du tems, on eut la vue du Cap *Blanc* (y), qui est la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faisant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Est, la profondeur augmenta jusqu'à cinquante brasses, toujours même fond. Alors on s'ap-

ANOM.
1741.

Erreurs qui
viennent des
Courans.

Utilité des
sondes.

(v) *Ibid.* pag. 160.

(x) Cette raison, qui les fit faire avec plus d'attention & à de plus grandes profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux Observations des Anglois. À trente-six degrés cinquante-deux minutes de Latitude Méridionale, ils trouvèrent soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt brasses, même fond que le précédent. Entre cette dernière Latitude & quarante-trois degrés seize minutes, fond de sable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouvèrent que quarante brasses. Ensuite, pendant un demi degré, toujours quarante brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées. Alors, ils se trouvèrent à la vue, & à sept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouvèrent, différens fonds; d'abord de sable noir; ensuite de vase; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-

huit brasses, ils eurent un fond vaseux, jusqu'à la Latitude de quarante-six degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente-six brasses, & côtoyèrent la Terre jusqu'à ne plus trouver que douze brasses, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Voir supra*, pag. 161 & suivantes.

(y) À quarante-six degrés cinquante-deux minutes de Latitude, & à soixante-six degrés quarante-trois minutes de Longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces secours, dit-il, on ne peut manquer de se reconnaître. Mais de quelque utilité que soient ces Plans, il est impossible de les donner tous dans ce Recueil.

Nota. L'utilité des Vûes, quand elles sont exactes, comme on ne peut douter que celles-ci ne le soient, nous a déterminées à en faire usage; (b) représente le Cap même, qui, dans la première Vûe, reste au S. O., à cinq lieues de distance, & dans la seconde, au S. O. & O., éloigné de quatre lieues. R. d. E.

ANSON.
1741.

L'Escadre
mouilla au
Port Saint
Julien.

Description
de la Côte,
jusqu'au Dé-
troit de Ma-
gellan.

procha davantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Ouest, un peu vers l'Ouest, & le fond se trouva par-tout de sable, jusqu'à ce qu'on n'eût plus que trente brasses. Là, on revit la Terre, à huit lieues de distance, & quarante-huit degrés trente-une minutes de Latitude; & le même jour, au soir, 17 de Février, on jeta l'ancre, à la vûe d'une petite Île, au Nord-Ouest, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Ouest-Sud-Ouest. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Ouest. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la *Perle*, qui se félicitoit d'être échappée à la chasse de cinq gros Vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Escadre de relâcher au Port de Saint Julien, si l'on n'y avoit été forcé par la nécessité de se radouber. On mouilla dans cette Baye le 19 au soir (2). Comme c'est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une description plus exacte, dit-il, qu'on ne la trouve dans les autres Voyageurs (a).

On donne le nom de *Terre des Patagons* à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui est au Sud des Etablissements Espagnols, & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays est remarquable, par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terrestre: quoique tout le Pays, qui est au Nord de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaie, tout ce qui est au Sud de cette Rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêcheurs, que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buenos Ayres. Sur toute cette Côte, qui a quatre cens lieues de longueur, & aussi loin que les découvertes ont pû s'étendre, on ne trouve que des broussailles dispersées. Mais, si ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain

(2) Sur dix-neuf brasses, fond vaseux, mêlé de sable, ayant, à l'Ouest-Sud-Ouest, le haut Mondrain, que Narborough a nommé *Wood's-Mount*.

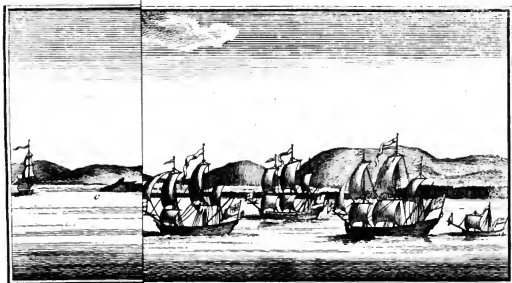
(a) L'Auteur donne ici deux points-de-vue de la Côte: la première est celle de la Terre des Patagons, au Nord du Port Saint Julien, où (w) est *Wood's-Mount*. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la Pointe (c). La seconde Vûe est celle de la Baye même, [où (w) est encore *Wood's-Mount*, restant à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ S; (a) le Cap Saint Julien, & (b) le Port, ou l'Embouchure de la Rivière.] Il y ajoute deux autres Vûes; l'une, qui regarde le haut de la Rivière; [comme elle paroît de basse marée] & l'autre du Port, qui suppose, au contraire, que le Spectateur, retourné, regarde le bas de la Rivière en basse marée, près de l'île de *Vraye Justice* jusqu'à l'Embouchure. Enfin, on y trouve un Plan particulier du Port ou du Havre, où la Barre, les Bas fonds, & les Canaux étroits, où les Chaloupes peuvent pas-

ser en basse eau, sont marqués avec beaucoup d'exactitude.

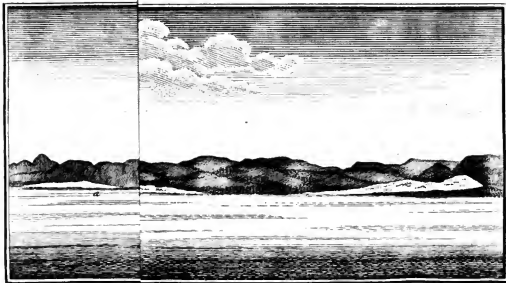
Nota. On donne aussi ces quatre Vûes, avec le Plan du Havre, dont voici les Renvois. A. Barre à l'entrée du Havre. B. L'île de la *Vraye Justice*. C. L'île des Pingouins. D. Lac d'eau salée, d'où l'on tira du sel. d. d. Autres petits Lacs d'eau salée. E. Embouchure de la Rivière, où l'on rencontre des Bas-fonds, dont on ne connoît pas le bout. F. Canal étroit où les Chaloupes peuvent passer en eau basse. G. Endroit où les Chaloupes prirent terre.

Les Chiffres marquent les profondeurs d'eau, en brasses, telles que la sonde les a fait trouver aux trois quarts du Jussant ou Reflux.

Le Havre est situé par quarante-neuf degrés trente minutes de Latitude Australe, & par soixante-dix degrés quarante-quatre minutes de Longitude Occidentale de Londres. R. d. E.



VUE de la TERRE PATAGONS, wat ten Noorden van den HAVEN S. JULIAAN .



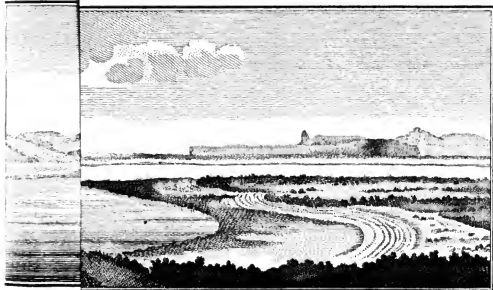
VUE van S. JULIAAN'S BAAY.

177/100/1

177/100/1

177/100/1



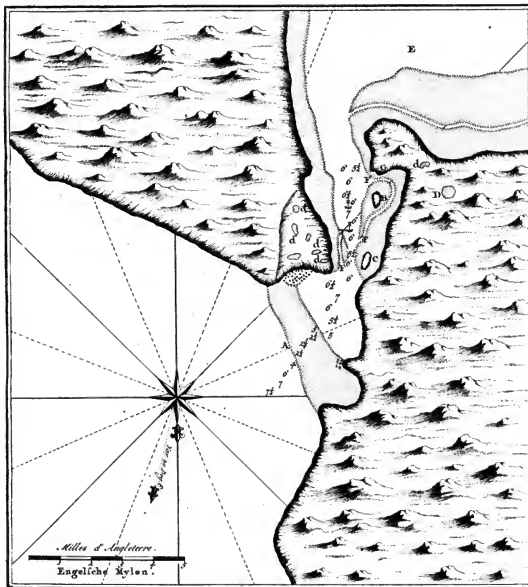


VIGT van S. JULIAAN'S. RIVIER.



VIGT van S. JULIAAN'S HAVEN.





PLAN DU HAVRE DE S^T JULIEN.
GROND-TEKENING VAN S^T JULIAAN'S HAVEN.



terrain en est sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols, qui se sont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des vaches & des taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des Chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le suif. Cette Chasse est singulière. Les Habitans du Pays, Espagnols ou Indiens, sont excellens Cavaliers; & l'arme, qu'ils emploient contre les vaches & les taureaux sauvages, est une espèce de lance, dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de Cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées; mais la plupart aiment mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se font déclarés contre ce cruel usage; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent: mais ils n'ont pu le déraciner (b).

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la seule vûe d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse, qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espèce de lacq, composé d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminé en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle; & lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de serrer les cornes de la bête. Elle fuit; mais le Cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacq n'est jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre Chasseur jette son nœud aux jambes de derrière de l'animal; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse, qui renverse l'animal. Les Chasseurs s'arrêtent; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les chevaux, & les tygres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à se le persuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos Ayres (c). Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, sur-tout aux chiens sauvages,

ANSON.

1741.

Multiplication surprenante des taureaux & des vaches.

Manière de les tuer.

Manière de les prendre.

Chiens de la Terre des Patagons.

dont

(b) *Ibid.* pag. 176.(c) *Ibid.* pag. 178.

ANON.
1741.

dont le nombre est prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Espagnole, & descendus de chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressément pour rejoindre leurs maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (d). Ces chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parcequ'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chasseurs, ou séparées du troupeau par quelque accident.

Chevaux
sauvages.

Les chevaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les taureaux & les vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soyent excellens, leur multitude, & la facilité de les prendre, en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Détroit de Magellan; & l'on ne doute point qu'avec le temps, ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux, qui relâcheront sur cette Côte, en tireront d'autant plus d'avantage, que la chair des chevaux mêmes est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi-bien que les mares, n'y fournissent guères que de l'eau saumâtre. Cependant, avec une recherche plus exacte, on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

Eau rare
sur cette Côte.

Vigognes,
& autres ani-
maux.

Le Pays est peuplé d'un grand nombre de ces moutons, qu'on nomme *Vigognes* (e); mais ils y sont si déliés & si légers à la course, qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve, sur la Côte, d'immenses troupeaux de veaux marins & une grande variété d'oiseaux de Mer, dont les plus singuliers sont les pingouins. Les Habitans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois à la fois, & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols; mais, à cette hauteur, le Climat est plus doux, les Perspectives plus variées, & les Terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur; au-lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien, il n'en a guères plus de cent. Ce ne sont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale, ou des environs du Détroit, qui s'approchent de la Côte Orientale (f).

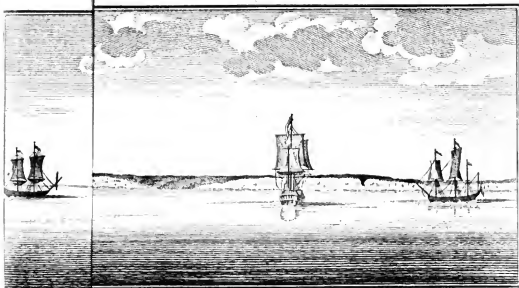
L'Es-

(d) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de chiens.

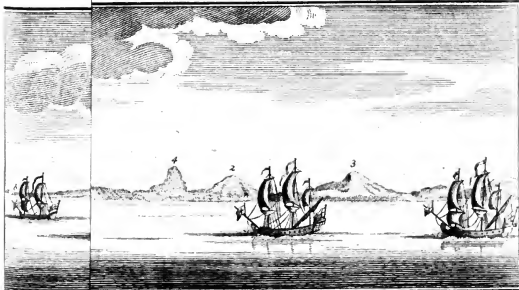
(e) D'autres les nomment *Llanacos*, & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

(f) Comme les Indiens des environs de Buenos Ayres font en-bien plus grand nombre que ceux qui habitent au Sud, ils les sur-

passent aussi en courage & en activité. Ils sont devenus bons Cavaliers & manient toute sorte d'armes blanches avec beaucoup d'adresse; mais ils ignorent l'usage des armes à feu. L'Histoire d'Orléans, dont il a été parlé ci-dessus, suffit pour donner une idée du courage & de la vigueur de ces Peuples. R. d. E.

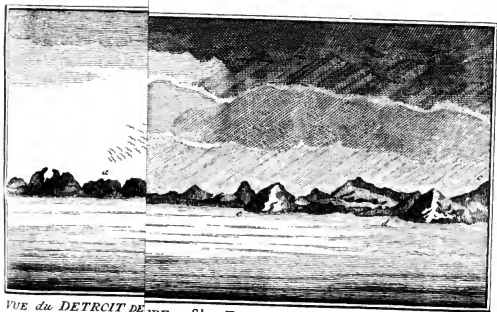


C A P van de IONKVRUW MARIA.

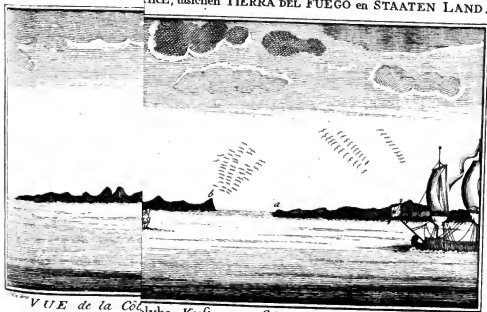


VUE van een Gedeelte van de Noord-Ooft Kust van TIERRA DEL FUEGO, en van den Ingang van de STRAAT LE MAIRE.





VUE du DETROIT DE LA REINE, zwischen TIERRA DEL FUEGO en STAATEN LAND.



VUE de la CÔTE NORD-OUEST de la Nouvelle Zélande, sur la Côte de la Nouvelle Zélande.

1977

1977



L'ESCADRE partit de Saint Julien, le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars, la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses, fond de sable noir & gris, quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour, elle eut la vûe du Cap de la Vierge, à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme, au Nord, l'embouchure du Détroit de Magellan (g). Quoique bas & plat, il se termine en pointe. On avoit, à cette hauteur, depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouvèrent ici ce que les Observations ne cessèrent pas de leur confirmer; c'est que sous ces Latitudes avancées vers le Sud, le beau tems est toujours de fort courte durée, & que lorsqu'il est extrêmement beau, il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud, on découvrit, le lendemain, pour la première fois, la Terre de Feu, qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest, au Sud-Est-demi-Quart à l'Est. Cette vûe n'offre que des Montagnes, d'une hauteur étonnante, & couvertes de neige (h). On suivit la Côte, pendant tout le jour, & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau, fond de pierres & gravier. Le lendemain, 7 de Mars, à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures, on vit la Terre; & peu après, on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment, le Cap Saint James étoit à l'Est-Sud-Est de l'Efcadre; le Cap Saint Vincent au Sud-Est-demi-Quart à l'Est; le Mondrain du milieu des Trois Frères, au Sud vers l'Ouest; Monte Gorda, Sud; & le Cap Saint Barthelemy, qui est la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. L'Auteur a pris soin de représenter toutes ces Vûes dans ses Cartes. Il observe que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté; ce qui jeta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrit devant eux. S'ils n'avoient pas suivi assez long-tems la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & se seroient trouvés, avant que de s'en apercevoir, à l'Est de la Terre des Etats (i).

QUELQUE affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de Rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuse,

ANSON.
1741.
Observations jusqu'au
Détroit de le
Maire.

Horrible
aspect de la
Terre des
Etats.

(g) A cinquante-deux degrés vingt-une minutes de Latitude Méridionale, & soixante-onze degrés quarante-quatre minutes, de Longitude Ouest de Londres. On en donne une Vûe exacte, où le Cap même est représenté.

Nota. Nous avons aussi fait usage de cette Vûe, où (a) représente le Cap même. R. d. E.

(h) La partie inférieure de la même Planche peut donner quelque idée de cette affreuse Côte. (a) est l'ouverture du Détroit de le Maire, & (b) le Cap Saint Diego. Les trois Mondrains, nommés les Trois Frères y sont représentés par 1. 2. 3. & 4. est

le Monte Gorda; Montagne fort élevée, plus avant dans les Terres, & qui paroît au-dessus des Trois Frères. R. d. E.

(i) Cette raison est plus que suffisante pour nous engager à donner aussi ces deux Vûes. Les Renvois de la première sont; (a) Partie de la Terre des Etats; (b) Cap S. Barthelemy; (c) Partie de la Terre de Feu; (d) Port Maurice, & (e) qu'on suppose être la Baye de Valentin, ou celle du Bon-Succès. Dans la seconde Vûe, de la Côte Occidentale de la Terre des Etats, (a) représente le Cap S. Diego, dans la Terre de Feu, & (b) le Cap S. Barthelemy, dans la Terre des Etats. R. d. E.

ANSON.
1741.

digieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les Rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croiroit formées par des tremblemens de terre. Leurs côtes sont presque perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

Passage du
Détroit.

LE jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau tems & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commença. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auxquelles ils aspiraient, se formoient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'Hiver vint à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du 7 de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être enlevées avec eux dans les flots.

Tempêtes
sans exemple.

AVANT que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils essayèrent une tempête si violente (k), qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimères ou d'exagérations, les difficultés, dont ils avoient vu la peinture dans plusieurs Navigateurs, qui les avoient précédés: mais les dangers, qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans, leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. „ Depuis la tempête qui „ nous accueillit au débouquement, nous eûmes, dit l'Auteur, une suite „ continuelle de tems orageux, qui fit avouer à nos Marins les plus expérimentés, que tout ce qu'ils avoient appelé tempêtes n'étoit rien en „ comparaison. Elles élevoient des vagues si hautes & si courtes, qu'on „ ne voit rien de semblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas sans „ raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague, qui se „ feroit brisée sur notre Vaisseau, nous auroit coulés à fond. Elles cau- „ soient d'ailleurs un roulis si violent, qu'on étoit dans un danger continu- „ nel d'être brisé contre le tillac, ou contre les côtés du Vaisseau. Nous „ eûmes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort blessés. „ Un de nos meilleurs Matelots fut jetté hors de bord & se noya: un autre „ se disloqua le col. Un troisième fut jetté par l'écoutille entre les Ponts, „ &

(k) L'Auteur remarque que le vent ayant sauté au Sud, commença à souffler par rafales si violentes, que l'Escadre fut obligée d'amener ses voiles & de se mettre à la cape sous la grande voile. La marée, qui jusqu'alors avoit été favorable, changea aussi & la poussa vers l'Est avec tant d'impétuosité, qu'elle eut tout lieu de craindre qu'une partie de ses

Vaisseaux ne se brisât sur les Côtes de la Terre des Etats. La violence réunie de la Tempête & du Courant, l'emporta avec tant de vitesse, que le lendemain matin, elle se trouva à sept lieues à l'Est de la Terre des Etats, qui la veille lui restoit au Nord-Ouest. Pag. 203 & 204. R. d. E.

„ & se cassa la cuisse. Un de nos Contre-Mâtres se cassa la clavicule en
 „ deux endroits. Ce qui contribue à rendre ces tempêtes plus dangereu-
 „ ses, c'est leur inégalité, & les intervalles trompeurs qui les séparent. El-
 „ les étoient accompagnées de pluie froide & de neige, qui couvraient
 „ nos agrets de glace, & geloient nos voiles; ce qui rendoit les uns & les
 „ autres si cassans, qu'ils ne pouvoient résister au moindre effort. Nos
 „ gens en avoient les membres engourdis. A quelques-uns, les pieds & les
 „ mains tombèrent en mortification, &c. (1) ”.

ANSON.
1741.

IL y avoit six semaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes, & troublé par les plus cruelles inquiétudes. Presque tous les Vaisseaux avoient donné des signaux de détresse. Les uns avoient perdu leurs vergues; d'autres une partie de leurs mâts. Cependant, on se flattoit de voir bien-tôt la fin de tant de maux, parceque, vers la fin de Mars, suivant l'estime, on se faisoit déjà à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l'Ouest, on se croyoit bien avancé dans la Mer du Sud, & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril, on n'étoit que d'un degré en Latitude, au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent: mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante, toute l'Escadre auroit échoué sur cette Côte, si le tems, qui avoit été fort embrumé, ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la Terre à deux miles. Heureusement la Lune fit voir sa lumière, & le vent permit de porter au Sud. Par la Latitude de cette Terre, on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu, peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan, marqué dans la Carte de M. Frezier; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve nommée le *Cap Noir*. Il parut fort étonnant aux Anglois, que les Courans les eussent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs estimés les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au-lieu de dix-neuf degrés de Longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord: & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le *Severn* & la *Perle*. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (m). [Pleins de ces tristes idées, les Anglois coururent au Sud-Ouest, préparés par leurs derniers contre-tems à trouver que les efforts, qu'ils alloient faire pour gagner l'Ouest & surmonter le Courant qui les entraînoit à l'Est, seroient probablement insuffisans.]

Suite d'er-
reurs & de
dangers.

Combien
les Anglois
s'étoient
trompés dans
leurs estimés.

ON

(1) Pag. 208 & précédentes.

(m) Pag. 223. L'Auteur employant ici

un Chapitre entier à donner des avis aux
Navigateurs, qui voudront doubler le Cap
N n 3 de

ANSON.
1741.
Extrémities
du Chef d'Éc-
cadre.

ON fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau tems, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantième degré de Latitude du Sud, & suivant l'elli-

de Horn, la sècheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si important; mais elle m'oblige de l'abréger, & de le rejeter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Brésil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraichissemens, l'Île Sainte Catherine est la dernière Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parceque les animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que cochons, moutons, volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande salée. 2°. Parceque cette Île est trop voisine de la Rivière de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio-Janeiro lui paroit préférable. On y trouve quelques porcs & quelques volailles; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

A l'égard de la route, pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de la dernière nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au-lieu de passer par le Déroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, mettre ensuite le cap à l'Ouest, en restant à cette Latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi, il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont: 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Déroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest, qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la Latitude de soixante-un à soixante-deux degrés Sud, avant que cours à l'Ouest, c'est que suivant toute apparence, les Courans seront moins violents à cette hauteur, & le tems moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience, qu'on a vu dans le texte. En portant au Sud, pour se dégager des Terres, il eut des vents moins tempétueux. L'air, à

la vérité, y étoit vif & froid, & les vents assez forts, mais constants & uniformes, avec un beau Ciel & un tems clair. Les Courans y sont aussi moins forts que le long des Côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés, & l'Auteur en apporte diverses explications.

(Les Courans constants sont, dit-il, probablement causés par des vents constants, qui poussent toujours devant eux une grande quantité d'eau, quoique d'un mouvement imperceptible. Ces eaux accumulées sur quelque Côte qu'elles rencontrent dans leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur surface tendant toujours à se mettre de niveau avec le reste de l'Océan. Il est aussi fort probable que ces vents, qu'on trouve beaucoup plus violens vers les Côtes, que ceux qui soufflent à la Latitude de soixante degrés, ont la même cause; car le vent d'Ouest règne ordinairement dans la partie Méridionale de la Mer pacifique, & ce Courant d'air est arrêté par la hauteur prodigieuse des Andes, ou des Montagnes de la Terre de Feu, qui traversent tout ce Pays jusqu'au Cap de Horn. Il n'y a qu'une très-petite portion de ce Courant d'air, qui puisse s'échapper par dessus le sommet de cette chaîne de Montagnes; le reste doit nécessairement glisser le long de la Côte vers le Sud, jusqu'à ce qu'il gagne le Cap de Horn, & forme, en doublant cette Pointe, ces furieux coups de vents qu'on y essuie. Quelle qu'en soit la raison, il est certain que les Courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de soixante-un à soixante-deux degrés, que vers la Côte de la Terre de Feu.)

Un autre avis de la même nécessité, c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Été, c'est-à-dire, pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest, le tems du passage des Anglois, qui fut vers l'Équinoxe, paroît le moins favorable; mais le froid excessif & la brièveté des jours, exposeroient encore à de plus grands inconvénients dans le milieu de l'Hiver, & ne permettroient pas de faire route au Sud, aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin, ce sont les mois de Décembre & de Janvier, qu'il faut prendre par préférence; & surtout il ne faut pas s'exposer, après le mois de Mars, aux Mers situées au Sud du Cap de Horn.

Pour

l'estime, à six degrés à l'Ouest du Cap Noir, on retomba dans des agitations si violentes, que le Chef d'Escadre perdit de vue ses quatre autres Vaif-

ANSON.
1741.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement, à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud, il n'y a que l'Île Juan Fernandez, qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils, dont elle est remplie, aussi bien que par la violence des vents d'Ouest, qui y dominent toujours, qu'il faut attendre du moins, pour s'en approcher, que les Rades, les Canaux & les Mouillages en ayant été reconnus.

Au lieu des Côtes du Brésil, on a déjà connoissance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte sa Nation à faire mieux reconnoître. L'un est l'Île Pepsy, à quarante-sept degrés de Latitude Sud, & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Patagons. Le second seroit aux Îles Falkland, à la Latitude de cinquante-un degrés [& demi], & à-peu-près au Sud de l'Île Pepsy. Cette dernière Île a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très-commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très-bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondante d'ailleurs en oiseaux, & en poisson. Les Îles Falkland ont été vues de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans la Carte de l'extrémité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Îles*. Woodes Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Îles, en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de deux degrés; qu'elles sont composées de hauteurs, qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent.

[Le Climat de ces Îles doit être tempéré, si l'on en juge par leur Latitude. Mais on ne les connoît pas encore assez pour pouvoir les recommander.]

On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le *Due* & la *Duchesse*, de Bristol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Îles de Falkland, jusqu'à celle de Juan-Fernandez; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui régnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de

deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrémité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donnée pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines, dressée par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particulièrement dans ce qui regarde la Longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui concerne la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pu faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres Observations, puisqu'il rangea cette Côte presque toujours à la vue des Terres. Il croit aussi la position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchant de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la Longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de la Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit-il, est trop à l'Est de huit à dix degrés; du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des Observations Astronomiques. Par exemple, sur ces autorités, on ne peut guères placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & onze degrés de Longitude, Ouest, de Londres; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent un peu plus de soixante-trois de Londres; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés huit minutes de différence en Longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Est du Détroit de la Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés; de sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Est, mais il exagère au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de la Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que

ANSON.
1741.

En quel é-
tat il arrive à
l'île Juan
Fernandez.

Vaisseaux, qui malgré les plus terribles orages, n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à *Juan Fernandez*; & pendant le reste du mois d'Avril, ayant porté au Nord, depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de Latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se crut assuré d'avoir achevé son passage, & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non-seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages parmi ses gens (n), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'île de *Socoro*, premier rendez-vous, ensuite la hauteur de *Baldivia*, où le second rendez-vous avoit été marqué. Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'île *Juan Fernandez*. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affoibli, par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (o).

LA vûe de la Terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord-demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'île à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'île une grande abondance d'excellentes plan-

que la Côte du Brésil, & celle du Perou, qui est à l'opposée, dans la Mer du Sud, sont très-bien placées; mais que depuis la Rivière de la Plata à l'Est, & le Point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte décline graduellement trop à l'Ouest; de sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position. C'est du moins le résultat des Observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celles de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la Longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés $\frac{1}{2}$ & soixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé sur l'Observation d'une Eclipsé de Lune faite dans ce Port, par Wood (1), la fixe à soixante-seize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non-seulement le cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'estime, pour faire connoître la violence des Courants, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les sondes, le long de la Côte des Pangons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il

n'y manque rien d'essentiel. Pag. 258 & précédentes.

Nota. Dans l'Avant Propos du Tome suivant, M. Prevost fait des excuses à M. Frezier sur cette Note, où il a remarqué, dit-il, que ce Voyageur est accusé d'une erreur de huit degrés de Longitude, sans s'être souvenu qu'il s'en est pleinement justifié dans le *Mercur* du Mois de Janvier 1750, pag. 82, & qu'il a fait retomber l'accusation sur son Adversaire. R. d. E.

(n) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la Bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes les playes se rouvrir lorsqu'il fut atteint du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs brames, ils expiroient à l'instant. Pag. 270.

(o) Pag. 282.

(1) L'Auteur nous apprend ici, que Wood étoit Lieutenant de Narborough. R. d. E.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY



THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Vol. 10

1880

10

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Vol. 10

1880

THE
JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE



THE AMERICAN LITERARY REVIEW



plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâtèrent d'apporter à bord, de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur cinquante-six brasses; & dès le même jour on découvrit une voile, qu'on reconnut bien-tôt pour le *Tryal*, un des Vaisseaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Escadre.

ANSON.
1741.

Description
exacte de l'Isle
Juan Fernandez.

APRÈS les soins qui furent rendus aux Malades, la première occupation de ceux qui jouissoient d'un reste de santé fut, de reconnoître toutes les parties de l'Isle, pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson, qui rapportoit toutes ses vues à l'utilité de la Navigation, avoit appris, par sa propre expérience, combien ces lumières étoient importantes; car son incertitude, sur la vraie position de l'Isle, la lui avoit fait manquer le 28 de May, lorsqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné, pour retourner mal-à propos vers l'Est; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner soigneusement les Rades & les Côtes, avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle Juan Fernandez est située à trente-trois degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, à la distance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chily. Elle tire son nom d'un Espagnol, qui en obtint la concession: mais qui, après avoir tenté d'y faire un établissement, prit le parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle est d'une figure irrégulière (p). Sa plus grande étendue est entre quatre & cinq lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-fait à deux. Le seul bon mouillage est à la bande du Nord, où l'on trouve trois Bayes. Celle du milieu, connue sous le nom de *Baye de Cumberland*, est la plus large, la plus profonde & la meilleure. Les deux autres, dont l'une s'appelle *Baye de l'Est*, & l'autre, *Baye de l'Ouest*, ne sont proprement que des endroits commodes pour débarquer, où les Chaloupes peuvent transporter des futailles jusqu'au rivage. La Baye de Cumberland est à l'abri des vents, du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter, excepté depuis le Nord-Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est-Quart-de-Sud. Mais les vents du Nord soufflent si rarement dans ce Climat, & sont si peu violens, que le risque est léger de ce côté-là. Cette Baye étant la meilleure Rade de toute l'Isle, on croit nécessaire d'ajouter, que les Vaisseaux doivent mouiller sur sa Côte Occidentale, à la distance d'un peu plus de deux cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presque entièrement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye. Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernières brasses de cables, dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelque autre matière, propre à les garantir du frottement des roches de fond.

Ses trois
Bayes.

Baye de
Cumberland
& ses propriétés.

Vents qui
y soufflent.

ON a déjà remarqué que le vent de Nord est ici fort rare; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de

(p) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent ses différentes Vues.

XV. Part.

O o

ANSON.
1741.

de Sud, qui y règnent ordinairement, viennent souvent de Terre par rafales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent guères plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de Terre.

Partie Septentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart foyent couvertes de bois. Le terrain y est léger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui manquent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes, à la quête des chèvres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne; & s'étant accroché, dans sa chute, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des rochers (q).

Partie Méridionale.

La partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, diffère beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parceque la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y règne presque toute l'année, particulièrement en Hyver. Les arbres, qui croissent dans les Bois, au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs fortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente; à l'exception du myrthe, qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pièces de plus de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avoit été régulièrement taillée. Une espèce de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité (r).

Productions de l'Isle.

OUTRE une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle Juan Fernandez, & dont la description demanderoit plus de connoissance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouvèrent presque tous les végétaux, qui passent pour souverains contre le scorbut de Mer, tels que du cresson d'eau, du pourpier, d'excellente oseille, & une prodigieuse quantité de navets & de raves de Sicile. La partie verte des navets leur paroissoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient souvent corrodées. Ils trouvèrent aussi beaucoup d'avoine & de tressle. Les arbres à choux excitèrent peu leur friandise, parcequ'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général la douceur du climat & la bonté du terroir rendent cette Isle excellente pour toutes fortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour

(q) *Ibidem*, Tome II, pag. 22.

(r) L'Auteur ajoute, que les Montagnes de cette Isle ressembloit à celles du Chili, où l'on trouve de l'or, & il croit qu'il n'est pas impossible qu'elles n'en renferment

aussi. Il parle encore de quelques Montagnes d'une terre rouge, dont la couleur surpasse celle du vermillon. Pag. 24. R. d. E.

son
4 I.
Anfon
: ou
diver-
tes de

arés na-
s de

haut
trou-

AN
17

Part
centric

Part
ridion

Pro
de III



pour se couvrir presque aussi-tôt de navets & de raves. M. Anson, qui s'étoit pourvu d'une grande variété de semences potagères & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des laitues, des carottes, & mettre en terre des noyaux de prunes, d'abricots & de pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de pêchers & d'abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vus jusqu'alors.

Les Bois, dont la plupart des Montagnes escarpées sont couvertes, étoient sans broussailles qui en fermaient le passage; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la partie Septentrionale, contribuoit, par cette raison, à former un grand nombre de belles Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plupart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort transparente, composoient ensemble un séjour aussi délicieux, qu'on en connoisse peut-être sur la Terre. Achéons cette description dans les termes de l'Auteur: „ Ce qu'il y „ a de certain, dit-il, c'est que la simple Nature surpasse ici toutes les fic- „ tions de la plus riche imagination. Il n'est pas possible de représenter, „ par des paroles, la beauté du lieu où le Chef d'Escadre fit dresser sa ten- „ te, & qu'il choisit pour sa demeure. C'étoit une Clarière de médiocre „ étendue, éloignée du bord de la Mer d'un demi mile, & située dans un „ endroit dont la pente étoit extrêmement douce. Il y avoit, au-devant „ de sa tente, une large Avenue, coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. „ La Baye, avec les Vaisseaux à l'ancre, paroissoit au bout de cette Ave- „ nue, qui s'abbaïsoit insensiblement jusqu'au rivage. La Clarière étoit „ ceinte d'un Bois de grands myrthes, rangés en forme de Théâtre. Le „ terrain, que ce Bois occupoit, ayant plus de pente que la Clarière, & n'en „ ayant point assez pour dérober la vue des hauteurs & des précipices, „ ces abîmes augmentoient la beauté de la Perspective, par le spectacle „ qu'ils offroient au-dessus des arbres; & pour ne laisser rien manquer à „ l'ornement d'une si belle retraite, deux ruisseaux, d'une eau plus pure que „ le cristal, couloient sous les arbres; l'un au côté droit de la tente, & l'autre „ au côté gauche, à la distance d'environ cent verges”. L'Auteur a cru que l'idée de ce charmant Paysage méritoit d'être conservée dans une Planche, qu'il a fait graver fidèlement (1).

A l'égard des animaux de l'Isle, quelques Voyageurs assurent qu'ils la trouvèrent peuplée d'un grand nombre de boucs & de chèvres. Leur témoignage est d'autant moins suspect, qu'on n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement fréquentée par les Boucaniers & les Flibustiers, dans les tems qu'ils couroient ces Mers. On a même deux exemples, l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre d'un Ecossois, nommé *Selkirk*, qui furent abandonnés dans l'Isle,

ANSON.

I 741.

M. Anson
y semer ou
planter diver-
ses sortes de
fruits.

Beautés na-
turelles de
l'Isle.

Animaux
qui s'y trou-
vent.

(1) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un peu romanesque. donner une pareille idée de l'Ouvrage?
R. d. E.

Nota. Cette description seroit-elle capable de

ANSON.
1741.
Anciennes
chèvres d'A-
lexandre Sel-
kirk.

l'Isle, & qui, dans un séjour de quelques années, eurent le tems de connoître ses productions. Selkirk, après y avoir passé quatre ou cinq ans, en partit avec le *Duc* & la *Duchesse*, Vaisseaux de Bristol, & publia la Relation de ses Aventures (1). Il assure particulièrement, que prenant à la course plus de chèvres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour, dans l'Isle de Juan Fernandez, avoit précédé l'arrivée de l'Ecadre Angloise, d'environ trente-deux ans. Cependant la première chèvre, qui fut tuée par les Anglois, avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouvèrent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont
été détruites
par les chiens.

MAIS cette multitude de chèvres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Filibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de chiens, qui s'y sont multipliés, & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de chèvres dans les parties accessibles; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre, parmi les rochers & les précipices, où il n'est pas possible aux chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux, chacun de vingt ou trente, qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouvèrent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand, qu'à force de travail & d'assiduité, ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des boucs & des chèvres, qui restent dans l'Isle, n'excede pas deux cens (v).

Restes de
chappés.

LES chiens, qui les ont détruites, ou chassées de toutes les parties accessibles de l'Isle, sont de différentes espèces, qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois, pendant la nuit, & leur déroboient leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques Matelots, qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les chèvres ne leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, observèrent qu'elle avoit un goût de poisson.

Description
des Lions
Marins.

DANS la difficulté de tuer des chèvres, les Equipages, qui commençoient à se dégoûter de poisson, mangèrent aussi des veaux & des lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglois mangeoient sous le nom de bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

LES Lions Marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un

(1) Voyez, ci-dessus, le Voyage de Woodes Rogers.

(v) Pag. 35.



ALMA MATER - 1900





J. J. Schuyler del.

LIONNE MARINE. || ZEE-LEEUWIN.



J. V. de Vries delin.

LION MARIN. || ZEE-LEEUEW.

217
 1872. 1873. 1874.
 1875

$$x \in \partial H \cap D = \pi_1 H \cap \pi_2^{-1} N = \emptyset \quad \text{if } x \in \partial H \cap M_1 \quad \text{or } x \in \partial H \cap M_2$$


d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile (x). Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir, avec beaucoup de force, autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité, on en tua d'abord un à coups de fusil; & lui ayant ensuite coupé la gorge, on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux barriques pleines, outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court, de couleur tannée claire; mais leur queue & leurs nageoires, qui leur servent de pieds, sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts, qui sont armés chacun d'un ongle, & joints ensemble par une membrane, qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur, qui les distingue des veaux marins, ils en diffèrent encore, sur-tout les mâles, par une espèce de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de *Bacha* au plus gros mâle, parcequ'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces animaux sont de vrais amphibiens. Ils passent tout l'Été dans les flots, & l'Hiver à terre. C'est dans la seconde de ces deux Saisons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux petits, qui naissent de la grandeur d'un veau marin dans toute la sienne, & qui suçent les mamelles de leur mère.

Les lions marins, pendant tout le tems qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes; & le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la Nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris sont si bruyans & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme. Tantôt, on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois, hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les mâles; & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris, à la vue de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le *Bacha*, sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail, & la supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires; & les blessures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presque égale-

ANON.
1741.

Ils sont amphibiens.

Comment ils vivent, & leur précaution pour se garder.

Leurs combats pour les femelles.

(x) Ce qui revient, à-peu-près, à cinq cens pintes, mesure de Paris.

ANON.

1741.

Ils atta-
quent les
hommes.

ment incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse molasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la mère se jeta sur lui, lorsqu'il s'en défit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crâne fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (y).

Oiseaux de
l'Isle. Parde-
los, qui font
leurs nids en
terre.

L'Isle Juan Fernandez n'a pas d'autres oiseaux que des faucons, des merles, des hiboux & des colibris. Les Anglois n'y virent point cette espèce, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description, sous le nom de *Pardelas* ou *Damiers*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugèrent que les chiens les avoient détruits. Tous les chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort, puisque dans un long séjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant, que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les tentes.

Poisson de
l'Isle & son
abondance.

ENFIN, la Baye fournit plusieurs espèces de poisson. Les morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes brèmes, des anges de Mer, des cavalies, des tatouneurs, des poissons argentés, des congres d'une espèce particulière, & un excellent poisson noir, assez semblable à la carpe, que les Anglois nommèrent, dans leur langue, *Ramoneur de Cheminée*. À la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la seine; mais on y pêche aisément à l'hameçon; & dans l'espace de deux ou trois heures, deux lignes suffisent pour charger une Chaloupe. Le seul obstacle vient des requins, & d'autres poissons si voraces, qu'ils enlèvent le poisson au moment qu'il est pris. Les écrevisses de Mer, plus communes peut-être à Juan Fernandez, qu'en aucun autre lieu du Monde, y sont d'un excellent goût, & pèsent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre, que lorsqu'une Chaloupe part de terre, ou lorsqu'elle y aborde, on les perce souvent avec le croc.

Allarmes
des Anglois
pour le reste
de l'Escadre.

L'AUTEUR conclut qu'un Vaisseau, dans le triste état où il représente le sien, n'a pas de meilleure retraite à désirer que cette Isle. Aussi les Malades y trouvèrent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du *Trial* leur avoit fait espérer d'y être bien-tôt rejoints par le reste de l'Escadre. Cette attente leur faisoit tenir sans cesse les yeux tournés vers la Mer. Mais, n'ayant rien vu paroître dans l'espace de quinze jours, ils commencèrent à désespérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaisseaux égarés, parce qu'ils ne pouvoient se dissimuler, que si leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir si long-tems la Mer, il n'y seroit pas resté un homme en vie, & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du
Glocester.

CEPENDANT le 26 de Juin, ils découvrirent le *Glocester*, qui par ses

VOI-

(y) *Ibidem*, pag. 44 & précédentes.

voiles basses, les seules qu'il paroîssoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valets. Depuis long-tems, ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette économie, leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-tems autour de l'Isle, ils surmontèrent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fut diminué des trois quarts. Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaisseau, raconta, que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient poussé jusqu'à la petite Isle de *Maja-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant, de son bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle, il avoit envoyé sa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de si grosses lames sur la Côte, qu'il avoit été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parceque la Chaloupe étoit revenue pleine de poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Isle, la représentent comme un Roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Escadre, qu'elle est couverte d'arbres & de verdure. Il ajouta qu'elle n'a pas moins de quatre miles de longueur, & qu'on peut espérer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaisseau dans le besoin.

ANSON.
1741.

Etat auquel
il est réduit.

On doit, à l'instruction des Navigateurs, la description d'une partie des soins que le Chef d'Escadre prit pour sa sûreté. En visitant son mât de misaine, il fut alarmé de le trouver fendu, justement au-dessus du premier Pont, près des barreaux du second Pont. La fente étoit de deux pouces de profondeur, & de douze de circonférence: mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugèrent qu'en jumellant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il seroit aussi bon qu'il l'eût jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il se fût chargé d'une grosse quantité de ces deux provisions, elles avoient été consumées dans une suite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torse, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des restes de voiles, tout ce qu'on en put ramasser fut à peine suffisant pour en faire une voilure complète.

Soins nau-
tiques.

VERS le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à-peu-près guéris, obtinrent la permission de quitter les tentes communes, ou ils avoient été logés jusqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant séparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement: mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage, au premier coup de canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraîchissemens, de

ANSON.
1741.

de couper du bois & de faire de l'huile de la graisse des lions marins. Cette huile s'employoit à divers usages. Elle servoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres, pour les espalmer. Quelques Matelots furent employés à faler de la morue, sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presque entièrement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avoit fait construire à terre un four de cuivre, & l'on y cuisoit du pain frais pour les Malades.

Arrivée de
la Pinque
Anne, & ses
Avantures.

LE 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque *Anne*. Son arrivée fut regardée comme une faveur du Ciel. On rendit la ration de pain entière, à tous les Equipages; & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur, qui l'auroit laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste Mer. Il parut fort surprenant que l'Equipage d'un Vaisseau, qui arrivoit au rendez-vous deux mois après les autres, fût en état de faire la manœuvre sans aucun signe de foiblesse; mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de May, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le *Centurion* eût jeté l'ancre dans l'Isle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de Terre, le 16 de May, au quarante-cinquième degré quinze minutes de Latitude du Sud. Ensuite, un vent Ouest-Sud-Ouest l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Isles, qui se présentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Est de l'Isle d'*Inchin*; mais, ne s'étant pas placé assez près de l'Isle, & l'Equipage n'étant pas assez fort pour filer du cable aussi promptement qu'il étoit nécessaire, le Vaisseau fut poussé à l'Est. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On continua de dériver; & le lendemain on jeta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque-tems: mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancrs, jusqu'à un mile de Terre, on ne s'attendoit qu'à échouer, dans un endroit où la Côte paroissoit haute & fort escarpée. Les Chaloupes faisoient beaucoup d'eau. Il ne se présentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage se crut perdu; avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes, qui eussent pu gagner le rivage, ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoissent d'Européens que les Espagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaisseau s'approchoit toujours des Rochers terribles, qui forment la Côte, lorsqu'au moment où sa perte sembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaître les espérances. On coupa aussitôt les cables des deux ancrs, & l'on mit le cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Isle & le Continent. Elle conduisit les Anglois dans un Port également sûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraîchissemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de miracle à cette heureuse découverte. ON

Baye d'*Inchin*.

est trop certaine, parceque les gens du
Vaiffeau ne firent point d'observation, ni le
XV. Pars.

ment decouverte, dont la connoissance peut
être d'une extrême utilité pour les Naviga-
teurs. R. d. E.

Pp



& i
le n

ns, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner
a cette heureuse découverte. On

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidèle description de ce Port. Il la croit d'une extrême utilité, pour les Navigateurs qui peuvent être jetés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui règnent presque continuellement dans ces parages (x).

L'ISLE d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles des *Chonos*, que les Géographes Espagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois prirent pour le Continent, ne fût une autre Isle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive prendre, le Port a deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très-pure, dont quelques-uns sont si favorablement disposés, qu'on y peut remplir les futailles, dans la double Chaloupe, par le moyen d'une écope. Le plus considérable est au Nord-Est du Port. Les Anglois trouvèrent quelques poissons dans le ruisseau, & sur-tout quelques mulets d'excellent goût, qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraichissemens, ils trouvèrent des plantes, telles que le seleri sauvage, les orties; des coquillages, sur-tout des petoncles & des moules, d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût; quantité d'oyes, de mouettes & de pingouins; tous mets exquis, pour des gens affamés, qui avoient tenu la Mer si long-tems. Au milieu de l'Hyver, où l'on étoit, le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure: & l'on y trouveroit, en Été, plusieurs rafraichissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté, que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un autre avantage de leur Port, c'est qu'il est fort éloigné des Etablissmens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il seroit facile de s'y défendre; & si l'on étoit en possession de l'Isle qui le forme, on pourroit le garder, avec peu de forces, contre une Armée nombreuse. Cette Isle est escarpée, presque par-tout, du côté du Port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit sur ses ancrs à vingt toises de Terre. Il seroit difficile de couper,

ANON.
1741.
Description
de la Baye &
de l'Isle d'In-
chin, nouvel-
lement décou-
verte.

Rafraichis-
semens qui s'y
trouvent.

Il est d'une
facile défense.

ou

(x) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossières Esquisses de deux mauvais Dessinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'estime de leur distance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette estime, les erreurs ne sauroient être fort considérables. Il ajoute qu'à la vérité, la Latitude, qui est un article important, n'en est pas trop certain, parceque les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le

jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie; mais que cette Latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante-cinq degrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-dessus, beaucoup moins importante.

Page 84.

Nota. On ne sauroit refuser, à la curiosité du Lecteur, le Plan d'une Baye nouvellement découverte, dont la connoissance peut être d'une extrême utilité pour les Navigateurs. R. d. E.

Pp

XV. Part.

ANON.
1741.

ou d'aborder, un Vaisseau, protégé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presque inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte sa Nation à faire reconnoître, avec plus de soin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (a).

Fausse idée
des Espagnols.

L'EQUIPAGE de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Espagnols & les Indiens; & n'osant perdre le Vaisseau de vue, ses courses se bornoient aux terres qui environnent le Port. D'ailleurs, quand les Officiers auroient été sûrs de n'avoir rien à redouter, le Pays est si couvert de Bois & si rempli de Montagnes, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer. Mais ils jugèrent que les Auteurs Espagnols s'éloignent beaucoup de la vérité, lorsqu'ils représentent, sur cette Côte, un Peuple nombreux & redoutable. En l'hyver du moins, elle est si déserte, que pendant tout le tems que les Anglois s'y arrêtèrent, ils n'y virent qu'une seule famille d'Indiens, composée d'un homme d'environ quarante ans, de sa femme, & de deux enfans, dont l'un n'avoit pas plus de trois ans, & l'autre étoit encore à la mammelle. On les découvrit dans une Pirogue. Ils y avoient apparemment toutes leurs richesses, qui consistoient en un chien, un char, un filet à pêcher, une hache, un couteau, un berceau, quelques écorces d'arbres pour se huter, un devidoir, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de fort mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le Capitaine envoya son Canot, qui les amena facilement à bord. Il les y retint, dans la crainte qu'ils n'allaient le découvrir: mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour, ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau; & la nuit seulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la chasse, & prenoit plaisir à voir tirer quelque pièce de gibier. Cependant on s'aperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique sa femme ne perdit rien de sa gayeté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau, monté de si peu de gens, lui causoit de la surprise: il en concluoit qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde: ce qu'il exprimoit en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la manière dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'écouille du Château d'avant étoit déclouée. Il profita d'une nuit fort orageuse, pour sortir avec sa femme & ses enfans, par cette ouverture; & passant par-dessus le bord du Vaisseau, il descendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hamières qui retenoient la Chaloupe & sa Pirogue, à l'arrière du Vaisseau; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il rama aussi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart se fit sur le demi-Pont, tous ces mouvemens furent si prompts

Caractère
extraordinaire
d'un In-
dien.

Comment il
s'échappe avec
sa famille.

& si secrets, qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, tandis qu'il s'éloignoit du Vaisseau. Mais il étoit trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avoit plus, ni Chaloupe, ni Canot; & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglois, qui avoient conçu de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet Indien, supposant qu'il rodoit encore avec sa famille dans les Bois, qui sont autour du Port, & craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le Capitaine à faire exposer quelques vivres, dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avoient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres disparurent; & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés (b). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Île de Chiloe, & qu'il ne donnât connoissance de son Aventure aux Espagnols, qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au soir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtiment plus respectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché, & que cette affectation, d'imiter les Vaisseaux de guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & se rendit heureusement à l'Île Juan Fernandez.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, le *Severn*, la *Perle*, & le *Wager*. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Brest; & que le *Wager* (c), commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le 14 de May, vers le quarante-septième degré de Latitude Méridionale, entre deux petites Îles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le règlement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (d).

L'INQUIÉTUDE du Commandant, pour trois Vaisseaux, dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du *Gloucester*, à faire visiter l'Île de *Maja Fuero*, dans l'espérance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le *Tryal*, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Île, & n'y vit aucun Vaisseau: mais il rapporta des lumières qu'on n'avoit jamais eues, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (e).

ANSON.
1741.

Sort de trois
Vaisseaux de
l'Escadre An-
gloise.

LES

(b) *Ibid.* Pag. 95.

(c) M. Cheap, Commandant de ce Vaisseau, qui étoit chargé de tout l'attirail de guerre, craignant de faire échouer, par son retardement, l'expédition projetée contre Baldivia, se hâta de gagner le rendez-vous de l'Île de Socoro, & ensuite celui de Baldivia. Mais ayant eu le malheur de tomber de l'échelle de poupe & de se rompre l'épaule, il ne

put faire les manœuvres nécessaires pour garantir le *Wager*, dont nous donnerons, après cet Article, le Journal publié, depuis peu, sous le Titre de *Supplément du Voyage de M. Anson*. R. d. E.

(d) Pag. 121 & précédentes.

(e) Il en donne deux Vues; l'une du Nord-Est, & l'autre du Sud.

Nota. On donne aussi ces deux Vues, dont

ANSON.

1741.

Description
de l'Isle Mafa
Fuero.

LES Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La première est celle où l'Escadre étoit à l'ancre; & la Petite a reçu le nom de *Mafa Fuero*, parcequ'elle est plus éloignée du Continent. Le *Trial* vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez, à l'Ouest, vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé, lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile, sans bois, sans eau, & comme absolument inaccessible. Les Anglois du *Trial* s'assurèrent qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit, au Nord de l'Isle, où les Vaisseaux peuvent mouiller, quoique l'ancre n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde, il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents, excepté celui du Sud. Avec ces inconvénients, on y trouve une chaîne de Roches, qui s'avance de la Pointe Orientale de l'Isle, à deux miles au large; mais peu dangereuse à la vérité, parceque la Mer, qui s'y brise continuellement, les fait aisément reconnoître.

Avantage
qu'elle a sur
celle de Juan
Fernandez.

CETTE Isle a, sur celle de Juan Fernandez, l'avantage d'être bien peuplée de chèvres; & ces animaux, qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de veaux & de lions marins. En un mot, les Anglois jugèrent, que malgré quelques inconvénients, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle seroit néanmoins très-utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi supérieur (f).

La Pinque
Anne est dé-
gradée.

Le mauvais état de la Pinque *Anne*, dont les Charpentiers jugèrent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres Bâtimens (g). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passèrent à bord du *Glocester*, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades fussent assez bien rétablis, M. Anson ne pouvoit être sans alarmes, en considérant le peu de forces qui lui restoit. Depuis son départ d'Angleterre, il avoit perdu, sur le *Centurion*, deux cens quatre-vingt-douze hommes, de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du *Glocester*, qui étoit moins fort, avoit perdu le même nombre, & se voyoit

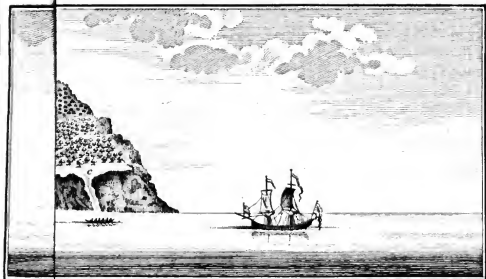
Etat où
l'Escadre se
trouvait ré-
duite.

la seconde est celle de l'Ouest, à la distance de quatre miles. Les Renvois de la première indiquent, (a) la Pointe Orientale, où se voit la chaîne de Roches; (b) les Ruisseaux qui tombent dans la Mer, & (c) le Mouillage au Nord de l'Isle, qui est située à trente-trois degrés cinq minutes de Latitude Méridionale. R. d. E.

(f) Pag. 126.

(g) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'*Anne* n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort

endommagés; qu'un des Courbatons de Beupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serre-gouttières étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Tacquets étoient rompus, & d'autres pourris; que toute la Ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage, on avoit trouvé l'Etambord en très-mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.



IGT van de N.O. Kust van MASA-FUERO.



IGT van de West Kust van MASA-FUERO.



voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le *Tryal*, dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau, sur le tillac; cependant, il n'y étoit mort que quarante-deux hommes, & son bonheur en avoit sauvé trente-neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides, que le *Centurion* avoit à bord, il n'en étoit échappé que quatre; & onze Soldats de Marine, de soixante & dix-neuf. A bord du *Glocester*, tous les Invalides périrent; & de quarante-huit Soldats de Marine, il n'en resta que deux. En un mot, les trois Vaisseaux, qui devoient composer désormais toute l'Escadre, étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'Angleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mouffes. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pu passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraichissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipaient une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions paroissent capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévu ranima toutes leurs espérances.

VERS le commencement de Septembre, lorsqu'ils se dispoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre; mais l'ayant bien-tôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaïso, ils lui donnèrent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (b). C'étoit un Vaisseau Marchand du port de quatre cens cinquante tonneaux, dont l'Equipage montoit à cinquante-trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossières de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de *Pannia de Tierra*, & quelques balles de coton & de tabac; mais les Anglois y trouvèrent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois serons de pialtres, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs lettres & d'autres papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissemens.

Ce Bâtiment, qui se nommoit *Nôtre-Dame du Mont-Carmel*, étoit commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaïso, dans le Chili, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du *Centurion*, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant

ANSON.
1741.

Prise d'un
Vaisseau
Espagnol.

Informations
que les An-
glois en re-
çoivent.

(b) Il n'avoit que trois pièces de canon, six, & quelques pistolets. Pag. 148.
de quatre livres de balle, hors d'état de ser-

ANSON.
1741.

Informa-
tions fort uti-
les aux An-
glois.

pressant que de prendre des informations. Jusqu'alors ils n'avoient su qu'imparfaitement la force & la destination de l'Escadre, qu'ils avoient rencontrée à la hauteur de Madere.

Ils apprirent, de leurs Prisonniers, qu'elle étoit composée de cinq grands Vaisseaux Espagnols, commandée par l'Amiral Pizarro, & proprement destinée à traverser leurs d.ffeins; mais que Pizarro, malgré tous ses efforts pour doubler le Cap de Horn, avoit été obligé de retourner à la Rivière de Plata, après avoir perdu deux de ses plus gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que, de la Plata, cet Amiral avoit averti les Espagnols du Perou, qu'une partie de l'Escadre Angloise pouvoit passer avec succès dans la Mer du Sud; mais que jugeant, par sa propre expérience, qu'elle y arriveroit foible & peu capable de défense, il conseilloit au Viceroi d'armer en guerre le plus de Vaisseaux qu'il pourroit employer à cet usage, & de les envoyer vers le Sud, où vraisemblablement ils surprendroient ceux des Anglois, l'un après l'autre, avant qu'ils pussent trouver l'occasion de se procurer des rafraichissemens. Le Viceroi, goûtant ce conseil, avoit fait équiper sur le champ quatre Vaisseaux, qui étoient partis de Callao; un de cinquante pièces de canon, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception, & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin, mais n'ayant pas vu paroître les Anglois, ils avoient repris alors la route de Callao, dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si long-tems la Mer, & que, s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots, ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête, pendant qu'ils étoient en croisière. Ensuite ils avoient été desarmés en arrivant à Callao; & les Prisonniers ajoutèrent, qu'en quelque-tems qu'on apprît, à Lima, l'arrivée des Anglois dans ces Mers, il se passeroit au moins deux mois, avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Danger qui
les avoit me-
nacés.

Combien
leur état eût
d'étonnement
aux Espa-
gnols.

Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables, que l'Equipe du *Centurion* ayant trouvé, à son débarquement dans l'Île de Juan Fernandez, quelques morceaux de cendre, des restes de poissons, des jarres fraîchement brisées, & d'autres traces recentes du séjour des Espagnols, M. Anson ne put douter, que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt, dans cette Île, il n'y eût rencontré ses Ennemis; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit, cette rencontre auroit été fatale, non-seulement au *Centurion*, mais encore au *Tryal*, au *Glocester*, & à la Pinque *Zune*, qui étoient venus séparément. Les Espagnols du *Carmel*, ayant appris, à leur tour, ce que les Anglois avoient souffert, parurent fort surpris qu'ils eussent pu résister à tant de maux. Ils furent conduits, avec leur Bâtiment, dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla, lorsqu'ils y virent le *Tryal* à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Île; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois, qui avoient été capables, après tant de fatigues, & dans un espace si court, non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux, mais d'en construire un de cette forme. Ensuite, apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre, ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn, tandis que

que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du *Carmel*, donnèrent d'autres lumières aux Anglois. Elles portoient, que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaïso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussitôt le *Tryal*, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même-tems de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisières; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque *Anne* fut transportée sur le *Carmel*; & le *Glocester* reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre, le 19 de Septembre. Le *Glocester* eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de Latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Païta, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. Le *Centurion* & le *Carmel* portèrent à l'Est, pour joindre le *Tryal* à la hauteur de Valparaïso. Cinq jours après, ils rencontrèrent ce Bâtiment, qui avoit déjà pris, avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu-près la même charge que celle du *Carmel*, à l'exception de l'argent, qui n'excedoit guères la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée, par le malheur qu'il avoit d'être dématé & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radoubier en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du tems dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'*Aranzanu*, qu'il nomma *La Prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Viceroy du Perou avoit armé plus d'une fois en guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. *Saunders* fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pièces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du *Tryal*.

DANS les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Perou & le Chily, au Sud, & entre Panama & le Perou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, „ les arrangemens les mieux concertés n'em-
„ portent avec eux qu'une plus grande probabilité de succès, & ne vont
„ jamais jusqu'à la certitude; parceque les accidens, qui ne peuvent entrer
„ en compte dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence
„ sur les événemens”. La facheuse aventure du *Tryal*, & la nécessité, qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisière pour l'assister, donnèrent le tems aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaïso. On ne découvrit point une seule voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre; & l'on ne douta plus alors, que les Habitans de Valparaïso, ne voyant point paroître le *Carmel* & l'*Aranzanu*, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit

ANSON.

1741.

Ils se disposent à croiser.

Prise de l'*Aranzanu*.Ce Vaisseau est nommé *La Prise du Tryal*.

Projets qui s'évanouissent.

ANSON.
1741.

Les Anglois
vont se placer
sous le vent
de Callao.

Île de Saint
Gallan, bon-
ne croisière.

Prise de la
Sainte Thérè-
se.

Trois Da-
mes qui s'y
trouvent, &
généralité des
Officiers An-
glois.

étoit à craindre aussi que le Viceroy ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer; car un Exprès n'employe pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaïso à Lima, & cinquante jours s'étoient déjà passés depuis la prise du *Carmel*. Ce double sujet de crainte détermina les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu, sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Île de *Saint Gallan*, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord Est, demi-Quart à l'Est. Cette Île est située vers le quatorzième degré de Latitude Méridionale, à cinq miles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête de Vieillard*. L'espace, entre l'Île & cette hauteur, est la meilleure croisière qu'il y ait sur cette Côte; parceque tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre, vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de *Barranca*, qui est située à dix degrés trente-six minutes de Latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction, si long-tems désirée, d'apercevoir un Vaisseau. Le *Centurion* lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir effuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiquil, nommé *Sainte Thérèse de Jesus*, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de charpente, de fil de *Pito*, qui est très-fort, & qui se fait d'une espèce d'herbe; de draps de Quito, de cacao, de noix de coco, de tabac, de cuirs, de cire, & d'autres marchandises. Les espèces, qui se trouvèrent à bord, ne montoient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge auroit été de grande valeur, si les Anglois en avoient pu disposer; mais comme il est défendu, aux Espagnols, de rançonner jamais leurs Vaisseaux, la plupart des choses qu'on leur prend, dans ces Mers, n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les Anglois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils caufoient à leurs Ennemis (1).

OUTRE l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves noirs, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit-il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mère & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent excessivement allarmées, de se voir entre les mains d'un

(1) Pag. 185 & 186.

d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laissèrent engager à sortir de leur retraite. Cependant un des Lieutenans du *Centurion* les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre, informé de cet événement, ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau, & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors, où elles ne cesseroient pas d'être bien servies; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même, pour assurer l'exécution de ses ordres, & pour leur donner le moyen de se plaindre, si quelqu'un étoit capable d'y manquer, que le Pilote Espagnol, qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau, demeurât près d'elles, avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote, parcequ'on avoit crû s'apercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sut bientôt, par le témoignage des Prisonniers, & dans la suite par d'autres circonstances, dont le récit n'est que différé, qu'il n'avoit pris cette qualité, que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnières.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent, pour tourner ensemble le cap au Nord. La Mer, dans le même endroit, leur parut d'un très-beau rouge, à plusieurs miles autour d'eux. On observa que cette couleur venoit d'une prodigieuse quantité de [fraye de] poisson, qui couvrait la surface de l'eau. Un peu de cette eau, qu'on eût la curiosité de mettre dans un verre, ne faisoit pas d'être aussi pure que le cristal; excepté qu'on y voyoit surnager quelques globules rouges & glaireux (*).

En rangeant la Côte, on remarquoit presque sans cesse un Courant, qui faisoit dériver les Vaisseaux, vers le Nord, l'espace de dix ou douze miles par jour. A huit degrés de Latitude Méridionale, ils commencèrent à se voir entourés de bonites & de poissons volans, les premiers qu'ils eussent vus depuis leur départ des Côtes du Brésil. C'est une singularité remarquable, que sur les Côtes Orientales de l'Amérique Méridionale, ils s'étendent à une Latitude beaucoup plus avancée que sur les Côtes Occidentales du même Continent; car on ne les perd de vue, sur la Côte du Brésil, qu'en approchant du Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même Latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (1).

ANSON.
1741.

Rougeur de
la Mer, & sa
cause.

Différence
de la chaleur
dans des La-
titudes égal.

LE

(*) Pag. 190.

(1) L'Auteur s'abandonne ici à ses réflexions sur les causes de cette différence de chaleur, & se plaint que les Physiciens n'ayent jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'est-à-di-

re, que la Latitude d'un lieu ne fournit pas de règle par laquelle on puisse juger du degré de chaud ou de froid qui y régné. On ne sauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même

ANSON.

1741.

Prise du Na-
vire la Notre-
Dame du Car-
min.

LE 10 de Novembre, à trois lieues au Sud de l'Île la plus Méridionale de *Lobos*, qui est située à six degrés vingt-sept minutes de Latitude du Sud

même degré de Latitude. Si l'on compare la Côte du Brésil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. [Quoique la chaleur soit très-grande sur la Côte du Brésil, celle qu'on éprouve dans les Mers du Sud, à la même Latitude, est peut-être aussi tempérée qu'en aucune autre partie de notre Globe, puisqu'en rangeant cette dernière Côte, la chaleur que l'on eut, n'égalait pas une seule fois celle d'un jour d'Été au peu chaud en Angleterre: ce qui parut d'autant plus frappant, qu'il ne tomba point de pluies. On pourroit encore continuer cette proposition, en observant qu'au haut des Andes, qui sont situés sous la Ligne, la neige ne se fond en aucun tems de l'année: marque d'un plus grand froid qu'il n'en règne dans plusieurs lieux, placés bien au-delà du Cercle Polaire.] Les Thermomètres, qui doivent passer pour une règle infallible du degré de chaud & du froid, sont voir que dans des Latitudes très-avancées, telles que Petersburg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques; à Londres, en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Été de cette année, un Thermomètre gradué, suivant la méthode de *Fahrenheit*, monta une fois, à Londres, jusqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermomètre du même genre ait atteint, dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Île de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical, à trois degrés près. A Petersburg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermomètre monta jusqu'à 98°, à l'ombre; [c'est-à-dire, à vingt-deux divisions de plus qu'à Sainte Catherine:] degré de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t-elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égalee, ou même surpassée vers le Cercle Polaire? L'Auteur répond, que c'est le tems du chaud, dans un lieu particulier, ne doit pas être fondé sur le degré de chaleur qui y règne quelquefois, mais plutôt sur la chaleur moyenne d'une saison, ou peut-être d'une année entière. [En considérant la chose sous ce point de vue, on verra assés-

ment combien un même degré de chaleur doit paroître incommode, en durant longtemps sans variation sensible. Par exemple, comparant ensemble Sainte Catherine & Petersburg, si l'on suppose, qu'en Été, la chaleur soit à Sainte Catherine de 76°, & en Hyver de 56°, diminution qui paroît assez forte, la chaleur moyenne pour toute l'année sera de 66°, & cela peut-être de nuit aussi bien que de jour, avec peu de variation. Ainsi, ceux qui sont fréquemment usages de Thermomètres, ne disconviennent point, que ce degré de chaleur, continué long-tems, ne passe, chez la plupart des hommes, pour suffoquant. Or, comme à Petersburg, le Thermomètre indique rarement une chaleur plus grande que celle qui a lieu à Sainte Catherine; cependant comme, dans d'autres tems, le froid est beaucoup plus grand, la chaleur moyenne pour une année, ou même seulement pour une saison, sera fort au-dessous de 66 degrés: car l'Auteur trouve que la variation du Thermomètre, à Petersburg, est au moins cinq fois plus grande entre les deux divisions les plus éloignées, que celle qu'il a supposé avoir lieu à Sainte Catherine.] Il ajoute une raison, qui est prise de nous; c'est que notre sensation de chaleur ne répond pas insensiblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermomètre; ce qu'il éclaircit par d'autres explications. [Comme une succession perpétuelle d'air frais est nécessaire pour que nous puissions respirer, il y a aussi, quand il fait chaud, quelque-tems, un air imprégné de vapeurs, qui ne manque jamais d'exciter en nous une idée de chaleur étouffante, bien plus grande que celle que la seule chaleur d'un air agité & pur auroit excitée. Il suit de là, que le Thermomètre ne sauroit déterminer la chaleur que cette cause fait éprouver au corps humain; & que la chaleur, dans la plupart des endroits situés entre les Tropiques, doit être beaucoup plus incommode, que le même degré de chaleur absolue, dans une Latitude plus avancée vers le Pôle. Car l'uniformité & la durée de la première de ces chaleurs, contribue à imprégner l'air d'une quantité prodigieuse d'exhalaisons & de vapeurs, la plupart très-mal saines. Or, comme, dans ces climats, les vents sont faibles & réglés, les exhalaisons changent seulement de place, sans être dissipées, ce qui rend l'Atmosphère moins propre pour la respiration, & produit par-là même cette sensation, qu'on appelle

Sud (m), les Anglois se faisaient, sans combat, d'un Navire Espagnol de [deux] cens soixante-dix tonneaux, nommé *Nôtre-Dame du Garmin*, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'acier, du fer, de la cire, du poivre, du bois de cedre, des planches, du tabac en poudre, des rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la candelie, de l'empois bleu, & des indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Païta, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé *Williams*, de qui l'on apprit, que le Gouverneur de Païta, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à faire transporter, dans les Terres, le trésor du Roi & le sien. On sut aussi qu'il y avoit, à la Douane de Païta, une somme considérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, jointe à la certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'alarme seroit bien-tôt répandue sur toute la Côte, & qu'il seroit inutile d'y croiser plus longtemps, déterminâ M. Anson à tenter de surprendre Païta. C'étoit, d'ail-

ANSON
1741.

Motifs qui
portent les
Anglois à faire
une entre-
prise sur Paï-
ta.

pelle chaleur étouffante; au-lieu que dans des Latitudes plus avancées, ces vapeurs s'élèvent probablement en moindre quantité, sans compter que des vents irréguliers & violents les dissipent souvent de manière, que le même degré de chaleur absolue n'est pas accompagné de cette incommode sensation de chaleur suffoquante. Il seroit à souhaiter, que, comme cet article intéresse le genre humain, & en particulier tous les Voyageurs, on l'approfondît avec soin, & que tous les Vaisseaux destinés à faire des Voyages dans des Climats chauds, fussent fournis de Thermomètres d'une fabrique connue, & qu'on marquât exactement les observations journalières qu'on pourroit faire par leur moyen.

Ici l'Auteur s'étend sur la beauté du Climat du Pérou, & remarque que tout y contribue à rendre l'air ouvert & la lumière du jour agréable. En d'autres Pays, dit-il, la chaleur insupportable du Soleil, en Été, fait qu'on ne s'agit, la plus grande partie du jour, ni travailler, ni même prendre l'air; & les fréquents pluies ne sont pas moins incommodes dans des saisons plus tempérées. Mais, dans cet heureux Climat, les nuages n'y dérobent les rayons perpendiculaires du Soleil, que pour faire jouir ces heureux Habitans, de la beauté de la lumière, sans en ressentir les inconvénients. Aussi peut-on travailler chez soi, & même à la Campagne, toutes les heures du jour; & cette fraîcheur de l'air, qui, dans d'autres Climats, est quelque-fois l'effet des pluies, n'est ici occasionnée que par les Brises des Régions plus

froides situées au Sud. Il y a lieu de supposer, qu'une température aussi heureuse est principalement due au voisinage de ces prodigieuses Andes, ou Montagnes, qui étant parallèles à la Côte, dont elles sont peu éloignées, & s'élevant beaucoup plus haut qu'aucune autre Montagne, ont, sur leur pente, une grande étendue de Pays, où, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés du sommet, on a toutes sortes de Climats dans toutes les saisons de l'année. Ces Montagnes, en interceptant une grande partie des vents d'Est, qui règnent généralement dans le Continent de l'Amérique Méridionale, & en rafraîchissant cette partie de l'air qui passe par dessus leurs sommets couverts de neige, sont sans doute la cause, que les Côtes voisines & les Mers du Pérou peuvent être rangées dans la classe des Climats les plus tempérés. C'est dès que les Anglois se trouvèrent à une certaine distance de la Ligne, où ces Montagnes ne purent plus leur être d'aucun secours, & qu'ils n'eurent plus rien pour se mettre à l'abri, du côté de l'Est, que les Hauts de l'Isthme de Panama, qui ne font que des Taupinières en comparaison des Andes, ils éprouvèrent, en deux ou trois jours, qu'ils avoient passé, de l'air tempéré du Pérou, dans le Climat brûlant des Indes Occidentales. [Pag. 203 & précédentes.]

(m) Il y a deux Mers de ce nom: celle-ci, qui s'appelle *Lebos de la Mer*; & une autre plus Septentrionale, qui s'appelle beaucoup à la première, & qu'on nomme *Lebos de Tierra*.

ANSON.
1741.

Description
de Païta & de
ses environs.

leurs, une occasion de mettre en liberté ses Prisonniers, qui étoient en grand-nombre, & qui consommoient des provisions, dont il avoit besoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'instruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

La Ville de Païta est située dans un Canton fort stérile (n), dont le terrain n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs que des roseaux fendus, enduits d'argile, avec des toits de feuilles sèches. Cette manière de bâtir est assez solide, pour un Pays où la playe est extrêmement rare. La plupart des Habitans sont des Indiens, des Esclaves Negres, des Mulâtres, ou des Mestices, entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port, qui passe pour un des meilleurs de cette Côte, ne mérite néanmoins que le nom de Baye: mais l'ancrage y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord; & c'est le seul lieu de relâche, pour ceux qui partant d'Acapulco, de Sonsonate, de Realejo & de Panama, veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages, où, pendant presque toute l'année, on a le vent contraire, oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Païta soient si arides, qu'on n'y trouve pas d'eau douce, ni aucune sorte d'herbages, ou d'autres provisions que du poisson & des chèvres, les Indiens, ont à deux ou trois lieues de-là, vers le Nord, une Ville nommée Colan, d'où ils transportent à Païta, sur des Radeaux, de l'eau, du maïs, des herbages, de la volaille & d'autres rafraichissemens. On y amène aussi des bestiaux de Piura, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les Terres (o). L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des Bois de salse-pareille, elle s'imprègne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Païta est un lieu de débarquement, pour les Passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Perou, & que la route par Mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a sur la Côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (p) (q).

PAÏTA

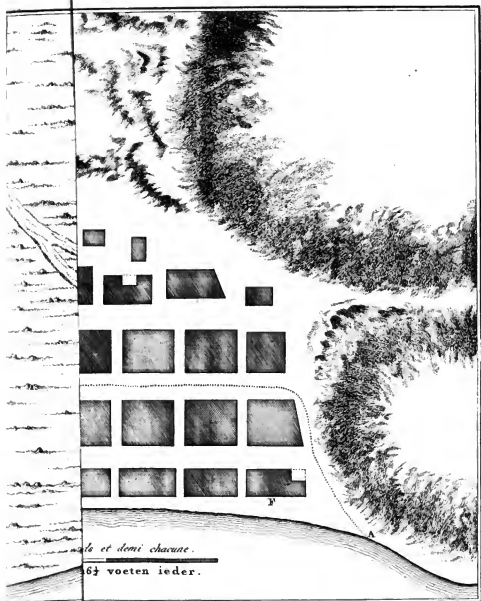
(n) A cinq degrés douze minutes de Latitude Méridionale.

(o) Cette Ville est mal nommée *Rivera*, dans l'Edition de Paris, & *Picera* dans le Plan de Païta, où elle est dite à quarante-deux miles de la dernière; erreur qui se trouve aussi dans le Plan de l'Edition Angloise; mais le Texte la marque trois fois seulement à quatorze lieues. R. d. E.

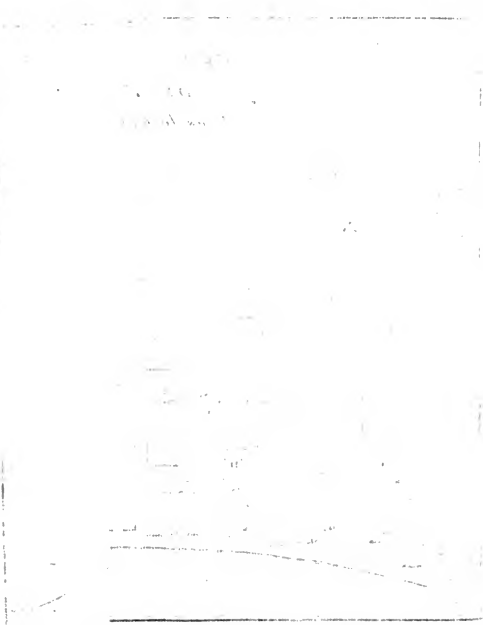
(p) Pag. 221 & précédentes.

(q) On joint le Plan de cette Ville, dont voici les Renvois.

- A. Endroit où les Chaloupes mirent quarante-neuf hommes à terre.
- B. Le Port, descendu par six canons de quatre & six livres de balle.
- C. Maison du Gouverneur.
- D. Couvent des P. P. de la Mercy.
- E. Chemin de Piura, grande Ville, située dans les Terres, à la distance de quatorze lieues.
- F. La Douane où les Anglois trouvèrent la plus grande partie du Trésor.
- G. L'Eglise Paroissiale. R. d. E.



CONINGRYK SANTA-FÉ.



GROUND-TERRAINING PLAN



PAITA est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avoit appris, de ses Prisonniers, que ce Fort étoit muni de huit pièces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, sans solé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avoit, pour Garnison, qu'une Compagnie très-foible. On ajoutoit, à la vérité, que la Ville pouvoit armer trois cens hommes. Mais comme le dessein du Chef d'Escadre étoit d'employer la surprise, il ne desespéra point d'emporter la Place dès la nuit suivante. Ses Vaisseaux étoient à douze lieues de la Côte; distance qui les assuroit de n'être pas découverts, & qui n'empêchoit pas qu'en forçant de voiles ils ne pussent arriver dans la Baye avec la nuit. Cependant sa prudence lui fit juger qu'ils étoient trop gros, pour n'être pas aperçus, dans les ténèbres mêmes, & qu'à cette vue les Habitans allarmés ne manqueraient pas de transporter leurs meilleurs effets dans les Terres. Cette expédition, d'ailleurs, ne lui paroissant point assez considérable pour demander toutes ses forces, il prit la résolution de n'y employer que les Chaloupes. Brett, son Lieutenant, fut chargé de l'entreprise, avec cinquante-huit hommes choisis: & pour le garantir des embarras qui pouvoient naître de l'obscurité de la nuit, ou de l'ignorance des lieux, deux Pilotes Espagnols reçurent ordre de lui servir de Guides. Dans une commission si délicate, on crut devoir s'assurer d'eux, en leur promettant qu'après avoir servi fidèlement ils seroient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres Prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, & que tous leurs Compagnons seroient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes avoit été pris, vingt ans auparavant, par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui servir de Guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les Terres au Sud de Paita. Ainsi son mauvais sort l'avoit destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette Côte, pendant un si long intervalle (r).

Ce ne fut point avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais lorsqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaisseau qui étoit à l'ancre, l'aperçurent & donnèrent l'alarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans toute la Ville. Brett vit plusieurs lumières, qui se promenoient rapidement, & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement, pour ôter à l'Ennemi le tems de se mettre en défense. Cependant, avant qu'ils pussent gagner la terre, les Soldats du Fort mirent quelques pièces de canon en état de tirer, & les pointèrent si juste, vers le lieu du débarquement, que le premier boulet passa au-dessus de la tête des Anglois.

Mais Brett ne leur laissa pas le tems de lui envoyer une seconde volée. Aussi-tôt que ses gens furent à terre, un de leurs Guides les conduisit à l'en-

ANSON.
1741.
Projet de
l'attaque.

Comment
les Anglois
surprennent
Paita.

(r) *Ibidem*, pag. 223.

ANSON.
1741.

Ils s'en ren-
dent maîtres.

Usage qu'ils
font de leur
victoire.

A quoi les
Espagnols
ont fait mon-
ter leur perte.

l'entrée d'une rue étroite, à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouvèrent à couvert du feu du Fort; & s'étant formés, comme l'occasion le permettoit, ils marchèrent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quadré, où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place, & la Maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre, leurs propres cris, qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin, le bruit de leurs armes, & le son de leurs tambours, qui se faisoient entendre de toute leur force, persuadèrent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre, & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'essuyèrent qu'une décharge de quelques Marchands, postés dans une galerie qui entourait la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage, au premier feu qu'on fit sur eux, quittèrent leur Poste, & laissèrent la Place à la discrétion des Vainqueurs (1). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort, qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi, dans l'espace d'un quart d'heure, les Anglois se trouvèrent maîtres de la Ville, sans autre perte, que d'un homme tué & deux de blessés.

BRETT plaça une Garde dans le Fort; une autre, à la Maison du Gouverneur, qui s'étoit enfui, un pied chaussé, l'autre nud, abandonnant sa femme, qui n'étoit âgée que de dix-sept ans, & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours (2); d'autres Gardes, ou du moins des Sentinelles à toutes les avenues de la Ville. Ensuite, son premier soin fut de prendre possession de la Douane, où les Trésors des Marchands étoient déposés. [Tandis qu'il s'occupoit de ce soin, les Matelots, fouillant les maisons voisines de leur poste, se jettèrent avec avidité sur les habits des Espagnols, qui étoient chamarrés de galons & de broderies, & les endossèrent d'abord, par-dessus leurs jaquettes crasseuses & leurs chausses poissées, sans oublier les belles perruques & les chapeaux bordés. Les derniers venus ne trouvant que des jupes & des robes de femmes, ne firent pas difficulté de se parer des plus magnifiques. Les premiers de ces Masques ridicules, qui se présentèrent aux yeux de Brett, étoient si bien déguisés, qu'il eut peine à les reconnoître.] Il trouva des Magasins remplis de marchandises précieuses, qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Escadre: mais le jour suivant, lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces, & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire, les Chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit, dans la suite, que les Espagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de piastres; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emportèrent, la vaisselle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres sterling. Les joyaux, tels que les bagues, les bracelets,

(1) Pag. 227 & précédentes.

(2) Cette femme ne resta pourtant pas entre les mains des Anglois, & l'Auteur ajoute, que deux Sentinelles, profitant du tumulte &

de la confusion qu'entraîne ordinairement la prise d'une Ville, sur-tout par surprise, la sauvèrent, dans l'instant même que les Anglois investissoient sa Maison. R. d. E.

jets, &c. étoient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs, le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur, embarrassé à fixer la somme, se réduit à constater que ce fut le plus grand butin que les Anglois eussent fait sur cette Côte (v).

ANSON.
1741.

MAIS ils ne détruisirent pas moins de richesses, par la résolution qu'ils prirent de brûler la Ville, à l'exception de deux Eglises, [dans lesquelles les Anglois renfermèrent tous leurs Prisonniers, au nombre de quatre-vingt-huit personnes,] & qui se trouvoient heureusement séparées des maisons (x). L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit, en différens jours, plusieurs Edifices, de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence, & l'action en fut si générale & si prompte, que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets, qui furent consumés par les flammes, étoient des draps fins, des foyeries, des batistes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort; & cinq Vaisseaux, qui étoient dans le Port, furent coulés à fond, après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution, les Habitans rassemblés sur une hauteur, firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort; mais leur courage se refroidit, jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglois.

La Ville de Païta est livrée aux flammes.

Le Chef d'Escadre, satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols, ne balança point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit, parmi les Prisonniers, plusieurs personnes de considération, entre lesquelles on avoit distingué un jeune homme de dix-sept ans, fils du Vice-Président du Conseil de Chili. L'impression qu'il avoit reçue, en naissant, de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers, s'étoit renouvelée avec tant d'horreur, lorsqu'on l'avoit fait passer sur un Vaisseau de l'Escadre, qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré son sort, dans les termes les plus touchans, en regrettant son Père, sa Mère, ses Frères, ses Sœurs, sa Terre natale, dont il se croyoit séparé pour jamais; & n'envisageant rien de plus favorable, qu'un éternel & dur esclavage, tous les autres Espagnols avoient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour, à sa table, ceux qui méritoient cette distinction: il ordonna qu'ils fussent tous traités, non-seulement avec humanité, mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer, & la joye succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son Bienfaiteur, & prit tant de goût à la manière de vivre des Anglois, que lorsqu'on eut relâché à Païta, l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé faire un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (y). Les trois Dames de la *Thérèse*, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'atten-

Comment les Anglois traitent leurs Prisonniers.

Reconnoissance des Espagnols.

(v) *Ibid.* pag. 252.

(x) On ne prit cependant cette résolution qu'après avoir fait faire, au Gouverneur, plusieurs messages, pour l'inviter à traiter du rachat de la Ville, en l'assurant qu'à son refus, elle seroit livrée aux flammes; mais le Gouverneur, qui avoit ramassé toutes les

Forces du Pays, à plusieurs lieues à la ronde, charmé de se voir Général, & s'embarassant peu du sort de sa Place, fut si fier, qu'il ne daigna pas même faire la moindre réponse. R. d. E.

(y) Pag. 255.

ANSON.
1741.

tions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demandèrent d'être menées à bord du *Centurion*, pour témoigner elles-mêmes leur reconnaissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroît fort considéré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la tienne. Il marqua, sur tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (z).

Principe
d'une sage
politique.

L'AUTEUR termine ce récit par des réflexions fort sensées. „ La manière, dit-il, dont les Espagnols peuvent penser de notre Nation, n'est pas „ une chose indifférente. Leur estime nous importe peut-être plus, que „ celle de tout le reste du Monde. Le Commerce, que nous avons fait avec eux, & que nous pouvons faire encore, est non-seulement fort considérable, mais il est d'une nature toute particulière, qui exige de part „ & d'autre de l'honneur & de la bonne-foi. Ami M. Anson joignoit „ une considération politique à son propre penchant, qui le portoit à „ ne pas traiter avec dureté ceux que le sort des armes livroit entre „ ses mains (a) ”.

Deux autres
Prises des
Anglois.

PENDANT l'expédition de Païta, le *Glocester*, commandé par Mitchel, avoit continué de croiser, avec tant de succès, qu'il s'étoit saisi de deux Bâtimens Espagnols; l'un, chargé de vins, d'eau-de-vie, d'olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterling en espèces; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la dernière avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très-pauvres; & les Anglois ne leur trouvant, en effet, que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorsqu'ils eurent transporté la cargaison à bord du *Glocester*, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit, dans chaque jarre, un paquet de doubles pistoles & de piastras, dont le total montoit à douze mille livres sterling (b).

M. Anson
se flatte de
communiquer
par l'Isthme
avec la Flotte
de l'Amiral
Vernon.

APRÈS avoir rejoint le *Glocester*, on résolut de tourner vers le Nord, & de gagner, aussi-tôt qu'il seroit possible, le Cap de *Saint Lucie* en Californie, ou le Cap de *Corientes* sur la Côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama, & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance [par l'erre] avec la Flotte de l'Amiral Vernon, qu'il supposoit aux Indes Occidentales (c), où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissmens Espagnols. Comme il lui paroît possible que Porto Bello fût déjà occupée par une Garnison Angloise, il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme, il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois, qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer, soit par les Indiens du Pays, qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre, soit par le ministère même de quelque Espagnol, que l'espoir d'une grande récompense auroit pu gagner: & cette intelligence une fois établie, il devenoit fort aisé

(z) Pag. 258.

(a) Pag. 259.

(b) Pag. 266.

(c) L'Édition de Paris porte aux Indes Orientales. R. d. E.

aisé de continuer. Par une voye si courte, M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins, qu'en concertant ses opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord, il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête, ajoute l'Auteur, auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Pérou, ou, tout au moins, d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (d).

Answer.
1741.
Ses projets
sur Panama.

Cz

(d) Pag. 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn, sans aucune diminution de forces, ce qu'on doit juger possible par l'exemple du Duc & de la Duchesse, Armateurs de Bristol, qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Brésil jusqu'à l'Isle Juan Fernandez, l'Auteur, pour prouver qu'elle auroit pu ébranler l'Empire Espagnol, en Amérique, représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou, & la disposition actuelle des Habitans, Espagnols & Indiens. La mesintelligence, dit-il, régnoit entre les Gouverneurs. Les Créoles étoient mécontents à l'excès. Il n'y avoit ni armes ni munitions. Les garnisons & toute discipline militaire étoient absolument négligées. Les Indiens de la Frontière s'attendoient que le moment favorable pour prendre les armes, & pour se venger des barbaries qu'ils avoient essuyées depuis deux siècles. M. Anson fut instruit de tout par les Lettres qu'il trouva sur ses Prises. La crainte de l'Escadre Angloise augmenta beaucoup l'antipathie des Gouverneurs. Ils rejetoient l'un sur l'autre les malheurs qu'ils prévoyaient. Le Président du Chili, celui de Panama, & tous les autres Commandans, demandoient au Viceroy du Pérou, les secours d'argent nécessaires pour leur défense. Le Viceroy répondoit que la Caisse Royale de Lima étoit vide, & qu'il avoit assez de ses propres besoins. D'ailleurs, le Peuple étoit fort mécontent. Il étoit persuadé que, depuis plusieurs années, les affaires de la Monarchie s'avoient été menagées que par des vices particulières d'intérêt. Il y avoit cent preuves que telle étoit l'opinion régnante chez les Créoles, & l'Auteur se contente d'en rapporter une : c'est le témoignage des Académiciens François, envoyés en Amérique, pour y mesurer un degré du Méridien près de l'Equateur. Dans une Relation de M. de la Condamine, qui contient le meurtre du Chirurgien François, on lit, que pendant le

„ multe qu'il y eut à cette occasion, tous les
„ Habitans s'accordoient à maudire le Gouvernement.

„ Les Indiens, de leur côté, panchoient à la
„ révolte, sur presque toutes les Frontières.
„ Plusieurs Lettres interceptées firent
„ connoître que, pour peu qu'ils eussent été
„ secondés, ils auroient pris les armes. C'étoit
„ particulièrement la disposition de ceux
„ qui habitent vers le Sud du Pérou, des
„ Arancos, & des autres Peuples du Chili;
„ c'est-à-dire, des Nations les plus puissantes.
„ Les Espagnols menaçoient alors les
„ Chiliens, des grandes forces qui leur venoient
„ d'Espagne, sous les ordres de l'Amiral
„ Pizarro, & se vantaient qu'il alloit
„ achever ce que ses Ancêtres n'avoient pu
„ finir. Ces menaces effrayèrent les Indiens,
„ jusqu'à leur faire croire que leur destruction
„ totale étoit résolue. Les Pizarros ont été
„ les premiers Conquêteurs du Pérou; & les
„ Péruviens, qui n'ont pas oublié la ruine de
„ leur Empire, la mort d'Attila, dont ils
„ chérissent encore la mémoire, l'abolition
„ de leur Culte, & le massacre de leurs
„ Ancêtres, détestent tout ce qui porte le nom
„ de Pizarro. On n'ignore pas non plus, au
„ Chili, que c'est de la même source que
„ sont venus l'esclavage & la misère des
„ Habitans. La mémoire de ces événemens
„ tragiques est si peu affaiblie chez ces Peuples,
„ que toutes leurs solennités sont accompagnées
„ de Spectacles, qui leur rappellent
„ l'idée de leur ancienne grandeur & de
„ leurs infortunes. Ils assistent à ces représentations
„ avec des transports de regret & de fureur;
„ marque sensible qu'ils ne respirent que les
„ occasions de recouvrer leur liberté & de se
„ venger de leurs Tyrans. Les Gouverneurs
„ Espagnols, qui connoissent bien ces dispositions,
„ craignent si fort un soulèvement général,
„ que vers le même tems ils avoient employé tous leurs
„ soins à tranquilliser les plus fiers de ces
„ Indiens. Le Président du Chili avoit fait de
„ grands préens aux Chefs des Arancos, pour
„ obtenir une trêve à des conditions qui leur
„ étoient fort avantageuses; & la Négocia-
„ tion

XV. Part.

R r

ANSON.

1741.

Il les abandonne pour chercher le Galion de Manille.

CEPENDANT, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers, qui s'étoient trouvés à bord du *Carmel*, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit manqué. Cette disgrâce le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour Acapulco; & cette traversée ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du tems dont il avoit besoin, parceque ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, comme l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtiments de l'Escadre, il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Paita lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de

Qui-

tion n'étoit pas encore conclue à l'arrivée des Anglois. M. Anson auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de Troupes & dépourvues d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chili, il n'y avoit pas trois cens armes à feu, & la plupart vieux mousquets. Bientôt même lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Arancos, les *Pulches* & les *Puguchinos*, qui habitent les bords de la Rivière Impériale, à vingt-cinq lieues au Nord de cette Ville, auroient d'abord pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en Campagne, presque tout de Cavalerie. Rien ne les auroit empêchés d'entrer dans le Chili, qu'ils auroient trouvés sans armes & sans munitions, & peuplé d'Habitans efféminés, que l'opulence & la mollesse ont rendus incapables de résister à la fatigue. Ceux des Frontières du Perou n'étant pas moins disposés à secouer le joug Espagnol, il pouvoit en résulter un soulèvement général, dans toute l'Amérique Espagnole. Alors la seule ressource des Créoles, mécontents d'ailleurs du Gouvernement, eût été de s'accommoder avec les Indiens, & de secouer le joug d'un Maître, qui veilloit si mal à leur sûreté. Si cette conjecture paroit frivole, l'Auteur se croit sûr, du moins, que l'arrivée des Anglois faisoit prendre les armes aux Indiens, l'Ennemi n'auroit pas été capable de résister à leurs entreprises. Il ajoute qu'il n'y avoit que deux Places, sur les Côtes de cette Mer, Panama & Callao, qu'on pût supposer en état de soutenir les efforts de l'Escadre Angloise; & M. Anson étoit bien informé qu'elle ne les auroit pas soutenus long-

tems. Le Viceroy même craignoit qu'on ne rendit une visite à Lima, [ayant fait construire, à Guayaquil, douze Galères pour se mettre à l'abri des descentes des Anglois.] En effet, il y a plusieurs endroits sur la Côte où le mouillage est fort bon; sur-tout un, à deux lieues du Sud de Callao, justement au Nord de la Pointe que M. Anson nomme *Astero Solar*, dans sa Carte. On y trouve soixante à quatre-vingt brasses d'eau, à deux cables du rivage; & les Espagnols connoissoient si bien la facilité d'y faire une descente, que l'établissement de la Caïse Royale ne leur ayant pas permis d'y bâtir un Fort, ils y tenoient une garde de cent Cavaliers, dont toute l'utilité se seroit réduite à leur apprendre de bonne heure l'arrivée des Anglois. Avec quantité d'autres avantages, que l'Auteur accumule en faveur de l'Escadre, il fait considérer qu'elle auroit pu recevoir, par l'isthme de Panama, les armes, les munitions, & les recrues dont elle auroit eu besoin; en un mot, que l'Angleterre, dit-il, auroit pu se maintenir dans ses Conquêtes en dépit de tous les efforts de l'Espagne. La Cour de Madrid n'avoit que deux voyes pour rentrer en possession d'un si riche Domaine; celle des Armes, ou celle de la Négociation: la première eût été fort difficile, ou peut-être impossible; & la seconde auroit du moins procuré, à l'Angleterre, un Traité, qui eût mis des bornes à l'ambition de ses Ennemis.

Il n'est pas surprenant que dans l'ennui d'une longue Navigation, M. Walter ait pris plaisir, comme l'Achénius d'Horace, à entretenir quelquefois d'un si beau songe.

Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des *Cocos* étoit plus sur sa route; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à *Quibo*, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

IL porta donc vers *Quibo*, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept miles de distance, il découvrit le Cap *Blanc*, qui lui restoit au Sud-Sud-Est-demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de Latitude Méridionale, & tous les Vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22, au matin, on vit l'Isle de *Plata*, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de *Manta*, au Sud-Est vers l'Est, à sept miles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le *Glocester* prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vue de l'Isle de *Gallo*, à l'Est-Sud-Est-demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de *Quibo*: mais on jugea bien-tôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents, qui tournèrent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la Ligne, le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes Montagnes, que les Espagnols ont nommées *Cordilleras*, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'Atmosphère, de l'Est à l'Ouest, s'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'aperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les Côtes du Brésil. On eut jusqu'au septième degré de Latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des *Vandevals*, quoique, suivant l'opinion commune, cette Saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

LES Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq Vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (e) de l'Isle de *Quibo*, au Nord-Nord-Ouest, à quatre lieues de distance, & l'Isle de *Quicara* à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloignement (f). Le fond sur soixante-cinq brasses d'eau, se trouva de sable gris, marqueté de noir. Comme on rencontre quelques Bas-fonds à l'entrée du Canal, on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin, on avoit le Cap *Mariato*, au Nord-Est-demi-Quart au Nord,

ANNOE.
1741.

Il va faire
de l'eau à
l'Isle de *Quibo*.

La durée
des Vande-
vals n'est pas
fixe.

Isle de
Quibo, & sa
position.

(e) A sept degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

Nous. L'Edition de Paris, met ici, par erreur, Latitude Méridionale. R. d. E.

(f) On trouvera ci-dessous, dans une même Planche, avec la *Vue de la Montagne de*

Pasoplan, celle de ces deux Isles, où (a) représente la Pointe Sud-Est de *Quibo*, restant Nord par Ouest à quatre lieues de distance; & (b) l'Isle de *Quicara* à l'O. S. O. $\frac{1}{2}$ S. de l'autre Pointe, dont elle est éloignée de quatre lieues. R. d. E.

ANSON. Nord, à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé, on eut, à neuf heures, l'Isle de *Sebaco*, au Nord-Ouest vers le Nord, à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les Vaisseaux en arrière; cependant, le lendemain, on porta heureusement sur la Pointe Sud-Sud-Est de l'Isle; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal *Bueno*, en faisant le tour d'un Bas-fond, qui s'avance en Mer, de la Pointe Méridionale de l'Isle. Ce Canal n'a pas moins de six miles de largeur, & l'on y peut passer à un mile & demi des Brisans. Les Anglois trouvèrent un fort bon mouillage, à trente-trois brasses d'eau, fond vaseux. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Isle, au Sud-Est vers le Sud, une hauteur assez remarquable dans l'Isle, à l'Ouest vers le Nord, & l'Isle de *Sebaco*, à l'Est vers le Nord (g).

Sa descrip-
tion.

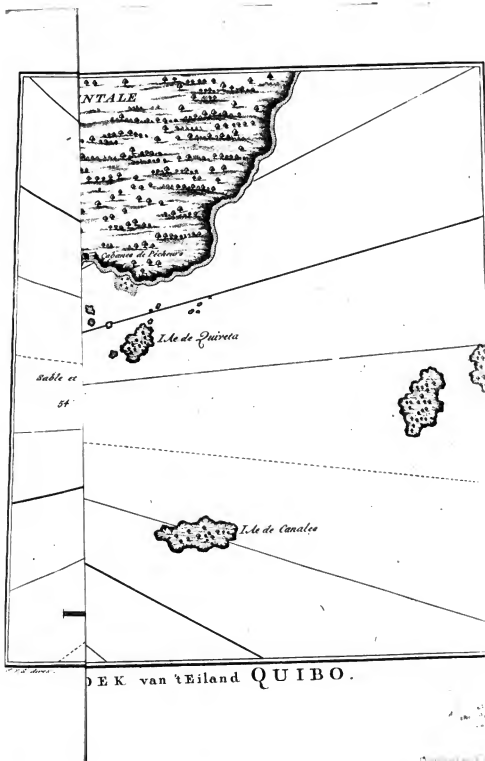
Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade, qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mile, au Nord-Ouest-demi-Quart au Nord. L'Isle de *Quibo* est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte, & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre, à l'exception d'un seul endroit, & n'est proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verts. On y trouve particulièrement quantité de *Canificiers*, ou d'arbres qui portent la casse, & quelques limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir, dans un lieu si tranquille, d'autres oiseaux que des perroquets, des perriques, & des aras. Les autres animaux, qu'ils y virent en plus grand nombre, étoient des singes & des lézards, qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul tygre, quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugèrent moins redoutables qu'une espèce de serpens, que l'Auteur nomme *Serpent-volant*, parcequ'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands poissons plats qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

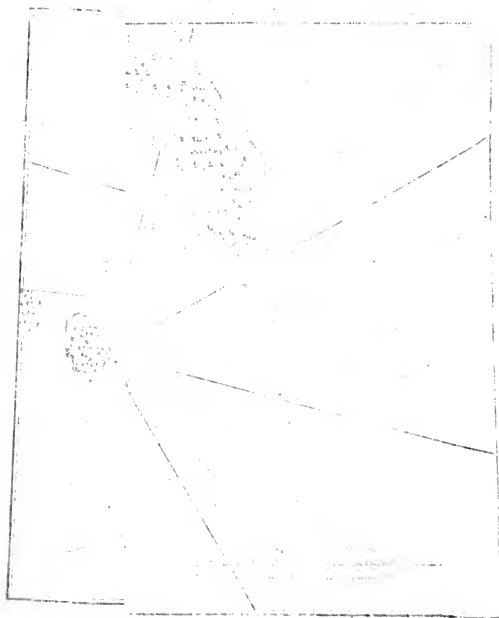
M. Anson
visite l'Isle.
Il est charmé
de divers
spectacles.

Le Chef d'Ecadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentait au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une Cascade, qui cause de l'admiration. Une Rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide, d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quelques endroits, l'eau, se répan-

(g) Pag. 282 & précédentes. L'Auteur où est l'Aiguade, avec le Mouillage & les donne ici un Plan de l'Extrémité Orientale, Sondes.

Nota. On donne aussi ce Plan. R. d. E.





0 1 2 3 4 5 6 7 8 9



pendant sur un talus égal, forme des nappes charmantes; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles Cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt; & les Roches mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemplaient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'aras passa au-dessus d'eux; „ & comme si ces „ oiseaux avoient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence „ du spectacle, ils s'arrêtèrent à faire mille tours en l'air, qui donnèrent „ tout le tems de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux „ qui furent témoins de cette scène ne peuvent encore la décrire de sang „ froid (b) ”.

ANSON.
1741.

Ils ne virent aucun Habitant; mais ils trouvèrent quelques huîtres sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Eté. Quoique les huîtres perlières soyent communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo. Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plupart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle dépend de la qualité du fond où l'huître s'est nourrie; si le fond est vaseux, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on emploie, pour cette Pêche, sont des Esclaves Nègres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche, & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même & jamais elle ne les reprend (i).

Huîtres
perlières de
Quibo.

Les excellentes tortues de la Mer de Quibo dédommagèrent les Anglois de ses mauvaises huîtres. [On en compte ordinairement quatre espèces. La première est la plus grande de toutes, & assez semblable à la seconde, qui est la *Couanne*; le *Caret*, fait la troisième espèce.] Celles, qu'on nomme *Tortues franches*, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût. Elles pèsent ordinairement deux cens livres; & tous les Equipages de l'Escadre, après s'en être nourris, pendant leur séjour dans l'Isle, en firent, à bord, des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre, sur la surface de la Mer, où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe; & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la tortue qu'il vouloit prendre, il plongeait, avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors, saisissant l'écaille vers la queue, il s'appuyoit sur le derrière de l'animal, qu'il faisoit enfoncer dans l'eau, & qui se réveillant, commençoit à se débattre des pattes de derrière.

Ses tortues, & manière de les prendre en Mer.

Cc

(b) Pag. 288.

(i) Pag. 290.

ANSON.
1741.

Préjugé des
Espagnols
contre la chair
des tortues.

Cheripe,
Village abon-
dant en vi-
vres.

Ordres
donnés par le
Chef d'Esca-
dre, pour
chercher le
Gallion.

Île des Co-
cos, & sa
position.

1742.

Vent alisé.

Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau, l'homme & la tortue, jusqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'AUTEUR admire que sur ces Côtes, où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols, qui les habitent, aient pu se persuader que la chair de tortue soit mal saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il juge que c'est à la figure singulière de l'animal, qu'il faut attribuer ce préjugé. Les Eclaves, Indiens & Negres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bien-tôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portoit mieux, ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

L'ESCADRE remit en Mer, le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une Barque de Panama, destinée pour *Cheripe*, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent: mais on apprit d'elle que *Cheripe* est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de tortues répondant à tous leurs desseins, ils se contentèrent de couler la Barque à fond, pour gagner leur croisière sans obstacle.

EN partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la Terre, entre les Latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes (*k*), où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Île du milieu des *Trois Mariés* (*l*), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Île, ils devoient se rendre à l'Île de Macao, sur la Côte de la Chine.

L'ESPERANCE commune étoit, qu'en arrivant en haute Mer, on trouveroit bien-tôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois, par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vûe de l'Île des Cocos, qui n'est, suivant l'estime des Pilotes Anglois, qu'à cent lieues du Continent (*m*). Elle a, dans la Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abaisse, & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Île, on mit le cap à l'Ouest vers le Nord; & jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 du

(*) A vingt degrés vingt minutes.

(1) A vingt un degrés vingt-cinq minutes au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

(m) A cinq degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

du même mois. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de Terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques tortues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs dauphins, & quantité de bonites & d'albicores.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; & chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaque. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vu sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parceque c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tardoit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être aperçu. Mais les doutes recommencèrent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurèrent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissements sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, revint cinq jours après. Il n'avoit rien trouvé qui ressemblât à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port: il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sablonneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin, il avoit aperçu de loin, à l'Est, deux Mamelles, qui par leur figure & leur Latitude, devoient être celles d'Acapulco; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Sur la dernière partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de *Seguateneio*. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Île, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit enlevé trois Pêcheurs Nègres, avec la précaution d'essilotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il

ANSON.
1742.

Il ne souffle
que fort loin
du Continent.

Erreur des
Anglois.

Ils cher-
chent Aca-
pulco.

ANSON. ne pouvoit manquer d'être mis en pièces par les vagues, pour faire cri-
1742. re à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Negres avoient été
 submergés.

Les Anglois
 manquent le
 Galion.

Ils espèrent
 de le prendre
 à son retour.

Idée du
 Commerce
 entre Manille
 & le Mexique.

Marchandi-
 ses qui vont
 de Manille à
 Acapulco.

Ces Prisonniers assurèrent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco, dès le 9 de Janvier; mais ils consolèrent toute l'Escadre, en ajoutant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaison ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs espérances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici (n) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

LE Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alisés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parceque les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alisés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alisés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui règnent ordinairement sous des Latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vûe d'abrégier le voyage & le retour, on changea le lieu de l'Étape du Commerce; & de Callao au Perou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

Qu'on se rappelle ici la Description de l'Isle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes. L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

MANILLE tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les marchandises qui conviennent au Mexique & au Perou. Telles sont les épiceries, les foyeries de la Chine, & sur-tout des bas de soye, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de mousselines, de toiles peintes & d'autres espèces; sans parler des ouvrages d'Orfèvrerie, dont la plus grande partie vient des Chi-
 nois

(n) Dans ce même Volume.

nois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domestiques, Ouvriers &c. Toutes ces marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le *Galion*, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

ANSON.
1742.

Règles de ce
Commerce.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il est restreint à certaines personnes, par diverses Ordonnances, rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de *Registre*, qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille, & qui en paye les Officiers & l'Équipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales, d'égale grandeur, qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille, à titre de gratification pour le soutien des Missions Évangéliques. Chaque Couvent a droit de charger, sur le Galion, une quantité de marchandises, proportionnée au nombre de bales qui lui est assigné; ou, s'il y croit trouver plus d'avantage, il a la liberté de vendre & transporter ce droit. Comme les Marchands, qui l'achètent, ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond, le Couvent s'accommode avec eux, & leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de marchandises; qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé, que cette valeur est fixée à six cens mille piastras. Mais cette loi est si mal observée, qu'il n'y a pas d'année où la cargaison ne monte beaucoup plus haut; & les retours montent rarement à moins de trois millions de piastras.

A quelle
somme il
monte.

On se persuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne s'enfouit pas dans Manille, & qu'elle se distribue dans toutes les Indes Orientales. C'est une maxime de Politique, admise par toutes les Nations Européennes, qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance absolue de leur Métropole, & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Aussi n'a-t-on pas manqué de faire souvent des représentations au Conseil d'Espagne, sur le Commerce qui subsiste entre le Mexique, le Pérou, & les Indes Orientales. On lui a fait sentir que les foyers de la Chine, transportées directement à Acapulco, se donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui se fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Espagne; & que l'usage des toiles de coton, de la Côte de Coromandel, réduisoit presque à rien le débit des toiles de l'Europe, transportées en Amérique par la voye de Cadix. En effet, il est clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique & le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes, qui passeroient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires; au-lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrémité du Monde. Dom Joseph Patinho, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voye des Vaisseaux de *Registre*. Mais le

On le croit
préjudiciable
à l'Espagne.

Dom Joseph
Patinho veut
l'abolir.

XV. Part.

SS

crédit

ANSON.
1742.

crédit de ceux (o), auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce dessein (p).

ON fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaisseau, ou deux, au plus, pour Acapulco. Le tems du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des marchandises, on remet ordinairement à la voile, pour Manille, au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi le Voyage est à-peu-près d'un an. Quoique le plus souvent on n'y emploie qu'un seul Vaisseau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve, pour y suppléer, dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pièces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendard Royal d'Espagne au haut du grand mât.

Curieuse
route du Ga-
lion.

CETTE Navigation a des règles, ou des usages, qui s'observent fidèlement. Le Galion, quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même tems. Si l'on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de Latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le mènent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de Mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajouter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la Terre de vue (q). Le Voyage ne prenant

(o) L'Auteur dit que c'est la Compagnie de Jésus, qui para le coup que l'on vouloit porter au plus clair de son Commerce. R. d. E.

(p) Page 341 & précédentes.

(q) Carreri, qui a publié sa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre d'*ennuyeux & d'espionnable Voyage*, ne raconte rien qui ne puisse servir ici de confirmation. Son Journal est peu intéressant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Espagnols, Marchands, Faïeurs & Matelots, à recommencer jusqu'à dix fois une route, qu'il appelle *prodigieuse*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. „ C'est que la paye des Matelots est „ de trois cens cinquante pièces de huit,

„ dont on ne leur donne que soixante-quin-
„ ze à Cavite, dans la crainte que s'ils en
„ avoient seulement la moitié, ils ne vou-
„ lussent pas retourner aux Philippines pour
„ avoir le reste. C'est que chaque Voyage
„ apporte cent cinquante, & deux cens pour
„ cent de profit aux Marchands, neuf pour
„ cent aux Faïeurs, & qu'il est fort agréa-
„ ble de retourner chez soi avec dix-sept ou
„ dix-huit mille écus de profit, en moins
„ d'un an, sans compter ce qu'on fait pour
„ soi-même. Un Gentilhomme Espagnol,
„ qui faisoit le Voyage sans aucun emploi,
„ dit à Carreri qu'il y gaignoit trente mille
„ pièces de huit, seulement pour les com-
„ missions. On comptoit au Pilote vingt
„ mille;

prenant guères moins de six mois, & le Galion se trouvant chargé de marchandises & de monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce : mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts ; & les jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux haubans & aux étais. Cette méthode fait gagner beaucoup de place. Les jarres, d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulièrement entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des vibords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les jarres. Ce secours, quoique dépendant du hazard, n'a jamais manqué aux Espagnols ; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs jarres, dans le cours d'un Voyage (r).

ANSON.
1742.
Comment
les Espagnols
se procurent
de l'eau douce.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui est la première cause des maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des Marins Espagnols. On dit, par exemple, qu'ils ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvénients d'une longue Navigation. On ordonne expressément aux Capitaines de faire la traversée, sous la Latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest ; C'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parcequ'on ne peut guères douter, qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constants & plus forts qu'à trente degrés de Latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au-lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la Latitude

Autres difficultés que
l'Auteur re-
jette sur leur
ignorance.

„ mille ; aux Sous-Pilotes, neuf mille cha-
„ cun ; au Général, quarante mille. Le Con-
„ tre-Maître, le Maître & le Gardien, qui
„ peuvent servir plus de balots de marchan-
„ dises, n'ont besoin que d'un Voyage pour
„ s'enrichir. Celui qui prend de l'argent, à
„ cinquante pour cent, peut en gagner en-
„ core autant, sans que la marchandise, qui
„ se perd, soit sur son compte. De si grands
„ gains font compter pour rien la misère &
„ le danger. Pour moi, ajoute le même

„ Voyageur, toutes ces espérances, & mé-
„ me de plus grandes, ne m'exciteront ja-
„ mais à recommencer une telle Navigation,
„ qui est capable de faire perdre la vie, ou
„ tout au moins de la rendre inutile à ja-
„ mais". *Carteri, Tome V. Pag. 327.*
On donnera, dans le Volume suivant, son
propre Voyage.
(r) Voyage d'Anson, Tome III. Pag. 345
& suivantes.

ANSON.
1742.

Latitude de trente degrés (r) & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alifés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bien-tôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest; & tous les inconviens se réduiroient à ceux qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de *Vanderas*, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (r).

Signes qui
annoncent la
Terre au Ga-
lion.

LORSQUE le Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même Latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de Longitude, à compter du Cap *Espiritu Santo*, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (v). Cette vûe est pour eux un signe certain (x) qu'ils sont assez près de la Californie. Aussi-tôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une Latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée d'Isles & de Bas-fonds, entre lesquels ils ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette Presqu'Isle, qu'ils osent chercher la Terre, autant pour prendre langue & sçavoir des Habitans, s'il n'y a pas d'Ennemis qui croissent dans ces Mers, que pour vérifier leur estime à la vûe du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraichissemens d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allume certains feux pour leur servir de signaux (y). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croi-

Colonie In-
dienne, du
Cap Saint Lu-
cas, d'où il ti-
re des rafra-
chissemens.

(r) L'Édition de Paris porte ici seulement trois degrés. R. d. E.

(r) Pag. 351 & précédentes.

(v) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espèce de porreau marin. Carreri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creusées en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine ressemble vers l'extrémité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuilles, en façon d'ail, larges de deux doigts, longues de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vues. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, conlée au vinaigre. *Ubi supra*, pag. 342.

(x) C'est un usage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine,

nommée la *Cour des Signes*, pour juger des Officiers du Vaisseau. On leur permet cette réjouissance, après un horrible Voyage, de plus de trois mille lieues, & lorsqu'ils commencent à se croire au Port, parcequ'il ne leur en reste plus à faire que sept cens. Le Matelot, qui voit la première herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pièces de huit des Particuliers. Pour les Jugemens de la Cour des Signes, on élève un dais, & le Président, avec deux Juges, ridiculement vêtus, s'assoient dessous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les Sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Ensuite ils jugent aussi les Passagers. L'Ecrivain lit l'accusation de chacun; & là-dessus, les Juges prononcent sentence de mort; mais elle est changée sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, biscuit, viande, vin, ou continués. Carreri, *ibidem*, pag. 338 & 40.

(y) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les

Croisière qu'on puisse choisir pour les surprendre. De-là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

ANSON.
1742.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autres tems, se remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de tems, que par des ordres exprès, le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est composé de cochenille, de confitures de l'Amérique Espagnole, de mercerie & de bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de vins d'Espagne, de Tinto, ou de seul vin d'Andalousie, pour la célébration de la Messe. Cette cargaison prenant peu de place, on monte la Batterie d'en-bas, qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots, & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs Passagers; de-sorte qu'au retour, le Galion se trouve ordinairement monté de six cents hommes (2).

Ce qu'il fait à Acapulco, & tems qu'il y passe.

On s'efforce de gagner d'abord la Latitude de treize ou quatorze degrés, d'où l'on continue de faire voile, dans ce parallèle, jusqu'à la vûe de l'Isle de Guam, une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde aux Bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis, qu'on donne au Galion, pour empêcher qu'il ne dépasse, dans l'obscurité, les Isles Marianes, c'est que pendant tout le mois de Juin il est ordonné, aux Espagnols de Guam & de Rota, d'entretenir, pendant toutes les nuits, un feu allumé sur quelque hauteur.

Son retour à Manille.

L'Isle de Guam est gardée par une Garnison Espagnole (a), dans la vûe d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraichissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap *Espiritu Santo*, dans l'Isle de Samal. Il doit observer les Signaux de ce Cap, comme ceux de *Catanduanes*, de *Butusan*, de *Birriborongo*, & de l'Isle de *Batan*. Tous ces lieux ont des Sentinelles, avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'aperçoivent. Si le Général, après avoir vû le premier feu s'éteindre, en voit allumer quatre autres, ou plus de quatre, il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages; & son devoir l'oblige de faire mettre à Terre, pour s'informer de la force de l'Ennemi, & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se régler sur les avis qu'il reçoit, & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert, dans l'asile qu'il choisit, & s'il

Précautions qu'il doit prendre.

les Arts mécaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madère, & qui commence à se meure en réputation au Mexique. C'est le Marquis de *Valera*, qui a fourni aux premiers frais de cet Etablissement. *Voyage d'Anson, ubi supra*, p. 334.

(2) *Ibid* Pag. 361 & précédentes.

(a) Voyez, ci-dessus, la Description des Isles Marianes.

ANSON.
1742.

s'il craint d'y être attaqué, il doit envoyer le trésor à Terre, y débarquer l'Artillerie pour sa défense, & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si, depuis le premier feu, il remarque que les Sentinelles n'en allument que deux, il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre, & continuer sa route jusqu'à Cavite, qui est le Port de Manille (b).

Vaine at-
tente des An-
glois.

LES espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet ; mais elles sembloient demander d'autres mesures, depuis qu'on avoit appris, par le récit des Prisonniers, qu'on étoit informé, dans Acapulco, de la ruine de Païta, & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place, & mettre une Garde dans l'Île qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi, que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe ; d'où l'on conclut, non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte, mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers, & que depuis la prise de Païta, il se flattoit qu'elle avoit pris une autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché jusqu'à la vue des Montagnes, qui se nomment les *Mammelles*, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau. M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents, qui règnent près de la Côte, l'assurèrent, qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (c).

Il est forcé
de chercher
de l'eau à
Chequetan.

LES Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles raisonnemens, s'ils avoient pu savoir, comme ils le surent dans la suite, que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient sur la Côte, & qu'il avoit mis un Embargo sur le Galion jusqu'à l'année suivante. Mais, demeurant toujours persuadés qu'ils n'étoient pas découverts, ce ne fut que la nécessité de leur situation, qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au Port de Seguataneio, parcequ'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes, qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade, revinrent le 5 d'Avril, après avoir découvert de l'eau excellente environ sept miles à l'Ouest des Rochers de Seguataneio. On jugea, par les descriptions, que ce devoit être le Port que Dampier nomme *Chequetan*. M. Anson renvoya les Chaloupes pour le sonder, & s'y rendit, à leur retour, après avoir appris que c'étoit une Rade, où l'Escadre pouvoit être sans danger.

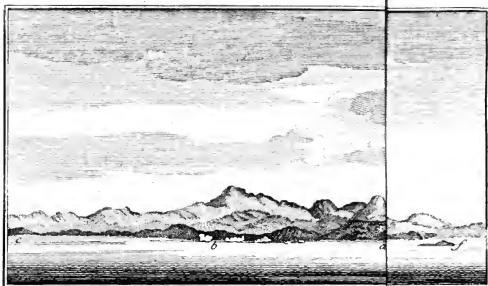
Description
de ce Port.

L'AUTEUR croit en devoir une description exacte. Le Port, ou la Rade

(b) Voyage d'Anson, Tome III. pag. 364.

(c) *Ibidem*, pag. 282 & précédentes.

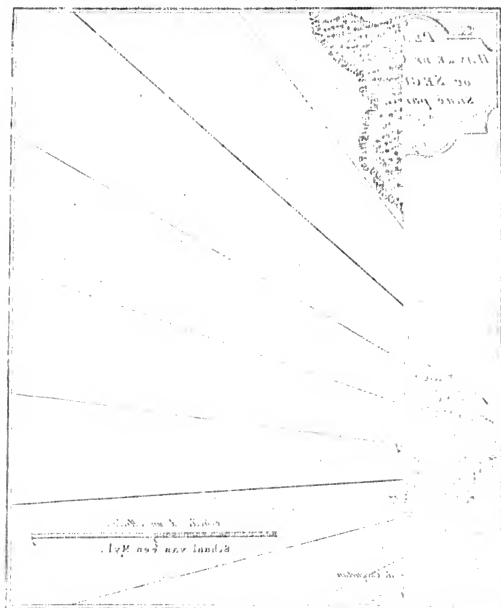




VUE de l'Entrée de CHEQUETAN, ou SEATANEO.



VUE de l'Entrée du Port d'ACAPULCO.



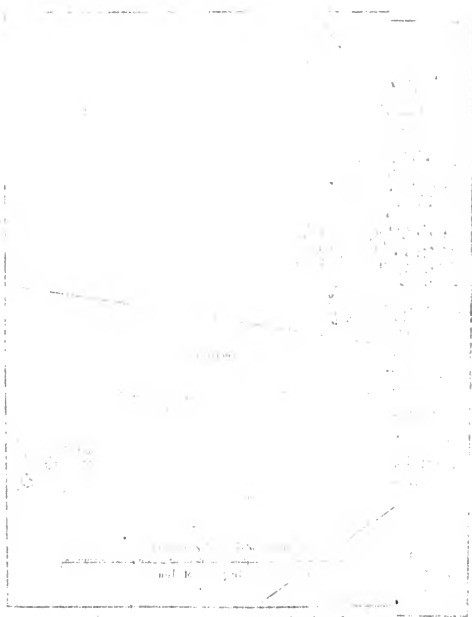
NOT A MEMBER OF THE AMERICAN SOCIETY OF MECHANICAL ENGINEERS

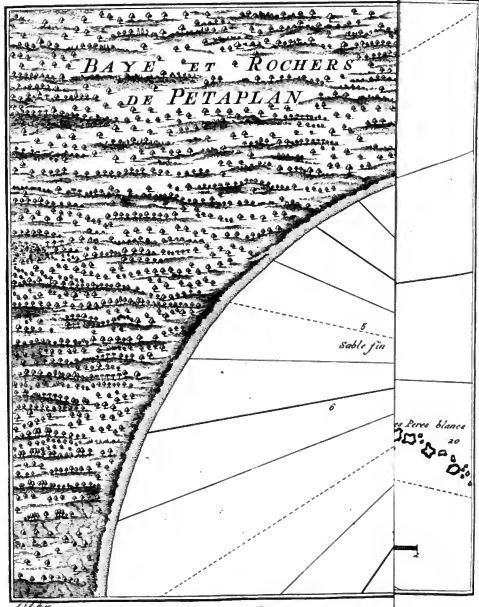


PLAN DU
HAVRE DE CHEQUETAN
ou SEGUATANEU.
Situé par la Latitude
de 57.^d 30.^m du Nord.



GROND-TEKENING VAN DEN HAVEN gelegen.



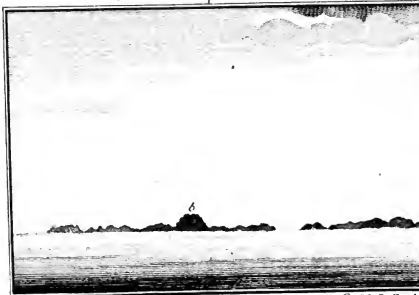


B A Y E N





VUE de la Montagne de PETAPLAN, et des Rochers les MOI **NNIKEN.**



VUE des Isles de QUIBO et QUICA **R A.**

Rade de Chequetan , est à dix-sept degrés trente-six minutes de Latitude Septentrionale, & à trente lieues d'Acapulco, du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues, à compter d'Acapulco, on trouve un rivage sablonneux, sur lequel les vagues se brisent avec tant de violence, qu'il est impossible d'y aborder. Cependant le fond de la Mer y est si net, que dans la belle saison, les Vaisseaux peuvent mouiller sûrement à un mile ou deux du rivage. Le Pays est assez bas. Il paroît bien planté, rempli de Villages; & sur quelques éminences, on voit des Tours, qui servent apparemment d'Echauguettes. Cette Perspective n'a rien que d'agréable. Elle est bornée, à quelques lieues du rivage, par un chaîne de Montagnes, qui s'étend fort loin à droite & à gauche d'Acapulco. Les Anglois furent surpris seulement, que dans un espace de dix-huit lieues de Pays, le plus peuplé de toutes ces Côtes, on n'apperçoive pas, le long du rivage, une seule Barque, ni le moindre Canot, pour le Commerce ou pour la Pêche. Cinq miles au-delà, & toujours à l'Ouest, on trouve un Mondrain, qui se présente d'abord comme une Ile: trois miles plus loin, à l'Ouest, on voit un Rocher blanc assez remarquable, à deux cables du rivage, dans une Baye d'environ neuf lieues d'ouverture. Sa Pointe Occidentale forme une Montagne, qui se nomme *Petaplan*. C'est proprement une Presqu'Isle, jointe au Continent par une Langue de terre basse & étroite, couverte de broussailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excréments de divers oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une Croix, s'appellent les *Moines Blancs*. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan (d); & sept miles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mile & demi de son entrée, au Sud-demi-Quart à l'Ouest (e).

Si l'on étoit de la Terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnaître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de May; quoique dans le reste de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des playes abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa Latitude. Le dedans

ANSON.
1742.

Côte à l'Ouest d'Acapulco.

Montagne de Petaplan.

Difficulté de reconnaître en Mer le Port de Chequetan.

(d) La Pointe Occidentale de cette Baye, ou la Montagne de Petaplan, restant S. E. par E., à la distance de cinq miles, est représentée dans la Planche ci-jointe, dont la partie inférieure regarde les Iles de Quicarra & Quibo, mentionnées ci-dessus, pag. 315. R. d. E.

(e) L'Auteur joint ici diverses Cartes, qui représentent la Baye, le Port & l'Atguade.

Nota. Nous les donnons d'après lui, parce que la Description les rend assez nécessaires. On peut compter, dit-il, sur la justesse

de la Vûe de l'Entrée de Chequetan, telle qu'elle paroît au Nord-Est, à la distance de cinq miles: (e) en est la Pointe Orientale; (d) l'Occidentale, (f) le Rocher isolé, à un mile & demi de l'Entrée; (a) est une grande Baye sablonneuse, où il n'y a pas moyen de débarquer; (b) quatre Rochers blancs fort remarquables; depuis (c), une grande Baye s'étend à l'Ouest. La partie inférieure de la même Planche, qui représente l'Entrée du Port d'Acapulco, sera expliquée ci-dessous, pag. 330. R. d. E.

ANSON.
1742.

dans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vûes prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mile de largeur. Les deux Pointes, qui la forment, & qui présentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse quelquefois. Les Anglois observèrent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à-peu-près Est & Ouest.

Situation &
propriétés de
l'Aiguade.

L'AIGUADE ne leur parut qu'un grand Etang, sans décharge, & séparé, de la Mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi mile plus loin dans le Pays. L'eau en est un peu saumache, sur-tout du côté de la Mer; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employèrent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très-petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voye, jusqu'au rivage, où elles étoient vidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Rivière. Cependant le terrain est si bas, aux environs, qu'il doit être presque entièrement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage (f).

Course inutile des Anglois dans le Pays voisin.

LE Pays voisin, sur-tout celui qu'on a décrit, avoit paru si peuplé & si bien cultivé, que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés, pour découvrir quelque Village, & former quelque liaison avec les Habitans. Ce détachement revint le soir, après avoir fait environ dix miles, dans un chemin inconnu, où il trouvoit souvent du crotin de cheval & de mule. A cinq miles du Port, le chemin se divise entre des Montagnes; & de ces deux routes, l'une mène à l'Est, & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Est, qui les conduisit dans une grande Savanne, où ils ne cessèrent pas de marcher, sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcèrent enfin de retourner vers l'Escadre: mais ils attachèrent à quelques piques, qu'ils plantèrent sur la route, des billets en langue Espagnole, par lesquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres, qu'ils promettoient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile, & personne ne parut pendant le séjour, qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent, dans la suite, qu'en tournant à l'Ouest, ils auroient bien-tôt découvert une Ville, ou un Bourg, qui n'est éloigné

éloigné que de deux miles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des maquereaux, des brêmes, des mulets, des soles & des homars. C'est le seul endroit de ces Mers où ils pêchèrent des *Torpilles*, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la raye, & qui tire son nom d'une propriété singulière, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-seulement ceux qui marchent dessus ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, surtout dans la partie qui a touché immédiatement à la torpille; mais qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient demeure quelque-tems engourdi, & qu'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain. Cependant, comme la torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger (g).

ANSON:
1742.
Rafraîchis-
semens du
Port.

Torpilles
de la Mer du
Sud.

Autres ani-
maux, & plan-
tes du Pays.

On cessa ici de voir des tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit guères d'autres animaux que des lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plupart des Matelots mangent avec goût. Les alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de tygres; mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs espèces, sur la Côte, offroient une ressource toujours présente, si leur chair n'étoit sèche & sans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres oiseaux de moindre grosseur, particulièrement des perroquets, que les Anglois tuoient souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les Bois fournissoient-ils assez de limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelques *Papas*, & cette espèce de prune, qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la *Morgeline*. Elle croît sur les bords des ruisseaux; & son amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parcequ'elle passe pour un Antiscorbutique.

Observa-
tions sur le
Port de Che-
quetan.

M. ANSON, toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquentent ces Mers après lui, remarqua, vers l'Ouest du Port, un Pays assez étendu, qui paroissoit double, avec une espèce d'ouverture, à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe: mais on trouva que les deux Montagnes, qui forment ce Pays double, sont jointes par une Vallée, & ne laissent entr'elles ni Port ni Rade. En général, quoique le Port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres, sa connoissance est importante pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr, dans une grande étendue de Côtes; à l'exception d'Acapulco, qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois, malgré les Habitans du Pays. Les Bois, qui l'environnent, n'ont qu'un chemin étroit, du Rivage aux Terres voisines; &

(g) Pag. 410.

XV. Part.

T t

ANSON.

1742.

Les Anglois
brûlent leurs
prises & ren-
voyent leurs
Prisonniers.

& ce Passage peut être gardé par un Parti peu considérable, contre toutes les forces que les Espagnols du Pays seroient capables de rassembler (b).

LA saison ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine espérance, ils ne pensèrent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés, furent sacrifiés à la sûreté du *Centurion* & du *Glocester*. M. Anson prit le parti de les brûler, pour faire passer leurs Equipages & leurs agrès sur ces deux Vaisseaux, qui n'auroient pu résister, sans ce secours, aux Mers orageuses de la Chine, où il comptoit d'arriver vers le changement des Moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers, à la réserve des Mulâtres, & de quelques Negres des plus vigoureux. Brett, qui s'avança, pour cette commission, jusqu'à l'Entrée du Port d'Acapulco, en prit occasion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voisine (i).

Faus-
sées
ides des An-
glois, en par-
tant pour la
Chine.

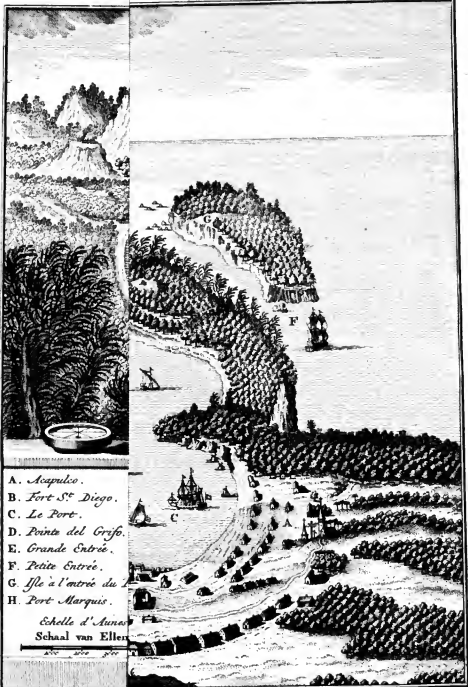
EN quittant la Côte d'Amérique, le 6 de May, l'Escadre se promettoit de faire la traversée, du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie, en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest, dans le dessein de tomber sous les vents alisés, qui viennent du Nord-Est, & qui, suivant les Journaux des Navigateurs précédens, doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud, les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorzième degré de Latitude du Nord, qui est le parallèle qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud, & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines, avant que de rencontrer le vent qu'ils cherchoient; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables, ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie, lorsque, suivant leurs espérances, ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs, les deux Vaisseaux souffroient déjà beaucoup du scorbut, & des divers accidens, qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général, qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches, est un puissant préservatif contre le scorbut: ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions, qui consistoient à nettoyer soigneusement leurs Vaisseaux, & à tenir les écoutilles & sabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoit pas mieux. On avoit supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du tems; mais

Ils recom-
mencent
bientôt à
souffrir.

(b) Pag. 414 & précédentes.

(i) Le Port d'Acapulco est le plus beau de toute la Côte Septentrionale de l'Océan Pacifique. C'est un Bassin, environné de tous côtés de hautes Montagnes; mais la Ville est une misérable bicoque, des plus mal saines; les hauteurs voisines y empêchant la circulation de l'air; D'ailleurs la bonne eau y manque, & il faut l'y apporter de fort loin. Le Plan de ce Port, que nous joignons ici, n'est pas de M. Anson; mais il diffère peu de celui qu'il donne. La Vue de l'Entrée,

que nous empruntons de lui, représente en (a), la Pointe Occidentale du Port, nommée *El-Griffe*; (b c) est une Ile, qui resoit, à l'égard du Spectateur, au Nord vers l'Est, à trois lieues de distance; (d) est la Pointe Orientale de l'Entrée; (e) le Port *Marquis*; (f) *Sierra de Brea*; (g) un Rocher blanc dans le Port; & (h) des Echangeettes. La Vue de cette Entrée se trouve au-dessous de celle de Chequetan, dans la même Planche, pag. 327. R. d. E.



- A. Acapulco.
- B. Fort S. Diego.
- C. Le Port.
- D. Pointe del Grifo.
- E. Grande Entrée.
- F. Petite Entrée.
- G. Isle à l'entrée du Port.
- H. Port Marquis.

Echelle d'Aunes
Schaal van Ellen



mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsqu'il le scorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de distance du Rivage. „ On n'acquerra jamais, dit-il, une connoissance exacte de sa cause; mais on conçoit aisément, qu'il faut un renouvellement d'air frais pour entretenir la vie des animaux, & que cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune de ses propriétés connues, peut être tellement altéré, par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie des animaux terrestres, à moins qu'elles ne soyent corrigées par une sorte d'exhalaisons, que la Terre seule est capable de fournir (k).

ANSON.
1742.
Observations sur le scorbut.

Les malheurs communs n'empêchèrent pas d'observer, qu'il se passoit rarement trois jours de suite, sans qu'on vit une grande quantité d'oiseaux; signe certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Isles, ou du moins de Rochers, qu'on n'en a découvert jusqu'à présent. La plupart de ces oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre; & la manière, comme le tems de leur arrivée, ne laissoit pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

Oiseaux qu'on rencontre en pleine Mer.

On eut le vent alisé, sans la moindre variation, depuis la fin de Juin, jusques vers celle de Juillet. Mais, le 26 de ce mois, lorsque, suivant l'estime, on n'étoit pas à plus de trois cens lieues des Isles *Marianes* (l), il tourna malheureusement à l'Ouest. Ce fâcheux contre-tems, qui éloignoit l'assurance de sortir de peine, & plusieurs disgrâces irréparables, qui arrivèrent au *Glocester*, firent prendre la résolution de détruire ce Vaisseau par le feu. Elle fut exécutée, après des peines infinies, pour faire passer, sur le *Centurion*, l'argent & les vivres; seules richesses qu'on pût sauver d'un malheureux Bâtiment qui étoit prêt à s'enfoncer, & dont l'Equipage ne consistoit plus qu'en soixante-dix-sept hommes, dix-huit Garçons, & deux Prisonniers. Les Malades, qui étoient au nombre de soixante dix, furent transportés dans la Chaloupe, avec tout le soin qu'on devoit à leur foiblesse.

M. Anson se détermine à brûler le *Glocester*.

Ce-

(k) *Anson*, Tome III., pag. 9 & 10. Dans le triste état des deux Equipages, M. Anson fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant son départ de Londres. Il fit donner un de ces deux remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux, qui en firent l'essai, commença à signer violemment du nez; & quoiqu'il fût presque à l'agonie, il se trouva bientôt mieux. Ensuite, il se fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de se rétablir à terre. D'autres sentirent un soulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas

soulagés. Mais les uns & les autres ne se trouverent pas plus mal, que s'ils n'eussent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le remède agissoit à proportion des forces du Malade. La plupart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la transpiration, ou par le vomissement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produisoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pag. 11 & 12.

(l) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom, d'*Isles des Larrens*.

ANSON.

1742.

Extrémités
où le Centu-
rion tombe à
son tour.

Cependant, il en mourut trois ou quatre dans le tems qu'on les hissoit pour les faire entrer dans le *Centurion*.

Ce renfort, ne laissoit pas d'être extrêmement avantageux, pour l'unique Vaisseau qui restoit de l'Escadre. Mais il avoit été détourné de son cours, & porté fort loin au Nord, par la tempête qui avoit été si fatale au *Glocester*. Le Courant, qui avoit la même direction, ayant aussi contribué à le faire avancer, il se trouvoit à dix-sept degrés & un quart de Latitude au Nord, au-lieu de treize & demi, qui étoit le parallèle qu'il devoit suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles Mariannes; & croyant n'en être pas loin, ils appréhendoient que sans s'en être aperçus, le Courant ne les eut portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition, ils n'auroient pas eu d'autre parti à choisir, que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Asie, où trouvant la Mousson de l'Ouest dans toute sa force, il ne leur auroit pas été possible d'aborder; & cette Côte, d'ailleurs, étant à quatre ou cinq lieues d'eux, ils n'avoient que la triste perspective de voir périr tout l'Equipage du scorbut, avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passoit point de jour, où l'on ne perdit jusqu'à douze hommes; & pour comble de désolation, on avoit à boucher une voye d'eau, que les Charpentiers desespéroient de fermer entièrement, avant qu'on eût mouillé dans un Port.

Il décou-
vrit deux des
Isles Maria-
nes.

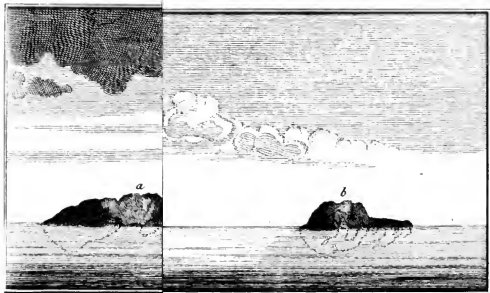
Au milieu de ces allarmes, le vent étant venu à fraîchir au Nord-Est, & la direction du Courant ayant tourné au Sud, on eut la satisfaction d'apercevoir, le lendemain à la pointe du jour, deux Isles du côté de l'Ouest. La plus proche, comme on l'apprit dans la suite, étoit celle d'*Anatacan*, dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse, & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de *Serigan*, qui avoit l'apparence d'un Rocher, plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe, qu'on y envoya, ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de Terre, n'ayant pas permis de s'approcher d'*Anatacan*, on perdit cette Isle de vue le 26 d'Août; mais le matin du jour suivant, on découvrit celles de *Saypan* (m), de *Tinian*, & d'*Agnigan*. M. Anson, fit gouverner vers *Tinian*, qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam, il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information, sur les propriétés de l'Isle, lui fit arborer le Pavillon Espagnol, dans l'espoir que les Insulaires, prenant son Vaisseau pour le Galion de Manille, s'empresseroient de venir à bord. En effet, on vit paroître, après midi, un *Proa*, qui portoit un Espagnol & quatre Indiens, & qui fut arrêté par la Pinaffe Angloise, tandis que le Canot s'approchoit de Terre pour chercher un bon mouillage.

L'Es-

Ils abor-
dent à l'Isle
de *Tinian*.

(m) Comme ces trois Isles sont les premières qui se présentent sur cette route, nous avons cru nécessaire d'en donner les Vues. Dans la partie supérieure de la Planche, (a) est *Anatacan*, à l'Ouest vers le Sud; & (b)

Serigan, à l'Ouest vers le Nord, l'une & l'autre à treize lieues de distance. La partie inférieure de la même Planche représente la Côte du Nord-Ouest de *Saypan*. R. d. E.



VUE de ~~de~~ der EILANDEN LADRONES.



VUE de ~~de~~ *l'* ~~de~~ l'ord-West Kust van SAYPAN.

1878

1878

1878

1878

1878

1878

1878

1878

1878

1878

1878



L'ESPAÑOL, interrogé sur l'état de l'Isle, fit aux Anglois un récit, qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle étoit sans Habitans; ce qu'ils regardèrent comme un bonheur dans leur situation; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés; que l'eau étoit excellente, & l'Isle même remplie de toutes sortes d'animaux d'un goût exquis; que les Bois produisoient naturellement des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain*; que les Espagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garnison de Guam; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garnison, & qu'il étoit venu à Tinian, avec vingt-deux Indiens, pour tuer des bœufs, qu'il devoit charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux, qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

ANSON,
1742.
Ce qu'ils
apprennent
d'un Sergent
Espagnol.

CE détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarières, qu'on auroit prises pour un ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajouté, que les Indiens, qu'il avoit amenés, étoient occupés à tuer des bœufs, cette circonstance fit sentir, à M. Anson, combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Beauté de
l'Isle.

CE ne fut pas sans une peine extrême, que le *Centurion* laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entières à charger les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante-onze; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille hommes à leur départ d'Angleterre.

LES Indiens ayant conclu, de la prise de leur Barque, qu'ils avoient des Ennemis à craindre, se retirèrent dans les Bois de l'Isle, & laissèrent plusieurs cabanes, qui épargnèrent, aux Anglois, la peine & le tems de dresser des tentes. Une de ces cabanes, qui leur avoit servi de Magasin, étoit de soixante pieds de long, sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers, & le Chef d'Escadre lui-même, prêtèrent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt-un hommes, la veille & le jour du débarquement.

Les Anglois
la trouvent
déserte.

L'ISLE de Tinian, dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages, est située à quinze degrés huit minutes de Latitude Septentrionale, & à cent quatorze degrés cinquante minutes de Longitude, Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze miles, & sa largeur, d'environ la moitié. Elle s'étend, du Sud-Sud-Ouest, au Nord-Nord-Est. Le terrain en est sec, & un peu sablonneux; ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds; le Pays s'élève insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois, jusqu'au milieu de l'Isle: mais avant que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un tressé fin, qui est entremêlé de différentes

Sa Description.

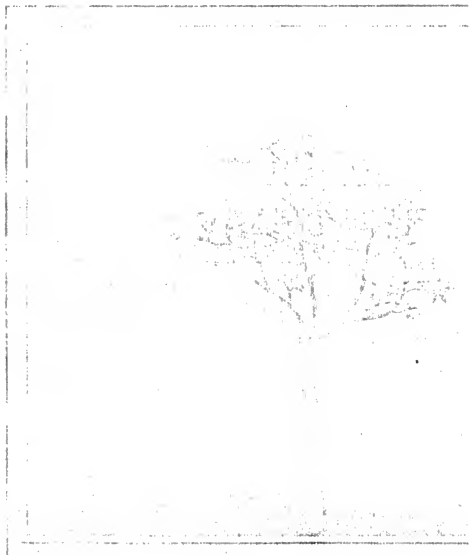
ANFON.
1742.

sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plainnes est fort uni, & les Bois ont peu de broussailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plainnes, que si la disposition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mélange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année sont les seuls maîtres de ce beau séjour, sont partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paître ensemble, dans une grande prairie; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Villages. Les bœufs sont si peu farouches, qu'ils se laissent d'abord approcher. M. Anfon en fit tuer quelques-uns, à coups de fusil; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre, on les prenoit aisément à la course. La chair en est bonne, & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la volaille, qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas, du premier vol; & cet effort la fatiguoit, jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglois trouvèrent, dans les Bois, une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour eux un mets exquis: mais ces animaux étoient si féroces, qu'il fallut employer, pour les prendre, quelques grands chiens qui étoient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol, & qui étoient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les cochons, pressés dans leur retraite, se défendirent si furieusement, qu'ils déchirèrent plusieurs chiens.

LOIN de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol, les Anglois admirèrent l'abondance de cocos, de goyaves, de limons & d'oranges, dont les Bois étoient remplis. Le fruit à pain, qui porte le nom de *Rima*, dans ces Isles, leur parut préférable au pain même. Ce fruit, dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier (*), croît sur un arbre, qui s'élève assez haut, & qui, vers le sommet, se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé; [elles ont les bords dentelés] & leur longueur est d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure est plutôt ovale que ronde, & de sept ou huit pouces de longueur. Il est revêtu d'une épaisse & forte écorce. Chaque fruit vient séparément, On ne le mange que dans toute sa grosseur, mais lorsqu'il est verd encore; & dans cet état, il ne ressemble pas mal, en goût comme en substance, à un cul d'artichaud. En meurissant tout-à-fait, il devient mou, jaune, d'un goût doux & d'une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre: mais on prétend qu'alors il est assez mal sain, pour causer la dysenterie (†). Outre ces fruits, l'Isle avoit des melons d'eau, de la

(*) Voyez ci-dessus, pag. 19. R. d. E.

(†) *Idem*, Tome III, pag. 52 & précédentes.



ALBA LOMBA
ALBA LOMBA



GENEALOGY OF THE WATER
FALLS AND LAGOON



la dent de lion, de la menche, du pourpier, du cochlearia & de l'oseille, que les Anglois dévorèrent, avec l'avidité que la Nature excite pour ces rafraichissemens, dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de canards, de sarcelles, de corlieux, & de pluviers siffians.

IL doit paroître étrange, qu'un lieu, si favorisé du Ciel, soit entièrement désert, sur-tout à si peu de distance de quelques autres Isles, qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (p), lorsqu'une maladie épidémique en ayant emporté une grande partie, les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'Isle de Guam, qui avoit souffert les mêmes pertes, & de s'y établir pour remplacer les Morts: mais, après cette transmigration, la plupart tombèrent dans une mortelle langueur, & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Prisonniers fut confirmé par la vue de plusieurs ruines, qui prouvoient assez que l'Isle avoit été fort peuplée. Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers, de figure pyramidale, qui ont pour base un carré, & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre, par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds carrés, & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi globe, à surface plate; & toute la masse, c'est-à-dire les piliers & les demi-globes, est de sable & de pierre, cimentés ensemble & revêtus de plâtre (q). Ces monumens, suivant le témoignage des Prisonniers, sont les restes de plusieurs Monastères Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais, qui soufflent continuellement dans l'Isle, & les pluies, quoique rares & courtes, dont elle est quelquefois abreuvée, y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient suppléé à ce défaut, par un grand nombre de puits, qu'on trouve par-tout, assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pièces d'excellente eau dormante, qui paroissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient d'une infinité de mouchérons, & d'autres insectes, tels que des millepedes & des scorpions. On y est tourmenté aussi par des tiques, qui s'attachent aux hommes comme aux bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

LES Anglois trouvoient cette peine légère, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr, dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'étoit dans cette partie que le *Centurion* avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sablon-

ANSON.
1742.

L'Isle de
Tinian étoit
autrefois habi-
tée.

Ruines que
les Anglois y
trouvèrent.

Quelle est
son eau.

Insectes in-
commodes.

Le mouil-
lage n'y est
pas sûr.

(p) Voyez, ci-dessus, la Description générale des Isles Mariannes.

(q) Pag. 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces piliers.

Nota. Cette figure semble mériter place

ici, parcequ'elle est fort belle, & que d'ailleurs on y a représenté, au milieu, l'Arbre du Fruit à pain, dont on donne, dans la page précédente, une description exacte. R. d. E.

ANSON.
1742.

neuse, à un mile & demi du rivage (r). Le fond de cette Rade est rempli de rochers de corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtiment à de grands dangers. Cette Saison est celle de la Mousson de l'Ouest. Aussi long-tems qu'elle dure, le vent, vers le tems de la pleine Lune, & sur-tout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour du Compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est, entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le tems est égal & constant (s).

Triste expérience
qu'en firent
les Anglois.

Ces connoissances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à doubler leur Vaisseau, ils donnèrent tous leurs soins aux Malades, qui commençaient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une tente sur le rivage, où il vivoit sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la Mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancrs. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancrs, & à sept depuis les écubiers, d'une bonne hansière, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta celle d'abaisser entièrement la grande vergue & la vergue de misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le Vaisseau.

Leur Vaisseau
est jeté en Mer par
une tempête.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passèrent sans disgrâce; & quoique le tems fût orageux, on se reposoit sur des mesures auxquelles il ne paroissoit rien manquer: mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante, rompit tous les cables & jeta le Vaisseau en Mer (t). La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devoit supposer que *Saumarez*, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu, pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anson, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouvèrent privés, sans le sçavoir encore, de l'unique moyen qui leur restoit pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

Etat de
ceux qui se
trouvoient
dans l'Isle.

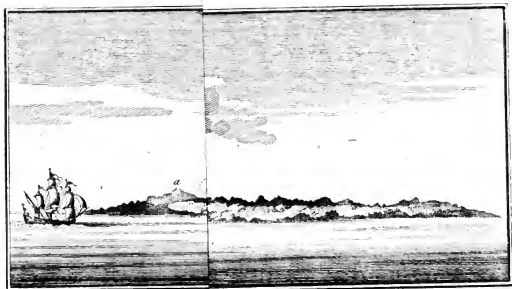
„ A la pointe du jour, lorsqu'ils remarquèrent, du rivage, que le Vaisseau „ seau

(r) Le Banc, qui sert de lieu d'ancrage, a beaucoup de pente, & court Sud-Ouest, sans avoir d'autres Bas-fonds qu'une suite de rochers au-dessus de l'eau, éloignée du Rivage d'environ un demi-mile, & qui laisse un passage étroit, que les Chaloupes doivent suivre pour se rendre dans la petite Baye sibilieuse; le seul endroit où il leur soit possible d'aborder. On joint ici la Vue de ce côté du Sud-Ouest

de l'Isle, où (a) représente le Pic de *Sayan*, qui paroît par-dessus la partie Septentrionale de Tinian, & restant au N. N. E. & E. Le lieu d'ancrage (b), à huit miles de distance, est encore représenté de fort près, dans la partie inférieure de la même Planché, afin qu'on ne s'y trompe pas. R. d. E.

(s) Pag. 64 & précédentes.

(t) Cette tempête est décrite fort au long.



LE Côte' du Sud en het Eiland **TINIAN**.



VUE de la Rhee de van **TINIAN**.

Printed by G. J. van der
 Schueren, Amsterdam.

„seau avoit disparu, leur consternation fut inexprimable. La plupart, persuadés qu'il avoit péri, supplièrent le Chef d'Escadre d'envoyer la Chaloupe faire le tour de l'Isle, pour chercher les débris. Ceux qui le croyoient capable d'avoir résisté à la tempête, n'osoient se flatter qu'il fût jamais en état de regagner l'Isle; car le vent étoit toujours à l'Est avec une extrême violence, & l'on sçavoit qu'il y avoit trop peu de monde à bord, pour lutter contre un tems si orageux. Dans l'une & l'autre supposition, il n'y avoit pour eux aucune espérance de quitter l'Isle de Tinian. Ils se trouvoient à plus de six cens lieues de Macao, Port le plus voisin pour leur Nation. Ils n'avoient pas d'autre ressource que la petite Barque Espagnole, d'environ quinze tonneaux, dont ils s'étoient saisis, & qui ne pouvoit contenir le quart de leur nombre. Le hazard de quelque Vaisseau ami, qui relâchât dans l'Isle, étoit sans aucune vraisemblance. Peut-être le *Centurion* étoit-il le premier Bâtiment Européen qui en eut approché. Il ne falloit pas espérer, de plusieurs siècles, les accidens qui l'y avoient conduit. Il ne leur restoit donc que la triste attente, de passer le reste de leurs jours dans cette Isle. Encore n'étoit-ce pas leur plus grande crainte. Ils devoient appréhender que le Gouverneur de Guam, instruit de leur malheur, n'envoyât contre eux toutes ses forces; & le plus favorable traitement, qu'ils pussent envisager, étoit de passer toute leur vie dans les chaînes. Peut-être même avoient-ils à redouter une mort infâme, en qualité de Pirates; car leur Commission étoit à bord du Vaisseau.

„Quoique ces cruelles idées fissent une juste impression sur le Chef d'Escadre, il prit un air ferme & tranquille. Ses premières réflexions étoient tombées sur les moyens de se délivrer d'une situation si désespérée. Il communiqua, aux plus intelligens de sa Troupe, un plan, qu'il jugea possible; & le voyant confirmé de leur approbation, il assembla tous les autres, pour leur représenter, qu'il y avoit peu d'apparence que le *Centurion* fût submergé; que s'ils considéroient avec attention la force d'un tel Vaisseau, ils conviendroient qu'il étoit capable de soutenir les plus fortes tempêtes; que peut-être reparoitroit-il dans peu de jours; mais que dans la supposition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jetté assez loin de l'Isle pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, & qu'il auroit pris la route de Macao: que pour se préparer néanmoins à toute sorte d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de sortir de l'Isle; qu'il en avoit déjà trouvé un, qui consistoit à scier en deux la Barque Espagnole, pour l'allonger de douze pieds; ce qui feroit un Bâtiment d'environ quarante tonneaux, & capable de les transporter tous à la Chine; que les Charpentiers, qu'il avoit consultés sur cette entreprise, lui en promettoient le succès, & qu'il ne demandoit que les efforts réunis de l'Assemblée. Il ajouta, qu'il vouloit partager le travail avec eux; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner l'exemple: mais qu'il étoit important de ne pas différer l'ouvrage, & de se persuader même que le *Centurion* ne pouvoit revenir, parce qu'en supposant son retour, il n'en résulteroit pas d'autre inconvénient, que l'inutilité du travail; au-lieu que s'il ne reparoitroit pas, leur infor-

XV. Part.

V v

„tune

ANSON.
1742.

„ tune & la saison exigeoient d'eux toute la diligence, & par conséquent toute l'activité possible.

„ Ce discours releva leur courage; mais il ne produisit pas d'abord tout l'effet que leur Chef en avoit attendu. La ressource même, qu'il leur offroit, diminuant leur premier effroi, ils commencèrent à se flatter que le retour du *Centurion* les dispenseroit d'un travail pénible, auquel ils auroient toujours le pouvoir de revenir. Cependant quelques jours d'une vaine attente, leur ayant ôté l'espérance de revoir le Vaisseau, ils se livrèrent avec ardeur au projet de leur délivrance. Si l'on considère combien ils étoient mal pourvus de tout ce qui étoit nécessaire à l'exécution, il paroîtra surprenant, que M. Anson pût se promettre, non-seulement d'allonger la Barque, mais de l'avitailler, & de la mettre en état de parcourir un espace de six ou sept cents lieues, dans des Mers qui lui étoient inconnues. Aussi croit-on devoir ici ce détail de quelques circonstances, qui feront admirer l'industrie des gens de Mer.

„ PAR un bonheur, dont les Anglois remercièrent la Fortune, les Charpentiers étoient à terre avec leurs caisses d'instrumens, lorsque le Vaisseau fut jetté en Mer. Le Serrurier s'y trouvoit aussi, avec sa forge & quelques outils; mais ses soufflets étoient restés à bord. Le premier soin fut d'en fabriquer une paire. On manquoit de cuir; mais on y suppléa par des peaux. Les Indiens, ou les Espagnols, avoient laissé un amas de chaux, dont on se servit pour tanner quelques peaux de bœufs. Les soufflets, dont le tuyau fut un canon d'arme à feu, n'eurent pas d'autre défaut que la mauvaise odeur d'un cuir mal préparé.

„ PENDANT que le Forgeron s'occupoit de son travail, d'autres abattoient des arbres, & scioient des planches. M. Anson mit la main à cet ouvrage, qui étoit le plus pénible. Comme on n'avoit ni assez de poulies, ni la quantité nécessaire de cordages pour hâler la Barque à terre, on proposa de la mettre sur des rouleaux. La tige des cocotiers, étant ronde & fort unie, parut propre à cet usage. On abattit quelques-uns de ces arbres, aux bouts desquels on pratiqua des ouvertures pour recevoir des barres. Dans le même-tems, on creusa un Bassin sec, où l'on fit entrer la Barque, par un chemin fait exprès depuis la Mer jusqu'au Bassin. D'un autre côté, on tuoit des bœufs, & l'on amassoit toutes sortes de provisions. Après avoir délibéré sur ce qui pouvoit être employé à l'équipement de la Barque, on trouva que les tentes, qui étoient à terre, & les cordages, que le *Centurion* avoit laissés par hazard, pourroient suffire, avec les voiles & les agrets de la Barque même. Comme on avoit quantité de suif, on résolut de le mêler avec de la chaux, & de suivre la Barque de ce mélange.

„ IL restoit l'embarras de se procurer les vivres nécessaires, pour un long Voyage. On n'avoit, à terre, ni biscuit, ni aucune sorte de grain. Le fruit à pain en avoit tenu lieu, depuis qu'on étoit dans l'île de Tinnian; mais il ne pouvoit se conserver en Mer. Quoiqu'on eût assez de bétail en vie, on n'avoit pas de sel pour le saler; & dans un climat si chaud, le sel n'auroit pas pris. On résolut enfin de prendre à bord autant de noix de cocos qu'il seroit possible, & de suppléer au pain par du riz.

„ L'île

„ L'Isle fournilloit des cocos. Pour se procurer du riz, on résolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de „ *Rota*, où l'on sçavoit que les Espagnols ont de grandes Plantations, confidées au soin des Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. „ Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de „ fusil; faible ressource pour des gens qui devoient être privés, pendant „ plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne „ s'en procuroient par les armes.

„ Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, „ celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le „ départ de la Barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui „ regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à-peu- „ près, dans quel tems l'ouvrage seroit achevé. Ensuite, on devoit natu- „ rellement considérer le cours qu'il falloit suivre, & la terre où l'on devoit „ aborder. Ces idées menèrent les Officiers à la fâcheuse réflexion qu'ils „ n'avoient, dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-Cercle. Il s'étoit déjà „ passé huit jours, sans aucune ressource pour cette disgrâce; lorsqu'en „ fouillant dans une caisse, qui appartenoit à la Barque Espagnole, on y „ trouva une petite Boussole, qui ne valoit guères mieux que celles qui ser- „ vent de jouet aux Ecoliers, mais qui n'en fut pas moins regardée comme „ une trésor inestimable. Peu de jours après, on eut le bonheur de „ trouver, sur le Rivage, un Quart-de-Cercle, qui avoit appartenu à quelque „ Mort de l'Equipage. On s'aperçut, à la vérité, que les pinules y man- „ quoient, ce qui le rendoit inutile; mais un Matelot ayant tiré par hazard „ la layette d'une vieille table, que les flots avoient poussée à terre, y „ trouva quelques pinules, qui convenoient fort bien au Quart-de-Cercle, „ & qui servirent sur le champ à déterminer, avec assez de précision, la „ Latitude de Tinian. Le travail, animé par toutes ces faveurs de la For- „ tune, avança si heureusement, que le 9 d'Octobre, on se crut assez maî- „ tre de l'exécution pour en régler la durée; & le départ fut fixé au 5 de „ Novembre (v) ”.

„ Mais l'embarras des Anglois devoit finir plutôt, & par une conclu- „ sion plus heureuse. Deux jours après, un Matelot, qui se trouvoit sur une „ hauteur, au milieu de l'Isle, aperçut le *Centurion* dans l'éloignement. Il „ se mit à courir vers le Rivage, en criant de toute sa force, *le Vaisseau, le* „ *Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent, jugeant par la manière, dont cette nou- „ velle étoit annoncée, qu'elle devoit être vraie, la portèrent avec le même „ empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un „ bonheur, qu'il espéroit si peu, lui fit jeter sa hache; „ & sa joye, sui- „ vant l'expression de l'Auteur, parut altérer pour la première fois cette „ parfaite égalité d'ame, qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout le monde „ l'accompagna jusqu'au Rivage, avec des transports qui approchoient de „ la

Heureux
retour du
Centurion.

(*) Pag. 101 & précédentes.

ANSON.

1742.

Ses souffrances pendant dix-neuf jours.

la frénésie, pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit cru privé pour jamais (x).

L'ABSENCE du *Centurion* avoit duré dix-neuf jours, pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Élément. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan, au risque de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite, les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'étoit revenu, à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chauloupe, qui s'étoit brisée, dès la première nuit, contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des radeaux; & de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles allarmes. [Le Vaisseau fut même jeté une seconde fois en Mer; mais le Chef d'Escadre se trouvoit à bord, avec les principaux Officiers. Il restoit à terre soixante-dix hommes, dont une partie revinrent bien-tôt sur les deux Canots. Le tems étant plus favorable, au bout de cinq jours, les autres se virent délivrés de la crainte qu'ils avoient encore eue, d'être abandonnés dans cette Isle déserte. Dans cet intervalle, la Barque Espagnole, unique objet de leurs dernières espérances, avoit subi une nouvelle métamorphose. Ceux qui étoient restés à terre, jugeant que le travail d'allonger cette Barque, seroit aussi excelsif qu'inutile, vû leur petit nombre, avoient résolu d'en rejoindre les deux pièces, & de la remettre dans son premier état. L'ouvrage avançoit déjà, & ils en seroient venus à bout, si le retour du Vaisseau ne l'eut fait abandonner.] Cependant on parvint à charger autant de provisions, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (y).

L.A.

(x) Pag. 102.

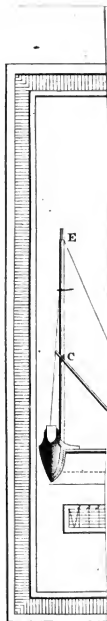
(y) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Mariannes, mais qui n'ajoute rien à celle qu'on a lûe dans l'Article particulier de ces Isles. Voyez, ci-dessus.

Nota. On en doit excepter quelques éclaircissements sur l'Établissement Espagnol de l'Isle principale. Cette Isle, qui a trente lieues de tour, au rapport des Espagnols, est peuplée de quatre mille âmes, dont le quart habite la Ville de *St. Ignacio de Agaña*, Capitale & Résidence du Gouverneur. Ses maisons en sont belles & bâties de pierre & de bonne charpente. Ce Poste est desservi par deux Forts, situés sur le Rivage, l'un, qui s'appelle le *Château de St. Angelo*, défend la Rade. L'autre, nommé *St. Louis*, à quatre lieues au Nord-Est du premier, défend une autre petite Rade: ils sont peu considérables, n'étant garnis que de cinq pièces de huit. Outre ces deux Forts, il y a encore une Batterie de cinq pièces, sur une éminence voisine de la Mer. La Garnison Espagnole consiste en trois Compagnies d'Infanterie, de quarante à cinquante hommes chacune. Ce sont toutes les Troupes

sur lesquelles le Gouverneur peut compter; car les Indiens sont même déarmés.

Ces Peuples sont bien faits, courageux, & très-ingénieux, à en juger par quelques-uns de leurs ouvrages. L'Auteur cite leurs *Proes*, dont M. Prevost donne, d'après lui, la figure détachée. Ces Bâtimens, les seuls dont les Marianois se servent depuis des siècles, sont d'une invention qui seroit honneur aux Nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable, pour naviger dans ces Isles, qui sont toutes à-peu-près sous le même Méridien, entre les limites des vents alisés, & où, par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des Bâtimens propres à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vûe; La structure en est si simple, & ils font d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière. Les Espagnols racontent des choses incroyables, pour ceux qui n'ont jamais vu voguer ces Vaisseaux; ils font vingt milles en une heure, d'un vent alisé frais, ainsi que l'Auteur l'a remarqué pendant son séjour à l'Isle de Tinian. Leur

con-



of the lamp above
B A
L I G



LA Mousson de l'Est sembloit bien fixée. On eut en poupe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restoit des craintes pour l'ancienne voye d'eau, qui n'avoit pas été réparée si parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout

l'Equi-

ANSON.

1742.

Les Anglois
quittent l'Isle
de Tinian.

construction est étrange à tout le reste du Monde, en fait de Bâtimens de Mer; Tous les autres Vaisseaux ont la Proue différente de la Poupe, & les deux côtés semblables. Les Pros, au contraire, ont la Proue semblable à la Poupe, & les deux côtés différens: Celui qui doit toujours être au lof, est plat; & celui qui doit être sous le vent, est courbe, comme dans les autres Vaisseaux. Cette figure, & le peu de largeur de ces Bâtimens, les rendroit fort sujets à sombrer sous voiles, sans une façon extraordinaire qu'on y ajoute; c'est une espèce de Cadre, ajustée au côté qui est sous le vent, & qui soutient une poutre creusée, & taillée en forme de petit Canot; Le poids de ce Cadre sert à tenir le Pros en équilibre; & le petit Canot, qui est au bout, & qui plonge dans l'eau, soutient le Pros, & l'empêche de sombrer sous voiles. Le corps du Pros est composé de deux pièces, qui s'ajoutent suivant la longueur, & qui sont cousues ensemble avec de l'écorce d'arbres; car il n'entre aucun fer dans cette construction. Le Pros a deux pouces d'épaisseur vers le fond; ce qui va en diminuant jusqu'aux bords, qui ne sont épais que d'un pouce. Les dimensions de chaque partie, prises d'un Pros démonté, dont on mesura toutes les pièces, se concevront aisément à l'aide de la Planche.

La Figure 1. représente le Pros sous voile, vu du côté du lof. La Figure 2. le représente vu par la Proue; le Cadre & le petit Canot qu'il soutient à son extrémité, est du côté qui est sous le vent. La Figure 3. est le Plan de tout le Bâtiment: (A. B.) est le côté du Pros qui est au lof; (C. D.) le côté qui est sous le vent; (E. F. G. H.) est le Cadre qui s'étend du même côté; (K. L.) le petit Canot au bout de ce Cadre; (M. N. P. Q.) deux bras, dont l'un vient de la Poupe & l'autre de la Proue, destinés à affermir le Cadre; (R. S.) une Planche mince placée au côté du Pros qui est sous le vent, pour l'empêcher de puiser par le haut; c'est là qu'un Indien assis, vuide l'eau du fond du Pros, & cette Planche sert aussi à y placer des marchandises. (I.) est l'endroit de la pièce du milieu du Cadre où le Mât est fixé. Ce Mât est affermi (Fig. 2.) par l'Etançon (C. D.), par le Hauban (E. F.), & par deux Etais, dont

on en voit un (Fig. 1.) (C. D.) L'autre est caché par la Voile. La Voile (E. F. G.) (Fig. 1.) est faite de Nattes; le Mât, la Vergue, la Vergue intérieure & le Cadre, sont de bambous: Le Talon de la Vergue est toujours logé dans un des Creux (T.) ou (V.) (Fig. 3.) suivant la bordée que court le Pros. Lorsqu'on veut changer de bordée, on arrive un peu pour avoir le vent en Poupe; alors, en lâchant l'Écoute, on dresse la Vergue, & faisant courir le Talon le long du côté du lof, on le fixe dans le Creux opposé; tandis que la Vergue inférieure, en lâchant l'Écoute (M.) & en hâlant l'Écoute (N.) (Fig. 1.) prend une situation opposée à celle où elle étoit auparavant; ainsi ce qui étoit la Poupe du Pros en devient la Proue, & on a changé de bordée. Quand il est nécessaire de prendre des Ris, ou de sceler la Voile; cela se fait en la roulant autour de la Vergue inférieure. Un Pros est ordinairement monté de six ou sept Indiens; l'un à la Proue & l'autre à la Poupe: ces deux gouvernent, chacun à son tour, par le moyen d'une Pagaye, dont se sert celui qui est à la Poupe, suivant la bordée que l'on court. Les autres s'occupent à vuider l'eau, qui peut entrer par hazard dans le Vaisseau, & à manœuvrer la voile. On voit, par cette description, que ces Pros, vont mieux qu'aucun autre à la voile, avec un vent de côté, & qu'ils ont la commodité d'aller & venir, en changeant seulement leur voile, sans jamais virer de bord; ils ont aussi l'avantage d'aller avec une vitesse bien plus grande qu'un bon voilier qui a le vent en Poupe, & souvent plus vite que le vent même. Quelque paradoxe que cette proposition puisse paroître, elle est vérifiée par l'expérience des Moulins à vent; dont les ailes se meuvent quelquefois plus vite que le vent; avantage que n'auront pas ceux, dont le mouvement seroit horizontal, parceque les ailes de ces derniers se décroissent à la vitesse du vent, à mesure qu'elles tournent plus vite; au-lieu que les Moulins ordinaires se mouvant perpendiculairement au courant de l'air, le vent agit sur leurs ailes dans leur plus violent mouvement, tout comme si elles étoient en repos. R. d. E.

V v 3

ANSON.
1742.

Route jus-
qu'à Macao.

Île de Bo-
tel-Tobago-
Xima.

Rochers de
Vele-Rete.

Inégalité
des sondes.

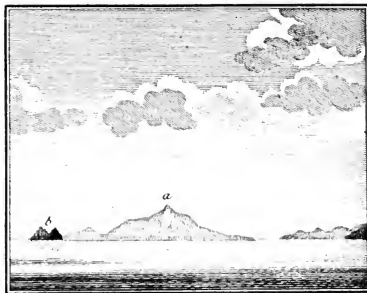
l'Equipage étoit dans une si parfaite santé, qu'il se soumettoit sans plaintes & sans impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Le détail de cette route est d'une importance qui ne permet pas d'en rien supprimer. Le 3 de Novembre, on découvrit une Île, qu'on prit, à la première vûe, pour celle de *Botel-Tobago-Xima*: mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après, on en vit une seconde, cinq ou six miles plus à l'Ouest; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faisant mention d'aucune autre Île, à l'Est de *Formose*, que celle de *Botel-Tobago-Xima*, l'impossibilité où l'on se trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaisseau n'eût été poussé, par quelque Courant, dans le voisinage des Îles de *Bachi*. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Îles. Alors, M. Anson fit porter à l'Ouest; & deux heures après, on découvrit la Pointe Méridionale de l'Île *Formose*. Cette vûe ne laissa plus douter que la seconde Île ne fût *Botel-Tobago-Xima*; & la première, un Îlot, ou un Rocher, situé à cinq ou six miles [à l'Est] de cette Île, que les Cartes ni les Journaux n'ont point observé.

En approchant de l'Île *Formose*, on prit le parti de gouverner à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de *Vele-Rete*, qu'on n'aperçut qu'à deux heures après midi. On les avoit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois miles de distance, & la Pointe Méridionale de *Formose* restoit au Nord [Ouest] demi-Quart d'Ouest, à cinq lieues. Pour se garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Ouest, les laissant entre la Terre & le Vaisseau. Quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, de la grosseur du corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'est un Bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'espace d'un mile & demi vers le Sud. Le cours, depuis *Botel-Tobago-Xima*, est Sud-Ouest vers l'Ouest; & la distance, de treize lieues. Suivant la meilleure estime des Anglois, la Pointe Méridionale de *Formose* est à vingt [un] degrés cinquante minutes de Latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de Longitude Ouest de *Tinian*; quoique quelques-uns la missent un degré de plus à l'Ouest.

Dans l'empressement de relâcher à Macao, on porta, de *Formose*, à l'Ouest-Nord-Ouest, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine à l'Est de *Pedro-Blanco*, Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle on amena souvent pour jeter la sonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, sur quarante-deux brasses, un fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt miles de-là, vers l'Ouest-Nord-Ouest, on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite, les profondeurs allèrent en diminuant jusqu'à vingt-cinq; mais, peu après, elles remontèrent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières au Nord de *Pedro-Blanco*. L'inquiétude fit virer au Nord-Nord-Ouest.





E M A .



E M A .

Ouest. Après avoir couru trente-cinq miles dans cette direction, les fondes recommencèrent à diminuer régulièrement jusqu'à vingt-deux brasses; & l'on eut enfin, vers minuit, la vue des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large pour attendre le jour.

La surprise des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de Bâteaux qui couvraient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagérer, en le faisant monter à six mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet essaim de Pêcheurs est le même sur toute cette Côte, jusqu'à Macao. M. Anson se flatta que parmi tant de Marins, il se trouveroit un Pilote, qui consentiroit à servir de Guide au Vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils présentoient du poisson (z) pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand Vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordoit si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la faible connoissance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la Latitude & de la profondeur de l'eau, qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses, qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (a). A deux heures après midi, tandis qu'on portoit à l'Ouest, sans cesser de voir une multitude de Bâteaux, les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite, par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux, & par le son d'un Cornet. Le Centurion, continuant son cours, dépassa deux petits Rochers, qui se présentoient à quatre ou cinq miles de la Côte, & vit arriver la nuit, sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain; & le jour fit découvrir ce Rocher, qui a peu de grosseur, mais qui est assez élevé, & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit miles de la Côte. [On le laissa entre la Terre & le Vaisseau, passant à un mile & demi, & continuant toujours le cours vers l'Ouest.] Le 7, on aperçut une chaîne d'Isles, qui s'étend Est & Ouest, & qui porte, comme on l'apprit dans la suite, le nom d'*Isles de Lema*. Elles sont au nombre de quinze ou seize, de différentes grandeurs, stériles & couvertes de Rochers. On en découvrit quantité d'autres, entre cette chaîne & le Continent (b). Quelques Pêcheurs firent ici com-

ANON.
1742.

Nombre
surprenant de
Bâteaux de
Pêcheurs.

Les Anglois
prennent fort
mauvaise idée
des Chinois.

Isles de Lema.

(z) Les Anglois sçurent dans la suite que Macao signifie *Poisson*.

(a) L'Auteur croit important d'avertir qu'entre la Latitude de Pedro-Blanco, qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes, & la profondeur de l'eau, qui est presque par-tout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher, on peut être assuré du lieu où l'on est, par la nature du fond. Jusqu'à trente miles de Pedro-Blanco, on trouva toujours fond de sable; mais près de ce Rocher, on eut

un fond de vase molle, qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement, fort proche & à la vue de Pedro-Blanco, le fond, dans un petit espace, fut de vase verdâtre, mêlée de sable. *Ibid.*, pag. 151 & 152.

(b) L'Auteur donne ici une Vue des Isles de Lema, dans le point où la plus Occidentale de ces Isles reste à l'Ouest-Nord-Ouest, à un mile & demi de distance.

Nota. Nous insérons cette Vue, dont (a), est le grand Ladrone, & (b) le Rocher le plus

ANSON.
1742.

Le Centu-
rion mouille
dans la Rade
de Macao.

État présent
de cette Ville.

prendre, par des signes, qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Îles (c). On suivit leur conseil; & le soir, on jeta l'ancre à dix-huit brasses de profondeur. Le lendemain, un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente piastras, qui lui furent comptés sur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao; & que la Rivière de Canton, à l'embouchure de laquelle cette Île est située, avoit alors onze Vaisseaux Européens, dont quatre étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Îles de *Bambou* & de *Cabouce*, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Îles, où les sondes furent à-peu-près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Île *Lautoun*, la plus grande de celles qui forment une espèce de chaîne. A sept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Ouest-Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (d).

DEPUIS plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la première fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une légère idée de l'état où ils trouvèrent la Ville Portugaise de Macao. „ Cette Ville, dit-il, „ autrefois très-riche, très-peuplée, & capable de se défendre contre les „ Gouverneurs Chinois de son voisinage, est extrêmement déchue de son „ ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être habitée par des Portu- „ gais, & commandée par un Gouverneur, que le Roi de Portugal nomme, „ elle est à la discrétion des Chinois, qui peuvent l'affamer & s'en rendre „ maîtres. Aussi le Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de „ les choquer (e) ”.

LA Rivière de Canton, seul Port de la Chine, qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche, plus commode que Macao; mais les usages de la Chine, à l'égard des Etrangers, n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras, de la part du Gouvernement de Canton, s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération, qui l'obligeoit de relâcher à Macao, le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais,

plus Occidental de Lema. La partie inférieure de la Planche n'est que la continuation de la partie supérieure, & A & A, doivent s'appliquer l'un à l'autre. R. d. E.

(c) Son Rocher le plus Occidental est une très-bonne marque de reconnaissance pour ceux qui viennent de l'Est. Il est à vingt, & un degrés cinquante-deux minutes de Latitude Nord; au Sud, soixante-quatre degrés vers l'Ouest, de Pedro-Blanco, à vingt & une lieue de distance. Il faut le laisser à l'abord. On peut en approcher jusqu'à un

deux mille, où l'on trouve dix-huit brasses d'eau; alors il faut porter au Nord vers l'Ouest, demi-Quart à l'Ouest, pour embouquer le Canal entre les Îles de Cabouce & de Bambou. *Ibid.*, pag. 158 & 159.

(d) Sur cinq brasses d'eau; la Ville demeurant à l'Ouest vers le Nord, à trois lieues de distance; la Pointe de Lautoun à l'Est vers le Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Est; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance d'environ cinq lieues. *Pag.* 158.

(e) *Ibid.*, pag. 160.

tugais, pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La principale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaisseaux, qui entrent dans la Rivière de Canton; impôt qui se règle sur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude; & le Chef d'Escadre Anglois se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

ANSON.
1742.

DEUX Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le paiement des droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à *Tipa*, Port voisin, sûr, & propre au radoub du Vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Difficulté
du Chef d'Es-
cadre Anglois
pour les
droits.

LES Anglois, ayant goûté cette proposition, levèrent l'ancre, & se rendirent à *Tipa*. (f), Port formé par plusieurs îles & situé à six miles de Macao. Ils saluèrent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'espérance d'en obtenir des provisions. Il en fut reçu fort civilement, avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement, les Portugais avouèrent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton, & d'adresser ses demandes au Viceroi. Il eut besoin de prendre un ton menaçant, pour obtenir du *Hoppo*, ou du Douanier Chinois, la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton, il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois, sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands; fausses mesures, qui lui firent perdre un mois entier, à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes, il résolut de prendre une autre voye. De son Bord, où il se fit reconduire, il écrivit au Viceroi, pour lui représenter, „ qu'il étoit Commandant en Chef d'une „ Escadre de Sa Majesté Britannique, envoyée depuis deux ans dans la Mer „ du Sud, pour croiser sur les Espagnols, qui étoient en guerre avec le „ Roi son Maître; qu'en retournant dans sa Patrie, une voye d'eau & la „ nécessité de se pourvoir de vivres l'avoient forcé d'entrer dans le Port de „ Macao; qu'il s'étoit rendu à Canton, pour y demander les secours dont „ il

Le Vais-
seau se rend
au Port de
Tipa.

Les Portu-
gais s'excu-
sent de lui
fournir des
vivres.

Lettre de
M. Anson au
Viceroi de
Canton.

(f) L'Auteur remarque qu'en entrant dans un passage formé par deux îles à l'Est du Port de *Tipa*, la sonde diminua tout d'un coup, à trois brasses & demi; mais le Pilote assura les Anglois, que la profondeur ne diminueroit plus; ils continuèrent leur cours jusqu'à ce qu'ils échouèrent dans la vase à dix-huit pieds d'eau sous la poupe; la marée qui baïsoit encore, les laissa bien-tôt à seize

pieds d'eau, mais le Vaisseau resta droit. On fonda autour, & l'on trouva que la profondeur augmentoit vers le Nord: Les Anglois y portèrent leur ancre de toue avec deux hancières bout à bout, & au retour de la marée le Vaisseau ayant été tiré à flot, ils entrèrent dans le Port, où ils mouillèrent sur cinq brasses d'eau. *Page* 165. R. d. E.

XV. Part.

Xx

ANSON.
1742.

„ il avoit besoin; mais qu'ignorant les usages du Pays, il n'avoit pô trou-
ver d'accès à la Cour, & qu'il se voyoit réduit à faire renfermer ses
demandes dans une Lettre: qu'elles consistoient dans la permission de
prendre les Ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & d'ache-
ter des vivres, pour se mettre en état de partir avant la fin de la
Mousson”.

Un Man-
darin Chinois
va visiter les
Anglois.

CETTE Lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de *Janfon*, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure & d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur une Escadre de dix-huit demie-Galères, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Musiciens & de Soldats. Il fit jeter le grapin à l'avant du *Centurion*. Ensuite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit ordre du Viceroy de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangèrent sur le tillac. Il monta sur le Bord au son des Tambours & de toute la Musique Militaire des Anglois; & passant devant leur Corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre de poupe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les articles de la Lettre, & particulièrement celui de la voye d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, se disposèrent à l'exécution de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Adresse du
Chef d'Esca-
dre.

CE Mandarin paroissoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouvèrent la voye d'eau telle qu'on l'avoit représentée, & conclurent qu'il étoit impossible de mettre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Escadre, qu'il reconnoissoit la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau; & sa principale attention tomba sur les pièces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane; & feignant de les croire bien convaincus, que le *Centurion* seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui se trouvoient dans la Rivière de Canton, il ajouta, que si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misère dans un Port, sur-tout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé. Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour à Canton, on tiendrait un Conseil, dont il étoit Membre; & que sur ses représentations,

Il obtient
des vivres des
Chinois.

il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accordées. Enfin, s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au Vaisseau, il écrivit au bas la permission de les acheter, & il commit un Officier de sa suite, pour les faire fournir chaque jour au matin (g).

APRÈS cette favorable explication, le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner, en s'excusant, sur sa situation, de ne pouvoir leur faire aussi bonne chère qu'il le desiroit. „ Entre plusieurs mets, on leur servit du bœuf, dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignoroit, que depuis plusieurs siècles, ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jetèrent sur quatre grosses pièces de volaille, qu'ils mangèrent presque entièrement. Ils parurent fort embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir, & d'un air fort gauche, ils furent obligés d'en revenir à leur usage; c'est-à-dire, de se faire couper leur viande en petits morceaux, par quelques gens de leur suite. A la vérité, ils se montrèrent moins novices dans l'art de boire. M. Anson prenant droit de ses incommodités pour se dispenser de boire beaucoup, le grand Mandarin, qui avoit remarqué le teint vif & l'air frais d'un jeune Officier du Vaisseau, lui frappa sur l'épaule, & lui dit, par la bouche de l'interprète, qu'il ne lui croyoit pas les mêmes raisons de sobriété qu'au Chef d'Escadre, & qu'il le prioit de lui tenir compagnie à boire. Le jeune Anglois, voyant que quatre ou cinq bouteilles de vin François n'altéroient pas la sérénité du Mandarin, fit apporter un flacon d'eau des Barbades, auquel ce Magistrat Chinois ne fit pas moins d'honneur; après quoi, il se leva de table, avec tout le sang froid qu'il y avoit apporté (b). ”

MALGRÉ ses promesses, la patience des Anglois fut excrucée par des difficultés & des lenteurs (i) qui prolongèrent le retardement de la permission du

ANSON.
1742.

Repas qu'il
donne aux
Mandarins.

1743.

Craintes
qui troublent
le travail des
Anglois.

(g) Pag. 183 & précédentes.

(b) Pag. 186 & précédentes.

(i) L'Auteur attribue une partie des obstacles aux Intrigues des François, qui étoient à Canton. Écoutez les plaintes, qui sont assez instructives. „ Il y en avoit un, habitué dans cette Ville, qui parloit fort bien la langue du Pays, qui sçavoit parfaitement combien tout est vénel, & qui connoissoit en particulier plusieurs des Magistrats; en un mot, très-propre à traverser les desseins de M. Anson. Ses intrigues ne doivent pas être entièrement attribuées à la haine nationale, ou à l'opposition d'intérêts entre les deux Parties. Un motif encore plus puissant y avoit sans doute part; c'étoit la vanité. Les François prétendent que les Vaisseaux de la Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, & leurs

„ Officiers craignoient que toute distinction, qui seroit accordée au Chef d'Escadre Anglois, en vertu de la Commission de son Roi, ne les rendît moins respectables aux yeux des Chinois, ou ne fût à l'avantage d'un exemple peu favorable aux Vaisseaux des Compagnies. Ex parte Dei, qu'il n'y eût que les Officiers François, qui eussent donné dans l'affectation de s'ériger en Commandant de Vaisseaux de guerre, & qui se fussent laissés aller à la crainte de perdre un peu de leur considération si l'on en usoit autrement avec le Centurion qu'avec eux. Le mal fut que ces motifs firent le même effet sur nos Compatriotes. Ibid. pag. 192. Ainsi, les Anglois mêmes de Canton déclarèrent contre le Chef d'Escadre.

ANSON.
1743.

Les Chi-
nois leur re-
tranchent les
vivres.

Le Centu-
rion remet à
la voile.

Faux bruits
que les An-
glois répandent.

Grandes
vues de M.
Anson.

du Conseil, jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain, quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord, & le travail fut poussé avec vigueur (k). Il ne laissa pas d'être troublé par différens bruits, qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent, en effet, dans la suite, que le Conseil de Manille, informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port, avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol, qui s'étoit chargé de cette entreprise, pour la somme de quarante mille piastres; & que ce dessein n'avoit manqué, que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le tems de l'exécuter; car on vit arriver le mois d'Avril, avant que le radoub, le chargement des provisions, & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao, vinrent presser M. Anson de partir. Ce message, qui fut renouvelé plusieurs fois, lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme, qu'il en étoit importuné, & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau; & cet ordre, qui ne fut que trop fidèlement observé, força les Anglois de lever l'ancre aussi-tôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Ils firent voile, vers la haute Mer, le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé, une bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient faits à Macao; la plupart Lascarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partoit pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mousson de l'Ouest fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroïssoit entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il vouloit se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient fervi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

MAIS ce n'étoit qu'un voile, qui cachoit des desseins beaucoup plus importants. M. Anson considéroit que le Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir l'année précédente, il y avoit beaucoup d'apparence que cette année, il en partiroit deux du même Port. Il avoit pris la résolution d'aller les attendre au Cap d'*Espiritu Santo*, dans l'Île de Samal, première Terre que les Espagnols viennent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité, on représentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens, montés chacun de quarante-quatre pièces de canon, & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'escorteroient mutuellement; au-lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens

vingt-

(k) On leur fit payer le fer jusqu'à trois livres sterling le quintal, & les Ouvriers en demandèrent mille, qui furent réduits à six cens pour la main d'œuvre.

vingt-sept personnes, dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il sçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions; & l'immense trésor, qu'il se flattoit d'enlever, lui répondoit du courage de ses gens.

ANSON.
1743.

IL avoit formé ce grand projet, en quittant la Côte du Mexique; & son chagrin, dans tous les détails qu'il avoit essuyés à la Chine, n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond secret à Macao, parcequ'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville, avec Manille, ne servît à le trahir. Mais, lorsqu'il se vit en pleine Mer, il assembla tous ses gens sur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué son dessein, il assura „ qu'il sçavoit choisir une Croisière, où les „ Galions ne lui échapperoient pas; que malgré la force de ces deux Bâ- „ timens, il croyoit sa victoire certaine; qu'il n'ignoroit pas de quel bois „ ils étoient composés; que si l'on s'en rapportoit aux Fables Espagnoles, „ ils étoient impénétrables aux boulets de canon; mais que pour lui, il „ répondoit sur sa parole, que pourvu qu'il les pût joindre, il les combat- „ troit de si près, que ses boulets, loin de rebondir contre un des flancs, „ les perceroient tous deux de part en part (1).

Il les expli-
qua à ses gens.

Ce discours fut reçu avec des transports de joie. Tout le monde promit solennellement de vaincre ou de périr, & la confiance monta tout-d'un-coup jusqu'à faire oublier la modestie. L'Auteur confirme cette observation par un trait particulier. „ M. Anson, dit-il, ayant fait provision, à „ la Chine, de moutons en vie, demanda un jour, à son Boucher, pour „ quoi il n'en voyoit plus servir sur sa table, & s'ils étoient tous tués. Le „ Boucher répondit, du ton le plus sérieux, qu'il en restoit deux encore; „ mais que si M. le Chef d'Escadre le permettoit, il avoit dessein de les „ garder pour en traiter le Général des Galions (m).

Jusqu'où
vont leurs
transports de
joie.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de May, on vit une partie de l'Isle Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la Latitude où Dampier place les Isles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnèrent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la Latitude de la Pointe Méridionale de Formose. Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Isles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vue de Botel-Tabago-Xima; & l'on en prit occasion de corriger la position des Isles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (n).

Erreur de
Dampier, sur
la position
des Isles de
Bachi.

Elle est cor-
rigée par les
Anglois.

DE-LÀ, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Est, pour s'approcher du Cap Espiritu Sancto. On le découvrit, le 20 de May, au Sud-Sud-Ouest, à onze lieues de distance. C'est une Terre médiocrement haute, &

ro-

(1) Pag. 208 & précédentes.

(m) Pag. 209.

(n) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Isles, qui est au milieu, est à douze degrés quatre minutes de Latitude Sep-

trionale. Elles sont au Sud-Sud-Est de Botel-Tabago-Xima, à vingt lieues de distance; & cette dernière Isle est à vingt & un degrés cinquante-sept minutes de la même Latitude. Pag. 210.

ANSON.

1743.

Croisière
qu'ils choisissent.M. Anson
exerce ses
gens.Observations sur la
nécessité de
cette méthode.Projets de
défense à Ma-
nille.

relevée de plusieurs Mondrains de forme ronde. Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit des Sentinelles sur ce Cap, pour faire des signaux aux Galions lorsqu'ils approchent de terre, M. Anson fit amener les hautes voiles, dans la crainte d'être aperçu. Cette Croisière étoit celle qu'il avoit choisie. Il ordonna qu'on gardât le Cap entre le Sud & l'Ouest, & qu'on s'efforçât de se tenir dans la Latitude de douze degrés quarante minutes du Nord, à quatre degrés de Longitude Est de l'Isle de Tabago Xima. On touchoit à la fin de May. Les Galions étant attendus le mois suivant, chacun se flattoit d'heure en heure, de voir arriver le moment qui devoit lui faire oublier tous ses maux (o).

DANS cet intervalle, l'ouvrage n'étant pas fatigant sur le Vaisseau, M. Anson fit exercer régulièrement son monde au maniment des armes & à la manœuvre du canon. C'étoit un usage qu'il avoit observé pendant tout le Voyage, lorsque les circonstances l'avoient permis; & l'avantage, qu'il en tira contre le Galion, fut un heureux dédommagement qui justifia ses soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de la Nation, comme un de leurs plus importants devoirs. „ Qui „ n'avouera pas, dit-il, qu'entre deux Vaisseaux de guerre, égaux en nom- „ bre d'hommes & de canon, la différence, qui vient du plus ou moins „ d'habileté, dans l'usage du canon & de la mousqueterie, est si grande, „ qu'il n'y a point d'autre circonstance qui puisse la balancer. S'il est cer- „ tain que ce sont ces armes, qui décident du combat, quelle doit être l'iné- „ galité entre deux Partis, dont l'un sçait employer ses armes, de la ma- „ nière la plus destructive pour son Ennemi; & dont l'autre se sert si mal „ des siennes, qu'il les rend presque au si dangereuses pour lui-même que pour „ l'Ennemi (p)?”. On peut se plaindre aussi, suivant l'Auteur, que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil, par exemple, n'a pas toujours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois, le mal vient moins de négligence, que de la méthode qu'on a suivie pour l'enseigner. Sur le Vaisseau de M. Anson, on apprenoit, aux Matelots, la manière la plus prompte de charger avec les cartouches; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Escadre propoisoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, si bien instruit, vaut le double de celui qui n'est pas exercé à tirer (q).

TOUTES les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des Sentinelles de terre, ne purent empêcher que le Vaisseau ne fût aperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adressèrent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq Vaisseaux; deux de trente deux pièces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déjà levé l'ancre; mais de nouvelles disputes, pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mousson contraire, arrêtèrent encore une fois leur entreprise.

Au-

(o) Pag. 209.

(p) Pag. 213.

(q) Pag. 216.

Au-reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la Côte, parceque la Pointe du Cap n'est pas fort élevée, & que le Vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à mesure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils se voyoient déjà au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à représenter, avec l'Auteur, combien l'idée des trésors Espagnols s'étoit emparé de leur imagination; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs espérances, „ ils devoient en sentir la plus vive inquiétude, & que „ d'heure en heure, la certitude de voir paroître les Galions pouvoit diminuer (r) ”.

CEPENDANT le 20 de Juin, c'est-à-dire, un mois juste après leur arrivée, ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions: mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours sur le *Centurion*. M. Anson ne pouvoit se persuader que les Espagnols l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer longtemps en balance, ni douter même qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

VERS midi, les Anglois se trouvèrent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hissèrent leur voile de misaine, & s'avancèrent sous leurs huniers, le cap au Nord, avec le Pavillon & l'Étendard d'Espagne au haut du grand mât. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque pièce de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pièces; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu continu, dont il se promettoit d'autant plus d'avantages, que l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir, & d'attendre, dans cette posture, qu'elle soit lâchée; après quoi ils se relèvent, pour servir assez vivement le canon & la mousqueterie, jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup, on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le *Centurion*, se trouvant à la portée du canon ennemi, arbora son Pavillon. M. Anson crût observer que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau, & qu'ils étoient occupés à jeter dans les

ANSON.
1743.

Impatience
des Anglois.

Ils décou-
vrent un des
Galions.

On se pré-
pare des deux
côtés au com-
bat.

Méthode
des Espagnols
pour éviter
les bordées.

Le combat
s'engage.

flots

(r) Pag. 220.

ANSON.
1743.

flots leur bétail, & tout ce qui leur étoit incommode, il fit tirer sur eux ses pièces de chaffe, quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion répondit de ses deux pièces de l'arrière, & le *Centurion* ayant prolongé sa vergue de sivadiere, pour se disposer à l'abordage, les Espagnols affectèrent de l'imiter. Bien-tôt, il se plaça sous le vent des Ennemis, & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jeter dans le Port de *Jalapay*, dont ils n'étoient éloignés que de sept lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

Accident
qui nuit aux
Espagnols.

PENDANT une demie heure, les Anglois dépassèrent le Vaisseau ennemi, & foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pièces, tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action, les nattes, dont ses bastingues étoient remplies, prirent feu, & jetèrent une flamme, qui s'élevait jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de misaine. Cet accident, qui parut causé par la bourre du canon des Anglois, jetta leurs Ennemis dans une extrême confusion; mais il fit craindre aussi, au Chef d'Escadre, que le Galion n'en fût consumé, & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras, en coupant leurs bastingues, & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le *Centurion* n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur; tandis que ses Fusiliers, placés dans les Hunes, découvroient tout le Pont du Galion, & qu'après avoir nettoyé les Hunes ennemies, ils tuoient, ou mettoient hors de combat, tout ce qui se montrait sur le demi-Pont. Ce feu continu causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant, après une demie heure de combat, le *Centurion* perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure: mais enfin, le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible exécution, qu'ils commencèrent à perdre courage. M. Anson s'aperçut de leur desordre. Il voyoit, de son Bord, les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenèrent l'Etendard qui étoit au sommet du grand mât. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (1).

Le Galion
se rend.

Son nom &
ses forces.

LE Galion se nommoit *Nuestra Señora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de *Montero*, Portugais de naissance, le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non-seulement le Galion étoit plus grand que le *Centurion*, mais il avoit à bord cinq cents cinquante hommes, trente-six pièces de canon, & vingt-huit pierriers.

L'Equi-

(1) Pag. 229 & précédentes.

L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit bastingué, & qui se défendoit par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le *Centurion* ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir (1).

On n'entreprend point de représenter les transports de l'Equipage Anglois, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor, qui avoit fait depuis si longtemps l'unique objet de ses espérances, & pour lequel il avoit tant souffert. Dans le même instant, il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si présent ne fût anéanti, par l'accident le plus funeste. A peine l'Ennemi eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille, que le feu avoit pris au *Centurion*, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la Prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du Vaisseau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux, que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'au paravant, de sortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le *Centurion* se fût posté au Cap Espiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le tems perdu, à Macao, les eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une (2).

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la Rivière de Canton; Cependant, M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols à bord du *Centurion*; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La Saison faisant craindre un fort mauvais tems, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré, contre toutes fortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non-seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double, que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la foiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée d'Enfans (3). Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses planches, deux

ANSON.
1743.

Joye des
Vainqueurs,
& danger qui
les menace.

Un autre
Galion leur
échappe.

Précautions
du Chef d'Es-
cadre.

Comment
il s'assure des
Prisonniers.

(1) Pag. 230.
XV. Part.

(2) Pag. 233.

(3) Pag. 235.

ANSON.
1743.

deux espèces de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale, ces tuyaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers, qui n'auroient pû déboucher par un Canal de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on braqua, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers, au nombre de dix-huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant; avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eut une Sentinelle près de lui. D'ailleurs, tous les Prisonniers étoient bien avertis, que le moindre trouble seroit puni de mort: & ces précautions n'empêchèrent pas que l'Equipage Anglois ne se tint prêt à la moindre allarme. Tous les fusils étoient chargés, & placés à vue d'œil; les Matelots ne quittoient pas leurs fabres ni leurs pistolets; & les Officiers, se couchant tout vêtus, dormoient avec leurs armes. (y) à côté d'eux.

Leur misé-
rable situa-
tion.

L'AUTEUR ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur, qui étoit excessive, ils souffroient à fond de cale, toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau, qu'on leur accorderoit par jour, suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner davantage, dans un tems où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un allez long Voyage, cette affreuse misère n'en fit pas mourir un seul; mais un mois d'une si rude prison les métamorphosa si singulièrement, qu'ayant paru frais & vigoureux lorsqu'ils y étoient entrés, ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squellettes ou de Fantômes (z).

Les Anglois
retournent à
la Rivière de
Canton.

PENDANT qu'on prenoit toutes ces mesures pour la sûreté des Trésors & des Prisonniers, M. Anson faisoit gouverner vers la Rivière de Canton: & le 30 de Juin, au soir, on eut la vue du Cap de *Langano*, à la distance de dix lieues à l'Ouest. Le lendemain, on vit les Isles de *Bachi* (a). Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquèrent plusieurs autres à l'Ouest (b). De-là, continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de *Supata* (c), la plus Occidentale des Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour

(y) Pag. 237.

(z) Pag. 238.

(a) Comme le vent étoit trop au Nord pour que les Anglois pussent espérer de les doubler, ils résolurent de passer entre les Isles de *Grafton* & de *Moumoub*, où le passage ne paroît pas dangereux; mais lorsqu'ils y furent engagés, la Mer leur sembla terrible; elle moutonna & démontoit comme si elle eût été pleine de Brisans, & la nuit rendoit ce spectacle encore plus effrayant. Cependant ils passèrent sans danger, & ils s'aperçurent

que ce qui leur avoit fait tant de peur n'étoit causé que par une forte marée. Pag. 239. R. d. E.

(b) L'Auteur fait remarquer que comme les Canaux, qui séparent ces Isles, ne sont pas connus, il vaut mieux passer au Nord ou au Sud de ces Isles que de s'y engager. Pag. 240. R. d. E.

(c) A cent trente-neuf lieues; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de *Grafton*.

pour le *Centurion*, l'autre pour la Prise; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arrivèrent heureusement devant la Ville de Macao.

ILs avoient eu le tems, dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cens treize mille huit cens quarante-trois pièces de huit, & trente-cinq mille six cens quatre-vingt-deux onces d'argent en lingots; outre une partie de cochenille & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette Prise, jointe aux autres, faisoit à-peu-près la somme totale de quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Dom Pizarro, les fraix extraordinaires où l'Escadre Angloise la jeta dans ses Ports d'Amérique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (d).

ON trouva, sur le Galion, des Dessains, des Journaux, & la Carte de l'Océan Pacifique entre le Mexique & les Philippines (e).

EN laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, Passage étroit, qui forme l'embouchure de la Rivière de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Isle du *Tigre*, où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver, avant la nuit, une Chaloupe, envoyée par le Commandant des Forts de *Bocca-Tigris*, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson répondit à l'Officier Chinois, que le *Centurion* étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande-Bretagne, & l'autre Bâtiment une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols; qu'il vouloit entrer dans la Rivière, pour y trouver un abri contre les ouragans de cette Saison, & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un état des hommes, des armes, & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord, parceque son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils, & trois à quatre cens barils de poudre, il parut si effrayé de ce récit, qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste, dans la crainte de causer trop d'alarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginèrent qu'à cette occasion, il défendit, en particulier, au Lamanneur Chinois, de conduire les deux Vaisseaux au-delà de *Bocca-Tigris*.

Ce Passage n'a guères qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux Pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se présente à gauche n'est proprement qu'une Batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures: mais on n'y voyoit alors que douze canons

ANSON.

1743.

Compte des richesses du Galion.

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois.

M. Anson passe, malgré eux, le Détroit de *Bocca-Tigris*.

(d) Pag. 242.

(e) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du *Centurion* sur le même Océan, avec les va-

riations de l'Aiguille; Observations, dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON.
1743.

nons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressembloit assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un Rocher élevé; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étoient les Fortifications qui défendoient l'entrée de la Rivière de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre, & de passer entre les Forts, menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il avoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit, sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois; & le Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pu s'opposer.

M. Anson
écrit au Vice-
roi de Can-
ton.

LE 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroy, dans laquelle il lui expliquoit les raisons qui l'avoient obligé de passer le Détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il étoit de lui aller rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroy promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même-temps, quelques Officiers Espagnols demandèrent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeler, pour sçavoir d'eux-mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Prisonniers déclarèrent de bonne-foi, que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en Guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le *Centurion*, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. Ils ajoutèrent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Escadre un traitement fort humain. Cet aveu, dans une bouche ennemie, fit une juste impression sur l'esprit des Chinois, qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols, ils leur demandèrent comment il étoit possible qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égalait pas en forces, & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous, puisque les deux Nations étoient en Guerre. A la première de ces deux questions, les Espagnols répondirent que le *Centurion*, quoique beaucoup plus foible en Equipage, étoit un Vaisseau de Guerre, qu'il avoit par conséquent beaucoup d'avantages sur le Galion, qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même, par l'usage établi entre les Nations Européennes, de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson, cédant à la bonté naturelle de son caractère, les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'étoit obligé par les Loix de la Guerre. Cette réponse inspira, aux Mandarins, beaucoup de respect pour lui; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors, dont il étoit en possession, n'eût autant de part à ce sentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractère (f).

Lz

(f) Pag. 254 & suivantes.

Témoigna-
ge que les
Prisonniers
Espagnols
rendent aux
Anglois.

LE 20, trois Mandarins, accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une Flotte de Chaloupes, vinrent à bord du *Centurion*, & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroi, qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres, & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoûtèrent, en réponse à la Lettre, que le Viceroi s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs, parceque les Mandarins & les Soldats, qui devoient necessairement assister à cette cérémonie, ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue; mais que vers le mois de Septembre, lorsque la Saison commenceroit à s'adoucir, il le recevroit avec joye. M. Anson étoit informé qu'on avoit déjà fait partir de Canton un Courier pour la Cour de Pekin, avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroi ne fût de gagner du tems, pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie de la Commission des Mandarins n'étoit pas la plus importante. Ils parlèrent des Droits, que les deux Vaisseaux devoient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de marchandises, dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaisseaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaisseaux de Guerre, dans les Ports où l'usage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi son Maître lui défendoient expressement de se relâcher sur ce point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passèrent au dernier Article de leur Commission; c'étoit de prier le Chef d'Escadre de relâcher les Prisonniers qu'il avoit à bord, parceque le Viceroi craignoit que l'Empereur son Maître n'apprit avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand Commerce avec ses Sujets. M. Anson souhaitoit ardemment d'être délivré de ses Prisonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il avoit dessein d'accorder, il fit quelques difficultés; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent; & quatre jours après, quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers, pour les transporter à Macao. Ensuite les deux Vaisseaux allèrent jeter l'ancre au-dessus de la seconde Barre, où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

I 743.
ANSON.
Explications
du Viceroi.

Les Prison-
niers Espa-
gnols sont re-
lâchés à sa
prière.

On passe sur un long détail d'injustices, de tromperies & de vols que les Anglois essayèrent de la part des Chinois, avant que de pouvoir se procurer, pour leur argent, les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. „ En fait d'artifice, dit-il, de „ fausseté, & d'attachement pour le gain, il seroit difficile de trouver, dans „ aucun autre Pays du Monde, des exemples comparables à ceux qu'on „ voit tous les jours à la Chine (g). Il en rapporte un grand nombre.

Plaintes
amères que les
Anglois font
des Chinois.

„ Qu'on

ANSON.

1743.

M. Anson
prend le parti
d'aller à Can-
ton.

Ses précau-
tions pour son
Vaisseau.

Il est trom-
pé par les
Marchands
Chinois.

„ Qu'on juge, ajoute-t-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation „ qu'on préfère souvent au reste des humains, comme le modèle des plus „ excellentes qualités (b) '.

MAIS le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés, que de se voir presque à la fin du mois de Septembre, sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras, que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers, le 27 de Septembre, au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau, pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe, & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le tems de l'Audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir, au Viceroi, les intentions du Chef d'Escadre.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe, au nombre de dix-huit hommes, fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'écarlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna la Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son Vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles portoient, que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion seroit détruit, & que le *Centurion* descendroit la Rivière au-dessous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Déroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Tous les Officiers des Vaisseaux Anglois, Danois & Suédois, se rendirent à bord du *Centurion*, pour servir de cortège au Chef de la Nation Angloise. Le même jour, il s'embarqua dans sa Chaloupe, suivi de celles des Vaisseaux Marchands. En passant devant la Rade de *Wampo*, où les Européens étoient à l'ancre, il fut salué par tous leurs Vaisseaux, à l'exception de ceux des François; & le soir il entra dans Canton. A son arrivée il reçut la visite des principaux Marchands Chinois, qui le félicitèrent d'être venu sans obstacle, & qui affectèrent de lui en témoigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer, sur eux, du soin de lui ménager l'Audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisoit reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une Audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde, à la principale Por-
te

re de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (i), lui servit d'Interprète. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & les secours que les Anglois prêtèrent aux Habitans, pour la conservation du reste de la Ville, disposèrent si favorablement l'esprit du Viceroy, qu'enfin l'Audience fut fixée au 30 de Novembre.

CETTE nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pu se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des Droits, & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sur d'ailleurs de son Interprète, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Mandarin vint l'avertir que le Viceroy étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroy, dans un fauteuil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé, pour le Chef d'Escadre, un siège vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroy & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

DANS le cours de cette Audience, M. Anson apprit, de la bouche même du Viceroy, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation, pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des Droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandoit; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le Viceroy lui fit des remerciemens fort vifs de l'important service qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avoit bien long-tems que le Centurion étoit sur les Côtes de la Chine; & pour adoucir cette espèce de plainte, il lui souhaita un heureux retour en Europe.

EN sortant de la Salle d'Audience, le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin, où l'on avoit préparé des rafraîchissemens pour lui: mais apprenant que le Viceroy n'y devoit pas être, il s'en excusa civilement. A son retour, il fut salué de trois coups de canon; nombre que les Chinois ne passent jamais, dans aucune cérémonie. Sa

ANSON.

1743.

Secours qu'il donne dans un incendie.

Il obtient une Audience du Viceroy.

Ce qui s'y passe.

(i) Il se nommoit *Pier*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé, alors, qu'il étoit fort utile, à la Compagnie Angloise, d'y avoir un bon Interprète de la Nat. on. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand

qu'on n'avoit pu l'espérer. Il se plaint, qu'on „ préfère ridiculement de faire un Com- „ merce, aussi considérable que celui de „ l'Angleterre à Canton, par le Bragouin „ Anglois de quelques Interprètes Chinois, „ ou par le canal très-suspect d'autres Na- „ tions. *Pag.* 293.

ANSON.
1743.
Deux avan-
tages dont M.
Anson s'ap-
plaudit.

joye fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mousson, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût sçavoir, en Europe, qu'il étoit en route pour le retour; mais encore plus d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaisseaux de guerre de sa Nation dans les Ports de la Chine (t).

Il vend le
Galion aux
Portugais de
Macao.

Les ordres du Viceroy furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord, & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la Rivière. Le *Centurion* & sa Prise passèrent Bocca-Tigris, le 10 de Décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert six mille piastras pour le Galion, prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitoient de conclure le marché: mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir, ils ne vouloient rien ajouter à leurs offres. M. Anson avoit trouvé assez de nouvelles de l'Europe, à Canton, pour être persuadé que la Guerre entre l'Espagne & l'Angleterre durerait encore, & que la France se déclarerait pour l'Espagne. Il sçavoit aussi qu'on ne pouvoit être informé de sa victoire, en Europe, avant le retour des Vaisseaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raisons, qui devoient lui faire hâter son Voyage, le déterminèrent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offroit.

Son retour
en Angleterre.
1744.

Il mit à la voile, pour son retour, le 15 de Décembre. Sa navigation fut heureuse jusqu'au Détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Île du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoise, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan-Fernandez & les belles Clarières de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Île de Sainte Helene le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vue du Cap Lézard; & le 15 au soir, il arriva, sans perte & sans danger, à la Rade de Spithead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (1).

(t) *Ibidem*, pag. 307.

(1) *Ibid.* pag. 327.

§. XI.

Observations critiques sur les Chinois.

ON a détaché, du Voyage de M. Anson, quelques Observations critiques sur les Chinois, qu'on regrette de n'avoir pu joindre à l'Article de la Chine, dans le huitième Tome de ce Recueil (a), mais que leur singularité ne permet pas de supprimer.

Critique d'un
Art Chinois.

Les belles Manufactures, qu'on voit en grand nombre à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empressement,

(a) Le Voyage a paru depuis.

pressément, prouvent assez que les Chinois sont industrieux. Mais cette adresse dans les Arts mécaniques, qui peut passer pour leur talent favori, n'est pas poussée au plus haut point. Ils sont fort inférieurs, dans les Arts, aux Japonois, qui les cultivent comme eux; & dans plusieurs choses, ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation, ils ont cette stérilité d'invention qu'on a toujours reprochée aux Imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque surtout dans les Ouvrages, qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, &c. Ils en copient fort bien chaque pièce à part, & savent donner, à tout l'assemblage, assez de ressemblance avec l'original; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique, qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

ACTION.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation; cependant on les voit rarement réussir dans le dessin & dans le coloris, pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes, dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux; mais cet avantage même, ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres; & plus rarement encore, cette grace & cette facilité, qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois, quelque chose de roide & de mesquin, qui déplaît; & tous ces défauts, dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie, qui manque absolument de feu & d'élevation.

A l'égard de leur Littérature, l'Auteur traite leurs opinions d'absurdes, & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siècles, tous leurs Voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres, pendant que les Chinois seuls ont négligé, jusqu'à présent, cette divine invention, & demeurent attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire. Elle fait, de l'Ecriture, un Art qui exige une application infinie, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siècles précédens, par cette voye, doit être enveloppé de ténèbres & de confusion; car les liaisons, entre ces caractères & les mots qu'ils représentent, ne peuvent être transmis par les Livres; il faut qu'elles aient passé d'âge en âge par le secours de la Tradition; ce qui suffit seul pour répandre une très-grande incertitude sur des matières compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre, en passant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand savoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

Critique de leur Littérature.

XV. Part.

Z z

QUEL-

ANSON.
Critique de
leur Morale.

QUELQUES Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modèles de Justice & de Morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge, dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tinrent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui paroît, suivant le témoignage des Missionnaires mêmes, qu'au-lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines & donner des règles générales de conduite, ces prétendus Sages se bornent à recommander un attachement assez ridicule à quelques points peu importants de Morale. Ce n'est pas sur leur droiture, ajoute l'Auteur, ni sur leur bonté, que les Chinois sont fondés à s'attribuer de la supériorité sur leurs Voisins ; mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors, & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Peut-être, dit-il encore, le sens froid & la patience, dont les Chinois se glorifient, & qu'ils distinguent des autres Nations, sont-ils au fond la source de tous leurs vices ; car on a souvent observé qu'il est difficile d'affoiblir, dans un homme, les passions les plus vives & les plus violentes, sans augmenter, en même-temps, la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité, la dissimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale source dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienfaisances extérieures, qui sont des devoirs indispensables dans leur Nation.

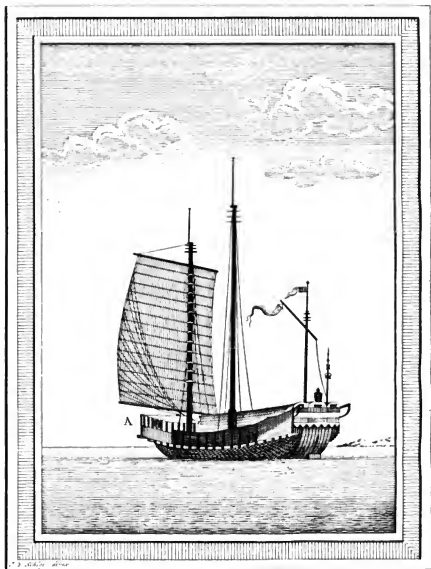
Critique de
leur Gouver-
nement.

L'AUTEUR ne fait pas plus de grace à leur Gouvernement. Il en appelle encore à M. Anson. Nous avons vu, ce sont ses termes, que les Magistrats Chinois sont corrompus, le Peuple voleur, les Tribunaux dominés par l'intrigue & la vénalité. La constitution même de l'Empire est défectueuse, puisque le premier but d'un sage Gouvernement doit être d'assurer la tranquillité des Peuples contre les entreprises des Puissances étrangères : or, cet Empire si grand, si riche, si peuplé, dont la sagesse & la politique sont relevées par tant d'Ecrivains, s'est vu conquis par une poignée de Tartares. Aujourd'hui même, par la potronerie des Habitans, & par la négligence de tout ce qui concerne la guerre, il est exposé, non-seulement aux attaques d'un Ennemi puissant, mais même aux insultes d'un Forban, ou d'un Chef de Voleurs.

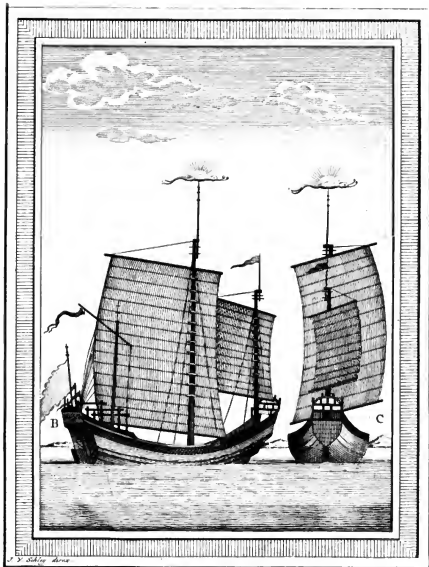
ON a remarqué, à l'occasion des différends de M. Anson avec les Chinois, qu'avec le *Centurion* seul, ce Général Anglois se croyoit supérieur à toutes les Forces navales de la Chine. L'Auteur, pour justifier une assertion si hardie, donne le dessin des deux sortes de Navires, qui sont en usage à la Chine (b). Le premier est une Jonque de cent vingt tonneaux ;

(b) On donne aussi ce dessin pour l'in-
telligence de la description. A. est le pre-
mier de ces Vaisseaux ; B. la seconde Jon-
que, & C. l'avant plat de ce Bâtiment. R. d. E.





VAISSEAUX CHINOIS, I.^{re} Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, I.^{ste} Soort.



VAISSEaux CHINOIS, II.^{de} Sorte.
CHINESE VAARTUIGEN, II.^{de} Soort.



espèce de Bâtiment qui sert sur les grandes Rivières, & quelquefois pour les petits Voyages, où l'on ne perd pas de vue les Côtes. L'autre est de deux cens quatre-vingt tonneaux; & quoique les Chinois en aient d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaisseau est tout-à-fait plat. Lorsque le Bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface platte est souvent sous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, sont d'une forme encore plus grossière que le corps. Les mâts sont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelacés, & souvent amarrés tous deux du côté du vent. L'étague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de bambou. Elles glissent le long du mât à l'aide de plusieurs cerceaux; & lorsqu'on les amène, elles se plient sur le pont. Ces Vaisseaux Marchands sont sans Artillerie. On doit juger, par leur description, qu'ils sont absolument incapables de résister au moindre de nos Vaisseaux armés; & tout l'Empire n'en a pas un seul, que sa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton, que l'Auteur regarde comme le Magasin des Forces navales de la Chine, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre, d'environ trois cens tonneaux, de la même fabrique que celles qu'on a décrites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (c).

(c) Pag. 323 & précédentes.

§. XII.

[Supplément au Voyage de M. Anson à la Mer du Sud.

DE tous les Vaisseaux qui composoient l'Escadre de M. Anson, le *Wager*, commandé par le Capitaine *Cheep*, fut celui qui souffrit le plus de l'horrible tempête, dont ils furent assaillis, le 7 Mars 1741, au débouquement du Détroit de le Maire (a); Après avoir perdu un de ses mâts, séparé du reste de l'Escadre, ayant ses agrets dans le plus grand desordre, il échoua malheureusement contre une île de la Côte Occidentale des Patagons. Les circonstances de la perte de ce Navire, & les aventures de son Equipage, ont été recueillies des Mémoires que quelques-uns de ses infortunés Officiers ont publiés, depuis leur retour en Angleterre (b). Le Compilateur de ces Journaux, trouve, dans la naïveté & dans la conformité de leurs récits, de sûrs garants de la fidélité & de l'exactitude de leurs Auteurs.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Introduction.

Lx

(a) Voyez ci dessus, pag. 284.

(b) Le premier est le Journal des Srs. *Bulkeley* & *Cummins*, imprimé à Londres, en 1743. Le second est d'Alexandre *Comptell*, imprimé à Dublin, en 1747. Le troisième est sans nom d'Auteur, imprimé à Londres, en

1751. Le quatrième est d'Isaac *Morris*, imprimé à Dublin, en 1752. C'est de ces différents Mémoires, qu'on a composé un tout, sous le titre de *Supplément au Voyage de M. Anson*, imprimé à Lyon l'année dernière.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

1741.

Sort funeste
du Vaisseau le
Wager.

Il échoue
entre deux
Ecueils.

L'Equipage
se sauve à
terre.

Ses diffé-
rens.

Le Capitai-
ne tue un des
Mutins.

Le *Wager*, balotté par une Mer presque toujours en fureur, & totalement desarmé, parvint, le 13 de May, à la vue de la Terre; mais l'Officier de quart, à qui le Charpentier fit part de cette découverte, se persuadant trop légèrement que l'avis étoit faux, négligea d'en instruire le Capitaine, qui étoit malade; & ce ne fut que lorsque le Vaisseau fut entièrement assalé sur la terre, où l'entraînoit la marée, qu'on ne put plus dissimuler le péril, qui étoit inévitable. L'impétuosité du vent, joint à la chute du Capitaine (c), qui l'empêcha de se porter lui-même à la manœuvre, fut la perte de ce Navire. Le 14, à quatre heures du matin, ayant touché, ce fut en vain que les Anglois voulurent jeter l'ancre pour l'affermir, se trouvant environnés de Rochers de toutes parts. Il heurta une seconde fois & brisa la tête de son gouvernail; A ce nouveau choc, l'allarme fut générale; chacun courait de côté & d'autre pour prêter la main à la manœuvre, & tâcher de gouverner avec de gros cordages. Enfin le Vaisseau heurta une troisième fois; mais heureusement il s'engagea entre deux Ecueils, qui l'empêchèrent de couler à fond. Le Soleil, qui se leva alors, montrant le Rivage à la portée du fusil, ranima l'espérance de ce malheureux Equipage. Le Lieutenant & le Contre-Maitre, que M. Cheap envoya successivement pour reconnoître la Terre, préférant leur propre conservation à l'humanité & à la subordination due à leur Capitaine, ne revinrent point au Vaisseau. Malgré tous ces contretems, les Anglois prirent terre, mais par un tems si froid, qu'il étoit à craindre qu'il n'achevât de détruire ce que les flots avoient épargné. Après avoir retiré de ce Vaisseau tous les effets & toutes les provisions qu'ils purent, ils en formèrent un Magasin. Peu-à-peu ils vinrent à bout de se faire des logemens commodes. Ils auroient pu y mener une vie assez douce, si l'ordre & l'intelligence avoient régné parmi eux; mais, soit par la faute des Chefs, soit par la mutinerie des Subalternes, ils se trouvèrent dans un état d'anarchie & de confusion, qui dura jusqu'au moment de leur dispersion.

Le premier sujet de mécontentement fut l'ordre que fit observer M. Cheap, dans le transport des effets, du Vaisseau au Magasin; & ce mécontentement alla si loin, que les Anglois complotèrent de faire sauter le Capitaine & les Officiers dans leurs tentes, par le moyen d'une trainée de poudre; mais ceux-ci en ayant été avertis, les Auteurs d'un aussi horrible attentat se retirèrent dans les Bois, pour se soustraire au supplice dû à leur crime. Presqu'en même-tems une affaire beaucoup plus sérieuse acheva d'aigrir les esprits, qui n'étoient déjà que trop portés à la revolte. Un nommé *Coxen*, homme inquiet & du plus violent caractère, voulut maltraiter le Munitionnaire, qui avoit retranché la ration d'un des gens de l'Equipage. Cheap, informé de ce desordre, & sentant les suites funestes qu'occasionneroit ce manque de subordination, accourut pour réprimer, par son autorité, l'insolence de cet Officier subalterne. Mais le furieux *Coxen*, qui ne reconnoissoit plus de Maître, résista avec tant d'arrogance au Capitaine, que celui ci, de colère, lui lâcha imprudemment un coup de pistolet,

(c) Voyez ci-dessus, pag. 229.

pistolet, qui le renversa baigné dans son sang; & nonobstant tous les soins qu'on prit de lui, il expira le quatrième jour. Cette mort acheva de revoltier les esprits contre Cheap, qui fut encore blâmé d'avoir refusé de laisser transporter le Blessé dans un endroit plus sain & plus commode.

Au milieu de tant de troubles qui les agitoient tour à tour, les Anglois ne perdirent point de vue le soin de se procurer des vivres, dans une Isle qui en fournissoit peu. Tout ce qu'ils purent tirer du Vaisseau, en farine, viande salée, vin & liqueurs, étoit pour eux une foible ressource, dont il falloit user avec ménagement, ignorant le tems qu'ils seroient obligés de rester dans cette Isle. Ils étoient réduits au nombre de cent, sans compter neuf Déserteurs, dont la subsistance n'étoit plus à charge; tout le reste, consistant en cinquante-quatre hommes, étant mort, ou dans la route, ou depuis le naufrage. Ce nombre, quelque diminué qu'il fut, étoit encore fort grand, vu la difficulté d'augmenter le dépôt de leurs provisions, qui se consommoient tous les jours. Cependant les Indiens des Isles voisines leur apportèrent, à diverses fois, quelques moutons, du poisson, des oyces sauvages & des moules excellentes; mais tout cela n'étoit pas capable de les garantir de la disette qui les menaçoit. La première fois que ces Indiens parurent devant l'habitation des Anglois, ils faisoient tous les signes qui pouvoient les caractériser Chrétiens, sans oser pourtant mettre leurs Canots à terre. Pour les y engager, M. Cheap leur fit toutes les démonstrations capables de leur persuader qu'ils recevroient le meilleur traitement. Ils se rendirent enfin à ses sollicitations, & abordèrent. Le Capitaine les accueillit avec beaucoup d'amitié, leur fit présent, à chacun, d'un chapeau & d'un habit de Soldat, & les régala de liqueurs, qu'ils trouvèrent délicieuses.

L'ACCUEIL qu'on leur avoit fait, les engagea à revenir souvent & même en grand nombre avec toute leur famille. Leurs Canots étoient remplis de veaux marins, de moutons & de coquillages, qu'ils apportoit en présent. Ils tiroient leurs Canots à terre, & se construisoient des cabanes couvertes d'écorces d'arbres & de peaux de veaux marins. Ces Indiens sont d'un naturel fort doux; leur taille est médiocre; ils ont le teint bazané, le nez plat, les yeux fort enfoncés dans la tête. Ils vivent dans la fumée, étant dans l'habitude d'entretenir continuellement du feu, même dans leurs Canots. Ils n'ont aucune sorte de vêtement; & quoiqu'il fit alors un froid des plus rigoureux, ils étoient tous nus, à l'exception d'un vieux morceau de drap, que les hommes & les femmes portent attaché à la ceinture, & qu'ils font revenir par-dessus l'épaule: les garçons & les filles n'ont pas même ce morceau de drap, & sont nus comme la main. Les Anglois avoient beau les habiller; à chaque fois qu'ils revenoient, ils étoient toujours dans leur premier état. Une des choses qui les étonna davantage, ce fut un miroir: il seroit difficile d'exprimer l'espèce de surprise dont ils furent frappés, en y voyant leur image. Parmi ces Indiens, la condition des femmes est assez mauvaise; elles sont chargées de tout le travail; ce sont elles qui vont à la pêche, tandis que leurs maris passent leur tems à couper du bois, ou à se reposer auprès du feu.

LA manière de pêcher de ces femmes est fort remarquable. Elles sont dans leurs Canots à une certaine distance en Mer; elles plongent, tenant entre les

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'AN-ON.
1741.

Disette des
vivres.

Les Anglois
voient des
Indiens.

Leur caract.
tère.

Leur façon
de pêcher.

Supplément
au Voyage
d'Anson.
1741.
Cause du
départ de ces
Indiens.

dents un petit panier; elles demeurent sous l'eau un tems incroyable, ramassant dans le fond tout ce qu'elles peuvent trouver; & lorsque leur panier est plein, elles reviennent & continuent de plonger jusqu'à ce qu'elles aient rempli leurs Canots. Les Anglois n'auroient pas perdu de si bons botes, qui les aidoient à subsister des fruits de leur pêche, s'ils n'eussent voulu attenter à l'honneur de leurs femmes: Comme ils sont extrêmement jaloux, le moindre soupçon, sur cet article, rompt les liens les plus étroits de l'amitié.

Les Anglois alloient tous les jours au Vaisseau, & tous les jours ils en retiroient de nouveaux secours de vivres; mais avec le tems la violence des marées acheva de briser ce Bâtiment, & dès le milieu de Juillet ils n'en virent plus que les débris flottans sur les eaux. Ce leur fut une nécessité de ménager leur Magasin plus qu'ils n'avoient fait encore; & pour le garder avec plus de sûreté, le Capitaine y fit poser des Sentinelles jour & nuit. Cette sage précaution n'empêcha cependant pas que le Magasin ne fut volé à diverses reprises. Après beaucoup de clameurs de l'Equipage, on parvint enfin à découvrir les vrais Auteurs des larcins. Chacun résolut d'en faire une justice exemplaire; le Conseil de Guerre les condamna à recevoir chacun six cens coups de fouet, & à être réduits à la demie ration. Une fausse compassion engagea les Officiers à leur en épargner deux cens coups, & on leur retrancha encore la demie ration qui leur avoit été conservée. Malgré cette sévérité, le Magasin fut encore volé jusqu'à trois fois. On découvrit heureusement les nouveaux Voleurs, qui furent abandonnés dans une Île déserte.

Triste situa-
tion des An-
glois.

La disette des vivres devenoit toujours plus grande, & les Anglois, comme des loups affamés, couroient par-tout après un peu de nourriture; heureux, lorsqu'après s'être fatigués toute la journée, ils rapportoient quelques méchantes herbes, pour les mêler avec leur farine & un peu de suif. Ils essayèrent, dans cette Île, des jours si froids & si rigoureux, que mourant de faim, ils n'avoient pas le courage de sortir de leurs logemens, pour aller chercher de quoi vivre. Campés sur un triste Rivage, habitant un Pays sauvage & ingrat, éloignés de leur Patrie de plusieurs milliers de lieues, ne pouvant y retourner qu'à travers mille dangers, déchirés par des troubles domestiques, dévorés d'apprehension pour les maux à venir, leur vie étoit un desespoir continuël. Dans cette cruelle misère, toute leur espérance, après Dieu, étoit en leur grande Barque; mais elle étoit de beaucoup trop petite pour contenir leur nombre; Cependant le Charpentier trouva le moyen de l'allonger d'onze à douze pieds vers la quille; Il travailla près de deux mois à perfectionner son ouvrage; Son zèle & son génie parurent également dans le prompt succès de son travail.

Ils allon-
gent la Bar-
que.

Les Anglois n'eurent pas plutôt vu la ressource qu'on leur préparoit, qu'ils se mirent tous à raisonner sur la route qu'on devoit prendre. Le Capitaine, toujours constant dans la résolution de suivre, autant qu'il le pourroit, les ordres qu'il avoit reçus de M. Anson, vouloit aller vers le Nord. Le Canonier, en lisant le Journal du Chevalier Narborough, se persuada qu'il étoit plus sûr de prendre la route du Sud. Cette opposition de sentimens produisit, parmi eux, un schisme, dont les effets furent

Nouveaux
troubles par-
mi eux.

rent poussés bien loin ; & comme il en résulta deux partis , pleins d'une animosité mutuelle , les uns se déclarant pour le Capitaine , les autres pour le Canonnier , il est nécessaire de faire connoître plus particulièrement le caractère de ces deux Chefs.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

M. Cheap, Officier exact & intrépide , étoit un de ces hommes rigides qui veulent le devoir , sans considérer les difficultés , & sans se mettre en peine des murmures. Il sentoît l'autorité de sa place , & ne croyoit pas que ce fut à lui à prendre conseil des autres , mais aux autres à recevoir l'ordre de lui. Il avoit le commandement hautain , le naturel vif & colére ; la résistance , loin de l'arrêter , le rendoit plus ardent à poursuivre l'exécution de ses volontés ; il agissoit alors en homme piqué , & auroit perdu la vie plutôt que de reculer. Ce caractère dur & altier lui avoit déjà fait perdre l'affection de la plus grande partie de son monde. Les cœurs n'étant plus à lui , la crainte seule pouvoit lui conserver encore du respect & de l'obéissance : l'un & l'autre devoit lui manquer , dès qu'un parti formé contre lui , se persuaderoit qu'il n'étoit plus à craindre ; & c'est ce qui arriva.

Caractère
de M. Cheap.

BULKELEY, Canonnier du Vaisseau , Navigateur habile & appliqué , étoit un de ces hommes qui réfléchissent aux conséquences d'un projet , qui en condamnent la hardiesse , lorsqu'elle n'est point accompagnée de sûreté , & qui pensent que , dans les conjonctures difficiles , on doit passer par-dessus les règles ordinaires. Il étoit assez persuasif pour entraîner les autres dans son opinion , & assez ferme pour soutenir un sentiment , qu'il croyoit juste , contre toutes les oppositions de pure autorité. Il étoit estimé de tous les Officiers & aimé de tous les gens de l'Equipage. Il avoit toujours paru un des plus zélés & des plus actifs pour le bien commun. L'opinion que l'on avoit de ses lumières & de la droiture de ses intentions , lui assuroit la confiance générale. Aussi à peine eut-il proposé son idée & développé les raisons qui le faisoient incliner pour la route du Sud , que la plupart furent de son avis. Ce consentement presque unanime le porta à dresser un Mémoire raisonné , signé de tous ceux qui étoient pour la route du Sud. Tous s'empressèrent de le signer , à l'exception de cinq ou six , qui , par attachement pour M. Cheap , refusèrent de se joindre aux autres.

Caractère
de Bulkeley.

Ce Mémoire fut comme une déclaration de guerre entre les deux partis. Le Canonnier le présenta lui-même au Capitaine , qui demanda du tems pour faire ses réflexions. Etonné du grand nombre de signatures , il vit bien qu'il risqueroit trop à faire un éclat. Il se flatta qu'en temporisant , ce premier feu pourroit se dissiper ; & qu'alors , en tâchant de gagner quelques-uns du parti contraire , il se mettroit en état d'être obéi. Il ne pensoit pas qu'il avoit à faire à des gens , dont l'obstination étoit au-dessus des artifices. Dès le lendemain , Cheap fit appeler le Canonnier avec les principaux Officiers. „ J'ai fait , Messieurs , leur dit-il , mes réflexions sur le contenu de votre „ Mémoire. Il m'a occupé l'esprit au point que je n'ai pas fermé l'œil „ de la nuit. Il me semble que vous avez pris votre résolution d'une manière un peu précipitée. Vous voulez que nous prenions la route des „ Détroits de Magellan ; mais , faites - vous attention que nous en sommes „ éloignés de plus de cent soixante lieues , & que nous avons le vent con- „ traire ?

Mémoire
présenté à M.
Cheap par
l'Equipage.

Il ne l'approuve pas.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Les Anglois
prennent la
résolution de
déposer leur
Capitaine.

Le calme
se rétablit
parmi eux.

Le Capitaine
est envoyé à la
découverte.

„ traire? Songez-vous au long trajet que nous aurons à faire, après avoir
passé les Détroits, ayant toujours vent devant, & par une route où il
n'y a point d'eau à espérer? ". A cela Bulkeley répondit, que selon
l'estime des meilleurs Navigateurs ils n'étoient pas à plus de quatre-vingt-
dix lieues du Détroit; que l'allongement de la Barque les mettoit en état
de porter avec eux une provision d'eau suffisante pour un mois; que d'ail-
leurs en faisant route au Nord, ils avoient cent lieues à faire pour attein-
dre l'Isle de Juan-Fernandez, où il y avoit cent à parier contre un, qu'ils
ne trouveroient ni M. Anson, ni aucun des Vaisseaux de l'Escadre. Après
plusieurs débats, le Capitaine faisant réflexion, que toute vivacité de sa part
ne serviroit qu'à aigrir les esprits davantage, fut obligé de consentir à tout
ce qu'ils voulerent; croyant pouvoir, par la suite, diviser une Cabale si
vive; mais Bulkeley sentant le desordre qu'occasionneroit leur désunion,
prit le parti, de concert avec le reste de l'Equipage, dont il étoit devenu le
Dieu tutelaire, de déposer le Capitaine. Les cris de joie qui succédèrent à cet-
te résolution, étant parvenus jusqu'aux oreilles de M. Cheap, il voulut en sça-
voir la cause; & pour cet effet, il fit appeler ses Officiers, qui lui déclarè-
rent, qu'on avoit résolu de lui ôter le Commandement pour le donner à
M. *Beau* son Lieutenant. Que l'on se figure la situation d'un homme, tel que
M. Cheap, en entendant une déclaration si outrageante. Il eût la force de
se posséder; & se tournant vers le Lieutenant, il lui dit d'un ton haut &
ferme: „ Quel est l'homme assez hardi pour entreprendre de m'ôter le Com-
mandement? Est-ce vous, Monsieur? ” Cette apostrophe sévère décon-
certa le Lieutenant, qui répondit en tremblant, que non. Bulkeley arri-
va sur ces entrefaites: mais voyant que Cheap avoit des pistolets, pendus
à la ceinture, il jugea plus prudent de se retirer avec sa suite, qu'il avoit
fait armer de fusils, que de s'exposer à attenter à la vie de son Commam-
dant. Ce malheureux Capitaine ayant ôté ses pistolets, s'avança pour par-
ler à cette troupe revoltée. Il les conjura, au nom de Dieu, de cesser tous
leurs tumultes, leur protestant qu'ils seroient satisfaits; mais ces Mutins ne
voulurent entendre aucune raison, que M. Cheap ne leur eût promis,
qu'à l'avenir on distribuerait, à chacun, une pinte d'eau-de-vie par jour.
Cette indulgence étoit pernicieuse, puisqu'une distribution pareille devoit
absorber la provision entière en moins de trois semaines; mais il fallut en
venir-là pour calmer la fureur de ces brutaux, qui ne consentirent à se re-
tirer qu'à cette condition.

Le calme parut rétabli parmi l'Equipage; mais les passions de ce peuple
turbulent ne tardèrent pas d'exciter de nouveaux orages. On étoit à la
fin de Septembre, & il est difficile d'éprouver un froid plus rigoureux, &
des tems aussi incommodes que ceux qu'ils avoient eû constamment, depuis
quatre mois, qu'ils avoient été jettes dans l'Isle du *Hager*. La saison
pendant commençoit à s'adoucir, & quelques beaux jours leur pro-
mettoient le retour d'un tems si désiré, & si propre au départ. Le
Capitaine donna ordre, au Canonnier, de s'embarquer sur la Chaloupe,
avec quatre autres, & d'aller croiser, pendant une semaine, le long de la
Côte Méridionale, pour en prendre une connoissance exacte. Ils furent
plusieurs jours en Mer, & trouvèrent, à peu de distance de la Baye, où
ils

ils étoient établis, qu'ils nommèrent *la Baye de Cheap*, un bon Port, où ils passèrent une nuit. Ensuite continuant leur course au Sud, ils trouvèrent une Côte extrêmement dangereuse, au bout de laquelle ils découvrirent un endroit fort commode pour se mettre à l'abri. Ils y tuèrent beaucoup d'oyes & de canards sauvages; De-là suivant la même route, ils entrèrent dans une belle Baye sablonneuse, où le mouillage est excellent, & où ils trouvèrent une grande quantité de gibier; Ils débarquèrent, & parcourant la campagne, ils aboutirent à une seconde Baye, large de douze lieues, & profonde de dix-huit; au-delà de laquelle ils apperçurent distinctement cette Côte garnie de bois verts, dont le Chevalier Narborough parle dans ses Mémoires.

Leur retour & les découvertes qu'ils communiquèrent à leurs Compagnons, leur semblerent d'un bon augure, & il ne fut plus question que de mettre des bornes à l'autorité du Capitaine, qui n'en vouloit rien relâcher, & sur lequel ils rejetoient leurs malheurs communs. *Pemberston*, Capitaine des Troupes de terre, soit que l'Equipage l'eut gagné, soit animosité particulière contre *M. Cheap*, soit encore qu'il crut que les désastres dont ils étoient accablés, n'eussent leur cause que dans la mauvaise conduite du Capitaine, se présente à l'Equipage & leur dit: „ Mes Enfans, je vous de-
„ mande main forte pour mettre aux arrêts le Sieur Cheap, en punition du
„ meurtre commis par lui contre Cozens”, protestant que ce n'étoit point l'animosité qui le faisoit agir contre le Capitaine; mais son devoir, qui le forçoit à cette sévérité, pour n'être pas responsable de ce crime à son retour en Angleterre. La proposition fut reçue avec acclamation par les Anglois, & ils s'engagèrent d'aller, dès le lendemain, surprendre *M. Cheap* dans son lit. Il est étonnant que ce Capitaine n'ait eu aucun avis d'une conspiration si éclatante & si publique; du moins ne prit-il aucune mesure pour s'en défendre.

Ce fut le Vendredi matin, 9 d'Octobre, que cet odieux complot s'exécuta. Une troupe de Matelots entrèrent brusquement dans la tente de *M. Cheap*, qui étoit couché; ils se jetèrent sur lui, se saisirent de ses armes, & s'emparèrent de tous ses effets. Nonobstant ses clameurs sur le procédé indigne de son Equipage, il fut conduit, malgré lui, dans la tente du Munitionnaire; Ce fut-là que les Anglois à l'envi insultèrent à son malheur, jusqu'au point de le frapper. Leur intention avoit d'abord été de le mener prisonnier en Angleterre; mais *M. Cheap* ayant demandé, pour toute grace, qu'on voulut bien le laisser dans l'Isle, où il se tireroit d'affaire comme il pourroit, la chose fut proposée à tout le corps de l'Equipage, & *Bulkeley* lui-même, sentant combien cette affaire deviendrait épineuse à leur arrivée, s'ils amenoient leur Capitaine prisonnier, persuada ses Compagnons d'accorder à *M. Cheap* ce qu'il demandoit. Un autre Officier, nommé *Hamilton*, & le Chirurgien, obtinrent la permission de rester avec cet infortuné Capitaine.

Toutes choses ainsi réglées, on déséra le Commandement à *M. Beaus*, Lieutenant, & on dressa des Articles de discipline, auxquels le nouveau Commandant acquiesça. Ces Articles contenoient en substance, que le Capitaine *David Cheap* ayant abusé de son autorité, en qualité de

XV. Part.

A a a

Com-

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Pemberston
engage l'E-
quipage à ar-
rêter le Cap-
taine.

M. Cheap
demande à
rester dans
l'Isle.

Beaus est
nommé Com-
mandant.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Articles de
discipline
dressés par
l'Equipage.

Les Anglois
lancent leur
Barque à l'eau.

M. Cheap
demande &
obtient quel-
ques provi-
sions.

Commandant sur le Vaisseau du Roi le *Wager*, soit dans le naufrage de ce Navire, soit dans la conservation & sûreté de ce qu'on en avoit tiré, soit encore dans la promesse qu'il avoit faite de prendre la route du Sud, qu'il n'avoit pas voulu tenir au moment du départ: lui Capitaine Cheap étoit déchû de son Commandement, avoit été constitué prisonnier; & l'autorité transférée à M. Beaus, Lieutenant. Ils convinrent encore de préparer les vivres pour douze jours, vû l'incommodité de le faire à bord de la grande Barque, & deffense d'enlever la portion de son Camarade, par fraude ou autrement, sous peine d'être abandonné & mis à terre. A l'égard de ceux qui devoient monter la *Berge*, ou la Chaloupe, ils jugèrent à propos de ne leur donner que pour huit jours de vivres, afin de les mettre dans la nécessité de ne pas abandonner la grande Barque, & deffense fut faite de s'éloigner de plus d'une portée de fusil, sous les mêmes peines. Pour prévenir toutes sortes de mutineries; querelles, ou violences, il fut deffendu à tous d'user de menaces ou d'insultes, & que quiconque manqueroit à son devoir, à cet égard, seroit aussi déshérité. Il fut encore arrêté, que tout ce qu'on trouveroit de gibier, oiseaux, poissons & autres vivres, seroit également partagé entre tous, & deffendu à qui que ce fut d'en soustraire la moindre partie, sous la même peine. Ces Articles furent signés par le Lieutenant, & quarante-sept autres, tant Officiers que Matelots.

Le 12 d'Octobre, à la pointe du jour, les Anglois lancèrent à l'eau leur grande Barque, qu'ils nommèrent le *Speedwel*, ou *Heureux départ*. Comme on étoit occupé à charger ce Bâtiment des choses nécessaires, M. Cheap fit prier ses Compatriotes de lui laisser les provisions dont ils pourroient se passer, & leur fit sentir, que l'humanité demandoit qu'on proposât, aux Déserteurs, qui restoient dans l'Île, s'ils vouloient s'embarquer avec le gros de l'Equipage. On lui promit l'un & l'autre, & le lendemain, on envoya vers les Déserteurs, qui n'étoient plus que cinq ou six, les autres ayant traversé le Canal, sur des Canots Indiens, & étant parvenus au Continent. Ils furent reconnoissans de l'offre qu'on leur faisoit; mais étant déterminés à rester, ils firent seulement la même prière que M. Cheap, de leur laisser quelques provisions. En conséquence on envoya, au Capitaine, toutes les choses qu'on avoit mises en réserve pour lui, M. Hamilton, le Chirurgien & les Déserteurs, afin qu'il en fit la distribution comme il jugeroit à propos; savoir, cinq demi barils de poudre, six grenades, un demi-muid de balles à mousquet, six fusils, deux paires de pistolets, douze pierres à fusil, six pierres à pistolet, plusieurs outils de Charpentier, deux épées, un compas vertical, un quart de cercle, une paire de balances, quatorze pièces de bœuf, quatorze pièces de porc, & cent quatre-vingt-dix livres de farine.

Tout étant prêt le 13 pour mettre à la voile, le Canonnier se rendit auprès de M. Cheap, pour lui faire ses adieux. Le Capitaine lui recommanda très-expressement, lorsqu'il seroit arrivé en Angleterre, d'y faire un rapport fidèle & sans passion de tous les événemens passés: il lui parla avec amitié, lui fit présent d'un de ses meilleurs habits; & après lui avoir touché la main d'une manière affectueuse, il lui souhaita un bon & heureux voyage.

Telle

Telle fut la séparation de ces deux hommes, qui se craignoient l'un & l'autre, & qui avoient tant de raisons de se haïr.

Les Anglois s'embarquèrent à onze heures du matin, au nombre de quarante-un hommes, cinquante-neuf sur la grande Barque, douze dans la Berge, & dix dans la Chaloupe; Ils mirent à la voile avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest. En sortant de la Baye, la voile du mât de misaine se déchira, & ils eurent bien de la peine à éviter les Rochers qui bordent la Côte; Ils s'y seroient infailliblement brisés, sans le secours de la Berge & des rames. Ce premier péril fut léger, en comparaison de beaucoup d'autres, qu'il leur fallut essuyer. Ils avancèrent le long d'une Côte stérile, jusqu'à une Baye sablonneuse, où l'ancrege parut bon. Ils y passèrent une nuit, & le lendemain après midi, le beau tems les invita à lever l'ancre; mais ils ne firent que croiser, & revinrent passer la nuit au même endroit. L'envie de réparer leurs voiles, les engagea à dépêcher la Berge à la Baye de Cheap, pour y prendre du canevas, qu'ils y avoient laissé en abondance. Neuf personnes, qui furent détachées pour exécuter cette commission, partirent, & ne revinrent plus. Sans doute que de plus sérieuses réflexions les déterminèrent à rejoindre le Capitaine Cheap. Les Anglois attendirent en vain leur Berge pendant plusieurs jours, dont ils profitèrent pour pêcher du poisson & des coquillages. Enfin, voyant qu'elle ne revenoit pas, ils mirent en Mer avec la Chaloupe: mais la Mer fut toujours si grosse, qu'ils craignoient à chaque instant d'être submergés. Le peu de concert qui régnoit parmi eux, rendoit leur situation encore plus fâcheuse. Les uns, abattus par le découragement & le desespoir, refusoient de se prêter aux manœuvres les plus nécessaires; les autres, livrés à une humeur inquiète & turbulente, étoient toujours prêts à se mutiner; joint à cela que l'humidité de leurs habits, & la transpiration de tant de corps entassés les uns sur les autres, répandoient autour d'eux une infection insupportable.

Ils furent ainsi très-longtems à lutter contre les flots, sans avancer beaucoup, ne pouvant alarguer en Mer, & la nécessité les contraignant d'aller à Terre, pour y chercher des vivres. Ils eurent bien de la peine à dépasser les petites Isles qui sont au Sud de l'Isle du Wager: Enfin, ils aperçurent le vrai Continent; mais cette nouvelle Côte, plus dangereuse que les précédentes, ne leur offrit qu'un amas de Rochers à fleur d'eau, contre lesquels la Mer venoit se briser avec un horrible fracas; de sorte qu'ils avoient continuellement la mort devant les yeux, n'osant se hasarder de tenir la Mer, & ne pouvant, sans le plus grand risque, tenter d'aller à Terre. Cependant ils n'avoient, pour toute nourriture, que quatre onces de farine par jour; & le besoin d'y suppléer, par l'industrie, les força de passer par dessus toutes les difficultés, pour s'introduire successivement dans tous les Havres, où ils espéroient trouver de l'abri & des vivres. Ils virent, le long de cette Côte, diverses Canons d'Indiens, mais toutes inhabitées.

Le 2 Novembre, ils se trouvèrent, par leur observation, à cinquante degrés de Latitude Méridionale. C'étoit avoir fait bien du chemin, l'Isle du Wager, d'où ils étoient partis, trois semaines auparavant, étant à quarante-sept degrés; Ils n'en étoient cependant pas plus contents: Les Ecueils, dont ils étoient environnés, ne leur offroient qu'une mort certaine, &

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

1741.

Départ des
Anglois.

La Berge
abandonne la
Barque, & va
retrouver M.
Cheap.

Route pé-
nible des deux
autres Bâti-
mens.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Perte de la
Chaloupe.

Extrémité
où se trouve
la Barque.

Les Anglois
entrent dans
un bon Havre.

Difette
où ils sont
réduits.

Passage du
Déroit de
Magellan.

ils crurent devoir attribuer au miracle leur entrée dans un bon Havre, quoi-
qu'ils n'y trouvèrent que leur fureté, la Côte étant tout-à-fait stérile, & la
Mer impraticable pour la pêche. Leur sensibilité pour les contre-tems, qui
leur arrivoient successivement dans leur route, fut bien augmentée, par la
perte qu'ils firent de leur Chaloupe, que la force de la Marée emporta, non-
obstant qu'elle fut amarrée à la poupe de la Barque. Tous ces malheurs
entraînèrent la désertion d'onze des leurs, qui se firent mettre à Terre, &
donner leur contingent des provisions embarquées; les représentations du
Lieutenant & du Canonnier, qui après lui avoit la principale autorité, ne
purent les retenir; ils obtinrent cependant une décharge d'eux, comme
quoi ils avoient été débarqués, de leur choix, & non par violence. Ré-
duits au nombre de soixante, sans en être plus heureux, ils continuèrent
leur route à travers les Rochers & les Brisans, dont toute cette Côte est
remplie, & le 10, ils se trouvèrent à la hauteur du Cap *Victoria*, & peu de
tems après, à l'embouchure du Détroit de Magellan. La multitude de Ro-
chers & de Brisans, la Marée, d'une violence supérieure à tout ce qu'ils
avoient vu; tout concouroit à augmenter leurs alarmes: Ils furent tout le
jour entre la vie & la mort; leur Barque même fut tellement engloutie,
qu'ils désespérèrent de la pouvoir retirer. Un ouragan qui s'éleva, leur fit
croire leur perte certaine; lorsque tout-à-coup le tems s'éclaircit, & un
vent frais les conduisit dans un bon Havre, où ils trouvèrent l'eau aussi
tranquille que celle d'un Etang. Ils y virent quelques Indiens, avec les-
quels ils troquèrent une paire de culottes de toile, pour un chien qu'ils
mangèrent avec l'avidité de gens réduits, depuis huit jours, à quatre onces
de farine. Les traits d'inhumanité, qui arrivoient journellement, représen-
toient au naturel les horreurs de leur situation; Chacun d'eux craignant
pour soi, gardoit précieusement tout ce qui pouvoit assurer sa nourriture,
& auroit vu de sang froid mourir tout l'Equipage, plutôt que de faire la
plus petite libéralité. Dès qu'ils pouvoient attraper un peu de farine, ils
se jetoient dessus & la dévoroient telle qu'elle étoit. Tous les jours il mou-
roit quelqu'un faute d'alimens. Le 14, ils découvrirent, à l'Ouest, le Cap *Pilar*,
& le lendemain, le Cap *Munday*. La discorde retarda encore leur route;
les uns disoient qu'ils n'étoient pas dans le Détroit; les autres, au contrai-
re, assuroient qu'on l'avoit presque passé. Le premier sentiment prévalut,
& ils retournèrent; mais au bout de quelques jours ayant découvert le Cap
Desfada, au Sud-Ouest vis-à-vis le Cap *Pilar*, ils reconnurent leur erreur.
Le 6 Décembre, se trouvant près du Cap *Quad*, ils apperçurent de la fumée
sur le Rivage opposé, & virent, à l'entrée d'une petite Baye, des Indiens,
qui leur crièrent de toutes leurs forces, *bona, bona*. Quelques Anglois
descendirent à Terre & échangèrent, avec eux, des marchandises de vil
prix, pour deux chiens, trois ou quatre oyes sauvages & quelques pièces de
veau marin sec. Ces Indiens font de taille médiocre; leur teint est olivâ-
tre; ils ont les cheveux d'un beau noir & les portent fort courts. Ils ont
le visage rond, le nez & les yeux petits, mais les plus belles dents du
monde, unies, polies, ferrées, & d'une blancheur de neige. Ils portent
sur la tête un tour de plumes blanches, qui leur sied parfaitement bien.
Leurs vêtemens sont faits de peau de veau marin, & d'un autre animal,
qu'on

qu'on nomme *Guianacoës*, dont on a vu la description ailleurs. L'envie d'abrégier leur route ne permit pas aux Anglois de s'arrêter longtems avec ces Indiens, dont les femmes avoient disparu à leur arrivée; ils les quittèrent pour sortir au plutôt du Détroit. Le souvenir du passé les tenoit très-attentifs à prévenir une nouvelle méprise. Le vent étoit devenu favorable, & ils parcoururent sans péril des Côtes, où ils trouvèrent de très-bonne eau, d'excellens coquillages, quantité de mouettes & d'autres oiseaux de Mer, dont ils mêlèrent les œufs avec de la farine, & en firent un pouding à l'Angloise.

Le 9, ils étoient déjà par-delà l'Isle *Sainte Elisabeth*: Ils découvrirent un charmant Pays, où quantité de *Guianacoës* païssoient par troupes de dix & de douze. Leur intention étoit d'aller à Terre, pour en attraper quelqu'un; mais le vent ne le leur permit pas. En très-peu de tems ils se trouvèrent à la hauteur du Cap de la *Vierge Marie*, & hors de ce formidable Détroit, qui les avoit retenus un mois entier, & où il leur avoit fallu diriger habilement leur cours à travers une multitude de Pointes & de Tourrans, dans une étendue de cent seize lieues. Nos Voyageurs rendent ici la justice qui est due au Chevalier Narborough, dans l'exactitude des directions, qu'il a données en décrivant ce Détroit; directions auxquelles il est impossible de trouver la moindre chose à corriger, ou à ajouter.

Après avoir dépassé le Cap de la *Vierge Marie*, ils apperçurent, sur le Rivage, des hommes à cheval, qui leur faisoient signe de s'approcher; mais le vent ne permit pas aux Anglois d'aborder, & s'étant tourné tout d'un coup à l'Ouest, il les obligea de partir sans avoir pu s'assurer si ces Cavaliers avoient été jettés sur cette Côte par un naufrage, ou s'ils étoient des Naturels du Pays, qui habitent le long de la Rivière de *Gallegos*. A en juger par leur habillement & par leur contenance, ils les prirent pour Européens. Le 14, ils étoient à quarante-neuf degrés dix minutes de Latitude Méridionale, & à soixante-quatorze degrés cinq minutes de Longitude Ouest. Le lendemain, ils arrivèrent à l'Isle des *Pingouins*, qui n'est qu'à un mile du Rivage, & qu'ils trouvèrent couverte de veaux marins & de pingouins. Ils s'arrêtèrent peu de tems à cette Isle, pour atteindre plutôt le Port *Désiré*, où ils s'étoient proposé de séjourner.

L'ENTRÉE de ce Port est très-remarquable, par un Roc de quarante pieds de haut, qui est du côté du Sud, à un mile dans les Terres, & qui ressemble à une borne faite de main d'homme. Leur premier soin, en arrivant au Port *Désiré*, fut d'aller à l'Isle des *Veaux Marins*, qui en est à une lieue. En moins d'une demie heure, ils tuèrent une très-grande quantité de ces animaux; mais soit que cette nourriture ait, par elle-même; quelque qualité nuisible, soit que la trop grande abondance ne put trouver une facile digestion, dans des estomacs affoiblis, ceux qui en mangèrent, avec trop d'avidité, furent saisis de fièvres violentes, accompagnées de maux de tête. Les Anglois trouvèrent, sur cette Côte, un grand nombre de briques gravées de différens caractères. Sur une de ces briques on lisoit très-distinctement ces mots: *Capt. Straiton 16. Canons 1687.*, qui selon toute apparence désignoient un ancien naufrage. Ils virent aussi le *Puits Pecket*, dont parle

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1741.

Sortie du
Détroit.

Arrivée au
Port Désiré.

Mauvaise
qualité du
veau marin.

Puits Pec-
ket.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANON.
1741.

Départ du
Port Désiré.

1742.

Les Anglois
vont à Terre à
la nage.

La Barque
y laisse huit
hommes.

le Chevalier Narborough, dans la Relation de son Voyage. Sa source est si petite qu'elle ne donne que cent vingt pintes d'eau par jour. Comme le puits étoit plein, ils en eurent bientôt tiré de quoi remplir leurs tonneaux vuides. Si la nécessité les avoit réduits au désespoir, & excités à la revolte, l'abondance ici les porta à vouloir tout avoir à la fois; & sans considérer la longue route, qu'ils avoient encore à faire jusqu'au Brésil, il fallut leur abandonner le peu de farine, qui étoit leur unique ressource, & qui fut consommé en bien peu de tems. Enfin, ils partirent, le 26 Décembre, du Port Désiré, & le même jour ils doublèrent le Cap Blanco, dont ils vérifièrent la Longitude à soixante-onze degrés Ouest. Ce fut dans cette route, qu'ils regretterent leurs provisions, se trouvant réduits à ne manger que du veau marin, qui commençoit à se gâter, faute de sel. Il falloit être aussi affamés qu'ils l'étoient, pour s'accommoder de ce poisson à demi pourri; mais, malgré sa puanteur, ils le dévorèrent comme le mets le plus délicieux. Jusqu'au 10 de Janvier, ils n'eurent pas d'autre nourriture. Le Munitionnaire en mourut. De quarante-trois personnes qu'ils étoient encore, il n'y en avoit pas vingt qui eussent le courage de manger. Ils n'étoient guères mieux fournis d'eau, n'en ayant plus que trois cens vingt pintes. Enfin, la Terre, qu'ils n'avoient point vû depuis quatorze jours, se montra à leurs yeux. Cet aspect ranima leurs espérances; mais ce ne fut que le 12, qu'ils purent assez s'approcher du Rivage, pour aller à terre, à la nage; car depuis la fuite de leur Berge, & la perte de leur Chaloupe, ils étoient contraints de se jeter à l'eau pour gagner le Rivage; & par le moyen des tonneaux vuides, ils firent parvenir, avec le flot, des mousquets, de la poudre & du plomb, à ceux qui étoient à terre, qui firent une chasse ample de vœux marins, de chevaux & de chiens, dont cette Côte est infestée. Le lendemain, la Barque approcha la terre de fort près, & ayant amarré leurs rames dans l'écouille, ils s'en servirent pour tirer à eux ce que leurs Compagnons avoient préparé; Une partie des Anglois, qui étoient à terre, revinrent à bord; mais à peine furent-ils embarqués avec les vivres, qu'il survint une brise de Mer si violente, qu'ils furent obligés de partir, laissant à terre huit hommes de l'Equipage, & toute l'eau fraîche. La tourmente fut si extraordinaire, que la tete de leur gouvernail fut brisée, & le Bâtiment faillit à être séparé en deux. Se voyant forcés d'alarguer en Mer, & dans l'impossibilité de reprendre leurs restes à terre, ils mirent à flot un de leurs poinçons, qu'ils remplirent d'habits, d'armes à feu, de poudre, de balles, de chandelles, & autres provisions, avec une Lettre, pour informer ces Malheureux du danger où étoit la Barque, & qui les mettoit, malgré eux, dans la nécessité de les abandonner. Les Anglois de la Barque virent de loin leurs infortunés Compagnons, se saisir du poinçon, que le flot avoit poussé sur le Rivage, le déloncer, & après la lecture de la Lettre, se jeter à genoux, & pousser des cris, qui tenoient du desespoir. Ce qui pouvoit adoucir la douleur de cet abandon, c'est qu'ils étoient dans un Pays bien pourvu de vivres, & qu'ils y trouveroient infailliblement des Habitans.

Les quatre jours suivans, la Barque avança fort peu. L'eau leur man-
quoit;

quoit; mais le 19, le hazard les conduisit à Terre, où ils en trouvèrent d'excellente. Le lendemain, Bulkeley & Cummins parcourant le Rivage, firent rencontre de quelques Habitans, montés sur de bons chevaux. Comme les Anglois étoient alors au Nord de la Rivière de la Plata, ils eurent lieu de penser que ces gens étoient Portugais; ils lièrent conversation avec eux en cette Langue, & apprirent de ces Pêcheurs, que la Guerre entre les Anglois & les Espagnols durerait toujours; & que ces derniers avoient actuellement deux Vaisseaux de Guerre, l'un de cinquante & l'autre de soixante canons, qui croissoient à la hauteur du Cap *Sainte Marie*; qu'il n'y avoit pas plus de six semaines qu'un autre de leurs Vaisseaux, de soixante-dix canons, avoit été brisé contre la Côte, & qu'il s'y étoit perdu corps & biens. Ces Pêcheurs invitèrent les deux Anglois à leur Habitation, où ils les régalerent de bœuf & de pain blanc; il y avoit longtems qu'ils n'avoient fait si bonne chère. Bulkeley & Cummins voulant en faire part à leurs Compagnons, achetèrent du pain & d'autres provisions, qu'ils envoyèrent à la Barque; & ce ne fut que la crainte de quelque trahison, qui les força de mettre à la voile pour *Rio Grande*.

Les Anglois navigèrent sept jours de suite sans pouvoir prendre terre. Dès le 26, ils n'avoient plus rien à manger; trois de leurs hommes moururent de faim. Le jour suivant, leurs observations leur donnèrent trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Méridionale, & le 28, sur les six heures du matin, ils découvrirent l'Embouchure de *Rio Grande*. Cette vue excita en eux les transports de joye que peuvent éprouver des hommes, qui depuis longtems à deux doigts de la mort, se sentent rendus à la vie.

L'EMBOUCHURE de cette grande Rivière est très-dangereuse, par une Barre de sable, & plusieurs Bas-fonds qui en rendent l'entrée très difficile. Bulkeley, qui servoit de Pilote, conduisit habilement la Barque à l'entrée de la Ville, où l'on jeta l'ancre.

A peine les Anglois furent-ils arrivés, qu'on dépêcha vers eux un Bateau, avec un Sergent & un Soldat, qui étoient chargés d'amener quelqu'un de cette Barque, pour rendre compte au Gouverneur; & lui apprendre qui ils étoient, d'où ils venoient, & quel étoit leur dessein en abordant à *Rio Grande*. Le Sergent & le Soldat montèrent sur le Bâtiment, & parurent effrayés de n'y voir qu'une troupe de gens décharnés, & d'une figure hideuse. Ils jettèrent sur eux des regards qui exprimoient l'horreur & la compassion que cet état leur inspiroit. Beaus, Pemberton, Bulkeley & Cummins se rendirent à terre pour se présenter au Gouverneur, qui leur fit un accueil des plus gracieux, les logea & les traita avec toute l'hospitalité possible, sans oublier les Anglois restés dans la Barque, à qui il envoya aussi des vivres en abondance. Entre autres questions que leur fit ce Commandant, il s'informa s'ils avoient quelques bonnes Cartes du Pays; mais ayant appris que non, & que l'industrie, unie à la force, avoit triomphé de tous les obstacles, il demanda à Bulkeley un Journal circonstancié de leur route.

Les Anglois apprirent aussi du Gouverneur, que le *Seyn* & la *Perle*, deux Vaisseaux de l'Ecadre de M. Anson, étoient actuellement à *Rio Janeiro*, en très-mauvais état; qu'ils avoient été séparés du reste de l'Ecadre, & avoient fait course vers le Brésil, & qu'ils avoient envoyé demander des hommes, pour

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

1742.

Portugais
qu'on trouve
au Nord de la
Plata.

Les Anglois
arrivent à *Rio
Grande*.

Bon accueil
que leur font
les Portugais.

Ce qu'ils ap-
prennent de
l'Ecadre de
M. Anson.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1742.

Le Gouver-
neur va voir
leur petit Bâ-
timent.

Troublet
de la Garnison
de Rio Gran-
de.

pour remonter leur Equipage, ne pouvant en recevoir que par la Flotte d'Angleterre, qui n'étoit attendue qu'en May ou Juin. La curiosité attira un Peuple innombrable pour voir de près le petit Bâtiment le *Speedwel*, & considérer des Malheureux échappés comme par miracle à la fureur des eaux. Hommes, femmes, enfans, chacun s'empressoit de venir à bord; Le Gouverneur, accompagné du Commandant & du Commissaire des Guerres, les honorèrent de leur visite; ils ne pouvoient assez admirer combien les besoins extrêmes donnent d'industrie, & ils comprenoient encore moins comment plus de soixante personnes avoient pu trouver place dans un Bâtiment si petit. Le Gouverneur leur promit de les faire partir, le plutôt qu'il pourroit, pour Rio Jancyro, & qu'en attendant ils ne manqueroient de rien.

L'ABONDANCE dans laquelle se trouvèrent les Anglois, les empêcha d'abord de s'apercevoir des troubles qui régnoient à Rio Grande. Presque tous ceux qu'ils avoient pris pour des Officiers, étoient des gens de la Soldatesque, élevés à ce grade par violence, dans une revolte de la Garnison. L'occasion de cette revolte avoit été le mauvais traitement, que l'on avoit fait aux Soldats, qui depuis longtems n'avoient pas été payés, qui manquoient de vivres, & étoient presque sans habits. Ils avoient eû beau se plaindre; on ne les avoit pas écoutés. Après avoir vainement tenté toutes les voyes de représentations, le desespoir leur inspira la pensée d'en venir à celles de fait, les regardant comme l'unique remède à leurs maux. Ils en vouloient principalement au Gouverneur; non qu'ils eussent aucune vexation directe à lui reprocher; mais ils prétendoient, qu'au lieu de reprimer, comme il l'auroit dû, ceux qui les opprimoient, il les avoit encouragés à le faire.

Le Gouverneur informé de cette cabale, en voulut prévenir les suites. Il eut été trop dangereux d'employer la force ouverte; il eut recours à la ruse, pour détourner au moins sur d'autres, l'orage qui étoit prêt à fondre sur lui. Dans toutes les occasions où il pouvoit être observé & entendu par les Soldats, il eut soin d'affecter beaucoup de chagrin de leur situation, & encore plus d'envie d'en adoucir les rigueurs. Il fit répandre, par des Commissaires affidés, qu'il voyoit avec douleur qu'on l'accusoit de n'avoir point à cœur les intérêts de sa Garnison, & de lui refuser le nécessaire pour en tirer avantage; tandis qu'il étoit évident, que ceux qui donnoient de lui ces fâcheuses impressions, ne le faisoient que pour jeter un voile sur leurs rapines; qu'il craignoit que ces accusations injustes ne lui eussent aliéné nombre d'honnêtes gens; qu'il étoit vrai pourtant qu'il avoit tenté tous les moyens de mettre fin à leurs misères, & qu'il n'auroit point de repos qu'il ne les fût satisfaits. En parlant de la sorte, on déignoit adroitement ceux des Officiers qui devoient passer pour les vrais coupables. Ces discours furent répétés si souvent, & appuyés d'une manière si naturelle, que les Soldats commencèrent à rougir de leur erreur, & à se persuader qu'ils avoient les obligations les plus essentielles à celui qu'ils avoient regardé jusques-là comme leur ennemi; ainsi la rage, dont ils étoient possédés contre leur Gouverneur, se tourna tout-à-coup en confiance, en zèle & en admiration. La haine des Soldats, qui n'avoit fait que changer d'objet, éclata bientôt contre les Officiers, dont on leur avoit donné de la défiance.

Non

Non contents de les accabler de reproches injurieux, il les déposèrent tous, & choisirent, parmi leurs Camarades, des sujets pour mettre à leur place. Ces Soldats, devenus Officiers, prirent si promptement les airs & les manières de leur nouvel état, que lorsque les Anglois arrivèrent, ils ne purent en faire la différence.

CETTE révolution leur parut d'abord fort indifférente à leurs intérêts, & elle l'auroit été sans doute, si la Place eût été fournie de vivres; mais il n'y en avoit, dans le Magasin, qu'une quantité suffisamment tout au plus pour six semaines. Les Soldats voyoient donc impatiemment, que les Anglois fussent venus partager le peu de pain qui leur restoit. Leurs murmures engagèrent le Gouverneur, qui ne vouloit pas les chagriner, à faire retrancher les provisions qu'il avoit accordées à ces Réfugiés, & on les réduisit à la ration des Soldats. Le fâcheux état où ils se trouvoient, & la crainte d'en augmenter les rigueurs par un plus long séjour, les déterminèrent à solliciter leur départ. Beaus, Lieutenant, à qui le Gouverneur avoit donné un logement chez lui, avoit entièrement oublié ses malheureux Compagnons d'infortune. Le Canonnier, toujours plein de zèle pour le service de sa compagnie, alla le trouver au Gouvernement, & lui représenta la nécessité de sortir d'une Place affamée, & de se rendre incessamment à Rio Janeyro, pour s'embarquer sur le *Severn* & sur la *Perle*. Le Lieutenant répondit, que le Gouverneur, à qui il en avoit parlé, disoit ne pouvoir les faire partir qu'à l'arrivée de quelque Vaisseau, ne voulant pas les exposer au risque de faire route sur un Bâtiment aussi chétif que le leur. Bulkeley repliqua, que les risques de leur séjour étoient encore plus grands, puisque s'il arrivoit quelque malheur au Vaisseau que l'on attendoit, ils étoient réduits à mourir de faim. Beaus promit d'en informer le Gouverneur; mais deux jours se passèrent sans qu'il leur rendit réponse. Bulkeley résolut de faire une seconde tentative auprès de Beaus, pour obtenir leur transport à Rio Janeyro. Après lui avoir fait sentir à quoi l'obligeoit sa place de Lieutenant Commandant, il conclut par le prier instamment d'engager le Gouverneur à lui faire donner des chevaux & des guides pour lui & deux autres, afin qu'ils pussent aller, par terre, jusqu'à Sainte Catherine, d'où ils passeroient aisément à Rio Janeyro. Le Lieutenant promit encore d'en parler, & qu'on auroit sa réponse sans faute dans l'après midi; mais elle ne vint point; & dès le lendemain, Bulkeley lui écrivit une Lettre fort vive, où il lui exposa la situation de son Equipage, qui depuis quelques jours étoit sans pain, lui faisant entendre qu'il deviendroit responsable de sa négligence à procurer leur départ pour le service du Roi. Cette Lettre fit son effet. Le Lieutenant vint, pour la première fois, à leur quartier; ils le regurent froidement, & de manière à lui faire sentir, que sa longue absence étoit aussi déplacée que choquante. Il les mena chez le Commandant, qui leur promit de leur faire donner bonne provision de bœuf & de poisson; mais que pour du pain, il lui étoit impossible de leur en fournir.

On étoit déjà au 6 de Mars, & quoique le vent eût été très-favorable depuis trois semaines, aucun Vaisseau ne paroissoit, & la provision de vivres touchoit à sa fin. Bulkeley & deux autres allèrent se présenter au Gouverneur, pour lui demander un guide & la permission de partir; il leur

XV. Part.

Bbb

accor-

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1742.

Les Anglois
demandent à
partir pour
Rio Janeyro.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1742.

Arrivée de
quatre Vais-
seaux.

Amnistie
pour la Garni-
son de Rio
Grande.

Beau trait
du Comman-
dant.

Départ d'u-
ne partie des
Anglois.

accorda l'un & l'autre, & leur promit tous les secours de vivres qu'il pouvoit leur donner. Pemberston résolut de se joindre à eux pour faire le voyage par terre. Il fut donc arrêté qu'ils partiroient incessamment; mais, dans le tems qu'ils se préparoient à leur départ, on eut nouvelle que quatre Vaisseaux étoient arrivés à Sainte Catherine, & qu'ils venoient de mettre à la voile pour Rio Grande. Cette nouvelle rompit le voyage projeté. Les Vaisseaux arrivèrent le 19, & leur apprirent, que le *Seyn* & la *Perle* étoient partis pour les Barbades. Ces Vaisseaux, chargés de provisions & de quelque argent, avoient pris en passant le Gouverneur de Sainte Catherine, & lui avoient remis les ordres de la Cour, qui le nommoient pour venir à Rio Grande, publier l'amnistie accordée, par le Roi de Portugal, à tous les Complices de la dernière revolte, qui voudroient rentrer dans leur devoir. La chose s'exécuta avec solennité & appareil. Le Gouverneur de Sainte Catherine, après avoir lu l'amnistie du Roi son Maître, annonça aux Soldats, qu'il apportoit le tiers du paiement de leurs arérages, & que le reste de la somme étoit en chemin; mais les Soldats protestèrent & demandèrent, avec tumulte, tout ou rien. Le Commandant, pour qui la Garnison avoit beaucoup de déférence, parcequ'il étoit un des intrus, tâcha d'appaier cette émotion, en leur parlant comme il convenoit. Ils se calmèrent en effet, & lui répondirent: „ Vous êtes notre „ Commandant; C'est à vous de décider ce que nous devons faire. Quel „ que parti que vous preniez, nous l'appuyons au péril de notre vie". Le Commandant, qui connoissoit la valeur de ces protestations, & qui n'avoit point envie de se perdre pour leur complaire, déclara, que son avis étoit d'accepter avec reconnaissance le pardon que le Roi leur offroit; & tout de suite renonçant au Commandement, il prit un mousquet & se mit au rang. Cet exemple fut suivi de tous les Officiers postiches, & en un instant la subordination fut rétablie.

Les Anglois ayant appris qu'un des Vaisseaux arrivés devoit repartir le 27, se rendirent aussitôt auprès de M. Beaus, pour qu'il leur permit de profiter d'une occasion si favorable; Il répondit, qu'il comptoit lui-même partir sur ce Vaisseau, que quelques Officiers pourroient y avoir place; mais que pour l'Equipage, il falloit qu'il attendît une autre occasion. Bulkeley, toujours Chef, quand le bien de sa compagnie le demandoit, fit tous les reproches imaginables au Lieutenant, du peu de soin qu'il prenoit de son Equipage; & conduisit ses Compagnons chez le Gouverneur, qui leur dit que ses ordres étoient donnés, pour que la moitié de l'Equipage partit par le premier Vaisseau, moyennant qu'ils payassent leur passage; cependant vu l'impossibilité de le faire, on prit des arrangemens, & Beaus avertit ses Officiers & Matelots, qu'une partie de l'Equipage partiroit par le premier Vaisseau, & que lui conduiroit le reste.

ENTIN, le 28 Mars, jour tant désiré pour leur départ, arriva. Le Bâtiment, destiné à leur transport, étoit un Brigantin, nommé la *Sainte Catherine*. On leur donna pour provisions deux tonnes de bœuf salé, & dix grosses mesures de farine. Le 31, ils passèrent le Banc, & s'arrêtèrent dans un Havre très-commode. Le Pays tout autour est une vaste plaine, arrosée de plusieurs Rivières, fort poissonneuses; on y trouve des melons délicieux, & de

de bons pâturages, où l'on nourrit quantité de bétail. Le laitage y est excellent.

Le 8 d'Avril, ils mouillèrent dans le Port *Saint Sebastien*. L'ancrege y est admirable, & le Port sûr. Le terroir de cette petite Ville est le plus agréable de l'Amérique. Les oranges, les limons & toute sorte de bons fruits, y sont extrêmement communs, & il y a abondance de poisson & de gibier. Le 12, ils arrivèrent à *Rio Janeiro*. Le Gouverneur reçut les Anglois avec toute l'hospitalité possible, & commit un Chirurgien Hollandois, qui parloit parfaitement bien l'Anglois, pour leur servir de Protecteur, avec titre & autorité de Consul. Il lui donna ses ordres pour leur chercher un logement, & régla qu'outre la chandelle & le bois, on leur donneroit à chacun huit vingtaines par jour pour leur entretien. Le nouveau Consul s'empressa de leur procurer tous les secours possibles; il les logea bien, & leur envoya tous les ustensiles nécessaires à leur établissement. Leur situation ne pouvoit être plus agréable; il ne tenoit qu'à eux d'en jouir; mais ce calme heureux fut bien-tôt troublé par de nouvelles divisions. Le Bosselman, que les Officiers avoient eu la foiblesse d'introduire dans leur chambre, & même d'admettre à leur table, suscita, dans tout l'Equipage, par son caractère insupportable, & par les airs de Commandant qu'il voulut se donner, des troubles, qui allèrent jusqu'à obliger les Officiers de s'éloigner du Corps, & de prendre des habitations séparées, pour se soustraire aux violences de cet homme & de ceux qu'il avoit mis dans son parti. Ils n'en vouloient pas moins qu'à leur vie: ce qui détermina le Gouverneur à faire partir les Officiers, par un Vaisseau, nommé le *Saint Ubes*, qui étoit actuellement au Port, chargé pour *Bahia* & *Lisbonne*. Le jour du départ fut fixé au 20 de May. Leur trajet, jusqu'au Port de *Bahia*, où ils mouillèrent le 7 de Juin, n'eut rien de remarquable. Ils trouvèrent, dans cette Capitale du Brésil, moins de compassion pour leur état malheureux qu'à *Rio Grande* & *Rio Janeiro*; & sans le Capitaine du *Saint Ubes*, ces Officiers n'auroient sçû comment se tirer de cette cruelle situation.

BAHIA est située dans le fond d'une Baye spacieuse & riante, entrecoupée de plusieurs belles îles, qui produisent quantité de coton; En entrant, on aperçoit, du côté de l'Est, la Pointe de *Gloria*, où il y a une grande Fortification, avec une Tour au milieu. Au fond de la Baye, on trouve un vaste Port, où l'ancrege est excellent, pour les plus grands Vaisseaux. La Ville est bien fortifiée du côté de Terre & du côté de Mer. Elle est grande, riche, bien peuplée & magnifiquement bâtie; mais avec l'incommodité d'être placée sur le penchant d'une montagne, dont la descente est fort roide; de sorte que les rues sont de vrais précipices, & qu'on est obligé de se servir de machines pour transporter les marchandises au Port. Les maisons, au nombre de trois mille, sont toutes de briques ou de pierre. Les Eglises sont superbes. La Cathédrale sur-tout est un très-bel Edifice, enrichi d'inscriptions, de dorures, & des ornemens les plus riches; De la principale porte de cette Eglise, on découvre tout le Port, ce qui forme un point de vue admirable. L'Eglise des Jésuites est toute bâtie de marbre d'Europe. Les Habitans sont extrêmement vains & fiers, aimant le faste, & pour suppléer aux galons d'or & d'argent, qui leur sont interdits, ils couvrent leurs

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
1742.

Ils arrivent
à St. Sebastien, & Rio
Janeiro.

On les y
traite fort
bien.

Nouvelles
divisions des
Anglois.

Les Officiers
se séparent de
l'Equipage.

Le Gouverneur les fait
partir pour
Bahia.

Description
de *Bahia*.

Caractère des
Habitans.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANFON.
1742.

Leur cruauté pour leurs
Esclaves.

Retour des
Anglois en
Europe.

1743.

Avantures
des huit hom-
mes laissés sur
une Côte dés-
serte.

habits d'une prodigieuse quantité de chaines, de médailles, de chapelets, de colliers, de boucles d'oreille & de croix d'or & d'argent. L'intérieur de leurs maisons est aussi riche que somptueux. La situation de leur Ville, ne leur permettant pas l'usage des carosses & des chaises, ils se font porter, par leurs Nègres, dans des hamacs de coton, où ils sont mollement couchés sur des carreaux de velours, ayant tout autour d'eux des rideaux de Damas. On voit, dans toutes les rues, un contraste habituel de pompe qui éblouit, & de misère qui revolte. Si l'on est frappé du luxe des Maîtres, on l'est encore davantage du sort cruel d'une multitude d'Esclaves, que l'on excède de fatigues, que l'on affomme de coups, que l'on trouve toujours nuds & baignés de sueur, & dont la vie n'est jamais à l'abri du caprice & de la mauvaise humeur de leurs tirans. Les vivres y sont extrêmement chers, sur-tout le poisson. Le voisinage de la Mer n'en empêche point la rareté, à cause d'une quantité de baleines, qui infestent cette Baye, & qui en écartent tout autre poisson. La culture des terres est fort négligée, le menu Peuple ne s'occupant que du trafic du tabac.

Après avoir séjourné quatre mois à Bahia, sans aucun secours que ceux du généreux Capitaine, les Anglois s'embarquèrent, sur son Vaisseau le *Saint Ubes*, le 11 Septembre, pour Lisbonne; Ils y arrivèrent le 28 Novembre, après avoir essuyé, par les trente-neuf degrés dix-sept minutes de Latitude Nord, & par les six degrés de Longitude Ouest, une tempête, qui mit leur Vaisseau dans le plus grand danger. Nos Passagers Anglois se rendirent au Comptoir de leur Nation, où ils apprirent que Beaus, Lieutenant du *Wager*, avait passé, & étoit parti, par le Paquebot, pour l'Angleterre. Les Consuls les firent embarquer pour leur Patrie, à bord du Vaisseau du Roi le *Stirling-Castle*, le 20 de Decembre, & le 1er. Janvier 1743, ils arrivèrent à Spithead, où, après avoir reçu toutes les réprimandes, que méritoient des Officiers rebelles, on leur interdit le service de Sa Majesté, & il fut défendu de leur payer leurs appointemens. Cet arrêt fait voir, que quelque abus que les Supérieurs fassent de leur autorité, il n'est point de raison qui autorise à en secouer le joug.

Après avoir conduit, en Angleterre, une partie des Anglois, qui composoient l'Equipage du Vaisseau le *Wager*, le Lecteur sera sans doute curieux d'apprendre la suite des aventures des huit hommes, que la Barque laissa sur la Côte des Patagons (d). Ces malheureux ayant reçu le tonneau, que leurs Compagnons de la Barque leur envoyèrent, par le flot, avec la Lettre, contenant les raisons qui les obligeoient de prendre le large; accablés d'un abandon si barbare, qu'ils supposoient n'être occasionné que par l'incommodité du nombre, ils se laissèrent aller à toutes les fureurs du desespoir, accusant d'ingratitude leurs Compagnons, pour lesquels ils avoient eu le courage de se sacrifier. Ils se trouvoient dans un Pays désert & sauvage, sur une Côte, où les Vaisseaux n'abordent jamais, éloignés de cent lieues de Buenos Ayres, qui encore étoit une Ville ennemie. Leurs corps, épuisés de fatigues & de souffrances, leur rendoient impossibles les efforts nécessaires pour les tirer d'une situation aussi désespérée.

Après

(d) Voyez ci-dessus, pag. 374.

Après un séjour de quelques mois, pendant lequel ils avoient tenté deux fois de se rendre à Buenos Ayres, mais toujours en vain, ayant été contraints, faute de vivres, de revenir à leur ancienne cabane; pour comble d'infortune ils perdirent encore quatre des leurs, dont ils trouvèrent deux égorgés, & les deux autres furent sans doute emmenés prisonniers par leurs meurtriers. Fatigués des malheurs, qui, comme à l'envi, les accabloient, nos Anglois se mirent, une troisième fois, en chemin pour Buenos Ayres, aimant mieux s'exposer à tout, & être prisonniers des Espagnols, que de se voir en proie aux animaux féroces, dont cette Contrée est remplie, & aux visites des Indiens, qui égorgèrent leurs misérables Compagnons. Leur dessein fut d'abord de côtoyer la Mer, pour ne pas manquer l'Embouchure de la Rivière de la Plata, & ensuite les bords de ce Fleuve, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelque habitation; mais les dunes de sable, qui régnaient le long de cette Côte, & qui sont fort élevées, rendirent leur chemin extrêmement pénible; ils marchèrent dix jours avant de trouver la fin de ces sables incommodes. Enfin, ils arrivèrent à l'embouchure d'une Rivière, qu'ils crurent être celle qui faisoit l'objet de toutes leurs espérances; mais voulant la côtoyer, ils rencontrèrent une multitude de ruisseaux bourbeux, qui leur ~~barroient le passage~~; ils en traversèrent quelques-uns à la nage; dans d'autres ils enfonçoient quelquefois jusqu'aux épaules. Les obstacles se multiplièrent au point, que quoiqu'il leur fut infiniment douloureux de reculer, lorsqu'ils se croyoient au terme de toutes leurs peines, leur plus court parti fut de retourner à leur ancien quartier. Tant de tentatives infructueuses les firent renoncer pour toujours au projet d'aller à Buenos Ayres par terre. Revenus à leur triste azile, ils n'osoient plus s'écarter comme ils faisoient auparavant, n'ayant point d'armes pour se défendre. L'exemple de leurs malheureux Compagnons, & les bêtes féroces, qui sont répandues sur la Côte, les rendoient extrêmement circonspects; ils y vécurent trois mois de viande crue, leur industrie ne leur ayant pas suggéré d'autre moyen de faire du feu qu'avec des pierres. Enfin, la Providence les tira du misérable état où ils étoient. Mais laissons le récit de cet heureux événement à l'Auteur même. „ Un soir, dit-il, que j'étois resté seul au logis, mes trois Camarades étant allés à la quête des provisions, quand je vis le moment de leur retour approcher, je voulus aller à leur rencontre. A peine en-je fait quelques pas, que j'aperçus une douzaine de chevaux, qui venoient à moi au grand galop. Je m'arrêtai, & à mesure qu'ils approchoient, je reconnus, à la couleur & à l'habillement des Cavaliers qui les montoient, que c'étoient des Indiens, ou Patagons. Il n'y avoit plus moyen de fuir, & je me crus mort. Je repris mes sens un instant, pour me disposer à attendre ma destinée, avec toute la fermeté dont j'étois capable. Je me présentai aux Indiens, & me jettant à genoux je leur demandai humblement la vie. Dans le même moment j'entendis une voix qui me cria; ne craignez rien, *Isaac*, nous sommes tous ici (e). C'étoient mes trois Camarades, que les Indiens menaient en croupe. Je laisse à imaginer la

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Il s'ont réduits à quatre.

Vains efforts
qu'ils font
pour aller à
Buenos Ayres;

Il tombent
entre les
mains des
Indiens.

(e) C'étoit Isaac Morris, qui a publié le Journal des aventures de ses huit hommes.

SUPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

„ douce impression que cette parole fit sur mon cœur. Je vis bien que
„ puisque les autres n'avoient point eu de mal, je n'avois pas beaucoup
„ à craindre.

„ Les Indiens mirent pied à terre; une partie alla visiter notre caba-
„ ne; les autres reitèrent auprès de nous le sabre haut, en disposition de
„ nous ôter la vie au moindre signe de résistance. Lorsqu'ils eurent tout
„ examiné, ils poussèrent trois cris épouvantables, nous firent monter en
„ croupe, & nous emmenèrent à quelques miles de-là, sur le bord de la
„ Mer, où ils joignirent une douzaine d'autres Indiens, avec quatre cens
„ chevaux, dont ils avoient fait capture à la chasse. Ils nous régalerent
„ d'un cheval, qu'ils tuèrent & firent rôtir. Ce mets, parut délicieux à
„ des gens comme nous, réduits, depuis plus de trois mois, à ne vivre
„ que de viande crüe. Ils nous firent aussi présent de quelques vieux
„ morceaux d'étoffe, pour nous couvrir; car nous étions nus. J'appris,
„ alors, de mes Camarades, le risque que j'avois couru d'être laissé tout
„ seul. Ils me dirent, que lorsqu'ils avoient été rencontrés par les In-
„ diens, ceux-ci vouloient les emmener sur le champ à leur rendez-vous,
„ & qu'ils avoient eu beaucoup de peine à leur faire comprendre, par
„ signes, qu'il y en avoit encore un d'eux, qui étoit resté dans une ca-
„ bane peu éloignée; ce qui déterminâ les Indiens à venir m'enlever avec les
„ trois autres". L'Auteur eut lieu de se féliciter beaucoup, du bonheur
„ qui l'avoit rendu prisonnier avec eux, ne pouvant rien lui arriver de pis
„ que d'échapper à cet esclavage.

„ Leur route
„ dans le Pays.

Le lendemain, ils quittèrent le Rivage, pour s'enfoncer dans l'intérieur
des Terres, chassant devant eux cette grande troupe de chevaux. Dix-
neuf jours de marche vers le Sud-Ouest les firent arriver au second ren-
dez-vous, qui pouvoit être éloigné du premier, d'environ quatre-vingt
lieues. Ils s'arrêtèrent dans une vallée, entre deux hautes montagnes, où
il y avoit d'excellens pâturages pour les chevaux, & plusieurs petites Ri-
vières, mais point de bois, excepté quelques taillis clairs & peu étendus.
Il y avoit, dans cette vallée, une douzaine de cabanes, occupées par un au-
tre parti d'Indiens, qui y avoient leurs familles. Ils parurent dans une
admiration singulière de voir des hommes blancs; les Anglois étant les
premiers qu'ils eussent encore vus. Ils séjournèrent un mois dans ce hameau,
& ils y furent vendus & achetés nombre de fois. Une paire d'éperons,
un bassin de cuivre, quelques plumes d'autruche, & d'autres bagatelles
semblables, furent le prix de ces acquisitions. Quelquefois on les jouoit,
ou bien on les tiroit au fort, de manière qu'ils changeoient de maître plu-
sieurs fois en un même jour.

On les mène
à la Ville prin-
cipale.

PENDANT ce tems-là, différens partis d'Indiens les joignirent, de retour
des courses pour lesquelles ils avoient été détachés. Chaque parti amenoit
les chevaux, dont ils avoient fait capture. Le Chef, ou Cacique, les exa-
mine & les marque; & l'Auteur fait observer, que ces chevaux ne sont
pas inférieurs à ceux d'Europe de la meilleure race. Après leur réunion,
ils partirent avec quinze cens chevaux pour la Ville principale, où le Roi
de ces Indiens fait sa résidence. Ils employèrent quatre mois à faire ce
Voyage. Ces Indiens ont une manière de voyager fort avantageuse; ils por-

portent avec eux leurs cabanes, & tous les ustensiles du ménage. Ces cabanes sont faciles à porter, ne consistant qu'en quelques piquets, dont une partie se met debout, & le reste en travers de l'un à l'autre, & le tout est couvert de peaux de cheval: de sorte que les cabanes sont tout aussi commodes que nos tentes pour le transport, & qu'elles mettent bien plus à l'abri de la pluie & du froid. L'Auteur croit, par la longueur du chemin, que la Ville principale n'est pas à moins de quatre cens lieues de l'ancien quartier des Anglois. Quand ils furent sur le point d'arriver, les maîtres, à qui ils étoient échus par le dernier achat, se détournèrent pour les emmener à leur Bourgade, qui étoit quatre-vingt lieues au-delà; mais les Indiens, qui arrivèrent à la Ville principale, donnèrent avis de la capture qu'on avoit faite de quatre hommes blancs. Le Roi, qui en fut instruit, dépêcha aussitôt un parti de gens à cheval, avec ordre de courir après eux à toute bride, & de les revendre comme lui appartenans. Les Anglois furent donc conduits dans la Capitale, composée d'une trentaine de cabanes semblables à toutes les autres, c'est-à-dire petites, basses, & de forme irrégulière; éloignées entr'elles de trois pieds au plus, & n'ayant, pour toute séparation, qu'une palissade à hauteur d'appui, dont chacune est environnée. Ils comparurent devant Sa Majesté Patagone, dont la cabane ne valoit pas mieux que celle des autres. Ce Monarque étoit assis à terre, ayant d'un côté un javalot, de l'autre un arc & des flèches. Toute sa parure consistoit en un tablier d'étoffe, qu'il avoit pendu à la ceinture, & un bonnet de plumes d'autruche, qui lui servoit de diadème. Ils rendirent à ce Roi, les hommages les plus respectueux; & lui dirent qui ils étoient, à quelle fin ils étoient venus dans la Mer du Sud, & par quel malheur ils avoient été conduits dans son Royaume. Le titre d'Ennemis des Espagnols, fut l'attrait le plus grand, pour exciter ce Monarque Indien à bien traiter les Anglois. On leur fit construire une cabane dans l'enceinte de cette Capitale, où ils demeurèrent huit mois, comme Esclaves; leur service se bornoit à aller chercher l'eau & le bois, & à écorcher les chevaux que l'on tuoit.

Le Pays, qu'habitent ces Indiens, & tout le Continent des Patagons, abonde en pâturages & en chevaux. Le mouton y est assez commun, & il y a du gibier de toute espèce; mais un goût de préférence pour la chair de cheval, leur fait négliger tout le reste. Le climat est extrêmement sain, & si la terre étoit cultivée, il y a apparence qu'elle produiroit d'aussi bons fruits que par-tout ailleurs. On y trouve beaucoup de bois; mais ce ne sont que des taillis, qui viennent naturellement sur les hauteurs, & en divers endroits des vallées; Près de la Mer, on ne voit qu'une Côte sablonneuse & un Pays fort aride.

Les Patagons sont grands & bien faits; ils ont communément de cinq à six pieds de haut; leur teint est de couleur olivâtre; ils ont le nez & les yeux petits; leur naturel est fort doux, & ils vivent entr'eux avec beaucoup d'union & de charité. Quoiqu'ils aient un Roi, ce misérable Souverain n'a pas plus de prérogatives qu'un Chef, ou Cacique ordinaire, ni rien à l'extérieur qui le distingue, si ce n'est un tablier, qu'il porte à la ceinture, & que les autres n'ont pas. Ses Sujets sont avec lui comme avec leur égal;

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Ils paroissent
devant un
Roi Patagon.

Qualités du
Pays.

Ses Habitans.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

égal ; & il vit avec eux sans faïte & sans cérémonie. Leur boisson est faite d'une espèce de fruit, qui croit sur des ronces, & qui ressemble assez à nos framboises par la couleur & par le goût ; ils boivent de cette liqueur jusqu'à l'ivresse ; ils se battent pour l'ordinaire, mais il n'y a jamais de sang répandu ; & tout est oublié dès que le sommeil a chassé les vapeurs de cette boisson. Ces Indiens sont errans ; le pâturage pour leurs chevaux est ce qui les fixe dans un lieu plutôt que dans un autre. Ils ont quelque foible notion de la Divinité, & rendent une espèce de culte au Soleil & à la Lune. Le jour de la nouvelle Lune est chez eux un jour de solemnité. La Poligamie est inconnue aux Patagons : ils n'ont qu'une femme & ils vivent avec elle en bonne union.

Les Anglois
réduits à
trois, arri-
vent à Bue-
nos Ayres.

Ils vont en course tous les Printems, & employent tout l'Été à chasser, & à prendre des chevaux sauvages, qui sont leur nourriture ordinaire. Lorsque cet heureux tems fut venu, les Anglois firent les plus vives instances pour être conduits à Buenos Ayres, & y être vendus aux Espagnols. On leur accorda leur demande, à l'exception d'un des leurs, qui avoit le teint bazané, & qui fut vendu à un maître, qui l'emmena bien avant dans le Pays. Les trois autres partirent avec une Caravanne, & se rendirent à Buenos Ayres, dont le Gouverneur traita de leur rançon ; Ici l'Autteur rend justice à la manière douce, charitable & généreuse, avec laquelle le Cacique les avoit traités. Le Gouverneur Espagnol, après avoir fait rendre compte aux Anglois de leurs aventures, les laissa d'abord libres ; mais, quelque-tems après, il les envoya à bord du Vaisseau l'*Asie*, que l'Amiral Pizarro avoit laissé à *Monte Vedio*, Ville située sur le bord du Fleuve, à trente lieues de Buenos Ayres.

Es sont en-
voyés à bord
du Vaisseau
l'*Asie*.

Description
de Buenos
Ayres.

La Ville de Buenos Ayres, que les Anglois furent obligés de quitter, est assez grande, & remplie de Marchands. Son Commerce est très-borné, ne s'étendant qu'aux Colonies Portugaises, qui sont dans le voisinage ; encore ce Commerce est-il de contrebande. C'est ici que coule la fameuse Rivière de la *Plata*, l'une des plus grandes de l'Univers ; Elle a, à Buenos Ayres, quinze lieues de traversée. Le climat de cette Ville est sain ; les vents, les orages, les tonnerres y sont fort fréquens. Tous les grains d'Europe dégénèrent ici au bout de deux ans, & les arbres n'y profitent jamais en grosseur.

Nouveaux
malheurs des
Anglois.

Nos trois malheureux Anglois se trouvèrent, avec treize autres Prisonniers de la même Nation, sur le Vaisseau l'*Asie*, où ils passèrent plus d'un an, traités comme de vrais Esclaves. Las de porter continuellement des faix la nuit, & d'être excédés de travail le jour, ils complotèrent tous de se sauver à la nage, dans l'espérance qu'ayant pris terre, ils pourroient parvenir à quelque Habitation Portugaise au Nord de la Rivière ; mais ils furent découverts & attrapés en exécutant leur projet, & condamnés aux fers pour quelque-tems. Au milieu des infortunes, dont ils étoient accablés, ils eurent cependant la consolation de retrouver, à Monte Vedio, M. Campbell, Officier de Marine, qui avoit fait naufrage avec eux, dans le Vaisseau le *Wager*, & qui, après avoir gagné quelques-uns des Matelots, dans l'abandon que fit l'Equipage de leur Capitaine, s'empara de la Berge, sous prétexte d'aller chercher de quoi raccommoder les voiles, & retourna au-
près

Rencontre
qu'ils font
d'un de leurs
Officiers.

près du Capitaine Cheap dans l'Isle le Wager. Cette réunion inattendue leur présagea une prochaine fin à leurs malheurs. Suivant le récit de Campbell, M. Cheap & ses Compagnons d'infortune, se trouvant abandonnés dans cette Isle, sans espérance de secours humain, ils ne désespérèrent cependant point de leur délivrance. Toute leur occupation, pendant les premiers jours, fut de ramasser des coquillages pour épargner le peu de provisions qu'ils avoient en réserve. Ils étoient douze en tout, & leur nombre s'accrut jusqu'à vingt, par commisération pour sept ou huit de leurs gens, qui avoient été désertés sur une Côte voisine, pour leur conduite criminelle. Le Capitaine Cheap consentit à les recevoir, se flattant d'en tirer service; car quoique, dans leur situation, le nombre de bouches pût leur être à charge, la multitude des bras leur étoit encore d'une plus grande nécessité.

La Berge & l'Esquif, qui faisoient toute leur ressource, avoient grand besoin de réparation; ils les tirèrent sur le Rivage, & ils devinrent tous Artisans & Charpentiers. Le Capitaine lui-même donna l'exemple, & se montra un des plus actifs. Le mois de Novembre fut si mauvais, qu'ils furent contrainits de consommer les vivres qu'ils conservoient pour leur route, & qu'ils se trouvèrent réduits à n'avoir, pour toute nourriture, que de l'algue marine, qu'ils accommodoient avec du suif, que le flot amenoit du Navire échoué au Rivage. La disette devenant plus grande de jour en jour, ils résolurent d'aller au Vaisseau, & leur voyage ne fut pas infructueux; ils en tirèrent trois tonnes de bœuf salé, qui les aidèrent à vivre jusqu'à leur départ.

Toutes sortes de motifs les pressoient de sortir promptement de l'Isle le Wager, pour tâcher de s'approcher de quelque Terre habitée. Dès que les deux petits Bâtimens furent en état, ils les lancèrent à l'eau. Cheap, Byron & le Chirurgien se mirent dans la Berge, avec huit Rameurs, & Hamilton & Campbell dans l'Esquif, avec quatre Rameurs. En peu d'heures ils furent en Mer; mais le vent devint si fort & la Mer si grosse, que la crainte de couler à fond les obligea de jeter le peu de hardes & de provisions qu'ils avoient à bord. Ils n'en vinrent à cette extrémité, qu'avec la plus vive douleur; mais l'idée d'une mort inévitable les fit passer par-dessus toutes les raisons qu'ils avoient de sauver au moins quelques vivres. Il ne leur restoit plus de ressource; ils voguoient au hazard sur une Mer furieuse, abandonnés à la merci des vents, qui les jettoient sur la Côte, prêts à être surpris par la nuit, sans sçavoir où ils étoient. Ils n'attendoient que le moment qui les brisât contre quelques rochers, lorsqu'ils apperçurent un passage entre des rochers, qu'ils enfilèrent avec courage, quoiqu'il fut si étroit, qu'à peine les rames pouvoient-elles agir, & dès qu'ils furent entrés, ils trouvèrent un Bassin, à l'abri des vagues & du vent, environné de rochers énormes, dont les pointes perpendiculaires menaçoient d'écraser ceux qui se trouvoient au pied; ils y passèrent la nuit, & les jours suivans ne furent pas plus heureux. Tous les soirs ils couchoient à terre dans les Isles, qui sont en grand nombre sur cette Côte, sans cependant pouvoir contenter cette faim, qui les dévorait, & dont ils ne modé-

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.
Avantures
du Capitaine
Cheap, & de
ses gens.

Leur dé-
part de l'Isle
le Wager.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

roient les ardeurs, que par quelques coquillages & quelques racines, qu'ils trouvoient, & par quelques oyes, qu'ils tuèrent dans ces Îles.

Ils font for-
ces d'y retour-
ner.

Il y avoit déjà plus de six semaines que les Anglois avoient quitté l'Île le Wager. Ils étoient sans vivres, sans habits; les difficultés qui comme à l'envi s'opposoient au dessein qu'ils avoient de doubler un Cap, qu'il falloit nécessairement passer pour gagner les Côtes du Chili, joint à la perte de leur Esquif, qui avoit fânci sur ses ancres; les rebutèrent, au point qu'ils prirent la résolution de retourner à l'Île le Wager. Le long séjour qu'ils avoient fait dans cette Île, la leur faisoit regarder comme une seconde Patrie, & les incommodités, qu'ils avoient souffertes, depuis leur départ, leur persuadoient, qu'ils y seroient moins mal que par-tout ailleurs.

Secours
qu'ils y rece-
voient des In-
diens.

Ils partirent donc, à la fin de Janvier 1742, pour l'Île le Wager, où ils arrivèrent excédés de fatigues, & dans la plus grande disette. La Providence leur envoya, de tems en tems, quelques petits secours, qui en les soulageant ranimoient leurs espérances. Vers la mi-Février, il leur arriva deux Canots d'Indiens. Un de ces Indiens, natif de Chiloe, parloit un peu Espagnol; les Anglois lui proposèrent de les conduire à cette Île, en lui promettant, pour ses peines, de lui abandonner, à leur arrivée, la Berge, & tout ce qui seroit à bord. L'Indien y consentit, & sur le champ ils se préparèrent pour ce Voyage. Quelques différends, qui s'élevèrent entre le Capitaine Cheap & Hamilton, n'empêchèrent cependant point que tous ensemble ne partissent le 6 de Mars. Au bout de trois jours, ils arrivèrent dans une grande Baye, où la femme de cet Indien étoit dans sa cabane, avec deux enfans. Les Anglois y séjournèrent deux fois vingt-quatre heures, après quoi ils s'embarquèrent, avec leur guide, sa femme & ses enfans, & se trouvèrent bien-tôt à l'embouchure d'une Rivière, qu'il fallut franchir; ils se fatiguèrent beaucoup pour vaincre la violence de ce Courant; & ils étoient si exténués, par la disette, qu'un d'eux en mourut. Ils sortirent néanmoins de cette embouchure, presque morts de fatigue & d'inanition, & pour se refaire, ils ne trouvèrent à terre qu'un peu de pourpier sauvage & quelques moules, dont ils firent leur souper. Ce même jour, le Capitaine Cheap, fit une action qui revolta tout son monde. Tandis que ses Compagnons d'infortune étoient employés à la manœuvre pour passer cette Rivière, sans rien avoir à manger, il eût la cruauté de prendre, en leur présence, un morceau de veau marin, & de le manger, sans offrir d'en donner à aucun de ces pauvres malheureux, qui mouraient de faim. Tous les Anglois murmurèrent de cette inhumanité, & même proposèrent d'abandonner le Capitaine. Le matin du jour suivant, l'Indien partit avec sa femme & ses enfans, pour aller chercher des vivres, & il leur indiqua un endroit, où ils pourroient trouver des coquillages; ils y furent avec leur Berge. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils se dispersèrent pour faire la provision la plus abondante. Aussi-tôt six d'entr'eux, qui s'étoient donnés le mot, rentrèrent dans la Berge, mirent en Mer, & on ne les a jamais revus.

Ils en par-
tent une se-
conde fois.

Action dé-
fobligeante du
Capitaine.

Désertion
de six des
siens.

Fatale situa-
tion des cinq
autres.

Ils restoient à cinq (f), y compris le Capitaine Cheap, sans armes, sans habits,

(f) Tous les autres étoient successivement morts.

bits, sans aucune ressource, dans un désert qui n'étoit que bois & rochers. Ce moment, la plus terrible époque de leur vie, ne leur annonça d'abord, pour l'avenir, que l'assemblage de tous les maux : Ils s'armèrent de force & de constance pour ne pas succomber au desespoir, que leur inspiroit le cruel abandon où ils se voyoient. Au bout de quelque-tems, ils aperçurent un Bateau en Mer, & par les mouvemens qu'ils se donnèrent, pour faire connoître leur extrémité, le Canot aborda. C'étoit l'Indien & sa femme, qui les avoient quittés pour aller leur chercher des vivres. Il avoit laissé, auprès des Anglois, un jeune Indien, que ceux qui avoient emmené la Berge avoient pris avec eux, pour leur servir de guide. Ces bonnes gens ne le retrouvant plus, s'imaginèrent que les Anglois l'avoient tué ; & craignant pour eux-mêmes un sort semblable, ils se lamentoient de la manière la plus touchante. Les Anglois n'oublièrent rien pour les guerir de leur appréhension, en les assurant qu'il n'arriveroit aucun mal à leur Camarade ; que leurs Compagnons ne l'avoient emmené, que pour arriver plus sûrement & plus vite à l'île de Chiloé, & qu'ils auroient pour eux toute sorte d'amitié, pourvu qu'ils voulussent leur rendre le même service. Ils se laissèrent persuader à ces protestations, tirèrent leur Canot à terre & séjournèrent quinze jours dans cet endroit, en attendant l'arrivée de quelques autres Indiens, qui avoient promis de les y venir joindre. Le peu de vivres, qu'ils avoient apporté, suffisoit à peine à les empêcher de mourir de faim. La femme, qui étoit une habile plongeuse, alloit, de tems en tems, chercher des coquillages & du poisson, dans le fond des eaux. Les Anglois vécurent ainsi, jusqu'à l'arrivée des Indiens que l'on attendoit ; les chasses abondantes que firent les nouveaux venus, leur rendirent la vie plus aisée ; mais il fallut acheter cet avantage par la dépendance où les tenoient les Indiens, qui étant alors le plus grand nombre, se regardoient comme leurs maîtres, & exigeoient d'eux une soumission sans réserve.

La manière de pêcher de ces Indiens est des plus singulières. Ils entrent dans l'eau presque jusqu'aux épaules, & y étendent leurs filets, qui sont fort courts : ils sont armés chacun d'un bâton, dont ils frappent le poisson lorsqu'il saute, & le précipitent ainsi dans leurs filets : ils ont des chiens dressés pour aller à l'eau, lesquels, à force d'aboyer, effrayent le poisson & le chassent dans les filets : il y a même de ces chiens qui plongent & qui prennent le poisson dans l'eau. La façon d'attraper les veaux marins n'est pas moins particulière : ils n'osent les attaquer en face, parceque ces animaux sont fort hardis, & se défendent en désespérés ; mais ils se coulent le long du rivage avec leurs Canots ; & lorsqu'ils aperçoivent des veaux marins à terre, ils vont les surprendre par derrière, fondent dessus & les assomment à coups de massue. Ils savent aussi les prendre dans l'eau, au moyen d'une espèce de grand sac, fait de peau de veau marin, à large ouverture, & qui se ferme avec une corde, dont le bout est fortement attaché sur le rivage. Un Indien entre dans l'eau, présentant l'ouverture de ce sac au veau marin ; un autre Indien, qui est sur le rivage, & pouvant l'animal, qui ne manque point de sauter contre son agresseur, & tombant dans le sac, qui se ferme aussi-tôt, il se trouve pris.

Ccc 2

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Ils sont
nourris par
les Indiens.

Manière de
pêcher de ces
Peuples.

Chasse des
veaux marins.

LL

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Chasse d'une
espèce d'oyes
qui ne volent
point.

Habitans du
Pays, & leur
caractère.

Les Anglois
sont transpor-
tés à l'Isle de
Chiloé.

IL y a, dans ces Cantons, une très-grande abondance d'oiseaux sauvages, parmi lesquels on distingue une espèce d'oye, qui ne vole point, mais qui court aussi vite sur les eaux que les autres volent. Cet oiseau a un duvet très-fin, que les femmes Indiennes filent. Elles en font des couvertures, qu'elles vendent aux Espagnols. Pour prendre ces oiseaux, les Indiens vont la nuit sur le rivage: ils portent avec eux une écorce d'arbre, qui étant bien sèche, brule comme une chandelle; ils en font des torches qu'ils allument; les oiseaux, éblouis de cette clarté, restent immobiles, & se laissent assommer à coups de bâton.

Ce Pays est habité par différentes Nations d'Indiens; les uns se nomment *Patagons*, les autres *Coucous*, & les autres *Chonos*. Les *Coucous* sont ceux avec qui les Anglois ont le plus vécu. Leur naturel est doux, mais leur grossièreté extrême; ils sont d'une saleté à faire horreur; la vermine, qui les couvre, est pour eux un mets fort délicat. Ils mangent presque toute leur viande rotie. Libres dans le commerce des femmes, ils ne font aucun scrupule d'habiter avec leurs sœurs & leurs propres filles, & d'épouser la mère & la fille tout ensemble. Ils ont de certaines fêtes, qu'ils solemnisent d'une manière étrange. Ces Indiens sont de moyenne taille; ils jouissent d'une santé fort constante, & sont extraordinairement robustes. Ils n'enterrent point leurs morts; mais ils les placent sur des échaffauts hauts de six pieds, en leur donnant la même attitude que les enfans ont dans le ventre de leur mère. Leur langue est très-rude, & abonde en aspirations fortes, dont la prononciation est dugosier. Leurs Canots sont construits avec des planches affermies ensemble par des cuirs épais. Leur grandeur ordinaire est de trois planches; une qui fait le fond, & les deux autres les cotés. Il y en a de plus spacieux, qui ont cinq planches. Leur habillement est le même que celui des autres Indiens, que les Anglois avoient vus d'abord à l'Isle le Wager. Leurs femmes n'ont qu'un morceau de toile ou d'étoffe autour de la ceinture. Toutes leurs armes consistent en des dards, faits d'os de poisson, qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse, sans manquer presque jamais leur but.

VERS la mi-Mars, les Anglois, réduits au nombre de cinq, s'embarquèrent avec les Indiens, dans cinq Canots, pour se rendre à Chiloé; leurs Conducteurs ne les ayant ainsi séparés que pour être absolument les maîtres d'eux. Après six jours d'un travail pénible, dans lesquels ils avoient passé une Rivière très-rapide, qui se jette dans la Mer par plusieurs branches, ils furent contraints de traîner leurs Canots à travers des Bois, pour gagner une autre Rivière, à la distance de huit miles, qui les conduisit à la Mer, par laquelle ils devoient se rendre à l'Isle de Chiloé; Ils apprirent, en chemin, des nouvelles de la Pinque *Anne*, un des Bâtimens de l'Escadre de M. Anson, qui avoit mouillé dans ces Parages, avant de rejoindre ce Chef d'Escadre. Après avoir essuyé toutes sortes de dangers, & perdu encore un de leurs Compagnons (g), les Anglois arrivèrent enfin à l'Isle de Chiloé, habitée par des Indiens & des Espagnols; En y débarquant, ces pauvres malheureux éprouvèrent ce soulagement de cœur qu'opère l'idée d'un repos prochain, après de longues souff-

(g) C'étoit M. *Ellis*, le Chirurgien, qui mourut peu de jours après leur embarquement.

souffrances. On étoit à la fin de Juin; & quoiqu'à cette Isle ne soit qu'à quarante-trois degrés de Latitude Méridionale, il y faisoit un froid extraordinaire. Les Anglois, y furent reçus, par les Indiens du Pays, avec toute l'amitié & l'humanité possibles; sur-tout le Capitaine Cheap, qui étoit mourant, les toucha d'une si grande compassion, qu'ils en prirent un soin particulier, & il se remit en peu de tems de ses fatigues.

QUELQUE-TEMPS après, les Indiens, qui avoient envoyé un Exprès à *Castro*, au Corregidor Espagnol, leur dirent, qu'ils avoient ordre de les mener dans une cabane éloignée, & de les remettre entre les mains d'un Officier Espagnol, chargé de les conduire au Corregidor. Ils partirent, & n'arrivèrent que de nuit à *Castro*. Lorsqu'ils furent près de la Ville, on leur défendit d'avancer jusqu'à ce qu'on eût donné avis de leur arrivée à l'Officier commandant. Enfin, ils furent introduits chez le Corregidor, qui les envoya au Collège des Jésuites, où ils furent parfaitement bien traités. Le Gouverneur, qui demeurait à *Chaco*, au Nord de l'Isle, les fit ensuite chercher, en observant les mêmes précautions qu'on avoit prises à *Castro*, & ils y reçurent l'accueil le plus favorable.

Il s'en faut bien, au rapport de ces Anglois, que l'Isle de Chilod soit aussi fertile que le prétend le *Voyageur Shelvete*, qui l'a comparée à l'Isle de Wight. C'est au contraire un des plus mauvais Pays de l'Amérique, & il n'y a aucune Colonie Espagnole aussi misérable que celle-ci. Le climat est humide & mal sain. Il y a très-peu de froment, parceque les pluies continuelles le font pourrir en terre. Le pain que l'on mange est fait de farine de *Topinambour*: Il est vrai que ce fruit est ici de meilleure qualité qu'en aucun autre endroit, & il y en a grande abondance. L'orge y est fort commun; on s'en sert pour faire cette liqueur, qu'on nomme *Chica*; on en fait aussi des gâteaux, qui sont assez bons. Les autres mets sont le poisson, les coquillages, & le cochon, dont la chair est fort succulente, & dont on fait d'excellens jambons. Il y a quelques moutons, quelques vaches, & des chevaux. Le défaut de pâturages est un obstacle à la propagation de ces animaux, qui sont tous d'une maigreur extraordinaire.

Les Habitans sont tous fort pauvres. Leurs maisons sont de simples cabanes couvertes de chaume, & sans cheminée: ils se contentent d'allumer du feu au milieu, & ils en sont quittes pour être aveuglés par la fumée. Leur habillement est composé d'une étoffe grossière, que l'on nomme *Drap du Perou*, & il n'y a que les personnes de distinction qui portent du linge. On reçoit ces marchandises d'un Vaisseau de Lima, qui arrive à *Chaco* une fois tous les ans, & qui vient y charger des jambons & du bois de sapin, dont cette Isle est presque entièrement couverte. L'herbe du Paraguay est ici fort commune. On la tire du Paraguay même, & on la prend comme du thé. Cette boisson est très-ordinaire dans le Perou & le Chili. Les Espagnols de Chilod parlent tous le langage Indien, qui est fort différent de celui des Patagons & des Coucoucs. Ce langage a beaucoup d'énergie & de douceur, & on lui donne la préférence sur l'Espagnol même.

Il y a, à *Chaco*, un Havre excellent; mais l'entrée en est fort dangereuse pour les Vaisseaux, y ayant, dans le milieu, un rocher caché, & le

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Il sont remis aux Espagnols.

Description de l'Isle de Chilod.

Ses Habitans.

Havre de Chaco.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

flux de la marée y donnant avec beaucoup de violence. La Ville n'est qu'un amas de méchantes chaumières, dispersées en très-petit nombre. Au bout de la Ville, du côté de la Mer, est un Fort de terre, entouré d'un fossé & d'une palissade avec treize canons, dont quatre battent la Campagne, & neuf l'entrée du Havre. La Garnison n'est composée que de huit Soldats & de trois Officiers. A deux lieues, au Nord-Est, est l'Isle de *Calabucco*, où il y a une Garnison à-peu-près semblable.

Arrivée des
quatre An-
glois au Chily.

Les quatre Anglois furent embarqués sur le Vaisseau de Lima, qui étoit arrivé vers la mi-Décembre, & partirent le 2 Janvier 1743; ils furent quatre jours à se rendre à *Velpriso*, dans le Chily, à trente-trois degrés de Latitude Sud, où ils mouillèrent l'ancre. Le Gouverneur de cette Place les fit mettre dans un cachot, & ils ne durent un traitement plus modéré qu'au Président de *San Jago*, Don Joseph *Manfo*, qui les ayant fait venir, leur accorda la liberté, & les logea commodément chez un Gentilhomme Anglois, qui eût pour eux des attentions aussi tendres que s'ils avoient été ses frères. Il étoit à présumer que quatre hommes, d'une même Nation, ayant chacun les mêmes intérêts, & Compagnons des mêmes infortunes, se tiendroient unis, & que la discorde, qui avoit causé la plus grande partie de leurs malheurs, ne troubleroit plus un si petit nombre; cependant ils ne furent pas exempts des divisions qu'avoit occasionné le caractère dur de M. Cheap, au point que Campbell fut obligé de se séparer de ses trois Compagnons, & de prendre un logement à part.

Leur sépa-
ration.

Cheap &
deux autres
s'embarquent
pour l'Europe.

APRÈS un an de séjour à San Jago, l'arrangement fait entre les Cours d'Espagne & d'Angleterre, pour l'échange des Prisonniers, leur donna la liberté de retourner en Europe, quand ils le jugeroient à propos. Un Vaisseau François, arrivé à *Velpriso*, servit à M. M. Cheap, Hamilton & Byron, pour repasser dans leur Patrie; Campbell pria l'Amiral Pizarro, qui étoit venu de Buenos Ayres, où il avoit laissé son Vaisseau, & qui y retournoit pour se rendre en Espagne, de lui permettre de l'accompagner, ce que cet Amiral lui accorda le plus gracieusement du monde.

Remarques
sur le Chily.

QUELQUES remarques particulières que firent les Anglois, pendant leur séjour dans ces Contrées, peuvent suivre ici le récit de leurs aventures, sans devoir paroître anticiper les Descriptions générales de l'Amérique.

Baldivia.

Le Chily est un fort grand Royaume, où il ne manque que des Habitans industrieux pour devenir un des meilleurs Pays de l'Univers. Sa longueur occupe en grande partie la Côte Occidentale de l'Amérique Méridionale. On y trouve cinq Ports excellens. *Baldivia* au Midi, à quarante degrés de Latitude Sud, est une Ville située sur la frontière qui sépare les Espagnols d'une Nation belliqueuse d'Indiens, qui sont continuellement en guerre avec eux, & ne leur font jamais de quartier. Ces Indiens possèdent les plus riches Mines d'argent de l'Amérique, & ce métal est si commun, parmi eux, qu'ils en ferrent leurs chevaux. Ils sont braves, font la Guerre en règle & combattent en bon ordre. *Baldivia* est munie de Fortifications, qui la mettent à l'abri des insultes de cette Nation redoutable. La *Conception* est un autre Port. C'est-là que se rendent tous les ans, au mois de Décembre, les Indiens des environs, pour renouveler, en présence du Gouverneur,

La Concep-
tion.

neur, le Traité d'alliance entre les deux Nations, ou pour le rompre avec solennité. Si l'on est d'accord sur les articles proposés de part & d'autre, les Indiens présentent un agneau & lui coupent la tête en signe de Paix. Si l'on ne convient point ensemble, ils rapportent leur agneau en vie, & la déclaration de Guerre est faite. Ces Indiens ne connoissent aucune forte d'écriture. Pour se souvenir de leurs faits, & faire leurs calculs, ils ont une longue ficelle pleine de nœuds; & c'est en comptant ces nœuds qu'ils se rappellent les différentes choses dont ils ont à traiter. Ce sont eux qui font ces belles couvertures de duvet d'oye sauvage, qu'ils vendent aux Espagnols. *Velpriso* est le principal Port du Chily. La Ville est très-petite, & tous ses Habitans consistent en Matelots & Porte-faix. Elle a deux Fortereffes; la première, qui est en fort bon état, est munie de vingt-deux pièces de canons. La seconde, qu'on nomme le *Vieux Chateau*, est bâtie au pied d'une haute montagne, & commande l'entrée du Port, avec des Batteries rafantes. *Cockimbo* & *Corpépo* sont les deux derniers Ports. Le Commerce de ces deux Villes n'est pas considérable. Elles envoient à Lima des mulets, du froment, du bœuf salé, des fruits, de l'or en barre, & de l'herbe du Paraguay; elles en retirent du sucre & de la grosse toile pour l'usage de leurs Indiens, & de leurs Nègres. Elles envoient aussi à Buénos Ayres des vins, des fruits, des collars monnoyés; & en retirent des velours, des soyes, & des vêtemens: mais ce dernier Commerce est prohibé, & ne peut se faire que par contrebande.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANTONI

Velpriso.

Cockimbo
& Corpépo.

Le Climat du Chily est un des plus sains du Monde entier. San Jago étant à trente-trois degrés de Latitude Sud, devoit naturellement être sujette à de grandes chaleurs, est cependant, au plus fort de l'Été, dans une température agréable. Le voisinage des montagnes de la Cordelière, dont les cimes élevées sont toujours couvertes de neige, y entretient cet air temperé. La terre est d'une fertilité incomparable; il suffit de la gratter & d'y semer du grain, pour que, sans aucune culture, elle produise au centuple. Il y a de toute espèce d'arbres fruitiers: pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, raisins, limons, oranges; tous ces fruits sont ici fort communs. Le pâturage est des meilleurs, & l'on y engraisse une quantité prodigieuse de bétail. Le bœuf & le mouton y sont excellens.

Qualités du
Pays.

Les Habitans du Chily ont de fort beaux chevaux à tout usage. Il y en a dont le pas est aussi vite que le galop ordinaire. Les Chiliens sont tous bons Cavaliers; ils ont toujours, à la porte de leurs maisons, des chevaux sellés & bridés, dont ils se servent pour les plus petites courses, ne fut-ce que pour aller d'une maison à une autre. Les gens de la Campagne sont forts & vigoureux: mais la bonté du Pays, qui leur donne, sans beaucoup de travail, bien au-delà du nécessaire, les rend extrêmement paresseux.

Les Chiliens
sont tous Ca-
valiers.

On trouve, au Chily, des Mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb & de visif argent. Si ces richesses étoient entre les mains de gens qui sussent les faire valoir, elles produiroient au-delà de toute imagination; mais les Chiliens ne sont point au fait de l'art d'exploiter les Mines, & elles leur rendent très-peu. Ils ne savent point extraire le mercure; ils ne font aucun cas du plomb. L'or, quoique très-abondant, reste dans

Mines du
Chily.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

dans la Mine, faute d'Ouvriers intelligens, & ce qu'ils en tirent est peu de chose, en comparaison de ce qu'on en pourroit tirer. La paresse des Ouvriers contribue à l'abandon que l'on fait de tant de trésors. Dès qu'ils ont amassé une certaine somme, ils quittent l'ouvrage, & n'y reviennent point que cet argent ne soit dépensé. Le seul métal, dont on tire au Chili quelque avantage, c'est le cuivre; on en fournit tout le Perou.

San Jago.

SAN JAGO est la principale Ville du Chili; elle est située dans un valon charmant. Ses maisons sont très-bien bâties, quoique basses, & n'ayant que le rez-de-chaussée, à cause des tremblemens de terre, dont les secousses se font sentir presque toutes les semaines. Le valon qui l'environne est coupé de plusieurs Rivières, qui fournissent beaucoup de poisson, & en particulier d'excellentes truites. Les Habitans de San Jago sont Espagnols & Indiens, & il y a beaucoup d'Esclaves Nègres. La chasse des taureaux sauvages est leur principal amusement. Leur adresse n'est pas moindre en ce genre que celle des Patagons dans la chasse des chevaux; ils s'y prennent de la même manière pour arrêter le taureau, en courant après lui, & lui jettant un nœud coulant, qui le serre par le cou, ou par les cornes. —

Campbell,
dernier des
quatre
Anglois, en
part avec l'A-
miral Pizarro,
pour Buenos
Ayres.

CAMPBELL partit, le 20 Janvier 1745, avec l'Amiral Pizarro, pour se rendre à Buenos Ayres; ils montèrent sur des mulets, pour traverser les montagnes de la Cordelière. Les vastes plaines, qui sont entre San Jago & Buenos Ayres, rendent ce trajet difficile, soit par les chemins, qui, bordés d'affreux précipices, n'offrent à la vue qu'une mort certaine, soit par les dangers de la rencontre des tigres & des lions, qui y sont en grand nombre, soit encore par la crainte d'une Nation redoutable de Patagons, ennemie jurée des Espagnols, & d'un caractère fort féroce.

Habitans de
l'intérieur du
Pays.

Ces Indiens sont, comme tous les autres Patagons, de haute taille & d'un teint basané. Leurs armes sont la lance & la fronde, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité; ils se dispersent en différens partis dans ces vastes plaines, ayant chacun leur Chef, ou Cacique. Lorsque quelqu'un de ces Caciques en invite un autre pour lui prêter secours, dans quelque expédition contre les Espagnols, il ne peut se séparer du Cacique auxiliaire que lorsque l'expédition est achevée, & s'il le quittoit, il s'exposeroit à avoir la tête tranchée par ses gens, qui ne pardonnent point ces infidélités. Ils sont tous bons Cavaliers; ils montent à cheval à-peu-près comme nos Hussards d'Europe. Leurs selles sont plates & minces comme celles d'Angleterre; leurs étriers ne sont qu'un moreau de bois, où il y a un trou pour y fourrer le gros doigt du pied; leurs brides sont de crin, & le mors est de bois. Ils n'ont point de demeure fixe; ils sont errans, & par-là même inaccessibles; ils font de tems en tems des courses sur les frontières Espagnoles, & enlèvent le bétail & les habitans. De tous les Prisonniers qu'ils font, ils ne gardent que les femmes & les enfans, pour en faire des Esclaves, & tuent tout le reste; ils se battent contre les tigres avec beaucoup d'intrépidité & d'adresse. L'Indien porte de la main gauche un bâton, qui a neuf pouces de longueur, avec une garde d'osier pour garantir la main; il tient de la droite un coutelas, & avec ces armes il va

au-

au-devant du tigre, ou le voit venir. Lorsque l'animal est pris, l'Indien lui pousse son bâton dans la gueule, en même-tems qu'il lui enfonce le coutelas dans le ventre. Le tigre est attaqué, renversé & tué presque en un clin d'œil. Il est vrai que si l'Indien manque son coup, & qu'il n'ait pas l'adresse de prendre le moment, pour user du bâton & du coutelas, le tigre gagne sur lui l'avantage, & le dévore.

APRÈS un Voyage des plus disgraciés par sa longueur, l'aridité du Pays, & la chaleur extrême du climat, nos Voyageurs arrivèrent, le 10 de Mars, à Buenos Ayres, d'où Campbell se rendit, avec l'Amiral Pizarro, à Monte Vedio, où il rencontra ses malheureux Compagnons prisonniers, à bord du Vaisseau l'*Asie*.

La joie de leur réunion devint encore plus grande, par la connoissance de leurs malheurs réciproques. Ils ne pouvoient assez admirer la Providence, qui après les avoir fait passer par de si rudes épreuves, en les dispersant sur diverses Terres barbares, les faisoit rencontrer dans un lieu propre à remplir le desir qu'ils avoient tous de revoir leur Patrie.

Ils restèrent à Monte Vedio, jusqu'au 13 d'Octobre de la même année, qu'ils s'embarquèrent sur l'*Asie* pour se rendre en Espagne.

MONTÉ VEDIO est une Ville nouvellement bâtie; Il y a fort-peu d'habitans & encore moins de Commerce. Le Havre est bon pour de petits Bâtimens; mais, il n'a pas plus de dix-sept pieds d'eau en haute marée. Cependant l'*Asie* y a séjourné deux ans; il est vrai qu'on avoit été obligé de lui ôter son gouvernail, faute d'eau, & que ce Navire étoit enfoncé dans la bourbe, sans en souffrir aucun dommage. La Garnison de Monte Vedio n'exécède pas cent hommes. Le Port est descendu par une Forteresse, où il y a quinze pièces de canon. Le Pays aux environs est beau & fertile, & fournit abondamment à tous les besoins; On pourroit même y recueillir beaucoup de vin, les vignes y réussissant à merveille. Il y a, auprès de Monte Vedio, des Mines d'or & de Diamans. On en tire, que l'on vend aux Portugais de Rio Grande, lesquels y viennent commercer par la Rivière Noire, qui se jette dans la Rivière de la Plata. Au-dessous de Monte Vedio, est un très-beau Port, nommé Malduna. L'embouchure en est étroite; mais il peut contenir deux cens Vaisseaux. Ce Havre est un des plus assurés qui soyent dans le Monde; il n'a besoin d'aucun arrangement & d'aucune commodité, la Nature les lui ayant toutes données. Monte Vedio & Malduna sont au Nord de la Rivière. Du côté du Sud, on trouve un autre bon Port, que les Espagnols nomment l'*Infanada de Baragon*.

Le retour du Vaisseau l'*Asie*, jusqu'au Cap Finistère, n'eut rien de remarquable, si ce n'est la revolte d'*Orellana*, dont le récit sera mieux placé dans l'Article suivant, avec les aventures de l'Escadre Espagnole. A leur arrivée au Port de *Carillon*, les Anglois furent enfermés dans une étroite prison; mais Campbell fut envoyé à Madrid, où il obtint un Passeport, avec lequel il se rendit à Lisbonne & de-là en Angleterre (f). Quelque-tems après

(f) M. Anson lui reproche d'avoir changé de Religion à San Jago, & de s'être donné ensuite beaucoup de mouvemens inutiles pour entrer au service de l'Espagne; deux

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

Réunion
des Anglois.

Description
de Monte
Vedio.

Port Malduna.

Port Baragon.

Retour des
Anglois en
Europe.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
D'ANSON.

près, la Cour d'Espagne fit partir le reste des Anglois pour Porto, & là ils s'embarquèrent, le 28 d'Avril, pour Londres, où ils arrivèrent le 8 Juillet 1746.

TELLE a été la fin d'un Voyage de près de six ans, qui, après les avoir rendus le jouet d'une foule d'accidens, tous plus déplorables les uns que les autres, les a laissés sans fortune, sans ressource, sans protection, privés de leurs appointemens & traités comme des Rebelles; heureux encore qu'on n'ait pas voulu pousser plus loin le châtement dû à leur attentat contre leur Capitaine.

deux points importants, qu'on peut prouver, garder un profond silence, dans le récit & sur lesquels il a aussi jugé à propos de qu'il a publié de ses aventures.

PIZARRO.
1740.

§. XIII.

Histoire de l'Escadre Espagnole, commandée par Don Joseph Pizarro.

But de l'équipement de l'Escadre Espagnole de Pizarro.

Sa force.

Elle cherche à gagner de vitesse sur les Anglois.

L'ESCADRE équipée par ordre de la Cour d'Espagne, pour observer les mouvemens des Anglois, & traverser l'exécution de leurs projets, a tant de rapport à l'expédition de M. Anson, que l'histoire n'en seroit pas achevée, si l'on n'ajoutoit ici le récit de ses malheurs, dont on a été informé par des lettres interceptées & par d'autres voyes.

CETTE Escadre étoit composée des Vaisseaux de Guerre suivans. L'*Assie*, de soixante-six pièces de canon, & de sept cens hommes, monté par l'Amiral Don Joseph Pizarro; Le *Guipuscoa*, de soixante & quatorze pièces, & de sept cens hommes. L'*Herminie*, de cinquante-quatre pièces, & de cinq cens hommes. L'*Espérance*, de cinquante pièces, & de trois cens cinquante hommes; & le *St. Etienne*, de quarante pièces, & de trois cens cinquante hommes, avec une Patache de vingt pièces. Ces Vaisseaux, outre leurs Matelots & leurs Soldats de Marine, avoient à bord un vieux Régiment d'Infanterie Espagnole, destiné à renforcer les Garnisons le long de la Côte de la Mer du Sud.

APRÈS que cette Flotte eut croisé durant quelques jours, sous le vent de Madère, où M. Anson apprit les premières nouvelles de son arrivée, elle fit voile, au commencement de Novembre 1740, pour la Rivière de la Plata, où elle mouilla, dans la Baye de *Maldonado*, à l'Embouchure de cette Rivière. L'Amiral Pizarro fit sur le champ demander des vivres à Buenos Ayres, n'en ayant pris avec lui, à son départ d'Espagne, que pour quatre mois. Tandis que les Espagnols attendoient des provisions en cet endroit, ils reçurent avis, de la part du Gouverneur Portugais de Sainte Catherine, que M. Anson étoit arrivé à cette Isle, le 21 Décembre, & se préparoit à remettre en Mer avec toute la diligence possible. La démarche de ce Gouverneur, contraire aux loix de la neutralité, passa, dans l'esprit des Anglois, pour une véritable trahison; Elle fut fort avantageuse à Pizarro, qui malgré la supériorité de ses forces, avoit des raisons, & même à ce qu'on prétend des ordres, d'éviter celle de M. Anson, par tout excepté dans la Mer du Sud. D'ailleurs il souhaitoit fort de doubler le

le Cap de Horn avant les Anglois, persuadé qu'il parviendrait par-là plus aisément à bout de déconcerter leurs desseins. C'est ce qui le déterminâ, aussi-tôt qu'il les sut dans le voisinage, à continuer sa route avec les cinq grands Vaisseaux : la Patache ayant été jugée hors d'état de faire le Voyage, fut dégradée, & on en tira l'Equipage. L'Amiral Espagnol, après s'être arrêté dix-sept jours dans la Baye de Maldonado, en partit, le 22 Janvier 1741, sans attendre ses provisions, qui arrivèrent, au lieu de leur destination, un jour ou deux après son départ. Cependant quelque diligence qu'il fit pour s'éloigner, les Anglois quittèrent la Rade de Ste. Catherine quatre jours avant qu'il mit à la voile, & dans leur trajet jusqu'au Cap de Horn, les deux Escadres se trouvèrent quelquefois si près l'une de l'autre, que la *Perle*, un des Vaisseaux de celle de M. Anson, étant séparée du reste, donna dans la Flotte Espagnole, & ayant pris l'*Asie* pour le *Centurion*, pensa tomber entre les mains de l'Ennemi, & ne se sauva qu'à peine, ayant été à la portée du canon du Vaisseau Amiral.

Les Espagnols étoient partis trop tard de Maldonado, pour pouvoir se flatter d'arriver, avant l'Equinoxe, à la hauteur du Cap de Horn, & ils avoient lieu de craindre un tems orageux, en doublant ce Cap en cette saison. Pour surmonter cette difficulté, d'autant plus grande, que les Matelots Espagnols, accoutumés à naviger dans un Pays, où l'on a presque toujours beau tems, n'entreprenoient pas volontiers une traversée si dangereuse, on avança, à ces derniers, une partie de leur paye en marchandises de l'Europe, avec permission d'en faire commerce dans la Mer du Sud. Le profit qu'ils pouvoient espérer d'en retirer, étoit un motif propre à les encourager à bien faire leur devoir, & à supporter, avec patience, les dangers auxquels ils devoient être probablement exposés, avant que d'arriver sur la Côte du Perou.

VERS la fin de Février, Pizarro avec son Escadre, ayant dépassé la hauteur du Cap de Horn, porta à l'Ouest, dans l'intention de le doubler; mais la nuit du 28, comme ils avoient le cap au vent, le *Guipuscoa*, l'*Hermione* & l'*Esperance*, furent séparés de l'Amiral; & le 6 de Mars suivant, le premier de ces Vaisseaux perdit de vue les deux autres. Le 7, qui étoit le lendemain du jour que les Anglois passèrent le Détroit de le Maire, il s'éleva une furieuse tempête du Nord-Ouest, qui, malgré tous les efforts des Matelots, chassa l'Escadre du côté de l'Est, & l'obligea, après plusieurs tentatives inutiles, de prendre sa route vers la Rivière de la Plata, où Pizarro arriva vers la mi-May, & fut joint, peu de jours après, par l'*Esperance* & le *St. Etienne*. On croit que l'*Hermione* doit avoir péri en Mer; car on n'en a eu depuis aucune nouvelle. Le *Guipuscoa* échoua sur la Côte du Brésil & coula à fond. Les maux de tous les genres, que les Espagnols éprouvèrent, dans cette malheureuse Navigation, ne peuvent être comparés qu'à ceux que les mêmes tempêtes firent essuyer aux Anglois dans ce climat. Il y eut, à la vérité, quelque différence entre les infortunes des uns & des autres; mais telle cependant, qu'il seroit difficile de décider quelle des deux situations étoit la plus digne de pitié. Car, aux malheurs, qui leur étoient communs, comme des agrets endommagés, des

Dispersion
de cette Es-
cadre à la
hauteur du
Cap de Horn.

Retour de
l'Amiral & de
deux autres
Vaisseaux à la
Plata.

Leurs dis-
graces.

PIZARRO.
1741.

Conspira-
tion décou-
verte sur le
Vaisseau Amiral.

Ses pertes.

Sort funeste
d'un autre
Navire.

Navires qui faisoient eau, & les fatigues, aussi bien que l'abattement, qui accompagnent nécessairement de pareils défâtres, se joignoit encore, sur l'Escadre Angloise, une maladie destructive & incurable, & sur celle des Espagnols, une cruelle famine; Ces derniers, soit par la précipitation de leur départ, soit parcequ'ils espéroient de trouver des vivres à Buenos Ayres, soit enfin par quelques autres motifs plus difficiles à deviner, étoient partis d'Espagne, comme on l'a déjà observé, n'ayant de provisions à bord que pour quatre mois, & encore en les ménageant bien. Ainsi, quand les tempêtes, qu'ils effuyèrent à la hauteur du Cap de Horn, les contraignirent à tenir la Mer un mois ou plus au-delà de leur attente, ils se virent réduits à de si tristes extrémités, que des rats, qu'on avoit le bonheur de prendre, se vendoient quatre écus la pièce, & qu'un Matelot cacha, pendant quelques jours, la mort de son Camarade, & resta, durant ce tems, dans le même branle avec le cadavre, dans l'unique vûe de profiter de deux rations. Dans une si affreuse situation, qu'ils ne soupçonnoient guères pouvoir devenir plus terrible, ils découvrirent une conspiration formée par les Soldats de Marine du Vaisseau Amiral. Un projet si désespéré leur avoit été suggéré principalement par l'excès de la misère qu'ils souffroient: car quoique les Conspirateurs ne se proposassent pas moins que de massacrer les Officiers & tout l'Equipage, le but de cette sanginaire résolution se réduisoit néanmoins au desir de soulager leur faim, en s'appropriant tous les vivres du Vaisseau. Leur dessein fut découvert, par un Confesseur, dans le tems qu'ils étoient sur le point de l'exécuter, & trois de leurs Chefs furent sur le champ punis de mort. Mais quoique la conspiration fut étouffée, leurs souffrances n'en augmentèrent pas moins de jour en jour, au point que les trois Vaisseaux, qui se sauvèrent, perdirent la plus grande partie de leur monde, par la fatigue, les maladies & la faim. L'*Asie*, leur Vaisseau Amiral, arriva à *Monte Vedio*, dans la Rivière de la Plata, avec la moitié de son Equipage; le *St. Etienne* se trouvoit dans le même état, quand il jetta l'ancre dans la Baye de *Baragan*, l'*Espérance* fut plus malheureux encore; De quatre cens cinquante hommes qu'il avoit, en partant d'Espagne, il n'en resta que cinquante-huit en vie, & tout le Régiment d'Infanterie périt, à l'exception de soixante hommes. On peut se former une idée de ce que les Espagnols souffrirent en cette occasion, par les circonstances qu'on a apprises du sort du *Guipuscoa*, dans une Lettre que Don Joseph *Mendinuetta*, Capitaine de ce Vaisseau, écrivit à une personne de distinction à Lima, & dont la Copie étoit tombée entre les mains des Anglois.

„ Le *Guipuscoa* fut séparé de l'*Hermione* & de l'*Espérance*, par un brouil-
„ lard épais, le 6 de Mars, étant alors, suivant l'estime, au Sud-Est de
„ la Terre des Etats, & portant à l'Ouest, la nuit suivante, il s'éleva
„ une si furieuse tempête du Nord-Ouest, que vers les dix heures & de-
„ mie, la grande voile fut déchirée, & qu'on n'osa faire servir que la
„ misaine: Le Vaisseau faisoit dix nœuds par heure, avec une Mer pro-
„ digieusement agitée, & souvent le Courroir étoit sous l'eau. La tempê-
„ te fendit aussi son grand mât; & le Navire faisoit tellement eau, que
„ mal-

, malgré quatre pompes, & toutes les baïlles, on eut grand peine à le sauver. Le calme arriva le 19; mais la Mer resta si haute, que le roulis fit entr'ouvrir tous les hauts du Navire & les coutures, & fit carguer les abouts & la plupart des courbes, les chevilles étant déhanchées par la violence du roulis. Malgré ces accidens & plusieurs autres arrivés, tant au corps du Navire qu'aux agrets, on ne laissa pas de continuer à porter à l'Ouest jusqu'au 12. On étoit alors vers les soixante degrés de Latitude Méridionale, avec très-peu de vivres, & chaque jour, quelques gens de l'Equipage, à force de pomper, mouroient de lassitude. Ceux qui leur survivoient avoient entièrement perdu courage; tant à cause du travail & de la faim, que de la rigueur du tems, le tillac étant couvert de neige à la hauteur de deux emfans. Le vent continuait à être toujours à l'Ouest, & très-violent, ce qui les mettoit dans l'impossibilité de doubler le Cap de Horn, ils se déterminèrent à regagner la Rivière de la Plata. Le 22, ils furent obligés de jeter en Mer une bonne partie de leurs canons, & une ancre, & de passer six fois le cable autour du Vaisseau, pour l'empêcher de s'ouvrir. Le 4 Avril, la Mer étant fort agitée, quoiqu'il fit peu de vent, le Vaisseau se tourmenta si fort, qu'il perdit en peu d'heures son grand mât, celui de misaine, & celui d'artimon; & pour comble de malheur, ils furent réduits à la nécessité de couper leur beaupré, pour relever un peu la proue, qui avoit une voye d'eau. Vers ce tems-là, l'Equipage étoit diminué de deux cens cinquante hommes, qui étoient morts de faim & de fatigues; car ceux qui se trouvoient en état de faire jouer les pompes, les Officiers y compris, n'avoient par jour qu'une once & demie de biscuit; au-lieu qu'on ne donnoit qu'une once de pain à ceux qui étoient trop malades ou trop foibles pour soutenir un si rude travail, au milieu duquel on voyoit souvent les gens tomber morts de lassitude. En y comprenant les Officiers, il ne restoit à bord qu'environ cent quatre-vingt personnes en état de manœuvrer. Les vents du Sud-Ouest furent si forts, après qu'ils eurent perdu leurs mâts, qu'il ne leur fut pas possible d'en mettre d'autres à la place, & le Vaisseau fut le jouet des flots, entre les Latitudes de trente-deux & de vingt-huit degrés, jusqu'au 24 d'Avril, qu'ils aperçurent la Côte du Brésil à Rio de Platas, dix lieues au Sud de l'Île de Ste. Catherine. Ils laissèrent tomber l'ancre en cet endroit, & le Capitaine auroit bien souhaité de gagner Ste. Catherine, afin de sauver le corps du Vaisseau, avec le reste du canon, & les munitions; mais l'Equipage ne voulut plus continuer à pomper, & comme au désespoir des souffrances passées, & d'avoir perdu un si grand nombre de leurs Compagnons, y ayant, dans ce tems-là, sur le tillac, jusqu'à trente cadavres, s'écria tout d'une voix, à terre, à terre, ce qui obligea le Capitaine à courir droit au Rivage, où le cinquième jour après, le Vaisseau coula à fond, avec toutes les munitions. Le reste de l'Equipage, qui, par une espèce de miracle, se trouvoit encore en vie, après avoir échappé à la famine & à la fatigue, se sauva à terre, au nombre de quatre cens hommes".

PIZARRO.

1741.

Différences
de l'Amiral
sur la Côte de
la Plata.

ON peut inférer, du récit des aventures & du naufrage du *Guipasco*, quel doit naturellement avoir été le sort de l'*Hermione*, & ce que durent souffrir les trois autres Vaisseaux de l'Escadre, qui gagnèrent la Rivière de la Plata. Ces derniers, ayant un besoin extrême de mâts, de vergues, d'agrets, en un mot, de tout ce qui est nécessaire sur un Vaisseau, & ne pouvant rien trouver de pareil, ni à Buenos Ayres, ni dans aucun autre endroit, appartenant aux Espagnols, Pizarro dépêcha une Barque d'avis, avec une Lettre de crédit, à Rio Janeyro, pour acheter, des Portugais, ce qui lui manquoit. Il envoya en même-tems un Exprès par terre à San Jago, dans le Chily, pour être expédié de-là au Viceroi du Perou, & lui demander une remise de deux cens mille écus, à prendre du Trésor Royal de Lima; l'Amiral Espagnol croyant cette somme absolument nécessaire pour avitailler ses Vaisseaux, & les mettre en état de tenter de nouveau le passage dans la Mer du Sud, dès que la saison, devenue plus favorable, pourroit le permettre. Les Espagnols rapportent, comme une chose merveilleuse, & elle l'est en effet, que l'Indien, qui servoit de Messager, quoique dépêché en Hyver, quand les Cordillères sont couvertes de neige, ne mit que treize jours à se rendre de Buenos Ayres à San Jago dans le Chily, bien que ces deux Villes soyent éloignées l'une de l'autre de trois cens lieues d'Espagne, dont il en avoit dû faire près de quarante à travers les neiges & les précipices des Cordillères.

La réponse du Viceroi, au message de Pizarro, ne fut rien moins que favorable. Au-lieu de deux cens mille écus, que ce dernier avoit demandés, le Viceroi ne lui en fournit que cent mille, en lui faisant dire, que ce n'étoit encore qu'avec bien de la peine qu'il avoit pu lui procurer cette somme. Les Habitans de Lima, qui jugeoient la présence de l'Amiral nécessaire à leur sûreté, furent très-mécontents de ce procédé, & dirent hautement, que ce n'étoit pas le manque d'argent, mais les vûes intéressées de quelques-uns des Favoris du Viceroi, qui avoient empêché que Pizarro n'eut obtenu toute la somme qu'il avoit demandée.

La Barque d'avis, envoyée à Rio Janeyro, ne répondit aussi qu'en partie au but qu'on s'étoit proposé en la dépêchant. Quoiqu'elle rapportât une quantité considérable de goudron, de poix & de cordages, il ne lui fut cependant pas possible d'avoir ni mâts ni vergues. Par un surcroît d'infortune, Pizarro, qui comptoit de recevoir quelques mâts du Paraguay, se trouva trompé dans son attente; le Charpentier, qu'il y avoit envoyé, avec une grande somme d'argent, au-lieu de s'acquitter de sa commission, s'étant marié & arrêté dans le Pays. Cependant, en faisant servir les mâts de l'*Espérance* sur l'*Asie*, & quelque bois rond, qui étoit encore à bord, on remit l'*Asie* & le *St. Etienne* en état de tenir la Mer. Au mois d'Octobre suivant, Pizarro mit à la voile, dans l'intention d'essayer, encore une fois, s'il y auroit moyen de doubler le Cap de Horn; mais le *St. Etienne*, en descendant la Rivière de la Plata, donna contre un Basfond, & perdit son gouvernail. Cet accident, & quelques autres encore, que ce Vaisseau essuya, le mirent entièrement hors de service, de-sorte que Pizarro, après en avoir fait ôter les agrets, partit avec l'*Asie*. Comme

Seconde
tentative Inu-
tile pour doub-
ler le Cap de
Horn.

me il pouvoit se flatter de faire ce trajet en Été, & que les vents étoient favorables, il comptoit d'avoir enfin surmonté toutes les difficultés; mais se trouvant à la hauteur du Cap de Horn, son Vaisseau, qui avoit le vent en poupe, la Mer étant assez agitée, quoique le vent fut modéré, perdit ses mâts, par quelque mauvaise manœuvre de l'Officier qui étoit de garde, & Pizarro se vit obligé de gagner une seconde fois la Rivière de la Plata, en fort mauvais état. L'*Asie* ayant considérablement souffert, dans cette seconde tentative, on ordonna de raccommoder l'*Espérance*, qui avoit été laissée à Monte Vedio. Le commandement de ce Vaisseau fut donné à Mindinuetta, qui étoit Capitaine du *Guipuscoa*, quand ce Vaisseau eut le malheur de périr. Ce Capitaine partit, au mois de Novembre de l'année suivante 1742, de Rio de la Plata, pour la Mer du Sud, & gagna heureusement la Côte du Chili, où Pizarro, qui y étoit venu de Buenos Ayres par terre, le joignit, comme on l'a vu dans l'Article précédent.

Ces deux Chefs ne tardèrent pas long-tems à se brouiller. La principale cause des disputes très-vives, qu'il y eut entr'eux, étoit, que Pizarro prétendoit prendre le commandement de l'*Espérance*, que Mindinuetta avoit amené dans la Mer du Sud: mais ce dernier refusoit de remettre son autorité entre les mains de l'Amiral, disant, qu'il avoit fait le trajet, sans être soumis à personne, & qu'ainsi Pizarro ne pouvoit pas reprendre une autorité, à laquelle il avoit renoncé. Cependant Mindinuetta fut obligé, par l'entremise du Président du Chili, qui se déclara pour l'Amiral, de se soumettre, après une longue & opiniâtre résistance.

MAIS Pizarro n'étoit pas encore au bout de toutes ses infortunes. Quand Mindinuetta & lui revinrent, en 1745, par terre, du Chili, à Buenos Ayres, ils trouvèrent, à Monte Vedio, l'*Asie*, qu'ils y avoient laissée, environ trois ans auparavant. Ils résolurent de mener, si la chose étoit possible, ce Vaisseau en Europe, & dans cette vue, ils se firent raccommoder du mieux qu'ils purent. Mais la grande difficulté consistoit à se procurer un nombre suffisant de Matelots, pour faire ce Voyage; tous ceux qui se trouvoient aux environs de Buenos Ayres n'allant pas à une centaine. Ils tâchèrent de remplir ce vuide, en prenant par force plusieurs Habitans de Buenos Ayres. Outre cela, ils envoyèrent à bord tous les prisonniers Anglois, qu'ils avoient alors en leur puissance, avec un bon nombre de Contrebandiers Portugais, dont ils s'étoient saisis en différentes occasions, sans compter quelques Indiens natifs du Pays. Parmi ces derniers, se trouvoit un Chef, avec dix des siens, qui avoient été surpris trois mois auparavant, par un parti de Soldats Espagnols. C'étoit Orellana, Membre d'une puissante Tribu, qui avoit fait bien des ravages aux environs de Buenos Ayres. Ce fut avec cette troupe de gens ramassés de tous côtés, qui, à l'exception des seuls Espagnols Européens, faisoient le Voyage bien malgré eux, que Pizarro mit à la voile de Monte Vedio, dans la Rivière de la Plata, vers le commencement du mois de Novembre.

COMME les Espagnols n'ignoroient pas que l'Equipage forcé, qu'ils emmenaient, partoient à regret, ils traitèrent leurs prisonniers de la manière la plus dure, sur-tout les Indiens. C'étoit un amusement ordinaire pour les moindres Officiers du Vaisseau, de les frapper à toute outrance, sous les

PIZARRO.
1741.

1742.

1745.
On prépare l'Asie pour le retour en Europe.

Revolte d'Orellana.

FIXARRO.
1745.

prétextes les plus légers, & simplement pour faire montre de leur autorité. Orellana & ses Camarades, quoique patients & soumis en apparence, se déterminèrent à tirer vengeance de tant d'inhumanité. Orellana parloit bien l'Espagnol, qu'il avoit appris par le commerce que les Indiens de ce Pays-là ont avec les Habitans de Buenos Ayres, en tems de Paix; il lia conversation avec quelques Anglois, qui entendoient cette langue, & parut fort curieux de savoir combien il y avoit de leurs Compatriotes à bord, & qui ils étoient. Il n'ignoroit pas qu'ils étoient Ennemis des Espagnols; ainsi il se proposoit sans doute de leur découvrir son projet, & de leur faire prendre part à la vengeance qu'il méditoit; mais ne les trouvant apparemment pas aussi animés & aussi vindicatifs, qu'il l'auroit cru, il résolut de n'avoir recours qu'à la valeur & à l'intrépidité de ses dix Compagnons. Ceux-ci, comme il parut, se soumirent volontiers à sa direction, & promirent d'exécuter fidèlement ses ordres. Après être convenus des mesures qu'il y avoit à prendre, ils se pourvurent de couteaux flamands, dont on se servoit à bord, & employèrent secrètement le tems, qu'ils avoient de reste, à couper des bandes de cuir, le Vaisseau étant chargé d'une grande quantité de peaux, & attachèrent, à chacune de ces bandes, un boulet ramé des petites pièces du demi-pont. Cette espèce d'arme, que les Indiens de Buenos Ayres apprennent à manier dès leur enfance, & qu'ils tournent autour de leur tête avec beaucoup de vitesse & de force, est très-dangereuse. Tout étant ainsi préparé, l'exécution de leur dessein fut probablement hâtée, par un nouvel outrage, dont Orellana même fut l'objet. Un des Officiers, lui ayant commandé de grimper jusqu'au haut du mât, ce qui ne lui étoit pas possible, le maltraita tellement, sous prétexte de punir sa désobéissance, que le misérable Indien resta quelque-tems sans mouvement & tout ensanglanté sur le tillac. Un traitement pareil ne put que le confirmer dans sa résolution, & ne lui laissa aucun repos qu'il ne l'eut exécutée. On va voir de quelle façon il s'y prit, pour cet effet, peu de jours après.

VERS les neuf heures du soir, la plupart des principaux Officiers se trouvoient sur le demi-pont, pour jouir de la fraîcheur de la soirée; le corps du Navire étoit rempli de bétail, & le château de proue garni de monde comme à l'ordinaire. Orellana & ses Compagnons, ayant profité de l'obscurité de la nuit pour préparer leurs armes, & s'étant débarrassés des habits, qui auroient pu les empêcher d'agir avec facilité, vinrent tous sur le demi-pont, & s'avancèrent vers la porte de la grande chambre. Le Contre-Maître se mit aussi-tôt à les gronder, & leur ordonna de se retirer.

Orellana dit alors, en sa langue maternelle, quelques mots à ses gens, dont quatre se détachèrent & allèrent occuper les Couvoirs, deux de chaque côté, pendant que le Chef & les six autres sembloient quitter à pas lents le demi-pont. Quand les quatre Indiens, qui s'étoient séparés de leurs Compagnons, se furent postés dans les Couvoirs, Orellana approcha de sa bouche le creux de ses mains, & jetta le cri de guerre, en usage parmi ses Compatriotes. Ce cri, qui est des plus effroyables qu'on puisse entendre, servit de signal au massacre. Tous mirent le couteau à la main, & firent usage en même-tems de leurs courroyes garnies de boulets ramés. Les six Indiens, qui étoient demeurés avec leur Chef, sur le demi-pont, jetèrent

en

en un instant sur le carreau quarante Espagnols, dont il y en eut plus de vingt tués d'un seul coup, & le reste mis hors de combat. Plusieurs Officiers, dès le commencement du tumulte, gagnèrent la chambre du Capitaine, où ils éteignirent la lumière, & barricadèrent la porte. Quelques-uns de ceux qui avoient eû le bonheur d'échaper aux premiers effets de la fureur des Indiens, tachèrent de gagner le château de proue, en se glissant le long des Courroirs; mais les quatre Indiens, qui s'y étoient postés à dessein, les massacrèrent presque tous au passage, ou les forcèrent à se précipiter des Courroirs dans le corps du Vaisseau; d'autres y sautèrent d'eux-mêmes par-dessus la balustrade, & se crurent très-heureux de pouvoir se cacher parmi le bétail, mais la plus grande partie se sauva dans les haubans du grand mâ, & se cacha sur la hune, ou entre les agrets. Quoique les sept Indiens n'eussent fait leur attaque que sur le demi-pont, ceux qui étoient de garde au château de proue, se voyant coupés, & saisis de crainte à la vue des blessures de ceux qui s'étoient coulé le long des Courroirs, perdirent d'autant plus espérance, qu'ils ignoroient qui étoient les attaquans, & en quel nombre. Ainsi, ils gagnèrent tous, dans la dernière confusion, les funins de la misaine & du beaupré.

Les onze Indiens, avec une intrépidité, dont il n'y a peut-être point d'exemple dans l'Histoire, s'étant rendus maîtres, en moins de rien, du demi pont d'un Vaisseau monté de soixante-six pièces de canon & de cinq cens hommes, conservèrent assez longtems ce poste; car, les Officiers, qui s'étoient retirés dans la chambre du Capitaine, parmi lesquels se trouvoient Pizarra & Mindinetta, l'Equipage entre les ponts, & ceux qui s'étoient sauvés sur la hune, ou entre les agrets, ne songèrent d'abord qu'à leur propre conservation; & il se passa même un tems assez considérable avant qu'ils pensassent aux moyens de se remettre en possession du Vaisseau. Les cris des Indiens, les gémissemens des blessés, & les clameurs confuses de l'Equipage, causoient une frayeur, que l'obscurité de la nuit, & l'ignorance où ils étoient touchant les forces de leur ennemi, augmentoient considérablement. Les Espagnols savoient, qu'une partie de ceux qui étoient à bord ne faisoit le Voyage qu'à contre-cœur, & que leurs Prisonniers avoient été traités trop cruellement pour n'en pas tirer vengeance, s'il leur étoit possible. Ainsi ils crurent la conspiration générale, & se comptèrent perdus sans ressource. Quelques-uns même voulurent se jeter dans la Mer; mais leurs Camarades les en empêchèrent.

Après que les Indiens eurent entièrement nettoyé le demi-pont, le tumulte cessa en quelque sorte; ceux qui s'étoient sauvés, se tenant tranquilles par frayeur, & les Indiens ne se trouvant pas en état de les joindre, ni par celà même de les attaquer. Orellana, dès qu'il se vit maître du demi-pont, força une caisse d'armes, que, sur quelque léger soupçon de revolte, on avoit, quelques jours auparavant, placée en cet endroit, comme le plus sûr. Il croyoit y trouver, tant pour lui-même que pour ses Camarades, un nombre suffisant de coutelas, dont les Indiens de Buenos Ayres savent admirablement bien se servir; il se propoisoit, à ce qu'on a pu conjecturer, de forcer la chambre du Capitaine; mais quand la caisse

PIZARRO. fut ouverte, il n'y apperçut que des armes à feu, qui ne pouvoient lui être d'aucun usage. Il y avoit cependant des coutelas dans cette caisse, mais cachés sous les armes à feu. Ce fut sans doute un cruel sujet de dépit pour Orellana, d'être obligé de rester dans l'inaction, pendant que Pizarro & les autres Officiers, qui étoient dans la grande chambre, pouvoient parler par les fenêtres & par les sabords à ceux qui se trouvoient dans la Sainte Barbe, & entre les ponts. Il sçut d'eux que les Anglois, sur qui avoient principalement tombé ses soupçons, se tenoient tranquilles en bas, & ne s'étoient point mêlés de la revolte. L'Amiral & ses Officiers, découvrirent enfin, par d'autres circonstances, qu'Orellana & ses Compagnons avoient seuls part à l'entreprise. Ce dernier éclaircissement les détermina à charger les Indiens sur le demi-pont, avant que les mécontents, qu'il y avoit à bord du Vaisseau, fussent assez revenus de leur première surprise, pour sentir qu'en se joignant aux Indiens, il leur seroit très-facile de se rendre maîtres du Vaisseau. Dans cette vue, Pizarro rassembla tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans la chambre où il s'étoit barricadé, & les distribua à ses Officiers; mais il ne trouva pas d'autres armes à feu que des pistolets, sans poudre ni plomb. Néanmoins, comme il avoit communication avec la Ste. Barbe, il dévala, par la fenêtre de la grande chambre, un seau, dans lequel le Canonnier mit, par un des sabords de la Ste. Barbe, quelques cartouches de pistolets, & ayant entr'ouvert la porte de leur chambre, ils firent feu sur les Indiens, qui occupoient le demi-pont, mais sans en blesser d'abord aucun. A la fin, Mindinueta eut le bonheur de tuer Orellana; & les fidèles Compagnons de ce Chef, ne voulant pas survivre à sa perte, se jettèrent aussitôt dans la Mer, où ils se noyèrent tous jusqu'au dernier homme. Ainsi fut étouffée la revolte, & le demi-pont regagné, après qu'il eut été deux heures entières au pouvoir de l'intrépide Orellana, & de ses vaillans & malheureux Compatriotes.

Mort de ce
Chef Indien.

Arrivée de
l'Asie en
Espagne.
1746.

PIZARRO échappé à un danger si éminent, dirigea son cours vers l'Europe, & arriva, sur la Côte de Gal, au commencement de l'année 1746, après une absence de près de cinq ans. Le but de son Voyage étoit, comme on l'a dit, de traverser le succès de l'Expédition de M. Anfon, & le résultat en fut, que la puissance navale de l'Espagne se trouva diminuée de plus de trois mille hommes, l'élite de ses Matelots, & de quatre bons Vaisseaux de Guerre; l'Amiral ayant laissé l'*Espérance*, le dernier de ces Navires, dans la Mer du Sud, sans apparence qu'il put jamais retourner en Espagne. De sorte que l'Asie, avec moins de cent hommes, doit être considéré comme le seul reste de l'Escadre qui partit d'Espagne sous les ordres de Pizarro (a).]

(a) Voyage d'Anfon, Tom. I. Pag. 49 & suiv.

Fin de la Quinzième Partie.

TABLE



AVERTISSEMENT de Mr. l'Abbt Prevost,	Pag. IIJ.
AVERTISSEMENT des Editeurs de Hollande,	v.
LETTRE aux Editeurs de Hollande,	IX.

Description des Isles Mariannes, Philippines, Palaos, Celebes,
ou Macassar, & Borneo.

Ecc 2

Suite

TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

Suite des Voyages aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

<u>INTRODUCTION,</u>	<u>145</u>	Parag. VII. <i>Voyage de Froger, ou Relation du Voyage de M. de Genes, au</i>	
<u>Parag. I. <i>Voyage du Chevalier Dra'le,</i></u>	<u>147</u>	<u><i>Détroit de Magellan,</i></u>	<u>212</u>
Parag. II. <i>Voyage de Pedro de Sarmiento,</i>	153	Parag. VIII. <i>Voyage de Woodes Rogers aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest,</i>	226
Parag. III. <i>Différens Voyages aux Indes Orientales, par le Détroit de Magellan,</i>		Parag. IX. <i>Voyage de M. Frezier, par le Détroit de le Maire,</i>	245
<i>Thomas Candish,</i>	<i>ibid.</i>	Parag. X. <i>Voyage de George Anson, autour du Monde, par le Sud-Ouest, 271</i>	
<i>Olivier de Noort,</i>	<i>157</i>	Parag. XI. <i>Observations Critiques sur les Chinois,</i>	360
<i>Sebald de Weert,</i>	<i>ibid.</i>	Parag. XII. <i>Supplément au Voyage de M. Anson,</i>	363
<i>George Spilberg,</i>	<i>161</i>	Parag. XIII. <i>Histoire de l'Escadre Espagnole, commandée par Don Joseph Pizarro,</i>	394
<i>Jacques l'Hermite,</i>	<i>165</i>		
<u>Parag. IV. <i>Voyage du Chevalier Jean Narborough,</i></u>	<u>173</u>		
Parag. V. <i>Voyage du Capitaine Wood, par le Détroit de Magellan,</i>	194		
Parag. VI. <i>Voyage du Capitaine Cowley autour du Monde,</i>	206		

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

De l'Imprimerie de JACQUES VAN KARNEBEEK, à la Haye.



AVIS

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU QUINZIÈME VOLUME.

• { E	CUREUIL volant, &	} Pag. 51
• {	Lezard ailé de Pulo Condor,	} 72
• {	Carte des Nouvelles Philippines,	} 75
• {	Carte des Îles Carolines,	} 87
• {	Carte de l'Île Celebes ou Macassar,	} 97
• {	Homme & Femme de Macassar,	} 134
• {	Fort Rotterdam,	} 135
• {	Plan de Samboupo,	} 135
• {	Vûe de Samboupo,	} 135
• {	Habitans du Détroit de Magellan, nommés Patagons, leurs Bar- ques, leurs Chaumines, &c.	} 216
• {	Carte de l'Île de Cayenne,	} 218
• {	Ville de Cayenne,	} 219
• {	Carte réduite du Détroit de Magellan,	} 220
• {	Carte du Détroit de le Maire,	} 233
• {	Carte de la Partie la plus Méridionale de l'Amérique,	} 262
• {	Carte réduite de la Mer du Sud,	} 271
• {	Vûe de la Pointe du Nord-Est de l'Île Ste. Catherine,	} 274
• {	Vûe de l'Entrée Septentrionale du Port,	} 279
• {	Cap Blanc sur la Côte des Patagons,	} 280
• {	Autre Vûe du Cap Blanc,	} 280
• {	Vûe de la Terre des Patagons, un peu au Nord du Port S. Julien,	} 280
• {	Vûe de la Baye de S. Julien,	} 280
• {	Vûe de la Rivière S. Julien,	} 280
• {	Vûe du Port S. Julien,	} 280
• {	Plan du Havre de S. Julien,	} 280
• {	Cap de la Vierge Marie,	} 283
• {	Vûe d'une Partie de la Côte du N. E. de la Terre de Feu, & de l'Entrée du Détroit de le Maire,	} 283
• {	Vûe du Détroit de le Maire, entre la Terre de Feu & celle des Etats,	} 283
• {	Vûe de la Côte Occidentale de la Terre des Etats,	} 289
• {	Carte particulière de l'Île de Juan Fernandez, &	} 289
• {	Vûe du Côte Oriental de cette Île,	} 289
• {	Carte du Nord-Est de l'Île de Juan Fernandez, &	} 289
• {	Vûe de la Baye de Cumberland,	} 291
• {	Vûe de la Place de Juan Fernandez, où le Chef d'Escadre avoit sa Tente,	} 293
• {	Lion Marin,	} 293
• {	Lionne Marine,	} 293
	Plan	

AVIS AU RELIEUR.

• Plan d'une Baye & d'un Havre sur la Côte du Chili,	297
• { Vue de la Côte du Nord-Est de Mafa-Fuero,	} 300
• { Vue de la Côte Occidentale de Mafa-Fuero,	
• Plan de la Ville de Paita, dans le Royaume de Santa-Fé,	308
• Plan de l'Extrémité Orientale de l'Isle de Quibo,	316
• { Vue de la Montagne de Petaplan, & des Rochers les Moines Blancs,	} 327
• { Vue des Isles de Quibo & Quicara (a),	
• Baye & Rochers de Petaplan,	327
• Plan du Havre de Chequetan, ou Seguataneo,	327
• { Vue de l'Entrée de Chequetan, ou Seguataneo,	} 327
• { Vue de l'Entrée du Port d'Acapulco (b),	
• Plan du Port d'Acapulco,	330
• { Vue de deux des Isles des Larrons,	} 332
• { Vue de la Côte du Nord-Ouest de Saypan,	
• Vue de l'Aiguade de l'Isle de Tinian,	335
• { Le Côté du Sud-Ouest de l'Isle de Tinian,	} 336
• { Vue de la Rade de Tinian,	
• Bâtimens légers des Isles des Larrons,	340
• { 1. Isles de Lema,	} 343
• { 2. Isles de Lema,	
• Vaisseaux Chinois, Ire Sorte,	362
• Vaisseaux Chinois, II ^e Sorte,	362

(a) Cette seconde Vue regarde la page 15. nouvelles Cartes & Figures, qui ont été ajoutées à cette Edition.
 (b) La partie inférieure de cette Planche se rapporte à la page 330. On a barré toutes les Planches qui sont proprement doubles.
 Nota. L'Astérisque est pour distinguer les

Ce Quinzième Volume contient.

	Flor.	Sols.
53 Feuilles & le Titre Rouge, à 1 sol, font	2	14 - 0
43 Figures & Cartes Géographiques, à 3 sols, font	6	9 - 0
1 Vignette,	0	2 - 0

Et pour le Grand Papier, 9 - 5 - 0
 13 - 18 - 0

Selon les Conditions de Souscription, ceux qui ont souscrit ne payeront:

Pour le Petit Papier que	7 - 14 - 0
Pour le Grand Papier que	11 - 18 - 0

Moyennant qu'ils retirent ce Volume avant le 1 d'Octobre 1757. .

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

